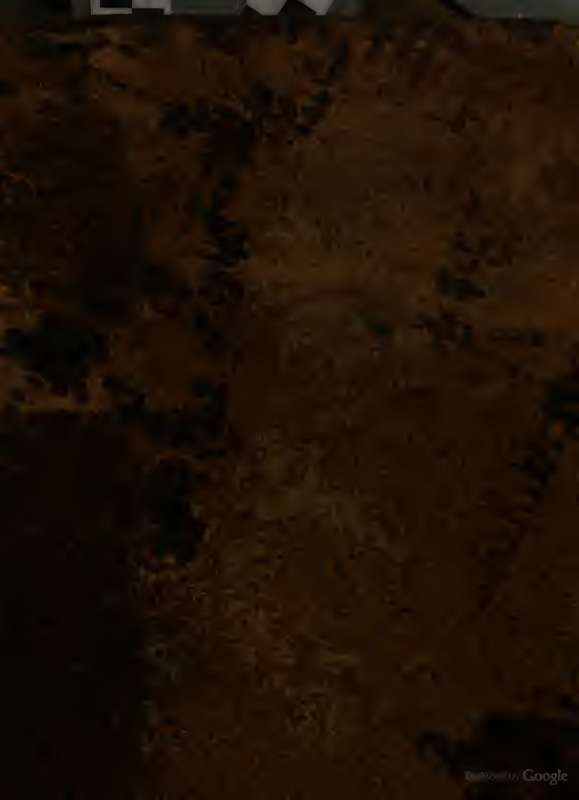






Ex Bibliotheca
majori Coll. Rom.

Societ. Jesu

III. 13. a

EX LIBRIS B. M.

C. JOS. M.^s LAIS EP. HIPPON.

III
12
F
E

+

LA DÉFENSE
DE LA
REFORMATION
CONTRE
LE LIVRE INTITULÉ
PREJUGES
LÉGITIMES
CONTRE LES
CALVINISTES.

p. *Claude. Jean - Alpinensis. (lib. 110.)*



Se vend à Quervilly,
Chez JEAN LUCAS, demeurant à Roüen rue aux Juifs,
proche l'Hostel de Ville.

M. DC. LXXIII.

NEBUTAC

CHINESE

WANG

WANG

WANG

WANG

WANG

WANG

WANG

WANG

WANG

WANG

WANG



A MONSIEUR
MONSIEUR
LE MARQUIS
DE RUVIGNY,
LIEUTENANT GENERAL
DANS LES ARMEES DE SA MAJESTE',
Et Député General des Protestans
de France.



MONSIEUR,

*Ma première pensée apres avoir lu le livre des Préjugés estoit de n'y
point faire de réponse. Car outre que je ne voyois dans ce livre que les mes-*

à ij

E P I S T R E.

mes accusations dont nos Peres & nous, nous sommes déjà plusieurs fois suffisamment justifiez, & que d'ailleurs elles y sont écrites d'un stile fort aigre & fort envenimé, en mon particulier je ne me sentoys pas obligé à suivre par tout des personnes qui semblent avoir fait dessein de m'accabler par le nombre de leurs volumes, affectant de me prendre à partie dans tous les ouvrages qu'ils mettent au jour, & mesme dans ceux qui s'éloignent le plus du premier sujet de nostre dispute. Cependant lors qu'on a veu le bruit extraordinaire que ces Messieurs & les gens de leur dépendance faisoient de leurs Préjuges pour s'attirer les applaudissemens du monde, comme s'ils nous avoient fermé la bouche, & que nostre réformation demeurast accablée sous le poids de leur victoire, on a crû qu'il falloit entrer dans ce nouveau travail, & la déference que j'ay eüe pour ceux qui m'y ont exhorté, a produit ce Traité que je donne maintenant au public. Ceux qui prendront la peine de le lire trouveront que je ne me suis pas arrêté simplement au livre que je réfute, mais que pour n'en faire pas à deux fois, j'ay pris la chose dans ses principes, & que je l'ay examinée dans sa juste étendue, afin qu'on en pust mieux juger. J'avouë que le sujet dont il s'agit eust demandé plus de lumiere, plus d'habilité, & plus de repos que je n'en ay eü, mais peutestre aussi qu'on trouvera dans la maniere simple & naturelle dont je l'ay traité, quelque chose de plus aisé que si l'on-y-avoit employé plus d'art & plus de méditation. C'est ce qui me fait esperer que quand je n'aurois pas entièrement répondu à l'attente de ceux qui m'y ont engagé, on ne laisseroit pas de lire cette Défence avec quelque satisfaction. Quoy qu'il en soit, MONSIEUR, je prens la liberté de vous l'offrir, & de vous demander la grace de la recevoir comme une marque de la reconnoissance que j'ay pour tant de bontez que vous m'avez témoignées. Je suis persuadé que ceux de nostre communion dans ce Royaume consentiront de bon cœur que ma foible voix vous exprime aussi les sentimens qu'ils ont tous pour votre Personne, & pour les soins que vous prenez à soutenir leurs communs intérêts. Je diray mesme que vostre mérite est si generalement reconnu, que quand il ne s'agira que des justes loüanges qui sont deües aux lumieres de

vostre prudence, à la sagesse qui paroist dans toute vostre conduite, aux principes inviolables d'honneur & de droiture qui sont comme les regles perpetuelles de vos actions, & en un mot aux grandes & solides vertus que vous pratiquez avec tant d'exactitude, l'on peut s'assurer qu'il-n'y aura sur cela nulle contestation entre ceux de l'une & de l'autre communion. Mais toutes ces qualitez qu'on remarque en vous quoy que belles & éclatantes aux yeux mesmes de ceux qui ne les ont pas, ne seroient que de faux brillants, si elles n'estoient accompagnées de la veritable pieté, qui seule donne le prix à toutes les vertus morales. Vous ne l'ignorez pas, MONSIEUR, vous que nous avons veu il-n'y-a que peu de mois, l'ame sur le bord des levres, trembler & demeurer confus à la veüe de toute cette justice humaine, & ne trouver le repos de vostre esprit que dans le sein de la religion & de la pieté. Ce fut elle seule qui vous donna cette tranquillité d'ame qui apprenoit à tous ceux qui avoient l'honneur d'approcher de vostre lit, de quelle manière un homme de bien qui sait s'assurer en la misericorde de Dieu, & en la grace de Jesus Christ, peut envisager la mort. C'est elle encore qui a prolongé vos jours, ou pour mieux dire, qui vous a rendu la vie par une extraordinaire benediction du Ciel peu differente de celle qu'Ezechias recût autrefois comme un fruit de son humiliation, & de sa priere. Continuez, MONSIEUR, à employer cette vie qui vous a esté redonnée, au service de Dieu, & aux fonctions où vostre vocation vous engage, & dont vous avez un si grand conte à rendre. Ces fonctions sont sans doute difficiles, & si je l'ose dire, elles sont accablantes par leur qualité, par leur nombre, & par les accidens qui les accompagnent ou qui les survent. Mais celui qui vous y appelle vous donnera la force de les soutenir, il répandra sur vos soins autant de benediction qu'il en sera nécessaire pour sa gloire, & pour le bien de ceux en faveur de qui vous travaillez, & il vous rendra luy-mesme un jour la récompense de tous ces penibles travaux. Quoy que vous n'ayez pas besoin d'estre excité à bien faire, j'ose pourtant esperer que vous serez en quelque sorte encouragé aux devoirs de vostre charge par la lecture de cet ouvrage qui vous en découvrira de plus en plus la justice.

E P I S T R E.

Vous y verrez la conduite de nos Peres justifiée à l'égard de leur réformation & de leur separation d'avec l'Eglise Romaine, & par conséquent vous y verrez non seulement le droit que nous avons, mais aussi l'obligation & la nécessité indispensable où nous sommes de vivre desunis de cette Eglise, & unis entre nous en société religieuse & Chretienne, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de faire cesser les causes de cette des-union, & de rejoindre ce que les hommes, je veux dire la Cour de Rome, & son Concile de Trente ont séparé. Cette réunion est un bien que nous demanderons toujours à Dieu par des vœux tres-ardens, & que nous recevrons comme une de ses plus grandes graces, si c'estoit sa main qui nous la présentast. Mais c'est aussi une chose qu'il nous est impossible de nous promettre pendant que nous ne verrons pas revenir dans l'Eglise Romaine le mesme desir d'une bonne & sainte reformation lequel estoit presque general dans nostre Occident du tems de nos Peres, & qu'on sût pourtant étouffer avec une adresse incroyable. Un Auteur de ce tems-là qui a contribué luy-mesme autant qu'aucun autre à éluder les bons effets de ce desir, n'a pas laissé de le reconnoître dans ses écrits, & qui plus est de le reconnoître juste. Je ne nie pas, dit-il, que plusieurs au commencement n'ayent esté poussez par un mouvement de piété à crier fortement contre quelques abus manifestes, & j'avoué qu'il faut attribuer la principale cause de cette division qui déchire maintenant l'Eglise, à ceux qui enflent d'un vain orgueil sous prétexte de la puissance Ecclesiastique, ont méprisé & rejeté fièrement & dédaigneusement ceux qui les admonestoient avec raison & avec modestie. Puis tout d'une suite ce mesme Auteur raisonnant sur les moyens de rétablir une sainte paix entre les deux partis, Je ne crois pas, ajoute-t-il, qu'on doive jamais espérer de paix ferme dans l'Eglise, si ceux qui ont esté cause de cette des-union ne commencent par eux-mesmes, c'est-à-dire que ceux qui ont en main le gouvernement Ecclesiastique ne relâchent un peu de cette grande rigueur, & ne donnent quelque chose à la paix de l'Eglise, &

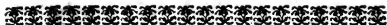
*cas-
fander
Com-
sult.
art. de
Ecclef.*

E P I S T R E.

qu'en écoutant les prieres ardentes, & les exortations de plusieurs gens de bien, ils ne s'appliquent à reformer les abus manifestes par la regle des Saintes Ecritures & de l'ancienne Eglise dont ils se sont écartez. C'est ainsi que parloit du tems mesme du Concile de Trente un homme engagé dans la communion, & dans les intérêts de l'Eglise Romaine. Il veut à la vérité qu'après cela nous aussi, qu'il accuse d'estre allez trop loin dans l'autre extrémité, cédions quelque chose de nostre part, & que nous revenions, comme il parle, à nous mesmes. Mais il ne faut pas trouver étrange qu'estant ce qu'il estoit, il ait voulu adoucir par ce correctif la confession qu'il venoit de faire, & c'est bien assez qu'il ait reconnu la source du mal, & qu'il en ait remarqué le véritable & l'unique remede. Dieu qui tient les cœurs des hommes dans sa main veuille rallumer en eux l'amour de la vraye religion, & nous faire à tous la grace de nous souvenir du Sang qui a racheté l'Eglise, & de ce premier Esprit qui l'a consacrée à un seul Jesus Christ son Seigneur & son Epoux, car c'est en luy seul que nous pouvons nous réunir; hors de moy, dit-il, vous ne pouvez rien faire, & qui n'assemble avec moy, il disperse. Je prie ce mesme Dieu qui vous a donné la connoissance de son Evangile, de vous y faire preserverer jusqu'à la fin, d'affermir son amour & sa crainte dans l'ame de Messieurs vos enfans, qui répondent déjà si bien à l'honneur de leur naissance & aux soins que vous avez pris pour leur éducation, & de répandre enfin de plus en plus ses benedictions sur vostre personne & sur toute vostre maison. C'est ce que je souhaite de tout mon cœur, & que vous me fassiez la grace de me croire,

MONSIEUR,

Vôtre tres-humble & tres-obeissant serviteur, CLAUDE.



ATTESTATION.

NOUS sous-signez, Certifions avoir lû la Réponse de Monsieur Claude, nostre tres-honoré Collègue, au livre intitulé, *Les Préjugés, &c.* dans laquelle nous n'avons rien trouvé qui soit contraire aux sentimens de la Religion que nous professons. Fait à Paris le 29 Novembre 1672.

DAILLE'.

MESNARD.

DE'FENSE



DEFENSE DE LA REFORMATION

Contre le Livre qui a pour Titre, *Préjugés légitimes*,
contre les Calvinistes.

PREMIERE PARTIE.

Où il est montré que nos Pères étoient obligez d'examiner par eux-mesmes l'état de la Religion, & de l'Eglise de leur tems.

CHAPITRE I.

Considérations generales sur cette Controverse.

Division de ce Traité.



L n'est pas difficile de comprendre pourquoy ceux qui étoient en possession de gouverner l'Eglise d'Occident du tems de nos Peres, & ceux qui leur ont depuis succédé dans l'Eglise Romaine, ont pris tant d'intérêt à s'opposer à la Réformation. On vouloit les obliger à se dépouiller de cette autorité Souveraine, & absoluë qu'ils avoient usurpée, & avec laquelle ils dispoient à leur gré de la conscience des hommes, & à rendre conte de la conduite publique qu'ils avoient en main, & l'on n'ignore

pas que c'est la chose du monde la plus insupportable à des personnes qui ont fait du gouvernement de l'Eglise un Empire temporel. Comme ces sortes d'intérêts font qu'on se prend à tout pour se maintenir, celui-cy nous a produit une Controverse nouvelle touchant le droit que nos Peres ont eû de se réformer. On a demandé qui étoient nos Réformateurs, d'où ils étoient venus, & quelle vocation ils avoient pour une si grande chose. On les a accusés d'être des rebelles, & des Schismatiques, qui se soulevoient contre l'autorité de l'Eglise leur Mere, & qui rompoient le lien sacré de la communion Chrétienne. On les a diffamés en leurs personnes autant qu'on a pû, & on leur a imputé des mœurs deshonnêtes, afin de les rendre odieux. Enfin, on a mis en avant tout ce qu'on a crû capable de retenir les peuples dans une soumission aveugle, & d'empêcher qu'ils n'entraissent dans aucun examen des matières de la religion.

Mais, grâces à Dieu, quelque effort qu'on ayt fait jusqu'icy sur un sujet qui a fait épuiser toutes les subtilitez de l'Ecole, la justice de nôtre cause qui est la même que celle de nos Peres, n'en a pas receu la moindre atteinte, & nous pouvons même assurer, qu'on n'a rien dit dont il ne soit aysé de faire voir d'abord la foiblesse, & l'inutilité, par la seule lumière du sens commun.

Car, ou les choses que nos Peres ont rejetées & que nous rejettons avec eux, sont en effet des erreurs, des superstitions, & des inventions humaines, comme nous les croyons, ou elles ne le sont pas. Si elles ne le sont pas, nous serons les premiers à condamner la Réformation, & dès qu'on nous aura fait voir que ce sont au contraire des vérités, & des cultes qui appartiennent à la Religion Chrétienne, nous serons prêts à les recevoir. Mais si ce sont en effet des erreurs, & des corruptions comme nous en sommes persuadés, quelle raison y-a-t-il de nous demander par quel droit nous les avons rejetées, puisque c'est nous demander quel droit nous avons d'estre gens de bien, & d'avoir soin de nôtre salut ? On voit donc dès-là, que tous ces détours ne sont qu'une vaine chicane, & qu'il en faut toujours venir à l'examen des dogmes qui sont en contestation, car c'est uniquement de leur vérité, ou de leur fausseté que dépend l'injustice ou la justice de la Réformation. Si nous avons droit au fond, on ne doit pas nous faire de procez sur la forme, car vouloir croire en Dieu selon la pureté de sa parole, & le vouloir servir sincèrement, sont des choses auxquelles nous sommes tous obligés, & que l'on ne peut blâmer en qui que ce soit, comme au contraire s'affirmer dans des erreurs, pratiquer un faux culte, & s'exposer au danger de la damnation sous prétexte de quelques formalitez, est une conduite qui ne se peut jamais soutenir.

Ce seroit en vain qu'on diroit que dans cette Controverse touchant le droit de la Réformation, on ne suppose pas que nous ayons raison dans le fond, mais qu'au contraire on a dessein de nous faire voir que nous ne saurions avoir droit dans le fond, puis que nous n'en avons pas dans la forme, & qu'on veut dire seulement que les choses que nous appellons des erreurs, & un faux culte ne le sont pas en effet, comme nous nous l'imaginons, puis que ce sont des enseignemens d'une Eglise qui ne peut errer, & à l'autorité de laquelle il faut absolument se soumettre. C'est, à mon avis, le tour qu'a pris depuis peu

l'Auteur d'un livre intitulé, *Préjugez légitimes contre les Calvinistes*. Car il prétend conclurre que nôtre Religion n'est pas bonne dans le fond, parce qu'il y-a eû des défauts en la forme de nôtre Réformation, & que ce que nous avons rejeté comme des erreurs, sont des vérités qu'il faut croire, parce qu'il faut acquiescer à l'autorité de l'Eglise Romaine.

Mais cela ne pourra jamais empêcher qu'on ne vienne à la discussion du fond même séparé de toutes formes & de tous préjugez. Car quand ces Messieurs raisonneront contre nous de cette manière, vous avez tort dans le fond, parce que vous n'avez pas eû droit dans les formes, nous leur opposerons cet autre raisonnement dont la conséquence n'est pas moins bonne au sujet dont il s'agit; Nous n'avons pas eû tort dans les formes, parce que nous avons droit dans le fond. Et quand ils nous diront, ce que vous appelez nos erreurs, la Transsubstanciation, l'Adoration de l'Eucharistie, le Purgatoire &c. ne sont pas des erreurs, puis que nous ne pouvons pas errer, nous leur répondrons, vous pouvez errer, puisque la Transsubstanciation, l'Adoration de l'Eucharistie, le Purgatoire &c. que vous enseignez, sont des erreurs. Et quand ils ajouteront, vous devez croire ce que nous vous enseignons, parce qu'il faut acquiescer à nôtre autorité; Nous ajouterons aussi, il ne faut pas acquiescer à vôtre autorité, parce que vous nous enseignez des choses que nous ne devons pas croire.

De ces deux manières de raisonner il est certain que la nôtre est la plus droite, la plus juste, & la plus naturelle. Car il est bien plus juste, & plus naturel, que le jugement des formalitez dépende du plus grand intérêt qui soit au monde, qui est celui de la gloire de Dieu, & celui de nôtre salut, que de faire dépendre au contraire la gloire de Dieu, & nôtre salut de quelques formalitez. Il est bien plus raisonnable de juger de l'infailibilité que l'Eglise Romaine prétend, par les choses qu'elle enseigne, que de juger des choses qu'elle enseigne par la prétention d'infailibilité.

Mais quand ces deux voyes seroient également naturelles & également raisonnables, on ne peut pas nier que celle qui d'abord conduit à l'examen du fond ne soit la plus sûre, & que les gens de bien qui ne doivent rien négliger pour leur salut ne soient obligés d'y entrer pour éviter les égaremens. On propose d'un côté pour principe l'autorité de l'Eglise Romaine contre laquelle il y a mille choses à dire; de l'autre on propose l'autorité de Dieu même parlant dans ses Ecritures que tous les Chrétiens reçoivent, & que les ennemis même du Christianisme respectent, qui osera nier que dans cette opposition, le plus sûr ne soit de prendre le party qui règle tout par l'autorité de Dieu? Vous pouvez, dit-on, vous tromper en prenant pour parole de Dieu celle qui ne l'est pas. Et vous, répondrons-nous, ne pouvez-vous pas encore plus vous tromper en prenant pour Eglise de Dieu celle qui ne l'est pas, & en tenant pour infailibles des gens qui ne le sont nullement? Il y-a bien plus de raison d'espérer que Dieu vous aydera de la lumière de son S. Esprit, lors qu'avec humilité vous rechercherez le sens de ses Ecritures qu'il vous a si souvent recommandées, que quand vous chercherez par des préjugez humains à soumettre vos consciences à un certain ordre d'hommes dont Dieu ne vous a jamais dit qu'ils dûssent être les Maîtres de votre Foy.

Après-tout, si l'on veut se servir de l'autorité de l'Eglise Romaine, & des prétendus défauts de nostre Réformation comme d'un argument qui fasse voir que ce que nous appellons des erreurs ne le sont pas, on ne peut demander tout-au-plus, que de mettre cette preuve dans son ordre avec les autres, & qu'on la considère meurement à son tour, avant que de se déterminer. Mais de prétendre qu'elle doive empêcher qu'on ne considère aussi les preuves contraires par lesquelles on fait voir que ce que nous appellons des erreurs le sont en effet, ce seroit une prétention injuste & approchante de la témérité. Car l'autorité de l'Eglise Romaine, & les prétendus défauts de la Réformation, quels qu'ils soient, ne sont pas un principe si démonstratif, ni si évident entre les Chrétiens, qu'après cela on ne doive plus rien écouter. Il faut donc accorder à cette preuve son rang dans la discussion, mais sans préjudice de celles qu'on peut tirer pour ou contre, des dogmes mesme contestez qui doivent estre examinées les premières comme les plus naturelles, & les plus décisives. Cela étant, je soutiens que celle qu'on nous met en avant devient absolument inutile. Car si de l'examen qu'on fera des matières en elles mesmes, il résulte que les choses que nous avons rejetées sont non des erreurs, mais des vérités Chrétiennes, on n'a plus besoin ni de l'autorité de l'Eglise Romaine, ni des préjugés contre la Réformation, la Réformation est suffisamment renversée. Et si, au contraire, il en résulte que ce soit des erreurs, toute l'autorité de l'Eglise Romaine, & tous les préjugés du monde ne sauroient persuader des gens de bon sens que ce soient des vérités, ni par conséquent que la Réformation ne soit juste, car il est toujours juste d'exterminer les erreurs.

Il paroist donc déjà, ce me semble, que ce procès qu'on nous a fait sur le droit de nostre Réformation, & de nostre séparation d'avec l'Eglise Romaine, est plutôt un champ qu'on a voulu ouvrir aux subtilitez, & aux déclamations, & un amusement pour le peuple, qu'une juste Controverse dont on doive espérer aucun légitime fruit. Cependant, comme les subtilitez & les déclamations, quelque fausses & quelques vaines qu'elles soient, ne laissent pas de trouver de l'applaudissement dans le monde, & de faire toujours quelque impression dans les esprits, nous ne reconnoissons que trop l'effet que celles-cy ont produit, qui est que la plupart de ceux de l'Eglise Romaine nous regardent comme des Schismatiques, & qu'ils s'imaginent que nous avons troublé la paix de la famille de Dieu, & violé les droits de la société religieuse qui nous unissoit avec eux. L'idée qu'ils se forment de nostre Religion ne leur paroist pas si odieuse. De quelque maniere qu'on la leur déguise, les plus équitables ne laissent pas de voir, & de confesser mesme quelquefois que nous avons toutes les doctrines nécessaires au salut des hommes, que nostre culte, tout simple qu'il est, n'a rien qui ne tende à nourrir dans les cœurs une véritable piété & une solide vertu, & que quant à la forme de nostre gouvernement, elle n'a rien qui s'éloigne ni de la prudence, ni de l'équité, ni de la charité que Jesus Christ nous a recommandées. Mais il n'en est pas de mesme de l'idée qu'ils se font de nostre séparation, car elle leur devient insupportable lors qu'ils la comparent avec ce beau nom d'Eglise qui doit estre en vénération à tous les gens de bien. Aussi est-ce la matière la plus ordinaire de leurs reproches, & ce qu'ils exagèrent le plus comme une chose sur laquelle ils ne pen-

Défense de la Réformation, &c.

sent pas que nous ayons dequoy nous défendre. J'oseray mesme dire qu'à l'égard de plusieurs, c'est le plus grand, & peut-estre l'unique sujet de l'aigreur qu'ils nous font paroître.

Il est donc nécessaire de nous justifier dans leur esprit l'honneur que nous avons non seulement de vivre avec eux dans une mesme société civile, mais aussi de dépendre de leur légitime autorité à l'égard des choses humaines nous y engage, nostre propre innocence nous l'ordonne; sans dire que l'héritage que nous avons reçu de nos Peres est d'un assez grand prix pour mériter d'estre défendu de quelque manière qu'on l'attaque. Il faut donc tâcher de leur faire voir que ce qu'on leur veut faire croire de nous n'est qu'une fausse imputation, que nous avons infiniment plus de respect pour l'Eglise, que n'en ont eû ceux qui se sont opposez à la Reforme; que leurs maximes tendent à la ruïne de l'Eglise, au lieu que les nostres ne tendent qu'à la conserver; que nostre séparation d'avec Rome n'est qu'un effet de l'amour & de la jalousie que nous avons pour l'Eglise, & qu'il seroit injuste qu'ils nous haïssent pour un sujet qui nous devoit au contraire attirer leur estime & leur amitié.

C'est donc sur cela que nous les supplions de nous vouloir écouter paisiblement, & de nous juger sans passion & sans intérêt dans la crainte de ce Dieu que nous reconnoissons tous pour nostre souverain Juge. Ceux qui agissent toujours contre nous d'un air emporté, & qui ont résolu de nous condamner & de nous détruire s'il leur est possible quoy que nous disions, ne trouveront peut-estre pas nostre priere juste, & en ce cas-là, nous nous contenterons à leur égard, du témoignage de nostre conscience qui nous persuade non seulement que Dieu ne nous condamnera pas pour nous estre réformez, mais aussi qu'il nous condamneroit si nous n'avions pas en cela suivy les mouvemens de nostre cœur. Mais il-y-a encore assez de personnes équitables dans l'Eglise Romaine pour ne suivre pas l'exemple de ces gens-là. C'est à ces personnes équitables à qui nous demandons cette audience, cette mesme équité, & la modération dont ils font profession, & l'importance du sujet dont il s'agit les oblige de nous l'accorder. On ne leur dira rien qui ne soit fondé ou sur des faits d'une connoissance publique, ou sur des principes inviolables de la Religion, ou sur les lumières du sens commun.

Pour mettre cette matière dans quelque ordre, je me propose d'éclaircir ces quatre propositions. 1. *Que nos Peres ont esté en droit & en obligation d'examiner l'état de la Religion, & de l'Eglise Latine tel qu'il estoit de leur tems.* 2. *Que la Réformation qu'ils ont faite a esté juste & légitime.* 3. *Qu'en se reformant ils ont esté en droit & en obligation de se séparer de l'Eglise Romaine.* 4. *Qu'en se reformant & en se séparant ils ont esté en droit & en obligation d'entretenir entr'eux la société Chrétienne par des assemblées publiques, & par l'exercice du Ministère.* Je ne prétens pas en traitant ces quatre propositions épuiser tout mon sujet; mais j'espère pourtant qu'il-y-aura peu de questions qui y aient du rapport que je ne touche suffisamment, & peu d'objections auxquelles je ne réponde. Je répondray en particulier à toutes celles qui sont contenues dans le livre des Préjugés selon que l'ordre des matières que je traiteray les fera venir devant moy,

ce qui ne commencera à se rencontrer que dans le septième Chapitre, parce que cet Auteur ayant passé sous silence beaucoup de choses qui servent de fondement à cette dispute, il sera nécessaire de les toucher avant que d'aller plus-loin.

CHAPITRE II.

Que l'état du gouvernement de l'Eglise Latine depuis quelques siècles donnoit à nos Pères de suffisans préjugés de sa corruption dans la doctrine, & dans le culte, pour les porter à examiner de plus près la Religion.

COMME nos Pères ne se sont réformez qu'en consequence de l'examen qu'ils ont fait de la Religion telle qu'elle estoit de leur tems, & qu'ils ne sont entrez dans cet examen que par des préjugés qu'ils ont eus que son état estoit extrêmement corrompu, il est nécessaire pour bien juger de leur conduite de considérer d'abord de quelle nature & de quelle force ont esté ces préjugés, s'ils ont esté justes, ou injustes, téméraires, ou raisonnables, & s'ils ont dû porter nos Pères à faire une plus particulière réflexion sur ce qu'on leur enseignoit. Ce sera donc par cette question fondamentale que nous commencerons, & nous proposerons d'abord les préjugés que l'état corrompu du Ministère Ecclesiastique leur donnoit depuis plusieurs siècles; & en suite, nous verrons ceux que mesme l'état extérieur de la Religion leur fournissoit.

Mais parce que cette matière nous engagera à dire des vérités qui ne seront peut-estre pas agréables à tout le monde, on doit se souvenir que nous sommes dans les termes d'une juste & naturelle défense, ayant esté publiquement provoquez par un livre fameux qu'on a produit par tout avec éclat, que ce livre en nous attaquant par des préjugés nous a fourni luy-mesme l'exemple de défendre aussi nos Peres par des préjugés, & que ce seroit une étrange injustice, si pendant que d'un côté on nous charge d'accusations atroces, de l'autre on ne pouvoit souffrir que nous dissions les choses qui sont essentielles à nostre justification. Nous les dirons donc; mais nous ne ferons que les dire historiquement, & sur le témoignage propre des Auteurs que l'Eglise Romaine approuve, pour les indiquer plutôt que pour les représenter, ou pour les exagerer.

Premièrement, nos Peres voyoient qu'au lieu d'avoir gardé cette simplicité Evangelique que Jesus Christ & ses Apostres avoient tant recommandée par leurs paroles, & par leur exemple, on avoit au contraire dressé le gouvernement de l'Eglise sur le plan & sur la forme des Empires temporels. Ils voyoient un nombre presque innombrable de dignités rehaussées de titres pompeux, de droits, d'honneurs, de prééminences, & de privilèges,

soutenues par des richesses immenses, & par l'éclat du monde, & toutes ensemble dépendantes d'un souverain Pontife qui s'étoit élevé sur toute l'Eglise comme son véritable Monarque, mais comme un Monarque celeste dont les paroles étoient des Loix, & les Loix des Oracles, qui prétendoit régner non seulement sur les actions extérieures, mais aussi sur les esprits & sur les consciences, & qui ne laissoit rien de réservé dans les plus profonds mouvemens de l'ame, dont il ne demandât la soumission. Il étoit bien difficile que nos Pères ne trouvassent dans tout ce grand corps ainsi disposé, quelque chose de fort contraire à l'air naturel de l'Eglise de Jesus Christ, laquelle est bien plutôt un Ministère qu'un Empire à l'égard de son gouvernement extérieur. En effet, si Jesus Christ eust eu dessein d'établir une domination telle que nos Pères la voyoient établie, il n'eust pas dit à ses disciples ce qu'il leur dit. *Les Roys des Nations les maistrisent, & ceux qui usent d'autorité sur elles sont nommés bienfaiteurs. Il n'en sera pas ainsi de vous, mais que le plus grand entre vous soit comme le moindre, & celui qui gouverne comme celui qui sert.* Saint Pierre n'auroit pas dit aux Pasteurs de l'Eglise ce qu'il leur dit, *Païssez le troupeau de Jesus Christ qui vous est commis, non comme ayant domination sur les héritages du Seigneur.* Il y avoit donc déjà en cela même une grande marque de corruption. C'étoit un mal, mais un mal qui en indiquoit d'autres. Car il n'y avoit pas d'apparence que l'esprit du monde se fust emparé des Ministres de l'Eglise, jusqu'à leur faire oublier ce qu'ils étoient par leur première institution, sans qu'il eust fait encore d'autres ravages. Luc. 22. 25. 1. Pier. 5. 1.

2. On ne s'étoit pas contenté d'établir une domination spirituelle sous la forme des temporelles, on y avoit ajouté la temporelle elle-même. La plupart des Evêques étoient devenus des Seigneurs ainsi proprement nommés, & quelques-uns même des Princes souverains avec les titres & les droits des autres Princes, ou des autres Seigneurs, sans aucune différence. Les Papes mêmes avoient si bien fait, qu'ils s'étoient mis en possession en qualité de vrais Monarques temporels, & souverains de ce qu'on appelle l'Etat Ecclesiastique ? Je ne diray pas en détail les desordres, les querelles, les procès, les guerres, que cet esprit de domination temporelle avoit fait naître : Cela n'est pas de mon dessein. Il me suffit de faire remarquer qu'on ne sçauroit guères donner un plus assuré caractère de corruption dans une Eglise que celui-là. Car où cet esprit régné, c'est là que s'introduisent facilement les erreurs & les superstitions, au moins celles qui peuvent être de quelque avantage, & dès qu'on a fait dessein d'ajouter la Couronne à la Tiare, & les grandeurs mondaines aux dignités Ecclesiastiques, on n'est pas fort en état de bien veiller sur le troupeau, & beaucoup moins de repousser les doctrines, les usages & les maximes qui peuvent en quelque manière avancer ou favoriser cette élévation.

3. L'avarice est presque toujours inséparable de l'ambition. Ce sont deux choses qui se nourrissent, & qui se soutiennent mutuellement. Aussi nos Pères les voyoient-ils régner ensemble depuis long-temps parmi les Ecclesiastiques. Je ne parleray pas icy des plaintes qu'on avoit faites depuis plusieurs siècles, de l'avarice de la Cour de Rome, parce que j'en touchéray

Bernard in
Cant. Serm.
77. Item
serm. 33.
Nicol. Cusā
lib. 3. de Cō-
cord. Cath.
c. 29.

1. Tim. 6. 10.
Coloss. 3. 5.

Nicolas de
Clemangis de
corrupto statu
Ecclesia.

quelque chose dans la suite. Je ditay seulement que ces plaintes s'éten-
doient à tout le Clergé à qui l'on reprochoit une insatiable avidité d'a-
masser des richesses. Les biens immenses qu'ils avoient acquis, les soins
qu'ils prenoient pour en empêcher l'aliénation, & pour en procurer l'aug-
mentation n'en étoient peut-estre pas de mauvaises preuves. Mais comme
ce mal venoit de plus loin, on s'en étoit plaint depuis long-tems. *Ils man-
gent les pechés de mon peuple*, disoit Saint Bernard qui vivoit au douzième
siècle, c'est-à-dire, qu'ils exigent le prix des pechés, sans se soucier autrement
des pecheurs. Lequel des Ecclesiastiques me pouvez-vous marquer qui ne songe
bien plus à vider les bourses de ceux qui luy sont soumis, qu'à détruire les vices?
Vn appétit déréglé pour les domaines terriens qui sont annexez aux Eglises, di-
soit le Cardinal Cusan, habite aujourd'huy dans le cœur des Evêques ambi-
tieux, de sorte que nous leur voyons faire ouvertement après leur promotion, ce
qu'ils souhaitoient auparavant. Tout le soin est pour le temporel & rien pour le spi-
rituel. Mais ce n'étoit pas l'intention des Empereurs. Ils n'entendoient pas que
les choses spirituelles fussent submergées dans les temporelles lors qu'ils les ont don-
nées aux Eglises. Aussi nos Pères n'eurent que trop de connoissance de cét
esprit d'avarice qui animoit ceux qui gouvernoient l'Eglise de leur tems,
& l'on fait qu'une des choses qui les scandaliserent le plus, & qui les firent
refoudre d'examiner l'état de la Religion sur le trafic des Indulgences. En
effet, quelle apparence qu'un vice qui corrompt tout, & que S. Paul appel-
le la racine de tous maux, & mesme une espèce d'idolatrie, étant comme il
étoit depuis plusieurs siècles, si universellement répandu dans le Clergé,
dans le Chef, & dans les membres, & jusqu'aux Moynes, quelle appaten-
ce, dis-je, que ce vice qui trouve si bien son conte dans les superstitions,
eust laissé la Religion dans sa naturelle pureté?

4. Nos Peres voyoient avec cette avarice une négligence prodigieuse
des fonctions du Ministère. Car un Evêque prêchant étoit depuis long-
tems une chose si rare, qu'on s'en étoit tout-à-fait desaccoutumé. Le soin
des pauvres, la visite des malades, la consolation des affligés, la corré-
ction des vicieux, l'instruction des ignorans, l'étude des Saintes Lettres,
& tous les autres actes de la houlette Pastorale étoient sinon absolument
abandonnez, au moins extrêmement négligez. Tout étoit presque réduit
à dire l'Office comme on parle, & à lire pour l'administration des Sacre-
mens, des Formulaires de Liturgie que peu de gens entendoient, non pas
mesme quelquefois celui qui les lisoit devant le peuple. C'est ce qui fai-
soit dire à Nicolas de Clemangis Atchidiacre de Bayeux, qui florissoit au
commencement du quinziesme siècle, l'étude des Saintes Lettres, & ceux qui
les enseignent sont en dérision à tous, & ce qu'il y a de plus prodigieux, c'est
que ce sont principalement les Evêques qui s'en moquent, préférant leurs tra-
ditions aux Ordonnances de Dieu. Aujourd'huy, la charge de prêcher qui est si
belle & si glorieuse, & qui autrefois n'appartenoit qu'aux seuls Pasteurs, leur est
devenue si vile, qu'il n'y a rien qu'ils estiment plus indigne de leur grandeur,
ou plus honteux à leur dignité. Il ajoute qu'ils ne faisoient pas difficulté de dire
ouvertement que c'étoit aux Freres mendiants à prêcher, & non à eux. Mais
cette négligence n'étoit pas née dans le siècle de la Réformation, ny dans
le

le précédent, car depuis le neuvième siècle les Pasteurs de l'Eglise s'étoient extrêmement relâchez de la culture du champ du Seigneur. Ce qui ne pouvoit qu'avoir donné lieu au fausses doctrines & aux superstitions, & causé beaucoup d'alteration en la Religion.

5. Une suite inévitable de cette nonchalance des Ministres de l'Eglise étoit l'ignorance, c'est-à-dire la chose du monde la plus mal propre à faire qu'on s'en rapportast à leur conduite, & qu'on s'assurast de la sincérité de leurs enseignemens. Cette ignorance étoit fort grande & fort générale du tems de nos Peres, & les plus préoccupez de nos adversaires ne le desavoient pas. Mais elle avoit commencé long-tems auparavant, comme il paroît par la barbarie de l'Ecole, par la matière, & par le style de la plupart des livres que les siècles précédens avoient produits, & par le témoignage mesme de plusieurs Auteurs. *L'Eglise de Dieu*, disoit S. Bernard, *fait tous les jours en plusieurs manières, une triste expérience du danger où l'on est lors que le Berger ne fait où sont les pasturages, ny le guide où est le chemin, & que celui qui parle de la part de Dieu, mon, &c. ignore luy-mesme quelle est la volonté de son Maître.* Aujourd'huy, disoit Marfilus de Padouë dans le quatorzième siècle, *Aujourd'huy que le gouvernement de l'Eglise est corrompu, la plupart des Prestres & des Evêques sont peu instruits en la Sainte Ecriture, & si je l'ose dire, ils sont incapables de décider les doutes de la Foy. Car l'ambition, la convoitise, & la chicane veulent obtenir le temporel des benefices, & l'obtiennent en effet par les services, ou par les prières, par l'argent ou par la faveur des puissances du siècle. Dieu m'est témoin, & un grand nombre de Fidéles aussi, que je me souviens d'avoir vu plusieurs Prestres, plusieurs Abbés, & plusieurs Prélats si dépourvus de science, qu'ils ne savoient pas mesme parler selon les règles de la Grammaire.* N'est-il pas naturel de conclure, qu'à la faveur de cette ignorance le nombre des erreurs & des superstitions s'étoit infailliblement accru, & fortifié dans l'Eglise, qu'il s'en étoit produit de nouvelles, & que celles qui n'étoient autrefois que particulières, ou qui ne consistoient qu'en quelques premières dispositions, étoient devenus publiques, & s'étoient changées en habitude.

Bernard. de
verbis Evan-
gel. Dixit Si-
mon, &c.
pag. 1000.
Marfil. de
Pad. Defens.
paciæ parti. 2.
cap. 20.

6. Mais, nos Peres ne devoient-ils pas conclure la même chose de cette épouvantable dépravation de mœurs, qu'eux & leurs ayeux avoient veuë régner depuis tant de tems parmy les Ecclésiastiques ? Ceux qui ont quelque connoissance de l'Histoire n'ignorent pas les plaintes que les gens de bien en avoient faites, ny les tristes images qu'ils en avoient laissées dans leurs écrits. Qu'on lise pour le douzième siècle le seul Saint Bernard, pour le treizième le Cardinal Hugo, pour le quatorzième Guillaume Evêque de Mende, pour le quinzième Werner Rollewink Chartreux de Cologne, car ils n'en disent que trop pour la justification de ces Articles, & pour le seizième qui fut celui de la Réformation, qui ne fait qu'il étoit extrêmement corrompu ? Une des choses dont l'Ambassadeur du Duc de Bavière se plaignoit fortement au Concile de Trente, de la part de son Maître, & sur laquelle il insista, fut la mauvaise vie du Clergé, dont il disoit qu'il ne pouvoit décrire les horribles méchancetez, sans offenser les chastes oreilles qui l'écoutoient. Il ajouta, Que le Prince son Maître remontroit au Concile, que la correction de la Doctrine seroit vaine & infructueuse, si premièrement on ne corrigeoit les mœurs. Que le Clergé étoit dissimé à cause de

Histoire du
Conc. de
Trente livr. 6.

Dans les In-
struct. &
Missives des
Rois Très-
Chrétiens
pour le Con-
cile de Trêve.

sa luxure. Que le Magistrat Politique ne souffroit aucun Laïque concubinaire, & que cependant parmi le Clergé le concubinage étoit si commun, que de cent Prêtres, on n'en avoit trouvé que trois ou quatre qui ne fussent ou concubinaires, ou mariés, les uns secrètement, & d'autres publiquement. C'est avec honte que je le dis, disoit le Cardinal de Lorraine dans une harangue qu'il fit à ce même Concile, mais c'est aussi avec un sensible déplaisir de la vie que nous avons menée. Nous sommes cause de cet orage qui s'est élevé; laissez-nous dans la mer, & puis que vous avez notre confession, chantez-nous de la manière qu'il vous plaira. Un peu auparavant il avoit dit, Que les troubles dont la France se trouvoit alors agitée, étoient l'effet d'un juste jugement de Dieu, & qu'ils avoient attiré ce jugement par cette corruption de mœurs qui se trouvoit dans tous les ordres, & par le renversement de toute la discipline Ecclesiastique.

Dans les mes-
mes Instruct.
& Missives.

Aussi, le Roy Charles neuvième, dans les mémoires qu'il donna à ce Cardinal pour le Concile, avoit expressément mis cet Article, Que sa Majesté avec très-grand regret étoit contrainte de se plaindre de la vie impudique des personnes Ecclesiastiques, qui apporientoient tant de scandale & de corruption parmi le peuple, outre le scandale qu'on prenoit des Ministres, qu'il luy sembloit estre nécessaire qu'il y fust promptement pourveu. Dites-moy je vous prie ce qu'on pouvoit légitimement conclure d'une vie si licencieuse dans des personnes qui depuis long-tems s'étoient rendus les Maîtres de la Religion; sinon qu'il y avoit peu d'apparence que cette Religion eust conservé son ancienne pureté. J'avoue que la mauvaise vie des Pasteurs n'est pas d'elle-même une cause suffisante pour se séparer d'eux; mais je dis que quand cette mauvaise vie se trouve presque générale dans un Clergé, & qu'elle dure depuis plusieurs siècles sans amendement, c'est un préjugé fort raisonnable de quelque grande corruption dans la Religion même, car des hommes impurs ne peuvent estre que de mauvais dépositaires de la Foy & de la Piété.

7. La corruption de l'Eglise de Rome en particulier, c'est-à-dire de cette Eglise qui se disoit la Mere & la Maîtresse de toutes les autres, & qui étoit en possession de les gouverner à son gré, confirmoit nos Peres dans ce préjugé. Car par ce moyen ils voyoient le mal non dans les extrémités seulement, mais dans le cœur même, c'est-à-dire dans la première Eglise qui donnoit son influence aux autres. Au reste, je ne say si je dois prouver cette corruption, ou si l'on ne l'accordera point comme une chose qui ne se peut contester. Ceux qui ont lu les Histoires de Luitprand, de Glaber, de Matthieu Paris, de Platine, de Baronius, d'Onuphrius, & de plusieurs autres, ne peuvent pas défavouer que depuis le neuvième siècle, le siège Romain n'eût esté très-souvent occupé par des Papes dont la vie & la conduite n'avoit pas extrêmement édifié le monde. On sait aussi les plaintes que toute la terre avoit faites, & qu'elle faisoit encore du temps de nos Peres, non seulement contre les Papes, mais contre tout ce qu'on appelle la Cour de Rome, dont la corruption étoit regardée comme la cause de celle de toutes les Eglises. Je ne pousserai pas cette matière plus avant, mais il me semble que nos Peres ne sont pas blâmables s'ils n'ont pu croire que des personnes de cette sorte, eussent beaucoup de zèle pour la gloire de Dieu, & pour le salut des hommes, ny qu'ils fussent fort propres à conserver le Christianisme en son entier, ny enfin qu'un lieu que depuis si long-tems on accusoit d'estre le centre de tous les vices, pût estre le centre de

toute la doctrine en la Foy & en la pieté.

8. Mais quand nos Peres n'eussent pas considéré les personnes, il est certain qu'ils trouvoient dans les maximes, dans les prétentions, & dans la conduite ordinaire des Papes assez de caractères de déréglemens, pour conclure avec justice que ce ne pouvoient estre que de tres-mauvais conservateurs de la pureté de la Religion. Que pouvoient-ils de cet orgueil excessif & insupportable entre les Chrétiens, qui consiste à se faire baisser les pieds avec une soumission tout-autre que celle qu'on rend aux Roys, à se faire porter sur les épaules des hommes, à se faire servir par les plus grands Princes, ou par leurs Ambassadeurs, à porter trois Couronnes, à se faire adorer sur un Autel après leur élection, &c?

9. Que pouvoient-ils dire de ces noms superbes qu'on affectoit scandalusement de leur donner, comme celuy de Dieu dans le droit Canon, dont voicy les termes. *il paroist évidemment que le Pontife qui a esté appelé Dieu par Constantin, ne peut estre ny lié ny délié par la puissance séculière. Car il est manifeste qu'un Dieu ne peut estre jugé par les hommes.* Dans ce mesme sens Augustin Steuchus dit que Constantin a appelé le Souverain Pontife Dieu, & qu'il l'a tenu pour Dieu, & il assure que cela arriva lors que Constantin fit cet excellent Edit en sa faveur, il veut dire sa fausse donation. Il l'adora, dit-il, comme Dieu, comme le successeur fals. Donat. de Christ & de Pierre, & luy rendit autant qu'il le put les honneurs divins, le vénér. Constantini. rant comme l'image vivante de Iesus Christ. Ainsi, Clément VII. Antitape, avec ses Cardinaux d'Avignon, dans une lettre qu'ils écrivirent au Roy Charles Froissard VI, & qui est rapportée par Froissard, ne font pas difficulté de l'appeller Dieu tom. 3. fol. en terre, comme il n'est, disent-ils, qu'un seul Dieu aux Cieux, il ne peut ny ne doit estre de droit qu'un seul Dieu en terre. Et de mesme Angelus Politianus dans la harangue qu'il fit pour les Députés de la ville de Sienne à Alexandre sixième, luy attribue la Divinité. *Nous nous réjouissons, dit-il, de vous voir monté au dessus de toutes les choses humaines, & élevé jusqu'à la Divinité mesme, ne voyant rien après Dieu qui ne soit au dessous de vous.* Il ne fust pas le seul qui traita ce Pape de Dieu, car Raynaldus rapporte qu'entre les pompes de son couronnement, on voyoit en divers lieux des rues de Rome les armes du Pontife, avec des Vers & des Epigrammes au bas, entre lesquelles on lisoit ce Distique

Cæsare magna fuit, nunc Roma est maxima, sextus

Regnat Alexander: ille vir, iste DEUS.

10. Que pouvoient dire nos Peres de cette puissance Divine que les flatteurs des Papes leur attribuoient, comme le Glossateur des Decretales qui remarque, *Qu'on dit du Pape qu'il a une toute puissance celeste, celeste arbitrium. Qu'à cause de cela il change la nature des choses, appliquant les attributs essentiels de l'une à l'autre: Qu'il peut faire quelque chose de rien, que d'une proposition qui est nulle il en fait quelque chose: Que dans les choses qu'il veut sa volonté luy sert de raison. Qu'il n'y a personne qui luy puisse dire pourquoy faites-vous cela: Qu'il peut dispenser de ce qui est de droit, & faire que l'injustice devienne justice, changeant & corrigeant le droit: Et enfin, Qu'il a une plénitude de puissance.*

Decretal. Greg. lib. 1. tit. 7. Can. Quanto, in Glossa.

Raynald. ad ann. 1492. §. 27.

Itinerar.
Ital. part. 2.
de coron.
Rom. Pont.

Raynald. ad
ann. 1422.

Baron. ad
ann. 1162.

Concil. La-
teran. Scil.
7. & 9. in
Orat.

Paulus Jo-
vius in Phi-
lippo 3.

Platin. in
vit. Paul. 2.

Sexto De-
cret. tit. 2.
cap. 1.
Sext. Decret.
Extravag.
lib. 1. De
major. &
obed. cap. 1.

11. Que pouvoient-ils dire des titres que les Papes s'attribuoient eux-mêmes d'Epoux de l'Eglise & de Lieutenans de Jesus Christ. *L'Eglise mon Epouse, disoit Innocent troisième, ne s'est point mariée à moy sans m'apporter quelque chose. Elle m'a donné une dot d'un prix sans prix, la plénitude des choses spirituelles, la largeur & l'étendue des temporelles, la grandeur & l'abondance des unes & des autres. Elle m'a donné la Mitre en signe des choses spirituelles, la Couronne en signe des temporelles, la Mitre pour le Sacerdoce, la Couronne pour le Royaume, me faisant Lieutenant de celui qui a écrit sur son vêtement & sur sa cuisse, Le Roy des Roys, & le Seigneur des Seigneurs. Dans ce même stile Martin cinquième est qualifié de cette manière dans des instructions données à un Nonce qu'il envoyoit à Constantinople selon que Raynaldus les rapporte, Le tres-saint & le tres-heureux qui a la puissance celeste, qui est le Seigneur en la Terre, le successeur de Pierre, le Christ ou l'Oint du Seigneur, le Seigneur de l'Univers, le Pere des Roys, la lumière du Monde, le souverain Pontife, le Pape Martin.*

12. Que pouvoient-ils dire de l'application scandaleuse qu'on faisoit aux Papes des passages de l'Ecriture qui ne regardent immédiatement que Dieu & son Fils Jesus Christ? Baronius rapporte qu'Alexandre troisième faisant son entrée dans la ville de Montpellier, un Prince Sarasin se prosterna devant luy & l'adora comme le saint & vénérable Dieu des Chrétiens, & que ceux qui estoient à la suite du Pontife ravis en admiration, se disoient l'un à l'autre ces paroles du Prophète, *Tous les Roys de la terre l'adoreront, & toutes Nations le serviront.* Ainsi, dans le Concile de Latran, on régaloit Leon X. de ces applications de l'Ecriture, *Toute-puissance vous a été donnée au Ciel & sur la terre par le Seigneur. Ne pleure point fille de Sion. Vozcy le Lion de la tribu de Juda, la racine de David, & les Palermitains au rapport de Paul Jove, prosternez aux pieds de Martin quatrième luy adressoient les mêmes paroles qu'on dit à Jesus Christ devant les Autels, Vous qui ôtez les pechez du monde ayez pitié de nous, Vous qui ôtez les pechez du monde ayez pitié de nous, Vous qui ôtez les pechez du monde, donnez-nous la paix.*

13. Que pouvoient dire nos Peres de ces étranges déclarations de quelques Papes qui portent, que toutes les Loix résident en eux, que tous les droits sont enfermés dans leur poitrine, qu'il est nécessaire au salut de toute creature qu'elle soit sujete au Pape Romain, qu'il a en main le glaive spirituel & temporel; & quelques autres de cette nature. Ainsi, Paul second répondit à Platine qui luy demandoit le renvoy d'une affaire fort importante devant les Auditeurs de Rote, parce que l'Ordonnance que ce Pape avoit faite estoit injuste. *Est-ce donc ainsi, dit-il, que vous nous voulez ramener devant des Juges? Ne savez-vous pas que nous avons toutes les loix enfermées dans nostre sein?* En suite de cela, Platine ayant osé dire qu'il demanderoit justice à un Concile, le Pape le fit mettre dans une étroite prison. Ainsi, Boniface VIII. commence une de ses Decretales par ces termes, *Licet Romanus Pontifex qui jura omnia in scrinio pectoris sui censetur habere.* C'est le même qui a défini la nécessité de s'assujettir au Pape en cette manière *subesse Romano Pontifici omni humana creatura declaramus, dicimus, definimus & pronuntiamus esse de necessitate salutis*, qui a dit, qu'encore que l'autorité Papale fust donnée à un homme, & qu'elle fust exercée par un homme, elle estoit pourtant divine, que la puissance Papale venant à se dépra-

ver, elle ne pouvoit estre jugée d'aucun homme, mais de Dieu seul, parce que l'Apôtre a dit, que l'homme spirituel juge toutes choses, & qu'il n'est jugé de personne. Qu'il-y-a deux glaives qui sont en la puissance de l'Eglise, le spirituel, & le matériel, l'un qui a son usage pour l'Eglise, & l'autre que l'Eglise elle-mesme exerce, l'un qui est en la main du Pontife, & l'autre qui est en celle des Roys & des gens de guerre, mais dont l'exercice dépend du bon plaisir & de la patience du Pontife.

14. Que pouvoient dire nos Peres de ces prodigieuses prétentions des Papes sur les Empereurs & sur les Roys, jusqu'à vouloir faire dépendre d'eux, leurs Couronnes, les dégrader, transporter leurs Etats à d'autres, & délier leurs sujets du serment de fidélité. On fait quelles furent les décisions de Grégoire septième dans un Concile tenu à Rome l'an 1076. contre Henry quatrième Empereur, qu'il avoit déposé en déliant ses sujets du serment de fidélité. On appelle ces décisions *Dictatum Papa*, & en voicy quelques articles comme ils sont rapportez par Baronius, *Que le seul Pontife Romain se peut servir des ornemens Impériaux. Que tous les Princes aient à baiser les pieds du Pape seul. Que son seul nom soit recité dans les Eglises. Qu'il n'y-a qu'un nom au monde qui est le nom du Pape. Qu'il a droit de déposer les Empereurs. Que ses arrestz ne doivent estre cassés par qui que ce soit, mais que luy seul peut casser ceux de tous les autres. Qu'il peut absoudre les sujets des méchans Princes du serment de fidélité.* Les Décretales sont pleines de semblables prétentions, & personne n'ignore l'attentat de Boniface VIII. contre Philippes le Bel l'un de nos Roys. Il alla jusqu'à l'excommunier, à absoudre ses sujets du serment de fidélité; & enfin, à donner son Royaume à l'Empereur Albert. J'avoue qu'il en fut châtié comme il le méritoit, & que les François servirent leur Prince dans cette occasion avec zele. Platine mesme n'a pu s'empêcher de faire cette reflexion sur la mort de ce Pape, *Ainsi mourut ce Boniface qui ne songeoit qu'à épouvanter les Empereurs, les Roys, les Princes, & les peuples, plutôt qu'à leur inspirer un respect religieux, & qui prétendoit donner & ravir les Royaumes, chasser & rétablir les hommes par le simple mouvement de sa volonté.* Mais quoy qu'il en soit, le mauvais succès de Boniface n'empêchoit pas nos Peres de juger comme ils devoient de ces fières prétentions des Papes, & de reconnoître que ceux qui faisoient servir ainsi la Religion à leur ambition, pendant que leur ambition n'avoit point de bornes, avoient un particulier intérêt à nourrir les peuples dans les superstitions, car ce sont elles qui asservissent l'esprit, au lieu que la vraye pieté l'élève & l'affranchit du joug que les hommes nous veulent imposer. Au reste, si l'on veut voir en particulier jusqu'où alloient les prétentions du Siege Romain, on n'a qu'à lire ce qu'Augustin Steuchus Bibliotecaire du Pape en a écrit; car il attribué aux Papes les mesmes droits temporels, avec la mesme étendue, qu'avoit anciennement l'Empire Romain, & il prouve par le Registre de Grégoire septième, que l'Espagne, la Hongrie, l'Angleterre, le Dannemarc, la Russie, la Croatie, la Dalmatie, l'Aragon, le Portugal, la Boëme, la Suede, la Norvege, la Dace, appartenoient autrefois aux Pontifes, & que ce que Pepin, Charlemagne, Henry, & Othon Empereurs donnerent à l'Eglise, ne luy apporta point de nouveaux droits, mais qu'il la remit seulement en possession de ce, dont la violence des Barbares l'avoit dépouillée.

Baron. ad
ann. 1076.

Platin. in
vit. Bonif. 8.

August.
Steuch. de
fals. Donac.
Const.

15. Que pouvoient dire nos Peres des injustes usurpations des Papes sur

tout le corps de l'Eglise, sur laquelle ils prétendoient régner souverainement, décider avec autorité les points de la Foy, faire de nouvelles Loix, dispenser des Canons anciens, convoquer les Conciles, les transporter d'un lieu à un autre, les autoriser, ou les improuver, juger tout le monde sans estre jugez de personne, en un mot, faire tout dépendre de leur puissance, avec obligation à toute l'Eglise de se soumettre à leurs décisions, à l'égard de la Foy & des Reglemens de la Discipline, non seulement d'une soumission extérieure, mais par un véritable acquiescement de conscience. A cause dequoy ils avoient accoutumé, comme ils le pratiquent encore à present dans leurs Bulles, de mettre en avant la plénitude de leur puissance, & d'y ajouter cette clause, *Que nul homme ne fust si téméraire que d'enfreindre leurs Decrets, ou d'aller au contraire, sous peine d'encourir l'indignation de Dieu, & des Bien-heureux Apôtres Pierre & Paul.* Je say qu'on a résisté quelquefois fortement aux prétentions de la Cour de Rome, que quelques Conciles ont tâché de les réprimer, & que l'Eglise Gallicane a paru assez souvent jalouse de ses liberez. Mais outre que ces résistances n'ont jamais eû le succès qu'on en devoit esperer du côté des Papes qui les ont presques toujours éludées, outre cela, dis-je, elles ne faisoient que fortifier le préjugé de nos Peres, en leur découvrant de plus en plus la corruption du Siege Romain.

Joann. Ger-
son. De Ec-
cles. potest.
Contid. 10.

16. Que pouvoient-ils juger des dispenses que les Papes donnoient tant sur le sujet des mariages aux degrez prohibez, contre les termes exprés de la Loy divine, que sur celuy des vœux qu'ils tenoient eux-mesmes pour légitimes, & sur d'autres semblables, mesme contre ce qu'on appelle l'état general de l'Eglise. *Que pensons-nous qu'il faudra dire à present, disoit Gerson, de la facilité des dispenses qui se donnent par le Pape, & par les Prelats sur les sermens licites, sur les vœux raisonnables, sur l'immense pluralité des benefices, sur les generales dispositions, ou comme il parle, sur la generale nonobstance des Conciles, sur les privileges & les exemptions qui privent du droit commun ? Qui peut conter tous les moyens dont on se sert pour relâcher la vigueur de la discipline Ecclesiastique, & mesme de l'Evangélique, la consumer, & l'ancantir ? Comment pouvoit-on lire sans quelque émotion ce qu'Innocent troisieme avoit écrit, Que par la plénitude de sa puissance il pouvoit de droit dispenser au dessus du droit, & ce que le Glossateur y-avoit ajouté. Que le Pape dispense contre l'Apôtre, contre les Canons des Apôtres & contre l'Ancien Testament touchant les dîmes.* Il ajoute, qu'il ne peut dispenser contre l'état general de l'Eglise, & néanmoins ailleurs la Glosse du Decret de Gratien assure, que le Pape dispense quelquefois contre l'état general de l'Eglise, & elle allégué pour cela l'exemple d'Innocent troisieme dans le Concile de Latran.

Decretal.
Gregor. lib.
3. tit. 8. cap.
4.

Decret. part.
2. caus. 25.
quest. 1. Ca-
non. 6. ad
Gloss.

Bernard. Ep.
42.

17. Que pouvoient juger nos Peres de tant d'abus qui se commettoient en la dispensation des charges Ecclesiastiques données le plus souvent à des personnes qui en estoient indignés ou incapables, & quelquefois à des enfans, au grand scandale de la Chrétienté qui s'en plaignoit hautement depuis long-tems ? On eleve, disoit S. Benard, de petitz Escholiers, de jeunes enfans aux dignitez Ecclesiastiques, à cause de la noblesse de leur naissance. Ainsi, vous les voyez qui sortent de dessous la ferule pour aller commander aux Prêtres, plus ayés cependant d'estre échappez de la verge que d'estre employez au gouvernement, car ils sentent

bien mieux le plaisir de n'avoir plus de maîtres, que celui de l'estre eux-mesmes devenus. Ce sont-là leurs premières pensées, mais devenant fiers dans la suite, ils apprennent bien-tôt l'art de s'approprier les Autels, & de vuider la bourse de leurs sujets, sans aller à autre école qu'à celle de leur ambition & de leur avarice. Combien peu s'en trouvera-t-il aujourd'hui de ceux qu'on élève à la grandeur Episcopale, dit Nicol. Cleman. de corr. stat. Ecclef. soit Nicolas de Clemangis, qui ayent ni l'un ni l'autre entendu lire les saintes Ecritures, non pas mesme par maniere d'acquit. Ils n'ont jamais touché autre chose de la sainte Bible que la couverture, encore qu'en leur reception ils jurent qu'ils la savent.

18. Que pouvoient dire nos Peres de la Simonie qu'on exerceoit ouvertement dans l'Eglise Romaine, à l'égard de toutes choses ? La Cour de Rome, dit Eneas Sylv. Epist. lib. 1. Ep. 66. soit Eneas Sylvius, ne donne rien sans argent. On y vend mesme les impositions des mains & les dons du S. Esprit, & l'on n'y donne le pardon des pechez qu'à ceux qui ont de l'argent. L'Eglise que Jesus Christ avoit choisie pour son épouse sans ride & sans tache, disoit Nicolas de Clemangis, est aujourd'hui une boutique d'ambition, de négociation, de larcin, & de rapine. On y expose en vente les Sacrements & tous les ordres jusqu'à celui de Clericature. On y donne pour de l'argent les graces, les dispenses, les licences, les Offices, les benefices. On y vend les pechez, les Messes, & l'administration mesme du corps du Seigneur. Si quelqu'un veut un Evêché, il n'a qu'à preparer de l'argent, non une petite somme, mais une grande pour un grand titre. Il vuidera sa bourse pour obtenir la dignité qu'il demande, mais il la remplira bien-tôt après avec avantage par plus d'un moyen. Si quelqu'un desire d'avoir une prébende, d'estre Prevost d'une Eglise, ou d'avoir quelqu'autre charge, il n'importe pas de savoir ni ses mérites, ni sa vie, ni ses mœurs, mais il importe combien il a d'argent. Car autant qu'il en a, autant peut-il avoir d'esperance de réussir. Telles étoient les plaintes que les gens de bien faisoient en ce temps-là ; & l'on pourroit en faire un juste volume, si ces desordres anciens n'étoient d'une connoissance publique. On a donné depuis long-tems au public un livre des Taxes de la Chancellerie Apostolique, & des Taxes penitenciaires, qui en déclare luy seul plus qu'il ne seroit nécessaire que nous en feussions pour nôtre édification. Là, non seulement chaque expédition, mais aussi chaque peché, chaque crime est mis à prix, & comme il n'y a rien qui s'y fasse sans argent, il n'y a rien aussi que l'argent n'y fasse.

19. Je pourrois ajouter à tout ce que je viens de dire, beaucoup d'autres choses qui n'étoient que propres à faire naître dans l'esprit de nos Peres le préjugé dont il s'agit. Car les manieres adroites dont on se servoit à Rome pour y attirer avec toutes les affaires, toutes les richesses de l'Occident, les brigues, & les pratiques étranges qu'on y employoit dans l'élection des Pontifes, les Schismes scandaleux qui estoient nez de la division des partys, & de la diversité des élections, les guerres sanglantes qu'on accusoit les Papes d'avoir plusieurs fois allumées entre les Princes Chrétiens, les intrigues, & les moyens peu honnêtes dont on disoit qu'ils se servoient pour mettre les Roys, & les Grands du monde dans leurs intérêts, les efforts qu'ils avoient toujours faits pour éluder les demandes d'une Réformation ; tout cela marquoit bien plutôt l'esprit du monde que l'esprit de Jesus Christ, & il persuadoit facilement à des gens qui n'étoient pas tout à fait dépourvus de lumiere, qu'il falloit qu'il y eust là un fond de corruption extrême.

Mais il faut finir ce Chapitre, & quitter une matiere si des-agreable, dans laquelle nous ne fussions pas entrez si l'on ne nous y eust obligé par la necessité d'une juste défense, comme je l'ay déjà déclaré. Il ne me reste donc qu'à conclure de toutes les choses que je viens de représenter, qu'à moins que de renoncer à toute équité, on ne sauroit plus condamner nos Peres ny de temerité ny de presumption, s'ils ont osé se persuader que l'Eglise & la Religion étoient tombées en de tres-mauvaises mains, & s'ils ont préjugé par cela-mesme qu'ils devoient entrer dans un plus particulier examen des doctrines qu'on leur enseignoit, & des Loix dont on vouloit lier leurs consciences. Cette consequence qu'ils ont tirée, n'est que le juste effet de la raison animée de la crainte de Dieu, & du desir qu'ils ont eû de faire leur salut ; car quelle apparence y-avoit-il qu'un dereglement dans la conduite Ecclesiastique, si grand, si general, si ancien, n'eût esté accompagné de beaucoup d'autres erreurs contraires à la parole de Dieu, & préjudiciables au salut des hommes ?

CHAPITRE III.

Que l'état extérieur de la Religion mesme, avoit du tems de nos Peres beaucoup de caractères de corruption, qui leur étoient un juste motif de l'examiner.

BIEN que les réflexions que je viens de représenter, tirées du gouvernement Ecclesiastique, soient fortes & capables de faire d'elles-mêmes une tres-juste impression sur l'esprit, & sur la conscience de ceux qui se veulent appliquer à leur propre salut selon l'exhortation de l'Apostre, avec crainte & tremblement, il ne faut pourtant pas s'imaginer que nos Peres se soient déterminés sur ces considérations seules. Ils en ont fait d'autres qui les ont si vous voulez encore plus sensiblement touchés, parce qu'elles ont eu pour objet non la forme ou l'état du Ministère, ny les personnes qui occupoient les charges & les dignitez dans l'Eglise, mais la Religion elle-mesme dans l'état où elle estoit de leur tems. Car il est vray qu'il n'étoit presque pas possible qu'ils arrestassent le moins du monde leurs yeux sur la Religion pour en considerer les traits & la forme extérieure, sans y découvrir, ou du moins, sans y sentir une infinité de caractères de corruption. Et c'est-ce que j'ay dessein de toucher dans ce Chapitre.

1. Une des premières images qui se presentoit à nos Peres, étoit celle de ce grand nombre de cérémonies, dont ils voyoient la Religion ou parée ou accablée. Il importe peu lequel des deux on dise, car de quelque manière qu'on le prenne, c'étoit toujours un veritable portrait de l'ancienne économie de Moïse qui sembloit estre revenue au monde. Ils y remarquoient des Sacrifices extérieurs, des vêtemens Sacerdotaux, des gestes & des actions mesurées, des Festes solempnelles, des distinctions de viandes, des Autels,
des

des lumineaires, des Vaisseaux sacrez, des encensemens, des jeûnes réglez tous les ans, des figures allégoriques, beaucoup de choses en particulier tout-à-fait semblables à celles qui se pratiquoient sous la Loy, & en général, une grande conformité avec l'ancien culte dans cette amour & dans cet usage excellent des cérémonies. C'étoit sans doute un caractère fort opposé à celui de l'Evangile de Jesus Christ où l'Esprit régné, & non pas la lettre, & qui est affranchy de tout ce grand apparat d'observations extérieures; Saint Paul appelle ces observations *des rudimens foibles & pauvres, un joug de servitude, les rudimens du monde, l'ombre des choses qui étoient à venir, dont le corps est en Jesus Christ.* Et Saint Pierre, *un joug que ny les Juifs de son tems, ny leurs Peres n'avoient pu porter.* Jesus Christ mesme disoit à la Samaritaine, *que le tems venoit que les vrais adorateurs de son Pere, l'adoreroient en esprit & en vérité.* Quelle apparence qu'ils eussent parlé de la sorte si l'Eglise Chrétienne eust dû estre elle-mesme chargée d'autant ou plus de cérémonies que la Synagogue, & si comme parle Tertulien, *Dieu n'eust ôté les difficultez de la Loy, pour mettre en leur place les facilitéz de l'Evangile?* Ne nous auroient-ils préché l'Esprit & la liberté, que pour nous remettre encore sous une Lettre, & sous une servitude beaucoup plus insupportable que la première.

Galat. 4.
Coloss. 2.
Act. 15.
Jean 4. 23.

2. D'ailleurs, comme nos Peres voyoient une partie de ces cérémonies prises des Juifs, ils en voyoient aussi un grand nombre d'autres tirées ou imitées des Payens, par l'aveu mesme de ceux qui les autorisoient, ou qui les pratiquoient. Car on peut mettre dans ce rang l'usage de l'eau lustrale, ou de l'eau benite, tant à l'entrée des Eglises que dans les maisons particulières, & aux obseques des morts, les hermites, & les aspergés, l'usage de la salive au Baptême des petits enfans, l'invocation des Saints, leur canonisation, leurs patronages, la distribution de leurs charges ou de leurs emplois, les Images ou simulacres, les Agnus Dei, les Festes de la Toussaints, des Morts, de la Saint Jean & quelques autres, l'usage des Processions, celui des Rogations, celui de la descente des Chasses, ou des Reliquaires, celui des Croix dans les Carrefours, celui des Anniversaires pour les morts, celui de jurer par les Reliques, & je ne say combien d'autres, qui évidemment étoient ou des restes ou des imitations de l'ancien Paganisme. Qui peut trouver étrange qu'une idée qui paroist d'abord si peu avantageuse à une Religion, ou pour mieux dire qui est si contraire à l'esprit & à la fin naturelle du Christianisme, ait touché nos Peres, & qu'elle leur ait inspiré le desir de connoître les choses un peu plus particulièrement qu'ils n'avoient encore fait?

3. Ils étoient portez à cela mesme, lors qu'ils considéroient les mauvais effets que produisoient ces ceremonies empruntées des Payens, & quelques autres qu'on y avoit ajoutées, comme les Rosaires, les Chapelets, les grains benits, les pèlerinages, les vœux Monastiques, & autres choses semblables. Car elles induisoient manifestement les hommes à la superstition, elles causoient mille abus parmy le peuple, elles donnoient lieu d'ordinaire aux fourberies, & ce qui les rendoit encore plus odieuses, elles fomentoient la naturelle négligence qu'on a pour les actes de la véritable & solide piété, soit en occupant trop l'esprit des Chrétiens, soit en leur persuadant qu'ils s'acquiescoient assez bien de leur devoir par le moyen de ces choses extérieures, soit

enfin, en leur donnant une fausse idée de la Divinité, comme si elle eust fait consister son culte en ces bagatelles. Or qui ne voit que c'étoit un grand préjugé contre la Religion qui les enseignoit, & qui en recommandoit si solennellement la pratique ?

4. Il étoit bien difficile aussi que nos Peres ne fussent choquez de cette pompe mondaine, dont on avoit revêtu la Religion avec tant d'excez. Car ils savoient que le véritable Christianisme se contente de gagner le cœur & l'esprit par la majesté de ses doctrines, & par la sainteté de ses preceptes, & que quant au reste, il fait profession de garder la simplicité, cependant, ils voyoient un caractère tout opposé dans la magnificence des Temples, dans l'or des Tabernacles, dans le faste des sacrifices, dans la richesse des ornemens, & en general dans tout cet éclat extérieur qui ne sembloit destiné qu'à frapper extraordinairement les sens, & à faire naître par ce moyen une fausse admiration, ce qui est le propre des Religions corrompues, qui comme Tertullien le marque, *s'achent de s'acquérir de l'autorité, & de se concilier la Foy des peuples, par la pompe, & par la dépense.*

Tertull. de
Baptismo.

5. L'effet naturel des doctrines du Christianisme, lors qu'on les reçoit avec Foy, & de son culte lors qu'on le pratique avec devotion, est de consoler la conscience, & de luy donner une certaine satisfaction, & une tranquillité qui se sent mieux qu'elle ne se peut exprimer. Mais bien loin que nos Peres receussent cet effet des doctrines, & du culte dont on faisoit en leur tems presque le capital de la Religion, comme de l'invocation des Saints, de l'obéissance absolue au Pape ou à ses Conciles, de l'opinion des satisfactions humaines, de l'adoration des Reliques, des Pelerinages, & des autres choses semblables, bien-loin, dis-je, qu'ils en receussent cet effet, qu'au contraire, ils ne pouvoient que sentir de secrets mécontentemens après les avoir pratiquées. Car naturellement la conscience des Chrétiens ne se porte qu'à un seul Dieu, & elle n'aime point à partager ses droits entre luy & les creatures. Elle a naturellement de la répugnance à invoquer tout autre que la premiere cause, à rendre un service religieux à des simulacres inanimez, à se soumettre à un autre Oracle qu'à celui de Dieu, à attribuer une partie de sa Redemption à d'autres qu'à J. Christ qui luy a acquis une plénitude de salut, & en un mot, à prendre aucune creature pour l'objet de sa confiance ou de sa piété. Ainsi, nos Peres reconnoissant par leur propre experience que ces dogmes & ces devotions, étoient non-seulement steriles pour le repos, mais contraire même à la paix de leur ame, ils ne pouvoient qu'avoir un grand préjugé contre les dogmes & les devotions mêmes, & contre la Religion qui les proposoit.

6. Mais ce n'est pas tout, ils voyoient beaucoup de choses dans la Religion formellement opposées à des passages clairs & exprés de l'Ecriture. Le point des images au second commandement de la Loy. *Tu ne te feras image taillée, &c.* Celuy de la Communion sous une espece, au Commandement de Jesus Christ, *Buvez-en tous* ; Celuy du service en langue inconnue à la défense de Saint Paul au 14. de la premiere Epître aux Corinthiens, *si tu venis d'esprit celui qui est du simple populaire, comment dira-t-il Amen à ton action de grâces, car il ne sait ce que tu dis ? Il est vray que tu rends bien grâces, mais un autre n'en*

est point édifié. Le point de l'obéissance aveugle aux Ministres de l'Eglise à la déclaration précise de l'Apôtre. *Nous n'avons point de domination sur votre Foy.* Celuy de la Monarchie du Pape aux paroles de Jesus Christ, *Les Roys des Nations les maîtrisent &c. Il n'en sera pas ainsi entre vous.* Celuy des satisfactions humaines aux paroles de S. Jean, *Le sang de Jesus Christ nous lave de tous pechez,* & celuy du sacrifice de la Messe à la doctrine de S. Paul aux Hebreux, *Que Jesus Christ ne s'offre point souvent soy-mesme.* Je n'examine pas maintenant si l'on peut éluder la force de ces passages, & les détourner à un sens qui se puisse accommoder avec les points que je viens de marquer, je n'entre pas-là dedans. C'est assez qu'on voye que l'opposition dont je parle paroissoit d'abord, qu'elle frappoit d'elle-mesme l'esprit, & qu'elle estoit pour le moins assez forte pour faire naître de grands scrupules, & pour former un préjugé qui portast nos Peres à examiner les choses un peu plus particulièrement.

7. C'est à quoy ils estoient encore poussez par la considération qu'ils faisoient de quelques maximes, & de quelques distinctions, dont on se servoit ordinairement pour soutenir le culte des créatures, car ils y découvroient quelque chose d'extrêmement scandaleux. Par exemple, on soutenoit l'adoration des Anges, & celle des Saints, en disant qu'on ne les adoroit que d'une adoration subalterne proportionnée à l'excellence qu'on reconnoissoit en eux, & non de l'adoration souveraine qui n'est due qu'à un seul Dieu. Je ne mets pas icy en question si cette distinction estoit bonne ou mauvaise, il suffit qu'elle avoit ce malheur de concourir avec celle que les anciens Payens employoient pour la défense de l'adoration qu'ils rendoient aux Génies, aux Héros, aux demy-dieux, aux dieux inférieurs &c. Car les Payens disoient de-mesme qu'on leur faisoit tort de leur imputer qu'ils adoraissent les Génies & les Dieux inférieurs, de l'adoration souveraine, qu'ils ne la rendoient qu'au premier & au plus grands des Dieux, & que celle dont il estoit question n'estoit qu'une adoration inferieure & subalterne. On défendoit le culte des Images par la distinction d'adoration absoluë, & d'adoration relative; mais c'estoit la mesme distinction dont les Payens se servoient pour excuser le culte qu'ils rendoient aux simulacres de leurs Dieux, soutenant qu'on leur faisoit tort de s'imaginer qu'ils servoient le bois ou la pierre, mais que leur devotion se raportoit aux objets representez par ces simulacres. On défendoit l'Invocation des Saints par cette distinction, qu'on ne les invoquoit pas comme auteurs des graces qu'on demandoit, mais comme simples Intercesseurs envers Dieu. Or c'estoit cela mesme que disoient les Payens à l'égard des prieres qu'ils adressoient à leurs Dieux subalternes qu'ils reconnoissoient n'estre que comme des amis & des favoris du grand Dieu, lesquels ils employoient envers luy pour en obtenir des benedictions. On défendoit une partie des dogmes, & des usages de la Religion, en disant que c'étoient des traditions qu'on avoit receuës de la main des Peres, mais cette défense avoit encore ce malheur qu'elle favorisoit les Juifs contre les censures de Jesus Christ, & que Jesus Christ l'avoit foudroyée par ces paroles; *c'est en vain qu'ils m'honorent & qu'ils enseignent des doctrines qui ne sont que des*

March. 15.
9.

8. On peut fort bien ajouter icy le scandale que nos Peres devoient prendre de la Theologie Scholaſtique, qui dès-long-tems avoit remply le monde de questions non ſeulement vaines & frivoles, mais auſſi pernicieuſes, & qui portoient les hommes à l'impieré. Nous pourrions faire un long dénombrement de ces questions, ſi l'intérét du Chriſtianisme ne nous empêchoit de les produire en public. Mais de peur que des ignorans ou des malicieux, ne nous accuſent de vouloir impoſer au monde, ſous prétexte d'une modeſtie affectée, nous renvoyons les Lecteurs au recueil qu'en a fait le Cardinal du Perron luy-mefme, dans ſon Traité de l'Eucharistié pag. 920. où je m'aſſure qu'on en trouvera ſur un ſeul article, qui eſt celuy de l'Incarnation du Verbe, plus qu'il n'en faut pour juſtifier ce que je mets en avant. Que pouvoit-on penſer de cette maniere de traiter les Myſtères de la Religion, & de cet Art qu'on y avoit ajoûté pour défendre toutes choſes, meſme les plus éloignées du bon-ſens, par des diſtinctions creuſes & vuides de ſens, ſi ce n'eſt que tout cela eſtoit fort propre à faire naître beaucoup d'erreurs, & fort bien imaginé pour ſoutenir toutes celles que l'ignorance, la paſſion, l'engagement, & l'intérét pouvoient avoir déjà produites? Je ſay que les plus ſages d'entre nos averſaires en ont eû eux-mêmes de la honte, mais ils ne ſauroient deſavouer que ce ne fuſt preſque l'unique maniere d'enſeigner la Theologie Latine dès-long-tems avant la Réformation, ni que ce ne fuſt un légitime préjugé contre l'état de la Religion qui dépendoit preſque abſolument de l'état de l'École.

9. Un des fruits de ce deſordre de l'École avoit eſté la dépravation de la Morale Chrétienne, par l'introduction de pluſieurs maximes pernicieuſes, qui aboutiſſoient à corrompre l'eſprit & le cœur, tant à l'égard de la pieté envers Dieu, qu'à l'égard de la juſtice, ou de la charité envers les hommes, & de la tempérance que chacun doit garder dans ſes actions. Il ſeroit trop long de rapporter icy toutes les preuves qui juſtifiant cet article, je me contenteray d'alléguer quelques pièces qui ont fait aſſez de bruit dans le monde pour n'eſtre pas inconnûes, ce ſont d'un côté les Lettres Provinciales qu'on attribue à Mr. Paſchal, & quelques autres Traitez qu'on a veu paroître contre la Theologie Morale des Jeſuites; Et de l'autre, l'Apologie pour les Caſuiſtes, & le livre d'Amedeus Guimenius. Ces premieres pièces accuſent les Jeſuites d'enſeigner & d'établir des maximes téméraires, ſcandaleuſes, erronées, & entièrement contraires aux bonnes mœurs; & les autres ſont voir que la doctrine des Jeſuites, à cet égard, eſt toute ſemblable à celle des anciens Scholaſtiques, & qu'on ne ſauroit condamner les Jeſuites ſans condamner en meſme tems toute l'ancienne École de l'Egliſe Romaine. Par exemple, on accuſe les Jeſuites d'enſeigner, Qu'il eſt permis de ſe réjoûir de la mort d'un homme, & de la deſirer, non tant qu'elle eſt un mal à celuy qui la ſouffre, mais tant qu'elle eſt avantageuſe à celuy qui la deſire. Mais Guimenius fait voir, que c'eſt préciſément la doctrine de Thomas d'Aquin, de Cajetan, & de pluſieurs autres qui enſeignent la meſme choſe. On accuſe les Jeſuites d'enſeigner, Que ce n'eſt pas meſme un péché veniel que de ne répondre pas aux inspirations divines. Mais Guimenius montre que c'eſt auſſi la doctrine de Thomas & de Cajetan. On accuſe les Jeſuites d'enſeigner, que

pour éviter un plus grand mal, il est permis de conseiller & d'induire même un homme à un moindre péché, comme d'induire un luxurieux à la simple fornication pour luy faire éviter l'Adultere. Mais Guimenius prouve que c'est la doctrine de Cajetan, de Sotus, de Sylvestre Prierias. On accuse les Jésuites d'enseigner, Que non seulement on peut n'éloigner pas une occasion ou un sujet de péché, d'un homme qu'on fait qui en abusera, mais qu'on peut même la luy présenter, & luy tendre par ce moyen un piège pour le faire tomber dans ce péché, pourveu que cela se fasse à bonne intention, ou pour le corriger de son vice, ou pour éviter quelqu'autre inconvenient; qu'ainsi un mary qui soupçonne sa femme d'adultère, peut luy présenter l'occasion de le commettre, & qu'un pere peut fournir à ses enfans celle de dérober. Mais Guimenius fait voir que c'est l'opinion de Thomas, de Sotus, de Navarre, de Cajetan. Je laisse à part quantité d'autres articles sales qu'on ne sauroit même proposer sans blesser la pudeur. On dit, peut-estre, que la Sorbonne a censuré ce livre de Guimenius; mais cette réponse ne sert de rien, car il ne s'agit pas de savoir ce que tient aujourd'huy la Sorbonne, ni ce qu'elle approuve ou qu'elle impute, mais de savoir si les Auteurs que Guimenius allégué, sont bien ou mal allégués; S'il n'est pas vray que ces maximes scandaleuses & pernicieuses estoient enseignées dans l'Ecole du tems de nos Peres, & si nos Peres ne les devoient pas regarder comme des preuves certaines & évidentes d'une grande corruption.

10. Je ne say si l'on ne doit pas faire icy une réflexion particulière sur le procédé du Concile de Constance, qui nonobstant le sauf-conduit donné par l'Empereur Sigismond à Jean Hus & à Hierôme de Prague, ne laissa pas de les condamner à estre brûlez vifs, & de faire exécuter la Sentence de leur condamnation. Car c'est ainsi que ce Concile viola la foy publique par une action solennelle & éclatante. Mais il ne se contenta pas de cela, il y ajouta même un decret qu'il fit exprés sur ce sujet, portant, que les Sauf-conduits des Empereurs, des Roys & des Princes donnez aux hérétiques, ne doivent pas empêcher que les Juges à qui il appartient d'en connoître soit Laïques ou Ecclesiastiques, ne procedent contr'eux, & qu'on ne les punisse à toute rigueur. Eneas Sylvius rapporte que la Sentence en suite de laquelle ils furent exposez au feu, fut donnée en plein Concile *Lata est, dit-il, in concessu patrum, adversus contumaces sententia, CREMANDOS esse qui doctrinam Ecclesia repuerent, prior igitur Ioannes combustus est, Hieronymus diu postea in vinculis habitum cum respiscere noller pari supplicio affectus.* Il ajoute, que ces deux hommes souffrirent ce supplice avec un courage admirable, chantant des Hymnes au-milieu des flammes. Ce fut déjà une chose fort étonnante de voir un Concile en corps occupé à faire mourir deux Chrétiens, puis-qu'il est certain, parmi les Chrétiens, que l'Eglise n'a point de droit sur la vie temporelle des hommes. Mais ce scandale fut encore plus grand dans la maniere; car pour en venir là, ils ne firent point difficulté de violer ce qu'il y-a de plus inviolable dans la société humaine, je veux dire, la foy publique donnée authentiquement par le souverain Magistrat, & donnée, selon toutes les apparences, de leur consentement, comme on le peut recueillir des termes d'Eneas Sylvius: Car il dit que comme le Concile estoit en peine pour les affaires

Concil.
Constant.
Sess. 19.

Eneas Syl-
vius Hist.
Bohem. cap.
36.

de Boëme, *Placuit tandem Sigismundo Imperatori suadente Joannem & Hieronymum ad Synodum vocari*, ils trouvèrent-bon, par l'avis de l'Empereur Sigismond, que Jean & Hiérôme fussent appellex au Concile. Ils ne firent donc pas difficulté de violer cette foy, à laquelle ils avoient consenty, & non-seulement de la violer dans l'action & dans la pratique, mais de dresser mesme un decret pour autoriser ce manque de foy, & d'en faire désormais une maxime de droit. Qui peut nier que nos Peres n'ayent eü un juste sujet d'estre choquez de cette conduite qui a choqué tout ce qu'il-y-a eu depuis de personnes sages & modérées, & qu'ils n'ayent dû la joindre avec toutes les autres choses que j'ay déjà représentées, comme un puissant préjugé contre une Religion qui se soustenoit par de si étranges moyens.

11. Ils y pouvoient joindre aussi, ce me semble, l'établissement des Inquisitions, & l'usage des Croisades contre les prétendus Hérétiques. Car il est vray que cette manière de soustenir la Religion par des supplices, & par des armées Ecclesiastiques, comme les Papes avoient fait depuis quelques siècles contre les Vaudois, les Albigeois, les Wiclefites, les Hussites, n'estoit pas propre à la faire aimer, ni à en donner une trop bonne opinion. Dés qu'on veut introduire la Foy par la force, on luy ferme les cœurs, au lieu de les luy concilier. Ce moyen n'est bon tout-au-plus, que pour les Empires temporels, ou pour les Religions mondaines, qui se soucient peu de régner dans les esprits, pourveu qu'elles régner sur les corps. Mais il n'est pas à l'usage de Jesus Christ dont le trône est dans les consciences, & qui ne connoist point d'autres conquêtes que celles que luy fait le glaive qui sort de sa bouche.

12. Mais outre ces moyensterribles dont on se servoit pour le soutien de la Religion, on en employoit encore d'autres qui bien qu'ils ne fussent pas éclatans, ne laissoient pas d'estre odieux, & de faire naître de violens soupçons contre la Religion mesme. Je mets en ce rang les faux miracles qu'on inventoit tous les jours pour accrediter certaines doctrines, & certaines devotions qui d'elles-mesmes n'avoient nul fondement dans la parole de Dieu. Car chacun fait combien, du tems de nos Peres, & quelques Siècles auparavant, ces sortes de fables estoient en usage, comment on les répandoit avec soin parmy le peuple, en les prêchant avec zèle, en les défendant avec chaleur, & en remplissant les légendes, & les autres livres de cette nature. Mais l'on fait aussi que la plupart estoient si grossièrement inventées, qu'une lumière fort médiocre en découvroit facilement la fausseté. Il faut ajoûter aux faux miracles, les contes des visions ou des apparitions de la sainte Vierge, ou de quelqu'autre saint aux Religieux & Religieuses, qui estoient si ordinaires, qu'on ne trouve autre chose dans les livres des Moines de ces siècles-là. Il y faut mettre aussi les histoires fréquentes du retour des âmes du Purgatoire, leurs apparitions, leurs plaintes, & leurs gémissemens pitoyables, leurs requestes pour estre soulagées par des Messes, & des fondations, & le bruit ou le tintamarre qu'elles faisoient si l'on avoit la moindre négligence à faire ce qu'elles demandoient. Je n'examine pas maintenant si les doctrines qui donnoient-lieu à ces prétendus miracles, à ces visions, & à ces apparitions, estoient Evangéliques, ou si elles ne l'estoient pas. Il me suffit qu'on remarque que la fausseté qui paroissoit dans la plupart de ces inventions

grossières, & qui mesme estoit souvent publiquement découverte, rendoit justement suspecte la Religion, non-seulement à l'égard des dogmes & des dévotions qu'on prétendoit autoriser par ces fraudes; mais aussi en general pour tout ce qu'on debitoit sous le titre de tradition.

13. Ne dira-t-on pas la mesme chose de tant de pieces fausses & supposées, dont la fabrique, & l'usage avoit esté si frequent dans les siècles qui ont précédé la Réformation. Je ne touche pas à ce qu'on dit que les Moines ne faisoient pas difficulté de se servir de faux actes pour enrichir leurs Convents, & pour leur acquérir des privileges. Sans toucher à cela, peu de personnes ignorent de quel caractère sont les Epîtres decretales des anciens Papes, recueillies sous le nom d'un Isidore Mercator, dont la Cour de Rome s'est si utilement servie pour l'établissement de son autorité, & la prétendue donation de Constantin, par laquelle cet Empereur donne l'Empire Romain & tous ses droits au Pontife. On fait aussi combien on avoit supposé de Livres ou de Traitez, sous des noms anciens & venerables, comme l'Epître de la Sainte Vierge à Saint Ignace, les œuvres de Denis Areopagite, les Epîtres de Saint Martial, les Actes de la passion de Saint André par les Prestres d'Achaye, les Liturgies de Saint Jacques, de Saint Pietre, & de S. Matc, & plusieurs autres de mesme nature. On n'ignore pas combien de fausses pieces on avoit mêlées avec les veritables ouvrages des Peres, comme dans ceux de Justin Martyr, d'Origene, de Saint Cyprien, de Saint Athanase, de Saint Hilaire, de Saint Ambroise, de Saint Chrysostome, de Saint Hierôme, de Saint Augustin, & presque generalement de tous les Peres, du nom desquels on se servoit pour autoriser ces fourberies. On n'ignore pas combien on avoit fait d'alterations aux veritables Ecrits des Peres, soit en changeant leurs termes, soit en y ajoutant, ou en y retranchant des clauses considerables & des passages tout-entiers. Qui ne voit que ces mauvaises pratiques, qui d'elles-mêmes sont si odieuses dans toutes sortes d'affaires, & particulièrement dans celles de la Religion, ne pouvoient qu'augmenter les justes soupçons de nos Peres pour tout ce qu'on appelle la tradition.

14. On peut faire le mesme jugement de l'abus visible qui s'étoit introduit dans l'Eglise touchant les Reliques. Car d'un côté, la devotion des peuples s'estoit si fort échauffée sur ce point, qu'on n'y gardoit plus de mesure; & de l'autre, les impostures s'estoient multipliées à tel point, que les moins éclairés en devoient avoir de la honte. Témoin cette prodigieuse quantité du bois de la vraye Croix, qui est répandue par tout le monde, les pantouffes, & les chaufsettes de Saint Joseph, les chemises de la Sainte Vierge, ses coiffes, son bandeau, sa ceinture, ses deux peignes, ses robes, l'anneau de ses épousailles, le glaive de Saint Michel dont il combat le Diable, les douze peignes de Apostres, les pierres dont Saint Estienne fut lapidé, la peau de Saint Barthelemy, les charbons de Saint Laurens, la verge d'Aton, les os d'Abraham, d'Isaac & de Jacob: Et outre tout cela, la multiplication d'une mesme Relique qui se trouve en plusieurs lieux; car il n'y avoit rien de plus ordinaire que de voir deux, trois & quatre corps d'un mesme Saint, comme de Saint Gervais, de Saint Protas, de Saint Sebastien, de Sainte Petronille, de Saint Antoine, & de quelques autres. Tout cela bien recommandé au peuple com-

me de vrais objets de la devotion, non seulement sans aucune certitude, mais le plus souvent avec toutes les apparences de faulxeté, ne pouvoit qu'il ne formast un grand préjugé de corruption dans la Religion & dans l'Eglise.

15. D'ailleurs, lors que nos Peres jettoient les yeux sur les quatre principaux moyens que Dieu a établis dans son Eglise, pour la conservation de la vraye Foy & de la vraye pieté, qui sont l'Ecriture, le service public, la Predication, & les Sacremens, & qu'ils consideroient de quelle maniere on avoit altéré, ou presque aneanty l'usage de tous ces moyens, il n'estoit pas possible qu'ils n'en conclussent cette corruption dont nous sommes en dispute. Car quant à l'Ecriture, au lieu d'en faire la regle unique de la Foy, on luy avoit associé les traditions, c'est-à-dire, la chose du monde la plus incertaine, la plus sujette aux impostures, & la plus meslée des inventions, & des foibleffes humaines. Au lieu de recommander la lecture de cette parole Divine aux Fidelles, pour leur instruction, & leur consolation, à-peine se trouvoit-elle encore dans les mains de quelques Ecclesiastiques. Et pour les Ecoles, on y entendoit bien plutôt citer Aristote, le Maître des Sentences, Albert le Grand, S. Thomas & S. Bonaventure, que les Prophetes & les Apostres. Quant au service public, on le faisoit déjà, depuis quelques siècles, en une langue barbare & inconnue au peuple, qui par ce moyen, demouroit privé du fruit qu'il en devoit légitimement esperer, de sorte que les assemblées estoient devenues, à cet égard, des sources taries pour l'édification publique, les prieres mesme particulières, l'Oraison Dominicale, & le Symbole ne s'apprennent alors presque qu'en Latin, & les femmes, les enfans, le peuple sembloient ne connoître Dieu que sous l'idée que leur en donnoit cette langue, dans laquelle cependant ils n'entendoient rien. Pour la Predication, outre que la Chaire estoit la plus part du tems abandonnée, nous avons encore quelques livres des Sermons qu'on faisoit en ce tems-là, comme un Jacobus de Voragine, un Menot, un Maillard, un Barelete, un Discipulus de Tempore, qui ne font pas beaucoup d'honneur à leur siècle. On y traitoit bien plus souvent les legendes des Saints, que les dogmes de la Religion, & ce qui estoit encoire plus déplorable au-lieu de la parole de Dieu, on n'y entendoit presque que des paradoxes scandaleux, des paralleles temeraires d'un Saint avec Jesus Christ, des contes ridicules, des plaisanteries bouffonnes, & autres choses semblables, qui pour en parler modérément, s'éloignoient fort de la naturelle destination de la Chaire, & la rendoient non-seulement méprisable, mais en quelque maniere odieuse.

Pour ce qui regarde les Sacremens, sans toucher à ce grand nombre de ceremonies inutiles dont on les avoit chargez, il faut avouer que le dogme de la necessité de l'intention du Ministre, qui s'enseignoit communément dans l'Ecole, & qu'Eugene quatrième avoit défini dans son instruction aux Armeniens au Concile de Florence, ancantissoit presque tout le fruit de ces Sacrez Mysteres, & jettoit les consciences dans des scrupules, & dans des incertitudes perpetuelles. Car, à moins qu'on eust établie une revelation pour chaque particulier, quelle assurance pouvons-nous avoir que celui qui nous a administré les Sacremens ayt eû intention de faire ce que l'Eglise fait, ou qu'il n'ayt pas eû une intention contraire à celle de l'Eglise ? Quelle assurance que dans toute cette longue suite de Prestres, d'Evêques, de Papes, c'est-à-

dire,

dire, d'Evesques de Rome qui ont esté depuis le commencement du Christianisme jusqu'à present, il n'y-en ayt eü aucun en qui cette intention, telle qu'on la pose nécessaire pour operer un Sacrement, n'ayt pas manqué ? Cependant, si un seul Prestre qui aura baptisé un Pape, n'a pas eü intention de baptiser, ou qu'il n'ayt pas esté luy-mesme vrayment Prestre, par le defect d'intention de celuy qui luy a donné les Ordres, ou de celuy qui l'a baptisé ; Si un seul Evesque qui aura conféré les Ordres à un Pape lors qu'il l'a fait Prestre, n'a pas eü intention de faire ce que l'Eglise pretend faire, tout ce qui sera venu en suite de ce defect sera troublé, les Evesques que ce Pape aura promüs ne seront pas legitiment Evesques, les Prestres à qui ces Evesques auront conféré les Ordres ne seront pas legitiment Prestres, & les Sacremens que ces Prestres auront administrez ne seront pas legitiment administrez. Que pouvoient juger nos Peres d'une confusion si terrible, de laquelle on ne sauroit se développer, qu'en supposant un miracle perpetuel qui est, que Dieu se soit tellement rendu Maître de l'intention de tous ces hommes, que quelques méchans, Athées, Hypocrites, prophanes qu'ils ayent esté, aucun d'eux neantmoins n'ayt manqué d'avoir l'intention de faire ce que l'Eglise fait. Mais quelle assurance a-t-on de ce miracle, quelle promesse en trouve-t-on dans l'Ecriture ? Sans dire icy, qu'il s'accorderoit mal avec la doctrine de ceux qui font la volonté de l'homme tellement maître de ses propres actes, que quelque grace que Dieu déploye sur elle, elle demeure toujours indifferente & libre à suivre la grace, ou à la rejeter ? Il est donc certain que jusques-là, nos Peres ne pouvoient estre guere édifiez sur le sujet des Sacremens en general ; mais ils l'estoient encore moins sur le sujet du Sacrement de l'Eucharistie en particulier. Car à mesure que d'un côté, on les plongeoit dans ces embarras de l'intention, on leur enseignoit de l'autre, que l'effet de la consecration estoit la transubstanciation du pain au Corps de Jesus Christ, & on les obligeoit d'adorer l'Eucharistie, apres les paroles de la consecration, comme estant Jesus Christ mesme. Quelle assurance pouvoient-ils avoir d'un si important changement, puis qu'il dependoit d'un secret aussi impenetrable que celuy de l'intention du Prestre, qui ne peut estre connuë que de Dieu seul, avec assurance de ne se pas tromper ? Quelle apparence de rendre l'adoration suprême à un sujet dont on n'a aucune certitude de Foy, qu'il soit ce qu'on le pretend estre, & ce qu'il faudroit qu'il fust pour estre un sujet adorable ? Quelle apparence que Dieu eust voulu donner à son Eglise pour perpetuel objet d'adoration, un objet ambigu, qui d'un côté est si visible, ou si déterminé, qu'on peut toujours dire, *le voila* ; mais donc pourtant, personne ne sauroit s'assurer de ce qu'il est en effet ? Est-il convenable à sa bonté & à sa sagesse de laisser l'Eglise perpetuellement suspenduë dans ce doute inexplicable, exposée au danger de prendre du pain pour le veritable Fils de Dieu, du vin pour son veritable Sang, & reduite à la necessité de hazarder toujours son adoration sur la bonne-foy d'un homme ?

CHAPITRE IV.

Que la corruption de l'Eglise Latine, telle que nos Peres l'ont conceüe, n'étoit nullement une chose impossible.

CE font-là, à-peu-près, les premiers objets qui ont dû frapper l'esprit de nos Peres, & les porter à un examen plus particulier des choses de la Religion. Si ces motifs ont été foibles ou forts, justes ou injustes, j'en laisse le jugement à toute personne raisonnable.

Mais quoy, dira-t-on, vos Peres ne se sont-ils donc pas souvenus de cette maxime si ordinaire, & si receüe même de leur tems : Que l'Eglise ne peut errer, au moins dans les choses qui regardent la Foy, & les règles générales des mœurs, & s'ils s'en sont souvenus, comment n'ont-ils pas repoullé par cela même tous ces importuns préjugés de corruption que vous venez de nous mettre en avant ?

Il ne faut pas douter que nos Peres ne s'en soient souvenus, mais il ne faut pas aussi s'imaginer qu'ils n'ayent voulu savoir un peu plus particulièrement sur quoy cette maxime étoit fondée, quel sens il luy falloit donner, & en un mot, si cette corruption dont ils voyoient de si grandes marques étoit une chose absolument impossible.

1. Je dis donc, premièrement, qu'une des plus naturelles pensées qui ayt dû tomber dans leur esprit, sur ce sujet, a été celle-cy : Qu'il pouvoit bien estre arrivé à la Religion Chrétienne dans l'espace d'environ quinze cens ans qu'elle avoit été entre les mains des Latins, cela même qui arrive à presque toutes les choses qui sont entre les mains des hommes. On les voit changer par succession de tems, se rendre méconnoissables, & devenir tout autre qu'elles n'étoient au commencement à-mesure qu'elles s'éloignent de leur origine. Cette inclination que les hommes ont à alterer les premières institutions des choses, à-y-ajouter, à-y-diminuer, à leur donner de nouvelles formes & de nouveaux usages, régné pour le moins autant dans nostre Occident que parmy les autres Nations. Elle y régné même si universellement, qu'elle n'a rien épargné, ny les Langues, ny les disciplines, ny les professions, ny les gouvernemens des peuples, ny les Loix, ny la distribution de la Justice, ny en un mot, aucune des choses qui dépendent en quelque manière que ce soit, du maniement des hommes. C'eût donc été une espèce de miracle qu'elle eût épargné la Religion, qu'elle en eût respecté les dogmes, les cultes & les usages avec tant de soin, que rien n'y eût été altéré ny par addition, ny par diminution. Et il ne faut pas dire que la Religion étant une chose celeste & divine, est aussi au-dessus de tous ces accidens. Car il est vray qu'elle est divine en elle-même, & par conséquent inviolable de droit ; mais on ne la voit que trop souvent violée en effet par la temerité des hommes, & nos Peres n'ignoroient pas que toute sainte qu'elle est, elle se trouve autant ou plus exposée aux pas-

hions & aux dérèglemens de l'esprit humain que toutes les autres choses.

2. Mais outre cette inclination générale qui va à ne laisser jamais les choses dans leur état naturel, nos Peres ne pouvoient ignorer aussi, que tous les hommes n'eussent un grand panchant aux superstitions & aux erreurs en matière de Religion. Ils en avoient les preuves dans les chimères dont les fausses Religions avoient remply le monde. Chimères qui estoient d'autant plus étranges, que les peuples qui les avoient crûes & autorisées, comme les Grecs & les Romains, paroissent avoir eû par tout ailleurs l'esprit extrêmement éclairé, ce qui faisoit bien voir cette amour aveugle que les hommes ont toujours eû pour les égaremens en matière de Religion. Or cela mesme les portoit sans doute à soupçonner que cette prétention d'infailibilité estoit nulle, & vaine, & qu'il y pouvoit bien avoir de la corruption dans l'état de l'Eglise de ce tems-là; car quelle apparence que cette mauvaise inclination n'eût point eû de lieu parmy les Latins, qu'elle eût esté éteinte sans retour, ou que l'ennemy de nôtre salut ne s'en fût pas encore servy pour nôtre ruine, ou que s'en estant servy, elle fût demeurée sans effect, pendant une si longue suite de siècles?

3. L'exemple de l'Eglise d'Israël, dont la Bible nous apprend l'histoire, consistoit nos Peres dans cette pensée. C'estoit l'Eglise de Dieu, de mesme que celle des Chrétiens; Elle estoit le fruit du sang de Jesus Christ, aussi bien que nous, quoy que ce sang n'eût pas encore esté répandu. Dieu non-seulement nourrissoit ses élus & ses vrayes fideles sous ce Ministère; mais il n'y-avoit pas mesme d'autre Eglise ni d'autre Ministère dans tout le monde que celuy-là, pour le salut de ses enfans. D'où il s'enfuit, non-seulement que Dieu avoit le mesme intérêt en la conservation de la pureté de cette Eglise-là qu'en celle de l'Eglise Latine; mais qu'il-y-en avoit encore un plus grand. D'ailleurs, cette Eglise-là avoit des aydes extérieures pour la conservation de sa pureté, bien plus grandes que la Latine n'en a, Car elle estoit enfermée dans un seul peuple, & dans un seul pais. Elle n'avoit qu'une seule Langue, un seul Tabernacle, un seul Temple, un seul gouvernement civil, une seule Loy politique, un seul Roy; au lieu que l'Eglise d'Occident a toutes ces choses diverses ou séparées. Cependant, avec tout cela, elle n'a pas laissé de se corrompre, non une fois, mais plusieurs fois; non en des choses de petite importance, mais d'une manière étrange, par un amas de mauvaises traditions, par de fausses explications de la Loy, par des idolatries publiques, & par beaucoup d'autres choses que les Prophètes leur ont reprochées. N'y-avoit-il donc pas bien de l'apparence que l'Eglise Latine, qui n'avoit point de promesses particulières d'incorruption, qui la distinguassent d'avec celle d'Israël, n'avoit pas esté plus heureuse qu'elle dans la conservation de sa pureté?

4. A cet exemple de l'Eglise d'Israel, nos Peres ont ajouté celuy de l'Eglise Grecque, & des autres Eglises Orientales, que Dieu avoit au commencement honorées de son Christianisme, de-mesme que la Latine, & que le tems avoit, néanmoins, tellement défigurées, qu'elles ne paroissent plus estre ce qu'elles avoient esté autrefois. En effet, dans combien d'erreurs & de superstitions, ces Eglises ne sont-elles pas tombées, & sur combien d'articles

l'Eglise Romaine ne se trouve-t-elle pas encore aujourd'hui en différent avec elles ? Les unes observent la circoncision avec le Baptême ; les autres font des sacrifices d'animaux, à la manière des Juifs ; les autres baptisent tous les ans solennellement leurs rivages, & leurs chevaux ; les autres croient qu'une fumée d'encens efface leurs pechez ; les autres tiennent que les prières des fidèles délivrent des peines de la damnation, les âmes qui sont déjà dans l'Enfer ; les autres donnent des passe-ports en-bonne-forme aux mourans, pour estre receus en Paradis, & mille autres impertinences semblables, qui se trouvent établies parmy ces peuples. Pourquoi l'Eglise Latine ne pouvoit-elle pas avoir dégénéré, de même que ces Eglises-là ? Est-ce que leur Christianisme estoit, au commencement, différent de celui des Latins, ou bien est-ce que celui des Latins avoit quelque privilège particulier sur celui des autres ? Non, sans-doute, la vocation a esté égale de part & d'autre, & la Nature l'étant aussi, si ces gens-là se sont corrompus, les Latins ont pu se corrompre de même qu'eux.

5. Nos Peres, qui n'ignoroient pas ces exemples, se representoient aussi à mon avis, les tems passés, auxquels l'erreur & la corruption avoient visiblement prévalu sur la vérité, lors même que les Eglises d'Orient & d'Occident estoient jointes ensemble en un même corps. Ils savoient ce qui s'estoit passé dans un Concile d'Antioche, en faveur des Macédoniens ; dans les Conciles de Sirmium, de Milan, d'Arimini, de Seleucie, & de Constantinople, en faveur des Ariens ; & dans un Concile d'Ephese, en faveur des Eutychiens, sans y comprendre ce qu'on disoit de deux Conciles tenus à Constantinople en faveur des Iconoclastes, l'un sous l'Empereur Leon l'Aurure, & l'autre sous Constantin Copronyme. Or cela même estoit une marque évidente qu'il pouvoit bien estre que l'Eglise Latine de leur tems fust tombée dans d'autres corruptions, & que l'erreur eust triomphé de la vérité. Car il n'estoit pas impossible que ce qui estoit arrivé plusieurs fois à l'égard de quelques erreurs, ne fust encore arrivé avec plus de succès, & plus de durée, à l'égard d'autres erreurs.

6. D'ailleurs, ils voyoient que des Conciles de grand nom, parmy les Latins, comme ceux de Constance & de Basle, avoient esté improuvez, & choquez par d'autres Conciles, sur un des points les plus importans de la Religion, Savoir sur celui de l'autorité suprême, qui doit gouverner l'Eglise en terre. Car les-uns élevoient l'autorité des Conciles sur celle des Papes, & les autres vouloient que les Papes eussent une domination absolue, indépendante, & purement Monarchique sur toute l'Eglise. Que pouvoient conclurre nos Peres d'une contestation si éclatante, si ce n'est qu'il-y-avoit là beaucoup de confusion, & que pour se mettre l'esprit & la conscience en repos, il falloit nécessairement entrer dans un examen de ce que ces gens en-seignoient sur le fait de la Religion.

7. Nos Peres estoient affermis dans ce dessein, lors qu'ils se remettoient devant les yeux les tems obscurs par lesquels l'Eglise Latine avoit passé. Car qui ne fait ce qu'ont esté les neuvième, dixième, & onzième siècles, sans parler de ceux qui les ont suivis ? Quant au neuvième, Baronius a esté contraint d'en finir l'histoire, en disant, *que ce fut un siècle d'affliction à toute*

l'Eglise en général, & principalement à l'Eglise Romaine, tant à cause des querelles qu'elle eut contre les Princes d'Occident & d'Orient, & du schisme de Photius, qu'à cause des guerres intestines & implacables qui commencèrent alors à se former dans le sein même de cette Eglise. Que ce siècle fut plus déplorable & plus funeste que les autres, parce que ceux qui devoient veiller à la conduite de l'Eglise, non-seulement dormoient tous profondément, mais que même ils travailloient à faire que la Nasse Apostolique fust entièrement submergée. Pour le dixième, comme il y a peu de personnes qui ne reconnoissent qu'il fut ensévelé dans des tenebres plus épaisses que celles d'Egypte, il seroit inutile d'en produire icy les preuves. L'onzième ne fut guère plus heureux, & Baronius en commence l'Histoire par la remarque d'une si générale corruption de mœurs, principalement parmi les Ecclesiastiques, qu'elle donna lieu, dit-il, à la créance publique de l'avènement prochain de l'Antechrist, & de la fin du monde. Comment seroit-il possible que pendant des tems si noirs, la Religion, la Foy, & le Culte se fussent conservés sans altération ? Saint Paul a joint ensemble la Foy & la bonne conscience, comme deux choses qui se conservent mutuellement, & il a remarqué que ceux qui renoncent à la bonne conscience, font naufrage quant à la Foy. En effet, dit Saint Chrysostome, lors qu'on mène une vie corrompue, il n'est pas possible qu'on ne tombe dans une doctrine perverse.

Baron. ad
ann. 1001.

1. Tim. 1.

Chrysost. in
1. Tim. 1.
hom. 5.

8. A ces considérations, il faut ajouter celle des deux Philosophies qui avoient régné successivement dans l'Eglise, savoir celle de Platon & celle d'Aristote, aux principes desquelles on avoit tâché d'accommoder la Religion Chrétienne. Car il n'est presque pas concevable que ce mélange d'opinions Platoniciennes, ou Peripateticiennes, avec la doctrine de Jesus Christ, n'eust gâté la Foy, & n'eust altéré le culte. C'est pourquoy Saint Paul avoit averty les Fidèles de prendre garde qu'on ne les séduisist pas la Philosophie, & par des raisonnemens vains & trompeurs selon les traditions des hommes, & selon les principes d'une sagesse mondaine, & non selon Jesus Christ.

Coloss. 2.

9. On dira, sans doute, que toutes ces considérations, quelques fortes qu'elles parussent, ne formoient pourtant encore que des conjectures & des vray-semblances, lesquelles devoient être arrêtées par le seul nom d'Eglise qui imprime tant de respect dans l'ame des vrays Fidèles. Mais cela même ne faisoit qu'augmenter les justes soupçons de nos Peres. Ils savoient le respect qu'on doit à l'Eglise; mais ils n'ignoroient pas aussi combien il est facile de se tromper sur un si beau nom. Cette société visible d'hommes qui font profession du Christianisme, que nous appelons l'Eglise, n'est pas toute composée de vrays Fidèles, elle enferme aussi dans son sein un grand nombre de faux Chrétiens, de méchans, de mondains & d'hypocrites, qui sont mêlez avec les gens de-bien, comme la paille l'est parmi le froment, ou comme la boue d'un torrent l'est avec l'eau d'une fontaine. Et comme, d'un côté, ces faux Chrétiens ne sont pas tous faits d'une même manière, que les uns sont éclairés, les autres ignorans; les uns prophètes, les autres superstitieux; les uns s'intriguant dans les affaires de la Religion, les autres n'y prenant que peu d'intérêt; les uns ambitieux, les autres avarés, les autres fiers & inflexibles, les autres fourbes & trompeurs, selon les différences que nous voyons régner d'ordinaire entre les gens du monde; que d'autre côté, les vrays Fidèles, qui

1. Cor. 5.

sont dans la mesme société visible, ne sont pas tous dans un mesme degré ny de connoissance, ny de sanctification, qu'ils ont plus ou moins de lumière naturelle, plus ou moins de grace surnaturelle, plus ou moins de zèle, de courage, ou de force, selon la mesure de l'esprit qui leur est communiquée, il n'est déjà presque pas concevable que ce mélange ne corrompe la Religion dans une longue suite de siècles, & qu'il n'y fasse entrer des maximes, des doctrines, des services & des coutumes plus conformes à l'esprit du monde, qu'à celui de Jesus Christ. Il ne faut qu'un peu de levain, dit Saint Paul, pour corrompre toute la pâte. Dès que deux parties dont l'une est bonne & l'autre mauvaise sont jointes ensemble, l'expérience nous fait toujours connoître que la mauvaise gâte bien plus facilement la bonne, que la bonne ne rétablit la mauvaise. Et il ne faut pas dire que Dieu doit empêcher cette corruption, & qu'autrement son Eglise périroit sur la terre. Car outre que ce n'est pas à nous à disposer ainsi librement de ce que Dieu doit faire, ou ne pas faire, pour l'exécution de ses desseins, il est certain qu'il ne l'a pas empêchée, comme nous l'avons déjà vu dans l'Eglise d'Israël, ny dans les Eglises Chrétiennes Orientales, ny dans tout le corps mesme de l'Eglise, du tems des Ariens. Il a d'autres voyes pour la conservation de ses Elus, & de ses vrais Fidèles, qui seuls sont, à-proprement parler, son Eglise; il les peut conserver sous un ministère impur, & quand cela devient impossible, il les fait separer d'avec les méchans, & les tirer de leur commerce. Mais nous parlerons de cela plus au-long dans la suite de ce Traité.

10. Pour continuer nos remarques, celle que je viens de faire nous en fournit elle-mesme une autre, qui n'est pas moins importante. C'est qu'en conséquence de ce mélange de bons & de méchans, dans une mesme Eglise visible, il peut arriver, & il arrive mesme souvent, que le plus grand nombre, l'éclat extérieur, la forme & l'autorité, se trouve dans le Party des méchans, & que ce sont eux principalement qui occupent les premieres places dans l'Eglise; Car comme ces premieres places communiquent de l'honneur & des biens temporels dans une assez grande mesure, il est assez naturel qu'elles soient recherchées, & obtenues, plutôt par des hommes mondains, que par de vrais Fidèles, qui d'ordinaire ne s'empressent pas extrêmement pour ces choses-là. De cette sorte, on voit souvent que le gouvernement de l'Eglise visible tombe dans de fort mauvaises mains, & alors, il ne faut qu'un caprice, qu'une passion, qu'un intérêt, qu'un entêtement, qu'une négligence, ou quelque autre chose de cette nature, qu'il n'est pas difficile de concevoir en des personnes telles que nous les supposons, pour faire entrer dans l'Eglise de fausses doctrines, ou de faux cultes, à-quoy ceux qui ont de meilleurs sentimens ne se sauroient opposer, qu'ils ne soient incontinent opprimés; ce qui les oblige souvent à garder le silence, & à ceder au tems, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de les délivrer de cette oppression.

11. Ne pouvoit-il pas estre arrivé que des erreurs & des superstitions au commencement peu connus, nées dans l'Ecole, ou parmy quelques-uns du peuple, se fussent peu-à-peu, & insensiblement répandus dans le Corps de l'Eglise, à la faveur de l'ignorance & de la négligence des Pasteurs, & peut-estre mesme par le plaisir & l'intérêt que les Pasteurs prenoient à les voir établir, &

qu'en suite se trouvant enracinées dans l'esprit des hommes , & par maniere de dire , incorporées à la Religion , on les eust regardées comme des traditions , ou comme des coutumes qui devoient désormais servir de Loy. On ne pouvoit nier qu'il n'y eust beaucoup de choses qui s'étoient glissées de cette maniere dans l'Eglise Latine , comme le retranchement du Calice , que le Concile de Constance avoit adopté en termes exprés , comme *une coutume qui s'étoit*, dit-il, *raisonnablement introduite & qui devoit estre tenue pour Loy*. Il en est de-mesme du cœlibat des Prestres , du culte des Images , de la distinction des viandes , & de plusieurs autres choses , qui de particulieres qu'elles étoient au commencement , étoient devenues publiques , & enfin , s'étoient comme changées en articles de Religion.

Concil.
Constan.
Sess. 13.

12. Toutes ces réflexions devoient faire comprendre à nos Peres , qu'il n'étoit nullement impossible que l'état de l'Eglise Latine fust corrompu. Mais outre la raison , l'exemple , & l'expérience , qui les en convainquoient , ils en voyoient encore les preuves dans les Prédications de l'Ecriture Sainte. Car de quelque maniere qu'on explique ce *Mystere d'iniquité* dont parle Saint Paul aux Thessaloniens , qui dès son temps commençoit à se mettre en train , & cette captivité du Peuple de Dieu , à qui Dieu commande de *sortir de Babylone* , de-
 2. Theff. 2. Apocal. 18.
 pour qu'en participant à ses pechez , il ne participe à ses playes , on ne sautoit éviter qu'on ne reconnoisse dans ces deux lieux , qu'une grande corruption devoit arriver à l'Eglise visible. Le *Mystere d'iniquité* qui se mettoit en train , ou qui se formoit , ne se peut concevoir que sous l'idée d'une trame sourde & secrète , dont les premiers fondemens furent jettés dès-les temps mesmes des Apostres , & qui devoit , enfin , après une longue suite de siècles , parvenir à son comble & estre manifestée. Et quant à l'autre passage , il suppose premierement une captivité du peuple de Dieu , *sortez*, dit-il, *de Babylone* ; Secondement , une captivité où ce peuple ne laissoit pas d'estre encore le peuple de Dieu , *sortez*, dit-il, *mon Peuple*. Et en troisième lieu , une captivité , dans laquelle , pendant qu'il-y-demeure , il est en danger de participer aux pechez de ses oppresseurs , de peur , ajoute-t-il , qu'en participant à ses pechez , vous ne participiez à ses playes. Or tout cela forme l'idée d'une Eglise qui gémit sous le poids d'une grande corruption , d'où naist facilement cette pensée , que ce peut estre aussi-tôt l'Eglise Latine qu'une autre , & aussi-tôt au temps de nos Peres qu'en une autre saison.

d'une manière conforme, ne sera pas un de ces écarts particuliers qu'on découvre souvent en eux, qui n'empêchent pas que l'opinion contraire ne soit la plus commune, & la plus générale : Enfin, il-n'y-a rien de si vain ou de si illusoire, que cette prétendue infailibilité de l'Eglise, si on la rétraint aux points qui se trouveront établis par le consentement unanime de toutes les personnes, & de tous les siècles.

D'ailleurs, une infailibilité de cette sorte, non-seulement n'empêchoit pas que nos Peres n'entraissent dans l'examen des points de la Religion, mais même elle les y obligeoit. Car il falloit toujours savoir, si ce qu'on enseignoit & qu'on pratiquoit dans l'Eglise de leur siècle, touchant la foy & le culte, estoit confirmé par le consentement de tous les siècles précédens ; ce qui ne se pouvoit connoître que par un examen. Ainsi, ceux qui nous contestent aujourd'hui le droit de la Réformation, n'y trouveroient jamais leur conte. L'Eglise Romaine seroit bien infailible ; mais ce ne seroit qu'à un certain égard, je veux dire dans les choses où elle conviendrait avec l'Eglise de tous les siècles, & avec toutes les personnes qui la composent, ce qui n'empêcheroit pas qu'elle ne pût errer aux choses où elle s'éloigneroit du consentement de l'Eglise ancienne, & cela même soumettroit, par conséquent, ses décisions, ses doctrines & ses usages, à une Règle & à une autorité supérieure, selon laquelle il les faudroit examiner.

2. Si l'on entend que l'Eglise de chaque siècle ne peut errer, c'est-à-dire, par exemple, que ce qui estoit crû & pratiqué généralement, & sans aucune contestation, dans l'Eglise du tems de nos Peres, ne pouvoit qu'il ne fust vrai, & bon ; je dis qu'on se fait aussi un principe inutile, & dont on ne sauroit tirer aucun fruit. Car comment peut-on s'assurer que tous ceux qui composoient l'Eglise visible un peu avant la Réformation, approuvoient les dogmes qu'on y enseignoit, & le culte qu'on y pratiquoit, comment peut-on distinctement & précisément dire, une telle chose estoit généralement receüe ? Car il ne faut pas s'imaginer, sous prétexte que certaines opinions estoient communément enseignées dans l'Ecole, ou que certaines devotions estoient de l'usage commun, sous prétexte même qu'elles estoient introduites dans le service public, & répandues dans les livres, il ne faut pas, dis-je, s'imaginer qu'il n'y eust beaucoup de monde qui les désapprouvoient & qui les regardoient comme des erreurs & des abus, bien qu'ils ne laissassent pas de demeurer encore dans une même communion avec les autres. Et c'est, sans-doute, à-cause de cela, qu'aussi-tôt que les premiers Réformateurs commencerent à parler ouvertement contre ces sortes de choses, leur voix fut écoutée & leur parole receüe avec applaudissement & avec succès dans une grande partie de l'Europe : Car ce ne fut que parce qu'ils trouverent la matière toute disposée, & que dès-long-tems on soupироit après une Réformation. Il-n'y-a donc rien de plus illusoire que de nous vouloir renvoyer à une infailibilité qu'on ne sauroit jamais trouver, & dont il-n'y-a nulle marque, ou nul caractère assuré. Outre qu'il n'est infailible que dans les choses qui sont généralement crûes & approuvées de tous sans contestation, & que dans les autres elle puisse errer, on ne sauroit blâmer nos Peres d'estre entrez dans un examen, puisqu'il-y-avoit des oppositions formelles d'une partie de l'E-

glaise sur beaucoup de points, comme l'opposition des Bérngariens, des Vau-
dois, des Albigeois, des Wiclefites & des Hussites. On dira, que c'estoient
des hérétiques que l'Eglise avoit condamnez; Mais cette réponse seroit une
pure illusion. Car si lors qu'il-y-aura eû deux partis dans l'Eglise, & que le
plus foible aura esté condamné par le plus fort, on veut traiter d'hérétiques
ceux qui auront esté condamnez, pour éluder, sous ce prétexte, la force de
leur opposition, & cependant attribuer l'infailibilité à l'autre party, à l'égard
mesme des choses contestées, c'est entièrement se moquer, que de dire, en
mesme tems, que l'Eglise n'est infailible qu'à l'égard des choses que tous
tiennent généralement sans contestation. Il faut changer de principe, & dire,
que mesme en cas de contestation, l'infailibilité suit le party le plus fort, &
que ceux qui oppriment les autres par les intrigues, par l'autorité, par les ar-
mes, ou autrement, sont les véritables infailibles, puisque l'opposition des
autres ne doit estre regardée que comme un soulèvement d'hérétiques, &
non comme une opposition. Il dépendra toujours des plus forts de se faire in-
faisibles, aux dépens des opposans; car il ne faudra pour cela que les con-
damner, & les voylà hérétiques, décheus du droit de leur opposition; Or
c'est ce que j'appelle illusoire, ou il n'y-eust jamais rien d'illusoire au
monde.

3. Mais si en effet on change de principe, & qu'on dise, que l'infailibilité
est dans le plus grand nombre, dans le party dominant, on sera convaincu du
contraire par l'exemple des Ariens, qui se rendirent les Maîtres de l'Eglise,
sous les successeurs de Constantin. La plupart des Conciles estoient pour
eux, les chaires estoient à eux, ils estoient suivis des peuples ou de gré, ou de
force, ils persécutoient les Orthodoxes, ce qui montre évidemment la faus-
seté de cette proposition, que le plus grand nombre, le party qui se trouve le
plus fort, ne puisse jamais errer. Jesus Christ n'eust point eu de défenseur, si
de son tems on eust esté persuadé de cette maxime.

4. Cette expérience des Ariens fait voir encore évidemment, qu'on ne
peut attribuer l'infailibilité à ce qu'on appelle l'Eglise représentative, c'est-
à-dire, au corps des Pasteurs, ou comme on parle à tout le Clergé. Car il
n'est que trop véritable, que tout ce corps de Pasteurs assemblez en très-grand
nombre au Concile d'Arimini, consentit à l'infidélité Arienne, en rejetant
le terme de *Consubstanciel*, qui fait le Fils de Dieu d'une mesme essence avec
son Pere, & déclarant seulement, qu'il est *semblable au Pere*, & qu'il n'est pas
une créature comme les autres créatures, ce qui supposoit qu'il estoit une créa-
ture, mais différente des autres. On dit que ce ne fut pas de leur propre
mouvement que les Evêques firent cette Confession Arienne, mais qu'ils y
furent forcez par les Ministres de l'Empereur: Que de plus, ils furent trom-
pez par les Ariens, n'ayant pas pris-garde que cette clause *que le Fils n'est pas*
une créature comme les autres, le faisoit toujours une créature; & qu'enfin,
ce qu'ils rejetterent le terme de *substantiel* vint de ce qu'ils ne l'entendoient
pas. Mais tout cela n'est d'aucun usage; car que tout un corps de Pasteurs as-
semblez en Concile pour décider de la Foy, déterminent l'hérésie ou par lâ-
cheté, ou par surprise, ou par ignorance, puisqu'ils la déterminent en effet,
qu'importe de quelle manière, ou à quel égard ils la déterminent? Peut-on

appeller infaillibles des gens qui sont capables de faire une Confession méchante & infidèle, en un point capital tel qu'est celui de la Personne éternelle du Fils de Dieu, de quelque façon, & par quelques principes que cela arrive? Nous ne faisons jamais de fautes qu'il n'y-en ayt quelque cause, mais quelque cause qu'il y-en ayt, nos fautes sont toujours des fautes, & des argumens certains que nous ne sommes pas infaillibles.

5. Il y-en-a qui disent, que les Conciles ne sont infaillibles que quand ils sont approuvez par les Papes. Mais cela mesme n'est pas solide. Car comment une approbation qui vient d'ordinaire après la séparation d'un Concile, luy peut-elle conférer l'infailibilité, a-t-elle une vertu retroactive, & peut-elle changer l'état d'une chose déjà passée? On dira que le Pape ne confère pas l'infailibilité, mais qu'il la reconnoit seulement, & la fait reconnoître aux autres, & que son approbation est comme le seuil & le caractère qui marque que ce Concile doit estre tenu pour infaillible. Mais si le Pape n'est pas luy-mesme infaillible comme la plus saine partie de l'Eglise Gallicane tient qu'il ne l'est pas, quelle certitude nous peut donner son approbation? Ne peut-il pas errer en approuvant ce qu'il ne devoit pas approuver, & en prenant pour infaillible un Concile qui en effet aura failliy? Et qu'on ne dise pas que je me prévau de l'opinion de l'Eglise Gallicane, au préjudice des autres, car en quelque endroit que ce soit, il me semble qu'on peut fort bien dire, sans choquer personne, que ce n'est pas un point de foy dans l'Eglise Romaine de croire que le Pape soit infaillible, car autrement l'Eglise Gallicane seroit dans Phérésie. Or de cela seul il s'ensuit, qu'on n'a nulle assurance telle qu'on la devoit avoir pour mettre l'esprit & la conscience en repos, qu'il ne puisse errer en approuvant un Concile, & par conséquent, son approbation ne sauroit estre un caractère certain de l'infailibilité de ce Concile.

Mais pourquoy employer le raisonnement en une chose sur laquelle l'expérience nous instruit assez? Le cinquième Concile assemblé à Constantinople sur le sujet de trois Ecrits, l'un d'Ibas Evêque d'Edesse, l'autre de Theodore de Mopsueste, & l'autre de Théodoret Evêque de Cyr, ne fut-il pas tenu, malgré les résistances du Pape Vigilius, & ce Concile ne condamna-t-il pas comme hérétiques ces Ecrits, contre les expresse défenses que Vigilius avoit faites par un Decret public de les condamner, & cependant ce mesme Concile ne fut-il pas en suite approuvé par les successeurs de Vigilius, & enfin, receu par toute l'Eglise pour un véritable & saint Concile œcuménique? Ce n'est donc qu'un jeu que ces approbations. Elles dépendent du caprice des Papes, de leurs différens intérêts, de leur bonne ou de leur mauvaise humeur. Un Pape improuve un Concile, & casse, par avance, tout ce qu'il fait; par là le Concile est bien éloigné d'estre infaillible, ni de devoir estre tenu pour tel; un autre Pape vient qui le recoit & l'approuve, & voylà ce Concile qui en un moment change de condition, & devient infaillible.

Outre cela; le Pape Libérius n'approuva-t-il pas un Concile Arien tenu à Sirmium, y en souscrivant à une Confession hérétique qui y avoit esté dressée, & que S. Hilaire appelle la perfidie Arienne, l'hérésie sortie de Sirmium, & pour laquelle il prononce anathème contre Libérius. Car qu'est-ce que cette

Vide. Baronii in Justiniano de vigilio, tom. 7. & firmum praefat. in facund.

Hilari. in fragm.

Apud Hilari.
ibid.

souscription, en conséquence de laquelle Libérius embrassa la communion des Ariens, si ce n'est une ratification & une approbation véritable de l'acte de ce faux Concile? Et il ne sert de rien de dire, que Libérius estoit en exil quand il commit cette faute; car sans alléguer icy que luy-mesme déclare aux Evêques Orientaux Ariens, *qu'il est en paix, & en unanimité avec eux, & avec toutes les Provinces, de-bonne-foy, & qu'il a receu cette foy Catholique de bon cœur, qu'il n'y a en rien contredit, qu'il y a presté son consentement, qu'il la suit & qu'il la tient*, son exil, & l'intérêt qu'il avoit d'en sortir n'empêche pas qu'il ne soit vray qu'il a approuvé une Confession infidèle, ni par conséquent qu'on ne voye qu'il se peut fort bien faire que les Papes autorisent les actes des méchans Conciles, & qu'il ne faut pas prétendre que leur approbation fasse les Conciles infaillibles, ni qu'elle les déclare tels avec certitude.

Hilar. ubi
supra.
Hieron. in
Chron.

6. Cét exemple de Libérius combat aussi ceux qui attribuent l'infailibilité aux Papes; car en voyla un de qui, par le témoignage de S. Hilaire, & de S. Hierôme, le privilège n'a point d'effet. Mais comme cette opinion n'est pas généralement receüe dans ce Royaume, & que nous n'avons pas à craindre qu'on nous en fasse une objection, il n'est pas nécessaire de la réfuter. Je diray seulement, que cette contestation qui est dans l'Eglise Romaine à qui aura l'infailibilité ou le Pape seul, ou le Concile seul, ou le Concile approuvé par le Pape, ou le Pape à la teste du Concile, fait voir que cette prétention en general n'a nul fondement; car si en effet l'Eglise Latine avoir ce privilège, il ne seroit pas vague comme on le fait, mais on sauroit un peu plus nettement où il réside.

Quoy qu'il en soit, il y a apparence que l'Eglise Latine ne prétend pas cela comme un droit de nature; car elle n'est pas faite d'un autre sang que le reste des hommes; ni comme un droit attaché à la profession du Christianisme, ou à la simple qualité d'Eglise; car en ce cas, l'Eglise Grecque & les autres auroient le mesme avantage; mais qu'elle le prétend comme un privilège particulier qui la distingue des autres Eglises, comme de la Grecque, de l'Arménienne, &c. Il y a encore apparence qu'on ne veut pas nous mettre en avant ce privilège comme un premier principe qui se persuade soy-mesme, sans qu'on le prouve; car, enfin, il n'est pas aussi clair que l'Eglise Latine soit infaillible, qu'il est clair qu'un & un sont deux, & que le tout est plus grand que ses parties. On est donc, sans-doute, assez raisonnable, pour vouloir bien nous donner les preuves & les fondemens d'un droit si important, j'entens des preuves qui soient prises d'ailleurs que de l'autorité mesme de cette Eglise. Car ce ne seroit pas assez pour établir qu'elle est infaillible, qu'elle dist, *Je le suis*, chaque Eglise en pourroit dire autant, & l'on ne les en croiroit pas. Il faut des preuves, & des preuves qui viennent du Ciel, puis qu'il n'y a que Dieu qui puisse conférer un si grand droit, & il nous les faut représenter afin que nous en jugions & que nous en reconnoissions la force & la vérité. Or cela estant, je dis, que nos Peres estoient obligés d'employer toute sorte de moyens raisonnables pour examiner cette question si l'Eglise Latine est infaillible, & la regarder de tous les côtez pour asseoir un bon jugement. C'est, à mon avis, ce qu'on ne sauroit contester. Mais de là il suit bien des choses. 1. Que nos Peres ont esté en droit d'examiner un des

dogmes de l'Eglise Latine, qui est celuy de son infailibilité. 2. Qu'ils étoient en droit d'en juger selon la nature des preuves qui se presentioient pour ou contre. 3. Qu'ils étoient en droit de le rejeter comme faux, si dans l'examen il leur paroissoit faux. 4. Qu'il n'y-a ny absurdité ny témérité à soutenir que chacun a droit d'examiner un dogme de l'Eglise & d'en juger. 5. Que toutes les objections générales qu'on a faites jusqu'icy contre certe vérité, sont fausses & frivoles, comme celles-cy, Que si l'on donne la liberté d'examiner, chacun pourra faire sa Religion à part: Qu'il n'y-a nul moyen de contenir les hommes dans l'unité de la Foy. Que celuy qui examine se rend juge au-dessus de l'Eglise. Que c'est introduire un esprit particulier, & quelques autres semblables qui se zétutent toutes par ce seul exemple du point de l'infailibilité. 6. Que s'il n'est pas absurde que chacun ayt droit d'examiner un dogme de l'Eglise qui ne se peut prouver que par l'Ecriture, il n'est pas absurde de dire aussi, que le droit de chercher le vray sens de l'Ecriture appartient à chaque Fidèle. 7. Qu'il n'est pas absurde de dire que le Fidèle est maistre de sa propre foy, par dépendance d'un seul Dieu, & indépendamment des hommes. 8. Que si chaque Fidèle a droit d'examiner un des principaux points de la Religion, il n'y a nul inconvenient à dire, qu'il a droit de les examiner tous; car il n'y-a ny plus de danger, ny plus de consequence pour tous que pour un. 9. Enfin, il s'ensuit mesme de là que nos Peres étoient obligez sur la prétention de l'Eglise Latine, d'examiner tous les points de la Religion. Car pour bien s'assurer de la vérité de ce privilège, il ne suffit pas de le considérer dans ses fondemens & dans ses causes qui sont des preuves qu'on appelle à Prier, il faut encore le regarder dans ses effets, c'est-à-dire, le voir dans les doctrines de l'Eglise, dans ses maximes, dans sa voix, & prendre-garde si l'on y verra reluire par tout les caractères de l'infailibilité, ou si l'on n'y découvrira point d'erreur. C'est de cette sorte que les disciples de Jesus Christ le reconnurent, & qu'ils s'attachèrent à luy. *Je leur ay donné, dit-il, les paroles que tu m'as données, & ils les ont reçues, & ont vray-* Jean. 17.
Jean. 6.
ment connu que je suis venu de toy. A qui irons-nous, luy disoient-ils, Tu as les paroles de vie éternelle. Nos Peres avoient d'autant plus de raison d'en user ainsi, que tous les préjugés de corruption que nous avons remarquez dans les Chapitres précédens se presentioient à leurs yeux. Ils y voyoient tous les caractères de l'humanité, l'ambition, l'avarice, l'intérêt, la négligence, l'intrigue, l'esprit mondain, & toutes les autres marques de gens qui peuvent errer. Qui les pourra donc blâmer d'avoir voulu tenir une conduite circôspecte pour s'éclaircir pleinement de la vérité? Ainsi tant s'en faut que la prétention d'infailibilité éloignast nos Peres de l'examen des doctrines qu'on enseignoit de leurs tems, que cela-mesme les y conduisoit & les y engageoit necessairement.

CHAPITRE VI.

Examen des preuves qu'on met en avant pour établir l'infailibilité de l'Eglise Romaine.

VOYONS cependant sur quels fondemens est bâti ce prétendu privilège de l'Eglise Latine. On met en avant sur ce sujet quelques passages de l'Ecriture, & quelques raisonnemens. Mais quant aux passages, il est constant qu'il n'y en a aucun qui regarde en particulier l'Eglise Latine plutôt que la Grecque, l'Egyptienne, l'Ethiopienne & les autres, chacune d'elles a autant de droit de se les appliquer que la Latine. Il s'agit pourtant icy non d'une grace commune à toutes les sociétés Chrétiennes, mais d'une prérogative particulière prétendue par les Latins. Car on convient que routes ces autres sociétés ont erré, nonobstant tout ces passages. Il faut donc nécessairement nous alleguer quelque chose qui appartienne aux Latins en particulier privativement aux autres; où il faut demeurer d'accord que ces passages n'établissent pas l'infailibilité d'une Eglise visible, puis que s'ils l'établissent, étant communs comme ils sont, ils auroient la mesme force en faveur des Grecs, des Arméniens, & des Jacobites, que des Latins.

Ephes. 1.
Ephes. 4.
Ephes. 5.
Ose. 1.
Matth. 16.
Matth. 28.
Jean. 14.
Jean. 16.
Matth. 28.

1. En effet, une partie de ces passages regarde la véritable Eglise de Jesus Christ, c'est-à-dire, non cette multitude d'hommes qui font profession d'être Chrétiens, ou qui vivent dans une mesme société extérieure de Religion, mais les véritables Fidèles, les gens de bien que Dieu a intérieurement régénéré par son Esprit, & qu'il conduit à la vie éternelle. C'est de cette Eglise qu'il est dit, *Qu'elle est le Corps de Jesus Christ. Qu'elle est un seul corps & un seul Esprit. Que Jesus Christ est son Chef. Quelle est son Epouse.* C'est dans les véritables Fidèles & non ailleurs que se vérifient ces promesses, *sur cette pierre je bâtiray mon Eglise, & les portes d'Enfer ne prévaudront point contre elle. Je seray avec vous jusqu'à la consommation du monde. Je prieray le Pere & il vous donnera un autre Consolateur pour demeurer avec vous éternellement. L'esprit de vérité vous conduira en toute vérité. Là où vous serez deux ou trois assemblés en mon nom, je seray au milieu de vous.* Ces passages ne marquent rien moins qu'une infailibilité ny dans tout le corps de l'Eglise visible, ny dans le Party le plus fort, ny dans les Cenciles, ny dans les décisions des Papes, ny dans les traditions & les coutumes anciennes; mais ils signifient uniquement que Dieu aura de vrais Fidèles sur la terre jusqu'à la fin du monde, & qu'il les accompagnera tellement de la lumière & de la grace de son Esprit qu'ils seront enfin conduits à la gloire de son Royaume.

Matth. 28.

2. Il y en a d'autres qu'on employe encore plus mal à propos, parce qu'ils ne signifient que le devoir des Pasteurs & leur destination, & non ce qu'ils feront en effet comme font ceux-cy. *Allez, enseignez toutes les Nations les baptisant au Nom du Pere, du Fils, & du Saint Esprit. Fils de l'Homme je t'ay éta-*

bly pour guetter sur la maison d'Israël. Les Lévres du Sacrificateur garderont la science & on recherchera la Loy de sa bouche. Jérusalem j'ay ordonné des guettes sur tes murailles tout le jour & toute la nuit continuellement, ils ne se tairont point. Il en a donné les uns pour estre Apôtres, les autres pour estre Prophètes, les autres pour estre Evangélistes, les autres pour estre Pasteurs & Docteurs pour l'assemblée des Saints, pour l'œuvre du Ministère, pour l'édification du Corps de Christ. Ces passages & quelques autres semblables représentent à quoy naturellement les charges du Ministère sont destinées, & l'obligation de ceux qui y sont appelez; mais il y a bien loin de là à un privilège d'infailibilité.

3. On en allègue aussi quelques-uns qui recommandent aux Fidèles d'avoir du respect & de l'obéissance pour leurs Pasteurs, comme sont ceux-cy, *Qui vous écoute il m'écoute, & qui vous rejette il me rejette. Obeïssés à vos conducteurs & vous y soumettez, car ils veillent pour vos âmes. Les Scribes & les Pharisiens sont assis en la chaire de Moïse, toutes les choses donc qu'ils vous diront que vous gardiez, gardez-les & les faites, mais ne faites pas selon leurs œuvres.* Mais je ne veux que ce dernier passage pour faire voir que toutes ces exhortations que Dieu fait aux Fidèles d'avoir de la soumission pour la parole de leurs Pasteurs, marquent bien à la vérité, le devoir des peuples sur ce point, mais qu'elles n'établissent pourtant aucune infailibilité dans les Pasteurs. Car est-ce que Jesus Christ a voulu dire, que les Scribes & les Pharisiens tout assis qu'ils étoient dans la chaire de Moïse étoient infailibles, luy qui les accuse, au contraire, d'avoir anéanti les Commandemens de Dieu par leurs traditions, & qui ailleurs, ordonne à ses disciples de se donner bien de garde du levain des Pharisiens, c'est-à-dire, de leur pernicieuse doctrine? Combien de fois l'obéissance, le respect & la soumission est-elle recommandée aux enfans à l'égard de leurs Peres, dans l'Ecriture? Est-ce que l'Ecriture attribue aux Peres une infailibilité? Le Roy veut, sans doute, que nous soyons soumis à ses Officiers, & que nous leur obéissions, mais il n'entend pas les ériger en infailibles, ny nous ordonner de leur obéir, s'il leur arrivoit de nous commander des choses directement opposées à son service, & à la fidélité que nous devons à nostre Souverain. Il est donc vray que toutes ces exhortations d'écouter les Pasteurs, & d'obéir à leur parole, sont toujours rétraintes par cette clause sous-entendue, *entant que leur parole sera conforme à celle de Dieu*, qu'elles ne peuvent jamais aller au-delà, & qu'on n'en peut tirer aucun privilège d'infailibilité.

4. Comme ces Messieurs ne négligent rien pour leur intérêt, ils se servent d'ordinaire d'un passage du 18. Chap. de Saint Matth. où Jesus Christ ordonne que si quelqu'un nous a fait tort, nous le reprenions seul-à-seul, & que s'il ne fait pas son profit de cette première plainte, nous prenions avec nous des témoins; mais que s'il ne daigne écouter les témoins, que nous le disions à l'Eglise, & s'il ne daigne écouter l'Eglise, qu'il nous soit comme les Payens & les Peagurs. Toute cette suite du discours de Jesus Christ montre, qu'il s'agit non de la Foy ny du culte, mais des querelles particulières que nous pouvons avoir à démêler avec nos freres, & de l'exercice de la discipline. Car le Seigneur veut qu'avant que de rompre absolument avec nostre frere, nous gardions toutes les règles de la charité, & que nous y employons l'Eglise, mais s'il ne veut écouter l'Eglise, en ce cas il nous permet de ne le traiter plus comme un frere,

Ezech. 33.
Malach. 2.
Esa. 62.
Ephel. 4.
Luc. 10.
Heb. 13.
Matth. 23.

mais comme un véritable étranger. Qui ne voit que pour tirer quelque conséquence de ce passage, il faudroit prétendre que l'Eglise est infaillible non dans les choses de la Foy, car il ne s'agit pas de cela; mais dans les faits & dans les jugemens qu'elle donne sur les querelles des particuliers, en quoy pourrant tout le monde tombe d'accord qu'elle se peut tromper. Et c'est pourquoy ces Messieurs n'ont accourumé que d'alléguer ces dernietes paroles, *Dy-le à l'Eglise, & s'il s'écoute l'Eglise qu'il se soit comme les Payens & les Peagers*, & ils les allèguent ainsi détachées de la suite du discours, parce qu'autrement on verroit qu'elles ne leur serviroient de rien.

5. Enfin, on allégué ces paroles de S. Paul à Timothée, *le t'écris ces choses, espérant que je viendray bien-tôt vers toy, & si je tarde, c'est afin que tu saches comment il faut converser en la maison de Dieu, qui est l'Eglise du Dieu vivant, la colonne & l'appuy de la vérité*. Comment, dit-on, l'Eglise peut-elle estre la colonne & l'appuy de la vérité, si elle n'est infaillible dans les doctrines qu'elle propose comme de foy, & dans le culte qu'elle pratique? Mais quelle apparence de vouloir établir un dogme aussi important qu'est celui de l'infailibilité de l'Eglise Latine sur des termes métaphoriques, dont Saint Paul ne s'est point servy dans la cela à son disciple, afin qu'il sache comment il faut converser dans la maison de Dieu qui est l'Eglise du Dieu vivant, la colonne & l'appuy de la vérité. Qui ne voit que l'infailibilité ne vient nullement à-propos dans cette suite de discours? Que les Evêques, dit-il, & les Diacres, prennent garde à estre sages, sobres, &c. Qu'ils reitennent le Mystère de la Foy, avec une conscience pure, que leurs femmes soient honnestes, que leurs enfans soient bien élevez, &c. Et ce que je dis en général je re l'applique aussi à toy Timothée, afin que tu vives d'une manière sainte dans la maison de Dieu, dans l'Eglise du Dieu vivant, ajoutez selon l'interprétation de ces Messieurs, *laquelle Eglise est infaillible & ne peut errer*. Il-n'y-a point là de liaison naturelle. Au-contraire, la pensée de l'infailibilité de l'Eglise, selon le principe que nos adversaires employent dans la matière de la persévérance des Saints induiroit à la sécurité, car quoy qu'on fasse, tout ira bien, & de quelque manière que les Pasteurs se conduisent, l'Eglise ne sauroit se corrompre, ny la vérité se perdre, ce qui leur doit sembler bien plus propre à inspirer la négligence aux Evêques, qu'à les animer à faire leur devoir. En effet, on ne s'avise guère d'exhorter les hommes par des motifs de cette nature. Il faut donc dire ce qui est vray; sçavoir, que

que ces termes, *la colonne & l'appuy de la vérité*, marquent la fin & la destination naturelle de l'Eglise, ce pourquoy elle est faite, & à quoy elle est appelée, qui est pour soutenir la vérité, & pour la faire subsister au monde, & c'est ainsi que le discours de l'Apôtre paroît juste, & bien lié. Voyla, dit-il, de quelle manière doivent estre faits les Evêques, & de quelle sorte tu dois vivre dans l'Eglise de Dieu, en te souvenant que Dieu l'a faite pour estre l'appuy & le soutien de la vérité. Vi donc d'une manière qui réponde à cette fin ou à cette destination naturelle de l'Eglise. A-peu près comme si le Roy exhortant un des Officiers de son Parlement à faire son devoir, luy disoit, qu'il vit dans un corps qui est la colonne & l'appuy de la Justice & des droits de la Royauté, c'est-à-dire, qui est naturellement destiné à maintenir la Justice dans l'Etat, & à défendre les droits de la Couronne. Mais comme ce discours du Prince n'établirait aucun privilège d'infailibilité pour les Parlemens, ce luy de l'Apôtre n'en établit point aussi pour l'Eglise; car les sociétés ne suivent pas toujours leur fin naturelle, on voit souvent qu'elles s'en éloignent. Savoir que l'Eglise ne s'écarte de sa fin ni toujours ni en toutes choses; mais il ne faut pas s'imaginer aussi qu'elle ne s'en éloigne jamais; car les méchans sont mêlez avec les bons dans une même société, les dignitez Ecclesiastiques se trouvent quelquefois occupées par des mondains, plus que par de vrais fidèles, les gens-de-bien même sont sujets à des foiblesses, & ils font quelquefois des fautes importantes qui tirent à conséquence dans les suites, & tout cela ne peut qu'il ne produise des erreurs & des corruptions qu'il est nécessaire de réformer.

Voyla, ce me semble, tous les passages de l'Ecriture sur lesquels on fonde la prétention de l'infailibilité de l'Eglise Latine. On y ajoute quelques raisonnemens:

1. Si l'Eglise, dit-on, pouvoit errer, pourquoy l'appellerions-nous sainte, comme nous faisons dans le Symbole, *Je croy la sainte Eglise Catholique? Tant s'en faut qu'une assemblée qui est unie en la profession d'une erreur, puisse estre dite Sainte, qu'au contraire elle est impie, puisque elle est unie en un point contraire aux saintes vérités, révélées de Dieu.* Je répons, que si cette preuve estoit bonne, il ne s'en suivroit pas seulement que l'Eglise seroit infailible à l'égard de la foy, mais aussi qu'elle seroit impeccable à l'égard des mœurs, car elle est appelée sainte autant pour la sanctification qui regarde les œuvres, que pour celle qui regarde la foy. L'Eglise est sainte, mais d'une manière encore imparfaite, pendant qu'elle est sur la terre, & elle ne le sera parfaitement qu'au Ciel. Au reste, il faut se souvenir que le titre de sainte, & généralement tous les autres titres d'honneur & de gloire, qui sont donnez à l'Eglise, ne luy appartiennent en effet qu'à l'égard des vrais fidèles, & non à l'égard des hypocrites & des méchans qui sont mêlez avec les bons dans une même société visible, & ce n'est même qu'à cause des bons que tout ce corps visible est & s'appelle Eglise. Car il n'y-a qu'eux que Dieu appelle à son salut, ni qui soient le vrai corps mystique de Jésus Christ. Quand donc il arrivera que le nombre des méchans prévaudra dans la société visible, qu'ils occuperont les chaires, qu'ils seront les maîtres des Conciles & des décisions de la foy, des réglemens & du Ministère, & qu'ils laisseront introduire

M. le Card.
de Riche-
lieu. liv. 1.
ch. 13.

Exod. 19.

des erreurs & des faux services, ou qu'ils en introduiront eux-mêmes, & qu'ils les autoriseront, l'Eglise ne laissera pas d'estre sainte, non à l'égard de ces malheureux qui la deloleront, & la corrompront entant qu'en eux est, mais à l'égard des fidèles que Dieu conservera purs par les lumières de son S. Esprit, & par les voyes de sa providence. L'Eglise d'Israël, au milieu de ses plus grandes idolatries, ne laissoit pas de conserver les titres de *nation Sainte* & de *Royame de Sacrificateurs* que Moïse luy avoit donnez, mais elle les conservoit non à l'égard de ses corrupteurs, & des misérables qu'ils séduisoient, mais à l'égard des gens de bien. Car il est certain que Dieu a toujours fait ce qu'il fit du tems d'Elie, où il se réserva sept mille hommes qui ne plièrent pas les genoux devant Baal, & c'est en ceux-là que l'Eglise se conserve, & qu'elle demeure toujours sainte.

Bellarm. de
Ecclef. mi-
lit. lib. 3.
cap. 14.

2. Mais, dit-on encore, si l'Eglise peut errer, & particulièrement l'Eglise representative, c'est-à-dire le corps des Pasteurs, pourquoy les Conciles prononcent-ils anathème contre ceux qui ne consentiront pas à leurs decrets ? Ne seroit-ce pas une chose inique d'obliger les hommes sous une si grande peine à consentir à des choses incertaines & qui pourroient estre faulles ? Je répons, que la force des Anathêmes des Conciles dépend de leur justice. Si les Conciles ont légitimement décidé, selon la parole de Dieu, & qu'avec la vérité ils aient gardé la charité, selon le précepte de l'Apôtre, leur Anathème est efficace, & tout ce qu'ils auront lié en la terre sera lié au Ciel. Mais s'ils ont décidé contre la vérité, ou contre la charité, s'ils ont abusé de leurs charges, leurs Anathêmes sont vains & téméraires, & ne font que retomber sur les testes de ceux qui les ont prononcez ; car Dieu n'a pas soumis sa Justice aux injustices des Prélats. Toute la force de ces foudres dépend des choses mêmes qui ont esté décidées. *Nous ne pouvons rien*, dit l'Apôtre, *contre la vérité*. Il ne faut donc pas s'imaginer que ces Anathêmes soient infaillibles, il ne faut pas croire aussi qu'on n'en puisse légitimement user, encore qu'on n'ayt pas l'infaillibilité. S. Hilaire ne prétendoit pas estre infaillible, & néanmoins il prononce *Anathème contre Libérius qui estoit prévaricateur*. S. Paul n'a pas prétendu nous faire infaillibles, & toutefois il nous a ordonné de dire *Anathème à un Ange du Ciel, & à luy-même, s'il nous évangélisoit au-delà de ce qui nous a esté évangélisé*. Cyrille d'Alexandrie n'aspiroit pas à l'infaillibilité, & pourtant il fit les Anathématismes contre les erreurs de Nestorius. Le second Concile de Tours ne songeoit pas à estre infaillible, & cependant, il anathématifa tous ceux qui après la troisieme admonition ne voudroient pas restituer les biens de l'Eglise. Enfin, chaque particulier dit Anathème à toutes les hérésies. Les anathêmes des Conciles ne sont pas des arrests de Magistrat, dont la force dépende de l'autorité de celui qui les prononce, selon des dénonciations que les hommes font de la part de Dieu, comme ses interprètes & ses Ministres, de la sévérité de ses jugemens contre les infidèles, les impies, & les hérétiques, & pourveu que ces dénonciations soient fondées en la parole de Dieu, autant que la lumière des Pasteurs de l'Eglise, & leur bonne conscience les en peut persuader, il ne faut pas douter qu'elles ne soient justes, encore qu'ils ne soient pas infaillibles. Quoy qu'il en soit, les bons & légitimes Conciles qui sont assemblez au nom de Jesus

Hilar. in
frag.
Galat. 1.

Christ ne prétendent jamais que leurs Anathèmes obligent personne, qu'autant que leurs décisions & leurs canons sont justes, & conformes à l'Écriture.

3. Si l'Eglise, ajoute-t-on, pouvoit errer, elle pourroit entièrement défaillir; de sorte qu'il n'y-auroit plus d'Eglise sur la terre; & cependant, combien avons-nous de promesses dans l'Écriture qui marquent la perpétuité de l'Eglise? Dieu dit en Osée, *qu'il l'épousera à perpétuité*. S. Paul l'appelle *le Corps de Jesus Christ*. Or le corps de Jesus Christ est éternel. Jesus Christ promet *d'estre avec les siens jusqu'à la consommation du monde*, il dit *que le Consolateur demeurera avec eux éternellement*, & *que les portes d'Enfer ne prévaudront point contre son Eglise*. Mais il n'est pas nécessaire de ramasser des preuves d'une chose qu'on ne conteste pas. Dieu se conservera toujours une Eglise sur la terre, c'est-à-dire, qu'il y-aura toujours un nombre de vrais fidèles qu'il gouvernera par sa parole, & par son Esprit, & ce sont eux qui sont son épouse éternelle, & le corps mystique de son fils, à qui il accorde une présence perpétuelle de sa grace, & une victoire assurée contre les portes de l'Enfer. Il n'y-a point de contestation sur ce point. Il s'agit seulement de savoir, si tout ce corps composé de bons & de méchans, cette assemblée dans laquelle les mondains & les hypocrites sont mêlez avec les vrais fidèles, & qu'on appelle l'Eglise visible, ne peut jamais tomber en erreur en quelque manière que ce soit. S'il n'est pas possible que le party des mondains y soit quelquefois le plus fort, qu'il y corrompe le Ministère public, & qu'à l'égard même de quelques erreurs, & de quelques superstitions moins capitales, il y-infecte les gens de bien, non à la vérité jusqu'à un tel point qu'ils perdent absolument la vraie forme de la piété, & la communion de Dieu, car si cela arrivoit l'Eglise seroit éteinte; mais d'une manière, pourtant, à ne pouvoir pas dire que leur foy & leur Religion soit tout-à-fait pure. Or c'est ce que l'expérience justifie; Car dans les corruptions de l'Eglise d'Israël, & au temps même qu'on avoit introduit le service des faux-Dieux, dans le ministère public, Dieu s'estoit réservé sept mille hommes qui ne fléchissoient point les genoux devant Baal, & ce qui est très-considérable, c'est que la Religion même de ces sept mille n'estoit pas pure, car ils vivoient dans le schisme de Jéroboam, & n'alloient plus rendre à Dieu le service qu'ils luy devoient à Jerusalem, mais ils alloient à Bethel. Il ne serviroit de rien de dire, que l'Eglise subsistoit alors dans la tribu de Juda; car outre que cela n'empêche pas qu'on ne voye clairement par l'exemple de ces sept mille, que Dieu conserve quand il luy plaît ses fidèles dans une communion corrompue, & qu'encore que le plus grand nombre tombe en erreur, & que le ministère public soit souillé, il ne s'enfuit pourtant pas que l'Eglise soit éteinte, qui est uniquement ce que nous disons; Outre cela, dis-je, il est encore constant que les deux Eglises, celle d'Israël, & celle de Juda, se sont trouvées souvent détournées toutes-deux à la fois, du vray service de Dieu, comme il paroît par ce qu'en dit Jérémie, que Dieu ayant donné la lettre de divorce à celle d'Israël Jérém. 3. pour ses Idolatries, Juda sa sœur n'en avoit point eu de crainte, mais qu'elle aussi s'estoit éloignée de son vray service. Cela paroît aussi par ce qu'en dit Ezéchiel, que Samarie n'avoit point péché la moitié tant que Juda, qui avoit

Monsieur le
Card. de Ri-
chel. liv. 1.
ch. 13. & liv.
1. ch. 4.

Ezech. 16.

2. Roys 3.
& 3.

justifié sa sœur en multipliant les abominations, &c. L'Histoire mesme des Roys d'Israël & de Juda, nous apprend que Joram fils d'Achab Roy d'Israël, adhéra aux péchez de Jéroboam, par lesquels il avoit fait pécher Israël ; & qu'en mesme tems, Joram fils de Josaphat, & son fils Achazia, régnèrent en Juda, & suivirent le train des Roys d'Israël, en faisant ce qui déplaisoit à Dieu. Mais, sans aller si loin, n'est-il pas vray que quand Jesus Christ vint au monde, il n'y-avoit point d'Eglise pure sur la terre ? Les Samaritains Schismatiques avoient une Religion si confuse, que Jesus Christ ne faisoit pas de difficulté de dire que le salut estoit des Juifs. Ces Juifs, de leur côté, avoient gâté leur Religion par mille superstitions, & par la fausse doctrine des Pharisiens ; & enfin, ils crucifièrent le Fils de Dieu, le propre Messie qu'ils attendoient. Cependant, il ne faut pas croire que l'Eglise fust périë sur la terre, & que Dieu ne conservast ses enfans au-milieu de ces confusions. Il en fut de mesme lors que les Ariens se furent rendus les maistres du ministère, & lors que sous l'Empereur Théodose le jeune, les Eutychiens prévalurent dans le second Concile d'Ephèse. Car ce seroit une chose fort absurde que de s'imaginer que pendant le tems du triomphe de ces hérétiques, il n'y-eust plus eu de vrayz fidèles dans ces Eglises dont ils avoient occupé les chaires, ni dans toute cette communion qui obéissoit aux faux Conciles de Milan, d'Arimini, & d'Ephèse. Aujourd'huy mesme les plus zélez de ceux de l'Eglise Romaine reconnoissent, que Dieu sauve plusieurs personnes qui vivent sous le ministère Schismatique des Grecs, & des Moscovites, bien qu'outre le Schisme, ils les accusent eux-mesmes de beaucoup d'erreurs & de superstitions ; car c'est ainsi que le suppose Possevin dans-une de ses Relations de Moscovie. Il ne faut donc pas faire dépendre absolument la subsistance de l'Eglise de cette infailibilité dont nous sommes en question. Il faut encore moins abuser des promesses de Dieu, pour prétendre, sous ce prétexte, qu'on ne puisse jamais faire mal. Le véritable usage des promesses est de nous encourager à faire nôtre devoir, & au-lieu de nous rendre présomptueux, elles nous doivent humilier au-contraindre, & nous montrer l'horreur de nôtre crime lors qu'il s'oppose à la promesse. C'est ainsi que l'Ecriture en use au second livre des Roys, sur le sujet des Idolatries de Manassé Roy de Juda ; car après les avoir racontées par le menu, elle ajoute, *il posa aussi l'image du boscage qu'il avoit fait en la maison de laquelle Dieu avoit dit à David & à Salomon, le mettray éternellement mon nom dans cette maison-cy, & dans Jerusalem, laquelle j'ay choisie entre toutes les tribus d'Israël.* Voylà la promesse employée selon son légitime usage, non pour défendre ce que Manassé avoit fait, sous prétexte que Dieu avoit promis que jamais son nom ne se départiroit du Temple ; C'est le langage qu'on tient aujourd'huy. Mais pour condamner Manassé de ce qu'autant qu'il avoit dépendu de luy, il avoit rendu nulle la promesse de Dieu. Et c'est ainsi que les gens de bien doivent parler aux corrupteurs de la Religion. Dieu nous avoit promis qu'il épouseroit son Eglise à perpétuité ; & vous tâchez de rompre ce heureux mariage. Jesus Christ nous avoit promis qu'il seroit au-milieu de nous jusqu'à la fin du monde, & vous tâchez de nous priver de sa présence. Il nous avoit promis que son S. Esprit seroit toujours avec nous, & vous le chassez, & le contristez.

Possev. in
Moscov.

2. Roys. 21.

4. Si l'Eglise pouvoit errer, dit-on encore, Dieu seroit injuste lors qu'il nous commande de nous sauver sous la conduite & le Ministère de l'Eglise; car ce ne seroit pas un moyen assuré pour parvenir au salut. *Tout les hommes savent,* dit Monsieur le Cardinal de Richelieu, *que Dieu ne peut avec justice obliger ses créatures de tendre à une fin sans leur donner les moyens d'y parvenir.* L'Eglise donc, ne peut errer, puis-que si elle erroit, nous n'aurions aucun moyen de parvenir au salut éternel, où Dieu veut que nous arrivions sous la conduite de l'Eglise. Mais la réponse n'est pas difficile, Dieu veut que nous soyons sauvés sous la conduite de l'Eglise, c'est-à-dire, des Pasteurs, non par une obéissance aveugle à tout ce qu'ils nous disent, mais par un sage discernement de ce qui est bon & avec ce qui est mauvais; & pour faire ce discernement, il nous a donné sa parole à laquelle il veut que nous rapportions tout ce que les Pasteurs enseignent pour examiner leur doctrine selon cette règle. C'est le moyen assuré qu'il nous a laissé pour cela. Si ce moyen n'est pas commode aux gens du monde qui ont d'autres affaires, & qui ne veulent pas se rompre la tête de la lecture de la parole de Dieu, Dieu leur dira un jour, que leur plus grande affaire étoit de le servir, & de se sauver, & que s'ils n'en ont pas recherché le véritable moyen, ils n'en doivent accuser que leur négligence, & leur trop grand attachement aux choses du siècle.

Si l'on dit encore, que ce moyen n'est ny facile, ny propre, pour les plus simples; il ne faut que le comparer avec celui de l'infaillibilité préendue de l'Eglise, & l'on verra bien-tôt que ce dernier est infiniment plus difficile, & moins propre pour les plus simples, que l'autre. Car, sans toucher à l'impossibilité qu'il y-a de s'assurer de ce principe que l'Eglise Latine est infaillible, supposé même que cela fust, où veut-on qu'une femme & un artisan aillent chercher cette infaillibilité, pour être persuadés que ce qu'ils croient & ce qu'ils font, est la véritable créance, & le véritable culte de l'Eglise? Iront-ils la chercher dans les usages & dans les coutumes populaires? Mais on demeure d'accord que le peuple tombe dans des abus & des superstitions que l'Eglise n'approuve pas. La chercheront-ils dans la voix de leur Curé, ou dans celle de leur Eveque? Mais leur Eveque & leur Curé peuvent errer. Sera-ce dans la parole du Pape prononçant *ex Cathedra*? Mais ce pauvre artisan & cette femme ne savent ny où est le Pape, ny ce que veut dire *ex Cathedra*. Sera-ce dans le consentement général de l'Eglise & dans les usages communs? Mais qui leur apprendra ce consentement général? Sont-ils gens à savoir ce qu'on tient & ce qu'on pratique communément en France, en Allemagne, en Espagne, en Italie, ou ce qu'on enseigne communément dans les Ecoles? Sera-ce dans les Conciles? Il faut donc qu'ils apprennent le Grec & le Latin; mais quand ils l'auront appris, comment entendront-ils le véritable sens des Conciles, puis que sans aller plus loin, la plupart des Canons de celui de Trente sont conçus en des termes généraux & équivoques, qui peuvent être expliqués en divers sens, & que même on dit que cela s'est fait à-desssein pour ménager les différentes opinions de l'Ecole. De plus, ces termes généraux & équivoques, laissent quelquefois l'esprit indéterminé, & la conscience suspendue, dans des points de pratique, où il faut nécessairement agir sans qu'on sache de quelle manière. Par exemple, le Concile de Trente décide, qu'il

Chap. 13. de la Méthode.

Conc. Trid. Sess. 15.

faut rendre aux images le culte qui leur est dû, c'est la voix infallible de l'Eglise, laquelle oblige un homme à rendre quelque culte aux images, & s'il ne le fait, il ne s'acquie pas de son devoir. Mais quel est ce Culte, le Concile n'en dit rien. Est-ce un culte négatif, ou positif. Est-ce, que le mesme qu'on rend aux originaux, soit communiqué à l'Image aussi bien qu'à l'original, ou, est-ce un culte tellement relatif que l'Image n'y ayt aucune part, & si elle y-a quelque part, qu'elle est-elle ? Est-ce simplement un culte d'usage, qui consiste à se servir de ces représentations pour exciter la piété par la mémoire des choses passées ? C'est dequoy le Concile ne parle pas. Il dit bien que le culte qu'on rend aux Images, se rapporte aux originaux ; mais ce n'est pas définir de quelle nature est ce culte, car de quelque espèce qu'il soit, on dira toujours qu'il se rapporte aux originaux. Il dit bien encore, que quand on baise les Images, qu'on les salue, ou qu'on s'agenouille devant elles, on adore Jesus Christ & les Saints, mais ces termes marquent le culte extérieur seulement, sans déterminer l'intérieur, & quand il détermineroit l'intérieur, le Concile ne dit point si l'Image y-a quelque part, ny quelle part elle y-a. Cependant, il faut nécessairement se déterminer à quelque culte intérieur, car il faut agir. Comment un homme peut-il savoir si le party qu'il prendra sur ce suet, est bon ou mauvais, puisque la voix de l'Eglise l'abandonne, & qu'après l'avoir mis au milieu d'un carrefour, & luy avoir commandé de marcher, elle ne luy marque pas le chemin qu'il doit suivre, mais le laisse dans la nécessité de jeter sa dévotion à l'aventure. On dira, que c'est trop pousser les choses pour ce qui regarde les femmes & les Artisans ; car ces sortes de personnes n'ont que faire de l'infailibilité de l'Eglise, si ce n'est pour certains articles généraux dont on ne peut pas douter que l'Eglise ne les enseigne. Mais sans alléguer icy, que ces articles généraux sont eux-mesmes sujets à former divers sens dans l'esprit des plus simples, & qu'il faut que le choix se fasse avec quelque assurance ; je dis que le culte des Images, & les autres semblables, sont plus à l'usage de ces sortes de gens que des autres, & qu'il y-a quantité de ces dévotions qui leur sont propres, sur lesquelles ils ne peuvent avoir aucune certitude, ny par conséquent, les pratiquer avec foy. Je mets en ce rang la Feste de la Conception immaculée de la Vierge, qu'on celebre solennellement ; car qui les assurera sur ce point ? C'est pourrant un culte, c'est un point de pratique, ou d'action, dont ils ne peuvent s'acquies en bonne conscience, sans estre assurez de ce qu'ils font.

5. Enfin, on se sert de la visibilité de l'Eglise, pour prouver son infailibilité. La vraye Eglise de Jesus Christ, dit-on, doit estre toujours visible, toujours connoissable, d'où il s'enfuit, qu'elle ne peut errer ; car si elle pouvoir errer, elle ne pourroit plus estre reconnuë comme vraye Eglise, & il n'y auroit plus de moyen qui fust proposé à tous les hommes pour le sçavoir. On ne peut estre sauvé hors de la Communion de la vraye Eglise, puis qu'on ne peut estre sauvé sans la Foy, & que selon l'Apôtre, on ne peut avoir la Foy, sans la prédication qui doit estre faite par les Ministres de l'Eglise. Il faut donc que la vraye Eglise soit toujours visible, afin que tous les hommes se rangent sous son Ministère pour estre sauvez, ou qu'ils soient au moins inexcusables, s'ils ne s'y rangent pas ; & par conséquent, il faut qu'elle soit infallible. A ce rai-

Monsieur le
Card. de Ri-
chel. livr. 1.
ch. 5.

sonnement qui a fait seul une longue controverse, & pour lequel ils employent de grands Chapitres, ils ajoutent quelques passages de l'Ecriture, d'où ils concluent, que l'Eglise est toujours visible, & quelques autres qui contiennent selon eux, non seulement des promesses d'une visibilité perpétuelle, mais d'une visibilité, avec un tel éclat, & une telle splendeur, que la vraie Eglise soit connoissable aux étrangers mêmes, & aux infidèles.

Pour répondre à leur argument, je dis, premièrement, que bien loin que la vraie Eglise soit toujours connoissable à tous les hommes, comme ils le prétendent, qu'on ne peut pas même dire que tous les hommes aient toujours pu savoir qu'il y-eust au monde une société de Chrétiens. Car, sans alléguer que l'Eglise Chrétienne, dans sa naissance, lors que les Apôtres étoient encore à Jérusalem, ou aux environs, étoit peu connue dans le reste du monde; sans dire que la connoissance de cette nouvelle société ne se répandit pas si promptement dans l'Empire Romain, ny dans les pays voisins, que plusieurs d'entre le peuple n'ignorassent durant quelque tems, ce que c'étoit que des Chrétiens; on ne sauroit nier, que plusieurs siècles ne se soient écoulés, avant qu'une très-considérable partie de la terre, comme toute l'Amérique, eust avoir aucune connoissance qu'il y-eust des Chrétiens au monde. Comment donc, peut-on dire que la vraie Eglise est toujours visible, & toujours connoissable à tous les hommes? Est-ce que les Américains, avant ces derniers siècles, n'étoient point des hommes, ou est-ce qu'ils ne fussent pas obligés de faire leur salut? Il faut reconnoître de-bonne-foy, que Dieu est libre dans la dispensation des moyens du salut, qu'il les propose à qui il veut, & qu'il les refuse à qui il veut. Quand la Communion extérieure avec la vraie Eglise, seroit un moyen unique, & absolument nécessaire pour estre sauvé, on n'en pourroit pas conclure qu'elle deust estre perpétuellement visible, & connoissable à tous les hommes. Car il arrive souvent que Dieu par des raisons très-justes, mais que nous ne devons pas rechercher avec trop de curiosité, soustrait aux hommes les moyens externes de se sauver, & cependant, il ne laisse pas de les convaincre par d'autres voyes qui les rendent inexcusables, & dignes de condamnation. Les hommes sont obligés de se ranger à la vraie Eglise, lors qu'elle leur est connoissable; mais lors qu'elle ne le fera pas, comme elle ne l'est pas encore aujourd'huy aux terres Australes, il ne faut pas croire que Dieu les damne pour ne s'y estre pas rangés, ils ont assez d'autres crimes pour estre punis, sans que Dieu fasse violence à sa justice à cet égard.

Voilà ce que je dis pour défendre les droits de Dieu, & pour faire voir la témérité de ces argumens, qui supposent que Dieu est obligé de rendre ces Messieurs infallibles, afin de pouvoir condamner les hommes avec quelque raison. Au reste, je ne nie pas qu'on ne puisse dire en quelque sens, que Dieu a toujours conservé quelque vraie Eglise visible sur la terre; mais il ne faut pas se jouer des termes équivoques, il faut user de distinction, & éclaircir en quel sens on le peut dire, & en quel sens cela ne se trouve pas véritable. Car outre ce que je viens de dire en premier lieu, que la vraie Eglise n'est pas visible ny connoissable généralement à tous les hommes, il ne faut pas encore s'imaginer que la vraie Eglise soit toujours visible dans un certain lieu, c'est-à-dire, qu'un peuple, une société, un corps qui aura esté en un tems une vraie Eglise, ne

Apoc. 2.

puisse perdre cette qualité dans la suite, de quelque manière que cela arrive, soit par un abandon entier du Christianisme, soit par une extrême & générale corruption de la Religion. Dieu ôte quelquefois son chandelier du milieu des peuples, selon la menace qu'il en faisoit à l'Eglise d'Ephèse, *te viendray bien-tôt à toy, & j'ôteray ton chandelier de son lieu, si tu ne te repens.* La plupart des Eglises d'Afrique, qui ont autrefois esté florissantes, ne sont plus maintenant, & il n'y a aucun lieu, sur la terre, ny Paris, ny Constantinople, ny Jerusalem, ny Antioche, ny Rome, ny Avignon, ny l'Eglise Latine, ny la Grecque, ny l'Arménienne, ny l'Ethiopienne, ny la Chaire de Saint Pierre, ny celle de Saint Jacques, ny celle de S. Jean, ny celle de Saint Denis, qui se puisse promettre de ne périr jamais. Il n'y a point de telles promesses dans l'Ecriture, & c'est un langage fort criminel dans la bouche d'une Eglise quelle qu'elle soit,

Apoc. 18.

si elle dit, *Je suis Reine, je ne suis point veuve, je ne verray jamais de deuil.* Quand donc on dira que Dieu conserve toujours une vraie Eglise au monde, qu'on se souviene que c'est d'une manière indépendante des lieux, & des sièges; ou si cette restriction n'agréé pas, qu'on nous produise des privilèges particuliers, clairs, & solides, qui puissent mettre l'Eglise Latine hors du pair. Car quant à

Luc. 22.

ce que quelques-uns mettent en avant le discours de J. C. à S. Pierre, *J'ay prié pour toy que ta foy ne défaille point*; il est clair, par la simple veuë du passage, que cela regarde la personne de Saint Pierre, par rapport à la violente tentation dont il fut agité, dans la maison du Souverain Sacrificateur, & sous laquelle il s'en salut peu que sa foy ne périst entièrement, & qu'il ne touche point ses prétendus successeurs, dont il n'est pas dit un seul mot dans toute l'Ecriture. Je

Jean. 21.

dis la mesme chose du Commandement que Jesus Christ luy fit de *paistre ses brebis*; car cela regarde son rétablissement en la charge d'Apôtre, après sa cheute, & aucune promesse n'y est jointe pour ses successeurs, ny pour leur plaisir, dont il n'est point du tout parlé, ny là, ny ailleurs. Et à l'égard de ce passage,

Matth. 16.

Tu es Pierre, & sur cette pierre je bâtiray mon Eglise, &c. Soit qu'on l'entende de la confession que Saint Pierre venoit de faire, soit qu'on le rapporte à sa personne, je dis qu'on ne peut l'étendre à des successeurs; puis-qu'il n'en est fait aucune mention, ny directement, ny indirectement. Quand le siège de Rome ne seroit pas, quand il n'auroit jamais esté, l'Eglise ne laisseroit pas d'avoir esté bâtie sur la confession de Saint Pierre, ou ce qui revient presque à la mesme chose sur Saint Pierre confessant, non-seulement parce que cette confession qui sortit de la bouche de Saint Pierre, contient Jesus Christ, sur lequel l'Eglise est bâtie en-tous-sens; mais aussi parce que cette confession de S. Pierre, où S. Pierre confessant, a esté comme la première pierre de ce bâtiment mystique, qui n'est pas demeuré seule; car Jesus Christ qui n'est pas seulement le fondement, mais le souverain Architecte; y-en-a ajouté plusieurs autres, dans tous les siècles, & y en ajoutera toujours, jusqu'à-ce que l'édifice soit entièrement achevé, c'est-à-dire, jusqu'à-ce que Dieu ayt remply tout le decret de son élection.

Mais pour suivre le discours de la visibilité de la vraie Eglise, je dis, en troisième lieu, qu'il faut bien savoir ce que c'est qu'une vraie Eglise visible. Car il ne faut pas s'imaginer que toutes les personnes qui composent cette société visible, soient la vraie Eglise. Il n'y-a que les vrais Fidèles, je veux dire, ceux qui

joignent à la possession extérieure du Christianisme, une véritable & sincère piété, qui soient réellement l'Eglise de Jesus Christ, & quant aux autres, c'est-à-dire aux mondains, aux prophanes, & aux hypocrites, ils ne sont de l'Eglise qu'en apparence seulement, & non en effet. Car n'ayant pas la vocation intérieure, qui consiste en la Foy & en la Charité, ils n'appartiennent pas au Corps mystique de nostre Sauveur, ny ne sont dans sa Communion. Néanmoins, ils ne laissent pas d'estre mêlez avec les Fidèles, à cause de la possession extérieure, comme s'ils étoient effectivement dans une mesme société religieuse avec-eux. Quelle est donc la visibilité d'une vraye Eglise à nostre égard? Ce n'est pas de pouvoir dire distinctement & avec certitude. *Voilà les vrais Fidèles de Jesus Christ.* Personne ne les connoit de cette manière distincte & sans s'y pouvoir tromper, que Dieu seul. Mais c'est de pouvoir dire d'une société visible, *sous ce Ministère & dans cette Communion, Dieu conserve & élève de vrais Fidèles.* Dès qu'on peut former ce jugement, avec solidité & vérité, on peut dire aussi sans s'y tromper, que c'est une vraye Eglise visible. En ce sens, j'avoué qu'il y-a eü toujours en quelque manière, une vraye Eglise visible sur la terre, non que Dieu ne la puisse entièrement faire dispaïroître, aux yeux des hommes, quand il luy plaira, sans faire aucun tort aux hommes, ny aucune brèche à ses promesses, puis qu'il a, sans doute, des moyens extraordinaires pour faire naître la Foy dans le cœur de ses enfans, pour les entretenir & les conduire enfin au salut, sans y employer ny les assemblées, ny le ministère public; mais seulement parce que nous ne croyons pas qu'aucune Eclipsé soit jamais arrivée depuis la naissance du Christianisme, si pleine, & entière, qu'on n'ait pu dire en quelque manière, *voilà une société dans laquelle Dieu conserve de vrais Fidèles.*

Je dis en quelque manière. Car comme ce jugement dépend de deux choses, l'une de pouvoir connoître une société & un Ministère, & l'autre de connoître que sous ce Ministère & dans cette société on puisse faire son salut, à l'égard de ce premier, il faut distinguer deux tems, un de liberté & de prospérité, où l'Eglise fait ses assemblées, & exerce son Ministère publiquement, à la face de tout le monde. Car alors, elle est beaucoup plus visible qu'elle ne seroit autrement, c'est-à-dire, qu'il est beaucoup plus facile de connoître quelle société, & quel Ministère c'est. Tel a été l'état de l'Eglise sous Constantin & sous les autres Empereurs Chrétiens, & c'est dans des tems semblables, que s'accomplissent les promesses de splendeur temporelle, si en effet il y-en a quelques-unes dans l'Ecriture. L'autre tems est celui de l'assiliçion, & de la persécution, tel qu'à été celui du premier âge de l'Eglise sous les Empereurs Payens, & ennemis du Christianisme. Car on ne peut nier qu'alors, l'Eglise ne fust moins connoissable par ses assemblées, non-seulement parce qu'elles étoient plus secrètes, & moins exposées à la veüe publique, mais encore parce que le nom Chrétien étoit diffamé par mille calomnies, & chargé de mille fausses imputations, qui rendoient beaucoup plus difficile la connoissance de l'Eglise. Et il ne sert de rien de dire, qu'alors l'Eglise étoit visible, & illustre par le sang de ses Martyrs. Car le sang de ses Martyrs n'empêchoit pas qu'on n'accusât les Chrétiens de plusieurs crimes odieux, ce qui empêchoit de les pouvoir reconnoître facilement. Ces accusations étoient comme une nuée

devant les yeux du public, qu'il falloit dissiper, avant que de savoir ce que c'étoit que le Christianisme. Ainsi, la vraie Eglise est plus ou moins visible selon la différence des tems.

Quant à la seconde chose, qui est de connoître que dans une société, & sous un Ministère, on puisse faire son salut, il faut distinguer deux états ou cette société se peut trouver. L'un est un état plus pur, lors que la parole de Dieu y est prêchée sans mélange des doctrines humaines, que le culte public y est pratiqué sans superstitions, les Sacremens administrez simplement, selon leur institution, & que généralement la Religion y est établie, enseignée & observée, selon que Jésus Christ & ses Apôtres l'ont laissée au monde. Dans cet état, il est certain que la vraie Eglise est fort visible, & fort connoissable; car il est facile d'y voir les caractères de sa vérité, qui ne consistent qu'en sa conformité avec cette vive, première & naturelle Image du Christianisme, que Dieu nous a laissée dans ses Ecritures Saintes. Mais il n'est pas moins certain qu'une Eglise peut tomber dans un état tout-contraire, c'est-à-dire, dans un état de corruption, lors qu'aux vérités divines on ajoute des doctrines étrangères & bâtarde, qu'avec le légitime culte on mêle des superstitions, & qu'au lieu d'un juste gouvernement, on exerce une domination fière & absolue sur les consciences, en un mot, lors que toutes choses y paroissent si troublées, & si en desordre, qu'on n'y voit presque plus reluire les traits de cette belle & admirable image du Christianisme dont je viens de parler. Dans cet état, je dis, qu'une vraie Eglise est fort méconnoissable; car quoy qu'elle soit tres-visible, en qualité d'Eglise, parce que ses assemblées sont fréquentes, elle ne l'est pourtant que tres-peu, en qualité de vraie Eglise, que sa couleur naturelle est obscurcie, que son visage est défiguré, & qu'à en juger par les apparences, à-peine pourroit-on dire que Dieu conservât encore quelques Fidèles dans cette Communion, & sous ce Ministère. Mais dira-t-on, une vraie Eglise peut-elle tomber dans cet état, & demeurer encore vraie Eglise? Je répons, qu'une société visible, comme je viens de le faire voir, n'est appelée vraie Eglise, qu'à l'égard des vrais Fidèles qui y sont, & non à l'égard des autres. Quand donc il arrive que le Party des Mondains prévaut, & qu'il remplit la société de ses corruptions, toute la société prise en général, ne laisse pas d'estre encore appelée une vraie Eglise, pendant qu'il-y-a quelque apparence, pour si petite qu'elle soit, que Dieu y conserve & y entretient encore des gens de bien qui ne souillent pas leurs âmes de la corruption des méchans. Mais comment; dira-t-on encore, les gens de bien peuvent-ils se conserver dans une telle société? Je répons, qu'ils s'y conservent de la manière qu'on se conserve dans un air contagieux, on y respire l'air, parce qu'il est nécessaire pour vivre; mais on se garde autant qu'on peut de la contagion, par des préservatifs. Il-y-a deux choses dans une Eglise corrompue, le bien & le mal, pendant qu'un homme peut séparer le bien du mal, c'est-à-dire, prendre l'un, & se garder de l'autre, sans tomber dans l'hypocrisie, & sans estre obligé de faire semblant qu'il reçoit également le mal & le bien, ce qu'on ne sauroit faire sans trahir Dieu & sa conscience, il peut faire son salut dans une communion gâtée, n'y en ayant point d'autre plus pure. C'est-ce qui paroît évidemment, par l'exemple de Zacharie & d'Elisabeth, de Siméon, de Joseph, de la Sainte Vierge,

& de plusieurs autres personnes pieuses, qui vivoient dans l'Eglise Judaïque, lors que Jesus Christ vint au monde, & qui conservoient leur piété, bien que cette Eglise fust tombée dans une tres-grande corruption, sous le Ministère des Scribes & des Pharisiens. Jesus Christ mesme, qui censuroit les abus de ces méchans, & qui exhortoit ses disciples de se garder de se perdre doctrine, ne laissoit pas de vivre dans la société commune, & de se trouver au Temple avec-eux; & après mesme qu'ils Peurent crucifié, ses disciples ne se séparèrent pas tout à fait de leur communion, pendant quelque temps, & jusqu'à ce qu'ils en eurent des raisons indispensables. Je seray voir dans la suite de ce Traité, qu'il ne s'ensuit pas de-là, qu'on puisse encore aujourd'huy demeurer dans la Communion Romaine, & moins y retourner, en quittant la Communion des Protestans, sous prétexte qu'on y séparera le bien d'avec le mal, & le pur d'avec l'impur, puis que cela ne se peut plus faire, qu'on ne devienne impie, fourbe, & hypocrite, détestable devant Dieu & devant les hommes. Mais comme c'est un point qui appartient à un autre lieu, il me suffit d'avoir éclaircy dans ce Chapitre, de quelle manière, & avec quelles distinctions on peut dire qu'il-y-a toujours une vraye Eglise visible, & d'avoir montré qu'il ne s'ensuit nullement de-là, qu'elle soit infaillible, comme l'Eglise Romaine prétend qu'elle l'est.

Après cela, il n'est pas difficile de trouver le véritable & juste sens de quelques passages de l'Ecriture, dont on abuse sur le sujet de cette visibilité. Car quant à celuy de l'Evangile, dont nous avons déjà parlé, *Du-le à l'Eglise, & s'il n'écoute l'Eglise, qu'il se fait comme les Payens & les Peagers*; il est clair qu'il s'agit là des Eglises particulières, & des différens personnels que nous pouvons avoir les uns avec les autres, & le sens est que les Fidèles sont obligez, lors qu'ils ont receu quelque offense de leurs freres, d'en porter leurs plaintes à l'Eglise, & de s'en rapporter à son jugement. Or cela ne s'entend que pour les tems, & pour les lieux où il-y-a des Eglises établies, des Pasteurs & Conducteurs qui puissent terminer les querelles des particuliers. Et vouloir inférer de-là, que donc il-y-a en tout temps, une Eglise visible, qui sera en état de vacquer aux reconciliations, c'est-ce qui n'est pas raisonnable. Car le Commandement de Jesus Christ n'obligeant les Fidèles, qu'autant qu'il se pourra, c'est mal raisonner, que de dire, qu'il s'est luy-mesme engagé par-là, à faire qu'il y-ayt perpétuellement une assemblée visible, qui puisse entendre des plaintes, & donner des jugemens. C'est à-peu-près, comme si l'on disoit, qu'il s'est engagé à nous faire avoir toujours dequoy prêter, & dequoy donner l'aumône, parce qu'il nous a dit, *Prêtez, sans rien esperer & faites-vous des amis des richesses iniques*, ou que nos Roys se sont engagez à ne laisser jamais vaquer la charge de Connestable, ou celle de Maire du Palais, sous prétexte qu'autrefois ils ont ordonné à leurs sujets de reconnoistre ces dignitez, & d'avoir recours à elles, dans de certaines affaires. *Du-le à l'Eglise*, ne suppose donc point que la vraye Eglise doive estre toujours en état de pouvoir donner des jugemens sur les démêlez personnels; & outre ce que je viens de dire, l'expérience y résiste; car il est vray que pendant les plus ardeutes persécutions des Empereurs Payens, où tout étoit en desolation, il-n'y-avoit point vraisemblablement en plusieurs lieux de Tribunal visible, auquel on se pust facilement adresser.

Matth. 18.

Matth. 5.

Il y-a quelques autres passages qui marquent le devoir des Pasteurs, & en particulier des Apôtres, comme celuy où ils sont appelez *le sel de la terre, la lumière du monde, la ville assise sur une montagne, la chandelle qui n'est pas allumée pour estre mise sous le boisseau*, & Messieurs de l'Eglise Romaine ne manquent pas de les mettre en avant pour donner quelque couleur à leur prétention. Mais c'est évidemment abuser de l'Ecriture, que de vouloir établir la visibilité perpétuelle de l'Eglise, au sens qu'ils l'entendent sur des passages qui exhortent les Apôtres, & après eux les Ministres de l'Evangile, à s'acquiescer fidèlement de leur charge, sans négligence, & sans lâcheté, par la considération de leur vocation, & de la fin à laquelle Dieu les a destinez. Car outre que leur charge ne les oblige pas au de-là du Martyre, qui ne suppose pas un état de l'Eglise fort éclatant; Outre qu'elle ne les oblige pas même au martyre, s'ils n'y sont particulièrement appelez. Jesus Christ leur ayant dit, que lors qu'ils seront persécutez en un lieu, ils fuyent en un autre; outre cela, dis-je, il-y-a une si grande différence entre le devoir des Pasteurs des derniers siècles qui sont venus long-tems après les Apôtres, & ce que ces Pasteurs ont fait actuellement, que l'on ne sauroit tirer aucune conséquence de l'un à l'autre.

On ne peut rien conclure aussi de quelques expressions des anciens Prophètes, qui semblent promettre une grande prospérité temporelle à l'Eglise; Personne n'ignore que le style des Prophètes ne soit plein de voiles, & de figures, qu'il ne faut pas prendre à la lettre, si l'on ne veut s'égarer, & imiter l'erreur des Juifs, qui les ont prises de la sorte. Car les Prophètes ont accoutumé de représenter les bénédictions spirituelles sous des Images empruntées des choses temporelles, & c'est ainsi que l'Esprit du Christianisme nous oblige d'expliquer ce qu'ils ont dit du Messie, & de son Eglise, & non de nous y figurer des prospérités, & des grandeurs mondaines, qui n'ont que peu de rapport à la nature de l'Evangile. Ce n'est pas qu'on ne puisse même dire, que quelques-unes de ces Prophéties ont eu leur accomplissement à la lettre, du tems des Empereurs Chrétiens, car alors, les Princes sont devenus ses nourriciers, & les Princesses ses nourrices. Mais on ne doit pas en faire une conséquence, ny pour tous les tems, ny pour tous les lieux, & comme les hommes sont toujours portez à abuser des bénédictions temporelles, cette prospérité mondaine de l'Eglise n'a servy dans la suite qu'à la corrompre.

CHAPITRE VII.

Que l'autorité des Prélats de l'Eglise Latine n'a point dû obliger nos Peres à avoir pour eux une obéissance aveugle, ny les empêcher d'examiner leur doctrine.

JUSQU'ICY nous n'avons pas encore rencontré sur nos pas le livre des Préjugcz; ce n'est pas que la fin qu'il se propose n'ayt une grande liaison avec les choses que je viens de traiter; mais c'est que son Auteur n'a pas crû que pour nous faire renoncer à la Réformation, il fust nécessaire de justifier l'Eglise Latine de ces étranges détreglemens qui ont frappé l'esprit de nos Peres, ny de parler du privilège qu'elle prétend que Dieu luy a donné d'estre infaillible. On ne prétend pas, dit-il, prouver directement l'autorité & l'insaisissabilité de l'Eglise Catholique. Car quoy qu'il soit tres-utile de le faire, & que ceux d'entre les Catholiques qui l'ont fait ayent suivy en cela une voye tres-juste, & tres-légitime, *Dans la Préface.* néanmoins, comme les préoccupations, dont les Calvinistes sont remplis, en éloignent plusieurs d'entrer dans ces principes, quelque solides & quelque véritables qu'ils soient, la charité oblige de senter aussi d'autres voyes, & celle que l'on suit icy paroist une des plus naturelles. Elle ne suppose pour principe qu'une maxime du sens commun; sçavoir, qu'un homme qui se trouve joint par luy-mesme, ou par ses Aïeux, à l'Eglise Catholique, ne doit point rompre avec elle, pour se joindre avec une autre société, s'il découvre dans cette société nouvelle des caractères d'erreur, qui luy donnent lieu de juger avec justice qu'il ne la doit point écouter, & qu'il ne peut raisonnablement espérer que Dieu l'ayt établie pour l'instruire de la vérité. C'est ainsi qu'il a crû qu'il falloit tout d'un coup s'ouvrir un chemin, pour s'exempter de beaucoup de fatigue, & pour pouvoir en suite nous dire beaucoup d'injures.

Il me pardonnera pourtant si je ne suis pas de son avis. La voye qu'il prend n'est ni juste, ni naturelle; Elle n'est pas juste, parce qu'elle suppose comme non contestées, des choses qui non seulement le sont, mais qui sont mesme presque tour nostre différent. Car elle suppose que le Party qui n'a pas voulu de Réformation, & avec lequel nos Peres ont rompu fust l'Eglise Catholique; mais c'est ce qui est en question, & qui ne peut estre décidé, qu'en décidant toute la Controverse. Que s'il vouloit prendre avantage de ce que pour nous accommoder à l'usage du monde, nous donnons quelquefois à ceux de l'Eglise Romaine le nom de Catholique-Romaine, il n'ignore pas que ces sortes de condescendances qui ne regardent que les termes, ne tirent pas à conséquence pour les choses, ny ne donnent aucun-lieu à faire des suppositions dans la dispute, laquelle se doit régler par des principes plus solides. D'ailleurs, la voye qu'il veur suivre suppose, que nos Peres en se réformant, ont fait une société nouvelle, & c'est encore ce qui est en question, & que nous soutenons qui ne se peut dire raisonnablement, comme il paroistra dans la suite de ce

Traité. Je dis aussi, que cette voye n'est pas naturelle. Car avant que de considérer s'il y-a des caractères d'erreur dans nostre Réformation, la nature veut qu'on voye premièrement si nos Peres ont eü pour se réformer, de justes raisons prises de l'état de l'Eglise Latine, & s'il n'étoit pas possible que cette Eglise se corrompist. Or cela ne se peut bien savoir qu'en examinant quel étoit cét état au tems de nos Peres, avec la prétention d'infailibilité, comme nous avons fait.

Mais bien que l'Auteur des Préjugez ayt crü, qu'il pouvoit s'exemter de nous prouver l'infailibilité & l'autorité de ceux qu'il appelle l'Eglise Catholique, il ne laisse pourtant pas de nous vouloir soumettre à eux, pour leur rendre une obeïssance absolüe. Il veut que nous soyons tous si sujets à nous tromper en nos jugemens, & que la recherche de la vraye Religion soit si difficile, que le plus leur est que nous voyions, dit-il, par leurs yeux que nous marchions sur leurs pas, & que nous nous déposions de nostre conduite, pour nous reposer sur la leur. C'est ainsi que parloient les Sacrificateurs, & les Scribes parmy les Juifs. Cette populace cy, disoient-ils, qui ne sait ce que c'est que de la Loy, est pu qu'exécration. Mais Jesus Christ disoit aussi d'eux, Laissez-les, ce sont des aveugles, & des conducteurs d'aveugles, ils tomberont tous dans la fosse. Si la maxime de l'Auteur est bonne, il faut avouer que nos Peres ont été bien mal-heureux d'avoir eü des yeux pour voir les desordres qui régnoient parmy les Ecclésiastiques de leur tems, & que Dieu leur eust fait une grande grace de les faire naître stupides & aveugles; car bien loin d'apprehender cette chute dont Jesus Christ menace ceux qui se laissent ainsi conduire aveuglément, c'eust été, au contraire, l'unique moyen de marcher avec fureté. Quoy qu'il en soit, il ne faut pas estre si aveugles, qu'avant que de perdre l'usage des nos yeux, nous n'examinions cette question, si nous les devons perdre ou non. La nature & la grace nous les ont donnez, on veut que nous les quittons; qu'on nous permette au moins de nous en servir une fois, pour savoir s'il est juste que nous nous en privions. Jesus Christ semble nous le défendre; l'Auteur des Préjugez nous l'ordonne. Il faut du-moins examiner lequel des deux a raison. Ce sera donc la manière de ce Chapitre, où je me propose de faire voir que l'autorité des Prélats qui gouvernoient l'Eglise Latine du tems de la Réformation, ne pouvoit pas estre assez grande pour obliger nos Peres à croire aveuglément tout ce qu'on leur disoit, ni pour les empêcher d'examiner la doctrine de ces Prélats.

Mais comme il nous arrive souvent qu'on déguise nos sentimens, & que pour les rendre odieux, on les pousse au de-là de leurs justes bornes, il est bon avant que d'aller plus loin, de déterminer précisément dequoy il s'agit en cét endroit, afin que les personnes équitables en puissent plus facilement juger. Il ne s'agit pas icy en général de l'usage du Ministère. Nous reconnoissons que Dieu l'a institué dans son Eglise, & que ce seroit une témérité criminelle que d'entreprendre de l'abolir. Nostre Confession de Foy, nostre pratique, nos livres, & les livres mesmes de nos avversaires, nous justifient assez, pour croire qu'on ne nous inputera rien sur ce point. Il ne s'agit pas aussi de l'ordre qu'on doit observer pour l'élection & l'ordination des Pasteurs, nous demeurons d'accord que quand l'état de l'Eglise est réglé, il ne doit pas estre permis à qui que ce soit de s'ingérer dans le Ministère, ny d'en faire les fonctions sans y

Dans la Préface.
Jean. 7.
Matth. 15.

estre légitimement appellé, & s'il-y-a sur ce sujet quelque différent, cela regarde d'autres qu'estions, & non celle que nous avons présentement à traiter. Il ne s'agit pas, non plus, du respect ny de l'obéissance qu'on doit aux bons & légitimes Pasteurs, Jesus Christ leur a dit, *Qui vous écoute il m'écoute*, & qui vous rejette il me rejette; & S. Paul exhorte les fidèles, à se soumettre avec docilité à leur conduite, *Obeïsses*, dit-il, *à vos conducteurs; car ils veillent pour vos ames*. La parole donc des bons Pasteurs doit estre receuë avec humilité, leurs charges considérées avec vénération; & leurs personnes aymées & honorées, non seulement par la considération de leurs charges, mais aussi parce qu'ils s'en acquittent fidèlement. Il ne s'agit pas, non plus de savoir, si l'on ne doit pas même rendre de l'obéissance aux Ministres de l'Eglise, qui nous annoncent la parole de Dieu, encore que leur vie soit impure, & scandaleuse, & qu'elle ne réponde nullement à leur parole. Nous confessons qu'il n'est pas permis pour des crimes personnels, de se séparer d'eux, ny de ceux qui leur adherent, soit qu'ils avouent ces crimes, soit qu'ils les nient. Il faut tâcher de les ranger à leur devoir, & s'ils sont incorrigibles, ou qu'ils aient commis des actions qui les rendent indignes de leurs charges, il-y-a des voyes ordinaires qu'il faut suivre pour les en priver. Si l'on y réussit, le scandale est réparé, si l'on n'y réussit pas, ou par-ce que la discipline Ecclesiastique sera éludée par artifice, ou par-ce que la dépravation sera si générale qu'il-n'y aura plus de punition pour le vice; alors, on peut prier Dieu qu'il euvoye de meilleurs ouvriers dans sa Moisson, on le doit même; mais il faut toujours reconnoître pour Pasteurs ceux qui sont en charge, & recevoir la parole de Dieu de leur bouche, pendant qu'ils l'annonceront purement. Je vay même plus avant, & je dis, qu'il faut toujours, en général, bien presumer des Pasteurs, ne concevoir pas légèrement des soupçons contre leur probité, & leur fidélité, principalement quand il s'agit de tout le corps, & le désordre y doit estre fort grand & fort visible, pour former un juste préjugé contre leur Ministère absolument. C'est-ce que nous reconnoissons, & ce que nos Peres ont reconnu de-même que nous.

Mais si l'on ne se contente pas de cela; si l'on veut, de plus, que les fidèles soient obligez à recevoir aveuglement la doctrine de leurs Pasteurs, sans avoir aucun droit d'en examiner la nature ou la qualité, & que ce soit un crime que d'entreprendre cet examen; si l'on veut que l'autorité des Pasteurs de quelque manière qu'on les considère séparément ou conjointement, ou tous-ensemble, ou le plus grand nombre, soit sans bornes, ou sans mesures, à l'égard des choses de la Foy, du culte, & des règles générales des mœurs, & qu'il faille croire de foy divine, & pratiquer tout ce qu'ils disent, sans s'en informer plus-avant, c'est une maxime que nous nions, & que nous soutenons contraire à la parole de Dieu, à la droite raison; & aux véritables intérêts du Christianisme.

1. Pour commencer par la parole de Dieu, l'on peut dire, qu'il n'y a jamais eû de maxime au monde courre laquelle elle se soit plus formellement déclarée. Car premierement elle interdit absolument la domination aux Pasteurs, *les Roys des Nations les maîtrisent*, disoit J. Christ dans le passage que Luc 22. j'ay déjà allegué, & ceux qui nient d'autorité sur elles sont nommez bien-fa.uteurs.

Il n'en sera pas ainsi de vous; mais que le plus grand d'entre vous soit comme le moindre, & que celui qui gouverne soit comme celui qui sert. Dans ce même sens S. Pierre leur disoit, Paissez le troupeau de Jesus Christ, en prenant garde sur luy, non par contrainte, mais volontairement; non pour un gain deshonneste, mais d'un prompt courage. Et non comme ayant Domination sur les héritages du Seigneur; mais tellement que vous soyez pour Patron du troupeau. S. Paul préche la même doctrine que S. Pierre. Nous n'avons point, dit-il aux Corinthiens, de Domination sur vostre Foy, mais nous aydons à vostre joye. On voit même que pour éviter qu'on n'introduisist la domination dans l'Eglise sous le titre d'instruction, comme on a voulu faire dans ces derniers siècles, Jesus Christ va jusqu'à interdire à ses Disciples le nom de Docteurs. Ne soyez point, dit-il, appelez Docteurs; car un seul est vostre Docteur, sçavoir Christ; mais que celui qui est le plus grand entre vous soit vostre serviteur. Et c'est pourquoy l'Ecriture ne donne le titre de Souverain Pasteur, qu'à un seul Jesus Christ, quand le Souverain Pasteur, dit S. Pierre, apparoitra, vous recevrez la Couronne incorruptible. Dieu a ramené des morts, le grand Pasteur des brebis, dit S. Paul. Mais quant aux autres Pasteurs, bien-loin que l'Ecriture leur donne aucun caractère de domination, qu'au contraire, ils sont appelez Ministres, ou Serviteurs, Dispensateurs des secrets de Dieu, Ambassadeurs, Messagers, Interprètes, pour nous apprendre qu'ils ne doivent pas prétendre de régner sur les âmes, mais d'y faire régner Jesus Christ, qui est l'unique Monarque de l'Eglise. Nous ne nous préchons point nous-mêmes, dit S. Paul, mais Jesus Christ le Seigneur, & que nous sommes vos Serviteurs pour l'amour de Jesus, & ailleurs il dit, qu'il a été fait Ministre de l'Eglise de Dieu. Tous ces passages, pris chacun à-part, sont concluans; mais tous-ensemble, ils forment une démonstration qui persuadera les personnes non préoccupées. Car quelle apparence que Dieu eust rempli ses Ecritures de tant de choses contraires à la Domination, s'il eust eu dessein de revestir les Pasteurs de son Eglise d'une autorité absolue sur les consciences, & de les faire les souverains Maîtres de la Foy des hommes. Cette autorité, de la manière qu'on la prétend, n'est-elle pas un véritable Empire, & un Empire d'autant-plus puissant que les temporels, qu'il s'établit sur les cœurs, & sur les esprits; au-lieu que les autres ne s'établissent que sur les corps. Bel-larmin & du Perron se sont fort agitez pour éluder la force du passage où Jesus Christ interdit la domination à ses Disciples. Ils disent, qu'il défend non la domination, mais la manière de la domination, c'est-à-dire, qu'il ne veut pas qu'on affecte la domination, ny qu'on domine tyranniquement ou avec violence; mais que pourtant il veut qu'on domine. Qui ne voit que cette réponse est absurde? car quand Jesus Christ dit, les Roys des Nations dominent, il n'en sera pas ainsi de vous; il est clair que la différence qu'il met entre les Roys & les Pasteurs tombe sur la domination, & non sur la manière de dominer. J'avoue qu'il défend l'affectation de dominer; mais je dis, qu'il défend aussi la domination même, comme il paroît par ses termes, car il ne dit pas les Roys des Nations affectent de dominer; mais il dit, ils dominent, & il n'en sera pas ainsi de vous, ce qui veut dire nettement, qu'ils ne domineront pas; Outre qu'il faut que Jesus Christ mette, par ces paroles, quelque différence

entre

Bel. de
Rom. Pont.
lib. 1. c. 9.
Du Perron
Repl. Liv. 1.
cit. 56.

entre le gouvernement des Nations, & celui de son Eglise. Or cette différence ne peut consister en ce qu'on ne doit pas affecter la domination dans son Eglise, car cela voudroit dire qu'on la doit, ou qu'on la peut affecter dans le gouvernement civil, ce qui n'est pas véritable. Et quant à ce qu'ils disent de la domination tyrannique & violente, ils se trompent évidemment; car la contestation des disciples n'étoit nullement sur la violence, ny sur la douceur de la domination, mais sur la Domination elle-mesme; ils disputoient entre eux lequel seroit le plus grand, d'où il s'ensuit que Jesus Christ, qui répond à leur pensée, parle d'une domination quelle qu'elle soit, & non simplement d'une domination tyrannique. A quoy j'ajoute, que les autres passages auxquels on ne sauroit appliquer ces vaines échappatoires déterminent clairement le sens de celui de Jesus Christ.

2. Mais l'Ecriture ne se contente pas de défendre aux Ministres de l'Eglise cette souveraine & absolue autorité, elle donne encore aux Fidèles le droit d'examiner ce qu'on leur enseigne, & elle les met mesme dans l'obligation de le faire, pour séparer le bon d'avec le mauvais. C'est ainsi que Jesus Christ qui vouloit que ses disciples fissent tout ce que les Scribes & les Pharisiens, assis dans la Chaire de Moÿse, leur ordonnoient de faire, ne laissoit pas de vouloir aussi qu'ils discernassent leurs mauvaises doctrines, pour s'en donner de-garde. *Donnez-vous de-garde*, dit-il, *du levain des Pharisiens & des Sadduciens*, ce qu'en suite il explique du levain de leur doctrine. Dans cette vue, Saint Jean donne cette leçon aux Fidèles, *de ne croire pas à tout esprit, mais d'éprouver les esprits s'ils sont de Dieu*, & Saint Paul, *D'éprouver toutes choses, & de retenir ce qui est bon*. Ce mesme Apôtre, ailleurs, leur souhaite une assez grande mesure de lumière, & de connoissance, *pour pouvoir discerner les choses contraires, afin qu'ils soient purs, & sans achoppement, jusqu'à la journée de Jesus Christ*. Et lors qu'il les avertit que les Pasteurs en bâtissant sur le fondement y pouvoient mettre du bois, du foin, du chaume, aussi-bien que de l'or, de l'argent, & des pierres précieuses, il est clair que par cet avertissement, il les engage à faire un juste discernement de ces choses. Il n'est pas moins clair qu'il suppose dans les Fidèles un examen, & un jugement, à l'égard des choses que leurs Pasteurs leur enseignent, lors qu'il a recours à leur témoignage pour la justification de sa doctrine. *Nous ne faussions point*, dit-il, *la parole de Dieu, mais nous faisons approuver à toute conscience des hommes devant Dieu par la manifestation de la vérité. Vous êtes témoins, & Dieu aussi*, dit-il aux Thessaloticiens, *comment nous nous sommes portez saintement, justement, & sans reproche, envers vous qui croyez*. Mais que se peut-il ajouter à la force de ses paroles qui se trouvent dans son Epître aux Galates, *Quand bien nous-mêmes, ou un Ange du Ciel vous évangéliserait outre ce que nous vous avons évangélisé, qu'il soit en exécration. Qui peut nier qu'il ne nous défende par ces paroles cette obéissance aveugle qu'on veut aujourd'huy que nous ayons pour la doctrine des Pasteurs de l'Eglise, & qu'il ne nous commande, au contraire, d'examiner leur prédication par la règle du premier & originaire Evangile? Qui ne voit que cette exagération dont il use, n'aboutit qu'à nous faire voir l'importance, la nécessité, la force de cette obligation dans laquelle il nous met, & combien elle est inviolable, & indispensable? Il ne nous ordonne pas seulement de faire un simple discernement, il*

Matth. 23.

Matth. 16.

1. Jean. 4.
1. Theff. 5.
Philip. 1.
& 2.

1. Cor.

2. Cor. 4.

1. Theff. 2.

Galat. 1.

ne parle pas d'une simple rejection de ce qu'il-y-aura d'étranger, & de ce qui ne s'accordera pas avec l'Evangile. Il ordonne un anathème, une exécration. Il ne veut pas seulement qu'on le prononce contre des gens sans vocation, ou contre ceux que les Conciles & les Papes auront déclaréz Hérétiques, il déclare qu'il faudroit le prononcer contre un Apôtre, contre-luy-mesme le plus célèbre des Apôtres, contre celuy qui avoit eu des visions & des révélations, qui avoit été ravy au troisième Ciel, & qui avoit tant travaillé aux dépens de son sang, & de sa vie, pour Jesus Christ. Ce n'est pas encore assez, il l'ordonne même contre un Ange du Ciel, s'il entreprenoit de nous Evangéliser outre ce qui nous a été évangélisé. Que se peut-il dire de plus exagéré! Qu'y-a-t-il dans l'Eglise au de-là de l'anathème! Qu'y-a-t-il en terre entre les créatures au dessus de Saint Paul: Qu'y-a-t-il au Ciel au-dessus d'un Ange? Les Pasteurs ordinaires, les Prélats, les Patriarches, les Papes, les Conciles, seront-ils exceptez de cette règle, si les Apôtres & les Anges ne le sont pas?

3. Mais il faut aller plus avant, & suivre encore l'Ecriture. Elle nous apprend que Dieu a mis ses livres sacrés immédiatement dans les mains de tous les Fidèles, aussi bien que dans celles des Pasteurs, avec obligation de les lire exactement, & de fonder sur eux leur foy & leur espérance, d'où il s'ensuit qu'ils ont droit d'y rapporter les doctrines de leurs Pasteurs, de les examiner par cette règle, & qu'ils ne sont pas obligés de voir par les yeux des Prélats, ny de se dépouiller de leur propre conduite pour se reposer sur celle de ces mêmes Prélats. La preuve de cette vérité paroît en mille endroits de l'Ecriture. Quand Dieu voulut donner sa Loy aux Israélites, Dieu dit à Moïse, *Assemble-moy le peuple, afin que je leur fasse entendre mes paroles, lesquelles ils apprendront pour me craindre tout le tems qu'ils seront vivans sur la terre, & pour les enseigner à leurs enfans.* Moïse, avant que de mourir, assemble de-mesme, tout Israël, & leur dit, *Israël, écoute ces Statuts & ces droits, que je t'enseigne pour les faire, afin que vous viviez... Vous n'ajouterez rien à la parole que je vous commande, vous n'en diminuerez rien... Vous garderez les droits de Dieu, & les observerez; car c'est vostre sagesse & vostre intelligence devant tous les peuples.* Et une autre fois, les ayant de mesme aussi assemblez, il leur dit, *Ecoute Israël, les Statuts & les droits que je prononce aujourd'huy, vous les oyant afin que vous les appreniez, & que vous les gardiez.* Les paroles que je te commande aujourd'huy seront en ton cœur. Tu les enseigneras soigneusement à tes enfans, & deviseras d'elles, quand tu te tiendras en ta maison, quand tu seras en chemin, quand tu te coucheras, & quand tu te lèveras. Tu les lieras pour signe sur tes mains, & elles seront comme des fronteaux entre tes yeux, tu les écriras sur les poteaux de ta maison, & dans tes portes. C'est en conséquence de cette première institution que les Fidèles d'entre les Juifs lisoient soigneusement l'Ecriture, *Bien-heureux est l'homme, dit David, qui prend plaisir en la Loy du Seigneur, & qui la médite jour & nuit, & ailleurs, il veut que les jeunes-gens réglent leur vie selon la parole de Dieu; Saint Paul, dans ce même esprit, loué Timothée de ce que dès son enfance, il avoit eu connoissance des Saintes Lettres.* Voilà donc l'ancienne Loy, l'ancienne Ecriture mise immédiatement dans les mains de tous les Fidèles, avec obligation de la lire, & de la méditer, & par conséquent, de fonder immédiatement sur elle leur Foy, leur piété, leur consolation. Mais afin qu'on ne s'imagine pas que l'ordre ayt été

Deuter. 4.

Ibid.

Deut. 5.

Deut. 6.

Ps. 1.

Ps. 119.

2. Tim. 3.

changé sous le Nouveau Testament, on n'a qu'à parcourir les premiers Versers de la plupart des Epîtres de Saint Paul, & de celles de S. Pierre, de S. Jacques, de Saint Jude, & on verra qu'ils les adressent aux Fidèles des Eglises, aussi-bien qu'aux Pasteurs, *A vous tous qui estes à Rome, appelez à estre saints, Aux saints & Fidèles en Jesus Christ qui sont à Ephese : A tous les saints en Jesus Christ qui sont à Philippies* mesme en les distinguant des Pasteurs, car il ajoute avec les *Evesques & Diacres*. Or cela fait bien voir qu'à cét égard, il n'y a eü rien de changé. On dira peut-estre qu'il ne s'enfuir pas de-là que les simples Fidèles puissent se donner la liberté de chercher d'eux-mesmes le véritable sens des Ecritures, & qu'ils s'en doivent rapporter à leurs Pasteurs qui en sont les interprètes. Mais si cela étoit, pourquoy Dieu les leur auroit-il immédiatement adressées, pourquoy les auroit-il mises entre leurs mains, avec obligation de les lire, de les apprendre, de les méditer dans leurs maisons, dans leurs voyages, en se levant, en se couchant, pourquoy eust-il dit que c'étoit leur science, & leur intelligence, s'il n'eust supposé qu'ils en pouvoient d'eux-mesme comprendre le sens, au moins suffisamment pour leur consolation particulière, & pour leur salut ? D'ailleurs, cela mesme se réfute évidemment par l'usage que Jesus Christ & ses Apôtres vouloient qu'on fît de l'Ecriture, pour le reconnoître comme le véritable Messie, nonobstant les contradictions des Pasteurs ordinaires de l'Eglise, qui donnoient à l'Ecriture un tout autre sens. *Enquerez-vous diligemment des Ecritures*, leur disoit le Sei. Jean. 5. *gneur, car vous estimez avoir par elles la vie éternelle, & ce sont-elles qui rendent témoignage de moy*. A quel propos leur dire cela, s'il ne vouloit qu'ils cherchassent par eux-mesmes le véritable sens de l'Ecriture, & qu'ils corrigéssent les fausses interprétations que leurs Pasteurs ordinaires leur en donnoient. C'est sur ce principe que Saint Pierre & Saint Paul prouvoient Jesus Christ par les Ecritures, & qu'ils convertissoient les peuples, comme il paroît par leurs prédications. Et c'est aussi sur ce fondement que les habitans de Bérée sont loués d'avoir usé de ce droit, & d'avoir eux-mesmes eü recours aux Ecritures, pour savoir si ce que Saint Paul & Silas disoient, étoit vray. *Ils furent*, dit Saint Luc, *plus généreux que les Juifs de Thessalonique ; car ils receurent la parole avec promptitude, conférant tous les jours les Ecritures, pour savoir s'il étoit ainsi*. Après cela, comment peut-on dire que les Fidèles s'en doivent rapporter aveuglément à leurs Pasteurs, & se dépouiller de leur propre conduite pour s'assurer sur celle des Prélats ? N'est-ce pas condamner ce que l'Ecriture loüe ? Si vous considérez ceux de Bérée comme étant encore Juifs, n'avoient-ils pas leurs Pasteurs ordinaires qui avoient déjà condamné Jesus Christ, & toute la doctrine ? Pourquoy donc, ont-ils recours aux Ecritures ? en comprendront-ils mieux le sens, que toute une Eglise à laquelle ils font soumis, une Eglise, dis-je, qui se relève par toute l'autorité de Moyse, par les noms sacrez d'Abraham, d'Isaac & de Jacob, par la gloire de mille miracles, par l'envoy des Prophètes, par la Sainteté d'un Temple où Dieu avoit mis son nom pour roüjours, & par la majesté d'une succession que près de vingt siècles avoient respectée ? Et si vous les considérez comme déjà Chrétiens, Paul & Silas ne sont-ils pas leurs véritables Pasteurs, que leur zèle, leur constance, leurs voyages, leurs prédications, leur science, leurs miracles avoient rendus célèbres par tout ? Pour-

Act. 17.

quoy ne s'en fier pas à eux, pourquoy conférer encore leur parole avec l'Écriture?

CHAPITRE VIII.

Suite de l'examen de l'autorité des Prélats & de l'obéissance absolue qu'ils prétendent qu'on leur doit rendre.

C'EST une chose étonnante de voir qu'une préoccupation & un intérêt présent, aveugle tellement ceux qui nous mettent-en-avant cette obéissance absolue aux conducteurs de l'Eglise, & qui veulent que les Fidèles se dépouillent entièrement du soin de leurs ames pour s'en remettre à leurs Pasteurs, qu'ils n'ayent pas considéré que c'est la maxime du monde la plus pernicieuse, la plus contraire à la gloire de Dieu, aux intérêts de sa Justice, & de son service, au salut des hommes, & à la subsistance de sa véritable Eglise. Ils en feront eux-mêmes persuadés comme je l'espère, s'ils veulent faire avec moy les réflexions suivantes.

1. La première est, que par ce principe ils justifient le peuple des Juifs, lors qu'il a adhéré aux faux services introduits dans leur Eglise par l'autorité de leurs Pasteurs ordinaires, ou pratiqué de leur consentement & par leur approbation, ce qui est arrivé plusieurs fois comme nous l'avons déjà dit, & comme il paroît par l'histoire de l'ancien Testament. Ce peuple à ce contre, n'étoit point coupable, ny pour sacrifier sur les hauts lieux, ny pour sacrifier dans les bois, & sous les arbres des grands chemins, comme on commença de faire sous le règne de Roboam, ny pour avoir des Images, ou comme parle l'Ecriture des *marmonsets*, ny pour faire des encensemens au serpent d'airain, comme on faisoit jusqu'au temps d'Ezéchias, puis qu'en toutes ces choses, ils suivoient leurs Sacrificateurs, & qu'ils pouvoient dire qu'ils s'en rapportoient à leurs lumières, selon qu'ils y étoient obligés. Ils n'étoient pas coupables lors que sous le règne d'Achaz ils offroient leurs oblations sur un Autel étranger fait à la manière de celui des Syriens, puis que c'étoit Urie le souverain Sacrificateur qui l'avoit dressé, & qui l'avoit mis en la place de l'Autel de Dieu, afin que le peuple y fît ses dévotions. Ils n'étoient point coupables dans ces tems où les Prophètes reprochent aux Sacrificateurs, & aux Pasteurs ordinaires, d'avoir *péché contre Dieu, d'avoir prophétisé par Baal, d'avoir dit au bon, Tu es mon Pere, & à la pierre tu m'en fais naître*, & d'avoir par ce moyen, débauché le peuple de Dieu. Car que pouvoit faire ce peuple que suivre ses Pasteurs, s'il est vray qu'on doive voir par leurs yeux, & marcher toujours sur leurs pas?

1. Roys. 14.
1. Roys. 18.
1. Roys. 16.
Jerem. 2.

2. Mais si par l'établissement de ce principe on justifie un peuple idolâtre, & violateur de la Loy de son Dieu, si on le décharge de crime à cet égard, il n'est pas moins certain qu'en même tems on condamne Dieu d'injustice d'avoir étendu ses châtimens sur un peuple innocent qui n'avoit fait que ce qu'il

étoit obligé de faire en suivant ses conducteurs, & de ne s'estre pas contenté de punir les Auteurs de ces fautes, je veux dire les conducteurs, qui seuls en étoient coupables : Car pourquoy châtier ceux qui sont soumis à des conducteurs, & qui ne peuvent qu'obéir ? On condamne toutes les plaintes des Prophètes, lors qu'elles s'adressent immédiatement au peuple, & toutes les menaces, & les vives censures dont leurs livres sont remplis ; car à quel propos se plaindre, censurer, menacer avec tant d'exagération, & de véhémence, si le peuple ne doit pas examiner par soy-même les points de la Religion, & qu'il doive, au-contrainte, s'en remettre uniquement à ses Pasteurs ? On condamne tous les gens de bien qui n'ad'heroient pas à ces erreurs, & à ces prophétisations ; & l'on se voit réduit à la nécessité de les accuser de présomption & de témérité d'avoir voulu se servir de leurs propres yeux, & de ne s'en estre pas rapportez tout à fait à la conduite de leur Eglise. On condamne tous ceux qui dans cette Eglise ont parlé les premiers d'une Réformation, & tous ceux qui les ont suivis. Car ceux qui ne voyent que par les yeux de l'Eglise, n'ont point de langue pour parler contre son état présent, ni d'oreilles pour entendre ce qui se peut dire sur ce sujet. Ainsi, les bons Roys, comme Ezéchias & Josias, qui ont rétabli le vray service de Dieu, & fait cesser les Idolâtres, n'auront été que des téméraires, qui auront exécuté ce qu'ils ne devoient pas seulement entreprendre.

Que peut-on répondre à cela ? Dira-t-on que tous ces Réformateurs faisoient des miracles, pour autoriser leur vocation ? Mais cela n'est pas vray ; car ni Ezéchias, ni Josias, ni d'autres Roys qui abolirent ces superstitions, & ces erreurs, ne firent pour cela aucun miracle, ils n'eurent recours qu'au livre de la Loy de Dieu. Dira-t-on que ce furent les Ecclésiastiques eux-mêmes qui travaillèrent à ces Réformations ? je l'avoue. Mais cela seul faisoit voir qu'on avoit eü tort de s'en rapporter simplement à leur autorité, puis qu'ils condamnoient eux-mêmes ce qu'ils avoient approuvé, & que par leur changement & leur repentance, ils avoüoient qu'ils avoient mal fait, d'où il s'ensuivoit que le peuple avoit mal fait aussi de s'en fier à eux. Dira-t-on que le vray service de Dieu ayant été de la première institution, & par conséquent la première Eglise ayant été pure, les peuples eurent tort, lors que le changement arriva, de ne demeurer pas attachés à leurs premiers Pasteurs ; car par ce moyen, rendant à l'Eglise la soumission qu'ils lui devoient, ils eussent empêché sa corruption. Mais dire cela, c'est dire à-peu-près ce que nous voulons. Lors que l'Eglise Latine a commencé de se gâter, les peuples devoient s'y opposer en s'attachant inviolablement à leurs premiers conducteurs, & s'ils l'eussent fait, on n'eust jamais parlé de Réformation. Cependant, ils ne l'ont pas fait, & les Juifs ne le firent pas aussi, ils se laissèrent aller au panchant que tous les hommes ont au mal. *La Cité fidèle devint infidèle, son argent se convertit en écume, & son breuvage fut mêlé d'eau*, comme un Prophète le leur reproche. *Que* devoient-ils faire dans ce mal-heur, falloit-il demeurer dans cet état, sous prétexte de ne plus voir que par les yeux de l'Eglise, de marcher sur ses pas, & de se déposséder de leur conduite pour s'affurer sur la sienne : Non, quoy qu'en dise l'Auteur des Préjugés. Il falloit, au-contraire, remonter jusqu'à la première Eglise, à la première institution de la Religion, aller à la Loy & au

Ef. 1.

témoignage, se régler par là, & tâcher de sauver l'Eglise présente de la ruine où les corrupteurs l'avoient précipitée ? C'étoit-là le devoir des gens de bien, un sentiment contraire eust été criminel. Mais cela fait voir nettement combien est fautive & pernicieuse la maxime de l'Auteur des Préjugez.

Dans la Pré-
face.

Dira-t-on, pour se mettre à-couvert, qu'il-y-a bien de la différence de l'Eglise Judaïque visible, à la Chrétienne, que celle-cy a des droits, des privilèges, & des promesses que l'autre n'avoit pas. Car elle a une autorité souveraine sur la foy de ses enfans, un privilège de ne pouvoir jamais errer, & des promesses de visibilité perpétuelle ? Mais pour en venir-là, il faut premièrement renoncer à toutes ces preuves générales sur lesquelles on fonde l'obéissance absolue à l'Eglise Latine. Il ne faut plus dire, comme fait l'Auteur des Préjugez, que l'obscurcissement de nostre esprit, nos préjugez personnels, l'incertitude où nous sommes de nous tromper en nos jugemens, l'accablement de mille soins, & de mille nécessitez temporelles qui nous occupent presque tous entiers, & qui ne nous permettent de donner que peu de tems à l'examen des véritéz de la Religion, le défaut des secours nécessaires, l'ignorance & l'esprit étroit & borné de la plupart des hommes nous obligent à nous en rapporter à l'Eglise. Tout cela n'est plus d'usage, dès qu'on se rétraint au privilège de l'Eglise Chrétienne. Car ces mêmes raisons générales avoient lieu du tems de l'Eglise Judaïque, les hommes ne voyoient pas plus clair qu'aujourd'huy, ils n'étoient pas plus assurez en leurs jugemens, ils n'étoient pas moins accablés d'affaires temporelles, ils n'étoient pas moins dépourvus des aydes nécessaires pour l'examen des véritéz de la Religion, il n'y avoit pas moins d'ignorés, & d'esprits étroits qu'aujourd'huy, & tout cela ne faisoit pourtant pas qu'on deust suivre aveuglément les Pasteurs ou les Cōducteurs ordinaires. Ce ne sont donc que des couleurs, & des prétextes frivoles, qui n'ayant pas eû de force alors, ne peuvent en avoir maintenant. Il ne faut plus

Dans la Pré-
face.

dire, comme fait l'Auteur des Préjugez. *Qu'il est certain que Dieu peut sauver les hommes, & mesme les plus ignorans, & les plus simples. Qu'il ne leur offre, néanmoins, à tous, aucune autre voye de salut, que celle de la véritable Religion. Qu'il faut donc qu'il soit non seulement possible, mais facile de la reconnoître. Que cependant, il est clair qu'il-ny-a point de voye plus difficile, plus dangereuse & moins proportionnée à toute sorte d'esprits, que celle de l'examen de tous les dogmes.* On peut également appliquer toutes ces propositions au tems de l'Ancien Testament, de-mesme qu'à celui du Nouveau, Dieu y vouloit sauver les hommes, il n'y avoit autre voye de salut que celle de la véritable Religion. Elle devoit donc estre facile à connoître, & la voye de l'examen n'éroit ni moins dangereuse, ni plus proportionnée à toute sorte d'esprits, qu'elle l'est aujourd'huy. Cependant, tout cela n'avoit aucune force pour empêcher les Fidèles d'examiner. On n'en sauroit donc aujourd'huy tirer la conséquence qu'on se propose. Je dis la même chose de tous les autres inconvéniens qu'on trouve à laisser à chacun le droit d'examiner l'état de la Religion par l'Ecriture, & de n'en croire pas entièrement ses Pasteurs, comme, que c'est introduire un principe de Schisme & de division ; que chacun s'établira juge de l'Eglise, que chacun se fera une Religion à sa fantaisie, que c'est une témérité aux particuliers de s'imaginer qu'ils auront plus de lumières & plus de sagesse que toute l'Eglise, & autres choses semblables. On voit que tous ces mouvemens

sont vains & inutilement relevez ; car s'ils estoient bons, & solides, estant généraux comme ils sont, ils seroient de tous les tems, & de tous les lieux, & ils eussent eû leur force en faveur de l'Eglise Judaïque, comme on veut qu'ils concluent en faveur de la Latine.

En second lieu, ces droits, ces privilèges, & ces promesses qu'on veut attribuer à l'Eglise Chrétienne visible, à l'exclusion de la Judaïque, sont évidemment nuls si on les fait dépendre précisément du Christianisme. Car comme je l'ay déjà remarqué, l'Eglise Grecque, l'Arménienne, la Nestorienne, l'Ethiopienne, y pourroient prétendre aussi justement que la Latine, & néanmoins, la Latine se les applique en particulier, au préjudice de toutes les autres. Il faut donc, ou qu'on nous dise la raison qu'elle a de s'approprier des droits, des privilèges, & des promesses communes, & de faire que ce qui regarde le corps de l'Eglise universelle luy devienne particulier ; ou il faut qu'on nous montre qu'en effet ce ne sont point des droits, des promesses, & des privilèges communs à toutes les sociétés Chrétiennes, & qu'ils sont particuliers à l'Eglise Latine. Mais on ne sauroit faire ni l'un ni l'autre. Car ni la Nature ni la Grace ne donnent point de privilèges ou de droits aux Latins, à l'exclusion des autres Chrétiens. Ils ne sont ni plus maîtres des connaissances, ni plus infailibles que les autres, le Christianisme est uniforme par tout. L'Ecriture ne contient aussi aucune promesse particulière pour eux ; au contraire, S. Paul dit *qu'en Jesus Christ il n'y a ni Juif, ni Grec, ni Barbare, ni Scythe, ni serf, ni franc, mais que Christ est tout & en tous.* Ainsi, l'Eglise Latine n'a nulle raison de vouloir tirer à soy ce qui seroit de droit commun, ni de prétendre à des privilèges particuliers. Coloss. 3.

Mais, au fond, nous avons fait voir dans les Chapitres précédens que ces prétendus privilèges d'infailibilité qu'on attribue à l'Eglise Chrétienne visible, & ces promesses de visibilité perpétuelle, au sens qu'on entend la visibilité, sont des chimères qui n'ont aucun fondement ni dans l'Ecriture, ni dans la raison. Et quant à ce droit d'autorité souveraine, on ne peut l'alléguer icy que mal-à-propos. Car c'est-ce qui est maintenant en question, & dont nous faisons voir la fausseté par l'exemple de l'Eglise Judaïque. Or on tire de cet exemple une conséquence contre la Latine, parce que si cette prétention eust été autrefois pernicieuse & destructive de la Religion & de la vraie Eglise, comme on voit qu'elle l'eust été, il s'ensuit qu'elle le seroit encore aujourd'huy. Si donc on ne met en avant quelque autre différence entre les deux tems, & les deux Eglises, qui empêche ma conclusion, l'argument demeure en son entier ; car il ne suffit pas pour le renverser, de dire simplement, que l'Eglise Chrétienne a cette autorité, & que la Judaïque ne l'avoit pas, il en faut donner la raison.

3. Mais, pour continuer nos réflexions, si la maxime dont il s'agit estoit véritable, je veux dire que les hommes deussent rendre à leurs Pasteurs ordinaires une obéissance aveugle pour les choses de la Religion, *voir par leurs yeux, marcher sur leurs pas, & se dépouiller de leur conduite pour s'assurer sur la leur,* les Juifs qui rejetterent Jesus Christ & sa doctrine, pendant les jours de sa Predication, ceux qui demandèrent sa mort à Pilate en criant contre luy *ôre, ôte, Crucifie-le,* & ceux, enfin, qui rejetterent la parole de ses Apôtres,

& qui au-lieu de se convertir les persécutèrent, se trouvoient suffisamment justifiés de leur fière incrédulité & du parricide détestable qu'ils commirent en la personne du Fils de Dieu. Car que firent-ils qui ne fust une juste suite de ce principe ? Ils ne voulurent pas écouter les censures que Jesus Christ faisoit des traditions & de la doctrine des Scribes & des Pharisiens ; leur Eglise admettoit ces Traditions. Ils ne voulurent pas croire que ce Jesus fust le véritable Messie ; leur Eglise avoit déterminé que qui le croiroit seroit chassé de la Synagogue. Ils rejetterent les preuves qu'il leur en donnoit par l'Ecriture ; ce n'étoit pas à eux à juger du véritable sens de l'Ecriture, & l'Eglise Pentendoit autrement. Ils demandèrent qu'il fust Crucifié ; l'Eglise l'avoit condamné comme un Séducteur, ennemy de Moïse, & de la Loy, ce n'estoit pas à eux à s'en informer plus avant. Ils rejetterent les miracles ; l'Eglise les rejettoit aussi, & disoit, qu'il chassoit les démons par la puissance de Belzéubub. Ils ne voulurent point écouter les Apôtres ; l'autorité de l'Eglise le leur défendoit. Jusques-là leur conduite est dans les règles, supposé que le principe de l'Auteur des Préjuges soit légitime, & ces misérables luy-ont bien de l'obligation de leur fournir des armes pour se défendre.

4. Cette maxime de l'Auteur des Préjuges tire encore de plus grandes absurditez après-foy. Elle fournit des accusations contre Jesus Christ mesme, contre ses Apôtres, & contre ceux qui se convertirent par leur parole. Si les fidèles, par les loix de leur soumission à l'Eglise, ne doivent point avoir d'autres yeux que les siens, pourquoy Jesus Christ s'est-il présenté immédiatement aux peuples, que n'a-t-il fait premièrement reconnoître & approuver à l'Eglise sa vocation céleste, la gloire de sa Personne, & la dignité de sa charge, avant que de prêcher aux peuples ? Il estoit le Maître, dira-t-on, & l'Eglise n'avoit elle-mesme d'autorité que par luy. Cela est vray ; mais si le peuple doit à l'Eglise une obéissance absolue, il la luy doit tout le tems que le Maître demeure inconnu. Il falloit donc commencer par se faire connoître à elle, & luy ouvrir les yeux, pour les ouvrir en mesme tems à tout le peuple. Si Jesus Christ eust esté reconnu pour ce qu'il estoit en effet, il n'y a point de doute qu'il Peust salu écouter seul sans dépendance de l'Eglise, de laquelle il est le souverain Seigneur ; mais il ne l'estoit pas encore, & jusqu'à cette connoissance, le peuple estoit toujours obligé, sur le principe de l'Auteur des Préjuges, à ne voir que par les yeux de l'Eglise, à laquelle Dieu l'avoit soumis. S'agissant donc d'abord de cette question, si Jesus Christ estoit le Fils de Dieu, le Messie promis, ou s'il ne l'estoit pas, & les fidèles n'en devant croire que ce que l'Eglise leur en diroit, il ne pouvoit que s'adresser à elle, & non aux fidèles immédiatement. Cependant, il est vray que Jesus Christ ne s'adressa ni aux Sacrificateurs, ni aux Scribes, ni aux Pharisiens, ni aux Docteurs ; il prêcha son Evangile au simple peuple, il entra ses disciples, & ce fut parmy le peuple qu'il fit presque tous ses miracles, enfin luy-mesme rendoit grâces à son Pere, de ce qu'il avoit caché ses mystères aux sages & aux entendus, & qu'il les avoit révélés aux petits. D'où peut procéder une conduite si contraire à cette souveraine autorité dont on veut révéler aujourd'huy l'Eglise, c'est-à-dire les Pasteurs, à l'égard des Laïques ? Il n'est pas difficile de le comprendre, c'est que Jesus Christ n'agissoit nullement sur ce principe,

principe, ni ne le reconnoissoit pour bon. Car s'il l'eust reconnu, il n'eust jamais souffert que les peuples l'eussent violé, il eust pris une autre voye pour se faire connoître à eux, & il eust employé pour cela le ministère de l'Eglise.

5. On peut dire la même chose des Apôtres, si les peuples s'en doivent entièrement rapporter à l'Eglise, dans les matières de la Foy & de la Religion. Pourquoy les Apôtres ont-ils sollicité les Juifs d'embrasser leur doctrine, que les Juifs ne pouvoient même écouter sans crime? Ils avoient dira-t-on commandement de leur Maître de prêcher son Evangile. Je l'avoue, mais les Juifs vivoient sous une Eglise qui s'estoit ouvertement déclarée contre leur prédication, & ils leur pouvoient dire, selon la maxime de nos Messieurs, c'est inutilement que vous nous prêchez, que vous faites des miracles, & que vous alléguez les Ecritures; nous voyons par les yeux de l'Eglise, nous écoutons par les oreilles, nous marchons sur les pas, & nous-nous sommes dépouillés de notre propre conduite pour nous reposer sur la sienne. C'est notre devoir, & la loy qui nous est imposée, pourquoy nous tentez-vous de la violer? Supposons qu'un Juif, après avoir entendu une de ces divines & admirables prédications de S. Paul, se fust adressé à luy, & qu'il luy eust demandé quelle autorité il prétendoit donner à cette nouvelle Eglise Chrétienne qu'il prenoit tant de soin d'établir, s'il n'entendoit pas que ses enfans luy rendissent une obéissance aveugle, & qu'ils s'en rapportassent à leurs Pasteurs, pour les décisions de la foy, sans se mêler eux-mêmes de chercher le véritable sens de l'Ecriture. Supposons encore que ce grand Apôtre luy eust répondu, selon la maxime de l'Auteur des Préjugés, *Qu'il est vray que l'obscurcissement de notre esprit, & nos préjugés nous peuvent empêcher de voir dans l'Ecriture, des vérités qui y sont clairement contenues, que personne ne se peut assurer qu'il ne soit pas du nombre de ceux qui se trompent. Que ce doute est terrible, mais que ce qui augmente encore infiniment le juste effroy qu'il doit causer, c'est qu'il faut nécessairement que les hommes prennent party & fassent ce choix si important (savoir de la Religion qu'ils doivent suivre) dans l'accablement de mille soins, & de mille nécessitez temporelles qui les occupent presque tout-entiers, & qui ne leur permettent de donner que peu de tems à l'examen des vérités de la Religion. Que la plupart manquent des secours nécessaires, que la moitié des Chrétiens ne saura pas lire, les autres n'entendront que leur langue naturelle, les autres auront l'esprit si étroit & si borné qu'à-peine pourrout-ils concevoir les choses les plus faciles. Enfin, qu'il n'y a point de voye plus difficile, plus dangereuse, & moins proportionnée à toute sorte d'esprits, que celle de l'examen particulier de tous les dogmes. Que l'exclusion de cette voye conduit d'elle-même à celle de l'autorité, puis-que tout homme qui est obligé de savoir la vérité de quelque chose, & qui ne la peut apprendre par luy-même, la doit nécessairement apprendre d'autrui. Qu'on aura donc raison de ne point hésiter de prendre l'Eglise Catholique pour guide, d'emprunter ses lumières dans le discernement des vérités de la foy, & de se croire mille fois plus assuré en la suivant, que si l'on s'estoit abandonné aux foibles efforts de la raison. Dites-moy, je vous prie, si ce discours eust esté fort propre pour la conversion de ce Juif, & si l'n'eust pas répondu justement. Qu'il estoit luy aussi dans le doute de se*

tromper, & de prendre un mauvais party par les mêmes raisons qui venoient de luy estre alléguées, d'où il concluait, qu'il estoit obligé à se ranger à l'autorité de l'Eglise Judaïque, *qui estoit la plus éminente qui fust au monde, parce que s'il-y-avoit des Sectes qui luy disputassent la vérité des dogmes, il-n'y-en-avoit-point qui luy pussent contester avec quelque vray-semblance, cette éminence d'autorité qui naît des marques extérieures, selon le langage de l'Auteur des Préjugés.* Qu'il la prenoit donc pour guide, & se croyoit mille fois plus assuré en la suivant, que s'il s'estoit abandonné aux foibles efforts de sa raison. Qu'au reste, il trouvoit étrange que les Apôtres de Jesus Christ voulussent violer, à l'égard de l'Eglise Judaïque, un principe qu'ils avoient dessein d'établir en suite pour la conservation de la leur, qu'ils agissoient alors sur cette maxime, que chacun doit examiner les dogmes de la foy, & chercher la véritable Religion par soy-même, sans s'en fier absolument à ses Pasteurs ordinaires, puis-que nonobstant la condamnation que l'Eglise avoit prononcée contre-eux, ils vouloient qu'on les écoutast. Mais que dans la suite, ils changeroient bien-tost de maxime envers ceux qu'ils auroient convertis, & les obligeroient à dépendre aveuglément de leurs conducteurs, & que cette inégalité ne paroïssoit pas sincère. Dites-moy, je vous prie, encore une fois, si le Juif n'auroit pas eû quelque raison, & si la maxime de l'Auteur des Préjugés n'est pas la plus ruineuse aux intérêts du Christianisme qui se puisse concevoir? Elle ouvre la porte aux Juifs pour défendre leur incrédulité, pour justifier leurs attentats, & pour calomnier Jesus Christ même, & ses bien-heureux Apôtres.

6. Que ne pouvoient pas dire ces infidèles contre ceux qui se convertissoient? Ils les pouvoient traiter de téméraires, de présomptueux, de rebelles, de schismatiques, de violateurs de l'ordre, de gens qui vouloient avoir un esprit particulier, qui se rendoient juges de l'Eglise, & qui la dépouilloient de sa légitime autorité, pour s'en revêtir eux-mêmes. Mais ce qu'il-y-a de plus scandaleux, c'est qu'à-mesure que le principe que nous combattons ouvroit la bouche aux ennemis de l'Evangile, il la fermoit à ces nouveaux Chrétiens, & leur ôtoit les moyens de se justifier. Car qu'eussent-ils dit à quoy les autres n'eussent incontinent répliqué par une simple application de ce principe? Eussent-ils dit, qu'ils avoient reconnu par l'Ecriture, par Moyse, & par les Prophètes, que Jesus estoit le véritable Messie? Mais on leur eust répondu, que c'estoit à l'Eglise, & non à eux, à juger du véritable sens de l'Ecriture. Eussent-ils dit, que Jesus & ses Apôtres avoient une vocation extraordinaire? Mais on leur eust dit aussi, que ce n'est pas à des particuliers à juger si ceux qui se disent extraordinairement envoyez le sont en effet, que c'est donner lieu aux impostures, que l'Eglise doit faire ce discernement, & qu'elle avoit hautement déclaré que ceux-cy ne l'estoient pas. Eussent-ils allégué les miracles de Jesus & de ses Apôtres? Mais on leur eust répondu de-même, qu'ayant de vrais & de faux miracles, ce n'est point à des gens qui doivent une absolue obéissance à leurs conducteurs, à entreprendre de les discerner, mais à l'Eglise qui s'en estoit déjà expliquée, quand elle avoit dit que *Jesus chassoit les démons par le Prince des démons.* Se fussent-ils plaints des desordres & des corruptions qui régnoient dans l'Eglise Judaïque? Mais on leur eust dit,

qu'ils estoient des enfans ingrats & dénaturez, qui se soulevoient contre leur mère, & qui ne songeoient qu'à la deshonor, & que quoy qu'ils pussent dire, ils devoient *emprunter ses lumières dans le discernement des vérités de la foy, & se tenir assurez, en la suivant.* Enfin, ce principe ne semble fait que pour donner une pleine victoire au Judaïsme sur le Christianisme.

7. Mais il-y-a plus; car les Payens s'en pouvoient prévaloir cõtre les premiers Prédicateurs de l'Evangile, pour arrêter leurs progrès. J'avouë que les Payens n'appeloient pas leur société religieuse l'Eglise. Mais qu'est-ce que le nom y fait ? N'étoient-ils pas unis en société de Religion, n'avoient-ils pas leurs conducteurs, leurs prestres, leurs sacrificateurs, leurs souverains Pontifes ? Mettez-leur donc en main la maxime de l'Auteur des Préjugez, avec les fondemens sur lesquels il l'établit, l'obscurcissement de l'esprit des hommes, le doute de se tromper, l'accablement des affaires temporelles, le défaut des aydes nécessaires, & tous ces autres prétextes qu'il nous propose pour nous laisser conduire aveuglément, cela produira le même effet qu'entre les mains des Juifs. Les Payens n'eussent pas manqué de s'en servir pour s'empêcher d'écouter les Prédicateurs, pour justifier la fermeté avec laquelle ils résistoient à l'Evangile, pour éluder les miracles, pour condamner les Apôtres mêmes, & ceux qui le convertissoient en les écoutant, comme des gens qui violaient un ordre qu'ils reconnoissoient eux-mêmes nécessaire. On eust eu beau leur dire. Vous n'avez pas la véritable Religion, vous n'êtes pas cette Eglise à qui l'on doit une soumission absolue, nous avons une vocation extraordinaire & céleste, nous la prouvons par des miracles. Le peuple Payen leur eust répondu, selon les instructions de l'Auteur des Préjugez. Toutes ces choses font en question entre nos conducteurs & vous, nous ne pouvons les décider de nous-mêmes, *l'obscurcissement de nostre esprit, le peu d'assurance que nous avons de ne nous pas tromper, le juste effroy que ce doute nous doit causer, l'accablement de mille soins qui ne nous permettent de donner que peu de tems à l'examen des vérités de la Religion; tout cela nous empêche de vous écouter, & nous attache inviolablement à la plus éminente autorité qui soit au monde, & nous la découvrons sans-peine dans nostre société, parce que s'il-y-a des sects qui lui disputent la vérité des dogmes, il-n'y-en a point qui lui puissent contester avec quelque vray-semblance cette éminence d'autorité qui naist des marques extérieures.* En effet, laissant à-part les dogmes, les cultes & la Religion même dans le fond, on ne pouvoit contester à la société des Payens toutes ces marques extérieures sur lesquelles on veut fonder l'autorité, & les Chrétiens n'étoient pas en état de s'égalier à eux à-cet-égard. Voulez-vous le consentement des peuples : Toute la terre estoit à eux. Cherchez-vous l'antiquité ? Ils estoient presque de-tout-tems. Demandez-vous la prospérité temporelle ? C'étoit, disoient-ils, leur Religion qui avoit fait l'Empire. Voulez-vous de la magnificence ? Qu'y-avoit-il de plus magnifique que leurs Temples, & de plus éclatant que leurs solemnitez ? Voulez-vous de l'unité ? Dans la pluralité de leurs Dieux, & dans la diversité de leurs cérémonies, ils entretenoient entre-eux la paix, & adoptoient même les Dieux les uns des autres. Demandez-vous des miracles ? Ils se vantoient d'en avoir, & des plus illustres, comme des Oracles qui prédisoient l'avenir, des apparitions

de Dieux, des guérisons, & des résurrections de morts. Il n'y-avoit donc rien qui pût ouvrir la bouche aux Apôtres, que la faulxeté de la Religion Payenne, & la vérité de la Chrétienne. Mais il falloit entrer, pour cela, dans la voye de l'examen, & y faire entrer les peuples qu'ils desiroient convertir. Or c'est justement ce que le principe de l'Auteur des Préjugés eust empêché comme nous venons de voir. D'où il s'en suit, que c'est un principe pernicieux, contraire à Jesus Christ, à ses Apôtres, & aux véritables intérêts de l'Evangile.

Mais ne peut-on rien répondre à ces dernières réflexions que je viens de faire ? Il me semble qu'on ne peut dire que deux choses, l'une, que ceux qui se convertissoient à la parole des Apôtres & des autres Prédicateurs de la Grace, estoient poussés à les écouter, contre l'ordre, par une inspiration secrète qui leur disoit d'en user ainsi ; l'autre, que Jesus Christ & ses Apôtres prouvoient leur vocation extraordinaire, céleste, & plus éminente que celle des Pasteurs ordinaires par des miracles, & qu'en ce cas, les fidèles sont obligés de passer par dessus l'ordre, & d'écouter ceux qui leur sont ainsi envoyés, même contre l'autorité de l'Eglise.

Pour la première, je ne croy pas que des personnes sages la doivent admettre. Car si l'on conçoit ces inspirations secrètes comme des mouvemens intérieurs qui forment des desirs forts & fréquens de faire une chose, sans en suggérer aucune raison, l'Esprit de Dieu n'agit point ainsi dans la conversion des hommes. Il agit selon le témoignage de S. Paul, comme une lumière *qui illumine les yeux de l'entendement, afin que nous sachions quelle est l'espérance de nostre vocation.* Lors que ces desirs & ces mouvemens intérieurs s'opposent à un devoir auquel nous sommes naturellement engagez, ils doivent plutôt passer pour des tentations que pour des inspirations, & un homme de bien est obligé à les repousser sous cette qualité, au lieu de les suivre. Bien-loin donc que ces prétendues inspirations qui tendoient à faire écouter les premiers Prédicateurs de l'Evangile eussent eû leur effet, qu'au contraire, elles en eussent davantage éloigné la conscience, parce qu'elles se fussent trouvées opposées à un devoir, supposé qu'on doive une entière obéissance à l'Eglise dans les choses de la foy. Il s'agit de savoir si l'on doit examiner la Religion ou non, l'ordre dit-on veur qu'on ne le fasse pas, une inspiration aveugle qui n'est appuyée d'aucune raison, & qui ne peut avoir aucun caractère certain de Divinité, ne peut jamais estre assez forte pour autoriser une violation de l'ordre, Mais peut-elle estre alléguée pour servir d'excuse envers la société religieuse à laquelle on estoit soumis, car si la société a un droit de Souveraineté sur vous, elle n'est pas obligée de s'en dépouiller dès qu'on luy parlera d'une inspiration, & l'on ne sauroit que mal-défendre la cause des premiers Chrétiens par cette voye. Que si l'on entend que ces mouvemens intérieurs estoient appuyés de quelque raison, qu'ils n'estoient pas entièrement aveugles, c'est cette raison qu'il faut produire, & ne parler pas d'inspiration.

Cette raison donc, à mon avis, ne peut-estre autre que les miracles que Jesus Christ & les Apôtres faisoient, & par lesquels ils prouvoient leur vocation divine, & extraordinaire. J'avoué que si l'on suppose que tous les hom-

mes ont droit de s'éclaircir par eux-mêmes de la vérité des choses, il n'y-a rien de plus vray que de dire, que Jesus Christ & les Apôtres se sont faits écouter par leurs miracles, & que leurs miracles ont servy à prouver leur vocation céleste. Car leurs miracles ont appliqué d'abord l'esprit des hommes à considérer ce qu'ils enseignoient, & en suite, joignant les miracles à la doctrine, ils ont veu que ces deux choses se soutenoient mutuellement, qu'elles ne se démentiroient point, & que l'une & l'autre avoient des caractères de Divinité; ils ont donc conclu de-là, que leur vocation étoit divine & extraordinaire. Mais si l'on suppose le principe de l'Auteur des Préjugés, il n'y-a rien de plus faux, que de dire que leurs miracles obligeassent les hommes à les écouter, & qu'ils leur prouvassent la vocation extraordinaire. Car ce principe étant, comme il est fondé sur l'obscurcissement de nostre esprit, sur l'incertitude de nos jugemens, & sur la facilité que nous avons à nous tromper, il est manifeste qu'il le faut étendre jusqu'aux miracles, parce qu'il y-en-a de vray & de faux, de bons & de mauvais, & que les faux Prophètes en font aussi bien que ceux qui sont envoyez de Dieu. Il y-faut donc faire un discernement, & un discernement qui n'est pas aisé à faire; car les Anges de ténèbres se déguisent en Anges de lumières. Or la raison de l'obscurcissement de l'esprit, de l'incertitude de nos jugemens, & de la facilité que nous avons à nous tromper, a, si vous voulez plus de lieu dans ce discernement, que dans celuy de la doctrine. On y peut estre facilement surpris; Et par conséquent, on doit laisser faire ce discernement à l'Eglise, & suivre encore en cela les lumières & ses décisions. Et si vous donnez aux plus simples, à ces petits, par exemple, par Jesus Christ dir, que les Mystères leur ont été révélez, si vous leur donnez, dis-je, le droit & la liberté de juger de cette importante & capitale question, sçavoir, si la vocation d'un homme est divine & extraordinaire, ou si elle ne l'est pas, si les miracles sont d'un vray Ministre de Dieu, ou d'un faux Prophète, s'il est un véritable Ange de lumière, ou un Ange de ténèbres déguisé, & d'en juger mesme après l'Eglise, & contre l'Eglise, je ne voy pas qu'on leur puisse refuser le droit & la liberté de juger aussi de la doctrine, & des points de la Religion, dont la juste connoissance n'est pas, à beaucoup près, si difficile.

Dieu avoit averty son peuple de ne se pas laisser tromper à la première apparence des miracles, & il avoit ordonné qu'on en jugeast par la doctrine, d'où il s'ensuit, que le discernement des miracles, & le jugement de la doctrine, sont deux choses inséparables, qui appartiennent de droit aux mesmes personnes. *Quand il se lèvera, dit Dieu, quelque Prophète ou quelque songeur de songes qui vous mettra en avant quelque signe ou quelque miracle, & que ce signe ou ce miracle avien dra dont il vous aura parlé, disant allons après d'autres Dieux, lesquels tu n'as pas connus, & servons-les, tu n'écouteras point les paroles de ce Prophète-là, ni de ce songeur-là; car l'Eternel vostre Dieu vous éprouve pour sçavoir si vous l'aimez de tout vostre cœur.* Il paroist par-là, que le devoir des hommes pour bien juger des miracles, est d'examiner la doctrine de celuy qui les fait. De sorte que si l'on accorde au peuple le droit de discerner les miracles, on ne sauroit le dépouiller de celuy de discerner la doctrine. Jesus Christ suppose la mesme chose, lors qu'il dit, *que de faux Christs, & de faux Prophètes, s'élèveront, & qu'ils feront de grands signes & de grands miracles, pour séduire les*

Deuter. 13.

plus s'il étoit possible ; car comment discerner ces miracles de faux Prophètes, qu'en examinant leur parole ?

Aussi, un homme célèbre dans la communion Romaine n'a pas fait difficulté d'écrire, qu'on doit rejeter les miracles & les personnes qui s'en servent, lors qu'ils sont joints à une doctrine que l'Eglise a condamnée. Ses termes sont considérables, & ils méritent d'être rapportez. L'application, dit-il, & direction du miracle pour prouver la vérité de la doctrine condamnée, est une entreprise si téméraire, & si scandaleuse, qu'elle mérite châtement. Il n'y a point de Catholique au monde qui sache son Credo, & qui l'entende, qui puisse être capable d'une telle persuasion. Quoy ! si l'on oppose aux définitions de l'Eglise l'apparence d'un miracle, y-a-t-il à hésiter, ou à douter, s'il vaut mieux démentir l'Eglise appuyée sur la vérité du miracle, que nier la vérité du miracle appuyé sur l'autorité de l'Eglise ? Saine Pierre nous a appris il y a long-tems ce qui est à faire dans cette rencontre. Il avoit été témoin oculaire de la Transfiguration du Sauveur, & de la gloire qu'il cachoit sous le voile d'une condition passible & mortelle ; & cependant, il se fit plus à l'obscurité des Prophéties, qu'à l'expérience claire & manifeste de ses yeux, Habemus firmiorem Propheticum sermonem. L'autorité de l'Eglise, qui n'est en rien moindre que celle des Prophètes, brise toutes les raisons qui les choquent, & nous devons prendre pour nous, à l'égard de l'Eglise, ce que Saint Pierre ajoute à l'égard des Prophètes, cui bene facitis attendentes, ramassant toute nostre attention pour connoître les vrais sentimens de l'Eglise, & la déformant de tous les miracles, & de toutes les raisons qu'on nous propose, pour nous faire révoquer en doute ce que nous savons que l'Eglise a déterminé. On voit clairement, par ce passage, jusques où il faut porter le principe de l'autorité de l'Eglise, dans la pensée de ceux qui l'admettent, c'est-à-dire, jusqu'à luy soumettre les miracles mesmes. Il dit qu'on doit ramasser toute son attention pour connoître les vrais sentimens de l'Eglise, & la détourner de tous les miracles qui nous pourroient faire révoquer en doute ce que l'Eglise a déterminé. Il dit que ce vouloir servir des miracles pour prouver une doctrine condamnée de l'Eglise, est une entreprise téméraire, scandaleuse, & qui mérite châtement. En effet, dès-qu'on suppose cette maxime qu'il faut rendre à l'Eglise une obéissance absolue, voir par ses yeux, & s'assurer sur sa conduite, les miracles ne peuvent plus faire écouter ceux que l'Eglise aura condamnés ni être considérez que comme de faux miracles, la conséquence est bonne & juste. Mais parce que cela mesme, appliqué au tems de la naissance du Christianisme, justifie les incrédules, condamne le procédé de Jesus Christ & de ses Apôtres, accuse de témérité ceux qui ont cru à leur prédication, détruit l'Evangile, & renverse l'Eglise Chrétienne, c'est une preuve manifeste que la maxime est elle-mesme fautive & téméraire, puis que les conséquences en sont si funestes qu'elles ne laissent ni à Jesus Christ, ni aux Apôtres, aucun moyen pour pouvoir faire écouter leur Evangile aux hommes, en bonne conscience, & les amener au salut.

8. Qu'on me permette de parler avec un peu de force pour les intérêts de nostre Seigneur Jesus Christ. Plus je considère les suites inévitables de cette maxime, plus j'en suis épouvanté. Si les premiers Chrétiens, qui étoient Juifs, n'ont pu écouter la doctrine du Fils de Dieu, ni recevoir ses miracles, sans violer leur devoir envers l'Eglise qui l'avoit condamné, dans quels scru-

Le P. Annat
dans un Ecrit
contre le pré-
sendu miracle
du Port-Royal.

pules ne jette-t-on pas tout ce qu'il-y-a aujourd'hui de Chrétiens au monde? Car enfin, nous sommes les successeurs de ces gens-là, nos Peres ne se sont convertis que par leur Ministère. Si donc on ne peut faire voir nettement qu'ils ont eü eux-mêmes le droit de se convertir; si on établit, au contraire, un principe qui de droit devoit empêcher leur conversion, où en sommes-nous tous tant que nous sommes? Les raisons qu'allégué l'Auteur des Préjugés pour faire que nous nous dépouillions de nostre propre conduite en faveur de l'Eglise, que nous voyions par ses yeux & marchions sur ses pas, avoient lieu pour les Juifs de mesme que pour nous, ils ne pouvoient pas douter que leur Eglise ne fust l'Eglise de Dieu, personne ne luy pouvoit contester cette éminence d'autorité qui naist des marques extérieures, à elle appartenoit l'adoption, la gloire, les Alliances, l'ordonnance de la Loy, le Service Divin & les promesses. *Rom. 9.* Et elle étoient les Peres, les Oracles de Dieu luy avoient été communi, & Jesus Christ mesme étoit né dans son sein selon la chair. Si la maxime des Préjugés est bonne, il faut de toute nécessité qu'elle soit bonne pour cette Eglise, laquelle avoit condamné Jesus Christ, sa personne, sa vocation, ses miracles, sa doctrine, comment ses disciples ont-ils eü encore droit de l'écouter & de le suivre? Nous venons de voir par la raison & par le témoignage d'un homme considérable de nostre siècle, & à qui le plus grand des Roys avoit fait l'honneur de commettre les intérêts de sa conscience, que si cette maxime a lieu qu'il s'en faut rapporter entièrement à l'autorité de l'Eglise, on ne peut plus considérer les miracles lors qu'il s'oppose à cette autorité. Dites-nous donc de quel droit les disciples ont suivy Jesus Christ, de quel droit les premiers convertis, ceux qui ont en suite converty les autres, ont-ils embrassé l'Evangile? Et s'ils l'ont fait sans droit, & contre leur devoir, dans quels labyrinthes nous jettez-vous? Que deviendra l'Eglise Chrétienne, que deviendrez-vous vous-mêmes? Vous formez contre-nous des Préjugés tirez des défauts qui ont paru dites-vous dans les personnes de nos premiers Réformateurs. Vous nous parlez d'une prétendue précipitation avec laquelle les Magistrats de Zurich se réformèrent; vous concluez de-là que sans entrer dans la discussion des points contestez, nous devons renoncer à la Réformation de nos Peres. Répondez donc vous-mêmes aux Préjugés, que selon vostre maxime, les Juifs peuvent former contre les premiers disciples de Jesus Christ, & à la conséquence qu'ils en tireront que sans entrer plus avant dans aucune discussion des points de la Religion, sans examiner ni les miracles, ni les Prophéties anciennes, ni le succès de la prédication Evangelique, ni toutes les autres choses que nous pouvons alléguer en nostre faveur, nous devons renoncer au Christianisme. Vous autorisez vous-mesme leur principe, par un qui luy est tout à fait semblable, que vous posez, & dont vous ne sauriez leur contester l'usage, sans vous détruire; en un mot vous tirez la mesme conséquence qu'eux. Apprenez-nous donc par quel serret & vous & nous pouvons sortir de l'abyssme où vous nous plongez. Si vos Peres, dites vous, se sont réformez mal à-propos, vous devez sans autre examen, renoncer à leur Réformation. Si vos premiers Auteurs, dira le Juif, ont adhéré à Jesus mal à-propos, contre l'obligation qu'ils avoient de s'attacher à l'Eglise, vous devez renoncer à leur Christianisme. Répondez, si vous pouvez, à ces argumens, & mettez vos consciences en repos. Pour nous,

nous n'en sommes pas en peine ; car nous savons que le principe que vous prérez à ces Infidèles est faux. Il n'y a personne qui ne soit en droit d'examiner les points de la Religion, & de discerner par soy-mesme le vray d'avec le faux, le bon d'avec le mauvais, le Divin d'avec l'humain. L'autorité de l'Eglise n'alla jamais jusqu'à nous l'empêcher avec justice, & de cette sorte, on n'a rien à reprocher aux premiers Chrétiens.

9. Mais il ne faut pas quitter ces réflexions, sans en faire une sur l'état de l'Eglise du tems des Conciles de Sirmium, de Milan, & d'Arimini, dont j'ay déjà parlé. Il n'y a personne qui ne sçache, que les Ariens furent alors les maîtres du Ministère Ecclésiastique, qu'ils s'appelloient l'Eglise Catholique, traitant les Orthodoxes d'hérétiques & de perturbateurs, les déposant & les envoyant en exil. *Le venin des Ariens*, dit Vincent de Lerins, *n'avait pas seulement*

Vincent. Li-
rinceus Com-
mon. 1. cap.
6.
Phocbad.
contra Aria-
nos Nazim
ab initio.

infecté une partie du monde, mais presque tout le monde, & presque tous les Evêques Latins, les uns par force, les autres par simplicité, s'étant laissé tromper, se trouvoient engagés dans les ténèbres de l'erreur. Nous sommes dans cet état, disoit Phebadius, *que si nous voulons estre appellez Catholiques, si nous faut embrasser l'Hérésie, & néanmoins si nous ne rejetons pas l'Hérésie, nous ne serons pas vraiment Catholiques.* Dieu se conserva, pourtant, encore quelques Evêques, peu en nombre, mais grands en courage, & ce petit reste fut comme une étincelle qui servit en suite à rallumer le feu de la Foy dans l'Eglise. Appliquez-leur donc la maxime que nous combattons maintenant, & jugez des conséquences qu'on en pouvoit tirer contre-eux & contre les Fidèles qui les écouoient & qui lisoient leurs écrits. La moindre est qu'ils étoient des Schismatiques, & des corrompeurs du peuple, qui après avoir eux-mêmes violé l'obéissance qu'ils devoient à l'Eglise, sollicitoient les autres à la violer. Ils eussent eü beau-dire, qu'ils avoient l'Ecriture pour eux, qu'ils avoient le Concile de Nicée ; on leur eust répondu, qu'il n'étoit plus tems de disputer, qu'il falloit se soumettre, & acquiescer aux définitions de l'Eglise, puis que le devoir des Fidèles est de se dépouiller de leur propre conduite, pour s'assurer sur celle de l'Eglise. Cependant, ils ne laissèrent pas de soutenir généreusement la vérité, de disputer, & d'écrire pour elle, de s'adresser non seulement aux Evêques, mais aux peuples, de se défendre mesme contre ce beau nom d'Eglise qu'on leur mettoit en avant, & les paroles de Saint Hilaire sur ce sujet sont dignes d'une particulière considération. *L'Eglise*, dit-il, *épouvante les hommes par des*

Hilar. ad-
vers. arianos.

exils, & par des prisons, & les contraint à croire ce qu'elle dit, elle qui n'a été crüe que par les exils & les prisons quelle a souffertes. Celle qui n'a été consacrée que par la persécution des hommes, dépend aujourd'huy de leur bon plaisir dans leur communion. Elle chasse les Presbres, ne se souvenant plus que c'est par le bannissement de ses Presbres qu'elle s'est accrüe. Elle se glorifie que le monde l'ayme, elle qui ne pouvoit estre à Jesus Christ si le monde ne l'eust haïe. C'est-là la comparaison de l'Eglise comme elle nous a été donnée autrefois, avec cet état perdu où elle est maintenant, & c'est ce que crient hautement les choses mesmes qui sont devant les yeux, & dans la bouche de tous. Peut-on estre assez téméraire pour soutenir qu'alors il falust s'en remettre à l'autorité de l'Eglise, voir par ses yeux, marcher sur ses pas, & se reposer sur sa conduite ? Dira-t-on que certe poignée de gens de bien qui nous ont rétabli le Christianisme, n'étoient que des rebelles, & des esprits présomptueux ?

présumptueux ? Appellera-t-on leurs Ecrits, & leurs lettres aux peuples, des tentations & des subornations ? Justifiera-t-on les dépositions, les exils, & les persécutions qu'ils ont si constamment soutenuës ? Dira-t-on que les fidèles qui les ont écoulez estoient des téméraires & des sacrilèges, & que ceux au contraire, qui se sont soumis aux décisions de l'Eglise, estoient des gens de bien qui ne faisoient que leur devoir, & que nous-mêmes aujourd'hui, qui avons reçu le Christianisme par les mains de ce petit nombre, ne sommes que des sectateurs de rebelles, & de Schismatiques ? C'est pourtant tout cela qu'il faut dire, si l'on suppose le principe de l'obéissance absoluë. Il paroist donc que ce principe est faux & injuste, inventé pour la ruïne de la Religion.

10. En effet, une obéissance absoluë, & une entière résignation à la conduite d'autrui, pour les choses qui regardent la foy & la conscience, est un devoir que nous ne pouvons rendre légitimement qu'à Dieu, qui est la première vérité, le premier principe de la droiture. On ne peut soumettre son entendement & son cœur à la parole de quelqu'un, pour croire aveuglément ce qu'il dit, qu'on ne luy rende une espèce d'adoration ; car il n'y a point d'hommage qui aille au-delà d'une soumission intérieure aveugle. C'est un acte infiny, à la manière que la créature en peut faire d'infinis, c'est-à-dire, sans bornes, sans réserve, sans mesure. C'est donc un acte qui ne peut appartenir qu'à Dieu immédiatement, qu'on ne doit pas transporter à l'Eglise, si l'on ne veut adorer l'Eglise, & auquel, par conséquent, une Eglise ne peut jamais prétendre, qu'elle n'usurpe les droits de Dieu.

11. Dieu luy-même a tellement tempéré son droit, que bien-souvent il n'en use pas absolument, mais il laisse à notre esprit la liberté de juger des vérités qu'il nous propose. Car souvent il y-a dans les choses qu'il nous enseigne des caractères qui marquent également leur vérité, & leur divinité, en sorte que ces deux conclusions, *Cette doctrine est vraie, Cette doctrine est de Dieu*, se tirent tout à la fois, sans dépendance l'une de l'autre. Il en est de-même de ses commandemens, ils portent le plus souvent les caractères de leur justice naturelle, aussi-bien que ceux de leur Divinité, & il nous donne lieu de les recevoir, non-seulement par un acte d'obéissance, mais aussi par un acte de jugement. Comme c'est de luy que nous tenons cette admirable faculté qui discerne le vray d'avec le faux, le bien d'avec le mal, par des caractères imprimés dans les choses-mêmes, il n'a pas voulu nous en ôter l'usage dans la Religion. Au-contraire, c'est d'ordinaire par cet usage qu'il nous attire, il nous convainc, premièrement, de la vérité de quelques doctrines, il nous fait reconnoître, ensuite, la liaison nécessaire que celles-là ont avec d'autres qu'il nous révèle, & dont la vérité ne paroist pas si clairement, étant détachées des premières, & il nous les fait recevoir par cette liaison. Il nous fait voir la droiture de ses préceptes, l'horreur des vices qui leur sont opposez, & de cette manière, il gagne nos cœurs en se servant même de nostre raison. Ce n'est pas que nous ayons droit de rejeter quelques-unes des choses qu'il nous enseigne. Non sans doute, parce qu'ouï nostre intelligence defaut pour découvrir les caractères de vérité ou de justice, dans les choses qu'il nous enseigne, ou qu'il nous ordonne, son autorité vient au secours. C'est Dieu qui le dit, C'est Dieu qui le commande. Mais il n'en est pas de même à l'égard

de l'Eglise, l'Eglise n'est point Dieu, elle est un interprète, & un ministre de Dieu: Elle doit donc nous montrer dans tout ce qu'elle enseigne pour la foy, ou qu'elle ordonne pour la conscience, des caractères de vérité, & de droiture, dans les choses mesmes, ou des caractères de Divinité; quand cela manque, elle n'y sauroit suppléer par son autorité; car en ce cas, son autorité n'est purement qu'humaine, & une autorité humaine ne suffit ni pour la foy, ni pour la conscience. Ainsi, tout homme a droit d'examiner ce qu'elle enseigne, & de rejeter ce qui est au-delà de la parole de Dieu.

12. Enfin, que ces Messieurs nous disent s'il leur plaît si dans cette question mesme touchant l'autorité souveraine de l'Eglise Latine, & l'obligation où chacun est de s'en tenir à ses décisions, ils entendent qu'on s'en rapporte à l'Eglise Latine, & qu'on le croye ainsi simplement, parce qu'elle le dit sans autre examen, ou s'ils veulent bien que chacun ayt le droit d'examiner de quelle nature, de quelle étendue, & de quelle force est cette autorité, & jusqu'où va l'obéissance qu'on luy doit rendre. Il n'y a pas d'apparence qu'ils disent le premier; car cette autorité ne se peut établir elle-mesme. Quand elle sera établie on s'en rapportera à elle pour les autres choses; mais lors qu'il s'agira de son propre établissement, il faut qu'il vienne d'ailleurs, & qu'il y ait, pour cela, des preuves capables de nous persuader. A quel propos nous parleroit-on des marques extérieures, qui sont, dit l'Auteur des Préjugez, qu'on découvre sans peine cette éminence d'autorité qui est dans l'Eglise Catholique, si l'on ne laissoit encore aux fidèles le droit de voir non plus par les yeux de l'Eglise, mais par les leurs propres, ces marques extérieures, & de les examiner? Or cela estant, on voit qu'il faut toujours accorder aux hommes le droit d'un jugement qui se fasse par leurs propres lumières, & le leur accorder dans la question la plus importante de toutes; savoir, celle de choisir une règle & un principe fixe de leur conduite, & de leur foy, une autorité sur laquelle leur esprit & leur conscience puisse subsister, & jouir d'un parfait repos. Il faut le leur accorder dans une question qui n'est nullement facile à vider; car outre qu'il faut voir ces marques extérieures de l'Eglise Latine, qui luy concilient, dit-on, tant d'autorité, il faut voir aussi si il n'y en a point d'autres qui la luy ôtent plus raisonnablement que celles-là ne la luy donnent; il faut voir si ces marques ne sont point communes à d'autres sociétés religieuses, qui pourroient par cette voye contester à la Latine cette autorité; il faut voir si ces marques, quand mesme elles seroient particulières à l'Eglise Latine, seroient capables de luy donner une autorité souveraine sur la foy & sur la conscience qui semble naturellement n'appartenir qu'à Dieu. Et parce que dans cette question, il s'agit non de tout le corps de l'Eglise, mais des Prélats seulement, & de ceux qui occupent les charges Ecclésiastiques, il faut savoir si ces marques extérieures peuvent empêcher qu'on croye que ces Prélats ont abusé de leurs charges, & introduit, ou laissé introduire plusieurs corruptions dans l'Eglise. Tout cela n'est pas si facile que l'Auteur des Préjugez nous le dit. Il y a quelque peine à-en venir à-bout. Et cependant, cela appartient de droit à l'examen de tous les hommes, l'obscurement de l'esprit, la facilité qu'on a de se tromper, le défaut des aides nécessaires, l'ignorance & la simplicité de la plupart des hommes, ne le peu-

Dans la Préface.

vent empêcher. Ce ne sont donc que des raisons frivoles, qui ne sauroient ôter aux hommes un droit que Dieu & la nature leur ont donné. Il faut qu'ils en jouissent, au moins à quelque égard, sçavoit, pour décider la question s'ils le doivent perdre ou non.

13. Mais il est certain qu'ils n'en sauroient jouir, à cet égard, ni décider cette question que je viens de dire, sans entrer dans l'examen de toute la doctrine, ce qui fait voir encore, de plus en plus, l'absurdité du principe de nos adversaires. Car il n'y a point de principe plus absurde que celui qui se détruit luy-même, qui ne peut estre établi que par l'usage du principe opposé, & qui précisément ne peut avoir lieu, que quand il ne sera plus d'aucun usage. Or tout cela se trouve dans le principe de ces Messieurs, parce qu'il est vray que pour l'établir, il faut nécessairement qu'on passe par l'examen de la doctrine, & qu'on ne pourra jamais estre en état de savoir si l'on doit s'en rapporter à l'Eglise Latine, ou examiner la doctrine par soy-même, que quand on aura déjà fait cet examen, c'est-à-dire, lors qu'on ne sera plus en état de s'en remettre à l'autorité de l'Eglise Latine, ce qui fait un assez plaisant jeu. C'est-ce qui paroitra évidemment, si l'on considère, qu'avant que de pouvoir reconnoître l'autorité de l'Eglise Latine, il faut supposer qu'on est assuré, que de toutes les sociétés religieuses qui sont au monde, la Chrétienne est la seule à laquelle on doive se ranger, & que cela ne se peut sçavoir que par une seule voye, qui est l'examen de ses dogmes & de son culte. En effet, il n'y a point de marques extérieures qui puissent faire ce discernement. Les Juifs ont les miracles, l'Antiquité, la Succession, la durée non interrompue, la sainteté de leurs Patriarches, la lumière de leurs Prophéties, la Majesté de leurs cérémonies; Nous ne leur contestons pas ces marques, & quant à la prospérité temporelle, ils l'ont eue autrefois, & nous ne sommes pas assurés si nous aurons toujours celle dont nous jouissons, qui n'est pourtant pas bien grande. Les Mahométans se vantent d'avoir les mêmes choses, avec le consentement des peuples & les succès admirables de leurs armes, & quant à l'antiquité qui leur manque, ils disent, que comme Jesus Christ a succédé à Moïse, Mahomet aussi a succédé à Jesus Christ. Pour les Payens, ils ont, comme j'ay déjà dit, leurs miracles, leurs Saints, leurs Prophètes, leurs cérémonies, leur succession, leur durée non interrompue, leurs prospérités temporelles, & si nous contestions avec eux sur l'antiquité, & sur la multitude, l'avantage ne seroit pas de nostre côté. Il n'y a donc rien de plus trompeur que ces apparences extérieures séparées de la doctrine, elles sont aussi propres pour faire qu'un Juif demeure Juif, un Payen, Payen, & un Mahométan, Mahométan, que pour faire qu'un Chrétien demeure Chrétien, d'où il s'ensuit, que pour bien faire ce discernement, & s'assurer que la société Chrétienne est la seule bonne, il faut examiner son culte, & ses dogmes.

D'ailleurs, avant que de pouvoir reconnoître l'autorité de l'Eglise Latine, il faut supposer qu'on est assuré que de toutes les sectes Chrétiennes, la Latine seule est la vraie Eglise, & c'est ce qu'on ne peut sçavoir que par l'examen de sa doctrine. Les marques extérieures n'y peuvent nullement estre propres. Les Grecs, les Abyssins, les Nestoriens, s'attribuent l'antiquité, la succession, les miracles, la durée non interrompue, de même que les Latins. Ils ont leurs

Saints, leurs Prophètes, leurs cérémonies, & leur multitude mesme, qui n'est pas peu considérable; & quant à la prospérité temporelle, les Abyssins s'en peuvent glorifier, & les Moscovites aussi, qui font une partie de l'Eglise Grecque, & qui fait si celle de l'Eglise Latine ne changera point? Il est donc manifeste, qu'on ne sauroit rien conclurre de ces marques séparées de la doctrine, elles sont si ambiguës & si incertaines, qu'on ne sauroit asseoir sur elles aucun jugement assuré touchant la vérité de l'Eglise Latine.

Mais supposons qu'on puisse par ces marques extérieures, ou par tel autre moyen qu'on voudra, s'assurer que l'Eglise Latine est la vraie Eglise, je dis, qu'il le faut nécessairement entendre en ce sens, Savoir, *Que dans cette communion visible, Dieu élève & conserve ses vrais fidèles*; car c'est en eux seuls que ce titre de vraie Eglise se vérifie, & non dans les prophanes, méchans ou mondains, qui sont mêlez avec-eux, & qui ne sont point du tout l'Epouse de J.-sus Christ. Avant donc qu'on puisse savoir si l'on doit s'en rapporter absolument au corps des Pasteurs qui gouvernent l'Eglise Latine, il faut s'assurer que les prophanes & les mondains ne prévalent point dans ce corps, & qu'ils n'y ayent jamais prévalu; car s'ils y prévalent, ou s'ils y ont prévalu, ils auront pû introduire dans le ministère public des erreurs, & des faux services, les y laisser entrer par leur négligence, ou autrement; répandre de mauvais sentimens dans les Ecoles, & parmi les peuples, favoriser de mauvais usages, & en un mot, corrompre cette communion, comme il paroît que cela est arrivé dans l'Eglise Judaïque, & quelquefois dans la Chretienne. Or comment se peut-on pleinement assurer que cela ne soit pas à-présent, autrement que par l'examen de la doctrine? S'il faut vuidier ce point par des marques extérieures, nos Pères ont gagné leur cause sans aller plus-avant, par les préjugés de corruption que j'ay raportez dans le second chapitre, & dans le troisième. Ne les prenez pourtant que comme de simples conjectures, ne les contez si vous voulez pour rien, il est constant que pour s'assurer qu'il n'y a rien de corrompu dans une communion où Dieu élève & conserve ses vrais fidèles, que le ministère public y est pur dans les dogmes & dans le culte, il faut nécessairement prendre la voye de l'examen, & d'un examen mesme fort exact. Ainsi, avant que de pouvoir entrer seulement dans la question s'il faut donner à l'Eglise Latine une autorité souveraine sur nostre foy & sur nos consciences, un préalable qu'on ne sauroit éviter, c'est d'examiner tout, d'où il s'ensuit, que le principe que je combats est absurde, parce qu'il se détruit luy-mesme, & qu'on ne le sauroit jamais pratiquer, que quand il ne sera plus d'aucun usage. Absurde encore, en ce que pour nous empêcher d'examiner, il nous contraint de faire l'examen le plus exact qui se puisse concevoir.

CHAPITRE IX.

*Examen des raisons qu'on allégué pour établir la souveraine autorité
des Prélats dans l'Eglise Latine.*

POUR défendre en quelque sorte un principe que l'Ecriture, la raison, l'intérêt de l'ancienne Eglise Judaïque, & celui de la Chrétienne condamne si hautement, on met en avant quelques inconvénients qui naissent, à ce qu'on prétend du principe contraire; Mais il est certain que s'il suffit d'alléguer des inconvénients pour renverser des droits qui se trouvent, d'ailleurs, solidement établis, il n'y-a rien en ce monde d'assuré, parce qu'il n'y-a rien de si juste, de si raisonnable, ou de si nécessaire dont la foiblesse ou la malice des hommes ne puisse abuser. Il est nécessaire de laisser aux hommes le droit de manger & de boire, de se vêtir, & de se marier, de vendre & d'acheter, d'entretenir entre-eux un commerce, de bâtir des maisons & des villes, & de se faire distinguer par des arts & par des professions; Cependant, combien-y-a-t-il d'inconvénients qui naissent de toutes ces choses? N'y-en-a-t-il pas mesme dans l'usage des plus saintes & des plus inviolables, comme est la Religion, de laquelle, a dit un libertin, a dit en général, à cause de l'abus qu'on en fait,

Tantum Religio potuit suadere malorum.

S'il faloit abolir tout ce qui est sujet à des inconvénients, il faudroit tout abolir. L'Or & le fer, le jour & la nuit, le feu & l'eau servent aux crimes, & l'air mesme qui nous fait vivre, nous fait quelquefois mourir. On ne sauroit donc prendre de plus mauvaise voye que celle des inconvénients pour décrier un droit fondé sur la Nature, & sur la Grace, & autorisé par Jesus Christ, par les Prophètes, & par les Apôtres. Voyons, néanmoins, de quelle nature sont ces inconvénients.

Un des plus considérables est, que si l'on permet à ceux qui sont soumis à l'Eglise, l'examen des points de la Religion, il n'y aura plus aucun moyen de contenir les hommes dans l'unité de la Foy, que chacun aura sa Religion à part, & que par ce moyen on ouvrira la porte aux extravagances & aux hérésies, & par conséquent, à la ruine entière de l'Eglise, parce que les esprits des hommes sont si différens, & si bizarres, que ce qui plaist à l'un, ne plaist pas à l'autre.

Pour répondre à cette objection, je voudrois demander à ces Messieurs s'ils se proposent de trouver un moyen efficace & humain, qui aille jusqu'à empêcher actuellement & effectivement, les extravagances & les hérésies; ou s'ils veulent seulement établir une maxime, laquelle en supposant qu'elle soit suivie & que les hommes la reçoivent, les contiendra tous dans l'unité de la Foy. Qu'ils prennent de ces deux Partis, celui qu'il leur plaira, ils ne diront rien de

raisonnable. Le premier contient une prétention absurde, & téméraire ; car vouloir chercher un moyen humain qui empêche actuellement qu'il n'y ait des erreurs & des hérésies, c'est chercher ce qui ne se peut trouver. Pour retenir les hommes dans l'unité de la vraie Foy, & de la vraie piété, il faut nécessairement deux choses, l'une, leur enseigner à tous la pure vérité de Dieu ; & l'autre, leur donner à tous un esprit droit, afin qu'ils la suivent ; Les Pasteurs peuvent bien faire la première ; mais la seconde ne dépend point d'eux, il n'y a que Dieu seul qui la puisse faire. Et c'est aussi ce qu'il fait à l'égard de ses Elus, & de ses vrais Fidèles, pour lesquels seuls il y a une Eglise, & des Pasteurs au monde. Car il leur distribue à tous son Saint Esprit, dans une mesure qui suffit pour les réunir en une même Foy, & les empêcher de tomber dans des erreurs entièrement opposées à leur salut. A l'égard des autres, comme il ne s'est point proposé leur salut, il n'a point voulu aussi empêcher actuellement qu'ils ne se jettassent dans des hérésies ou dans des erreurs ; Au contraire, il a résolu de permettre leurs égaremens, pour les mieux distinguer d'avec les véritables enfans. *Il faut*, dit S. Paul, *qu'il y ait des hérésies entre vous, afin que ceux qui sont de mise soient manifestes*. Et ailleurs, il dit, *que Dieu enverra efficacité d'erreur à ceux qui périssent, afin qu'ils croient au mensonge*. Ainsi, Dieu qui seul est le maître des cœurs & des esprits des hommes, ne s'étant pas proposé, dans l'établissement de son Eglise visible, d'empêcher qu'il y eût des hérésies au monde, ni qu'il s'en élevât dans l'Eglise même, mais seulement que ses Elus & ses vrais Fidèles n'en fussent point infectés, c'est une témérité à des hommes qui ne disposent pas des cœurs comme luy, d'étendre non leurs desirs seulement, mais aussi leurs prétentions plus loin, & de vouloir chercher un moyen par lequel il n'y ait en effet aucune hérésie. J'avoue que nous devons tous desirer la destruction des hérésies, que nous devons tous travailler à leur extirpation, & que comme les Elus & les vrais enfans de Dieu ne nous sont pas distinctement connus, les soins que nous prendrons pour cela, doivent s'étendre indifféremment sur tous. Mais je dis, que nous ne pouvons employer à une si grande œuvre, que des moyens extérieurs qui sont la pure prédication de la vérité, & la réfutation des erreurs contraires. Quand les Pasteurs s'acquitteront bien de ce devoir, ils pourront s'assurer que Dieu benira leur conduite & leur parole, non en tous les hommes, mais en la personne de ses vrais enfans. Si les Pasteurs pousent leurs prétentions au de-là, & qu'ils veuillent trouver un expédient humain qui empêche absolument les hérésies, & qui actuellement & effectivement réussisse tant sur les bons que sur les méchants, je dis, qu'ils veulent être plus sages que Dieu, qu'ils attentent sur ses droits, qu'ils courent après une chimère, & qu'ils changent par cela même leur Ministère en tyrannie, car sous prétexte d'éviter les hérésies, ils veulent devenir les maîtres souverains des esprits, & des consciences, ce qui ne se peut ni ne se doit souffrir, & qui est le moyen de remplir l'Eglise d'hérésies, bien loin de les éviter.

Si l'on dit qu'on entend seulement établir une maxime, laquelle on supposant qu'elle soit suivie, & que les hommes la reçoivent, les contiendra tous dans l'unité de la Foy, & que cette maxime est, qu'ils s'en rapportent absolument à leurs Pasteurs. Je dis, premièrement, que cette maxime est autant

1. Cor. 11.
2. Theff. 1.

propre pour contenir les hommes dans l'unité de l'hérésie, & du schisme, que dans l'unité de la Foy. Car les Hérétiques, & les Schismatiques, ont leur Eglise, & leurs Pasteurs, à qui ils s'en rapportent absolument ; de sorte qu'on ne pourra jamais discerner si l'on est dans l'unité de la Foy, ou dans celle de l'Erreur & de l'égarement, qu'on ne se soit, avant toutes choses, assuré d'estre dans la vraie Eglise. Or qui nous garentira qu'en voulant s'assurer de la vraie Eglise, les hommes ne se partagent en différens sentimens, & que ce qui plaira à l'un, ne déplaise à l'autre ? Quel principe d'unité leur donnerez-vous pour les ranger tous à une même pensée, dans cette recherche qu'ils feront de la vraie Eglise ? Les Juifs diront, nous sommes la vraie Eglise de Dieu, la société matrice de laquelle les Chrétiens se sont séparés. Les Payens diront, c'est nous qui sommes cette société matrice, car tant les Juifs que les Chrétiens sont sortis du milieu de nous. Les Mahométans diront, que comme le Christianisme a été la perfection de la Loy, leur Religion est de même la perfection de l'Evangile. Les Grecs se présenteront, & soutiendront qu'ils sont la vraie Eglise Catholique, & non les Latins. Les Coptes, les Abyssins, les Jacobites, & les Arméniens soutiendront que tant les Latins que les Grecs ont abandonné l'Eglise, lors que dans leur Concile de Chalcedoine ils ont cassé le Concile d'Ephèse. Les Ariens diront que si un Concile postérieur peut annuler ce qu'un autre avoit fait, comme il paroît par l'exemple du Concile de Chalcedoine, celui d'Arimini a bien pu corriger & réparer les fautes de celui de Nicée. Enfin, chacun alléguera ses raisons, & il s'agira de savoir laquelle de toutes ces sociétés est la vraie, & la bonne, & celle qui est la vraie Foy. Dites-nous quel moyen d'unité vous avez sur cela ; pour empêcher que les hommes ne se divisent ? Car s'il est vray qu'en leur laissant le droit d'examiner les points de la Religion, on ouvre la porte aux hérésies & aux divisions, à cause de la bizarrerie des esprits, il n'est pas moins vray qu'en leur laissant la liberté d'examiner les Eglises, & les sociétés religieuses, pour reconnoître quelle est la vraie, vous ouvrez de-même la porte aux égaremens, & aux apostasies. Que si vous leur ôtez encore cette liberté de rechercher quelle est la vraie Eglise, & que vous disiez qu'on doit présumer pour la Latine, sans autre raison, outre que cela même est absurde, vous introduisez une maxime, qui sous prétexte de fermer la porte aux divisions, la ferme aux conversions. Car pourquoy chaque société n'aura-t-elle pas droit de dire la même chose ? Ainsi, le Juif, sans autre raison, présuamera pour la société Juive ; le Payen pour la Payenne ; le Grec pour la Grecque ; & chacun pour celle où il se trouvera. Ce fera donc non tant un principe d'unité pour la vraie Foy, qu'un principe d'entêtement & d'obstination, un principe qui sera propre non pour retenir les hommes dans l'unité de la vraie Foy, mais dans l'unité de quelque Religion que ce soit, sans savoir si elle sera bonne ou mauvaise.

En second lieu, je dis, qu'avec tout cela, on ne fait encore rien de ce qu'on veut faire, si l'on veut éviter les hérésies, & les divisions qui peuvent naître de l'inégalité de l'esprit humain, lors qu'on le laisse maître de ses sentimens. Car pour obtenir cet effet, il faut qu'on suppose que cette maxime de s'en rapporter absolument aux Pasteurs de la vraie Eglise, lors même qu'on en sera assuré, soit receüe & suivie de tous les hommes. Mais qui leur a dit que les

hommes ne se partageront point sur ce principe même, & que lors qu'il s'agira de le recevoir, on pourra les en faire convenir ? Si l'on appréhende tant les divisions & les erreurs sur les points de la Religion, quelle assurance a-t-on qu'il n'y en aura pas sur le point de l'autorité de l'Eglise ? Est-ce que les esprits seront moins différens sur ce sujet que sur d'autres, ou que cette autorité se prouve d'elle-même comme les premiers principes ? Qui leur a dit, que ceux qui auront une fois reçu cette maxime, ne s'en des-abuseront pas dans la suite, & qu'ils ne seront point las, enfin, de demeurer esclaves des hommes, à l'égard de la conscience qui est la plus importante partie d'eux-mêmes, & celle qui doit donner le plus de jalousie ? Ainsi, ce prétendu remède aux schismes & aux divisions est nul ; car il faut toujours aboutir à l'écueil qu'on veut éviter, savoir, l'esprit humain, & essuyer ses différences, ses inégalitez, ses caprices, de même que si vous luy laissez la liberté de juger des points de la Foy. Supposons, puis que nos adversaires le veulent, que ce principe de l'obéissance absoluë aux conducteurs de l'Eglise, ayt eü lieu dès la naissance du Christianisme, a-t-il empêché les hérésies des Valentiniens, des Gnostiques, des Marcionites, des Montanistes, des Manichéens ? A-t-il empêché les Ariens, les Samosaténiens, les Eutychiens, les Nestoriens, & tant d'autres qui dans les premiers siècles ont troublé l'état de la Religion ? Dire que ces gens ont été des présomptueux, & des téméraires, c'est dire ce que nous voulons qui est, qu'il n'y a point de moyens humains qui puissent arrêter la présomption & la témérité des hommes, & que c'est une folie que d'en chercher. On peut par la force des supplices & des prisons, par des menaces ou par des promesses, en empêcher l'effet extérieur, mais ce n'est pas contenir les hommes dans l'unité de la Foy, c'est les contenir dans l'hypocrisie, & dans la trahison.

Un second inconvénient est, qu'on ne rendra pas à l'Eglise, c'est-à-dire au corps des Pasteurs, le respect qui leur est dû ; car au-lieu qu'ils sont établis pour juger des Controverses que les particuliers peuvent émuouvoir entre-eux, les particuliers deviendront, au-contraindre, leurs Juges. Mais cet inconvénient n'est pas si grand, que pour cela il faille risquer nostre salut. Combien de Juges avons-nous dans la société civile, à qui on ne laisse pas de rendre le respect qui leur est dû, encore qu'on ne soit pas obligé de croire que tout ce qu'ils ont jugé est bien jugé ? Le respect qu'on doit aux Pasteurs n'est pas illimité, il a ses bornes, & ses mesures, pendant qu'ils agissent en vrais Pasteurs, qu'ils enseignent la vérité pure, s'acquittant de leur devoir, ils sont dignes d'être écoutés, d'être suivis, d'être respectés. Mais s'ils deviennent prévaricateurs, si, au-lieu d'enseigner la vérité, ils la combattent, s'ils mélangent avec l'or & l'argent, du bois, du foin, & du chaume, pour me servir des termes de l'Apôtre, ils ne méritent, à-cet-égard, ni audience, ni respect. Car ils ne sont ni Pasteurs, ni l'Eglise, qu'entant qu'ils enseignent la vérité, & qu'ils suivent la justice ; dès qu'ils s'en éloignent, & qu'ils nous débitent leurs fantaisies, ou qu'ils suivent leurs passions, ce ne sont que des hommes particuliers, qui démentent leur caractère, & on ne leur doit rien pour ces sortes de choses, que du rebut, ou du mépris, & tout-au-plus, de l'indulgence, si le mal est encore supportable, c'est-à-dire, si leur parole & leur conduite ne détruit pas l'Evangile, ou n'en empêche pas l'efficace salutaire. Mais si l'on voit que leur

Ministère

ministère soit si corrompu, qu'il y-ait un éminent danger pour le salut, qui peut douter qu'on ne les doive regarder comme des ennemis de Dieu, & de l'Eglise, plutôt que comme des Ministres, & des Pasteurs, & qu'il ne faille se donner de garde d'eux & de leur doctrine, comme d'un levain pernicieux, au-lieu de les suivre aveuglément? Les devoirs sont donc réciproques entre les Pasteurs, & les peuples; les Pasteurs doivent bien conduire leurs troupeaux, leur dispenser la bonne pâture, & les peuples leur doivent du respect, de l'obéissance, de la docilité, & de l'amour. Supposé que les Pasteurs s'acquittent de leur devoir, ceux qui leur sont soumis seront coupables devant Dieu, & devant les hommes, des crimes de rébellion, de profanation, & d'ingratitude, s'ils ne s'acquittent pas du leur. Mais si les Pasteurs abusent de leurs charges, s'ils renversent l'Evangile, ou qu'ils fassent quelque chose d'approchant, leurs titres, leurs Sièges, leurs dignitez, leurs ornemens sacerdotaux; tout cela n'y fait rien, on ne leur doit plus à cet égard le même respect ni la même obéissance. La raison en est manifeste, c'est qu'on ne les respecte qu'à-cause de Dieu, & par la considération de sa vérité salutaire; quand donc on voit qu'ils s'éloignent de Dieu, & de cette vérité, il faut aussi que le respect qu'on leur doit s'éloigne d'eux.

Et quant à ce qu'on dit que les particuliers seront jugez de leurs Pasteurs, au-lieu que de droit les Pasteurs doivent juger des controverses qui s'élèvent entre les particuliers; ce n'est qu'un jeu de paroles. Combien y-a-t-il de nos Juges que nous jugeons tous les jours, sans qu'ils le trouvent mauvais. Ils nous jugent d'un jugement de charge, qui est un jugement public, & nous les jugeons d'un jugement de discernement, qui est un jugement particulier. Car ils ne nous obligent pas de croire aveuglément que tout ce qu'ils prononcent est équitable, parce qu'ils le prononcent, nous avons à cet égard une pleine liberté d'examiner les choses en elles-mêmes, bien qu'il faille toujours présumer en leur faveur. Mais, dit-on, quelque liberté que nous ayions d'examiner leurs jugemens, il faut pourtant les exécuter, quand même nous les croirions injustes; Je l'avoue, mais c'est parce que leur exécution ne consiste qu'en des choses, ou en des actions extérieures, qui laissent toujours les sentimens de l'esprit libres, & non en un acquiescement intérieur. Et c'est ce qui met de la différence entre leurs arrests, & les décisions des Pasteurs touchant les points de la Religion; car l'exécution de ces dernières consiste en un acquiescement de l'ame & de la conscience, qu'on ne peut donner qu'en suite d'un examen, & par la connoissance qu'on a de la droiture & de la vérité de la doctrine décidée. Il peut même quelquefois arriver dans la société civile qu'au-lieu d'exécuter les ordonnances des supérieurs, on sera obligé à s'y opposer formellement & à y résister, comme quand les Estats d'une Province, ou un Gouverneur, ordonnent des choses qui intéressent l'obéissance qu'on doit au Souverain, & qui engagent les peuples dans la rébellion. Alors, non-seulement nous pouvons juger nos Juges d'un jugement particulier; mais nostre jugement particulier deviendra general, & public, mille fois plus fort que celui des Juges, quand même il ne seroit accompagné d'aucune formalité; car les formalitez n'y font rien, quand il s'agit de la fidélité que nous devons à nostre Prince. Il n'y-a ni respect de

Magistrats, ni considération d'ordre, ni autorité de Gouverneurs, qui nous en doive détourner, tout cède à ce grand & capital devoir. Il en est de même dans la société religieuse, Dieu & nostre salut vont avant toutes choses, & s'il arrive que les Pasteurs, ou dans leurs chaires, ou dans leurs livres, ou dans leurs Conciles, nous veuillent plonger dans des erreurs, & dans un culte qui des-honore Dieu, & qui corrompt son Christianisme, non-seulement on peut les juger d'un jugement particulier; mais on doit même tâcher de rendre ce jugement particulier aussi public, & aussi général qu'il se pourra; & quoy qu'il en soit, ne s'éloigner point de la fidélité que nous devons tous à Dieu. Les inconvéniens qui naissent de cette conduite, doivent estre imputez non aux particuliers qui ne font que ce qu'ils sont obligez de faire; mais aux Pasteurs qui ont abusé de leurs charges, & perverty l'ordre & la naturelle destination de leur ministère.

- Mais, dit-on, n'est-ce pas introduire dans l'Eglise un esprit particulier, au-lieu que nous ne devons tous avoir qu'un même Esprit qui est celui de l'Eglise? *Il-y-a*, dit S. Paul, *un seul corps, & un seul Esprit*, & c'est pourquoy luy-même nous exhorte à *persister tous en un même Esprit, & à garder l'unité de l'Esprit par le lien de la paix*. Je répons, qu'il n'y doit avoir en effet dans l'Eglise qu'un seul & même Esprit; mais que ce doit estre l'Esprit de Dieu, l'Esprit de vérité, l'Esprit de Sagesse, non l'Esprit du monde ou l'Esprit d'erreur. Dieu accorde immédiatement à tous ses vrais fidèles, soit Pasteurs, soit Laïques, son S. Esprit, qui est en tous un même Esprit, bien que la mesure que chacun en reçoit soit différente. *La grace*, dit l'Apôtre, *est donnée à chacun de nous selon la mesure du don de Christ*. Et dans la description de l'état de l'Eglise, sous le Nouveau Testament, telle qu'elle est dans le Prophète Joël, Dieu dit, *qu'il répandra de son Esprit sur toute chair, que nos fils & nos filles prophétiseront, & qu'il donnera cet Esprit à ses serviteurs, & à ses servantes*. Ailleurs, Dieu promet à ses enfans *qu'il leur donnera un nouveau cœur, & un esprit nouveau, & qu'il mettra son Esprit au dedans d'eux*. S. Paul enseigne la même chose, *Nous avons tous esté baptisez*, dit-il, *en un même Esprit pour estre un même corps, soit Juifs, soit Grecs, soit serfs, soit francs, & nous avons tous esté abreuvez d'un même Esprit*. Parce que vous estes enfans, dit-il aux Galates, *Dieu a envoyé l'Esprit de son Fils en vos cœurs*. Et dans l'Epître qu'il adresse aux Saints & Fidèles d'Ephèse, il leur dit, *qu'ils ont esté scellez du S. Esprit de la promesse*, & leur en souhaitant une plus abondante mesure, il prie Dieu de leur donner *l'esprit de sagesse & de révélation*. S. Pierre dit des Fideles de son tems, qu'ils estoient persécutez pour le Nom de Jesus Christ, *que l'Esprit de gloire, l'Esprit de Dieu reposoit sur eux*. Enfin toute l'Ecriture est pleine de cette doctrine, que l'Esprit de Dieu est immédiatement donné à chaque fidèle, jusques-là que S. Jean leur dit *qu'ils ont l'onction par le Saint Esprit, & qu'ils connoissent toutes choses; que l'onction qu'ils ont receüe de Jesus Christ, demeure en eux, & qu'ils n'ont pas besoin qu'on les enseigne, mais que cette onction leur enseigne toutes choses*. De là il résulte deux vérités, l'une, que chaque fidèle en particulier est accompagné du S. Esprit qui l'anime & le gouverne immédiatement; & l'autre, que cet Esprit n'est pas un simple Esprit de docilité,

Ephes. 4.

Ibid.

Phil. 1.

Ephes. 4.

Joël. 2.

Ezech. 36.

1. Cor. 12.

Gal. 4.

Ephes. 1.

Ibid.

1. Petr. 4.

1. Jean. 2.

& d'aquiescement, pour faire recevoir aux fidèles la parole de leurs Pasteurs; mais un Esprit de discernement, qui les rend capables de connoître les choses par elles-mêmes, & d'en juger. Car c'est-ce que S. Paul entend par cet Esprit de sagesse & de révélation, & S. Jean par cette Onction qui enseigne toutes choses, & qui nous délivre de la nécessité d'être enseignés des hommes, c'est-à-dire, de dépendre absolument de leur autorité, comme feroient des gens qui ne seroient pas capables de faire par eux-mêmes un discernement. Il-y-a même cecy de considérable dans le discours de S. Jean, c'est qu'il le fait sur le sujet des faux Docteurs qui travailloient à séduire les fidèles. *Je vous ay, dit-il, écrit ces choses touchant ceux qui vous séduisent. Mais l'onction que vous avez reçue demeure en vous, & vous n'avez pas besoin qu'on vous enseigne, &c.* Ce qui fait voir manifestement, qu'il entendoit que cette Onction estoit capable de les garantir de la séduction, & par conséquent, de leur faire discerner par eux-mêmes le vray, d'avec le faux. Au reste, l'on se moque quand on appelle cet Esprit un *Esprit particulier*, sous prétexte qu'il est donné à chaque fidèle; car c'est le même Esprit qui anime tout le corps mystique du Sauveur, qui le régénère & le sanctifie, c'est, en un mot, l'Esprit de toute l'Eglise. On auroit bien plus de raison de dire à ceux qui restreignent aux seuls Pasteurs le droit de discerner le bien d'avec le mal, & qui ne veulent pas que les Laïques s'en mêlent, d'introduire un Esprit particulier; car si tout le corps n'est animé que d'un seul & même Esprit, pourquoy tous les fidèles n'auront-ils pas le même droit que les Pasteurs, puisqu'ils sont tous participants d'une même lumière, bien que dans une différente mesure? Enfin, si l'on veut que l'on laisse à chacun le droit d'examiner les points de la Religion, soit introduire un Esprit particulier, qu'on nous dise par quel Esprit on veut que chacun examine la question de l'Eglise, par quel Esprit on veut que chacun connoisse & s'assure que l'Eglise Latine est la vraye Eglise de Jesus Christ, par quel Esprit on veut qu'on reconnoisse ses marques extérieures, par quel Esprit on veut que les fidèles prennent le party de s'en rapporter à leurs Prélats; car en tous ces points, on ne sauroit nier que les hommes ne doivent suivre leurs propres lumières, puis que ce n'est point par les yeux de leurs Prélats qu'ils peuvent faire ces jugemens, comme nous l'avons déjà remarqué. Voyla donc l'Esprit particulier, puis-qu'il plaît à ces Messieurs de l'appeler ainsi, qu'ils sont eux-mêmes contrains d'admettre; ce qui fait voir la nullité de cet inconvénient qu'ils relèvent.

Il faut donc aller plus avant, & examiner ce grand argument que l'Auteur des Préjugés a choisy sur tous les autres, comme étant seul capable de nous faire reconnoître la nécessité de s'en rapporter aveuglément à l'Eglise. Il consiste à nous faire savoir, *que tous les hommes du monde se peuvent tromper, Dans la Pre- que c'est à cela que nous engage l'obscurcissement de nostre esprit; nos préjugés, l'ace. & nos passions. Et si M. Claude, dit-il, a pu proposer des faussetez, évidentes, comme des preuves de la dernière certitude, qui nous assurera que nous ne sommes pas du nombre de ceux qui se trompent, & qui n'ont pas fait un bon choix en matière de Religion, & que la persuasion où nous sommes d'avoir bien choisi n'est point un effet de nos préjugés, de nos passions, & de quelque autre attache*

secrète à nos sentimens. De là il conclut, qu'il-y-auroit su, et de desespérer de pouvoir jamais distinguer la véritable Religion parmy tant de sectes qui se l'attribuent, ni de choisir entre tant de dogmes que l'on propose comme autorisez par l'Ecriture, ceux qu'il faut croire, & ceux qu'il faut rejeter, si cette Impuissance mesme où nous sommes de discerner la vérité par nostre propre lumière, ne nous ouvroit un chemin pour la trouver, en nous faisant passer de la voye de la raison, où nous ne voyons qu'incertitude, à celle de l'autorité qui nous tire de cet embarras, & en suite, il nous avertit, que cette autorité est celle de l'Eglise Catholique, c'est-à-dire, des Prélats Latins.

Nous voyla donc, graces à la Philosophie de cet Auteur, tous bons Pyrrhoniens, pour estre bons Catholiques, il faut douter de tout, si nous voulons nous assurer de quelque chose. Mais pour dire ce qui m'en semble, cet argument ne peut faire aucune impression sur l'esprit, parce qu'il se détruit luy-mesme, comme font d'ordinaire les fausses subtilitez. Car si nous ne pouvons nous assurer des jugemens que nous faisons par nostre propre lumière, parce qu'elle peut nous tromper, qui nous assurera que l'argument de l'Auteur soit bon, & concluant, puisque nous n'en pouvons juger que par cette mesme lumière qui ne donne, selon luy, aucune assurance? Si l'usage de nostre raison ne produit que des doutes, pourquoy nous faire encore un raisonnement, dont la conséquence ne pouvant estre que douteuse, ne peut aussi rien gagner sur nous? Peut-estre est-elle bonne, peut-estre ne l'est-elle pas; nostre lumière nous trompe sur les autres choses, elle nous peut bien tromper sur celle-cy. Quelle apparence donc que nous soyions persuadez par un argument qui se combat soy-mesme, & qui s'ôte à soy-mesme la force de persuader?

D'ailleurs, cet argument détruit le dessein de l'Auteur des Préjugez, & renverse la cause qu'il veut défendre. Car s'il-ny-a nulle assurance dans les jugemens que nous faisons par nostre propre lumière, qui nous garentira que nous ne nous trompions pas en choisissant la voye de l'autorité, puisque nous ne pouvons faire ce choix que par cette mesme lumière qui est dit-on si trompeuse? N'avons-nous pas à-craindre sur cela mesme l'obscurcissement de nostre esprit, nos préjugez, nos passions, le penchant que nous avons à l'erreur, & qui assurera l'Auteur, qui nous assurera nous-mesmes, que la persuasion où il est, & qu'il nous veut communiquer, n'est point un effet de ses Préjugez, de ses passions, ou de quelque autre attache secrète à ses sentimens? Qui nous garentira que nous ne nous trompions pas dans le choix particulier que nous ferons de l'autorité de l'Eglise Latine, pour nous en rapporter à Elle; car il faut sur ce choix s'en fier à nostre propre raison? Qui nous garentira que l'Eglise Latine elle-mesme ne se trompe point dans le discernement qu'elle fait des dogmes de la Religion? Cette Eglise est composée de Peuples & de Prélats, ces peuples n'ont pas plus de lumières que les autres hommes, & ces Prélats ne sont pas moins Sujets que les autres à l'obscurcissement de l'esprit, à la négligence, aux préjugez, aux passions, à une attache secrète à leurs sentimens, & outre cela, ils ont un intérêt particulier à favoriser les erreurs & les superstitions des hommes, pour les retenir plus facilement dans leur obéissance. Mais ces

peuples & ces Prélats sont en grand nombre. Qu'y fait cela ? Les Payens & leurs conducteurs sont encore en plus grand nombre qu'eux, & ils ne laissent pas de se tromper. Ils sont, dit-on, riches & puissans, élevez en dignité, Les Payens & les Mahométans ne le sont pas moins. Ils ont des marques extérieures. Qui sait si ces marques sont bonnes, & s'ils ne s'abusent pas eux-mêmes dans la conséquence qu'ils en prétendent tirer ? Ils vous assurent qu'ils ne se trompent point, ils vous condamnent de ne croire pas ce qu'ils croient, & ils vivent, quant à eux, dans un parfait repos d'esprit. Mais l'Auteur des Préjugés nous apprend à répondre, *que tous ceux qui composent les autres sociétés sont paroître la mesme assurance qu'eux d'être dans la vérité, qu'ils ne condamnent pas les Latins avec moins de confiance que les Latins les condamnent, qu'ils ne sont pas moins exempts de la crainte de se tromper, qu'ils vivent dans un repos & une tranquillité toute aussi grande. Aussi cette assurance, cette confiance, cette exemption de trouble & de crainte, ce repos & cette tranquillité fondée sur ce qu'on croit estre dans le bon chemin, & marcher dans la lumière, sont des marques si équivoques, & si trompeuses, qu'elles se trouvent infiniment plus souvent jointes à l'erreur, & à la voye de l'Enfer, qu'à la vérité & à la voye du salut, ce sont les propres termes de l'Auteur des Préjugés, dont on ne fait que changer l'application. Mais dit-on encore, ne croyez-vous pas que les Prélats Latins ont des lumières plus certaines que les vôtres ? Nous n'en savons rien, & ils ne le savent pas eux-mêmes, puis que personne ne se peut assurer de ses propres lumières, selon l'Auteur des Préjugés.*

On voit déjà, ce me semble, de quelle nature est cet argument ; mais on aura plus de sujet d'en estre dégoûté, si l'on considère que son principe aboutit à anéantir toute la Religion, & à rendre mesme l'existence d'une Divinité douteuse. Car si l'n'y-a rien d'assuré dans les jugemens que nous faisons par nostre propre lumière, pourquoy suivons-nous plutôt la Religion Chrétienne que la Payenne, ou la Mahométane ? Est-ce parce que l'Eglise nous l'a dit ? C'est une fort méchante raison ; car l'Eglise ne nous diroit pas que sa Religion fust mauvaise, quand elle le seroit en effet, il-n'y-a point de société quelle qu'elle soit, qui ne dise que sa Religion est bonne, & meilleure que les autres. Est-ce parce que la naissance, l'éducation, l'intérêt, l'estime, ou l'amitié que nous avons pour quelques personnes, les Loix du pais où nous sommes qui ne souffrent point d'autre Religion, & tels autres motifs nous y engagent. Ce sont encore de tres-méchantes raisons, & ceux qui ne sont Chrétiens que par-là, bien qu'ils ne soient peut-estre pas en petit nombre, peuvent dire, qu'ils ne le sont point ; car si ces mesmes attachemens les eussent appliquez au Paganisme, ils seroient Payens comme ils sont Chrétiens. Comment donc, devons-nous estre Chrétiens ? Il faut que ce soit par amour, & par approbation de la Religion en elle-mesme. Mais cette amour & cette approbation doivent estre un effet de nos propres lumières, non de celles des autres hommes, & il faut que nos propres lumières nous dictent que c'est la Religion de Dieu, & qu'elles nous la fassent approuver, & aimer, sous cette qualité. N'aurons-nous donc rien d'assuré sur ce point, serons-nous toujours dans le doute, sous prétexte que nos lumières nous peuvent tromper, & ces admirables effets que la Reli-

*Des Préjugés
Chap. 1.*

gion produit dans nos ames, la confiance, le repos, la joye, la tranquillité, l'espérance, l'exemption de trouble, & de crainte, ni seront-elles que des *marques équivoques & trompeuses qui se trouvent infimim. nt plus souvent jointes à l'erreur, & à la voye de l'Enfer, qu'à la vérité, & à la voye du salut* ? C'est où nous conduit le principe des Préjugez. D'ailleurs, comment croyons-nous qu'il-y-a un Dieu ? Est-ce parce que l'Eglise nous le dit ? Ce seroit une tres-mauvaise raison ; car nous ne croyons, au-contraire, qu'il-y-ait une Eglise, que par la créance que nous avons qu'il-y-a un Dieu. Nous le croyons, sans doute, par l'impression que font dans nos esprits, & dans nos cœurs, mille caractères de Divinité qui paroissent dans l'ouvrage du monde, dans son gouvernement, ou dans sa conduite, & en particulier dans l'homme-mesme, & dans ses plus pures & plus naturelles inclinations. Nostre raison mesme nous en est une vive image. Mais cette impression n'est encore que l'effet de nos propres lumières, qui nous font voir la Divinité par tout ; ce n'est point par les yeux d'autrui que nous les voyons, c'est par les nostres. Faut-il donc que nous soyons en doute s'il-y-a un Dieu ou non, n'en serons-nous point assurez, encore que nos lumières se trompent quelquefois, & que nous ne soyions pas infaillibles.

L'Auteur des Préjugez dira, sans doute, qu'on pousse son principe trop-loin, qu'il n'a jamais prétendu que nous ne puissions estre assurez par nos propres lumières, sans l'autorité de l'Eglise, qu'il-y-a un Dieu, & que la Religion Chrétienne, par opposition à la Religion dont les Juifs font profession maintenant, ou à toutes ces Religions fantastiques qui régnerent dans le monde, & qui sont de purs ouvrages de l'imposture ou du caprice des hommes, ne soit la véritable Religion ; *que le discernement n'en est pas difficile à faire, l'avantage de la Religion Chrétienne au-dessus de celles-là, étant tres-clair & tres-manifeste*. En est-ce, c'est ainsi qu'il s'en est expliqué dès l'entrée de sa Préface, d'où il paroist, qu'il ne veut empêcher l'examen des points de la Religion, que quand il s'agira des Controverses particulières, qui divisent les diverses sectes Chrétiennes.

On peut donc dire, si je ne me trompe, qu'il-y-a deux parties dans son hypothèse, que par la première, il laisse à chacun la liberté de juger par ses propres lumières de la vérité de la Religion Chrétienne, & qu'il ne leur ôte pas, à-cet-égard, l'assurance de leurs jugemens ; mais que par la seconde, il la leur ôte sur les autres points particuliers. Mais tout cela n'est qu'un artifice, pour prévenir & éluder, s'il pouvoit, les justes & naturelles conséquences qu'il a veu qu'on pouvoit tirer de son principe. Car les mesmes raisons qu'il propose pour nous interdire l'examen des points particuliers de la Religion, & les mesmes fondemens sur lesquels il bâtit sa conclusion, ont lieu aussi dans la comparaison de la Religion Chrétienne avec les autres Religions. De sorte qu'on peut dire, que la seconde partie de son projet détruit la première, & qu'il renverse luy-mesme ce qu'il avoit établi. Car, dites-moy, si l'incertitude de nos jugemens fondé sur ce que nous voyons que les autres se trompent sur l'obscurcissement de nostre esprit, sur nos préjugez, sur nos passions, & sur l'attachement secrette que nous avons à nos sentimens, dites-moy, si cela n'a pas-lieu aussi-bien dans le jugement qu'on fait qu'il-y-a un Dieu, & que la Religion Chrétienne est la seule divine, & la seule véritable, que dans celui que nous

ferons que le Purgatoire est un feu chimérique, que la transsubstanciation est une invention humaine, & que le Sacrifice de la Messe ne se trouve pas dans l'Ecriture ? N'y-a-t-il pas des profanes & des Athées dans le monde, n'y-a-t-il pas des Juifs, des Payens, des Mahométans ? Comme nous sommes persuadés qu'ils se trompent, ils sont de même persuadés que nous nous trompons : Mais ne nous pourroient-ils pas demander, quelle assurance nous avons que l'obscurcissement de nostre esprit, nos préjugés, nos passions, ou quelque attache secrète que nous avons à nos sentimens n'ayent point de part à nostre persuation. Que leur répondra l'Auteur des Préjugés ? Dira-t-il que *l'avantage de la Religion Chrétienne au dessus des autres, est tres-clair & tres-manifeste* ? Je luy diray de-mesme, que l'avantage de la Religion des Protestans sur la Romaine, est tres-clair, & tres-manifeste, & je ne ditay rien dont je ne sois fort convaincu. Que s'il me repique, que je ne dois pas ainsi me fier en mes propres lumières, que ce qui me paroît tres-clair & tres-manifeste ne le paroît pas aux autres, que l'obscurcissement de l'esprit, les préjugés, les passions, &c. sont que les hommes se trompent, & que je n'ay point d'assurance de n'être pas de ce nombre, le Juif, le Mahométan, le Payen, le Libertin, l'Athée, qui seront derrière-luy, s'écrieront tous-à-la-fois : C'est là justement ce que nous avions à dire, cét Auteur plaide admirablement bien nostre cause.

Après-tout, bien-join que le principe de l'Auteur des Préjugés deust détourner nos Peres d'examiner par eux-mêmes les points de la Religion, qu'aucontraire, il les y obligeoit davantage. Car s'agissans de leur propre salut, où personne n'étoit plus intéressé qu'eux-mêmes, & y ayant de la facilité à se tromper dans le choix des dogmes qu'il faut croire, & du culte qu'il faut pratiquer, ils ne s'en devoient fier naturellement qu'à eux-mêmes. Ils se pouvoient tromper, il est vrai ; mais les Prélats s'y pouvoient tromper aussi-bien qu'eux, & si dans l'Eglise le peuple s'en rapporte à ses Prélats, & chacun des Prélats en particulier à tout le corps de l'Eglise, il se trouvera que ni les uns ni les autres n'en sauront guère, & que cette Eglise à laquelle tous se rapporteront sera un estre de raison comme on parle dans l'École, & une idée Platonique. La prudence donc, obligeoit nos Peres d'examiner ce qu'ils savoient, & touchant les imperfections de l'esprit ou du cœur des hommes, & touchant les exemples de ceux qui tombent dans l'erreur, avec le danger où les hommes sont du côté de leurs Préjugés, de leurs passions, & de leurs intétés ; tout cela ne produisoit d'autre effet que de leur faire faire l'examen le plus exact & le plus diligent qu'il leur étoit possible, en purgeant leur cœur de toute mauvaise pensée, & en implorant sur eux la grace & la bénédiction de Dieu. Car ils étoient assurés, que si l'on veut faire la volonté du Pere, on connoistra la vraie doctrine, & que si quelqu'un a faute de sagesse, & qu'il la demande à Dieu, il la luy donnera, Jean. 7. parce qu'il la donne à tous bénévolement, & ne la reproche point : Ce sont-là les promesses de l'Evangile. Jacques. 1.

Ceux à qui Dieu accorde cette grace qui illumine l'esprit, & qui ouvre le cœur, non seulement ne se trompent point dans le choix des dogmes salutaires, & dans la rejection des damnables ; mais ils ont sur cela toute l'assurance qu'on peut raisonnablement souhaiter. Car la vérité a des caractères qui se font sentir tout-autrement que ceux du mensonge déguisé. Jamais l'invoca-

tion des Saints, le culte des Images, l'adoration de l'Hostie, l'opinion du Purgatoire, ne produisirent dans l'ame des devots de l'Eglise Romaine, cette douce joye, cette paix, & ce contentement d'esprit, dont un Protestant jouit quand il invoque un seul Dieu, quand il le sert sans images, selon qu'il l'a commandé, quand il adore Jesus Christ assis à la dextre de son Pere, & qu'il met uniquement sa confiance en sa satisfaction, & en son mérite; une conscience trompée peut estre quelquefois dans la sécurité; mais cette sécurité ne se fait jamais sentir comme fait un véritable repos. C'est un repos de Létargique, où l'on n'a point de douleur, parce qu'on n'a point de sentiment; ce qui est bien différent du repos que donne une parfaite santé. Outre que la sécurité d'une conscience trompée ne dure pas, les inquiétudes reviennent de tems en tems, principalement dans les affections, & dans la mort; au-lieu que la tranquillité que donne une véritable Religion, est solide, & bien fondée, & qu'elle déploye particulièrement sa vertu dans les plus fâcheux accidens de la vie, & dans les angoisses de la mort-mesme. Ce sont ces divins caractères que David avoit sentis, quand il disoit, *La Loy de l'Eternel est entière, elle restaure l'ame, le témoignage de l'Eternel est assuré, il donne la sagesse aux simples, les Commandemens de l'Eternel sont droits, ils réjouissent le cœur, ses jugemens sont plus desirables que l'or, & plus doux que le miel.* Et ailleurs, *Ta parole a été douce à mon palais, plus douce que le miel à ma bouche.* Et encore ailleurs, *Le secret de l'Eternel est pour ceux qui le craignent, & son alliance pour la leur donner à connoître.* Les disciples de Jesus Christ les avoient sentis quand ils disoient, *Notre cœur ne brûloit-il pas quand il parlois à nous, & qu'il nous exposoit les Ecritures?* Et dans une autre occasion, *Seigneur à qui irions-nous? Tu as les paroles de la vie éternelle & nous avons crû, & nous avons connu, que tu es le Christ le Fils du Dieu vivant.* Si ceux de l'Eglise Romaine étoient accoutumés à la lecture de l'Ecriture Sainte, ils trouveroient les preuves de cette vérité en mille endroits; mais la plupart de nos Controverses viennent de la négligence qu'ils ont pour ce divin livre, & cette négligence est elle-mesme un fruit de l'excessive confiance qu'ils ont en leurs conducteurs.

Pf. 119.

Pf. 119.

Pf. 25.

Luc. 24.

Jean. 6.



SECONDE PARTIE.

De la justice de la Réformation.

CHAPITRE I.

Que nos Pères ne pouvoient attendre la Réformation ni de la main des Papes, ni de celle des Prelats.



N peut, ce me semble, supposer maintenant comme une chose constante & prouvée, que nos Peres ont esté en droit, & en obligation d'examiner par eux-mêmes les choses de la Religion, & de ne s'en rapporter pas absolument à la conduite & à l'autorité de leurs Prelats. Mais de cela même il s'ensuit manifestement, qu'ils ont eu droit de se réformer; Car puis qu'on n'examine que pour discerner le vray d'avec le faux, & le bien d'avec le mal, qui peut douter qu'ayant droit de faire ce discernement, ils n'ayent eû droit aussi de rejeter ce qu'ils ont trouvé de contraire ou d'étranger au Christianisme, qui est précisément ce qu'on appelle Réformation. J'avouë qu'il reste encore à demander, si les choses qu'ils ont rejetées sont en effet des erreurs & des superstitions, comme ils l'ont prétendu, & s'ils ne se sont pas trompez dans le jugement qu'ils ont fait. Mais qui ne voit que pour vuider cette question il faut passer au fond, & entrer dans la discussion qu'on vouloit éviter, d'où il paroist, comme je l'ay dit au commencement, que toute cette controverse qu'on nous a faite sur la vocation des Réformateurs, n'est qu'un vain amusement, & que pour bien juger de l'action de nos

Peres & savoir si elle est juste ou injuste, il faut toujours revenir au fond de la cause, & aux choses mêmes qu'ils ont réformées ; car de là dépend entièrement la question, s'ils ont bien-fait, ou s'ils ont mal-fait.

Cependant pour faire voir que nous n'oublions rien qui puisse servir à nostre justification, & qu'après le desir de plaire à Dieu, nous n'en avons point de plus grand que celui de nous faire approuver à nos concitoyens, & en général à tous les hommes, nous ne laisserons pas de faire encore quelques considérations particulières sur les circonstances de la Réformation, qui établiront de plus en plus le droit de nos Peres, & qui feront voir la justice de leur conduite ; & en même tems, nous répondrons à quelques objections de l'Auteur des Préjugez. Ce sera là la matière de cette seconde Partie.

La première de nos réflexions, sera sur l'état déplorable de l'Eglise Latine du tems de nos Peres, à l'égard de ses Prélats ; car cet état étoit tel, qu'il n'y avoit plus d'espérance de voir jamais réussir une bonne réformation par leur ministère. En effet, que pouvoit-on attendre d'un corps qui avoit presque entièrement abandonné le soin de la Religion, & du salut des âmes, qui s'étoit plongé dans les intrigues & dans les intérêts mondains, qui entretenoit les Peuples dans l'ignorance des mystères de l'Evangile, & dans des superstitions tres-grossières, & qui s'y entretenoit luy-même, qui se trouvoit possédé par l'ambition, par le luxe, & par l'avarice, engagé dans des mœurs deshonnêtes, & vivant dans un renversement presque général de la discipline ? On dira, peut-estre, que je me laisse emporter à ma passion, & que toutes ces accusations importunes ne font que l'effet de l'engagement où nous sommes contre l'Eglise Romaine ; Mais pour ne donner pas lieu à ce soupçon, outre ce que j'ay représenté en général dans le second Chapitre de ma première partie, je rapporteray encore icy des témoignages plus particuliers de cette vérité par application aux siècles de nos Peres. Je ne diray rien de moy-même, je feray parler des Auteurs non suspects dont je rapporteray fidèlement les passages, qu'on pourra voir dans les Originaux si l'on veut en prendre la peine. Et comme j'espère qu'on ne m'imputera pas ce qui pourroit paroître trop fort dans leurs expressions, je ne prétens pas aussi imputer aux Prélats d'aujourduy, ce que ces Auteurs censurent dans ceux de ce tems-là.

Voicy donc ce qu'en dit un Evêque d'Allemagne Auteur du Livre intitulé *Omni Ecclesia*, qui vivoit & qui écrivoit en l'année 1519. c'est-à-dire, à-peu-près dans le tems même de la Réformation ; mais qui n'étoit nullement amy de Luther, comme il paroît par ses écrits. *Que je crains*, dit-il, *que la doctrine de l'Apôtre touchant les qualitez de l'Evêque ne soit aujourduy mal observée, ou plutôt que nous ne soyons tombez dans le tems qu'il marquoit lors qu'il disoit, je say qu'après mon départ, des loups ravissans entreront parmy vous, qui n'épargneront pas le troupeau. Où est-ce qu'on voit élire pour Evêque un homme de bien, approuvé par ses œuvres, & par sa doctrine, qui ne soit ni enfant, ni charnel, ni ignorant des choses Spirituelles. Il-y en a bien plus qui parviennent à la Prélature par des brignes & par de mauvais moyens, que*

par éléction, & par les voyes légitimes. Ce dérèglement qu'on voit dans les Dignitez Ecclesiastiques, met l'Eglise en danger de périr; car Salomon dit, il-y-a un mal que; ayons nous le Soleil, semblable à l'erreur de celui qui domine, c'est quand un insensé est élevé aux plus hautes dignitez. C'est pourquoy j'ay dit, que les Evêques doivent exceller en la doctrine, afin que par leurs enseignemens & par leur Prédication, ils puissent gouverner les autres utilement. Mais hélas! quel Evêque avons-nous aujourduy qui préche, ou qui ayt soin des ames qui luy sont commises. Il-y-en a, outre cela, bien peu qui soient contents d'une seule épouse, c'est-à-dire d'une seule Eglise, & qui ne cherchent de s'approprier plusieurs dignitez, plusieurs prébendes, & ce qui est encore plus condamnable, plusieurs Evêchez. Nos Evêques sont à table lors qu'il faudroit estre à l'Autel, ils sont imprudens dans les choses Divines; mais ils aiment la sagesse mondaine, plus appliquez aux affaires temporelles, qu'aux œuvres de I. Christ, leurs corps sont parez d'or, & leurs ames souillées de boné, ce leur est une honte de traiter des choses Spirituelles, & leur gloire consiste à bouffonner. De-là vient que Catherine de Sienne disoit d'eux que dans l'aveuglement où ils sont, ils mettent leur honneur dans ce qui est véritablement leur opprobre, & qu'au contraire ils tiennent pour opprobre les choses d'où leur honneur & leur salut dépend, savoir de s'humilier sous leur Chef qui est Dieu. Au reste, ils n'ont de charité que pour les pécheurs, ils méprisent les pauvres, & quoy que les Canons le défendent, ils tiennent auprès de leurs personnes des corrupteurs de femmes, des flatteurs, des bouffons, des badins, au lieu d'y avoir des gens de bien, & des gens sçavans..... Enfin, au lieu de la Loy de vérité, la Loy de vanité est dans la bouche des Evêques, & les lèvres du sacrificateur gardent la science; mais c'est celle du siècle, & non la Spirituelle. Et un peu après, A présent, dit-il, l'état & la dignité des Evêques se connoît dans les richesses terriennes, dans les affaires & les soins sordides du monde, dans les troubles des guerres, & dans la domination temporelle. Hélas! Iesus Christ dit ouvertement que son règne n'est point de ce monde; il s'est retiré seul en la montagne, lors qu'il a connu qu'on le vouloit faire Roy, comment donc se fait-il que celui qui tient la place de Iesus Christ, non seulement accepte la domination; mais qu'il la recherche, & que celui à qui Iesus Christ a appris d'estre doux & humble de cœur, règne dans les voluptez, dans le luxe, dans la violence, dans l'orgueil, dans le faste, dans les richesses, & dans les rapines. Et encore un peu après, les Evêques ont renoncé à l'Hospitalité, ils négligent les pauvres de Iesus Christ; mais ils s'engraissent eux-mêmes & nourrissent des chiens, & d'autres bestes, comme si de dessein formé, ils voulaient estre du nombre de ceux à qui Iesus Christ dira, l'ay esté pauvre, & vous ne m'avez point soulagé; allez, maudits, au feu éternel. Car, communément presque tous les Evêques sont travaillez du mal d'avarece, ravisseurs du bien d'autrui, mauvais dispensateurs des biens Ecclesiastiques, détournant ailleurs ce qu'ils devroient employer ou à des usages Divins, ou à la nourriture des pauvres. Quel est l'Evêque, ajoute-t-il, qui n'aye bien mieux esté un Seigneur riche, & honoré dans le monde, que de subvenir aux pauvres. Toute leur vie n'aboutit qu'aux choses du siècle. Ils aiment les parures mondaines, & pour les ornemens Ecclesiastiques, soit corporels, soit spirituels, ils ne s'en soucient guere; & c'est pourquoy Sainte Brigitte dit, que les Evêques sui-

ibid.

ibid.

vent le conseil du Démon, qui leur dit, voicy des honneurs que je vous offre, les richesses sont dans mes mains, je dispense les plaisirs, les délices du monde sont douces, il en faut jouir Cette mesme Sainte dit encore, que la convoitise des Evêques est un fond sans fond, & que de leur orgueil, & de leur vie luxurieuse, procede une fumée puante, qui les rend abominables devant les Anges du Ciel, & devant les amis de Dieu sur la terre.

Idem cap.
21.

Quant aux autres Prélats & aux Curez, ce mesme Auteur nous les represente de cette manière. En ce tems-cy, dit-il, il-y-a peu d'élections qui se fassent canoniquement, & sans brigues; au-contraire, la plupart des Prélats, & des autres Bénéficiers, sont établis par les Roys, & par les Princes, d'une manière illégitime, & qui plus est, étant introduits par des brigues & par la simonie, ils sont confirmés par les Pontifes, contre les privilèges des Eglises, & les Statuts Germaniques, & contre toute justice. Au-reste, les Pontifes élèvent d'ordinaire, aux dignités, & à la cure des ames, leurs Cuisiniers, leurs Collecteurs de tributs, leurs pensionnaires, leurs valets d'étable: C'est pourquoy Vbertin dit, que l'ancienne sainteté des Prelats est décheuë peu-à-peu, & quelle a commencé à tomber par les brigues, par la pompe, & par la simonie; par les élections illégitimes, par l'avarice, par l'abondance & la superfluité des choses temporelles, par les promotions que les Pontifes ont faites de leurs créatures, par la négligence du culte Divin, & par d'autres œuvres perverses, & qu'à-cause de ces mauvaises dispositions, le Diable a été détaché contre l'état present de l'Eglise. . . . Aujourd'huy, pas-un de ceux qui sont appelés à la charge de Pasteurs, & à la cure des ames, ne s'informe ni de la qualité de son troupeau, ni de ses mœurs, ou de ses vices. Pas-un Prelat appelé à régir un Monastère, ne se met en-peine, ni de l'observation de la règle, ni de l'ordre des cérémonies, ni de la discipline des Religieux, il ne se fait plus absolument aucune mention du salut, ou de l'édification de ceux qui sont soumis; Mais on s'informe seulement fort exalttement de l'abondance des revenus, & combien un tel bénéfice peut rapporter annuellement, encore qu'on n'y réside pas. C'est sur ces Curez que Vicentin se récrie, quand il dit, O quel endurcissement dans l'Eglise de Dieu! Les Prelats sont superbes, vains, somptueux, simoniaques, avarés, luxurieux, ce sont des gens qui ne regardent que la terre. Ils négligent les actions Ecclésiastiques, ils sont sans charité, intempérans, paresseux; car ils ne célèbrent, ni ne prêchent, & ils ne font que scandaliser. Ils méprisent la prévoyance de la Sainte Mere Eglise, qui ordonne que quand les Recteurs des Eglises ne seront pas capables de prêcher, ils y emploient des gens propres, lesquels en leur place, édisent les peuples par leur parole, & par leur exemple, & qu'ils leur fournissent les choses nécessaires. Mais, au-contraire, les Prélats & les Curez sont soigneux de mettre en leur place, des gens qu'ils savent estre fort adroits non à paître les brebis, mais à les tondre, à les tuer, & à les écorcher. Il continuë de cette force tout un grand Chapitre, où il rapporte plusieurs plaintes de l'Abbé Joachim, de Sainte Catherine de Sienne, & de Sainte Brigitte. En voicy un entre les autres de cette dernière, Ceux qui gouvernent les Eglises commentent trois crimes, l'un est, qu'ils mènent une vie sale, & luxurieuse; l'autre, qu'ils ont une avarice aussi insatiable que les gouffres de la mer; & le troisieme, qu'ils sont prodigues pour satisfaire leur vanité, comme les torrens qui répandent impé-

Ibid.

rueusement leurs eaux : Tant d'horribles péchez qu'ils commettent, montent au Ciel devant la face de Dieu, & s'opposent à l'intercession de Jesus Christ, comme de noires nuées qui troublent la pureté de l'air. Les revenus de l'Eglise sont donnez non aux Serviteurs de Dieu, mais à des Satellites du Démon, à des corrupteurs de femmes, à des adultères, à des joueurs, à des chasseurs, à des flatteurs, & à d'autres gens de cette sorte ; & c'est ainsi que la maison de Dieu est devenue tributaire du Démon. L'Abbé qui ne devoit jamais estre hors de son Monastère, mais qui devoit y estre le chef & le miroir de ses Religieux, est devenu le chef d'une troupe de femmes débauchées, accompagnant de ses bâtards ; au-lieu d'estre l'exemple des pauvres, & leur nourricier, il se rend maître de leurs aumônes, & l'on le voit bien plus souvent dans un camp avec les gens de guerre, que dans son cloistre. Il doit estre le pere & le docteur de ses Freres ; mais il en est le seducteur, & le tyran ; car pendant qu'il joue, & qu'il vit dans les delices, & dans la pompe, ces pauvres miserables Religieux passent tout le jour dans l'affliction, & dans le murmure. Cét Auteur décrit à-peu-près du mesme stile la vie des Chanoines, celle des Moines, & celle des autres Ecclesiastiques, & ce qu'il en dit ne laisse plus à douter qu'il n'y eust dans l'Eglise de ce tems-là, un aussi grand & aussi général desordre qu'on le puisse concevoir.

Il n'épargne pas la Cour de Rome ; mais, au-contraire, il en represente assez naïvement les excès, jusqu'à dire, *Que cette Cour est le siège de la Beste, c'est-à-dire de l'Eglise des méchans, que c'est le Royaume des ténébres. Qu'elle est une sale abîme qui dévore les richesses, & qui s'est augmentée par l'avarice. Que la Loy s'est éloignée du Sacrificateur, la vision du Prophète, & le conseil des Anciens ; que les clefs de l'Eglise servent à la simonie, & à l'ambition, & qu'en un mot, les vices de ces gens-là, sont tels, qu'on ne peut plus ni les cacher, ni les nier ; parce que Rome est devenuë un gouffre de crimes. Qu'au-lieu que le Pape devroit crier avec Jesus Christ, venez, & vous trouverez le repos de vos ames, il crie, venez, & voyez-moy dans une pompe, & dans un faste, plus grand que celui de Salomon, venez à ma Cour, vuidez-y vos bourses, & vous y trouverez la perte de vos ames.*

Idem cap.
19.

Le dérèglement de cette Cour, & celui de tout le Clergé de ce tems-là, étoit une chose si peu contestable, qu'Adrien sixième ne fit pas de difficulté de la reconnoître dans les mémoires qu'il donna à son Nonce pour la Diète de Nuremberg, & qui sont rapportez par Raynaldus. Car il luy donna charge expresse de confesser, que les troubles d'Allemagne, sur le sujet de la Religion, estoient arrivez à cause des pechez des hommes, & particulièrement des Prestres & des Prelats de l'Eglise, que l'Ecriture crie que les pechez du peuple procedent de ceux des Prestres, c'est pourquoy, comme dit Chrystostome, nostre Sauveur voulant guérir Jérusalem, entra premièrement au Temple pour corriger les pechez des Sacrificateurs, sans en comme un bon Médecin qui va à la racine du mal ; que depuis plusieurs années, il s'étoit commis des choses abominables dans le Saint Siege, qu'il y avoit eü des abus au spirituel, des excès aux mandemens, & que toutes choses y avoient esté perverties. Que le mal s'étoit communiqué aux chefs aux membres, des Papes aux Prelats inférieurs, & que tous tant qu'ils étoient, c'est-à-dire les Prelats & les Ecclesiastiques s'étoient dévoyez de telle sorte, que depuis long-tems il n'y avoit aucun qui fit bien, non pas mesme un seul.

Raynald. ad
ann. 1522.

Motifs de
Réunion.
premier mo-
tif. pag. 6.
&c.

On pourroit produire beaucoup d'autres témoignages semblables , si l'on n'espéroit que les personnes sincères en conviendront , comme a fait depuis peu un Auteur de ce tems , dans un livre intitulé , *Motifs de réunion à l'Eglise Catholique*. Le sujet, dit-il , de la séparation fut , d'abord , l'abus des indulgences , & en suite l'ignorance , l'avarice , & la vie scandaleuse des Ecclesiastiques , la superstition du menu peuple qui n'étoit pas bien instruit , les richesses immenses , & les profusions excessives des Prélats , le trop grand soin de l'extérieur dans la magnificence , ornemens & augmentation des cérémonies , & le peu de dévotion pour le culte principal de Dieu , le Zele indiscret des Confréries , qui sembloient avoir oublié l'honneur du Maître , pour le donner à ses serviteurs ; la tyrannie qu'exerçoient les peres & meres pour mettre leurs enfans en prison dans les Cloistres , l'impiété de ceux qui controuvoient des miracles pour attirer chez eux le concours du peuple. Ajoutez à cela , les considérations humaines de quelques Princes , & Rois , qui n'avoient pas reçu du Pape toute la satisfaction possible , ou qui prirent de-là occasion de se jeter du Party des persécutez pour faire mieux leurs affaires. Enfin , tout ce que l'ignorance , la superstition & l'avarice peuvent produire , servit de prétexte à ceux qui se voulaient séparer pour réformer ces desordres. Non seulement le sujet estoit spécieux , mais il estoit aucunement accompagné de vérité , l'Eglise de ce tems-là estoit presque par tout dans le miserable état que nous venons de dire , principalement dans les lieux où commença cette funeste séparation. Ceux qui se séparoient estoient aydez indirectement par le Zele des gens-de-bien , qui croient hautement contre les desordres , les abus , & la corruption des mœurs. Le peuple qui ne juge que de l'apparence , se laissa emporter aisément à ce torrent , voyant qu'on ne se plaignoit que de ce qu'il connoissoit n'estre que trop véritable , & dont mesme les meilleurs Catholiques demeuroient d'accord.

Voilà quel étoit l'état de l'Eglise de ce tems-là , & l'on peut dès-là , ce me semble , demander aux personnes raisonnables , s'ils croient de bonne foy que nos Peres deussent attendre la Réformation de la main d'un Clergé , qui d'un côté avoit tant d'intérêts mondains qui l'obligeoient à s'y opposer , & qui de l'autre se trouvoit lui-mesme si enfoncé dans l'ignorance , dans la superstition , & dans la corruption.

Mais , pour mettre la chose encore en plus forts termes , il ne faut que se représenter les justes plaintes qu'on avoit faites , depuis long-tems , touchant ces desordres , & la demande continuelle que tout le monde faisoit d'une bonne réformation , au moins à l'égard des mœurs , de la discipline , & des plus grossiers abus , sans l'avoir jamais pu obtenir. Je laisse à-part les plaintes du dixième , & de l'onzième siècles , qui ne pouvoient estre que tres-grandes si on les mesure aux justes sujets que les gens-de-bien en avoient ; car ces deux siècles furent célèbres en crimes , & en impiétés , & ceux qui en savent l'Histoire ne le sautoient desavouer. Mais , sans aller si loin , sans parler ni de la vie scandaleuse des Papes de ce tems-là , ni des guerres dont ils remplirent tout l'Occident , ni de l'abus qu'ils faisoient de leurs excommunications , ni du Batême des cloches dont ils enrichirent les cérémonies Ecclesiastiques , ni des vices qui régnoient alors dans tout le Clergé , qu'on nous dise quel bon effet avoient produit les vives censures de Saint Bernard , de

Pierre de Clugny, de l'Abbé Joachim, de Pierre de Blois, de Conrad Abbé d'Ursberg, d'Honorius d'Autun, de Bernard Moynes de Clugny, d'Arnoul Moynes Anglois, de Jean Evêque de Sarisbury, de Matthieu Paris, de Guillaume Durand Evêque de Mande, de Robert Evêque de Lincoln, de François Petrarque Archidiacre de Parme, de Jean Vitoduram, de Dante, de Marfilus de Padouë, & de je ne say combien d'autres qui avoient hautement éclaté contre les abus tant de la Cour de Rome, que du reste des Prélats ? Qu'on nous dise ce qu'avoit produit les plaintes des Empereurs, des Roys, des Princes, & des peuples, qui depuis si long-tems soupiroient après une Réformation ? Depuis cent cinquante ans, disoit Arnaud du Ferrier, Ambassadeur de France au Concile de Trente, on a toujours demandé en vain la Réformation de l'Eglise en divers Conciles, à Constance, à Bâle, à Ferrare. Qu'on nous dise, quel bon changement étoit arrivé depuis que Saint Bernard avoit écrit, *Que les dignitez Ecclesiastiques estoient passées dans un commerce deshoneste, & dans des négociations de tenebres ; Qu'on n'y cherchoit plus le salut des ames, mais le luxe des richesses. Que c'estoit pour cela qu'on prenoit la tonsure, qu'on frequentoit les Eglises, qu'on celebrait des Messes, & qu'on chantoit des Pseaumes. Aujourd'huy, dit-il, l'on combat impudemment pour les Evêchez, pour les Archidiaconats, pour les Abbayes & les autres dignitez, afin de pouvoir dissiper le revenu des Eglises, en superfluité, & en vanité. Que restent-il sinon, que l'homme de peché, le fils de perdition soit révélé, le Demon non du jour seulement, mais du midy, qui se transforme en Ange de lumiere, & qui s'élève sur tout ce qui est appelé Dieu, & qu'on adore. Quel bon changement avoit-on veu, depuis que le Cardinal Hugo, empruntant les paroles de Saint Bernard, avoit écrit, Qu'on pouvoit appliquer au Clergé, plutôt qu'à tout autre ordre, ces paroles de David. Ils n'ont point de part aux travaux des hommes. Car chaque ordre a ses travaux & ses plaisirs ; mais admirez, dit-il, la prudence de nostre Clergé qui a eu l'adresse de choisir pour soy les plaisirs, & de rejeter les travaux. Ils sont superbes comme les gens de guerre, ils ont comme eux une grande suite de serviteurs, de chevaux, & d'oyseaux, & ils jouent comme-eux. Comme les femmes ils sont parez de peaux de grand prix, ils ont de beaux lits, des baigns & tout l'attirail de la mollesse. Mais ils se donnent bien de garde de charger la cuirasse avec les gens de guerre, ni de passer les nuits dans le camp, ni de se hasarder aux combats, encore moins de garder la pudeur & les loix de la bien-séance qui est propre aux femmes, ni de travailler comme elles font. Au jour donc de la resurrection, lors que les hommes ressusciteront chacun dans son ordre, où pensez-vous que ces gens pourront trouver place. Les gens de guerre n'en voudront point ; car ils n'ont point eu de part dans leurs travaux, ni dans leurs périls ; les laboureurs & les vigneronz n'en voudront pas, non-plus, par la mesme raison. Que doivent-ils donc espérer ? sinon, qu'estans chassés, & accusés par tous les ordres, ils s'en iront dans ces lieux, où il n'y a nul ordre, mais où habite une horreur éternelle : S'étoit-on corrigé depuis que Guillaume Evêque de Mande avoit écrit ces paroles, Hélas ! les Eglises sont réduites à un tel estat, que quand elles viennent à vaguer, à-peine peut-on trouver des personnes dignes d'estre choisies. Et si, quelquefois, ce qui arrive rarement, il se trouve quelque homme de bien caché comme un lys entre les épines, le nombre des mé-*

Voyez la harangue rapportée par Monseigneur de Thou, livr. 55. Bernard. Scrm. 6. in Pf. Qui habitat.

Hugo Card. in Pf. 72.

Apud Bzovium ad ann. 1311.

chans & des incapables excède si fort, qu'ils ne souffriroient jamais qu'on choisist pour Prelat un homme de bien ; mais applaudissant à leurs semblables, ils élisent des gens selon leur cœur, à la ruine de l'Eglise, & des peuples qui leur sont soumis. Autrement, comme il y avoit dans l'Eglise plus de gens de bien que de méchans, les élections se faisoient par la pluralité des voix, & elles estoient bonnes & canoniques ; car ceux qui étoient pour Dieu, estoient en plus grand nombre que ceux qui étoient pour le Démon. Mais, aujourd'hui, c'est tout le contraire. La règle est, qu'il y ait plus de méchans que de gens de bien, de sorte que, d'ordinaire, les élections sont plutôt Diaboliques, que Canoniques, faites non par l'inspiration du Saint Esprit, mais par une conspiration ou une machination frauduleuse. Toutes ces plaintes avoient été inutiles, le mal étoit trop général, & trop invétéré, pour y pouvoir donner du remède.

Platin. in
vit. Martin.
f.

Au Concile de Constance, toutes les Nations qui sortoient de dessous les desordres d'un Schisme long & opiniâtre, proposèrent des articles de Réforme, tant au Chef qu'aux membres, & de correction de mœurs dans l'Eglise. Mais Martin cinquième qui y avoit été fait Pape, éluda cette proposition, eu disant, que le Concile avoit déjà duré quatre ans, au grand dommage des Evêques, & des Eglises ; qu'il falloit donc renvoyer cette affaire à une autre fois, & que la chose méritoit qu'on y songeât plus à loisir, parce, disoit-il, que selon Saint Hierôme, chaque Province a ses maximes & ses opinions qui ne peuvent estre changées sans exciter de grands troubles ; comme si la justice, la piété, la sainteté, la bonne discipline n'étoient pas de tous peuples, & de tous pays.

Le Concile de Bale fut assemblé quelques tems après, avec intention de procéder à la réformation du Chef, & des membres ; la déclaration y en fut faite fort solennellement, dès l'entrée, & leurs premiers actes ne contenoient autre chose. Mais dès qu'ils voulurent toucher à la Cour de Rome, & à l'autorité souveraine du Pontife, chacun fit de quelle manière Eugène quatrième se souleva contre-eux, & quels efforts il fit pour les faire séparer, ou du moins, pour rendre leurs desseins inutiles. Cela produisit de nouveaux troubles, & de nouveaux desordres, & jetta l'Eglise Latine dans un nouveau schisme. Car le Concile s'affermissant dans son droit, on déposa Eugène & on élut Amédée Duc de Savoye ; mais tout cela n'aboutit à rien ; car Eugène demeura le Maître, Amédée fut, enfin, contraint de renoncer au Papat, le Concile de Bale & toutes ses bonnes intentions, furent anéanties, & les choses demeurèrent en l'état qu'elles étoient auparavant. C'est-ce qui faisoit dire à un Auteur de ce tems-là, *Qu'on ne pouvoit rien esperer de ceux qui présideroient aux Conciles de la part des Papes, si ce n'est, que quand ils verroient les affaires du Concile se dissiper contre leurs Maîtres, & contre eux-mêmes, ils s'opposeroient aux Decrets, ou par la dissolution du Concile, ou par des dissensions qu'ils seroient naître.* Ainsi, dit-il, les choses demeurent imparfaites, & l'on retourne dans la forêt ancienne, c'est-à-dire, dans l'erreur, & dans les ténèbres, ce que personne n'ignore, à moins que de n'avoir aucune connoissance des choses passées, & la tragédie arrivée de nostre tems au Concile de Bale, en est une preuve tres-claire.

Jacob. de
Paradiso de
septem Itatib.
Eccles.

Quelque tems après, le Pape Innocent huitième étant mort, & toutes choses se préparant à une nouvelle nomination, Lionel Evêque de Concorde fit un

fit un long & beau discours aux Cardinaux qui devoient entrer au Conclave, pour les persuader de faire une bonne élection , qui répondist aux desirs de toute l'Eglise. Il leur représenta , que la Chrétienté estoit menacée tous les jours de la puissance du Turc , que les Hussites estoient en armes contre leurs freres Catholiques , qu'on voyoit croistre en tous lieux des erreurs pernicieuses contre la Foy Orthodoxe , que l'Eglise Romaine , la Mere & la racine de l'Eglise universelle , estoit tous les jours de plus en plus méprisée , que le luxe qui régnoit dans le Clergé , & parmy le peuple , estoit extrême , que le patrimoine de Saint Pierre estoit dissipé , que les Princes Chrétiens , animés d'une haine mortelle les-uns-contre les autres , estoient sur le point de se détruire mutuellement , & qu'enfin , pour se servir des termes de Jérémie , une desolation appelloit l'autre ; ce qui l'obligeoit à pleurer sur l'Eglise , & à luy dire , fille de Sion ta desolation est grande comme l'étendue de la mer ; qui est-ce qui t'apportera du remède ? Après leur avoir représenté ces choses-là , il ajouta , Que bien que l'affliction de l'Eglise fust tres-grande , ils pouvoient , néanmoins , l'adoucir , si laissant à-part leurs propres affections , les brigues & les cabales , ils n'avoient égard , en élisant un Souverain Pontife , qu'à la sainteté , au savoir , & à la capacité. Que les yeux de toute l'Eglise estoient sur eux , pour leur demander un Pontife , qui par la bonne odeur de son nom , pût attirer les peuples Fidèles au salut. Il poussa ce discours fort-avant , en leur montrant la nécessité que l'Eglise avoit d'un homme-de bien , dont la vie fust sans reproche. Il ajouta à ses exhortations , des menaces de la part de Dieu , & il n'oublia rien pour réduire l'esprit de ces Cardinaux à faire quelque chose de bon. Ne diriez-vous pas que des paroles si graves & si touchantes , devoient faire quelque impression sur l'esprit de ces Cardinaux , & qu'au-moins , cette fois , ils devoient bien agir ? Ils voyent toute l'Eglise en desordre , les Infidèles qui font des conquêtes , les Princes Chrétiens armez les uns contre les autres , la discipline Ecclésiastique renversée , la vie du Clergé débordée , la piété abbatuë , & le Christianisme abâtardy en tous lieux , qui peut s'imaginer que tant de tristes idées ne les aient attendris ? Mais ayez patience. Tout l'effet qu'elles produisirent fut la création d'Alexandre sixième. Ce nom seul , assez célèbre dans l'Histoire des Papes , suffit pour faire comprendre dans quelle disposition étoient ces Prélats , & combien peu ils étoient sensibles aux playes de l'Eglise Latine. Ecoutez néanmoins , ce qu'en dit Raynaldus , qui dans ces sortes de choses n'est nullement un Auteur suspect. La plupart des Cardinaux , dit-il , se trouverent bien éloignés de ces bons conseils ; car les Auteurs se plaignent que les uns corrompus par de l'argent , les autres gagnés par des promesses de benefices & de charges , & les autres attirés par la conformité d'une vie vicieuse & impure , donnèrent leur voix à Roderic Borgia. Ainsi , au lieu d'élire un homme chaste , ils en élurent un qui étoit célèbre par ses impudiceries , paillardises , pour lesquelles mesme il avoit été repris par Pie second , & qui bien loin de faire son profit de cette remontrance , n'avoit pas mesme pris soin de cacher ses impuretés. Car , au-contraire , il vivoit avec Vascia Courtisane Romaine , comme si elle eût été sa véritable femme , & il en eût plusieurs enfans , qu'il combla de richesses & d'honneurs , autant qu'il luy fut possible , comme s'ils eussent été des enfans legitimes. Voilà quelle étoit alors la Cour de Rome.

Vide Ray-
nald. in Jul.

Alexandre sixième étant mort, & Pie troisieme qui luy succéda, n'ayant vécu que trente jours après son élévation, les Cardinaux s'assemblèrent en Conclave. Et parce que la vie & la conduite d'Alexandre avoit scandalisé toute la terre, & que les Cardinaux mesmes en leur particulier, en étoient tres-mal satisfaits, avant que de procéder à l'élection, ils dressèrent quelques articles, dont chacun jura l'observation, en cas que la nomination tombast sur luy, & il-y-en avoit un entre les autres, qui portoit que le nouveau Pontife assembleroit au bout de deux ans un Concile général, pour la réformation de l'Eglise dans le chef & dans les membres. Jules second fut élu, mais il ne se crût pas obligé à tenir son serment; car sept ans se passèrent sans qu'on entendist parler ni de Concile ni de Réformation, & c'étoit à quoy ce Pontife songeoit le moins. Cependant il arriva que s'éstant broüillé avec une partie du Collège des Cardinaux, & qu'ayant d'ailleurs irrité contre luy l'Empereur Maximilien, & le Roy de France Louïs douzieme, ces deux grands Princes se joignirent aux Cardinaux disgraciez, & convoquèrent un Concile à Pise. L'acte de la convocation, de la part des Princes, porte expressément, que c'est pour l'extirpation des hérésies & des erreurs, qui par la négligence des supérieurs, pulluloient dans plusieurs parties du monde, & particulièrement pour la réformation des mœurs de l'Eglise universelle dans le chef & dans les membres, & pour la réparation de plusieurs crimes tres-grands, notoires, continuels, & incorrigibles, qui scandalisoient l'Eglise universelle. Les Cardinaux alléguoient aussi le serment que le Pape avoit fait, mesme après son élévation, en ces propres termes, le jure d'observer & d'accomplir ces articles, en tout & par tout, purement & simplement, & de-bonne-foy, réellement, & sous peine d'encourir le parjure, & l'anathème dont je ne m'absoudray point moy-mesme, ni ne donneray charge à personne de m'absoudre. Ils ajoûtoient que par un autre article, ils avoient tous juré & Jules mesme, que si celui qui seroit élu n'accomplissoit de-bonne-foy sa promesse, il seroit tenu pour parjure, transgresseur de son vœu, & de sa foy, perturbateur de l'Eglise, & auteur de scandale à toute la Chrétienté, & que le pouvoir étoit donné aux deux tiers du Sacré Collège, d'assembler le Concile général. Le Concile donc étant assemblé, déclara d'abord, Qu'il-y-avoit une nécessité toute évidente de réformer l'Eglise dans le Chef & dans les membres, & fit un Decret conceu en ces termes, Le Saint & Sacré Synode général de Pise, légitimement assemblé au nom du Saint Esprit, faisant un Concile général, & représentant l'Eglise Catholique, définit, & déclare, que ce Saint Synode ne se sépare point, & ne se puisse séparer, jusqu'à ce que l'Eglise universelle soit réformée en la Foy, & aux Mœurs, tant au Chef qu'aux membres, & que les hérésies & les schismes naissans soient éteints.

Voilà, jusques-là, la plus belle espérance du monde; Il n'est pas nécessaire de demander, si cette réformation étoit la véritable cause de la convocation de cette assemblée, ou si ce n'en étoit qu'un prétexte; & selon toutes les apparences, c'étoit le dernier. Mais quoy qu'il en soit, prétexte ou non, il en résulte trois choses, l'une que cette Réformation étoit communément jugée tres-nécessaire; l'autre, qu'elle étoit extrêmement désirée des peuples; car on ne s'avise jamais de prendre pour prétexte des choses qui ne

patoissent pas nécessaires , & qui ne sont pas souhaitées ; & la troisième, que la Réformation, ainsi nécessaire , & ainsi désirée, s'étendoit à la Foy, aussi bien qu'aux mœurs, jusqu'à ce, disent-ils, que l'Eglise universelle soit réformée en la Foy, & aux Mœurs.

Voyons donc quel fut le succès d'une si importante affaire. Jules, de son côté, qui selon l'esprit général des Papes halloït mortellement ces propositions de réforme, déploya tout ce qu'il avoit d'autorité, de force, & d'artifice, pour éluder ce Concile, & pour faire tourner tous ces projets en fumée. Et premièrement, il cassa & annulla la convocation qui en avoit été faite, il en déclara les auteurs schismatiques, & rebelles, comme Daton & Abiron, & leur Concile un conventicule de Schismatiques, une Synagogue de Satan, & une Eglise de malins, il défendit à tous Prélats de s'y trouver, sous peine d'anathème, il excommunia tous ceux qui leur prêteroiert aide ou secours, directement, ou indirectement, & enfin, il mit à l'interdit les villes, & les Eglises qui les recevroient. Mais comme cette voye d'autorité ne pouvoir produire seule tout l'effet qu'il desiroit, parce que le monde n'ayme pas toujours d'estre épouventé par des foudres Pontificales, il falloit encore éluder le prétexte de réformation que ceux de Pise prenoient. Il eût donc recours à l'artifice ordinaire des Papes, qui est, que quand ils ne peuvent plus éviter les Conciles, ils tâchent de s'en rendre les Maîtres, afin qu'il ne sy passe rien qui ne s'accorde à leurs intérêts, & à leurs desirs. C'est pourquoy il en convoqua un à Rome mesme, pour en estre plus assuré, prenant aussi bien que ses adversaires, le prétexte de la réformation de l'Eglise, afin de mieux colorer son affaire, & pour fortifier son Party, il créa de nouveaux Cardinaux. Cependant, comme il ne vouloit rien oublier, il eût recours aux armes, il fait ligue avec l'Espagne, contre la France, il attaque Ferrare qui étoit soutenuë des François, il va luy-mesme en personne dans son armée, il met toute l'Italie en guerre, il attire les Suisses & les Vénitiens dans ses intérêts, il donne des batailles, il excommunie le Roy de France, & tous ses confédérez, & après avoir détaché d'eux l'Empereur Maximilien, il donne leurs Royaumes au premier conquérant, & enfin, il célèbre son Conciliabule de Latran, où luy & son successeur Léon dixième firent passer tout ce qu'ils voulurent. Je dis luy, & Léon son successeur; car Jules mourut après la cinquième Session, & Léon n'ayant encore que trente sepr ans, fut élu en sa place, par la brigue des jeunes Cardinaux, contre le gré des vieux, à-cause dequoy, Alphonse Petrucius, jeune Cardinal, ayant eü la charge d'annoncer au peuple la nouvelle élection, il le fit en ces termes, *Nous avons pour Pontife, Léon dixième, vivant les jeunes.* Léon donc, continua le Concile, dans lequel à la faveur de quelques légères réformations, qui ne consistèrent qu'en des paroles sans effet, il établit plus que jamais l'autorité souveraine de son siège, & confirma les abus de sa Cour, & les desordres de l'Eglise Latine. Car il-y-fit solennellement casser la Pragmatique Sanction, qui étoit presque la seule bonne chose qui restoit dans le gouvernement de l'Eglise Latine, il-y-fit déclarer le Concile de Bâle un Conciliabule, & fit déterminer que l'autorité des Pontifes est au dessus de tous les

Conciles; ce qui obligea l'Université de Paris à rejeter ce Dectet, & à relever l'appel qu'elle en fit à un Concile légitimement assemblé.

Après cela, je ne sçay si l'on peut encore dire avec quelque pudeur, que nos Pères devoient bien espérer des Prelats Latins, & qu'il falloit attendre une bonne réformation de leur main. Toute la tette desiroit qu'il s'en fît une dans le gouvernement Ecclésiastique, on la leur demandoit avec instance, ils en reconnoissoient eux-mêmes la nécessité au chef, & aux membres, le Pape se trouvoit engagé à la faire, par un serment solennel; mais quand il fut pressé d'en venir à l'exécution, il ayma mieux mettre le feu dans la Chrétienté, que de se refoudre à se corriger, & à rétablir l'ordre, & il fit si bien sa partie, qu'il trouva tout un Concile disposé à faire aveuglément ce qu'il luy plut, sans aucun égard ni à Dieu, ni à l'Eglise, ni à eux-mêmes. N'est-ce pas là une belle espérance de réformation?

On dira peut-estre qu'Adrien sixième Successeur de Léon, après avoir ingénument confessé en la Diète de Nuremberg, les desordres de la Cour de Rome, & de tous les Prelats comme nous l'avons déjà veu, en promit aussi la Réforme. Car il déclara, *que tant par sa propre inclination, que par le devoir de sa charge, il étoit résolu de s'employer à la correction d'un si grand mal, & qu'il seroit en sorte, qu'avant toutes choses, la Cour de Rome, dont peut-estre un mal si extrême, & si pernicieux étoit procédé, fût réformée, d'autant plus, qu'il voyoit que tout le monde le desiroit passionnément.* J'avoue que les Historiens rendent un assez bon témoignage aux intentions de ce Pape, à cet-égard; mais il faut ajouter aussi, ce qu'ils ajoutent, sçavoir, que sa confession & la promesse qu'il avoit faite furent tres-mal prises à Rome, & ailleurs, qu'elles offenserent généralement les Prelats, qu'elles leur semblerent ignominieuses pour eux, disant, *que cela les rendroit encore plus odieux aux séculiers, & méprisables aux peuples, & que sur tout, ils étoient choquez de voir une porte ouverte pour introduire une diminution de leurs commoditez, ou pour les convaincre d'un endurcissement incorrigible.* Il ne faut pas taire aussi, qu'Adrien mourut bien-tôt après le retour de son Nonce d'Allemagne, non sans soupçon de poison, comme l'insinua Guillaume Lochorst dans une lettre rapportée par Raynaldus, *seu nimis, dit-il, est laboraque fatigatus, seu infestus esu aut potu refectus incidit in morbum, à-cause de quoy Paul Jove rapporte, qu'incontinent après la mort d'Adrien, quelques jeunes débauchez attachèrent de nuit une Couronne de rameaux à la porte de la maison de son Médecin, avec cette inscription, Liberatori Patria S. P. Q. R.* Il ne faut pas taire ce que l'Auteur de l'Histoire du Concile de Trente nous apprend, que Clement septième, qui succéda à Adrien, voyoit clairement que le Pape Adrien s'étant éloigné du stile ordinaire des sages Pontifes, avoit été trop facile tant à confesser les défauts de la Cour de Rome, qu'à en promettre la réformation, & qu'il s'étoit trop abaissé, d'avoir demandé conseil à l'Allemagne touchant les moyens de pourvoir aux divisions de ce pais-là, parce que par cette recherche, il s'étoit assuré la demande d'un Concile, qui étoit de grande importance, sur tout, avec la condition qu'il se fît en Allemagne, & qu'il avoit donné aux Princes la hardiesse non seulement de luy envoyer, mais même de faire imprimer &

Raynald. in
Adrian. 6.

Hist. du Cō-
cil. de Tren-
te livr. 1.

Vide Ray-
nald. in
Adrian.

Hist. du Cō-
cil. de Tren-
te livr. 1.

publier l'écrit qu'ils appeloient *Centum gravamina*, qui étoit un écrit ignominieux à tout l'ordre Ecclésiastique d'Allemagne, & encore plus à la Cour de Rome. Que, pourtant, après avoir tout examiné, Clément conclut, qu'il falloit nécessairement donner quelque consentement à l'Allemagne, mais avec cette réserve, que son autorité n'y courust aucune risque, & que les avantages & les profits de la Cour de Rome n'en fussent point amoindris. En effet, il envoya un Légat à Nuremberg, où les Princes d'Allemagne s'étoient assemblés de nouveau, lequel leur propoisa une manière de Réformation, qui ne regardoit que le menu Clergé; de sorte qu'il fut jugé que non seulement cette réforme fomenteroit le mal comme font d'ordinaire les remèdes légers, & palliatifs; mais qu'elle serviroit à vider & à élever la domination de la Cour de Rome, & des plus grands Prélats, au préjudice des puissances séculières, & qu'elle feroit ouverture à une plus grande extorsion d'argent; si bien qu'elle ne fut point reçue, n'étant estimée qu'une pure mocquerie, pour éluder l'attente de l'Allemagne, & pour la réduire sous une plus grande servitude.

CHAPITRE II.

Confirmation de la mesme chose, par l'Histoire de ce qui se passa dans les premiers démêlés de Luther avec la Cour de Rome touchant les Indulgences.

MAIS s'il faut ajoûter quelque chose à tout ce que je viens de dire, & que tant de preuves publiques ne fussent pas pour conclure qu'il n'y-avoit plus à espérer de réformation de la part de Rome, & de ses Prélats, voyons encore, si l'on veut, quelque chose de plus particulier. Examinons de quelle manière on receut les premières plaintes que Luther fit contre les prêcheurs d'Indulgences, & les Questeurs, que Léon dixième avoit envoyez dans toute l'étendue de son Empire, & particulièrement en Allemagne, pour y vendre publiquement le pardon des pechez, sous le prétexte du bâtiment de l'Eglise de Saint Pierre de Rome; mais en effet, pour avoir, par ce moyen, dequoy enrichir ses parens, & satisfaire à ses profusions. Cette Histoire, qui est comme le préambule de celle de la Réformation de nos Peres, ne peut qu'elle ne nous donne beaucoup de lumières pour bien juger de leur conduite, & pour décider de la justice ou de l'injustice de leur action. Voicy donc, à-peu-près, comment la chose se passa. Outre l'abus manifeste qu'il-y-avoit dans l'usage, & dans la doctrine mesme des Indulgences, les Questeurs, pour en rehausser davantage le prix, & la vertu, envers le peuple, ne cessoient de mettre tous les jours en avant plusieurs nouveautez sur ce sujet, Voyez Sleidan, De l'etat de la Rel. & de la Rep. livr. 1.

& ils vivoient, au reste, & se conduisoient dans cette affaire, d'une manière fort sale, & fort des-honneste. Luther qui estoit Professeur en Théologie dans l'Université de Vitemberg, se crut obligé par le devoir de sa charge, & de sa conscience, des'opposer à un commerce si mauvais, & si contraire à la vraie piété. Pour cet effet, il proposa des Thésés pour l'éclaircissement de cette matière, & il en écrivit à l'Archevesque de Mayence, qui estoit aussi Evêque de Magdebourg, le suppliant d'user de son autorité pour arrêter ces excès, & luy représentant, que le devoir des Evêques estoit de bien instruire le peuple dans la doctrine de l'Evangile, & de ne permettre pas qu'on abusast ainsi de leur crédulité. Il en écrivit aussi, à-peu-près au mesme sens, à l'Evêque de Brandebourg, dans le Diocèse duquel il estoit, & il luy envoya les Thésés qu'il avoit composées sur ce sujet, avec une explication plus étendue qu'il-y-ajouta. Il en écrivit mesme au Pape Léon, il luy envoya ses écrits, il se plaignit à luy des folies que les Questeurs enseignoient, & des pilleries qu'ils faisoient en se confiant sur luy, ou en abusant de son autorité ; il se justifia envers-luy des fausses imputations de ses adversaires, & bien-loin d'avoir violé en aucune manière le respect qu'il croyoit encore devoir à sa dignité, & à son Siège, il alla jusqu'à des soumissions excessives, dont ses adversaires ne manquèrent pas de se prévaloir dans la suite.

Jusques-là les plus rigides censeurs ne peuvent trouver rien à redire dans la conduite de Luther. Car dites-moy je vous prie que peut-on faire de mieux. Il voit des gens qui deshonnorent la Religion, qui se jouent de la dévotion, ou plutôt de la superstition du peuple, qui scandalisent toute l'Eglise, qui avancent des maximes fausses & pernicieuses. Il s'y oppose par le devoir de sa charge, il s'en plaint à ceux à qui, dans les voyes ordinaires, il appartenoit de réprimer ces excès, il va jusques au Pape mesme, il luy donne connoissance du mal que faisoient ses Questeurs, il le supplie d'y donner ordre, il use de tous les termes de respect que le Pape pouvoit désirer. Que peut-on trouver à redire à tout cela ? On dira peut-estre que ses plaintes contre les prescheurs d'Indulgences estoient fausses, & mal fondées. Pour éclaircir ce point, il ne faut que voir ce qu'en écrivent les plus ardents ennemis de Luther, *Militit Nounce Apostolique*, dit Ulemberr, l'un des plus ardents ennemis de Luther, avoit assez reconnu, que les Questeurs & Prescheurs d'Indulgences, qui avoient donné les premiers à Luther l'occasion de contredire, n'estoient pas tout à-fait exempts de blâme. C'est pourquoy il reprit gravement Tetzel (c'étoit le Chef des Questeurs) de ce qu'il n'avoit pas empêché ces abus intolérables à tous les gens de bien, & que s'appuyant sur l'autorité du Pape, il avoit fait plusieurs choses de sa teste, qu'on ne pouvoit ni approuver ni défendre ; de sorte qu'il avoit des-honoré le S. Siege, & donné lieu à une querelle tres-dangereuse, dont il faudroit qu'un jour il rendist compte au Pape. Florimond de Raymond reconnoît de-mesme, que ces Questeurs commettoient des choses énormes, en publiant leurs Indulgences, & qui ne songeoient qu'à attraper l'argent du peuple. Belcaire Evêque de Mets dit, que l'impudence des Ministres du Pape estoit telle, qu'ils faisoient entre-eux un trafic public de ces

Raynald.
ad ann.
1518.

Raynald.
ubi supra.

Idem ibid.

Indulgences, que quelquefois faisant la débauche dans les Cabarets, ils les joüoient aux dez, ou à d'autres jeux, particulièrement dans l'Allemagne, & que le bruit estoit, que le Pape avoit donné l'argent qui se devoit recueillir dans quelques païs d'Allemagne à Madelaine sa sœur. Guichardin va jusqu'à blâmer le Pape, même de ce que, par le conseil du Cardinal Puccius, il avoit publié de très-amples Indulgences, sans distinction des lieux, ni des temps, non seulement pour les vivans, mais aussi pour tirer les ames du Purgatoire, par voye de suffrage. Qu'il estoit manifeste, que cela se faisoit pour attraper l'argent du peuple, & que ceux qui avoient cet employ, l'avoient acheté de la Cour de Rome, à cause de quoy, la chose tourna en scandale public, principalement en Allemagne, où plusieurs de ces Ministres vendoient à vil prix, ou joüoient la puissance de délivrer les ames du Purgatoire. Il ajoute, que ce qui rendit encore cette affaire plus odieuse, fut le don que Léon avoit fait d'une partie de l'argent des Indulgences à sa sœur Madelaine, & la commission qu'on avoit donnée pour cela à un certain Arcimbauld Evêque, homme indigne d'un tel employ, & qui s'en acquit avec une dureté, & une avarice extrême. Voilà donc, ce me semble, deux faits incontestables, l'un que Luther avoit droit au fond, & que l'affaire qui luy donna sujet de parler, & d'écrire, estoit sale, & scandaleuse, à tous égards; & l'autre, qu'il s'y conduisit d'une manière prudente, & respectueuse, & qu'il ne fit rien qui ne fust dans l'ordre.

Idem ibid.

Voyons maintenant de quelle manière il fut traité. La première chose qui arriva fut, que ni le Pape, ni l'Archevêque de Mayence, ni l'Evêque de Brandebourg, ne daignèrent prendre aucun soin d'arrêter l'abus qui se commettoit. On seût depuis que l'Archevêque de Mayence estoit luy-même intéressé dans le party des Indulgences, & qu'il luy en revenoit des sommes considérables. La seconde fut que Luther vit, en un instant, soulever contre luy non seulement tout cet essain de Prescheurs, & de Queteurs, mais tout l'Empire du Pape, c'est-à-dire toutes les créatures de la Cour de Rome, répandues dans l'Europe, qui firent tous leurs efforts pour l'accabler, suscitant contre luy les Princes, & les peuples, par plusieurs fausses imputations. Eckius Docteur en Theologie, Silvestre Priéras Maître du sacré Palais de Rome, & Jacques de Hockstraten Inquisiteur, écrivirent contre luy, ce dernier exhortoit le Pape à employer le fer & le feu, pour convaincre cet hérétique. Luther se défendit contre ces sortes de gens, par des réponses publiques, où il relevoit les absurditez, & les propositions fausses & scandaleuses qu'ils avoient mises en avant; mais il ne laissa pas de se tenir toujours dans les termes d'un grand respect pour le Pape, & pour l'Eglise de Rome, soutenant, néanmoins, qu'ils n'estoient point infallibles, & que l'autorité d'un Concile légitimement assemblé estoit au dessus de celle du Pontife; enquoy il ne disoit rien, que la Faculté de Paris, & l'Eglise Gallicane ne dist aussi. Il y a de l'apparence que ce fut ce dernier intérêt qui acheva d'irriter contre luy Léon, & toute sa Cour, qui, d'ailleurs, n'estoient pas fort contens de ce qu'il avoit entrepris d'arrêter, ou, du moins, de troubler le cours de leurs exactions. Quoy qu'il en soit, lors qu'on s'attendoit de voir réprimer les excez manifestes des Mini-

Voyez Sleidan & l'Hist. du Conc. de Trente.

Voyez ces pièces dans le 1. tom. des œuvres de Luther.

Voyez Sleidan, l'Histoire du Concile de Trente. Tom. des œuvres de Luther, & Raynald.

stres des Indulgences, & de ceux qui les défendoient, Luther fut cité, de la part du Pape, à comparoître personnellement à Rome pour rendre conte de ses écrits, & de sa conduite, dans cette affaire, devant des Juges que Léon luy avoit désignez, qui estoient Hierome Evêque d'Ascoly, Auditeur de la Chambre, & Sylvestre Priéras Maître du sacré Palais. Léon écrivit, en mesme tems, à Cajetan son Légat en Allemagne, une lettre pleine de feu, & de colére, contre Luther, qu'il traitoit d'hérétique & de séditieux, & il luy donna ordre de le faire arrestier comme hérétique, & de le faire conduire sûrement à Rome, commandant à tous Ducs, Marquis, Comtes, Barons, & à toutes Universitez, Communautés & puissances, sous peine d'excommunication, à la réserve de l'Empereur seul, de prestre main-forte, de saisir Luther, & de le remettre entre les mains de son Légat. Il écrivit aussi, dans le mesme sens, à Fridéric Eleêteur de Saxe. Luther, voyant une procédure si violente, proposâ les raisons qui l'empêchoient d'obéir à cette citation, qui estoient prises de l'infirmité de sa santé, qui ne luy permettoit pas de s'exposer aux fatigues de ce voyage; de sa pauvreté qui ne luy en laissoit pas le moyen; de l'attachement qu'il avoit à l'Université de Vittemberg, de laquelle il ne pouvoit se départir sans le consentement de son Prince; mais, particulièrement, del'évidente oppression qu'il souffroit, en ce qu'on luy avoit donné pour juge ce mesme Sylvestre Priéras, qui, non seulement estoit du mesme ordre que les Prescheurs d'Indulgences, mais qui, mesme, avoit déjà écrit contre-luy son Dialogue; de sorte que c'estoit visiblement le livrer entre les mains de ses parties, & de ses aversaires. L'Université de Vittemberg écrivit à Rome en sa faveur, & le Prince Fridéric de Saxe s'estant employé tres-fortement envets le Légat, on obtint, enfin, avec beaucoup de peine, que la cause seroit agitée en Allemagne, & que pour cet effet, Luther comparoitroit devant le Légat, à Ausbourg.

Luther.
opér. tom.
X.

Bien que Luther ne pût plus ignorer de quel esprit la Cour de Rome, & tous ses Ministres estoient animez à son égard, il ne laissa, pourtant pas de comparoître devant Cajetan; mais ce fut après que ses amis luy eurent obtenu un sauf-conduit de l'Empereur Maximilien. Cajetan fut fâché de cette précaution, qui rompoit ses mesures, il reçut, néanmoins, Luther assez honnestement, & il luy proposâ d'abord, de la part du Pape, de se retracter, & de promettre, qu'à l'avenir, il ne retomberoit plus dans ses erreurs, ni ne troubleroit plus l'Eglise. Luther répondit, que sa conscience ne l'accusoit d'aucune erreur, qu'il le supplioit de luy marquer en quoy il avoit erré, & qu'il étoit prest ou à se justifier, ou à se laisser instruire. Alors Cajetan luy objectâ comme deux grandes & capitales erreurs, qu'il avoit écrit que les mérites de Jesus Christ n'étoient pas le tresor des Indulgences, contre l'Extravagante de Clement sixième, & que la Foy, c'est-à-dire la confiance d'estre justifié estoit nécessaire à ceux qui s'approchoient du Sacrement, & qui comparoissent devant le jugement de Dieu; car au-contraire, disoit-il, il est incertain si ceux qui s'approchent de Dieu obtiendront sa grace ou non. Luther défendit ses propositions, & le discours étant tombé sur l'autorité souveraine du Pape, que Cajetan disoit estre au-

dessus

dessus du Concile, au-dessus de l'Ecriture, & au-dessus de tout ce qui est dans l'Eglise; Luther le luy nia formellement, & s'opposa, au-contraire, que le Pape estoit au-dessous de l'Ecriture & du Concile. Le lendemain, Luther luy présenta une justification de ses propositions, par écrit, où il mêla beaucoup de termes fort respectueux pour le Pape, pour l'Eglise Romaine, & pour le Légat en particulier. Mais Cajétan, sans vouloir entendre parler de justification, s'affirma à vouloir qu'il révoquast ses erreurs, sous-peine d'encourir les censures dont il avoit charge de le châtier, ajoutant que s'il ne vouloit se rétracter, il n'avoit qu'à se retirer, & ne se présenter plus devant-luy.

Luther se retira de la maison du Légat, & quelques jours après ayant esté averty qu'on négocioit son emprisonnement, nonobstant le sauf-conduit de l'Empereur, il se retira d'Ausbourg, n'ignorant pas ce qui estoit arrivé à Jean Hus, & à Hierôme de Prague, au Concile de Constance. Avant que de partir il écrivit à Cajétan, deux lettres fort humbles, dans l'une desquelles il reconnoissoit qu'il n'avoit pas gardé en traitant cette matière des Indulgences, tout le respect qu'il devoit avoir pour le nom du Pape, & que quoy qu'il y eust esté poussé par le seportement de ses adversaires, il avouoit, pourtant, qu'il devoit traiter la matière avec plus de modestie, d'humilité & de respect; qu'il en avoit du déplaisir, & en demandoit pardon, offrant de le publier luy-mesme, & de ménager mieux ses termes à l'avenir. Il offrit mesme de ne parler plus désormais des Indulgences, pourveu qu'on imposast aussi silence aux Questeurs, ou qu'on les obligest de garder quelque mesure dans leurs discours. Et pour ce qui regardoit la rétractation qu'on demandoit de luy, il protesta qu'il l'eust faite de bon cœur, si sa conscience le luy eust permis; mais qu'il n'y avoit ni commandement, ni conseil, ni considération d'aucune personne au monde, qui pust luy faire rien dire, ou rien faire contre sa conscience. Dans la seconde lettre, gardant toujours le mesme stile humilié, & respectueux, il luy déclare, qu'il se retire d'Ausbourg, & qu'il le supplie de ne trouver pas mauvais qu'il appelle de luy au Pape, & en mesme tems, il luy envoya son acte d'appel. Cet appel estoit fondé 1. Sur ce qu'il n'avoit rien déterminé sur le sujet des Indulgences; mais qu'il avoit seulement proposé des Thèses pour disputer; selon la coutume de l'Ecole. 2. Que les opinions des Docteurs, tant Canonistes, que Théologiens, estant fort différentes, & n'y ayant rien de certain dans l'Eglise sur ce sujet, il avoit eû droit de choisir un party pour le soutenir dans la dispute, d'autant plus, qu'il-y-avoit esté poussé par l'indiscrétion des Questeurs, qui, sous-prétexte des Indulgences, avoient déshonoré l'Eglise Romaine, & la puissance des Clefs, par leur avarice détestable & par leur conduite scandaleuse, séduisant le peuple par de nouveaux dogmes, & vendant la grace justifiante pour de l'argent. 3. Qu'il avoit non-seulement soumis sa dispute au jugement de l'Eglise; mais mesme au jugement de tout homme plus éclairé que luy, & en particulier au Pape Léon. D'où il concluait, qu'il n'y avoit eu nulle juste cause de le citer. Que néanmoins, il avoit offert au Légat de s'en rapporter au jugement de

Luther
tom. I.

l'Eglise Romaine, & des Universitez de Basle, de Fribourg, de Louvain, & de Paris; ce que le Légat n'avoit pas voulu accepter, Qu'il n'avoit pas même voulu luy faire voir en quoy consistoit son erreur; mais qu'il l'avoit seulement pressé de se rétracter simplement, en le menaçant que s'il ne le faisoit, ou s'il ne s'en alloit à Rome, il l'excommunieroit luy & tous ses adhérens, quoy qu'il eust toujours protesté, qu'il n'avoit aucun sentiment qui ne fust fondé sur l'Ecriture, sur les Pères, & sur les Canons. C'est pourquoy se trouvant opprimé par toute cette procédure, il appelloit du Légat, & de tout ce que le Pape mal-informé, avoit fait contre-luy, au Pape même mieux informé. Cependant, il se retira d'Ausbourg, & recudit par sa retraite, vains & sans effet, les complots qu'on faisoit contre sa personne, pour l'arrestier prisonnier.

Luther
tom. 1.

Cajétan ayant manqué son coup, écrivit à Frédéric Duc de Saxe, contre Luther, l'accusant comme d'un grand crime, de ce qu'il n'avoit pas voulu se rétracter, & au-reste, il exhortoit & réquéroit ce Prince de l'envoyer à Rome, ou de le chasser de ses terres. Luther se justifia solidement devant le Prince, & luy fit voir l'oppression, & la tyrannie toute manifeste, dont on usoit contre-luy. Et parce que le Cardinal avoit déclaré formellement dans sa lettre à Frédéric, qu'une affaire si grave, & si pestilencieuse ne durerait pas long-tems en cet état, & que la cause se poursuivroit à Rome, cette menace obligea Luther de faire un acte d'appel du Pape, & de toute sa procédure contre-luy, à un Concile légitimement assemblé. Presqu'en même tems, Léon envoya une Bulle en Allemagne, confirmative de ses Indulgences, & de la doctrine sur laquelle elles estoient appuyées. Cette doctrine estoit, *que par la puissance des Clefs donnée à S. Pierre, & à ses successeurs, le Pontife Romain avoit droit de pardonner aux fidèles la coulpe & la peine de leurs péchez, actuels, savoir, la coulpe par le moyen du Sacrement de Pénitence, & la peine temporelle par le moyen des Indulgences, soit en cette vie, soit en Purgatoire, Et que par les Indulgences, il appliquoit aux vivans, & aux morts, le surabondant des mérites de Jesus Christ, & des Saints, ou par voye d'absolution, ou par voye de suffrage, en sorte que les vivans & les morts étant participans de ces Indulgences, estoient délivrez de la peine que la Justice Divine leur infligeoit pour leurs péchez actuels.* Il commandoit donc à tous, sous peine d'excommunication, dont ils ne pourroient estre absous qu'en l'article de la mort, de le croire ainsi; & afin que personne n'en prétendist cause d'ignorance, il ordonnoit à tous Archevesques & Evêques, en vertu de la sainte obédience; de faire publier sa Bulle dans toutes les Eglises, donnant cependant pouvoir à son Légat, de proceder contre les dés-obéissans, & de les punir comme il jugeroit à-propos.

Voilà naïvement l'Histoire de la première querelle de Rome contre Luther. Qu'on juge maintenant, si nos Pères sous les yeux desquels toute cette affaire se passa, pouvoient encore espérer une Réformation de la main du Pape, & de ses Prélatz. Au-lieu de faire une sainte & Chrétienne réflexion, sur les justes plaintes de ce homme, quelque petit & méprisable qu'il leur parust, ils ne songèrent qu'à maintenir le mal qu'ils avoient déjà fait

lors qu'ils avoient publié leurs Indulgences, qu'ils savoient bien n'avoir aucun fondement ni dans la parole de Dieu, ni dans la pratique de l'ancienne Eglise. Ils ne songèrent qu'à protéger, & à défendre indistinctement les exécrables scandaleux, & impies, de leurs Ministres, au lieu de les corriger sévèrement, & de les réprimer. Ils ne songèrent qu'à leur intérêt, & à ne laisser pas échapper l'occasion de ramasser beaucoup d'argent, sans avoir égard ni à l'honneur de la Religion Chrétienne, ni au salut des âmes. Ils ne songèrent qu'à établir, de plus en plus, la puissance souveraine & Monarchique du Pontife Romain, au lieu de s'appliquer uniquement à faire régner Jésus Christ dans les cœurs des hommes. Ils ne songèrent qu'à arrêter de bonne-heure ces premiers éclats de la vérité, qui sortoient de la bouche & de la plume de Luther, au lieu de les recevoir, & de s'en servir, pour obtenir de Dieu une plus grande lumière. Ils se firent un point capital de faire retracer Luther, & ne pouvant y parvenir, ils ne songèrent qu'à l'accabler par toutes sortes de moyens. Ils firent d'une matière de Foy, de Religion, & de conscience un procès, & un procès injuste, & insoutenable, même dans les formes. Car quelle procédure est-ce, que de citer d'abord à Rome un homme qui ne fait que proposer des Thèses pour disputer d'une matière sur laquelle il n'y-avoit encore rien de défini? Quelle procédure, de lui donner sa partie même, pour Juge, de le déclarer hérétique avant que de l'avoir ouï, comme fit le Pape dans sa lettre à Cajetan, d'exciter contre-lui les Roys, les Princes, & les peuples, & de vouloir commencer à traiter une si grande affaire par son emprisonnement, sans avoir égard, ni aux protestations qu'il faisoit, ni aux raisons qu'il alléguoit, ni à ses soumissions respectueuses envers le Pape, & envers son Légat? Qui ne voit, en tout cela, une résolution inflexible de retenir toujours l'Eglise Latine dans le triste état où elle se trouvoit alors, & d'aggraver même, s'il eust été possible, son joug? bien-loin d'avoir dessein de la réformer, & de la délivrer des erreurs, & des superstitions dont elle étoit travaillée.

Je n'ignore pas que pour excuser, en quelque manière, un procédé si violent, on a dit, que presque au même tems que Luther avoit écrit au Pape Léon sa première lettre pleine de respect & de soumission, il avoit fait imprimer deux petits écrits contre l'Epitome de Sylvestre Priérius, où il parloit de Rome, & de son Pontife, en des termes extrêmement injurieux, ce qui marquoit, dit-on, évidemment un esprit fourbe & méchant, qui jettoit d'une même bouche le doux & l'amer. Mais tout cela n'est que ladicours faux & calomnieux d'un certain Ulemberg, ennemy juré de Luther, & de sa doctrine. Car il est constant que la première lettre de Luther à Léon qui est celle dont il s'agit, fut écrite au commencement de l'année 1518. lors qu'il n'avoit encore affaire qu'aux Questeurs, & Prescheurs d'Indulgences, & que ces petits écrits dont parle Ulemberg, qui servoit de réponse à l'Epitome de Sylvestre, ne furent faits qu'en l'année 1520. après que le Pape & toute sa Cour se furent ouvertement déclarés contre Luther, & que Luther eust appelé du Pape au Concile, & qu'on eust fait con-

Raynald. ad
ann. 1518.

Voyez la
lettre & les
écrits dans
le 2. Tome
des œuvres
de Luther.

Apud Rayn.
ad ann.
1518.

damner sa doctrine comme hérétique par les Théologiens de Louvain & de Cologne; ce qui paroît évidemment par l'Építome mesme de Sylvestre, qui fait mention de cet appel de Luther au Concile, & par les notes marginales que Luther y fit, qui font aussi mention des décisions de Louvain & de Cologne. C'est donc un mensonge d'un adversaire de Luther, qui ne pouvant trouver jusques-là rien à redire à sa conduite, a confondu tout-exprés les tems afin de le rendre odieux, & de justifier, en quelque sorte, une procédure insoutenable. On ne sauroit nier que la violence dont on usa contre-luy, ne fust publiquement condamnée, non-seulement par le peuple, mais par les personnes mesmes les plus sages & les plus éclairées. *Il se plaignoit, dit Coelaus, c'est-à-dire, un de ses plus ardens ennemis, d'estre injustement opprimé par ses adversaires, qui le produisoient en public, & en peu de tems il se concilia la faveur non-seulement du simple peuple qui croit facilement, & qui presse l'oreille à toutes sortes de nouveautez; mais aussi celle de plusieurs personnes graves & doctes, qui ajoûrant foy à ses paroles, par une simplicité ingénue, croyent que ce Moine n'avoit pour but que de défendre la vérité contre les Questeurs d'Indulgences, qui comme Luther les en accusoit, paroissent avoir plus de zèle pour attraper de l'argent, que pour procurer le bien des ames. Il ajoûte, que les gens de lettres, Poëtes & Rhétoriciens, le soutenoient, & accusoient les Prélats, & les Theologiens d'avarice, d'orgueil, d'envie, de Barbarie, & d'ignorance, disant qu'ils ne persécutoient Luther qu'à cause de son savoir, parce qu'il paroissoit plus docte qu'eux, & plus libre à dire la vérité, contre les impostures & les prestiges des Hypocrites.*

Præf. ad
tom. 1.

Quelques tems après des Luther eust appelé du Pape, au Concile, l'Empereur Maximilien mourut, ce qui obligea Leon d'envoyer en Allemagne Charles Miltit, en qualité de Nonce. Il apporta à l'Électeur de Saxe la rose d'or que le Pape luy envoyoit en signe d'amitié particulière; mais ce present estoit accompagné de lettres tant au Prince, qu'à ses Conseillers, par lesquelles le Pape demandoit toujours qu'on luy livrast Luther comme un hérétique, & un enfant de Satan. Luther a écrit en quelque endroit de ses œuvres, que Miltit estoit chargé de soixante-dix Brefs Apostoliques, pour les faire afficher de lieu en lieu, & par ce moyen, le conduire plus assurément à Rome, au cas que le Prince Frédéric le remît entre ses mains. Mais tous ces Brefs, & toutes ces lettres furent inutiles aussi-bien que les instances du Nonce; car le Prince ne voulut point abandonner Luther à une si injuste colere.

Voyez Sleidan, & Raynald.

Luther.
Tom. 1.

C'est ce qui obligea Miltit à se tourner d'un autre costé: Il crût que pour réussir dans cette affaire, il falloit prendre une voye contraire à celle de la violence, & de l'autorité. Il voulut donc avoir des conférences particulières avec Luther pour le reconcilier avec le Pape, il blâma hautement les malversations des Indulgenciaires, & persuada Luther d'écrire encore une fois au Pape, avec respect & soumission; & cependant, il fut convenû qu'on imposeroit silence aux deux partis, & que toute cette affaire seroit commise à quelque Evêque d'Allemagne, comme à celui de Trèves, ou à celui de Saltzbourg. Luther exécuta de sa part les conyen-

tions de bonne-foy, il écrivit à Léon, avec tout le respect imaginable, & luy fit voir que les Questeurs, & ceux qui les avoient soutenus jusqu'alors, avoient des-honoré son Siège, & son Eglise; que quant à luy, il se trouvoit bien mal-heureux de voir que leurs calomnies eussent prévalu sur son innocence, & qu'il offroit encore de laisser cette matière des Indulgences, & de se taire tout-à-fait, pourvu que ses avversaires en fissent de mesme. Mais soit que toute cette négociation de Miltit ne fust de sa part qu'une feinte, ou qu'en effet son conseil ne fust pas approuvé par ceux de son Party, comme Luther mesme l'insinua, il est certain que dès qu'on eust tiré cette lettre de luy, George Duc de Saxe, Prince fort attaché aux intérêts du Pape, voulut qu'il se fît une dispute publique à Leipsic, sur les matières controversées. La dispute fut au commencement entre Eckius & Carolostad, touchant le franc Arbitre & la Grace; mais en suite, on y engagea Luther mesme sur le sujet des Indulgences, du Purgatoire, & de la puissance du Pape. Et presque en mesme tems, on procura dans les Universitez de Cologne, & de Louvain, une condamnation de plusieurs articles extraits de ses livres. Il se défendit contre ces nouveaux avversaires, & fit voir par des Ecrits publics, la vérité de sa doctrine, & l'injustice de ces condamnations.

Raynald.ubi
supra.

Luther.tom.
2.

Mais un-peu après, le Pape Léon ne voulant plus rien ménager contre luy fa terrible Bulle d'excommunication, qu'on appelle la *Bulle Exurge*. Là, après avoir fortement sollicité Jesus Christ, Saint Pierre & Saint Paul, avec tous les Saints de Paradis, de venir au secours de l'Eglise Romaine, il marque en particulier, quarante-un articles de la doctrine de Luther, lesquels il dit estre des erreurs respectivement pestiférées, perniciosés, scandaleuses, fausses, hérétiques, offensant les oreilles pieuses, séduisant les âmes, & contraires à la vérité Catholique, & à la charité, au respect, & à l'obéissance due à l'Eglise Romaine, qui est la mere de tous les Fidèles, & la maîtresse de la Foy; & comme telles, respectivement, il les condamne, les improuve, les rejette, & déclare qu'elles doivent estre rejetées par tous les Chrétiens de l'un & de l'autre sexe. Défend à tous Evêques, Patriarches, Métropolitains, & généralement à tous Ecclesiastiques, aux Roys, à l'Empereur, aux Electeurs, aux Princes, aux Ducs, aux Marquis, aux Comtes, aux Barons, aux Capitaines, &c. En un mot, à toutes sortes de personnes, de tenir ces articles, ni de les favoriser en quelque manière que ce soit, sous peine d'excommunication, & d'estre privé de leurs terres, & de leurs biens, & traité comme infames hérétiques, fauteurs d'hérétiques, & criminels de leze-Majesté. Et quant à Luther, il se plaint de luy, de ce qu'il n'avoit pas voulu aller à Rome, où il luy eust fait voir qu'il n'y avoit pas tant de mal qu'il croyoit, & il exagère comme une grande témérité d'avoir appelé au Concile, contre les constitutions de Pie second, & de Jules second, qui veulent qu'on punisse comme hérétiques, ceux qui font de telles appellations. C'est pourquoy il le condamne comme hérétique, luy & tous ses adhérents, si dans l'espace de soixante jours, ils ne renoncent à toutes leurs erreurs; défend à tous les Chrétiens d'avoir aucun commerce de conversation avec eux; ni de leur administrer les choses nécessaires, & ordonne à l'Empereur, aux Roys, aux Princes, &c. de les saisir & de les luy envoyer à Rome, promettant de grandes récompenses à ceux qui feront une si bonne œuvre.

Extat apud
Luther.tom.
2. & apud.
Raynald. ad
ann. 1520.

Luther écrivit, quelque tems après, contre cette Bulle, & il en appella de nouveau au Concile légitimement assemblé. Cependant il se justifia solidement sur tous les articles condamnés, & il est bon de remarquer, qu'entre ces articles que le Pape anathématisa comme hérétiques, ou téméraires, ou scandaleux, & contraire à la vérité Catholique, on y trouve les propositions suivantes, *Que ce Proverbe est tres-véritable qui porte, que la meilleure pénitence est la nouvelle vie. Qu'il seroit bon que l'Eglise, dans un Concile, ordonnast de communier les Laïques sous les deux espèces. Que le Tresor de l'Eglise dont le Pape tire ses Indulgences, n'est point les mérites de Jesus Christ & des Saints. Que le Pape Romain successeur de Saint Pierre n'est point le Vicaire de Jesus Christ sur toutes les Eglises du monde, ainsi établi par Jesus Christ même en la personne de Saint Pierre. Qu'il n'est point en la puissance de l'Eglise, ou du Pape, de faire des Articles de foy, ni d'établir des loix pour les mœurs ou pour les bonnes œuvres. Que quand le Pape, avec une grande partie de l'Eglise, tiendrait une opinion, qui même ne seroit pas erronée, ce ne seroit pas un péché ou une hérésie de tenir l'opinion contraire, principalement aux choses non nécessaires à salut, jusqu'à ce qu'un Concile universel eust approuvé l'une, & approuvé l'autre. Que les Prélats Ecclésiastiques, & les Princes séculiers, ne seroient point mal quand ils aboliroient les ordres des mandians. Que le Purgatoire ne se peut prouver par la Sainte Ecriture Canonique. Ces propositions sont déclarées ou pestiférées ou pernicieuses, ou scandaleuses, ou hérétiques, sans les spécifier chacune en particulier; car le Pape dit seulement de toutes en gros, qu'elles sont telles. C'est ainsi que Léon & toute sa Cour traitèrent les matières. Dire qu'un véritable amendement de vie, un pieux & sincère retour du vice à la vertu, est la meilleure de toutes les pénitences, leur parut un crime détestable. Souhaiter qu'un Concile général rétablît la communion de l'Eucharistie selon l'institution de Jesus Christ, & l'usage de l'ancienne Eglise, leur fut une abomination digne du feu. Ne pas croire que les mérites de Jesus Christ & des Saints, composent un certain trésor duquel ni la Foy, ni la piété, ni la repentance, ne donnent aucune part aux Fidèles, mais qui se dispense seulement par voye d'Indulgence pour de l'argent, passa dans leur esprit pour une hérésie infernale. Dire que nostre Foy n'a pour objet que la parole de Dieu, & non celle des hommes, & que Dieu seul peut imposer des loix morales à la conscience, fut à leur avis, une épouvantable impiété. Croire qu'on peut sans hérésie tenir une opinion contraire à celle du Pape, dans les choses non nécessaires à salut, & qui ne sont déterminées par aucun Concile, fut une erreur pestiférée. Donner la moindre atteinte aux intérêts des Moines, ou au feu de Purgatoire, fut un horrible sacrilège, pour lequel il-n'y-avoit point de rémission.*

En suite de cette condamnation, le Pape écrivit à Jean Fridéric Eleveur de Saxe, le conjurant de ne donner plus de protection à Luther, & il envoya Hierôme Aleander son Nonce en Allemagne, pour faire exécuter sa condamnation. Mais Aleander ne pouvant obtenir de Fridéric ce que le Pape desiroit, il obligea l'Empereur Charles, qui avoit été élu en la place de Maximilien, & les Princes assemblez à Wormes, de citer devant-eux Luther.

L'Empereur luy donna, pour cet effet, son sauf-conduit, & Luther ayant comparu, & soutenu constamment sa doctrine, sans avoir égard ni aux menaces, ni aux sollicitations des Partisans de la Cour de Rome, on fut sur le point de l'arrêter, notwithstanding le sauf-conduit de l'Empereur, & de le traiter comme l'on avoit traité Jean Hus, & Hiétôme de Prague, au Concile de Constance. Mais l'Electeur Palatin s'étant fortement opposé à cette violation de la Foy publique, on se contenta de le proscrire par un Edit public. Dans cet Edit, on le traita de phrénétique, de Démoniaque, de Démon revêtu de la forme humaine; on le bannit de toutes les terres de l'Empire; on luy interdit le feu & l'eau, le boire & le manger; on ordonna que ses livres seroient publiquement brûlez, & l'on proposa, contre les contrevenans, les peines du monde les plus rigoureuses.

Extrat apud
Raynald. ad
ann. 1521.

Après-cela, qui diroit que nos Peres pussent encore, avec quelque ombre de raison, espérer une Réformation de la part des Papes, & des Prélats? On voit dans leur conduire, non-seulement de la répugnance pour une Réformation; mais un dessein formé, une résolution inébranlable de défendre les erreurs, les superstitions, & les abus, de quelque nature qu'ils soient, & de hazarder tout, plutôt que de consentir que l'Eglise en soit purgée. On voit qu'ils employent pour cela tout ce qu'une politique exacte, & consommée, leur peut fournir d'inventions; tout ce que l'éclat de leurs dignitez, & le rang qu'ils occupent leur peut donner d'autorité parmy les hommes, & tout ce que la faveur des Princes & la crédulité des peuples leur peut prêter de force, & de violence. Ils vont mesme jusques-là que de se déclarer hautement les maîtres de la Foy des hommes. Ils crient, ils écrivent, ils disputent, ils accusent, ils condamnent, ils épouvantent, ils excommunient, ils ont recours au bras séculier; nos Peres pouvoient-ils, sans s'aveugler, attendre encore une Réformation de ces personnes-là?

CHAPITRE II.

Que nos Peres ne pouvant plus espérer de réformation de la part de Rome, ni de ses Prélats, étoient indispensablement obligez de pourvoir à leur salut, & de se réformer eux-mesmes.

IL s'agit maintenant de sçavoir ce que devoient faire nos Peres, dans une si grande confusion. Ils étoient persuadez, non-seulement qu'il y pouvoit avoir dans l'Eglise Latine beaucoup de corruptions & d'abus; mais qu'il-y-en avoit en effet un tres-grand nombre, que les faux services, les erreurs, & les superstitions avoient comme inondé la Religion Chrétienne, & que les abus grossissant, & se fortifiant tous les jours, mettoient le Christianisme dans un manifeste danger de ruine. D'ailleurs, il-n'y-avoit plus

aucune espérance de remède, ni du côté de Rome, ni du côté des Prélats ; car la Cour de Rome, avec tous ses Partisans, s'étoit hautement déclarée contre la Réformation, soutenant que l'Eglise de Rome ne pouvoit errer, qu'elle étoit la Maîtresse de la Foy des hommes, & que ne pas croire comme elle, étoit une hérésie digne du feu ; & quant aux Prélats, ils avoient tous un attachement servile aux volontez des Papes, outre l'ignorance, la négligence, l'amour des choses mondaines, & les autres vices où ils étoient plongez.

Cependant, il ne s'agissoit pas de choses de peu d'importance, ni de questions d'École le plus souvent inconnues au peuple, ni de quelques points spéculatifs, qui ne fussent d'aucune conséquence pour les actes de la vraie piété. Il s'agissoit de plusieurs choses essentielles à la Religion, qui non-seulement étoient de la connoissance du peuple, mais qui consistoient en pratique, & qui par conséquent, étant mauvaises, comme nos Peres n'en doutoient pas, ne pouvoient estre que fort opposées au véritable service de Dieu, & au salut des hommes. Car il s'agissoit du culte religieux qu'on rendoit non à un seul Dieu, mais aussi aux créatures, aux Anges, aux Saints, aux Images, & aux Reliques. Il s'agissoit des sources certaines & infaillibles d'où les hommes doivent puiser leur salut, en y établissant leur confiance ; car outre la miséricorde de Dieu, par le mérite & la satisfaction de Jesus Christ, on y ajoutoit le mérite de nos œuvres, nos propres satisfactions, le sur-abondant des satisfactions des Saints, & l'autorité du Pontife Romain dispensant les Indulgences. Il s'agissoit des œuvres que nous devons faire par obligation de conscience, & avec assurance qu'elles sont bonnes, & qu'elles font partie de la sanctification ; car on ajoutoit à celles que Dieu nous a commandées, celles que les Pontifes & les Prélats commandent de leur simple autorité. Il s'agissoit des actions mauvaises dont on se doit abstenir par mouvement de conscience, & qu'on ne peut commettre sans péché, car outre celles que Dieu nous a défendues, on mettoit aussi dans ce rang celles qu'il plaist à l'Eglise de nous interdire. Il s'agissoit d'un principe certain & infaillible de la Foy, sur lequel l'esprit & la conscience des Chrétiens pût s'arrester, & estre en repos ; car on vouloit que ce principe consistât aux interprétations, aux traditions, & aux décisions de l'Eglise de Rome, ou de ses Prélats. Il s'agissoit de Jesus Christ même ; car on disoit que le Sacrement de l'Eucharistie étoit la propre Personne du Fils de Dieu, & on l'adoroit en cette qualité. Il s'agissoit de plusieurs usages introduits dans le Ministère public, ou communément établis dans les coutumes des peuples, que nos Peres estimoient fort contraires à l'Esprit de l'Evangile, & à la vraie piété. Enfin, en toutes ces choses, & en quelques autres semblables, il s'agissoit de la paix & de la droiture de la conscience, de la gloire de Dieu, de l'espérance du salut, & de la conservation de l'Eglise de J. C. sur la terre. Qu'on nous dise donc nettement ce que devoient faire nos Peres. Y-a-t-il au monde de plus grands intérêts que ceux que je viens de représenter, ou pour mieux dire y-en a-t-il qui les puissent balancer en quelque manière, ni tenir l'esprit des gens-de-bien en suspens non pas même pour un moment ?

Falloit-il

Falloit-il qu'ils renonçassent à leur conscience, à leur Dieu, à leur salut, sous prétexte que les flatteurs de l'Eglise de Rome avoient dit d'elle, & que l'Ecriture Sainte dit de la Divinité, *si elle détruit, il n'y a personne qui édifie; si elle enferme un homme, il n'y a personne qui luy ouvre; si elle retiens les eaux tout se dessèche, & si elle les lâche, elles renverseront la terre.* Croit-on qu'ils dussent se précipiter eux-mêmes dans une inévitable damnation, y précipiter les autres par leur exemple, consentir à la ruine de la Religion Chrétienne, & à l'exécution réelle de l'Eglise, & cela pour ne manquer pas au respect & à l'obéissance aveugle que la Cour de Rome & ses Prélats exigent de tout le monde ? Ce seroit, à la vérité, mettre cette obéissance à un fort haut prix, il nous en coûteroit bien cher; mais on trouvera peu de personnes bien sentées qui ne reconnoissent que ce seroit pousser les choses un peu trop loin.

Decret. 1.
part. dist. 40.
Cau. 6. in
notis.

On dira peut-être que nous ne devons pas supposer ainsi une chose qui est si fort en question, que cette prodigieuse corruption de l'Eglise Latine dont nous parlons, & ces prétendus intérêts de la Religion Chrétienne & du salut des hommes qui obligeroient selon nous nos Peres à se réformer, sans avoir égard à la Cour de Rome, ni à ses Prélats, ne sont que des chimères que nous nous sommes forgées à plaisir, ou des prétextes spécieux que nos Peres ont pris pour avoir occasion de se séparer, & que nous prenons après eux pour les défendre.

Pour répondre à cette objection, je ne diray pas, qu'il n'y a nulle apparence que nos Peres se fussent servis de ces motifs comme d'un prétexte pour couvrir d'autres intérêts. On ne sauroit guère s'imaginer d'intérêts cachés dans une affaire qui traînoit évidemment après-elle mille croix, & mille afflictions, & où il falloit essuyer de tres-violentes tempestes, comme la suite la justifié. En effet, qu'on dise tant qu'on voudra que Luther a agy par ressentiment, c'est à ceux qui l'ont traité avec tant d'injustice à disputer ce point avec luy devant le Tribunal de Dieu, qui rendra un jour à chacun selon ses œuvres. Mais pour nos Peres, qui n'ont eü nulle part à ces démêlez personnels, ils ne peuvent nullement estre soupçonnez d'un intérêt de passion, ou d'animosité. Je ne diray point aussi que quand même ils auroient eü d'autres intérêts que ceux qu'ils ont mis en-avant, ce qui est contraire à toute apparence, on ne peut dire qu'à nôtre égard, nous ne soyions dans la bonne-foy, puis que nous avons eü assez de loisir pour reconnoistre ce que nostre réformation nous attire, & ce qu'elle nous coûte. Mais je diray seulement, que je ne fais cette supposition que pour faire voir à nos avversaires, que sans s'amuser davantage à ces formalitez, & à ces voyes chicaneuses de prescription qui ne sont propres qu'à défendre les erreurs, & à perdre l'Eglise, par la tyrannie de ceux qui la gouvernent, ils doivent venir au fond, & vuider avec nous ces articles capitaux, sur lesquels nous établissons le droit que nos Peres ont eü de se réformer. Je ne préjuge donc rien par ma supposition, je ne fay qu'expliquer le sentiment des Protestans, & la persuasion où ils sont. Si ce qu'ils disent est véritable, il est certain qu'ils ont eü raison de se réformer; car sans philosopher davantage, on doit toujours préférer Dieu & son salut à cent Papes, & à dix mille Evêques. Il faut donc venir à l'examen des matières.

C'est-ce que l'Auteur des Préjugez, tout échauffé qu'il est dans la dispute, a été contraint de reconnoître. Car pour se débarrasser d'un argument auquel il dir que se réduit tout le livre de l'Apologie de M. Daillé, & qu'il représente en ces termes, *On ne peut demeurer uny avec une société qui oblige à faire profession d'erreurs fondamentales contre la foy, & à pratiquer des cultes sacrilèges & idolâtres. Or l'Eglise Romaine oblige à faire profession de diverses erreurs fondamentales, & à pratiquer plusieurs cultes sacrilèges & idolâtres, comme l'adoration de l'Hostie. L'on ne peut donc demeurer dans sa communion, &c.* il distingue deux sortes de séparation, l'une qu'il appelle simple & négative, qui consiste, dit-il, plutôt dans la négation de certains actes de communion, que dans des actions positives contre la société dont on se sépare, l'autre qu'il nomme une séparation positive, qui enferme l'érection d'une société séparée, l'établissement d'un nouveau Ministère, & la condamnation positive de la première société à laquelle on étoit uny. Sur cette distinction, il dit, *Que c'est en vain que les Calvinistes disent, que leur conscience ne leur a pu permettre de demeurer unis aux Catholiques, en se cachant sous ce terme équivoqué d'union. Que leur conscience ne les pouvoit empêcher tout-au-plus que de prendre part à certaines actions que leurs faux principes leur faisoient regarder comme criminelles; mais qu'elle ne les engageoit nullement à tous les excès auxquels ils se sont portés. Qu'enfin s'il étoit vrai qu'ils ne pussent, sans la trahir, rendre l'honneur que l'on rend aux Saints, & à leurs reliques, ils se devoient contenter de ne le pas rendre. Mais qu'il ne s'ensuit pas de-là, qu'ils deussent entreprendre de faire un corps à-part. Que c'est ce dernier genre de séparation dont on les accuse, & que c'est aussi de celui-là dont ils se doivent justifier.* Et plus bas, *Que les Calvinistes* dit-il, *fassent telles suppositions qu'il leur plaira sur l'état de l'Eglise Romaine, qu'ils l'accusent d'idolâtrie, & d'erreur tant qu'ils voudront, il suffit de leur répondre, en un mot, que si ces erreurs prétendues leur donnaient droit de refuser d'en faire profession, & de pratiquer des actions qui les enfermoient, elles ne leur ont pas donné celui de s'élever contre l'Eglise Romaine, de l'anathématiser, de faire un corps à part, & de s'attribuer la qualité de Pasteurs, quoy qu'ils n'eussent ni autorité, ni mission.*

Je ne touche pas maintenant à cette séparation positive dont l'Auteur des Préjugez nous fait un si grand crime. On luy fera voir dans la suite que nos Peres n'ont rien fait, à cet égard, que ce qu'ils étoient obligez de faire en bonne conscience, & dont ils ne pouvoient se dispenser sans crime. Mais c'est-ce que nous verrons en son lieu, il nous suffit, à présent, de savoir, que du consentement de l'Auteur des Préjugez, on peut supposer comme une chose qu'on ne nous dispute pas, *Que nos Peres, suivant le mouvement de leur conscience, ont eu droit de refuser de faire profession des erreurs dont ils ont cru que l'Eglise Romaine étoit entachée, & de ne prendre point de part à certaines actions qui enfermoient ces erreurs.* J'avoue qu'il eust été à désirer que l'Auteur des Préjugez eust voulu nous dire un peu plus clairement ce qu'il pense luy-même de cette séparation négative; Mais quelque ménagement qu'il ayt apporté dans ses expressions, on peut dire, si je ne me trompe, sans crainte d'en estre desavoué, que ce qu'il nous accorde icy n'est pas une de ces concessions gratuites, qu'on fait quelquefois à des adversaires, seulement pour abrégér la

dispute ; mais qu'en effet il a parlé selon les véritables sentimens. Car lors que dans une dispute de cette nature , un homme comme luy distingue cette thèse générale , *Qu'il faut se séparer d'une Eglise qui oblige à la profession de l'erreur*, en faisant remarquer qu'elle a deux sens, l'un , *Qu'il faut s'en séparer négativement, en ne prenant point de part à ce qui y blesse la conscience ; & l'autre, Qu'il faut s'en séparer positivement, c'est-à-dire, qu'il faut former une société séparée d'elle, & établir un nouveau Ministère*, qu'il nous abandonne le premier sens, en disant seulement *qu'il est très-mal appliqué à l'Eglise Catholique*, qu'il se retranche au dernier, qu'il dit, *que c'est de ce dernier genre de séparation dont on nous accuse, & dont nous nous devons justifier*, qu'il dit, *que nostre conscience ne nous pouvoit tout-au-plus empêcher que de prendre part aux actions que nos principes nous faisoient regarder comme criminelles ; que si nous ne pouvions, sans trahir nostre conscience, rendre l'honneur que l'on rend aux Saints, & aux reliques, nous nous devions contenter de ne le pas rendre*, lors qu'un homme, comme l'Auteur des Préjugés parle de cette manière, dans la chaleur d'une dispute qu'il croit estre aussi importante que celle-cy, il-y-a de l'apparence que ce n'est pas une simple condescendance pour les averfaires, mais une véritable & naïve exprellion de ce qu'il trouve luy-mesme fort juste, & fort raisonnable. Quoy qu'il en soit, sans nous informer plus-avant d'une chose où nous avons peu d'intérêt, nous supposérons, puis qu'il le veut, comme une proposition non contestée, que nos Peres ont pu légitimement se séparer de l'Eglise Romaine, d'une *séparation négative*, c'est-à-dire, *en ne prenant point de part à ce qui y blessoit leur conscience*. Or cela signifie, en nostre stile, qu'ils ont eü droit de se réformer eux-mesmes, puis que nous n'appelons précisément Réformation, que cette publique rejection qu'ils ont faite de plusieurs choses qu'ils ont jugées mauvaises & contraires au Christianisme. S'ils ont mal-fait d'aller plus-avant, & de passer à la *séparation positive*, c'est une question à part, qui n'empêche pas que leur Réformation prise pour une *séparation négative*, n'ayt été faite avec justice, & selon le droit que la conscience donne à chacun.

Mais il me semble que ce point ainsi vuïdé, en vuide beaucoup d'autres, & qu'on peut, par cette concession de l'Auteur des Préjugés, terminer bien des questious. Premièrement, il ne faut plus qu'on nous mette en avant cette obeïssance absoluë aux ordres & aux décisions de l'Eglise Romaine, en matière de foy, & de culte, à laquelle on a voulu jusqu'icy que tous les Fidèles fussent indispensablement obligez. Car si ceux à qui la conscience dicte que cette Eglise oblige à croire des erreurs & à pratiquer un mauvais culte, peuvent refuser de faire profession de croire ces erreurs, & de pratiquer ce culte, qui ne voit que cette obeïssance absoluë est renversée, puis qu'elle dépendra du mouvement de la conscience de chacun, & que la conscience de chacun luy donnera des bornes, & la suspendra, à l'égard de certaines choses, & de certaines actions. 2. L'Eglise Romaine ne peut plus traiter de rebelles, & de des-obeïssans, ceux qui par le mouvement de leur conscience refusent de faire profession de croire ce qu'elle décide, & de pratiquer ce qu'elle ordonne, ni les poursuivre comme tels, & ce qu'elle leur

fera souffrir désormais sous prétexte de rébellion, & de des-obéissance, ne fera qu'une injuste persécution, dont elle devra rendre conte à Dieu & aux hommes. 3. Il ne faut plus aussi nous demander quelle vocation nos Pères ont eue pour se réformer, c'est-à-dire, pour rejeter les superstitions & les erreurs qui se trouvoient dans l'Eglise Romaine de leur tems; car il n'en faisoit point d'autre que le simple mouvement de leur conscience, qui leur donnoit droit de refuser d'en faire profession. 4. Il faut aussi reconnoître que l'autorité de l'Eglise, quelle qu'elle soit, est beaucoup moindre que celle de la conscience, puis-qu'elle en est non-seulement arrestée, mais surmontée, & que dès qu'elles sont en opposition, on a droit de laisser-là l'Eglise, & de suivre la conscience. 5. Et puis-que une conscience mesme trompée, telle que l'Auteur des Préjugés suppose la nostre, & celle de nos Pères, peut arrester des actes condamnés par l'Eglise, il s'ensuit de-là nécessairement que pour accorder l'Eglise, & la conscience, lors qu'elles sont en opposition, il faut venir au fond, & discuter les choses mesmes; car il-n'y-a point d'autre moyen pour des-abuser la conscience. Et combien plus le faut-il faire lors que l'Eglise abuse de son autorité, en enseignant des choses qui sont en effet fausses, ou en commandant des actions qui sont en effet injustes & criminelles. Tout dépend donc de la discussion des matières en elles-mêmes.

Mais, dira-t-on, vos Pères se devoient contenter d'user de leur droit chacun en particulier, ils pouvoient ne point faire profession de croire ces prétendus erreurs, ne prendre aucune part aux actes qu'ils désapprouvoient, & garder, cependant, le silence. Pourquoi ont-ils troublé la paix publique par leurs vacarmes? Pourquoi ont-ils divulgué par leurs crieries le jugement qu'ils faisoient des dogmes, & des coutumes de leur Eglise? N'ont-ils pas, en cela, péché contre le respect qu'ils devoient à leurs Prélats, & contre la charité qu'ils devoient à leurs freres?

Pour répondre à cette objection, je dis, que l'observation du silence n'est pas toujours également juste, elle a ses bornes, & ses mesures, selon l'importance des choses dont il s'agit, & les circonstances des tems, & des personnes. S'il n'eût été agi que de simples questions d'Ecole sur des points de spéculation, ou de quelques cérémonies inutiles, ou de quelque mauvais ordre dans le gouvernement, ou mesme de quelques superstitions populaires qui ne fussent pas allées jusqu'à corrompre l'efficace salutaire de l'Evangile, j'avoué que nos Pères eussent été obligés de demeurer dans le silence plutôt que de choquer les Prélats, & exciter des troubles par la diversité des sentimens. L'amour de la paix, le respect de l'ordre, la charité Chrétienne, nous obligent de supporter bien des choses de cette nature, que nous n'approuvons pas, & de nous y accommoder mesme autant que nous le pouvons, sans blesser nostre conscience, & s'il nous arrive d'en parler, ou d'en écrire, il le faut faire d'une manière douce, & prudente, ayant égard au tems, & à la disposition des personnes, en nous souvenant toujours que l'Eglise de Dieu ne sera jamais sur la terre dans un état de perfection à tous égards, & que Dieu luy-mesme supporte les defauts de ses enfans par sa miséricorde. Mais il faut bien aussi le donner de garde d'étendre trop

loin l'usage de ce silence ; car il y a de certaines occasions où l'on ne peut se taire sans trahir Dieu, sans abandonner lâchement les véritables intérêts de l'Eglise, & sans tomber dans ce crime détestable que S. Paul appelle detenir la vérité sous l'injustice. Telle fut l'occasion du triomphe de l'Arianisme, au quatrième siècle ; car s'agissant d'une hérésie capitale, qui s'effroit déjà emparée du Ministère public, il n'y avoit plus lieu de se taire, il falloit, au-contraire, crier & crier même fort haut, sans avoir égard ni à la complaisance qu'on doit à ses freres, ni à l'amour de la paix, ni à la dignité des Prélats, ni à l'autorité des Conciles, ni à toutes ses fausses raisons de silence que la prudence humaine suggère ordinairement. C'est pourquoy un simple Moine de ce tems-là, nommé Aphraate, bien qu'il n'eust ni vocation, ni autre charge que celle de l'intérêt que chacun a dans la conservation de la vérité, ne laissa pas de sortir de sa cellule, & de s'opposer de toute sa force, à l'hérésie ; & l'Empereur Valens qui favorisoit les A-
Theodoret. hist. lib. 4. cap. 24.

je gardasse la chambre chez mon pere, & que je visse le feu se prendre à la maison, ne serois-je pas obligée de sortir de ma chambre, & de courir de tous côtez, pour apporter de l'eau, & pour éteindre le feu, voulant dire, par-là, que quand il s'agit de sauver le Christianisme périssant, c'est un crime que de se taire, & de demeurer en repos.

Or c'est précisément dans ce cas que nos Pères se sont trouvez ; car ils ont vcu la Religion Chrétienne, & par conséquent l'Eglise Latine, toute prestee à faire naufrage comme un vaisseau qui fait eau de tous côtez. Ils ont vcu dans cette pauvre Eglise la Theologie falsifiée & corrompue par mille questions creuses & ridicules, l'Ecole infectée d'un art trompeur & sophistique, les chaires prostituées aux contes, aux quolibets, & aux légendes, les charges occupées par des personnes qui en estoient indignes, & incapables, les dignitez vendues au plus offrant, les belles lettres bannies, & persécutées, la Religion accablée d'un tas de cérémonies puériles, le peuple abusé par mille superstitions folles, le gouvernement Ecclésiastique changé en une insupportable oppression, le culte divin transféré aux créatures, & à des créatures même mortes & insensibles, les vérités salutaires de l'Evangile négligées, les erreurs & les fantaisies de l'esprit humain prêchées en leur place, l'étude de l'Ecriture sainte abandonnée, les actes de la véritable piété, altérez par de fausses idées, les commandemens de Dieu tronquez, son autorité souveraine usurpée, sa miséricorde mise en partage avec nos satisfactions, ses loix associées avec les loix des hommes, & sa grace avec nostre franc arbitre, le sacrifice unique de son Fils multiplié, la vertu de son intercession communiquée aux Saints, & aux Anges, une substance de pain adoré comme son divin corps, sa souveraine Prophétie, & sa Royauté transportée au Pape, & son sacerdoce aux Prestres, ses Sacremens altérez, ses paroles les plus claires étudées par des gloses, & des distinctions téméraires, & son Ministère

changé en un Empire Despotique sur les consciences, en un mot, ils n'ont rien veu qui restât entier dans la Religion. Si leurs pensées, à cet égard, ont esté justes ou injustes, raisonnables ou mal-fondées, c'est ce qu'une discussion justifiera lors qu'on y voudra venir de bonne foy. Mais, cependant, nos Pères ont esté persuadés de tout ce que je viens de dire, & dans cette persuasion, qui peut douter qu'ils ne deüssent hautement éclater, & qu'un lâche silence ne les eust rendus criminels devant Dieu, & devant les hommes ? Et ils-y-estoyent d'autant plus obligez, que comme nous l'avons veu dans le Chapitre précédent, il n'y avoit plus rien à attendre des Prélats, & que les injustes & violentes poursuites de la Cour de Rome contre Luther, leur faisoient assez connoître que le mal estoit sans remède de ce costé-là, & que le temps de se réformer soy-mesme estoit venu.

CHAPITRE IV.

Que nos Pères ont eü une légitime & suffisante vocation pour se réformer eux-mesmes, & pour travailler à la réformation des autres.

Bien que cette question de la vocation de nos Pères pour la réformation, se trouve déjà suffisamment vidée, par ce que je viens de représenter, puis-qu'on ne sauroit demander de vocation plus légitime, que celle qui est fondée sur l'obligation indispensable du salut, je ne laisseray pourtant pas de traiter encore ce point, pour n'oublier rien qui serve à nostre justification.

Je dis donc que la première chose qu'il faut faire pour bien juger d'une vocation, en matière de Religion, est de rechercher de quelle nature sont les actions auxquelles elle engage, & de savoir si elles sont justes, ou injustes, bonnes, ou mauvaises en elles-mêmes ; car il n'y a point de vocation légitime pour le mal, mais il-y-en a une naturellement pour le bien, ce que j'appelleray la vocation des choses, pour la distinguer de la vocation des personnes dont je parleray dans la suite. Or sur ce principe, qui me semble incontestable, on n'a qu'à demander à nos adversaires s'ils ne croient pas que comme il est naturellement juste d'embrasser, & de défendre la vérité, il l'est aussi de rejeter & de combattre les erreurs, & de les bannir non-seulement de la société où l'on est, mais du monde mesme s'il se pouvoit. On n'a, dis-je, qu'à leur demander s'ils ne croient pas que le mensonge n'a de sa nature nul droit ni d'estre crû ni d'estre enseigné, & que c'est pour cela qu'il se revest des couleurs de la vérité, afin de se faire recevoir sous un autre nom que le sien, par ce que dès qu'il paroît sous sa naturelle image, il excite, ou il doit du moins exciter la haine & l'aversion des

hommes. Je ſay bien que tous les menſonges ne ſont pas également dignes de cette averſion, & qu'il-y-en a qui en comparaifon des autres, paroiffent affez indifférens, mais je dis qu'il-y-en a auffi dont on ne ſauroit faire un ſi favorable jugement. Les erreurs, dans la Religion, ont un tout-autre caractère, que dans la Philoſophie; & dans la Religion meſme, celles qui gâſtent tout-à-la-fois le cœur & l'eſprit, ſont bien plus odieuſes que celles qui ne corrompent que l'eſprit, & celles qui arreſtent toute l'efficace ſalutaire de l'Evangile le ſont encore infiniment davantage; & combien plus lors qu'il-y-en a un tres-grand nombre qui ſont liées enſemble & qui s'entretiennent à-peù-près comme ces noires nuées qui dans les mauvais jours de l'hiver ſe joignent l'une à l'autre pour n'en faire qu'une générale, qui nous ôte la lumière du Soleil. Juſques-là, peut-eſtre nous n'aurons point de conteſtation. Mais ſi l'on eſt affez raifonnable pour ne nous faire pas de querelle ſur ces propoſitions générales, on ne nous en doit pas faire non plus dans cette queſtion particulière, ſi les actions de nos Pères ont eſté de leur nature bonnes & juſtes, puis-que nous ſuppoſons non-ſeulement que les choſes qu'ils ont rejettées, & qu'ils ont fait rejeter aux autres, eſtoient des erreurs, mais auffi des erreurs capitales de ce dernier genre dont je viens de parler, qu'on ne peut regarder qu'avec effroy. Car c'eſt ſur cette ſuppoſition que nous défendrons nos Pères, & ſi l'on nous la conteſte, il faut quitter cette diſpute touchant les formes, & entrer dans la diſcuſſion du fond meſme.

On poura dire qu'il-y-avoit une preſcription de poſſeſſion en faveur des choſes que nos Réformateurs ont attaquées, puis-qu'elles ſe trouvoient établies dans l'Egliſe depuis pluſieurs ſiècles, & que comme dans la ſociété civile, les Loix défendent de troubler ceux qui ſont dans une longue & ancienne jouiſſance, & de les obliger à produire leurs premiers titres, quand meſme on mettroit en fait qu'ils ſont des uſurpateurs, nos Pères ne pouvoient plus auffi eſtre receus contre des ſentimens & des uſages que le tems avoit, en quelque ſorte, conſacrez & rendus vénérables. Mais cette réponſe ne ſerviroit de rien; car ſans alléguer icy que la plus-part de ces dogmes, & de ces pratiques, eſtoient affez nouvelles comme on l'a tres-ſouvent juſtifié, ſans dire qu'elles avoient eſté publiquement conteſtées, & par conſequent, que la poſſeſſion dont on parle n'eſtoit pas paſſible, qui ne ſait que rien ne peut preſcrire en matière de Foy, & de culte, contre la vraie Religion, puis que la Religion eſt de Dieu en toutes ſes parties, & qu'il ni a ni tems, ni coutume, ni poſſeſſion, qui d'une choſe fauſſe en puiſſe faire une véritable, ni d'une tradition humaine, une inſtitution divine, ni d'un vice une vertu? Dans la ſociété civile les loix établiffent raiſonnablement les preſcriptions, par ce que ſans elles la paix de la ſociété, qui eſt l'unique but que les loix ſe propoſent, ne ſe ſauroit bien conſerver, mais dans la ſociété religieufe, la fin principale eſt la gloire de Dieu, & le ſalut des fidelles, qui ſont deux choſes établies ſur des fondemens certains, perpétuels, & invariables, & qui par conſequent, ne reconnoiſſent point les preſcriptions, ni les poſſeſſions contraires, quel-

AÛ. 14.

AÛ. 17.

ques anciennes qu'elles puissent estre. Si la Religion estoit capable de prescription, le Christianisme eût dû laisser le Paganisme en repos ; car depuis combien de tems le Paganisme se trouvoit-il en possession de la créance des hommes ? S. Paul le reconnoît luy-même dans les mêmes lieux où il exhorte les hommes à se convertir. *Convertissez-vous*, dit-il, *au Dieu vivant qui a fait le Ciel & la terre, lequel aux tems passez a laissé toutes les nations marcher dans leurs voyes.* Et ailleurs, *Dieu ayant dissimulé les tems de l'ignorance, dénonce maintenant à tous les hommes, en tous lieux, qu'ils se repaissent.* On n'a donc point de prescription à nous opposer, & il demeure toujours certain, que si ce que nos Pères ont dit touchant la corruption de l'Eglise Latine de leur tems est véritable, comme nous le supposons, la Réformation a esté une action bonne, & juste, en elle-même, & par conséquent, qu'à cet-égard, on n'a rien à dire contre leur vocation.

Mais comme ce n'est pas assez pour établir une légitime vocation, que de supposer que ce qu'on fait est bon en soy, & qu'il faut encore que la personne dont il s'agit aye droit de le faire, il reste encore à demander si nos Pères avoient le pouvoir de faire ce qu'ils ont fait. Car combien-y-a-t-il d'actions justes en elles-mêmes, qu'il n'appartient pas à tout le monde de faire, & qui deviennent injustes & mauvaises, lors que chacun de sa propre autorité s'y ingère sans y estre légitimement appelé ? Il n'est pas permis, par exemple à tout le monde, de punir les méchans, encore que cette punition soit juste, il n'est pas permis à tous de changer des usages publics, encore que ces changemens soient bons & avantageux à la société. Il faut donc voir quelle vocation nos Pères ont eue pour se réformer, & pour réformer les autres. Mais cette question sera facilement viduée si l'on considère qu'il-y-a deux sortes d'actions communes dans toutes les sociétés, les unes qui sont tellement communes, qu'elles n'appartiennent qu'à tous le corps pris *collectivement*, comme on parle dans l'Ecole, & non à chaque particulier. Ainsi dans un Parlement, donner un Arrest, absoudre un homme, ou le condamner, sont des actions de tout le corps, & non de chacun de ceux qui le composent ; & de même, déclarer la guerre, & faire la paix, sont des actes de celuy, ou de ceux qui ont entre les mains les droits de tout l'Etat. Mais il-y-en a d'autres qui sont tellement communes dans la société, qu'elles appartiennent à chaque particulier, ou, comme on dit, à tous *distributivement*, & non à tous *collectivement*. Ainsi, dire son avis dans une assemblée, est l'acte non de tout le corps, mais de chaque particulier qui le compose ; & vivre dans un Royaume, y contracter des alliances, y posséder son bien, y travailler, s'y défendre des incommoditez de la vie, sont des actions tellement communes, qu'elles appartiennent à tous les particuliers. Et c'est ce que les Jurisconsultes ont fort bien distingué en disant, qu'il-y-a des actes qui regardent *omnes ut singulos*, & qu'il-y-en a d'autres qui appartiennent *ad omnes ut universos*.

Appliquant maintenant cette distinction à nostre sujet, je dis que dans la société religieuse qui est l'Eglise, la Foy, la piété, la sainteté, & par conséquent

féquent la rejection des erreurs, des faux cultes & des péchez, sont des actes communs qui appartiennent à tous les particuliers. *Le juste vit de sa foy*, dit l'Ecriture, & comme il seroit ridicule de demander à un homme, dans la société civile, quelle vocation personnelle il a de vivre, de travailler, d'éviter ce qui peut nuire à la vie, & d'avoir soin de sa conservation, c'est aussi une absurdité de demander à nos Pères, quelle vocation ils ont eue pour croire droirement en Dieu, pour le servir purement, & pour éloigner d'eux tout ce qu'ils ont crû contraire à la vie spirituelle, & à leur salut. Car il ne faut point pour cela d'autre vocation, que l'obligation où chacun est de se sauver, & la nécessité de repousser tout ce qui s'oppose à une si juste obligation. Il n'y a point, dans la société civile de certaines personnes choisies, qui seules ayent droit de vivre, d'agir, de travailler pour les autres, pendant que les autres seront morts ou immobiles. Il n'y-en a point aussi dans la société religieuse, qui doivent croire, & estre gens de bien pour les autres, pendant que les autres demeureront dans l'ignorance, ou dans le crime; & certe foy implicite, que quelques uns ont inventée, par laquelle on eroit en général ce que l'Eglise croit, sans aller plus avant, est, à la verité, de tous les moyens, le plus commode pour les gens du monde qui ont autre chose à faire qu'à servir Dieu; mais c'est aussi le plus propre pour la damnation des hommes. La Foy donc est tellement commune qu'elle appartient aux particuliers, elle est tellement une en tout le corps de l'Eglise, qu'elle se distribue en chacun, & l'on ne seroit pas mesme du corps de l'Eglise, si l'on n'estoit fidèle, comme on ne seroit pas du corps de la société civile, si l'on n'estoit homme, & vivant. Ainsi, chaecn a non-seulement une vocation personnelle; mais il est aussi dans l'obligation de croire, & de se conduire en bon Chrétien, d'où il s'ensuit, que chacun a vocation d'éloigner de foy tout ce qu'il juge contraire à la droiture de sa foy, & de sa pieté, de mesme qu'estant dans l'obligation de vivre justement & saintement, il a vocation de fuir les crimes, & de se repentir lors qu'il en a commis quelques-uns.

Mais n'est-ce pas dira-t-on déchirer l'union de l'Eglise, & se rendre coupable d'un schisme, que de renoncer ainsi de foy-même, à des sentimens, & à des usages communs, sans le consentement de toute la société? Non sans doute; car la vraie union de l'Eglise ne consiste pas en des erreurs quelque communes quelles soient, ni en des faux services de quelque manière qu'ils soient établis. Ces sortes de choses non-seulement n'appartiennent pas à la société Chrétienne, mais elles la ruinent, comme les maladies, quelques populaires & quelques générales qu'elles soient, ne font que désoler la société civile, au lieu d'en estre le lien. Ainsi l'union de l'Eglise n'oblige personne à cet égard, au contraire, elle nous engage à donner bon exemple à nos frères en commençant la réformation par nous-mêmes; car plus on a d'amour pour l'Eglise, plus on doit travailler à la délivrer des maux qui la pressent, & principalement lors que ces maux la mettent dans un visible danger de ruine. Siest-ce, dira-t-on encore, que c'est en quelque manière rompre la société, lors que ces choses auxquelles on renonce sont publiques

& communes. J'avoué que c'est rompre une société, mais une société mauvaise, qui étant contre le droit du Christianisme, ne donne aucune vocation légitime à personne de l'entretenir, ou de la défendre, mais au-contraindre elle donne vocation à tous, & les met dans l'obligation de la rompre & de l'ancastir. Une Eglise corrompue à deux liens de société, l'une en bien, & l'autre en mal, l'un qui la fait Eglise, & l'autre qui la corrompt, l'un qui lie non-seulement les hommes entre-eux, mais aussi avec Dieu, & l'autre, qui en les liant entre-eux, aboutit à les détacher de Dieu, le premier de ces liens doit estre respecté & conservé en son entier, autant qu'il dépend de nous; mais le second est un lien funeste, que nul n'a eu droit de faire, & que tous ont vocation & obligation de défaire. Il est mesme certain que le premier de ces liens nous donne droit & vocation d'agir contre l'autre; car la vérité & la piété nous autorisent contre l'erreur & la superstition, & c'est l'amour de l'Eglise qui nous ouvre la bouche contre les corruptions. Il n'y-a donc rien à contester sur la vocation personnelle de nos Pères touchant leur propre réformation. Mais ont-ils eü droit de travailler à la réformation des autres? Qui en peut douter? La charité les obligeoit à procurer à autrui le mesme bien qu'ils avoient crû se devoir procurer à eux-mesmes. La société Chrétienne dans laquelle ils vivoient avec leurs freres, ne les y obligeoit pas moins. L'intérêt de la gloire de Dieu qui leur paroïssoit demander une réformation générale les y pouffoit, & leur propre innocence exigeoit d'eux qu'ils la fissent voir aux yeux du public, en découvrant le fond des erreurs qu'ils estoient contrains d'abandonner, ce qui ne se pouvoit faire sans exhorrer les autres à les imiter. Estant donc obligés à tous ces devoirs, on ne peut nier qu'ils n'eussent une suffisante vocation pour exciter leurs freres à se réformer avec-eux.

Ce que je dis paroïtra plus évidemment, si l'on passe à la considération des circonstances de la réformation, car nous avons déjà veu qu'après une attente longue & vaine il n'y-avoit plus rien à espérer du côté de Rome ni de ses Prélats. Nous avons veu aussi, que le mal dont nos Pères se sont plaints & qu'ils ont voulu guérir, ne consistoit pas en des choses légères, indifférentes, ou supportables, mais en l'essenciel de la Religion; & ces deux circonstances, jointes à ce que je viens de représenter, font voir que nos Pères estoient non-seulement en droit, non-seulement en obligation, mais en obligation nécessaire & indispensable, de faire ce qu'ils ont fait. J'avoué que si la Cour de Rome & son Clergé, eussent voulu travailler de bonne-foy à la réformation, nos Pères eussent dû la recevoir de leurs mains; car quelque informe, & quelque corrompue que fust leur vocation, cette action feust nécessaire. J'avoué aussi que s'il n'eust esté question que de choses peu importantes, nos Pères eussent mieux fait de se tenir en repos, comme je l'ay reconnu dans le Chapitre précédent. Mais on ne peut alleguer ni l'un ni l'autre; car Rome & ses Evêques estoient affermis dans le dessein de ne rien réformer, & les choses estoient réduites à une dernière extrémité; de sorte que la vocation de nos Pères en devient plus incontestable, étant appuyée sur ces trois fondemens le droit, l'obligation, la nécessité, & cette

nécessité mesme étoit d'autant-plus grande , que le mal étoit invétéré , & qu'il s'étoit répandu presque sur toutes les parties du corps de l'Eglise à laquelle on appliquoit communément ces paroles d'Esàie , *Depuis la plante du pied jusqu'au sommet de la tete, il-n'y-a rien d'entier en elle.*

Mais si l'on veut encore examiner les autres circonstances , on trouvera qu'elles concourent toutes à l'établissement de cette vocation dont il s'agit. Je mets en ce rang les grandes qualitez dont il plût à Dieu d'enrichir ceux d'entre nos Peres qui contribuèrent le plus à l'œuvre de la Réformation. On vit en eux un esprit vif & pénétrant , un jugement solide , un savoir exquis & profond , un attachement infatigable au travail , une merveilleuse facilité à produire & à composer , une étude toute particulière de l'Ecriture , & des principes de la Religion Chrétienne , une ame grande & ferme , un courage inébranlable , une conscience droite , une amour sincère pour la vérité , un zèle ardent pour la gloire de Dieu , une piété solide sans hypocrisie , & sans faïste , une conduite simple & ouverte , un dégageement entier des choses du monde , une confiance admirable en Dieu , & en sa providence , une cordiale amitié pour les gens de bien , & une averfion tres-grande contre les vices , les prophanaions & les sophismes ? Ce furent les dons , & les talens dont la grace Divine honora la plupart d'entre-eux , il en reste encore de tres-belles marques dans leurs Ecrits , & ce fut-là comme le sceau dont Dieu voulut confirmer leur vocation. Car , quand sa sagesse destine des personnes à quelque grand employ , elle a accoutumé de leur donner les qualitez nécessaires pour s'en acquitter , & l'on peut dire , sans crainte d'en estre démenty par ceux qui savent l'histoire , que depuis le sixième siècle jusqu'à nos Peres , c'est-à-dire , depuis plus de neuf-cens ans , il ne s'étoit pas trouvé un espace de temps si fertile en grands-hommes , que le fut celui de la Réformation ; ce qui marque que Dieu avoit dessein de s'en servir pour cette œuvre , comme l'événement l'a justifié.

Ajoutez à cela , le desir ardent , & presque universel , parmy les peuples , de voir réussir une bonne Réformation dans l'Eglise ; car cela mesme est encore un sceau de la vocation des Réformateurs , en tant que c'est un témoignage que Dieu avoit marqué ce siècle-là pour nettoyer son aire , comme parle l'Ecriture. Qui ne fait que ce desir étoit tel , que ni les artifices , ni les violences , ni les calomnies dont on tâcha de noircir la réformation , ne le purent arrester , qu'en partie. L'Eglise étoit lassée de vivre dans l'ignorance , & dans la superstition , elle soupiroit après la lumière de l'Evangile , qui avoit été si long-tems couverte d'un voile épais , & cette disposition générale où elle étoit , faisoit voir que le tems de la delivrance étoit venu.

Mais , enfin , n'est-il pas vray , que la plupart mesme de ceux qui travaillèrent à cette réformation , étoient des personnes Ecclésiastiques , que le devoir de leur charge obligeoit plus particulièrement que les autres , à déraciner les erreurs de l'esprit des hommes , à épurer la Religion , & à faire en sorte que Dieu fust servi selon sa volonté ? Chacun fait que Luther & Zuingle , qui parurent les premiers dans cette grande œuvre , étoient non-seulement Prestres , mais aussi Prédicateurs ordinaires , l'un à Vittemberg , & l'au-

tre à Zurich, & que le premier étoit Professeur en Théologie. Et l'on n'ignore pas que ceux qui se joignirent à eux pour avancer ce dessein, étoient aussi en charge publique dans l'Eglise, comme toute l'Université de Vittemberg, un tres-grand nombre de Prestres & d'autres Ecclesiastiques, avec des Evêques & des Archevesques, dans l'Allemagne, dans la Suede, & dans le Dannemarc, quelques-uns mesme en France, & tout le corps des Evêques dans l'Angleterre. On dira, peut-estre, que le Pape les a tous excommuniés, d'où il s'ensuit qu'ils n'ont plus eû de vocation publique, ni de Ministère légitime. Mais cette réponse seroit illusoire; car le Pape ne les ayant excommuniés que pour le sujet de la réformation, son excommunication ne peut estre considérée que comme nulle, en cette cause, sans qu'on soit obligé d'entrer dans l'examen de la validité de ses foudres en général. En effet, s'ils ont fait leur devoir, s'ils ont suivy leur vocation en se réformant, & en réformant leurs troupeaux, il ne faut pas douter que les excommunications qu'ils ont souffertes pour une si bonne cause ne retombent, de droit, sur ceux qui les ont injustement prononcées, & que non-seulement ce que les Réformateurs avoient fait auparavant, mais aussi ce qu'ils ont fait, dans la suite, ne demeure bien & légitimement fait. Qui peut nier qu'une excommunication contraire à la gloire de Dieu, au bien de l'Eglise, & au salut des hommes ne soit nulle? Or si la réformation a été juste, & que la gloire de Dieu, le bien de l'Eglise, & le salut des peuples la demandast, comme nous le supposons dans cette dispute, on voit bien que les foudres de Rome sur ce sujet sont injustes, & par conséquent, de nulle considération. Il ne faut donc pas nous les mettre en avant, ni nier que les premiers Réformateurs ne fussent des personnes publiques, qui avoient part au Ministère de l'Eglise, & qui par cette raison, avoient une tres-étroite obligation de s'employer au rétablissement de la pureté. Et pour dire les choses comme on les pense; bien-loin, que ces excommunications des Papes ayent en rien diminué le droit & la vocation des premiers Réformateurs, elles n'ont fait, au contraire, que l'affermir, par deux raisons; l'une, qu'elles faisoient voir de plus en plus, qu'il n'y-avoit rien à espérer de la part de Rome, ni des Evêques de son party, d'où naissoit la nécessité indispensable que nos Peres avoient de s'y employer eux-mêmes; & l'autre que ces prétendues excommunications leur fournissoient un juste sujet de découvrir aussi, de plus en plus, aux yeux du public, les erreurs grossières & capitales dont les Papes prenoient avec tant d'ardeur la protection. A quoy j'ajoute, qu'autant que les Papes & les Prélats de leur party se sont opposez à la réformation, autant ont-ils perdu du droit qui leur restoit encore au Ministère public dont ils abusoient avec tant d'injustice, & cela mesme ne faisoit que fortifier le droit de l'autre Party, & rendre leur Ministère plus public & plus légitime; car dans ces contestations qui divisent un corps ou une société, ce qu'un des Partis perd par sa mauvaise conduite, se rassemble, & se réunit dans l'autre. Mais comme il ne s'agit icy proprement que de la vocation que nos Peres ont eue pour se réformer eux-mêmes & pour travailler à la réformation des autres, c'est-à-dire, simplement pour renoncer aux erreurs, & pour exciter

les autres à en faire de mesme , & non encore de leur droit ou de leur vocation au Ministère public , il ne faut pas insister davantage sur cette matière qui sera traitée en son lieu. Ce sont , en effet , deux sortes de vocations qu'on ne doit pas confondre , celle de la Réformation & celle de l'exercice perpétuel du Ministère Evangélique , & l'Auteur mesme des Préjugés semble les avoir assez judicieusement distinguées lors qu'il a établi deux séparations , l'une négative qui ne consiste qu'en la rejection des choses mauvaises , & l'autre positive qui va jusqu'à faire un corps à-part avec l'exercice du Ministère. Nous parlerons donc ailleurs du droit qu'ont eü nos Peres au Ministère public , & il suffit pour le présent d'avoir solidement établi leur vocation pour réformer.

Ainsi , pour achever ce Chapitre , il ne reste qu'à dire un mot sur une question qu'on nous fait touchant cette vocation , dans le sens mesme que nous la considérons icy ; car on demande , si elle a été ou ordinaire ou extraordinaire ? A quoy je répons , qu'elle a été l'un & l'autre , à divers égards. Elle a été ordinaire quant au droit , puis-que les peuples ont un droit ordinaire & perpétuel de rejeter les erreurs , & les superstitions , & de s'employer mesme à les faire rejeter à leurs freres , selon les loix communes de la piété , & de la charité. Les Pasteurs ont aussi un droit ordinaire & perpétuel de faire la mesme chose , & d'y employer cette autorité publique que leur charge leur donne pour la conduite de leurs troupeaux. Elle a été ordinaire quant à l'obligation que tant les peuples que les Pasteurs ont eü de faire ce qu'ils ont fait , parce que c'est la Loy du Christianisme , & non une nouvelle Loy ou un nouveau Commandement qui les y a obligez , leur devoir étoit fondé sur les principes de ce mesme Evangile , ou de cette mesme Religion Chrétienne que Jesus Christ avoit fondée , & dont ils faisoient profession. Mais je dis qu'elle a été extraordinaire en deux choses , premièrement , à l'égard de la nécessité extrême & indispensable qu'ils ont eü de faire ce qu'ils ont fait. Car bien que nous ayions toujours droit de renoncer aux erreurs , & aux faux services qui peuvent se glisser dans l'Eglise , & que nous soyons toujours obligez d'en user ainsi , si est-ce qu'il n'est pas toujours nécessaire de venir à la pratique ou à l'exercice de ce droit & de cette obligation , moins à une pratique aussi publique & aussi éclatante que l'a été celle de nos Peres , à cause que l'Eglise n'est pas toujours dans un état de confusion & de desordre comme elle s'y trouvoit de leur tems. Les choses coulent ordinairement d'une manière plus réglée , le Ministère public est plus pur , & l'Evangile plus dégagé de l'oppression des traditions , ou des superstitions humaines. Secondement , cette vocation a été extraordinaire à l'égard des qualitez dont Dieu revêtit les premiers Réformateurs , & ceux qui se joignirent à eux pour une si grande œuvre ; car il n'est pas ordinaire de voir d'aussi beaux dons , & en aussi grand nombre que ceux qui parurent au siècle de la Réformation , accompagnez d'un esprit héroïque , tel que l'avoient les Réformateurs , & d'une grande amour pour la pureté de l'Evangile , telle que l'avoient les peuples qui receurent leur instruction ; ce qui nous oblige de reconnoître , dans toute la conduite de cette œuvre Divine une particu-

CHAPITRE V.

Réponse aux objections qu'on fait contre les personnes des Réformateurs.

JUSQUES-icy, nous avons, ce me semble, suffisamment justifié l'action de nos Peres sur le sujet de la Réformation. Il paroist qu'il n'y avoit que trop de raisons de soupçonner une grande corruption non-seulement dans le gouvernement Ecclesiastique, mais aussi dans le culte, & dans la doctrine, & trop de justes motifs d'en vouloir faire un plus particulier examen. Il ne paroist pas moins par ce que nous avons dit touchant l'infailibilité de l'Eglise Romaine, & l'autorité absoluë qu'elle s'attribuë sur les consciences, que ses prétentions n'ont nul fondement, & que tous les Fidèles ont droit de juger par eux-mesmes des choses de la Religion, & de discerner le bien d'avec le mal. Nous avons vu, néanmoins, que nos Peres ne se sont portez à se servir publiquement de leur droit, que par une extrême & dernière nécessité, & si l'on veut leur rendre justice, on doit avouer de-bonne-foi, ce que l'Auteur des Préjugés n'a osé nier, qu'ils ont eü assez de vocation, pour aller jusqu'à une séparation négative, & pour refuser haurement de croire, & de faire, ce que leur conscience ne leur permettoit pas d'approuver.

Mais comme ce mouvement de conscience n'a pas été universel, ou commun à tous ceux de leur rems, & qu'il a choqué les intérêts d'un grand corps qui étoit en possession de gouverner l'Eglise Latine, on a tâché de le rendre odieux par toute sorte de moyens, & ceux-là mesme qui n'ont pû le condamner directement n'ont pas laissé de chercher divers prétextes pour le décrier; n'ayant rien à dire contre les actions, ils s'en sont pris aux personnes. C'est-ce qu'ont fait avec grand soin plusieurs de nos averfaires; c'est-ce que font encore tous les jours les Controversistes ou les Missionnaires, qui se répandent deçà, & delà, parmy-nous, & qui employent toute sorte de moyens à la queste des Profelytes; & c'est-ce qu'a fait en particulier l'Auteur des Préjugés.

Son argument se réduit à-peu-près à cecy: Qu'il n'y a pas d'apparence que Dieu ayt commis le soin de réformer son Eglise à des personnes dont la vie & la conduite a été déréglée & scandaleuse, & la conclusion qu'il en prétend tirer, c'est que nous devons quitter, sans autre examen, cette Réformation, & nous ranger à la Communion de l'Eglise Romaine.

1. Il ne sera pas difficile de luy montrer que, graces à Dieu, nous avons

pour ce qui nous regarde, tout sujet d'être édifié des mœurs de ceux qui se sont les premiers employez à une œuvre si sainte & si nécessaire, & c'est ce que nous ferons bien-tôt. Mais avant que d'en venir-là, je suis obligé de luy dire, que la manière de raisonner est la plus captieuse, & la plus contraire aux intérêts de la véritable Religion, qui se puisse imaginer, & qu'elle est contraire même aux intérêts de l'Eglise Romaine qu'il veut défendre. Je dis premièrement, qu'elle est captieuse; car puisque nos Pères ne se sont réformez que par un mouvement de conscience qui leur a dicté qu'ils le devoient faire pour la gloire de Dieu & pour leur salut, comment prétendent-ils que nous qui les avons suivis par la même raison, puissions révoquer une action que nous croyons juste & légitime, par de simples considérations étrangères, prises de la personne de ceux qui nous ont excités à la faire, si d'ailleurs, il ne nous paroît que la conscience de nos Pères, & la nôtre, s'est trompée, & que notre action est injuste dans le fond? Si la Loy de la conscience nous a obligés, & nous a mis dans le droit de nous séparer du moins négativement, pouvons-nous nous départir de cette séparation, pour des actions personnelles, auxquelles ni nos Pères, ni nous, n'avons point de part, & qui n'ont rien de commun avec notre séparation? Nostre Réformation étant bonne & juste, comme nous en sommes persuadés, n'est-il pas vray que nous nous y devons tenir, quoy qu'on nous dise, d'ailleurs des emportemens de Luther ou du mariage de quelques Moines? Ces choses sont entièrement séparées; car nos Pères ont bien pu lire les écrits de Luther, & écouter les prédications des Moines qui leur découvroient les abus de l'Eglise Romaine, ils ont bien pu se réformer, en suite, par un mouvement de conscience excité par leurs enseignemens, sans approuver ni canoniser leurs autres actions. Mais dira-t-on, pour ne tomber pas dans ce mouvement de conscience, vos Pères ne les devoient pas écouter. Pourquoi ne le devoient-ils pas? Le mouvement même que leurs enseignemens ont excité, & qui a produit la Réformation, marque assez qu'ils le devoient. Mais qu'ils le deussent, ou qu'ils ne le deussent pas, ils les ont écoutés, c'est une chose faite, & ce qu'ils les ont écoutés, ayant fait naître le sentiment de conscience qui les a obligés à se réformer, nous serions des impies, si nous quittons la Réformation, sans qu'on nous eust satisfaits sur ce sentiment, ou qu'on nous eust fait voir qu'il est mauvais & condamnable. Or c'est ce qu'on ne peut faire par des actions personnelles qui n'y ont aucun rapport; autrement, il faudroit condamner la consolation que nous recevons tous les jours des Pseaumes de David, sous prétexte que David a commis un adultère avec Bersabée, & renoncer à l'instruction qu'on tire des livres de Salomon, sous prétexte que Salomon n'a pas été aussi ferme qu'il devoit être dans le service du vray Dieu. Il-y-a donc en tout cela du sophisme.

2. Mais si cette manière de raisonner est captieuse, elle n'est pas moins contraire aux intérêts de la véritable Religion, puisqu'elle veut que nous jugions de la Réformation par la qualité des personnes qui l'ont preschée, & non par elle-même, ou par la nature des choses dont ils s'agit; ce qui éta-

blit un principe dont l'usage ne peut estre que pernicieux dans l'Eglise ; Cars'il ne faut pas considérer la doctrine en elle-même, mais en juger par les personnes qui nous l'annoncent, comment pourra-t-on discerner les *Anges de tenebres* lors qu'ils seront déguisez en *Anges de lumière*, & connoître les *faux Prophètes*, lors qu'ils seront des *signes & des miracles*, jusqu'à séduire mesme les *Elus* s'il estoit possible ? Comment pourra-t-on reconnoître les imposteurs, & les hypocrites qui viennent en habit de brebis, mais qui au-dedans sont des loups ravissans ? D'ailleurs, sera-t-il mal-aisé à des gens intéressés contre la saine doctrine, d'inventer mille calomnies contre les personnes, & combien en a-t-on inventé au commencement, contre les Apôtres & contre les premiers Chrétiens, qu'on a représentés au peuple comme les plus méchans des hommes ? J'avoue qu'il est d'une grande édification que ceux qui annoncent une bonne doctrine la confirment par de bons exemples, & qu'au-contraindre, il est scandaleux de voir que leurs œuvres ne répondent pas à leurs paroles. Mais il ne s'ensuit pourtant pas qu'on doive ni recevoir une parole, par ce qu'elle est portée par des personnes dont les mœurs sont honnestes, ni la rejeter par une raison contraire ; car cette maxime seroit souvent rejeter des vérités, & recevoir des hérésies. Il est donc certain qu'il faut examiner la parole en elle-mesme, sans dépendance de ceux qui la prêchent ; car la vérité n'est point des hommes, elle est de Dieu seul, elle ne peut ni changer de nature ni perdre ses droits pour les vices de ces Ministres. Si nos Pères estoient réformez par l'autorité de Luther, ou par celle de Zuingle, & de Calvin, on auroit raison de nous ramener à l'examen de leurs personnes, & de leurs mœurs, puisqu'en ce cas, ils agiroient de fonder ou de détruire le droit qu'ils auroient de les croire à leur simple parole. Mais combien de fois nos Pères, & nous, avons nous protesté que nous ne croyions pas ce que les Réformateurs disoient, parce qu'ils le disoient, mais parce qu'ils le prouvoient, & parce que les choses paroissoient d'elles-mesmes assez évidentes. On ne les a regardés que comme des personnes dont Dieu se servoit pour avertir les hommes de leur devoir, ils le leur ont découvert, nos Pères l'ont veu, nous le voyons aussi, & c'est uniquement de la veuë de ce devoir, & non de leur autorité qu'a dépendu la Réformation. Comme il arrive souvent que nos ennemis mêmes nous font connoître nostre devoir en nous reprochant nos fautes, supposons qu'un Juif ou quelque autre infidèle eust accusé & convaincu les Latins d'avoir corrompu leur Christianisme, & de n'avoir pas conservé l'Evangile tel que Jesus Christ & ses Apôtres l'ont laissé, n'est-il pas vray, que sans avoir égard à la personne, les Latins eussent esté obligés de faire ce que nos Pères ont fait, & que la qualité de celui qui leur auroit fait ce reproche, n'eust pas esté une excuse suffisante devant Dieu, pour les empêcher de faire leur devoir ? Il est donc évident qu'il faut juger des choses par les choses mesmes, & non par les personnes qui nous les disent, & par conséquent, que le principe de l'Auteur des Préjugés est faux, & contraire à la véritable piété.

Quant à ce qu'il dit qu'il n'y a pas d'apparence que Dieu ayt commis le

soin

soin de réformer son Eglise à des personnes scandaleuses, je répons, que Dieu a commis à tous les Fideles le soin de se réformer eux-mêmes, & à tous les Pasteurs celui d'y exhorter leurs troupeaux. Que s'il est arrivé qu'entre les Pasteurs qui se sont acquittez, à cet égard, de leurs Charges, il-y-en ayt eû quelques-uns qui aient fait des actions dignes de blâme, cela n'a dû faire aucun préjudice à la parole, ni arrester le mouvement de la conscience des Fideles, non-plus que la défection de S. Pierre, où son excessive complaisance pour les Juifs, ne devoit pas empêcher la conversion des peuples au Christianisme. Les Ministres dont Dieu se sert, sont des hommes qui ont leurs défauts, & des défauts quelque fois tres-grands comme il paroît par l'exemple d'Aron qui fit idolâtrer les Israélites, & de Jonas qui s'enfuit à Tarsis, lors qu'il falloit aller prescher à Ninive; mais leurs fautes ne font rien perdre à la parole de Dieu, de son droit, ou de son autorité.

3. C'est une chose étrange que l'Auteur des Préjugés n'ait pas pris garde qu'en faisant contre-nous un fort méchant argument, il nous en a fourni un tres-bon contre l'Eglise Romaine, en l'état qu'elle estoit du tems de nos Peres. Car s'il faut juger de la doctrine par les qualitez, ou par les actions de ceux qui l'enseignent, voyez je vous prie, quel jugement nos Peres pouvoient faire de la Religion que la Cour de Rome, & ses Prélats enseignoient, & s'ils n'ont pas eû tous les sujets du monde de se réformer. S'il n'y a pas d'apparence que Dieu commette le soin de réformer son Eglise à des personnes qui font des actions scandaleuses, il-y-en a bien moins que Dieu donne l'infailibilité, & l'autorité souveraine sur les consciences, à des personnes telles qu'estoient les Papes & les Prélats du tems de nos Peres, selon la description qu'en font les Auteurs non-suspectés que nous avons allégué, & plusieurs autres qu'on y pourroit ajoûter si l'on vouloit. Et ce qui distingue les deux argumens, c'est que le sien conclut sur un principe que nous soutenons faux & mauvais; au lieu que le nostre conclut sur un principe qu'il admet luy-même, & qu'il reconnoît pour bon; de sorte que par son propre aveu, nous avons un fondement suffisant pour établir la justice de notre Réformation.

Voyons néanmoins, de quelle nature sont ces actions qu'il reproche aux premiers Réformateurs. *Je ne m'attacheray pas, dit-il, à examiner les accusations dont ils ont esté chargez par divers Auteurs. Je ne prétens m'arrester qu'aux choses publiques, constantes & exposées aux yeux de tout le monde.* J'avoue qu'il a raison de ne se pas attacher à tout ce que la passion a inventé contre-eux; car qui ne sait que la calomnie n'a point de bornes, principalement lors que l'intérêt & le ressentiment la font agir? Nos Réformateurs ne sont pas les seuls qu'on a attaquez de cette manière, les Juifs disoient de Jean Baptiste, qu'il avoit le Diable, & de Jesus Christ, que c'estoit un blasphémateur, un Samaritain, un mangeur & un beuveur, un amy des Péagers & des mal-vivans. Si donc on a appelé le pere de famille Bellezebut, que ne dira-t-on point de ses domestiques?

Mais quelles sont donc ces choses si publiques, si constantes, & si expo-

Chap. 3.
pag. 65.

feés aux yeux de tout le monde, que l'Auteur des Préjugés a trouvées dignes de l'arrêter: *Ce nouvel Evangile*, dit-il, n'estoit annoncé que par la bouche des Moynes, qui quitoient leur habit & leur profession, pour contracter des mariages scandaleux, ou par celle des Prestres qui violoient le célibat que les Calvinistes avoient eux-mêmes avoir esté imposé à tous les Prestres, & à tous les Moynes, dans l'Occident, par plusieurs Conciles, & à tous les Moynes & tous les Evêques dans l'Orient, & le premier fruit de cette doctrine a esté d'ouvrir les Cloîtres, de dévoiler les Vierges, d'abolir les austérités, & de détruire toute la discipline de l'Eglise. C'est ce qui l'oblige à dire, que les Réformateurs ont frappé les yeux des hommes, par un spectacle qui ne pouvoit que causer de l'horreur, selon les idées communes de la piété, & de la vertu, que nous donnent les Peres.

Chap. 2.
p. 51. & 52.

L'Auteur des Préjugés ne trouvera pas mauvais, que pour luy répondre, on le fasse souvenir qu'il nous a luy-même exhorté de nous transporter en un autre tems que celui où nous sommes, & de nous représenter notre séparation dans sa naissance, & pendant les premières ann. es qu'elle s'est faite parmy les Suisses, & dans la France. Ainsi nous mettant en l'état qu'il desire, nous luy disons, que la dépravation générale qui régnoit parmy les Moynes, & les Prestres, est à nos yeux un spectacle digne d'horreur, selon les idées communes de la piété & de la vertu, que l'Ecriture sainte & la droite raison nous donnent. Nous luy disons, que ce qui nous scandalise est, de voir que pour le respect d'un ordre purement humain, on eust souffert, durant un si long-tems, un désordre qui deshonorait l'Eglise Latine, qui attirait sur elle les jugemens de Dieu, & qui exposoit le ministère Ecclésiastique à un éternel opprobre; C'est à détecter ces infamies, & ces impuretés, que doit consister le véritable zèle des Chrétiens, & c'est à y chercher un solide remède qu'il faut appliquer la discipline de l'Eglise, & non pas à les entretenir, sous prétexte de conserver des vœux téméraires & un célibat que Dieu n'a point commandé. Si l'Auteur des préjugés est plus scandalisé de voir des Prestres & des Moynes se marier, que de les voir publiquement plonger dans les souilleures de la débauche, j'en puis m'empêcher de luy dire, qu'il se fait du Christianisme une Loy d'hypocrisie, & peut-estre encore quelque chose de pis; car l'hypocrisie ne se contente pas des simples noms, elle veut les dehors & les apparences, lors qu'elle abandonne les choses; au-lieu que pour luy, il abandonne non-seulement les choses, mais aussi les apparences, souffrant patiemment de ne voir plus ni les choses, ni les apparences, pourveu qu'on ne touche pas à ces vains noms de célibat & de virginité. Mais la véritable Morale Chrétienne inspire d'autres sentimens, elle veut que nous honorions le célibat & la virginité comme des dons qui viennent de Dieu; mais elle veut aussi que nous ayons du mépris & de l'horreur pour ces beaux noms, lors qu'on les applique à des saletés, & à des excès que Dieu & les hommes condamnent. Elle veut qu'en ce cas, au-lieu d'estre scandalisé de voir casser un faux célibat, & abolir une vaine ombre de virginité, nous soyons au-contraire, édifiés de voir qu'on forte des pièges

du peché, & qu'on ait recours à un juste mariage que Dieu a permis à tous, & qu'il a même commandé à ceux qui n'ont pas reçu le don de la continence. C'est dans cette veüe que nos Peres ont regardé le mariage des Prestres, & des Moines comme l'abolition d'une Loy inique, contraire aux paroles expressees de S. Paul, *s'ils ne se contiennent qu'ils se marient*, & qui d'ailleurs, avoit produit de si méchans effets qu'il n'étoit plus possible de la souffrir.

1. Cor. 7.

Mais, dit l'Auteur des Préjugez, on n'entend point parler d'intérêt de familles, de mariage, ni de passions basses & charnelles dans la vie de ces grands Evêques, & de tous ces grands hommes de l'antiquité que Dieu a opposé aux hérésies qui se sont élevées contre son Eglise, comme Saint Cyprien, Saint Athanasé, Saint Basile, Saint Grégoire de Nazianze, Saint Jérôme, Saint Epiphane, Saint Chrysostome, & Saint Augustin. Ils ont été tous éminens en sainteté, en désintéressement, & la continence a toujours été jointe à leur Ministère. On peut dire de cet Auteur, sans luy faire injure, qu'il n'écrit pas mal ce qu'il pense, mais qu'il ne pense guère bien à ce qu'il écrit, & cet endroit que je viens de rapporter en est un exemple; car il nous y débite une grande bagatelle sur le ton de la plus belle chose du monde. Saint Cyprien, Saint Athanasé, & ces autres Evêques n'étoient point mariez. Je le veux. Mais qui luy a dit, qu'ils ne le fussent point en vertu d'une Loy générale qui défendist aux Evêques d'estre mariez? Qui luy a dit que plusieurs autres Evêques, qui n'étoient pas moins grands que ceux-là en sainteté, & en désintéressement, n'ayent pas vécu dans le mariage, comme Saint Spiridon, Saint Grégoire Pere de Grégoire de Nazianze, Saint Grégoire de Nysse, Saint Prospere, Saint Hilaire, Sidonius Apollinaris, Synésius, Saint Euphyse de Césarée, & plusieurs autres? Qui luy a dit, que les Prestres ne fussent pas communément mariez dans la primitive Eglise, soit en Orient, soit en Occident, comme on le pourroit justifier par mille preuves? Et afin qu'on ne chicane pas en disant, que ces Evêques, ou ces Prestres, avoient véritablement été mariez avant leur ordination; mais qu'ils ne l'étoient point pendant leur Episcopat ou leur Prestreise, soit que leurs femmes fussent mortes, ou qu'ils en fussent séparés, il est bon de remarquer ce que l'histoire rapporte de S. Euphyse de Césarée de Cappadoce, que Saint Athanasé nomme formellement Evêque, qu'il souffrit le martyre un peu après son mariage, étant encore, ce sembleroit, dans les jours de ses nocces, & ce que Saint Cyprien rapporte de Novat, Prestre, qui fut accusé d'avoir donné un coup de pied à sa femme qui étoit grosse, & de l'avoir fait avorter; ce qui conclut évidemment l'usage du mariage pendant l'Episcopat & le Presbitériat. Que peut donc conclure l'Auteur des Préjugez de l'exemple de S. Athanasé, de Saint Chrysostome, & des autres non mariez, sinon, que chacun étoit, à cet égard, en pleine liberté, & que comme il y-en avoit qui se marioient, il y-en avoit aussi qui ne se marioient pas? Faloit-il pour si peu de chose déclamer en Rhétoricien, & nous débiter avec emphase ces grands mots, *Que les Réformateurs ont frappé les yeux des hommes par un spectacle qui ne pouvoit que causer de l'horreur selon les idées communes de la piété & de la vertu que nous donnent les Peres*. Je ne diray pas que les idées de la piété & de la vertu ne dépendent point des Peres, mais

Chap. 3.
pag. 63.

Athanas.
orat. 1. contra Arian.
Sozomen.
hist. lib. 5.
cap. 11.
Hist. tripart. lib. 6.
cap. 14.
Cyprian.
Ep. 49.

de l'Evangile, & de la droite raison, & que c'est par elles que nous devons juger des Pères, & non d'elles par les Pères. Je ne diray pas, que les Pères de la plus pure antiquité, sont si éloignez de nous donner de l'horreur pour le mariage des Ecclésiastiques, que Saint Chrysostome assure au-contraire que ce que Saint Paul a écrit à Tire touchant l'Evesque mary d'une seule femme, *il l'a écrit pour fermer entièrement la bouche aux hérétiques qui condamnent le mariage, & pour montrer que le mariage non-seulement est une chose innocente, mais qu'il est aussi si honorable, qu'avec luy on peut estre élevé au trône de l'Episcopat.* Mais je diray seulement, & je le diray avec assurance d'estre approuvé des gens de bien, & des gens sincères, que le mariage des Ecclésiastiques qui de luy-mesme est un état honneste & Saint, pratiqué sous l'ancienne Loy, pratiqué dans l'Eglise primitive, autorisé par l'Ecriture, ne peut estre regardé qu'avec une tres-grande édification lors qu'on le met en opposition aux desordres, & aux souillures que produit le célibat, qui n'est qu'une institution purement humaine, sans aucun légitime fondement. C'est donc à ceux de l'Eglise Romaine à nous dire, s'ils sont fort édifiez de la vie que menaient leurs Prestres, au tems de la Réformation, & de la permission qu'on leur donnoit, pour de l'argent, d'entretenir publiquement des concubines. C'est-à eux à nous dire, s'ils n'ont point d'horreur de ces étranges assertions de leurs Docteurs, *Qu'un Prestre pèche moins qui, par l'infirmité de la chair, tombe dans le crime de la fornication, que s'il se marie, & que c'est un moindre mal aux Prestres de brûler que de se marier.* Pour nous, nous avons le précepte général de Saint Paul, qui a son usage autant à l'égard des Ecclésiastiques, qu'à l'égard des autres, *s'ils ne se contiennent qu'ils se marient*, & la doctrine du mesme Apostre, *Le mariage est honorable en tous, ou en toutes choses; mais Dieu punira les impudiques, & les adultères.*

Mais, dit l'Auteur des Préjugez, que la Loy du Célibat soit juste ou injuste, qu'elle n'aye commencé, si on veut, que depuis le Pape Sirice, on ne sauroit nier, au moins, que l'Esprit de Dieu n'aye porté tous les Evesques célèbres de l'Antiquité, & ceux qui ont été illustres en sainteté, à se rendre imitateurs de Saint Paul, & à suivre le conseil qu'il donne de renoncer au mariage, pour s'attacher uniquement à Dieu, & qu'il n'aye, de-mesme, dès les premiers siècles de l'Eglise, inspiré à un grand nombre de Chrétiens de l'un & de l'autre sexe de demeurer Vierges toute leur vie, comme le témoignent Saint Iustin, & Origène contre Celse. D'où vient donc qu'il ne paroist rien de cet instinct, ni de ces mouvemens de l'Esprit de Dieu, dans les prétendus Réformateurs, ni dans les sociétés qu'ils ont établies, non plus que de toutes les autres graces qui éclatent dans les Saints de l'Antiquité?

C'est icy encore un autre exemple de ce que j'ay déjà dit, que cet Auteur ne songe pas trop bien à ce qu'il écrit. Car n'est-ce pas la chose du monde la plus téméraire que de vouloir s'ingérer dans le conseil de Dieu, pour décider en Maître, des qualitez que devoient avoir les Réformateurs? La continence & la Virginité sont des dons que Dieu distribue à qui il luy plaît, mais de ce qu'il ne les donne pas à quelques personnes, il ne s'ensuit nullement ni que ces personnes ne luy soient pas agréables, ni qu'il ne les puisse employer aux œuvres les plus grandes de sa providence. Abraham, le

Chrysost.
hom. 2. in
Ep. ad Tit.
cap. 2.

Rofius Con-
fess. cap. 56.
Pighius Con-
fess. & alii.
1. Cor. 7.
Hebr. 13.

Chap. 3.
pag. 67.

pere des croyans , comme l'Ecriture l'appelle ; n'étoit-il pas marié ? Isaac, Jacob, & les douze Patriarches qui fondèrent l'Eglise d'Israël, ne l'étoient-ils pas ? Moïse le Libérateur de l'ancien peuple, par qui Dieu donna sa Loy, & par qui il fit tant de miracles, ne l'étoit-il pas ? Aron, & tous les Sacrificateurs qui lui succédèrent, ne l'étoient-ils pas ? Toutes ces vocations, & plusieurs autres dont l'Ecriture nous parle, étoient, ce-me-semble, ttes-importantes, & la plupart mesme extraordinaires, & cependant, nous ne voyons pas que Dieu, en les donnant ayt fait aucune réflexion sur l'avis de l'Auteur des Préjugez. Qui lui a donné droit de régler avec tant d'autorité ce que Dieu doit faire, & ce qu'il ne doit pas faire, & de s'ériger, par ce moyen, en censeur des actions divines ? Il se devoit, au-moins, souvenir, que Jesus Christ n'a pas fait difficulté de choisir des hommes mariez pour en faire des Apôtres, & des Evangélistes. L'Ecriture nous parle de la belle-mere de Saint Pierre, c'est-à-dire de la mere de sa femme ; car le terme Grec ne se Mare. 1. peut prendre qu'en ce sens-là. Elle nous parle aussi des quatre filles de Philippe l'Evangéliste. L'Auteur des Commentaires sur les Epîtres de S. Paul, Act. 21. sous le nom de Saint Ambroise, assure que tous les Apôtres, à la réserve de Saint Paul, & de Saint Jean, avoient des femmes, & Saint Ignace, & Saint Basile, disent la mesme chose de tous sans exception. La virginité n'est donc pas un caractère inséparable de la vocation de Dieu, comme l'Auteur des Préjugez nous le veut persuader. In cap. 11. 2. Cor.

Mais, après cette première attaque, l'Auteur des Préjugez, qui se fait des armes de tout ce qu'il trouve sous sa main, reproche aux Réformateurs, le peu de fruit que leur prédication a fait pour la sanctification des peuples qui les ont suivis. Les Ministres mesmes, dit-il, ont été forcez par l'évidence de la Chap. 1. vérité, de reconnoître, que toute leur prétendue réformation n'avoit produit aucun pag. 71. renouvellement de l'esprit du Christianisme, & qu'elle avoit plutôt augmenté que diminué le dérèglement de ceux qui l'ont embrassée ; & sur cela, il allégué les plaintes de quelques Ministres, comme de Capito, de Calvin mesme, & de Luther, contre les vices de leur siècle. J'avoue que si l'on compare les mœurs de nos Peres & les nostres, avec la grace que Dieu nous a faite d'avoir renouvelé son Evangile au-milieu de nous, on n'y trouvera que trop de sujet de nous couvrir de confusion, & de nous faire avouer, que nous étions indignes d'une si grande faveur. J'avoue aussi, que parmi ceux qui embrassèrent au commencement la Réformation, il s'en trouva plusieurs, qui au-lieu d'en profiter, en abusèrent, comme l'on abuse des meilleures choses. Mais je dis qu'on ne doit pas se prévaloir de la confession que nous faisons à cet égard ; car outre qu'une doctrine n'en est pas moins bonne, pour n'estre pas aussi soigneusement observée qu'elle le mérite, nous pouvons dire encore, & le dire à la gloire du Dieu, que nous servons, qu'il avoit répandu une assez abondante mesure de sa bénédiction sur nos Peres, & que si l'on compare leurs mœurs avec celles de l'autre Party qui rejetta la Réformation, on aura de quoy confesser, que Dieu étoit au milieu de nous. Il est vray qu'on n'y voyoit pas de ces dévotions de Pharisiens, dont les hypocrites & les superstitieux font vanité : On n'y voyoit point de ces gens qui publient

à toute la terre leurs mortifications, & leurs jeûnes, qui se tirent hors de la foule, pour se faire mieux remarquer, & qui n'entrent en retraite, que pour pouvoir plus facilement se mêler de tout ce qui se passe dans le monde. Mais on y voyoit une piété solide, simple, & naturelle, sans art, & sans affectation, une véritable crainte d'offenser Dieu, avec une conduite franche & ouverte, qui ne cherchoit pas à se mettre à-couvert par des distinctions, & des illusions; mais qui suivoit de-bonne-foy les mouvemens de la conscience, sans dire, pour s'empêcher de faire leur devoir, ni que deviendrons-nous, ni que deviendront nos frères, ni que deviendront nos sœurs? Parce qu'ils savoiient que les événemens sont dans la main de Dieu, & que de misérables intérêts temporels ne doivent jamais prévaloir sur l'amour de la vérité.

Quant aux guerres que l'Auteur des Préjugés impure à la Réformation, il eust été, ce-me semble, de sa prudence, de ne pas faire tourner la dispute sur un sujet sur lequel il fair bien que nous n'aurions que trop de choses à dire pour nostre justification. Si quelques Princes d'Allemagne ont pris les armes pour se défendre contre les attaques de leurs ennemis, ils ont crû que la justice & le droit des gens auroitfor cette défense, & qu'étant souverains dans leurs Etats, ils étoient obligés de protéger leurs sujets, & de conserver le dépôt que Dieu leur avoit mis en main. Et pour les mouvemens qui arrivèrent en France, du tems de la Réformation, il n'y a personne qui en ignore les véritables causes. Il est vray que l'intérêt de nostre Religion y eut quelque part ; mais il eust, au-moins, le bon-heur de se trouver joint à celui de la conservation de ce grand Royaume à ses justes possesseurs, contre de pernicieux desseins qui ne firent que trop d'éclat dans la suite ; & quelques tristes souvenirs que l'Auteur des Préjugés réveille en nous par ses indignes reproches, nous ne laisserons pas de tenir le sang de nos Pères bien employé pour une si bonne cause.

Luther, dit-il, n'a pas craint d'animer ses Sectateurs au sang, & au carnage, par ces horribles paroles qui se trouvent dans son Tome premier de l'édition de Vitemberg ; Si on pend les Larrons aux Gibets, si l'on châtie les brigands & les hérétiques par le glaive, pourquoy n'attaquons-nous pas de toutes nos forces ces Cardinaux, & ces Papes, & toute cette racaille de la Sodome Romaine, qui ne cesse point de corrompre l'Eglise de Dieu, pourquoy ne l'avons-nous pas nos mains dans leur sang ? Il est certain qu'on ne peut guère rapporter de passage d'une manière plus envenimée, ni de plus mauvaïse-foy, que l'Auteur des Préjugez rapporte celui-cy, & c'est ce qui paroîtra, si l'on veut faire les observations suivantes. 1. Qu'il détache ces paroles de la suite du discours, pour leur donner un autre sens que celui que Luther a eü, ce qui est, à-proprement parler, une espèce de falsification, plus dangereuse que celle qui corrompt les termes. 2. Qu'il veut faire concevoir que ces paroles s'adressent aux sectateurs de Luther pour les animer au sang, & au carnage, ce qui est une pure calomnie. 3. Qu'il les allègue non comme dires sur une supposition, mais comme dites purement & simplement, ce qui est encore contraire à la vérité. Voycy donc naïvement ce que c'est. Sylvestre Priérias Maître du

Sacré Palais à Rome, ayant écrit contre la doctrine de Luther, touchant le Pape, & en particulier contre son appel au Concile, avoit positivement soutenu, qu'il n'estoit pas licite d'appeler du Pape au Concile, parce que le Pape estoit un Juge Souverain, & sans appel, & que ceux qui relevoient de tels appels estoient sous & excommuniez. Que le Pape seul estoit la règle infallible de la vérité, dont les jugemens sont certains, & irréfragables sans le Concile; au-lieu que ceux du Concile ne sont rien sans le Pape, ni n'oblige personne, s'ils ne sont autorisez du Pape; De sorte que quiconque ne reçoit la doctrine du Pape comme la règle infallible de la Foy de laquelle l'Ecriture sainte même a tiré, & tire sa force, celui-là est hérétique; & plusieurs autres propositions de cette nature. Sur-cela, Luther écrit, que toutes ces choses n'estoient avancées qu'en hayne du Concile général, & pour empêcher qu'il ne s'en tint aucun qui donnast quelque secours à l'Eglise affligée. Que les créatures du Pape voyant bien qu'ils ne pourroient empêcher un Concile, commençoient à chercher les moyens de l'éviter en disant, que le Pape est au-dessus du Concile, & que sans son autorité, on n'en pouvoit ni assembler, ni tenir aucun; en un mot, que le Concile n'avoit aucun pouvoir, mais que le Pape seul estoit la règle infallible de la vérité. Qu'il luy sembloit donc, que si la fureur de ces gens avoit lieu, il n'y restoit plus d'autre remède si ce n'est, que l'Empereur, les Roys & les Princes, employassent leurs armes contre ces pestes publiques, & que les choses se terminassent non avec des paroles, mais par le fer. En suite dequoy, il adjoute les paroles que l'Auteur des Préjugés a rapportées. Ainsi, son sens, est, non d'animer ses Sectateurs au sang, & au carnage, comme l'Auteur des Préjugés l'interprète; mais seulement de tirer de l'Hypothèse de son adversaire, une conséquence absurde qui est, que s'il vouloit ainsi empêcher l'unique remède qu'il y-avoit pour pourvoir aux desolations de l'Eglise en assemblant un Concile libre, il armoit contre les Papes & les Cardinaux, & toute la Cour de Rome, l'Empereur, les Roys & les Princes, & réduisoit les choses aux dernières extrémités. Je laisse à-part si la conséquence qu'il tire est bonne & juste. Je ne veux pas même dire, qu'il n'y ait quelque chose de trop violent dans ces sortes d'expressions; mais après-tout, son dessein n'est point d'animer ses Sectateurs au sang, & au carnage; mais seulement de faire voir à Sylvestre la nécessité d'un Concile, qui pût juger au-dessus du Pape, par cet inconvénient, qu'autrement il ne resteroit plus d'autre moyen à l'Empereur, aux Roys, & aux Princes, pour rétablir l'ordre dans l'Eglise, que d'employer leur puissance coactive. Et ce sens paroît encore, parce qu'il adjoute immédiatement après, Que l'autorité du Pontife Romain, soit qu'elle soit de droit divin, ou qu'elle soit de droit humain, ne peut nous estre recommandée, que par ce précepte, Honore ton pere & ta mere, qui en le faisant pere, le soumet aussi au préceptes de la première Table; De sorte que s'il fait quelque chose qui les choque, il peut estre admonesté, & même accusé par le moindre des fidèles; ce qui fait voir que sa pensée n'estoit autre que celleque je viens de représenter.

J'avouë qu'il seroit à souhaiter que Luther eust gardé plus de mesure qu'il n'a fait dans la manière d'écrire, & qu'avec ce grand & invincible courage, avec ce zèle ardent pour la vérité, avec cette inébranlable fermeté qu'il a toujours fait paroître, on eust pû voir en luy plus de retenue & de modération. Mais ces défauts qui viennent le plus souvent du tempérament, n'empêchent pas qu'on n'estime les hommes, lors que, d'ailleurs, on voit en eux un bon fond de piété, & des vertus tout à fait héroïques, comme on les voyoit reluire en Luther. Car on ne laisse pas de louer le zèle de Lucifer Evêque de Cagliari, ni d'admirer les grandes qualitez de S. Jérôme, encore qu'on reconnoisse trop d'aigreur & d'emportement dans leur stile. Et peut-estre, mesme, qu'il-y-avoit quelque nécessité particulière, au tems de la Réformation, d'employer la force des expressions pour retirer plus facilement les hommes de se profond assoupissement où ils estoient depuis si long-tems. Quoy qu'il en soit, je veux bien demeurer d'accord que Luther devoit estre plus retenu dans ses termes, & si l'Auteur des Préjugez se fust contenté de se plaindre de l'acreté de son stile, on se fust aussi contenté, pour toute réponse de le prier que, désormais, il n'imitast plus luy-mesme ce qu'il condamnoit en autrui, sur-tout, en écrivant contre des gens, qui ayant vécu, dans le Siècle passé, ne peuvent luy avoir donné aucun sujet personnel de s'emporter contre-eux de la manière qu'il fait, dans plusieurs endroits de son Livre.

Chap. 2.
pag. 57. 58.

Si dans le jugement qu'il fait d'eux, il ne vouloit pas écouter la charité, il devoit, au-moins, écouter la justice, & ne les pas charger d'accusations atroces, sur des prétextes mal-pris, & mal-entendus. Je mets en ce rang, celle qu'il forme encore contre Luther en ces termes. *Il-n'y-a-jamais eu, dit-il, que Luther qui ayt osé se vanter dans un ouvrage imprimé, qu'il avoit eû une longue conférence avec le Diable, qu'il avoit été convaincu par ses raisons que les Messes privées étoient un abus, & que c'étoit-là le motif qui l'avoit porté à les abolir. Mais le sens commun, ajoute-t-il, a toujours fait conclurre à tous les autres, non-seulement que c'étoit un excès d'extravagance de prendre le Démon pour Maître de la vérité & de s'en rendre disciple; mais que tous ceux qui avoient des marques d'estre ses Ministres & ses instrumens, & qui n'avoient aucune autorité légitime dans l'Eglise pour se faire écouter, ne méritoient pas qu'on s'appliquast à eux, & qu'on examinast leurs opinions.* Voilà donc Luther disciple, ministre, & instrument du Démon, si l'on en croit l'Auteur des Préjugez.

Pour réfuter cette calomnie, il ne faut que représenter en peu de mots le fait dont il s'agit. Luther, suivant le stile des Moyens de ce tems-là, qui avoient accoutumé par figure de Rhétorique, de remplir les livres de leurs exploits contre le Diable, rapporte que s'étant une fois réveillé, pendant les ténèbres de la nuit, le Diable se prit à l'accuser d'avoir fait idolâtrer le peuple de Dieu, & d'avoir idolâtré luy-mesme, durant quinze ans qu'il avoit dit des Messes privées; que la raison de cette accusation étoit, qu'il ne pouvoit avoir consacré dans ces Messes privées; d'où il s'ensuivoit

s'enfuiroit, qu'il avoit adoré, & fait adorer aux autres, de simple pain, & de simple vin, & non le Corps & le Sang de Jesus Christ. Il ajoute, que cette accusation se fit dans son cœur, & que pour sa défense, il alléguait qu'il étoit Prestre, qu'il n'avoit rien fait que par l'ordre de ses supérieurs, & qu'il avoit toujours prononcé fort exactement les paroles de la consécration, avec la meilleure intention du monde, d'où il concluoit, qu'il n'y voit nulle apparence à luy imputer le crime d'idolâtrie. Que cependant le Tentateur ne manqua pas de luy repliquer, que ces excuses ne valaient rien, parce que les Turcs, & les Prestres de Baal, suivoient aussi l'ordre de leurs supérieurs, avec une fort bonne intention, & que, néanmoins, ils étoient de vrais idolâtres. *Il dit qu'il fut saisi d'une violente agitation d'esprit, accompagnée d'une sueur générale par tout son corps, & la confusion où il se trouva luy ayant fait comprendre que sa défense n'étoit pas solide, parce qu'outre la bonne intention, & l'obéissance aux supérieurs, il falloit encore examiner si l'action dont il s'agissoit étoit bonne en elle-même, & agreable à Dieu, il fit résolution de renoncer aux Messes privées.*

C'est-là le discours de Luther, sur lequel je ne feray pas difficulté d'avouer, que cette manière d'exprimer les choses sous la forme d'un combat contre le Diable, me paroît à la vérité, un peu éloignée de l'usage commun, & me remet dans la pensée ce que Luther luy-même a dit, en quelque endroit de ses œuvres, *Pium lectorem oro ut ista legat cum iudicio, & sciat me fuisse aliquando Monachum.* En effet, on ne se défait pas comme on veut du caractère du Convent. Mais je dis, pourtant, qu'il n'y a rien en tout cela qui s'éloigne du devoir d'un homme de bien, ni qui ne soit entièrement innocent, soit qu'on prenne cette narration au pied de la lettre, soit qu'on la prenne comme une espece de figure, ou de parabole. Il dit, *que le Diable l'accusoit dans son cœur.* Cela signifie, qu'il se représentoit luy-même, dans sa conscience, les accusations que le Démon pourroit un jour former contre luy, devant le Tribunal de Dieu; quel crime y-a-t-il en cela? Le Diable n'est-il pas appelé dans l'Ecriture, *l'Accusateur des Fidèles*? & l'histoire de Job ne l'introduit-elle pas comparoissant devant le Trône de Dieu, pour rendre suspecte la piété de ce saint homme? Luther ajoute, que dans ses premières défenses, il alléguait *sa Prestrie, son obéissance aux supérieurs, sa bonne intention, & son exaltitude.* Qu'y-a-t-il là d'extraordinaire? N'est-il pas naturel que ces sortes d'images viennent au secours d'une conscience agitée? Il dit, en suite, que ces défenses furent combattues par l'Accusateur, comme insuffisantes, & incapables de le mettre à-couvert du crime d'idolâtrie. Qu'y-a-t-il là qui soit digne d'estre blâmé? Le Démon ne peut-il pas dire des vérités en nous accusant, ne fait-il pas exagérer nos pechez, & combattre fortement nos vaines excuses? Luther dit, enfin, que pour rendre désormais inutiles les instances de l'Accusateur, il se résolut d'abandonner les Messes privées qui servoient de fondement à l'accusation. Qu'y-a-t-il là qui ne soit du mouvement d'une bonne conscience? Il veut fermer la bouche à l'aversaire, & luy ôter le moyen de l'accuser devant Dieu comme s'il eust été un méchant & un idolâtre. Il luy veut ravir les armes dont il

1. Pierre.
chap. 5.

Antoninus
Chron. 3.
parte tit. 23.
cap. 4. 6.

à

X

se servir pour le combattre, & pour l'inquiéter. Que l'Auteur des Préjugés tourne cela comme il luy plaira, il n'y sauroit trouver un mauvais sens. Tout Chrétien est obligé de mettre sa conduite à couvert des atteintes du Diable, car c'est un *Lyon rugissant*, dit Saint Pierre, qui marche autour de nous, cherchant qui il pourra dévorer, & quand pour arrêter les accusations de cet ennemy, un homme examine ses propres actions, avec dessein de se corriger, & de quitter le mal, il faut estre bien médifant, & bien calomniateur, pour en prendre prétexte de dire de luy, qu'il a pris le Démon pour *maître de la vérité*, & qu'il s'est rendu son *disciple, son ministre, & son instrument*. L'Auteur des Préjugés trouveroit-il bon que nous donnassions ces titres horribles à Dominique, l'un des plus grands Saints de l'Eglise Romaine, sous prétexte qu'Antonin a écrit de luy quelque chose semblable à ce que nous venons de voir de Luther ? Il dir, que *Dominique vit une nuit le Diable, qui tenoit dans ses mains de fer un papier, dont il faisoit la lecture à la lumière d'une lampe, & que luy ayant demandé ce que c'étoit qu'il lisoit, le Diable luy répondit, que c'étoit le Catalogue des péchés de ses frères*. Surquoy Dominique luy ayant commandé de luy laisser ce papier, & le Diable l'ayant fait, ce saint y trouva de certaines choses, sur lesquelles, dit Antonin, il corrigea ses Religieux. Le voilà donc selon le style de l'Auteur des Préjugés, *disciple, ministre, & instrument du Diable*, non-seulement parce que ce fut de luy qu'il apprit les desordres de son convent; mais aussi parce que les accusations du Démon luy servirent d'occasion & de motif pour faire de nouveaux réglemens dans la société, ne plus ne moins qu'elles servirent à Luther pour l'abolition des Messes privées. Mais comme il ne seroit pas mal aisé de défendre Dominique en disant, qu'il ne se servit du papier du Diable que contre l'intention de cet accusateur, & pour luy fermer désormais la bouche, il n'est pas difficile aussi de justifier Luther, en disant précisément la même chose, puis que ce fut en effet contre l'intention du Démon qu'il se servit de son accusation, & qu'il ne s'en servit que pour le confondre, & pour luy ôter désormais le sujet de l'accuser.

Je finiray ce Chapitre, en priant l'Auteur des Préjugés de se souvenir, que nous avons vu il n'y a pas bien long-tems, des gens occupez à se défendre non-seulement contre des bruits qu'on répandoit d'eux parmy le peuple; mais aussi contre des écrits publics qui les chargeoient d'accusations fort étranges. Nous les avons entendus se plaindre de ce qu'ils voyoient tant de bouches de la calomnie effertes pour les déchirer, tant d'ennemis conjurez ensemble pour les perdre d'honneur & de réputation, & ces ennemis vomir contre eux tout ce que l'Enfer pouvoit inventer de plus noires & de plus atroces calomnies, & violer la vérité par cent mensonges infames, jusqu'à leur imposer des crimes d'Etat. Nous les avons ouïs se plaindre en ces termes. *Qu'on avoit violé la charité par des Poèmes Latins imprimés, où l'on les chargeoit de toutes les malédictions que la bile la plus embrasée est capable de concevoir, & où l'on décrivoit leur situation comme un Enfer de Poètes prophanes, & un séjour d'ames damnées. Qu'après tout cela, on avoit encore violé toute la pudeur, & passé toutes les bornes qui auroient retenu les personnes les plus perduës de conscience devant Dieu, & d'hon-*

Seconde let-
tre de Mon-
sieur Araud
2. partie.
pag. 110.
& 111.

uy

neur devant les hommes, s'ils n'avoient été tout-à-fait profusieux à la calomnie, en forgeant une chimérique assemblée de Bourg-fontaine, & imputant à six Théologiens des desseins abominables de détruire l'Incarnation du Fils de Dieu, l'Evangile, tous les Sacramens, & tous les autres Mystères de la Religion Chrétienne, & pour établir le Dérisme sur les ruines du Christianisme. Qu'il apprenne donc, par cet exemple, à ne pas croire légèrement les calomnies dont on a tâché de noircir nos premiers Réformateurs, à ne laisser pas conduire à un esprit passionné qui luy suggère des accusations odieuses contre des personnes dont la vie a paru pure & entière à un grand peuple, qui les ayant connus & suivis, peut rendre un meilleur témoignage de leur conduite, que ne font des ennemis intéressés. Qu'il se souviene de ce que Monsieur Arnaud a écrit pour justifier quelques Religieuses de nostre temps qu'on accusoit d'estre des Incommuniées, des Asacramentaires, & des Vierges folles, qui affectoient en toutes choses une extravagante & schismatique singularité. Qu'il-y-a-eu des tems dans la vie de sainte Térèse mesme qui a été l'ornement de ces derniers siècles, où elle a été décriée non-seulement touchant la foy, mais aussi touchant les mœurs. Que plusieurs, d'abord, l'ont crû possédée du Diable, & l'ont voulu conjurer. Que depuis, & vers la fin de sa vie, elle a été traitée d'endiablee, d'hypocrite, de dissimulée, de perdue d'honneur. Qu'on la décrioit publiquement dans les chaires des Eglises, & qu'on la comparoit avec une Madelaine de la Croix femme remplie de l'esprit de mensonge, & renommée dans toute l'Espagne pour ses tromperies, & pour sa communication avec le Diable. Que l'on déposa contre-elle & ses Religieuses des choses si atroces, qu'elles furent accusées au Saint Office, & chargées de mille mensonges. Que l'Inquisition fit informer contre-elle & ses filles, & qu'on attendoit chaque jour qu'on les y dût mener prisonnières. Que ses livres furent saisis par la mesme Inquisition pour estre censurés. Que son Général luy marqua l'un de ses Mystères pour prison. Que le Nonce du Pape la traita de femme inquiète, & de coureuse. Qu'il entreprit d'abatre de fond en comble le nouvel édifice des Déchausés. Qu'il-y-travaila avec tres-grande rigueur, bannissant les uns, emprisonnant les autres, & les condamnant généralement comme si c'eust été des gens d'une nouvelle secte infectée d'erreurs, ou de si mauvaise vie qu'il fust nécessaire d'en retrancher le cours, de peur qu'ils n'infectassent & ne perdissent le monde. C'est à-peu près le traitement qu'on a fait aux premiers Réformateurs, on a tâché de les couvrir d'opprobre, pour anéantir l'efficace de leur prédication, & ceux-là mesmes qui se sont si hautement plains qu'on les accabloit par un procédé si injuste, sont aujourd'huy les premiers à s'en servir eux-mêmes contre nous.

Seconde lettre de Monsieur Arnaud première part. pag. 105. La mesme pag. 103.

CHAPITRE VI.

Suite de la justification des premiers Réformateurs contre les Objections de l'Auteur des Préjuges, contenues dans ses Chapitres dixième & onzième.

COMME le Livre des Préjuges n'est qu'un amas confus d'objections & d'accusations injustes, que l'Auteur de ce livre a entassées l'une sur l'autre, sans liaison & sans ordre, je me trouve obligé pour n'interrompre pas la suite de mon sujet, d'interrompre celle de ses Chapitres. C'est pourquoy après avoir répondu au troisième où commencent ses invectives contre les mœurs & la conduite des premiers Réformateurs, je renvoyetay l'examen de ses Chapitres 4. 5. & 6. où il traite de la vocation des Ministres de nostre communion à ma quatrième partie, où il s'agira du droit que nous avons au Ministère Evangélique, & ce qu'il dit en suite dans les Chapitres 7. 8. & 9. touchant nostre prétendu schisme, à ma troisième partie où il s'agira de nostre séparation dans l'Eglise Romaine, & je passeray maintenant à l'examen de ses Chapitres 10. 11. 12. & 13. où il recommence les mêmes invectives personnelles contre les premiers Réformateurs. Mais comme ces Chapitres ne sont aussi presque composés que de choses frivoles relevées par des exagérations déclamatoires, par des injures & des emportemens, on ne trouvera pas mauvais, que mettant à part tout ce qu'il y a d'inutile ou de trop passionné, je rapporte en peu de mots ce qu'il y a de plus essentiel dans ces objections, & que j'y réponde aussi en peu de mots.

Préjug. leg.
chap. 10.
pag. 214.

„ I. Objection, André Carlostad Archidiacre de Vittemberg, que Mélanthon décrit comme un brutal, sans esprit, & sans science, qui embrassa la doctrine fanatique des Anabaptistes, fut le premier qui eut la hardiesse d'attaquer la doctrine de la présence réelle, & pour cet effet il inventa une explication extravagante de ces paroles, cecy est mon Corps, disant que par le mot cecy, Jesus Christ n'avoit pas désigné ce qu'il tenoit entre ses mains, mais qu'il avoit montré son Corps même.

Réponse. Il n'est pas vray que Carlostad ayt le premier combattu la doctrine de la présence réelle. Bertam, Erigène, Raban, la combattirent dans le neuvième siècle dès que Paschase l'eust mise au jour : Bérenger la combattit dans le dixième, & dans le siècle même de la Réformation, les Bohémiens appelez Taborites, & ceux des vallées de Piémont & de Provence qu'on appelloit Vaudois la rejettoient ouvertement. Ainsi quand tout ce qu'on a dit de Carlostad seroit véritable, nous n'y aurions aucun intérêt particulier, & nous dirions à son égard ce que Saint Augustin disoit à l'égard

de Cécilien. *Cécilien n'est point mon pere, car Jesus Christ a dit n'appellez personne vostre pere en terre, un seul Dieu est vostre Pere, Mais j'appelle Cécilien mon Frère, bon frère, s'il est homme de bien, mauvais frère s'il ne l'est pas.* Cependant je ne say si ce prérendu Anabaptisme de Carlostad n'est pas une accusation mal fondée sur laquelle Mélancton & Luther mesme qui n'aimoient pas Carlostad peuvent avoir été surpris, comme il arrive souvent entre des personnes divisées, au moins il est certain que Carlostad s'en est défendu luy-mesme par des écrits publics, & qu'il a protesté qu'il estoit innocent. Et quant à l'explication qu'il a donnée du mot *Cecy*, dans les paroles de Jesus Christ, c'est une erreur à la vérité & une faulx veuë sur la signification de ce terme, mais c'est une erreur pourtant qui n'empêche pas que dans le fond son sentiment touchant l'Eucharistie ne fust droit & véritable, & combien y-a-t-il parmy les Docteurs de l'Eglise Romaine de différentes inrerprétations de ce mesme mot sur lesquels ils se réfutent les uns les autres, & ne disent presque tous que des choses éloignées du sens commun?

Coll. Carth.
t. cum Do-
nat.

2. *Objet.* Zuingle avoit déjà commencé sa réformation avant que de parler du point de la présence réelle & de l'adoration de l'Hostie, quoy qu'il marque dans ses œuvres que des ce tems-là il étoit persuadé dans le cœur que Jesus Christ n'étoit point réellement présent dans l'Eucharistie. Or comme il est difficile de croire que durant ce tems-là il ne dist pas la Messe, qu'il n'y assistast pas, qu'il n'ait pas administré le S. Sacrement, qu'il ne se soit point trouvé avec ceux qui l'adoroient, & qu'il ne fist pas les mesmes actions qui se pratiquoient par les autres, on voudroit bien savoir quel jugement les Ministres portent de sa conduite durant ces premières années. Car selon tous leurs principes ils la doivent condamner puisqu'il étoit aussi peu permis à Zuingle de participer à ce culte, qu'il l'est présentement aux Calvinistes, & qu'ils prétendent que cela leur est tellement défendu, qu'ils allèguent l'obligation qu'ils ont disent-ils de n'y prendre point de parr, comme la principale raison de leur séparation. Ainsi Zuingle demeurant uny de communion avec des gens qui adoroient l'Eucharistie, contribuant à cette adoration par son Ministère, & se trouvant dans leurs assemblées, se rendoit coupable de tous les crimes que les Calvinistes appréhendent de commettre en demeurant unis à l'Eglise. Il trahissoit tous les jours sa conscience, il commettoit tous les jours une idolatrie criminelle. Et c'est dans cet état que les Calvinistes prétendent que Dieu s'est servi de luy pour le plus grand ouvrage qui fust jamais, qui est la réformation de l'erreur de tous les Peres.

Réponcc. Comme cette accusation n'est fondée que sur un *il est difficile de croire*, on y répondra aussi en disant qu'il est *difficile de croire* que Zuingle ayt rien fait durant ce tems-là qui choquast les mouvemens de sa conscience. Toute son histoire marque que c'estoit un homme d'une piété & d'une vertu exacte qui n'estoit pas accoutumé à ces ménagemens d'Hypocrisie qu'on voit pratiquer à tant de gens, & à ceux-mesmes qui veulent paroître les plus sévères, & il n'a jamais rien fait d'ailleurs, qui se

soit éloigné de la sincérité d'un homme de bien. On ne peut donc sans violer également les loix de la justice, & celles de la charité, le soupçonner sur de simples conjectures d'avoir trahy ses sentimens dans cette occasion, & c'est à l'Auteur des Préjugés à produire les preuves de son accusation, ou à souffrir qu'on en juge comme d'une injustice, & d'une malignité. Il est vray que durant ce tems-là Zuingle n'a ni quitté son Ministère ni abandonné ceux qui adoroient l'Eucharistie, mais qui a dit à l'Auteur des Préjugés qu'on doive abandonner un peuple qui est en erreur, dans le tems même qu'on espere de le desabufer, & qu'on travaille à le ramener dans la droite voye? Comme la réformation d'une Eglise n'est pas l'œuvre d'un jour, personne ne peut trouver étrange que Zuingle n'ait pas proposé tout d'un coup tout ce qu'il avoit à dire, ni qu'il ait fait une chose apres l'autre. C'est assez que durant le tems qu'il s'employoit à cette œuvre il n'ait point participé aux abus qu'il avoit dessein de corriger, & c'est de quoy l'Auteur des Préjugés ne devoit pas l'accuser sans apporter des preuves de son accusation. L'histoire de Zuingle rapporte qu'il fut appelé à la chaire de Zurich au commencement de l'année 1519. & que dès le moment qu'il y fut il s'appliqua fortement à l'instruction de son troupeau, à la réformation des plus grossières erreurs dont le Ministère étoit alors infecté, & à la correction des mœurs, ce qui luy réussit si bien par la bénédiction de Dieu, qu'en moins de quatre ans il changea la face de cette Eglise & la disposa à une entière réformation. Or entre les erreurs qu'il combattit, il s'attacha particulièrement au Sacrifice de la Messe, faisant voir par l'Ecriture qu'il n'y peut avoir d'autre véritable Sacrifice que celui de la Croix, d'où il est aisé de conjecturer qu'il n'avoit garde d'assister à une cérémonie qu'il combattoit publiquement, & dont il éloignoit luy-même ses Auditeurs.

Hospin. hist.
Sacr. part.
alt. fol. 22.
Préjug. leg.
chap. 10.
pag. 240.

3. Object. Zuingle engagea les Magistrats de Zurich à assembler un Synode de & à s'en rendre les Juges & les arbitres afin de régler l'état de la Religion de leur Canton. On n'avoit jamais oüy parler jusqu'alors d'un Synode de cette nature, & il est étonnant que la témérité & l'insolence des hommes ait pû se porter à un tel excec. Le Conseil de deux cens, c'est-à-dire deux cens bourgeois d'une ville Suisse, savans & habiles dans les matiées Théologiques comme on peut croire que des bourgeois Suisses l'étoient, firent assembler tous les Ecclésiastiques de leur détroit pour disputer devant eux dans l'intention de regler l'état de la Religion avec connoissance de cause.

Hospin. hist.
sacram. part.
alt. fol. 22.

Réponce. Il seroit à souhaiter que les discours de l'Auteur des Préjugés fussent aussi réglez que le fût cette action du Sénat de Zurich. Outre les superstitions & les abus ordinaires, on avoit vu depuis quelque tems dans cette Eglise un précheur d'Indulgences nommé Samson envoyé de la part du Pape pour débiter des pardons. Ce précheur faisoit si bien son métier qu'il n'y avoit point de crimes pour si grands qu'ils fussent, commis ou à commettre, qu'il ne mist à prix sans en faire autre difficulté que sur la somme qu'il luy falloit compter, & par ce moyen il mettoit le pays dans un

desordre épouvantable, le remplissant de Scelerats. Zuingle s'opposa de tout son pouvoir à ce Séducteur, & en mesme tems il tâcha de donner à son troupeau la connoissance des véritables principes de la Religion Chrétienne & de le ramener à un seul Jesus Christ, & à son Ecriture, en le desabusant des erreurs & des superstitions inventées par les hommes. Mais comme la parole de Dieu n'a jamais été sans avversaires, plusieurs d'entre les Ecclesiastiques se soulevèrent contre Zuingle & l'accusèrent parmy le peuple d'être hérétique. ce qui obligea le Sénat à vouloir prendre luy-même connoissance de ces accusations, & à assembler un Synode composé de tous les Ecclesiastiques de son Etat, où chacun avoit la liberté de proposer ce qu'il vouloit contre Zuingle, & Zuingle celle de se défendre. Et cela se fit mesme du consentement de l'Evesque de Constance qui y envoya ses députez, & entre autres Jean le Fèvre son grand Vicaire. Qu'y a-t-il-là qui ne soit de la justice & de la prudence d'un Senat? Si les accusations dont on chargeoit Zuingle eussent été bien fondées, c'étoit au Magistrat à luy imposer silence, & étant fausses comme elles étoient, c'étoit au Magistrat à le soutenir. Qu'est-ce que l'Auteur des Préjugez peut trouver à redire dans cette conduite? *Ils assemblèrent un Synode.* Nous soutenons que c'est le droit des Roys & des Magistrats Souverains dans l'étendue de leurs Etats. L'histoire Sainte témoigne que Josias voulant établir le pur service de Dieu dans son Royaume, convoqua une assemblée de Sacrificateurs, de Prophetes & d'Anciens du peuple. Pcut-on nier que les Empereurs Chrétiens n'aient autrefois convoqué les Conciles pour régler l'état de la Religion, & pour pourvoir aux desordres de l'Eglise? Peut-on nier que nos Roys n'aient fait souvent la mesme chose dans leur Royaume? *Mais le Sénat de Zurich voulut prendre luy-mesme connoissance des choses de la Religion.* Je dis que cela mesme étoit de son droit, car s'il est du devoir de chaque Chrétien pour l'intérêt de son propre salut de prendre connoissance des choses que les Ecclesiastiques enseignent, & de ne s'en rapporter pas aveuglément à leur bonne foy comme je l'ay fait voir dans la première partie, il n'est pas moins du devoir des Magistrats d'en faire de mesme pour obliger les Ecclesiastiques à s'acquitter fidelement de leur charges, & à n'enseigner rien qui ne soit conforme à la parole de Dieu. Que si les Ministres de l'Eglise se sont éloignez de cette parole, & qu'ils aient cotrompu leur Ministère par des erreurs & des Superstitions, c'est au Magistrat à tâcher de les ramener à leur devoir par les voyes les plus douces, & les plus justes qu'il se pourra. C'est ainsi que les Roys de Judée en usèrent autrefois, comme il paroît par l'histoire d'Ezéchias, de Josias, & de quelques autres qui employèrent la légitime autorité que Dieu leur avoit donnée pour réformer leur Eglise par la parole de Dieu. On sait que les anciens Empereurs prenoient connoissance ou par eux-mêmes ou par leurs Commissaires des affaires Ecclesiastiques, & non seulement de celles qui regardoient la Discipline, mais de celles aussi qui regardoient la doctrine & l'essence mesme de la Religion, jusques-là que souvent ils ont publié sous leur nom en forme d'Edits, des décisions de dogmes, des condamnations d'hérésie, des

nos pin. part.
alt. act. disp.
Primæ &c.
apud Zuin-
gl. tom. 2.

2. Rois. 23.

Déclarations de foy qu'ils avoient fait concerter en leur présence dans des assemblées Synodales. Il ne faut donc pas s'imaginer sous prétexte que les Magistrats sont des personnes Laïques, qu'ils ne doivent pas se mêler des choses de la Foy, car au contraire ils s'en doivent plus mêler que de celles de la Discipline, parce que la Foy est de tout le peuple, au lieu que la discipline regarde plus particulièrement les Ecclésiastiques. C'est pourquoy le Pape Nicolas premier disoit à l'Empereur Michel qui avoit assisté en personne dans un Concile où il ne s'agissoit que du fait d'Ignace Patriarche de Constantinople que cet Empereur avoit fait déposer, *Qu'il ne trouveroit point que les Empereurs ses prédécesseurs eussent été présens aux assemblées Synodales, si ce n'est peut-être à celles où il s'agissoit de la Foy, qui est une chose commune généralement à tous, & qui appartient non seulement aux Ecclésiastiques, mais aux Laïques, & universellement à tous les Chrétiens.* Il n'y a donc rien dans l'action des Magistrats de Zurich qui ne soit d'un droit commun à tous les Magistrats souverains dans l'étendue de leur juridiction.

Nicol. 1. Ep.
8. ad Mich.
Imper.

Mais dira-t-on, n'estoit-ce pas rompre l'unité qui lioit leur Eglise avec les autres que d'entreprendre ainsi de régler l'état de la Religion dans leur Canton, sans la participation des autres Eglises, & dès-là n'ont-ils pas été Schismatiques? Je répons que quand un Prince, ou un Magistrat Souverain est en état de faire assembler un Concile général pour délibérer de la Foy commune, il fait sans doute mieux de prendre cette voye. Mais lors qu'il ne l'est pas, comme évidemment le Senat de Zurich ne l'étoit pas, doit-il abandonner le soin des Eglises de son Etat? On verra dans la suite de cet traité, que souvent les Etats d'Allemagne voyant les résistances que les Papes faisoient à la convocation d'un Concile général, en ont demandé un national à l'Empereur Charles V. On verra mesme que l'Empereur s'y est quelquefois résolu, & qu'il en a menacé les Papes, qu'il a fait faire en Allemagne des Colloques ou des Conférences de savans pour tâcher de régler les articles controversez. On verra que nos Roys pour le mesme dessein ont quelquefois délibéré d'assembler un Concile National en France, & personne n'ignore l'histoire du Colloque de Poissy sous le regne de Charles IX. Il n'y a rien donc dans cette conduite qui ne soit du droit des Souverains, ni rien qu'on puisse accuser de schisme. Car quand un Prince ou un Senat fait assembler un Synode pour condamner des hérésies ou pour réformer des erreurs, & que par ce moyen il prend connoissance de la Religion, pourveu qu'en effet ce qu'il condamne soit une hérésie, ou que ce qu'il réforme soit une erreur, bien loin de rompre l'unité Chrétienne, il l'affermir au contraire autant qu'en luy est en la dégageant d'une fausse & mauvaise unité qui est celle de l'erreur, qui ne peut estre que pernicieuse à tout le corps de l'Eglise, & qu'on ne sauroit trop tôt rompre. Ainsi il faut juger de son action par le fond plutôt que par la forme. Car le fond étant bon, on ne peut qu'approuver son action. Quand un homme se trouve malade avec plusieurs autres, comme cela arrive souvent dans les maladies populaires, il-y auroit de l'injustice à vouloir

Part. 3. ch. 3.

vouloir qu'il ne travaillast pas à sa guérison particulière, mais qu'il attendist une guérison commune, & il-y auroit de l'absurdité à dire que s'il le fait il viole les droits de la société civile, car la société civile ne consiste pas à estre en communion de maladie, mais à estre en communion de vie. Au contraire il faut dire qu'en se guérissant en particulier il affermit autant qu'en luy est la société civile qu'il a avec ses compagnons malades, parce qu'il les encourage par son exemple à se guérir comme luy, pour mieux jouir en commun des avantages de la vie. Il en est icy de mesme quand une Eglise se voit infectée d'erreur & de superstition avec plusieurs autres, elle ne viole point l'unité Chrétienne en travaillant à sa réformation particulière, car ce n'est pas dans la communion des erreurs & des abus que consiste l'unité Chrétienne, elle consiste dans la communion d'une véritable foy & d'une véritable piété. Elle affermit donc au contraire cette unité, parce qu'elle donne aux autres un bon exemple, & qu'elle les encourage à se réformer comme elle a fait. Tout ce qu'un Prince ou un Magistrat souverain doit observer dans ces occasions, c'est d'un côté de prendre garde qu'on fasse un juste discernement du bon & du mauvais, je veux dire qu'on ne réforme rien qui ne soit en effet une erreur, ou une superstition, ou un abus, & que sous prétexte de réformation on ne donne aucune atteinte à la véritable Religion; & de l'autre de ne faire aucune violence aux consciences, mais de purifier le Ministère public autant qu'il se pourra, par le consentement général du peuple que Dieu luy a commis. Or c'est-ce que non-seulement les Magistrats de Zurich, mais ceux aussi des autres lieux qui se sont employez à la réformation de leurs Eglises ont religieusement observé. Ils n'ont contraint personne, & ils n'ont rien rejeté qui ne fust étranger à la Religion Chrétienne.

Mais, dit l'Auteur des Préjugez, ces deux cens bourgeois d'une ville Suisse étoient sçavans & habiles dans les matières Théologiques, comme on peut croire que des bourgeois Suisses l'étoient. Je répons que c'est l'objection des Pharisiens, Cette populace-cy, disoient ces ennemis de Jesus Christ, ne fait ce que c'est que de la Loy. Mais Jesus Christ n'y répondoit pas mal, lors qu'il disoit, Je te rends graces ô Pere Seigneur du Ciel & de la terre, de ce que tu as caché ces choses aux sages & aux entendus, & que tu les as révélées aux petits. Que l'Auteur des Préjugez soit s'il veut de ces sages & de ces entendus, nous ne luy envierons pas sa science & son habileté, & nous serons satisfaits de ce qu'il a plu à Dieu de nous mettre au rang de ces petits bourgeois Suisses à qui quelque petits qu'ils fussent, il daigna faire connoistre son Evangile. La véritable science des Chrétiens ne consiste pas à avoir la teste pleine de spéculations scolastiques, & la mémoire chargée de beaucoup d'histoires, de beaucoup de passages d'Auteurs, ou de beaucoup de remarques de critique, ni à avoir bien étudié Lombart, Albert le Grand, Thomas d'Aquin, Scot, Bonaventure, Capréolus, Agidius Romanus, Occam, Gabriel Biel, le Droit Canon, les Décrétales, & tous ces autres grands noms dont on étourdissait les gens au tems passé. Nostre véritable science c'est l'Ecriture sainte lue avec humilité, avec charité, avec foy, avec piété. Voilà ce que savoient ces pau-

vres bourgeois de Zurich, ils n'étoient ni Prélats, ni Cardinaux, ni Docteurs de Louvain, ni Docteurs de Sorbonne, mais ils étoient gens de bien, ils craignoient Dieu, ils étudioient sa parole, & au teste l'état de leur esprit, & le degré de leur lumière paroît par la réformation qu'ils firent, car l'arbre se connoit par le fruit.

Préjug. ch.
10. p. 241.

„ 4. Objection. La matière qui devoit estre agitée dans ce prétendu Synode ne pouvoit estre plus considérable. Car il s'agissoit d'abolir tout d'un coup l'autorité de tous les Conciles qui s'étoient tenus dans l'Eglise de puis „ les Apôtres sous prétexte de réduire tout à l'Ecriture.

Répon. Puis que la véritable autorité des Peres & des Conciles consistoit dans leur conformité avec les livres divins, c'est l'établir solidement que de réduire tout à l'Ecriture, comme on fit dans ce Synode. Si l'Auteur des Préjuges prétend donner aux Peres & aux Conciles une autorité différente de celle de la parole de Dieu dont ils ont dû estre les ministres & les interprètes, on luy peut dire qu'il les outrage sous prétexte de les honorer. Car comme la plus véritable injure qu'on puisse faire à un sujet, est de vouloir luy faire usurper l'autorité de son Prince; de même la plus véritable injure qu'on puisse faire aux Peres, est de vouloir les révéir de l'autorité de Dieu.

Pag. 242.

„ 5. Object. Il s'agissoit de la Foy de toutes les autres Eglises Chrétiennes que les Suisses ne pouvoient pas ne point condamner en embrassant „ une foy nouvelle.

Répon. Les Suisses n'ont point embrassé de foy nouvelle, mais ils ont renoncé à des erreurs, vieilles peut-estre de quelques siècles, mais nouvelles à l'égard de la Religion Chrétienne. Ils n'ont pas condamné les autres Eglises en ce qu'elles avoient de bon, mais ils ont condamné ce qu'elles avoient de mauvais. Un malade qui se guérit condamne la maladie des autres, mais il ne condamne pas ce qui leur reste de vie. Au contraire il les exhorte à guérir, de peur que demeurant malades, à la fin ils ne meurent.

Pag. 243.

„ 6. Object. Il s'agissoit de toutes les suites funestes que ce changement „ de Religion devoit avoir, & qui étoient assés à prévoir.

Répon. Il s'agissoit aussi de la gloire de Dieu & de leur propre salut, & toutes ces suites funestes qui ne pouvoient venir que de l'aveuglement & de la passion de ceux qui veulent tenir le peuple de Dieu sous leur servitude, ne devoient pas prévaloir sur deux aussi grands intérêts que celui de la gloire de Dieu & du salut des hommes. Toutes ces objections sont à-peu-près les mêmes que les Payens faisoient aux premiers Chrétiens, & il semble que l'Auteur des Préjuges les a étudiées dans Celsus, dans Porphyre, & dans Julien, pour s'en servir contre nous.

Pag. 244.

„ 7. Object. D'abord ils déclarèrent qu'ils vouloient que l'on ne se servît „ que de l'autorité de l'Ecriture, & par ce préjugé téméraire & inouï ils „ condamnèrent le procédé de tous les Conciles précédens, où l'on avoit „ produit le sentiment des Peres pour décider ces questions controversées.

Répon. L'Ecriture est la seule règle de la Foy des Chrétiens, & il n'y a qu'elle seule dont on doive admettre l'autorité comme souveraine & décisive des Controverses. Il n'est pas vray que tous les Conciles précédens eussent ad-

mis en cette qualité le sentiment des Peres, & la tradition. L'Auteur des Préjugés l'avance sans preuve & sans raison.

„ 8. Object. L'Eglise étant en possession de sa doctrine, ils devoient obliger Pag. 244.
 „ Zuingle à produire ses accusations contre cette doctrine, & faire examiner
 „ les preuves qu'il alléguoit contre. Mais au lieu de cela ils voulurent qu'il
 „ parût en cette dispute en qualité de défendeur, & que ce fust aux autres à
 „ le convaincre d'erreur.

Répon. Si l'Eglise Romaine veut que le monde croie la doctrine qu'elle enseigne, il est juste qu'elle en fournisse les preuves, & sa prétendue possession ne l'en peut garantir. Ceux qui proposent quelque chose comme de foy sont obligés naturellement de la prouver, & il est absurde de dire que la possession décharge de cette obligation, car la Foy doit être toujours fondée sur la preuve, & jamais elle ne l'est sur la simple possession, autrement les Payens eussent dû garder leur religion qui étoit établie sur une si longue possession.

„ 9. Object. Tout cet examen étoit de plus fondé sur ce principe ridicule, Pag. 245.
 „ que s'il ne se trouvoit personne dans le territoire de Zurich qui pût faire
 „ voir par l'Ecriture les erreurs de Zuingle, il faloit conclurre qu'il n'en
 „ avoit point. Comme si la foiblesse de ceux qui combattoient sa doctrine
 „ ne pouvoit pas être un effet de leur ignorance, & non du défaut de la cause
 „ se qu'ils défendoient.

Réponse. Cette objection n'est pas plus pertinente que les précédentes. Qu'est-ce que le Senat de Zurich pouvoit faire davantage que d'assembler tous les Ecclésiastiques de son Etat, d'y appeller l'Evesque de Constance ou ses députés, d'y recevoir tout le monde, & de leur donner à tous la liberté de proposer leurs argumens & leurs preuves? C'étoit à eux à les mettre en avant s'ils en avoient, & s'ils n'en avoient pas, ils devoient reconnoître que jusqu'alors ils avoient abusé de la conduite des peuples, leur enseignant des choses dont ils n'avoient point de preuves. Cependant je voudrois bien que l'Auteur des Préjugés nous dist comment il entend qu'on soit obligé de croire des choses sur ce fondement frivole qu'il y a peut-être quelqu'un au monde capable de les prouver, ou qu'il y en aura peut-être à l'avenir. C'est la foy qu'il desiroit que les Magistrats & le peuple de Zurich eussent eue pour empêcher leur réformation. Il voudroit qu'ils se fussent imaginés qu'encore qu'ils ne vissent rien qui leur persuadât le culte des images, celui des reliques, le Sacrifice de la Messe, & les autres points qui étoient en contestation, ils ne devoient pas laisser de les croire de Foy divine, & de les pratiquer dévotement, parce qu'il y pouvoit avoir peut-être des gens au monde assez habiles pour les prouver, ou que s'il n'y en avoit pas alors il y en pourroit avoir à l'avenir. Par ce principe les Juifs & les Payens peuvent encore aujourd'hui accuser de témérité toutes les conversions des premiers Chrétiens.

„ 10. Object. Les Calvinistes ne sçauoient nier que leur réformation pré- Pag. 248.
 „ tendue n'ait été établie sur l'esprit d'erreur, & que les Bourgmestres de
 „ Zurich n'aient été persuadés par la fausseté, puis qu'ils rejettent pré-
 „ sentement diverses choses que Zuingle y soutint avec autant de ferme-

„té que les points de doctrine qui leur sont encore communs avec luy.
 „Il avança aussi des propositions manifestement contraires à l'Ecriture
 „sans prendre la peine des'expliquer.

Réponcé. Quand l'Auteur des Préjugés prendra la peine de bien considérer le sens de Zuingle & le nostre, il y trouvera un parfait accord. Zuingle a nié l'intercession des Saints, nous ne la nions pas moins que luy au sens qu'on entend ce terme d'intercession dans l'Eglise Romaine, savoir que les Saints intercèdent pour nous comme véritables médiateurs. Nous ne nions pas que les Saints ne prient en général pour l'Eglise d'une prière de charité & de communion; Zuingle ne la pasnié non plus que nous. Zuingle a nié qu'il fust permis de faire des images pour l'usage de la Religion; nous le nions comme luy. Nous croyons qu'il est indifférent d'en faire pour l'usage de la vie civile. Zuingle n'a jamais dit le contraire. Zuingle a dit que le vray moyen de ne pas errer estoit de s'attacher uniquement à la parole de Dieu. Nous le disons aussi. Il a dit que Jesus Christ seul nous a esté donné pour être le modèle de nostre vie & non les Saints. Mais il a entendu un premier & parfait modèle, & ils'en est expliqué luy-mesme quand il a ajouté ces mots, *Capitis enim est nos deducere non membrorum. C'est au chef à nous conduire, & non pas aux membres.* Il n'y a rien là de contraire à l'Ecriture.

Pag. 255.

„11. Object. Zuingle pour gagner ces Bourgmeistres eut l'adresse de choisir
 „certaines raisons grossières & fort proportionnées à l'esprit des Suisses, il
 „déclama fortement contre les Papes qui avoient interdit le mariage aux
 „Prestres, il exagéra fort la dureté du commandement de l'Eglise qui pres-
 „crit l'abstinence des viandes qu'il attribua aux Papes seuls.

Réponcé. Ces raisons grossières sont pourtant des raisons fort pertinentes, car elles font voir que les Prélats avoient usurpé une domination tyrannique sur les consciences, & qu'ils l'exerçoient de la manière du monde la plus scandaleuse, commandant un célibat qui remplissoit l'Eglise de fouillures & d'impuretez, & défendant à certains jours l'usage des viandes dont ils ne s'abstenoient pas eux-mêmes. Au reste ces discours injurieux contre une nation entière qui a eû toujours beaucoup de vertu & beaucoup de gloire ne sont pas ce me semble dans les règles de la charité Chrétienne, ni même de l'honnesteté civile. Si les Suisses n'ont pas naturellement l'esprit brillant comme quelques autres nations, ils l'ont solide, droit, judicieux, laborieux, ferme, fidèle, sûr: ére, qui sont des qualitez plus estimables que celles qui accompagnent d'ordinaire ce qu'on appelle le feu de l'imagination.

Pag. 257.

„12. Object. Zuingle répondit à une raison du Chancelier de Zurich d'une
 „manière fausse & sophistique dans le fond, mais assez propre pour ébloüir
 „l'esprit des Suisses. Il accusa le Chancelier d'ignorance en ce qu'il prénoit,
 „disoit-il ces paroles, *Le champ est le monde*, pour une parabole, au lieu
 „que c'est l'explication de la parabole & non la parabole mesme. . . Mais le
 „Chancelier ne vouloit dire autre chose, sinon que ces paroles, *La Seme-*
 „*nce est la parole de Dieu*, ne se pouvoient prendre à la lettre, puis qu'elles
 „étoient l'explication d'une parabole à laquelle elles avoient rapport. Et

„c'est surquoy Zuingle se donne bien de garde de répondre, & ce qui oblige de se sauver par adresse en donnant le change. Car il n'y a personne qui ne voye que ce que disoit le Chancelier étoit incontestable, & que ces paroles, *La semence est la parole de Dieu*, étant l'explication d'une parabole, ne se peuvent entendre à la lettre, que c'est comme si Jesus Christ avoit dit, Quand j'ay parlé de Semence dans cette parabole j'ay voulu désigner par là la parole de Dieu. Mais ces paroles, *Cecy est mon corps*, n'étant point l'explication d'aucune parabole, & n'étant accompagnées d'aucune des circonstances qui nous avertissent de ne les prendre pas à la lettre, il n'y a rien de plus ridicule que de les comparer avec les expressions qui expliquent des paraboles.

Répon. Cette subtilité n'est pas grande pour un homme qui ne parle que d'esprit grossier & d'esprit Suisse. Comme l'on ne doit pas prendre à la lettre des paroles qui expliquent une parabole, de même on ne doit pas prendre à la lettre des paroles qui expliquent un Sacrement. Car à cet égard un Sacrement est comme une parabole visible, puisque c'est un signe visible qui représente une grace invisible. La raison pour laquelle on ne doit pas prendre à la lettre des paroles qui expliquent une parabole, c'est parce qu'on voit qu'ils s'agit d'une chose qui en représente une autre, & qui par conséquent ne peut l'être substantiellement & réellement. Tout de même la raison pour laquelle on ne doit pas prendre à la lettre des paroles qui expliquent un Sacrement, c'est parce qu'on voit qu'ils s'agit d'une chose qui en signifie une autre, & qui par conséquent ne peut l'être substantiellement & réellement. Ainsi ces paroles, *Cecy est mon corps*, & celles-cy, *La semence est la parole de Dieu*, sont semblables, & si l'on ne doit pas prendre ces dernières à la lettre, parce qu'elles sont l'explication d'une parabole, l'on ne doit pas aussi prendre les autres à la lettre, parce qu'elles sont l'explication d'un Sacrement.

Ce sont là les principales objections du chapitre dixième des Préjugez, si vous en exceptez une, qui est tirée de la manière dont se formèrent nos premières assemblées à Paris au commencement de la réformation, & de l'élection qu'on y fit d'un homme Laïque à la charge du Ministère, dont je renvoye la solution à la quatrième partie où elle trouvera sa juste place. Il faut passer maintenant au chapitre onzième.

„13. Object. Tous les discours & tous les écrits des Réformateurs, dit l'Auteur des Préjugez, ne respirent qu'une malignité noire; & une haine implacable contre l'Eglise Romaine, & cet esprit est si visible que je m'étonne comment des personnes tant soit peu équitables le peuvent souffrir, & n'en concluent pas comme la raison les y oblige, qu'il est impossible qu'ils aient été faits par l'Esprit de Dieu. Préjug. ch. 11. p. 272.

Répon. Pour répondre à ce reproche, je ne feray pas icy l'apologie des injures & des outrages, sous prétexte de zèle, comme a fait M. Arnaud dans son prétendu *Renversement de la Morale de Jesus Christ*, car je reconnois que le zèle doit-être discret & modéré. Je ne diray pas aussi que l'Auteur des Préjugez pouvoit avec quelque bien-séance laisser cette censure à une

Matt. 7. 5.

plume moins violente & moins emportée que la sienne, qui en nous faisant des leçons de douceur & de charité, ne remplit elle même ses pages que des termes *d'insolens, de téméraires, de ridicules, d'imposteurs, de calomnieux, de furieux, de Démons, & d'instrumens des Démons*, Car quelqu'un pourroit bien luy appliquer les paroles de l'Evangile selon la traduction de Mons. *Ostez premièrement la poutre de vostre œil, & apres cela vous verrez comment vous pouvez tirer la paille de l'œil de vostre frère*. Mais je diray que quand on trouve dans les écrits des premiers Réformateurs des expressions qui d'abord paroissent trop fortes, soit à l'égard des choses, soit à l'égard des personnes, l'équité veut qu'avant que d'en juger, on voye s'il n'y a point eû des circonstances particulières qui les aient obligez à s'exprimer de cette manière. Or bien que nous reconnoissons que nos premiers Réformateurs n'ont pas été exempts de défauts, & que nous ne prétendions nullement canoniser toutes leurs paroles, ni toutes leurs actions, si est-ce néanmoins que si on prend garde aux circonstances du tems auquel ils écrivoient, on verra qu'il faut juger d'eux autrement que l'Auteur des Préjugés n'a fait, & que ce n'est ni par malignité ni par haine qu'ils ont parlé avec tant de force contre l'Eglise Romaine, mais qu'ils y-ont été poussez par des raisons qu'ils ont jugées tres-importantes. Premièrement ils ont crû qu'il y-avoit quelque nécessité d'en user ainsi pour réveiller les hommes de ce profond sommeil où ils paroissent être depuis long-tems, & pour leur donner toute la juste crainte qu'on doit avoir des jugemens de Dieu, lors qu'on est plongé dans des erreurs pareilles à celles où ils ont prétendu que l'Eglise Romaine étoit. Et il est vray que jusqu'à eux le monde avoit vécu dans une grande insensibilité. Ce n'est pas qu'on ne connût le mal, qu'on n'en gemist, qu'on ne soupirast apres le remède, & qu'on n'écoutast volontiers ceux qui crioient, mais apres tout on demouroit toujours au même état, ou pour mieux dire on empiroit tous les jours. C'est pour cela que les premiers Réformateurs crurent qu'il faloit représenter les choses vivement, sans ménager les termes, pour faire plus d'impression sur des esprits que la sécurité ou la timidité tenoient endormis. 2. Ils furent obligez à cela même par la protection que les erreurs & les abus trouvoient de leur tems dans la plupart des Prélats, & des Moines de l'Eglise Romaine qui eurent ordre de Rome, comme je le justifie ailleurs, de se soulever en tous lieux pour la défense de ce qu'ils appelloient l'ancienne Religion, & qui accusèrent les Réformateurs d'hérésie & d'impiété. Car alors il fut nécessaire d'employer tout ce qu'il y-avoit de force dans les expressions pour dissiper ces accusations, & pour decouvrir au monde la grossièreté des abus que la Cour de Rome défendoit. 3. Ils s'y virent encore contrainsts par les rigueurs qu'ils eurent à essuyer de la part de leurs averseurs, car comme ils étoient persuadez de la justice de leur cause, l'effet le plus naturel des persécutions qu'ils avoient à souffrir étoit de leur ouvrir davantage les yeux, & d'appliquer davantage leur esprit à reconnoître cette justice, & à la faire reconnoître à tout le monde, non seulement pour se consoler & pour s'encourager eux-mêmes dans leurs afflictions, mais aussi pour fortifier leurs

frères qu'ils voyoient par tout dans les fers des Inquisitions. Etant donc excitez par ces trois raisons, l'une prise de l'assoupissement où ils voyoient la plupart des hommes, l'autre de la défense opiniâtée qu'on faisoit des erreurs & des abus, & la troisième des persécutions qu'ils avoient à soutenir, il ne faut pas trouver si étrange qu'ils aient parlé avec véhémence sur le sujet de la Religion Romaine. Il étoit mal-aisé d'en user autrement. 4. On doit même avouer que plusieurs de ces abus étoient de telle nature qu'il étoit bien difficile d'en parler sans indignation, comme par exemple cette vaine dévotion qu'on avoit allumée dans l'esprit du peuple pour les images, pour les reliques, pour les Agnus Dei, pour les pèlerinages, cette crédulité qu'on leur avoit donnée pour toute sorte de miracles, pour les apparitions des Saints, pour le retour des âmes de Purgatoire, & je ne say combien d'autres choses dont nostre siècle plus éclairé à quelque espèce de honte, mais qui faisoient pourtant alors la plus grande partie de la Religion à l'égard de la pratique. Comment pouvoit-on traiter froidement l'abus des Indulgences qui étoit allé non-seulement jusqu'à accorder le pardon des péchez pour de l'argent, moyennant la contrition & la confession, mais même à les pardonner en termes exprés sans confession ni contrition, comme avoit fait le Pape Boniface IX. à tout l'Etat de Jean Galeas Visconti de Milan; Car c'est ce que Corio rapporte dans son histoire, où il dit que les Lombards n'ayant pu à cause de la guerre qu'ils avoient sur les bras, aller à Rome pour gagner les Indulgences, le Pape Boniface à la prière de Jean Galeas, accorda à Milan les mêmes Indulgences qui étoient à Rome, & voulut que tous les sujets de ce Visconti fussent absous de tous leurs péchez, sans estre ni contrits ni confessés, fianche non fosse contrito ne confesso, fosse assoluto di qualunque peccato, à la charge pourtant de demeurer dix jours dans Milan, & de visiter cinq Eglises par jour, & d'offrir à une de ces Eglises, les deux riers de ce qu'ils eussent dépensé s'ils fussent allés à Rome. Le Pape s'en attribuoit la troisième partie, & destinoit le reste au bâtiment d'une certaine Eglise.

Corio nel la sua hist. di Milan pag. 203.

Voilà pour ce qui regarde les choses. Quant aux personnes, j'avoue qu'on trouve dans les écrits des premiers Réformateurs de vives plaintes contre les abus de la Cour de Rome, contre l'ignorance & la négligence des Prelats, contre la vie scandaleuse des Ecclésiastiques, & contre la manière tyrannique dont ils gouvernoient l'Eglise. J'avoue aussi que quand ils ont considéré ce grand corps de la Hiérarchie Romaine, ses appuis, ses prétentions, ses maximes, ses intérêts, ses occupations, ils n'ont pu s'empêcher d'en parler comme d'un Empire fort opposé à celui de Jesus Christ. Mais bien loin qu'on doive imputer ce qu'ils en ont dit à une haine ou à une aversion implacable contre l'Eglise Romaine, comme fait l'Auteur des Préjugez, il le faut au-contraire attribuer à une véritable compassion qu'ils ont eue pour le peuple de Dieu, de le voir si mal instruit, si mal conduit, si mal gouverné, & à un desir ardent de procurer une bonne réformation dans tout le corps de l'Eglise Latine. Et plus leur compassion étoit grande, plus leur étoit-il difficile de traiter cette matière sans donner atteinte aux personnes en qui la source de tout le mal résidoit, & particulièrement en un temps où

ils se voyoient couverts de toutes parts d'injures & de calomnies, & exposéz en divers lieux aux rigueurs des persécutions.

pag. 273.

„ 14. Object. A ce reproche, l'Auteur des Préjugez en ajoute un autre „ qu'il commence à exprimer en ces termes. Quand mesme ils auroient eü „ droit d'arracher du sein de l'Eglise Romaine ses enfans, ils n'ont pas eü „ certainement celuy d'employer pour cela le mensonge & l'imposture, & „ s'ils l'ont fait c'est une conviction visible que c'étoit le Démon qui agissoit „ par eux, & que leur prétendue Réformation étoit son ouvrage. Il allégué „ ensuite un passage de Calvin, où il prétend que Calvin calomnie l'Eglise Ro- „ maine, luy imputant qu'elle a plus de soin de ses traditions que des Com- „ mandemens de Dieu, & qu'elle tient pour un moindre péché de s'estre souillé „ dans les débauches de la chair, que de ne s'estre pas confessé, ou de n'avoir „ pas gardé le jeusne du Vendredy; d'avoir violé toutes ses promesses, que de „ ne s'estre pas acquité d'un vœu de pelerinage; & sur cela l'Auteur des Préju- „ gez fait des exclamations avec sa chaleur ordinaire.

Calvin. In-
stit. lib. 4.
cap. 10. § 10.

Réponse. Je répons que Calvin parle dans ce passage non de ce que l'E- „ glise Romaine enseigne dogmatiquement, mais de ce qui se voyoit dans la „ pratique commune de son siècle, & à moins que de vouloir nier les plus „ claires vérités, on ne sauroit desavouer que l'idée que les Auteurs mesmes de „ l'Eglise Romaine nous donnent de son pitoyable état dans le siècle de la Ré- „ formation, & dans les précédens, ne confirme entièrement le témoignage „ de Calvin. Ce que j'ay déjà rapporté sur ce triste sujet ne justifie que trop le „ peu de soin que les Prelats, & les autres Ecclésiastiques avoient d'arracher „ les vices du milieu de leurs troupeaux, & d'y établir une véritable sainteté, „ lors mesme qu'ils avoient le plus d'ardeur à faire observer les traditions hu- „ maines, & s'il faloit pousser cette preuve plus loin, on le feroit sans doute „ avec beaucoup de facilité.

pag. 276.

„ 15. Object. Le second genre de calomnie est d'imputer à toute l'Eglise des „ opinions ou qu'elle rejette ou qu'elle n'a jamais autorisées comme de foy. „ On en voit des exemples à chaque page des livres des Ministres, comme „ quand ils reprochent aux Catholiques d'établir comme des articles de foy „ la corruption du Texte Grec & Hébreu, l'immunité des Ecclésiastiques de „ droit divin, la certitude des déclarations que les Papes font de la Sainteté „ des particuliers que l'on appelle canonisation, l'efficacité des Agnus Dei, „ l'infailibilité du Pape, son pouvoir sur le temporel des Roys, sa préémi- „ nence sur les Conciles, la juridiction de l'Eglise sur les ames du Purga- „ toire, & plusieurs autres opinions de cette nature que l'Eglise ne prescrit „ point à ses enfans, qu'elle ne met point dans la Confession de foy qu'elle „ exige de ceux qui retournent à elle, & qu'elle n'a jamais définy par la voix „ de ses Conciles.

Répon. Si l'Auteur des Préjugez vouloit que l'on le satisfît sur tous les „ points qu'il a marquez dans cette objection, il devoit mettre en avant les „ passages des Ministres contre qui il forme sa plainte, & ne faire pas comme „ il a fait un amas captieux de plusieurs choses, où il y peut avoir du vray & „ du faux mêlé ensemble. Je ne laisseray pourtant pas de dire en passant quel- „ que

que chose comme de mon chef sur chacun de ces articles. Sur le premier je puis croire qu'il y-a eu des Ministres qui ont reproché à l'Eglise Romaine d'avoir canonisé des corruptions du Texte Grec & Hébreu, parce qu'en effet il y-a quantité de telles corruptions dans la version vulgate que le Concile de Trente a canonisée, non-seulement en la déclarant authentique, & défendant de la rejeter, *sur quelque prétexte que ce soit*, mais aussi en disant qu'on doit tenir sous peine d'anathème pour Canoniques les livres de la Bible, *prouv in Ecclesia Catholica legi consueverunt & in veteri vulgata latina editione habentur*. Toute la question donc se réduit à savoir, s'il faut tenir sous peine d'anathème, quelques mauvaises traductions qui se trouvent dans la vulgate pour des corruptions du Texte Grec & Hébreu, & pour nous, nous ne croyons pas qu'on le puisse raisonnablement contester. Pour l'immunité des Ecclésiastiques, il peut - estre aussi qu'on a reproché à quelques Docteurs de l'Eglise Romaine de la tenir comme de foy, parce qu'il y-en-a en effet qui la fondent sur l'Ecriture, & chacun fait que tout ce qu'on tient comme de l'Ecriture, on le doit tenir comme de foy. On n'auroit mesme rien dit contre la vérité quand on auroit soutenu que le Pape Léon X. dans le Concile de Latran a déüny, *Qu'il n'y-a nul droit ni divin ni humain qui attribué aux Laïques aucune puissance sur les personnes Ecclésiastiques*, ce qui veut dire que dans le droit divin, les Ecclésiastiques sont exceptez de la règle générale qui assujettit tout le monde aux puissances supérieures: Nous savons tous que nos Roys ont résisté à cette téméraire décision, mais enfin c'est un Concile qui l'a faite ayant un Pape à sa teste, & c'est à l'Auteur des Préjugez à nous dire s'il croit que ce Pape & ce Concile aient erré. Quant à la certitude des Canonisations, puis qu'il n'y-a personne dans l'Eglise Romaine qui fasse difficulté d'invoquer les Saints que le Pape canonise, & que d'ailleurs on convient de cette maxime de Saint Paul, que tout ce qui se fait sans foy en matière de Religion est un péché, il me semble qu'on ne seroit pas mal fondé de dire ou que l'Eglise Romaine pèche quand elle invoque ces saints canonisez sans aucune certitude de foy, ou qu'elle tient de foy divine que le Pape ne s'y peut tromper. L'Auteur des Préjugez choisira le party qu'il luy plaira, s'il prend le dernier il se contredit, s'il prend le premier Saint Paul le condamne, car il condamne tous ceux qui jettent ainsi les actes de leur Religion à l'avanture. Si l'efficace des Agnus Dei n'a pas esté établie par des Conciles, la créance s'en trouvoit au moins autrefois si fortement & si généralement établie dans l'Eglise Romaine, qu'on pouvoit bien l'a luy attribuer sans crainte de se méprendre. On dit que le Pape Urbain V. envoya à Jean Paléologue Empereur des Grecs, un Agnus plié dans un beau papier, où il y-avoit de beaux vers qui en expliquoient toutes les propriétés. Ces vers portoient, *que l'Agnus est fait de baume & de cire avec du chrême, & qu'étant consacré par des paroles mystiques, il chasse la foudre & dissipe les orages, qu'il fait heureusement accoucher les femmes, qu'il empêche qu'on ne périsse sur la mer, qu'il ôte le péché, qu'il arrête le Diable, qu'il fait devenir riche, qu'il garentit du feu, qu'il empêche qu'on ne meure de mort subite, qu'il donne la victoire sur les ennemis, & qu'enfin une petite partie de l'Agnus, a autant de*

Concil.
Trid. Sess. 4.
de Canon.
scrip. & decret.
de edit.
Bellarm. de
Cler. lib. 1.
c. 28.

Concil. La-
teran. sub
Leon. X.
Sess. 9. in
Bull. reforma.

Andr. frust.
in fine lib.
Epigr. in
hæret.

Extravag.
commun.
lib. 1. cap. 2.
De major. &
obed.
Decret. 1.
part. dist. 19.
cap. 1.
Ibid. cap. 2.
Decretal.
Gregor. lib.
3. tit. 42. cap.
3.
Baron. ad
ann. 1076.
Bellarm. de
Rom. Pont.
lib. 4. cap. 2.
Voyez la Do-
ctrine ancienne
des Théolog.
de la Faculté
de Paris, par
Jacques de
Vernant, &
les témoigna-
ges qu'il rap-
porte.
Cœcil. Trid.
Sess. 7. De
Baptif. can.
3. & Sess. 14.
cap. 3. & Sess.
22. cap. 8.
Raynald. ad
ann. 1479.
Cœcil. Later.
Sess. 11. in
Bull. abro-
gat. Prag-
mar. Sanct.
Bulla Leon
X. contr. Lu-
ther. apud.
Raynald. ad
ann. 1520.
Cœcil. Trid.
Sess. 25.
Clementin.
lib. 2. tit. 11.
cap. 2.

vertu que le tout. Pour ce qui regarde l'infailibilité des Papes, leur pouvoir sur le temporel des Roys, & leur prééminence sur les Conciles, nous ne disons pas que ce soient des articles de foy receus dans toute l'Eglise Romaine. Il n'y a pas-un de nous qui ne sache que ces prétentions ont été toujours repoussées par la plus saine partie des François. Mais on ne peut nier que ce ne soient au moins les prétentions de Rome, & que ses Papes n'ayent déterminé qu'il est de nécessité de salut à toute créature de leur estre soumise. On ne peut nier qu'ils ne prétendent que leurs décisions touchant la foy & les mœurs, doivent estre receus de tous avec un profond respect, qu'on doit regarder leurs Ordonnances comme si elles sortoient de la bouche meisme de Saint Pierre, & que les plus grandes affaires de l'Eglise, & principalement celles où il s'agit des articles de foy, doivent estre rapportées à leur siège, parce que Iesum Christ a pris que la foy de Saint Pierre ne défailloit point. On ne peut nier que le Pape Grégoire VII. n'ayt décidé dans un Concile, que l'Eglise de Rome n'a jamais erré, & qu'elle n'errera jamais selon le témoignage de l'Ecriture, ni que l'opinion de ceux qui croyent que le Pape est infailible dans ses décisions de foy, ne soit la plus commune, & la plus générale dans l'Eglise Romaine, & que ceux qui la tiennent ne parlent de l'autre comme d'une opinion que l'Eglise tolère jusqu'à présent, & qu'ils ne la traitent d'erreur, & d'erreur meisme qui approche de l'hérésie, car ce sont les propres termes de Bellarmin. On ne peut nier qu'on ne tienne généralement dans l'Eglise Romaine que le Pape est de droit divin le Monarque Souverain de l'Eglise à qui tous les Chrétiens sont obligés d'obéir, le Souverain & universel Vicaire de Jesus Christ, son Souverain Pasteur, à qui Jesus Christ a donné une plénitude de puissance, ce qui ne s'éloigne guère de luy attribuer l'infailibilité. On ne peut nier que les Papes n'ayent souvent définy que l'Eglise de Rome est la Mere & la Maîtresse de toutes les autres Eglises, & que le Concile de Trente ne l'ayt ainsi déclaré plusieurs fois. On ne peut nier que les Papes ne prétendent estre au dessus des Conciles, que Sixte IV. n'ayt condamné un certain Pierre d'Osina pour avoir enseigné que le Pape ne peut dispenser des ordonnances de l'Eglise universelle, ni que Léon X. n'ayt déclaré dans le Concile de Latran avec l'approbation du Concile, qu'il étoit manifeste tant par le témoignage de l'Ecriture, que par celui des Peres, & des autres Pontifes Romains qui l'avoient précédé, & par les Saints Canons, & par la propre confession des Conciles mesmes que le Pape seul a le droit & la puissance de convoquer les Conciles, de les transférer & de les dissoudre, comme ayant autorité sur tous les Conciles. On ne peut nier que le meisme Léon n'ayt condamné Luther pour avoir appelé de luy Pape au Concile, contre les Constitutions, dit-il, de Pie II. & de Jules II. qui ordonnent que ceux qui font de semblables appellations, soient punis des peines décrénées contre les hérétiques, ni que le Concile de Trente ne se soit soumis luy-mesme à demander sa confirmation au Pape, comme il paroist par le dernier acte de ce Concile. Et quant à la prétention des Papes sur le temporel des Roys, on ne peut nier que Clément V. n'ayt déclaré dans une de ses Clémentines, comme on les appelle, qu'il ne faisoit pas douter qu'il n'eust supériorité sur l'Empire, & que l'Empire étant vacant il succédoit à la puissance de l'Empereur, ni qu'Alexandre VI. n'ayt donné de sa pure

libéralité, dit-il, de sa certaine Science, & plénitude de puissance aux Roys de Castille & de Leon, toutes les terres nouvellement découvertes dans les Indes, comme si elles luy eussent appartenu, ny que Grégoire VII. n'ait décidé dans son Concile de Rome, *Que le Pape peut déposer les Empereurs, & dispenser les sujets du Serment de fidélité*, ni qu'Innocent III. n'ait ordonné dans le Concile de Latran, *Quesi quelque Seigneur temporel négligeroit de réprimer ses terres de l'hérésie, les Evêques l'excommuniasent, & que si dans un an il ne donnoit pas satisfaction, on eust à le faire savoir au Souverain Pontife, afin que d'abord il déclarast ses sujets absous du devoir de fidélité, & qu'il exposast sa terre pour être occupée par des Catholiques.* On ne peut nier aulli que dans la pratique on ne trouve plusieurs exemples de Papes qui ont entrepris de déposer effectivement les Empereurs & les Roys, & de donner leurs Royaumes à d'autres. Enfin pour ce qui regarde la juridiction sur les ames du Purgatoire, personne n'ignore que les Papes prétendent avoir la puissance de tirer les ames de Purgatoire, au moins par la dispensation du Trésor de l'Eglise, qui est à ce qu'on dit composé du Surabondant des satisfactions de Jesus Christ, & des Saints. C'est aulli sur cela que sont fondées leurs Indulgences à l'égard des morts, & Léon dans sa Bulle d'excommunication contre Luther, condamne formellement ce que Luther avoit écrit *que les Indulgences ne sont ni nécessaires, ni utiles aux morts.* Au

Raynald. ad
ann. 1493.
Baron. ad
ann. 1076.

Concili. La-
teran. 3. sub
Innocent. 3.
cap. 3.
Bulla. Leon.
ubi supra.

reste je ne puis m'empêcher de remarquer icy l'illusion que l'Auteur des Préjugés nous fait, & qui luy est commune à beaucoup d'autres personnes. Il veut que nous ne jugions de la doctrine de l'Eglise Romaine que parce qu'elle a esté décidée dans ses Conciles, ou par ce qui est contenu dans l'acte de la profession de foy qu'elle fait faire à ceux qui embrassent sa communion. Je dis que c'est une pure illusion. 1. Parce qu'il en faut aulli juger par la pratique commune qui étant exposée aux yeux de tout le monde, découvre beaucoup plus clairement les véritables sentimens de cette Eglise, que ne font des décisions de Conciles & des actes que le peuple ne connoît presque point. 2. Parce que le Concile de Trente mesme, & l'acte de la profession de foy obligeant comme ils font ceux qui s'y soumettent, à recevoir en général les traditions non écrites, & les choses que l'Eglise Romaine observe, ils les engagent par conséquent à recevoir & à pratiquer tout ce qui est communément pratiqué & observé dans cette Eglise, sous prétexte de tradition & d'observance, encore qu'il ne soit formellement contenu ni dans les décisions des Conciles, ni dans cette profession de foy; de sorte que la conscience d'un homme qui est dans cette communion, se trouve obligée de croire & de faire tout ce que les autres croient & font.

„ 16. Objection. La troisième sorte de calomnie n'est pas moins ordinaire aux Ministres, ni moins injuste en elle mesme. Elle consiste à avoir „ décrié comme des erreurs blâmables certains articles de la créance de l'E- „ glise qui non seulement n'étoient point des erreurs, mais sur lesquelles „ mesme ils ont été à la fin obligés de reconnoître que la différence entre „ eux & l'Eglise consistoit plutôt dans les paroles que dans la chose, soit „ qu'ils ayent eux-mesmes abandonné leurs premiers sentimens pour re-

„venir à celui des Catholiques, soit que par une aveugle témérité, ils les
 „eussent d'abord condamnez sans les entendre. Pour prouver cette cor-
 „ruption, l'Auteur des Préjugez met en avant le point de la justification
 „qu'il dit que les premiers Réformateurs ont pris pour un des principaux
 „sujets de leur séparation, & néanmoins ajoute-t-il, un de leurs profes-
 „seurs de Sédan nommé Louiis le Blanc qui a fait des thèses de la justifica-
 „tion, apres avoir examiné la doctrine des Catholiques & celle des Pro-
 „testans, & leurs principaux différens sur cette matière, conclut sur tous les
 „articles, que celle des Catholiques est bonne, & que les Protestans n'y
 „sont contraires que de nom.

Réponse. J'avouë que dans cette controverse l'Eglise Romaine prend le terme de justification en un sens, & que nous le prenons en un autre, & je ne nie pas que cela n'ait quelquefois produit dans la dispute des équivoques & des différens de mots. C'est aussi ce que M. le Blanc a eü dessein d'éclaircir dans ses thèses de la Justification dont l'Auteur des Préjugez a abusé. Mais outre qu'en cela même nous avons deux avantages sur l'Eglise Romaine, l'un que nous parlons comme l'Ecriture a parlé, & que nous prenons les termes de la manière que Jesus Christ, que S. Paul, & que S. Jacques les ont pris lors qu'ils ont traité de cette doctrine, au lieu que l'Eglise Romaine leur donne un autre sens, & l'autre qu'en prenant ainsi les termes dans leur véritable signification, l'idée que nous donnons de la justification est nette & claire, au lieu que celle de l'Eglise Romaine est embrouillée & confuse. Outre cela, dis-je, il est certain que nous n'avons sur ce point que trop de différens réels qui ne consistent nullement dans les mots, mais qui sont dans les choses mêmes, & qui sont des controverses importantes. Pour connoître cette vérité, il ne faut que jeter les yeux sur les quatre principales doctrines qui forment l'idée de nostre justification selon que l'Ecriture nous la donne. La première, que c'est un acte de la miséricorde Souveraine de Dieu qui nous pardonne nos pechez, & qui en vertu de la satisfaction de Jesus Christ, nous décharge de la peine que nous avons méritée. La seconde, que Dieu par cette même miséricorde en nous pardonnant nos pechez nous adopte pour ses enfans, & nous donne droit à son héritage éternel par le mérite de Jesus Christ son Fils. La troisième, que nous nous appliquons la satisfaction & le mérite de Jesus Christ par une vive foy, accompagnée d'une repentance sincère, & d'un saint recours à la miséricorde Divine, & que c'est cette foy qui nous met dans la communion de nostre Redempteur. Et la quatrième, que Dieu en nous pardonnant & en nous adoptant, nous impose cette condition-cy que nous vivrons désormais saintement selon les loix qu'il nous a données, & que cela même est une suite nécessaire de la communion que nous avons avec Jesus Christ, aussi bien que de nostre foy, de nostre repentance, & de nostre recours à la miséricorde de Dieu. Il n'y-a aucune de ces parties de nostre Justification sur laquelle nous n'ayons des différens considérables avec l'Eglise Romaine. Car dans la première nous différons. 1. touchant celui qui nous pardonne; l'Eglise Romaine veut que non-seulement ce soit Dieu en qualité de Souverain Juge, mais

que ce soient aussi les hommes, c'est-à-dire les Prestres & les Evêques en qualité de Juges inférieurs & subalternes, & que leur absolution est un acte judiciaire, c'est ainsi que le Concile de Trente s'est défini. Mais nous croyons qu'il n'y a que Dieu qui nous puisse pardonner nos péchés en qualité de Juge, & que le pardon que nous recevons de la bouche de ses ministres, est un pardon ministériel qui consiste en une déclaration qu'ils nous font du pardon de Dieu, comme interprètes de sa volonté révélée dans l'Evangile. 2. Nous différons touchant l'étendue de ce pardon; l'Eglise Romaine veut que Dieu en nous pardonnant la coulpe, retienne la peine, c'est-à-dire qu'il ne nous décharge que de la peine éternelle, mais qu'il se réserve les peines temporelles, & nous au contraire nous croyons qu'il nous remet toutes sortes de peines éternelles & temporelles, & que les afflictions qu'il nous envoie sont non des peines de sa Justice, mais des corrections & des châtimens de sa discipline paternelle. 3. de là naît un troisième différend qui consiste en ce que l'Eglise Romaine croit que ces peines temporelles dont Dieu nous visite, sont de véritables satisfactions à sa Justice pour nos péchés, ce que nous nions. 4. Il en naît encore un autre touchant ce qu'on appelle les œuvres pénales que chacun s'impose à soy-même, ou que les Confesseurs imposent à leurs pénitens, car on veut que ce soient aussi des satisfactions à la Justice de Dieu, & nous ne le croyons pas. 5. l'Eglise Romaine veut que ces peines satisfactoires aillent au-delà de cette vie, & c'est en partie sur cela qu'elle fonde la doctrine du Purgatoire que nous rejettons. 6. C'est aussi sur cela même que sont fondées les Indulgences de l'Eglise Romaine qu'on ne sauroit prendre pour de simples relaxations des peines Canoniques, puis-qu'elles s'étendent le plus souvent fort loin au-delà de la vie de l'homme, & quelquefois jusqu'à vingt cinq & trente mille ans. 7. On peut dire aussi que c'est de la diversité avec laquelle on entend ce premier acte de la miséricorde de Dieu qui nous pardonne nos péchés, que vient le différend que nous avons touchant le dogme de la nécessité de la confession auriculaire, car ce dogme est fondé en partie sur l'opinion que l'absolution des Prestres est un acte judiciaire, & qu'à cet égard l'Eglise a un véritable tribunal devant lequel les fidèles sont obligés de comparoître, & en partie sur l'opinion que les peines que le Prestre impose sont de véritables satisfactions à la Justice Divine qu'on est obligé de subir. 8. Enfin c'est de cette même source que vient le différend que nous avons touchant les satisfactions surabondantes des Saints dont on veut que les fidèles puissent être participans, & dont on compose en partie le trésor de l'Eglise.

Voilà déjà huit controverses enfermées dans l'explication du premier acte de notre Justification. Sur le second nous différons touchant le fondement sur lequel le droit que Dieu nous donne à la vie éternelle est établi, ou si vous voulez, sur la cause propre & directe en considération de laquelle Dieu nous accorde ce droit, car nous l'établissons uniquement dans le mérite de Jesus Christ en vertu de la communion que nous avons avec luy. Mais l'Eglise Romaine l'établit aussi sur le mérite de nos œuvres, car

Conc. Trid.
sess. 14. Can.
9.

elle veut qu'après que Dieu nous a donné sa grace par laquelle nous faisons de bonnes œuvres, nous méritions véritablement non seulement une augmentation de grace, mais la vie éternelle, & même une augmentation de gloire, & elle anathématise ceux qui ne le croiront pas.

2. Nous différons aussi touchant ceux à qui Dieu donne ce droit, car nous croyons que Dieu ne le donne qu'à ses élus en qui il le conserve par sa grace & par le don de la persévérance, mais l'Eglise Romaine croit qu'il le donne aussi à plusieurs réprouvez que sa grace abandonne, & qui le perdent enfin par leur crimes.

Sur la troisième doctrine, nous différons touchant la nature & la définition de la foy justifiante, car quant à nous nous la concevons comme un acte de l'ame qui embrasse ou accepte la satisfaction & le mérite de Jesus Christ, & qui s'applique les promesses de la miséricorde de Dieu que l'Evangile nous fait, & nous tâchons autant qu'il nous est possible de le pratiquer comme nous le concevons. Mais les Docteurs de l'Eglise Romaine se font une idée de cette foy beaucoup plus froide & plus négligée, car ils se contentent de dire que c'est un consentement que nous donnons en général à toutes les vérités révélées dans la parole de Dieu, & il-y-en a même qui vont jusqu'à dire que la foy ne laisse pas de nous justifier, encore qu'elle n'ait aucun égard à la miséricorde particulière de Dieu envers nous, qui est une chose que nous ne pouvons entendre sans étonnement. Au reste quand je diray qu'on ne connoit que peu dans l'Eglise Romaine la doctrine de l'imputation du mérite de Jesus Christ & de la satisfaction, ni celle de l'application que nous nous en faisons par un acte intérieur de nostre ame qui les reçoit, quand je diray que ces vérités si importantes & si nécessaires à la pratique du Christianisme sont presque étouffées par ce grand nombre d'exercices extérieurs auxquels on occupe le peuple, je ne diray rien à mon avis que les plus sincères n'avoient, & Dieu veuille que désormais on me puisse convaincre de mensonge à cet égard.

Enfin, la dernière doctrine qui acheve l'idée de nostre justification selon l'Ecriture, produit elle-même une controverse considérable entre l'Eglise Romaine & nous. Car quant à nous nous restreignons les bonnes œuvres, auxquelles nostre justification nous oblige à celles que Dieu nous a commandées sans aller plus loin. Mais l'Eglise Romaine étend jusques à celles qu'elle commande elle-même, car elle prétend que ses loix obligent proprement & directement la conscience sous peine de péché mortel, & c'est pourquoy Leon X. condamna Luther pour avoir écrit que l'Eglise n'avait pas la puissance de faire des loix touchant les mœurs ou les bonnes œuvres. Toutes ces controverses qui naissent naturellement des diverses explications qu'on donne au dogme de la justification, sont assez voir que l'Auteur des Préjugés s'est mécontenté s'il a crû que nous n'eussions sur cette matière que des différends de noms, & M. le Blanc est trop sincère & trop éclairé pour avoir prétendu nier aucune des choses que je viens de dire, quoy qu'il ait judicieusement remarqué qu'on peut facilement équivoquer sur les diverses significations des termes. Ce n'est donc ni témérairement

ni mal à propos, que les premiers Réformateurs ont regardé le point de la justification comme étant d'une importance tres-grande dans la Religion, & c'est au-contraire tres-justement qu'ayant vu cette doctrine du salut des Chrétiens négligée, obscurcie, & dépravée, ils ont jugé qu'il étoit nécessaire de s'appliquer à la rétablir.

CHAPITRE VII.

Réponse aux Objections des Chapitres 12. & 13. de l'Auteur des Préjugés.

POUR bien connoître ce que c'est que le Chapitre douzième de l'Auteur des Préjugés, il faut d'abord remarquer le dessein qu'il s'y propose, & les moyens qu'il employe pour y parvenir. Quant à son dessein, il s'en explique dans le titre mesme du Chapitre qui porte, *Que l'esprit Préjug. ch. d'une Politique toute humaine qui paroist dans les différens que les Calvinistes ont eus avec les Luthériens, donne droit de les rejeter sans autre examen, comme des gens sans conscience.* Il s'en explique encore dès l'entrée de son discours en cette sorte, *On a demandé, dit-il, aux Calvinistes avec raison, comment il s'est pu faire que si Luther, Zuingle, & Calvin, avoient reçu mission de Dieu, & étoient des instrumens qu'il eust choisis pour le plus grand ouvrage qui fût jamais qui est la reformation des erreurs de seize siècles, ils n'ayent pas laissé de se diviser d'abord entre eux, de se déchirer, de se persécuter d'une manière outrageuse, & de se traiter les-uns les autres comme des ennemis déclarés de Dieu & de son Eglise.* Il s'en explique aussi en un autre endroit où il parle de cette manière. *L'innocence ou les crimes de Luther condamnent également les Calvinistes ou pour avoir décrié un innocent, ou pour avoir donné d'injustes loüanges à l'un des plus méchans hommes qui fût jamais. Et cette alliance monstrueuse qu'ils ont voulu faire en sa personne de la sainteté avec les crimes les plus détestables, est une preuve évidente qu'ils n'ont aucune idée de la vertu Chrétienne, ni de l'esprit du Christianisme.* Voicy encore comme il en parle dans ce mesme Chapitre, *Si Luther est un instrument du Diable, un méchant, un Schismatique, un violent & un emporté, que deviendra la réformation qu'il a établie, & qui sert de fondement à celle des Calvinistes.* Enfin il s'en explique dans la pag. 321. où il dit, *Que nostre conduite à l'égard des Luthériens suffit pour donner lieu de conclurre que les chefs du party des Calvinistes ont été des gens qui se sont conduits plus par politique que par conscience, ce qui étant, ajoute-t-il, tres-contraire à l'Esprit de Dieu, & tres-éloigné de ce qu'on devoit trouver en de nouveaux Prophètes qu'il auroit suscités extraordinairement pour réformer son Eglise, il ne nous est pas possible de les prendre pour des gens de cette sorte. & nous avons un sujet tres-légitime de refuser de les écouter.* Il résulte de là que l'Auteur des Préjugés a eü dessein de conclure. 1. Qu'on doit nous re-

jetter sans examiner ce que nous disons , & sans mesme nous écouter. 2. Que nous sommes des gens sans conscience qui n'avons nulle idée de la vertu Chrétienne , ni de l'esprit du Christianisme , & qui nous conduisons par une politique humaine. 3. Que nous renversons la réformation de Luther qui sert néanmoins de fondement à la nôtre. 4. Que nos premiers Réformateurs n'ont point eü leur mission de Dieu , & qu'ils n'ont pas été des instrumens qu'il ayt choisis pour réformer les erreurs de l'Eglise Romaine. Pour établir ces propositions, il exagère d'un côté les différens qui ont été entre Luther, Zuingle & Calvin, & tout ce que la chaleur de la dispute leur a fait dire de part & d'autre, & en suite il représente l'estime que nous avons toujours faite de Luther nonobstant ces divisions & la condescendance que nous avons eüe pour luy & pour ceux de son Party , par opposition à la haine que nous avons, dit-il, toujours témoignée contre l'Eglise Romaine.

Tout cét injuste raisonnement est fondé sur plusieurs propositions fausses que l'Auteur des Préjugés a supposées comme constantes & hors de doute, & dont néanmoins il a supprimé captieusement une partie pour donner plus de couleur à son invective. 1. Son raisonnement est fondé sur cette supposition que nous tenons nos premiers Réformateurs pour de *nouveaux Prophètes*, ou comme il parle, pour des *Apostres d'un nouvel Evangile*. Mais c'est une supposition fausse & calomnieuse, car nous tenons au-contraindre, que nos Réformateurs n'ont rien prêché de nouveau, ils ne se sont qualifiés ni nouveaux Prophètes ni Apôtres d'un nouvel Evangile, ils ne se sont point glorifiés d'apporter au monde une nouvelle révélation, mais ils ont seulement combattu des erreurs humaines, qui n'avoient nul fondement dans la révélation ancienne, & à cet égard j'ay déjà fait voir qu'ils avoient une vocation plus que suffisante dans le droit commun de tous les Chrétiens, & dans le Ministère qu'ils exerçoient eux-mêmes dans l'Eglise Latine, sans qu'il fust besoin pour cela d'aucune mission extraordinaire & immédiate de Dieu, & j'ay expliqué en quels sens il faut entendre ce qu'il-y-avoir d'extraordinaire dans leur vocation. 2. Ce raisonnement suppose qu'on ne doit point écouter des Réformateurs, que premièrement on n'ayt examiné les qualitez de leurs personnes, & que si les qualitez de leurs personnes ne satisfont pas, on doit rejeter leur parole & demeurer dans l'état où l'on se trouve. Mais il-n'y-a rien de plus pernicieux que ce principe, auquel j'oppose un principe contraire, qui est qu'il faut juger de ce que nos Réformateurs ont dit, par la parole de Dieu & par les propres caractères de vérité ou de fausseté qui sont dans les choses mesmes, d'une manière détachée du jugement qu'on peut faire de ces personnes, & que c'est une voye d'égarement que d'en juger par les qualitez des personnes. C'est ce que j'ay déjà fait voir ailleurs, & que je ne laisseray pas d'établir encore icy pour un plus grand éclaircissement. Je dis donc, que quand il arrive que ceux qui prêchent ont des qualitez personnelles qui ne satisfont pas, c'est-à-la-vérité une raison qui oblige à prendre garde de plus près à leur doctrine. Mais au fond, les choses étant comme elles sont vraies ou fausses en elles-mêmes, sans que les

les personnes qui les proposent en puissent changer la nature, on doit les considérer principalement en elles-mêmes si on veut s'assurer en bonne conscience qu'on est dans la voye de la vérité, car on ne sauroit avoir cette assurance si on n'en juge que par les personnes, puisqu'il y a une immédiate fondée sur la parole de Dieu, & non sur celle des hommes quels qu'ils puissent estre. D'ailleurs, qui ne fait que le jugement touchant les personnes est souvent beaucoup plus difficile & plus sujet à l'erreur que celui des choses mêmes, soit parce que d'ordinaire il dépend d'un grand nombre de circonstances particulières qu'on ne sauroit connoître exactement, & qu'il faudroit pourtant savoir avant que de pouvoir juger, soit aussi parce qu'il est exposé aux illusions de l'hypocrisie qui cache de véritables vices sous des apparences de vertu, & à celles de la calomnie qui tourne les meilleures actions en un mauvais sens, qui supprime le bien, & qui exagère le mal. Outre cela, il est certain que le jugement qu'on fait des personnes, doit dépendre en partie de celui des choses, bien loin que celui qu'on fait des choses doive dépendre de celui des personnes. Car d'un côté combien-y-a-t-il eü d'Hérétiques dont la vie paroissoit fort exemplaire, & qui pourtant étoient des loups ravissans, combien de Pharisiens qui se vantaient de leurs justices, pendant que leur doctrine étoit un levain, dont il falloit se donner de garde. Il y-en-a eü même qui sont allez jusqu'aux miracles, & Jesus Christ a prédit que de faux Christs & de faux Prophètes s'éleveroient, qui feroient de grands signes & de grands miracles capables de séduire les Elus mêmes s'il étoit possible. Et d'autre côté nous ne savons pas assez les voyes de la providence Divine, pour pouvoir conclurre sans témérité qu'elle n'employe jamais ni pour la propagation de sa vérité, ni pour la réformation des erreurs, des personnes entachées de plusieurs défauts. Saint Paul dit que Dieu met son trésor dans des vaisseaux de terre, afin que l'excellence de sa force soit de Dieu & non de l'homme. Ce même Apôtre nous apprend, que de son tems plusieurs prêchoient Jesus Christ par un esprit d'envie & de contention. Dieu se servit autrefois de Salomon, non-seulement pour le bâtiment & pour la conservation de son Temple, mais aussi pour donner à l'Eglise une partie du Canon de ses Ecritures, ce qui est beaucoup plus que le Temple, & cependant ce Prince s'abandonna à l'amour des femmes, & il tomba dans l'idolatrie, & enfin, Jesus Christ se servit au commencement d'un Judas qui le vendit à ses ennemis.

2. Cor. 4.

Mais pour décider cette question par des exemples tirez de l'Ecriture, on trouve dans l'histoire de l'Eglise d'Israël que Jehu Roy des dix lignées réforma cette Eglise, qu'il en ôta le service des faux-Dieux qu'Achab y avoit introduit, qu'il démolit le Temple de Baal, & qu'il en brisa les Statuës. Voylà sans doute une bonne réformation. Cependant, il est dit qu'il ne se détourna point des péchez de Jéroboam, mais qu'il retint le service des veaux d'or qui étoient à Dan & à Béthel. Il est même rapporté qu'il accompagna cette réformation d'une conduite fort odieuse, & fort indigne d'un Prince qui faisoit profession de craindre Dieu. Car ayant assemblé tout son peuple, il leur dit qu'il vouloit servir Baal beaucoup plus qu'Achab n'avoit fait, il

2. Roys ch. 10.

commanda qu'on fît assembler tous les Prophètes, tous les Sacrificateurs, & tous les dévots de ce faux Dieu pour luy célébrer une feste solemnelle. Il marqua luy-mesme le jour de la feste, & il en fit faire la publication. Mais lors que l'assemblée fut faite dans la maison de Baal, & que tous ces misérables qui se fioient en sa parole, ne songeoient qu'à leurs dévotions, il les fit tous mettre à mort sans qu'il en échappast un seul. Posons qu'on doive juger d'une réformation par les personnes qui la font, que ne pourroit-on pas dire de celle-cy? Jéhu employa le déguisement & la trahison, il viola la foy publique, & la lienne propre, de la manière du monde la plus scandaleuse, & la plus contraire à la sincérité d'un homme de bien. Outre cela il demeura encore dans les superstitions de Jéroboam, & il y fit demeurer les Israélites. Si l'on en croyoit l'Auteur des Préjugés, la réformation qu'il avoit faite seroit plutôt l'ouvrage du Démon que celui de l'Esprit de Dieu, Jéhu n'auroit pas été extraordinairement choisi de Dieu pour réformer son Eglise, & pour la répurger de l'idolatrie. Mais ce n'est pas le sentiment de l'Ecriture, elle n'approuve pas sans doute la trahison & le déguisement de Jéhu, elle condamne les veaux d'or qu'il conserva, mais elle ne laisse pas de louer cette réformation en ce qu'elle avoit de bon, & de dire qu'elle fut agréable à Dieu. Et il est vray que Jéhu avoit été extraordinairement appelé pour cela, comme il paroît par l'unction que le Prophète Elisée luy fit donner par un de ses disciples.

On trouve dans cette mesme Ecriture l'histoire de plusieurs autres réformations qui furent faites dans l'Eglise de Juda, mais on trouve aussi qu'elles furent presque toutes différentes entre elles. Les unes alloient jusqu'à abolir l'usage des hauts-lieux & des boscsages qui étoient des superstitions Payennes, & les encensemens au Serpent d'Aïrain, qui étoit une espèce d'idolatrie, les autres retenoient encore toutes ces choses, Quelques-uns mesmes de ceux qui firent ces réformations, commirent des

1. Chron. 16. actions fort des-agréables à Dieu sur lesquelles l'Ecriture les flétrit. Elle
2. Chron. 19. dit d'Asa, qui fut un de ces réformateurs, qu'étant malade de la maladie dont il mourut, *il ne rechercha pas Dieu, mais les Médecins*. Elle dit de Josaphat qui en fut un autre, *qu'il aida au méchant, & qu'il aimait ceux que Dieu haïssoit*, parce qu'il s'étoit joint avec le méchant Achab. Elle dit de Joas qui en fut encore un autre, qu'il accorda au peuple l'exercice de l'idolatrie & l'usage des Boccages, & qu'il fit cruellement mourir un prophète, parce qu'il s'opposoit à ces superstitions. Si vous jugez de ces réformations par les personnes selon le principe de l'Auteur des Préjugés, vous direz qu'il ne falloit pas seulement écouter ces réformateurs, que l'Esprit de Dieu n'étoit point-là; car vous y verrez des dissentimens, que les uns vont plus loin que les autres, & que les uns condamnent ce que les autres retiennent; vous y verrez des actions personnelles qu'on ne sauroit excuser, puis que l'Ecriture mesme les condamne. Mais si vous en jugez comme l'Ecriture, qui est plus digne d'être suivie que l'Auteur des Préjugés, vous donnerez à ces réformations les louanges qu'elles méritent par elles mesmes, vous approuverez les plus parfaites, vous distinguerez dans

les imparfaites le bien d'avec le mal , sans avoir égard aux personnes , & quand en suite vous voudrez juger des personnes , vous le ferez comme la justice & la charité vous l'ordonneront.

Si le principe de l'Auteur des Préjugez étoit raisonnable à l'égard des Réformateurs de l'Eglise Latine , il est certain qu'il le seroit encore à l'égard des Propagateurs de la Religion Chrétienne , & de ses Docteurs ordinaires. Je veux dire que si ceux de l'Eglise Romaine avoient raison de ne vouloir pas écouter les Réformateurs , parce qu'ils ont eu des différens entre eux , parce qu'ils se sont dits des injures dans la chaleur de la dispute , parce qu'on remarque en eux des vices , ou une conduite qu'on peut soupçonner de Politique humaine , il s'ensuit de là , à plus forte raison , que les Payens antroient dû n'écouter pas les Chrétiens toutes les fois qu'ils ont vu paroître parmy eux les mêmes choses. Mais quand est-ce qu'ils ne les y ont pas vu paroître ? Le siècle des Apôtres qu'on peut iustement nommer le siècle de l'innocence , & de la paix de l'Eglise en comparaison des autres , fut-il exempt de divisions & de vices ? Ceux qui ont lu les Epîtres de Saint Paul ne peuvent ignorer qu'entre les premiers prédicateurs du Christianisme il n'y en eust plusieurs qui vouloient qu'on retint encore Moïse avec Jesus Christ , & la Loy avec la Grace , qu'il n'y en eust plusieurs qui s'opposoient à S. Paul sur divers points de sa doctrine , & qui tâchoient de flétrir l'honneur de son Ministère , qu'il n'y en eust qui en prêchant l'Evangile ne faisoient paroître que trop les passions humaines qui les transportoient , qu'il n'y en eust mêmes qui alloient jusqu'à nier le dogme de la resurrection. S. Paul ne les épargne pas , & les justes plaintes qu'il fait souvent d'eux , marquent assez que de leur part ils n'avoient pas pour luy tout le respect qu'ils devoient avoir. Cependant quelques plaintes qu'il fasse d'eux , quelque forte que soit sa dispute , nous ne voyons pas qu'il les ait excommuniés , ni qu'il les ait livrés à Satan comme il fit l'incestueux de Corinthe. Il défend son Apostolat , il les appelle *faux Apostres , ouvriers trompeurs , Ministres de Satan déguisez en ministres de justice* , mais il ne laisse pas au même endroit , de leur accorder encore le titre de *Ministres de Jesus Christ* : sont-ils Ministres de Jesus Christ ? Quand-je devrois passer pour imprudent , j'ose dire que je le suis encore plus qu'eux. L'Auteur des Préjugez trouveroit-il bon que les Payens de ce tems-là eussent suivy la maxime , & que sans examiner la Religion Chrétienne en elle-même , ils eussent d'abord préjugé sur les divisions qu'ils voyoient , & sur le tempérament que S. Paul gardoit encore envers des personnes qu'il traitoit d'ailleurs assez rudement , que l'Eglise de Dieu n'accompagnoit pas les Chrétiens , & que leur doctrine ne pouvoit être du Ciel.

2. Cor. 11.

Dira-t-on que ces Infidelles en devoient user de la sorte lors que du tems de Constantin les Eveques qui composoient le Concile de Nicée parurent si aigris & si divisés entr'eux , qu'ils donnèrent à l'Empereur des libelles d'accusations les uns contre les autres , se faisant une guerre sanglante pendant qu'ils se trouvoient unis ensemble dans une même assemblée ? Dirait-on qu'ils auroient eu raison de préjuger contre le Christianisme lors qu'ils

Socrat. hist.
eccles. lib. 1.
cap. 5.

Vide Biron.

virent les querelles qui déchirèrent l'Eglise sur le sujet de la consubstantiation du Fils de Dieu, ou lors qu'ils virent celles qui arrivèrent sur le terme d'hypostase entre les Orthodoxes mêmes qui s'accusoient les uns les autres d'être hérétiques, ou lors que l'Orient & l'Occident se partagèrent sur la concurrence de Mélétius & de Paulin pour l'Evêché d'Antioche, ou lors que deux grands & illustres Réformateurs de l'Eglise, du tems des Ariens, Eusèbe de Verceil, & Lucifer de Cagliari se divisèrent sur le sujet des Evêques Ariens qui revenoient à la foy Orthodoxe, ou lors que les Catholiques & les Donatistes se persécutoient mutuellement, & que dans le feu mêmes de ces persécutions, les Catholiques ne laissoient pas d'appeler toujours les Donatistes leurs frères, bien qu'ils les appellaient aussi tres-souvent *Hérétiques, Schismatiques, Pharisiens, &c.* & qu'ils les couvrirent d'injures, & que les Donatistes de leur part traitaient les Catholiques avec toute l'indignité imaginable, jusqu'à rejeter outrageusement le nom de frères qu'ils leur donnoient.

Ceux qui savent l'histoire Ecclésiastique demeureront d'accord qu'on pourroit pousser ces exemples beaucoup plus loin, si on en vouloit prendre la peine, car il y-a eû peu de siècles où les Chrétiens ne se soient déchirés entre eux, souvent pour des sujets assez légers, & où l'on ne trouve dans leur conduite, cela même que l'Auteur des Préjugés croit incompatible avec l'Esprit de Dieu, c'est-à-dire d'un côté les emportemens de la dispute, & de l'autre les radoucissements de ce qu'il appelle une Politique humaine. Je ne parleray point icy des désordres qui arrivèrent sur le sujet de Nestorius & de son hérésie, ni de ceux qui suivirent bien tôt apres sur le sujet des Eutychiens, & des Monothélites. Je laisseray à part le Schisme des Grecs, & des Latins, & les réunions plâtrées qu'ils ont quelquefois faites entre eux par une Politique humaine. Je ne diray rien des brouilleries qui ont agité l'Eglise Latine durant ces tems que Baronius appelle tres-malheureux, & où il dit que les Papes cassoient les actes les uns des autres, *Infelicitissima tempora cum alter alterius res gestas intrusus quisque Pontifex aboleret.* En effet Formosus ayant accepté le l'apat contre le serment que Jean VIII. luy avoit fait faire en le déposant, qu'il ne songeroit plus jamais à être Evêque, Estienne VII. son successeur le fit condamner en plain Concile, fit casser toutes les ordinations qu'il avoit faites, & ayant fait en suite déterrer son corps, il luy fit couper les trois doigts dont on donne la bénédiction, & le fit jeter dans le Tybre, mais Jean IX. successeur d'Estienne fit assembler un autre Concile à Ravenne ou non seulement il fit casser ce qu'Estienne & son Concile avoient fait contre Formosus, mais il en fit même brûler canoniquement les actes, rétablissant la mémoire de Formosus & les ordinations qu'il avoit faites. Quelque tems apres Sergius grand ennemy de Formosus parvint au Papat, & celui-cy annulla à son tour, les actes du Concile de Ravenne, & cassa toutes les ordinations de Formosus. Cependant l'Eglise Romaine conte tous ces gens-là entre ses Papes, & les reconnoît tous pour légitimes, & ce qui est encor remarquable, Jean IX. dans le même acte où il cassa le Concile d'Estienne, & où il

le condamne à être brûlé, ne laisse pas d'appeller Estienne, *Son Prédécesseur* Baron. ad
de *Sainte memoire*, *pie recordationis decessorem*. Surquoy Baronius exhorte ann. 904.
ses lecteurs à considérer, qu'encore que les Papes aient eu des prédécesseurs fort
dignes de réprehension, ils ont pourtant accoustumé d'avoir pour eux beaucoup de
respect, de sorte, dit-il, qu'encore qu'Estienne eust esté un Pape détestable qui
avoit envahy le siège, & qui durant son Papat avoit commis toute sorte de cri-
mes execrables, Jean l'appelle neanmoins son Prédécesseur de sainte mémoire; ce
qui paroît pour le moins autant étrange que la modération de Zuingle
& de Calvin, à l'égard de Luther.

Je pourrois ajouter à tout cela un autre exemple tiré de la conduite
de l'Eglise Romaine sur le sujet des derniers Schismes. Chacun fait les di-
visions du 14. siècle qui partagèrent tout l'Occident pour la concurrence des
Antipapes. Les partis étoient extrêmement animez, ils se regardoient les
uns les autres comme des excommuniés, des Antechrists, des ennemis de
Dieu & de son Eglise, ils s'anathématisèrent mutuellement, ils armèrent
les uns contre les autres & se firent une sanglante guerre. Urbain VI. de son
côté dans une Bulle qui commence, *La vigne du Seigneur Sabaorh c'est-à-* Raynald ad
dire, la Sainte Eglise Romaine a grand mal au ventre & jette de griefs sou- ann. 1378.
purs &c. traite son Antipape & ses Cardinaux d'enfant d'iniquité & de per-
dition, de vipères, de méchans animez, de l'Esprit du Diable, de Schismatiques,
d'Apostats, de conspirateurs, de blasphémateurs, &c. il les dépose & les dé-
pouille de tous leurs honneurs, dignitez, Prélatures, offices & bénéfices,
il confisque leurs biens, & déclare leurs personnes infames & détestables,
il excommunique tous ceux qui les croiront, qui les recevront, leurs défen-
seurs & leurs fauteurs. & mesme ceux qui leur donneront la sépulture Ec-
clésiastique, s'ils ne les déterrent de leurs propres mains: il défend à tous
fidèles de quelque qualité qu'ils soient, mesme aux Roys, aux Reines, aux
Empereurs, de les recevoir dans leurs terres, de leur donner ou envoyer ni
pain ni vin, ni viande, ni bois, ni argent, ni marchandise. Il excommunie
particulièrement tous ceux qui tiendront son concurrent pour Pape, ou qui
l'appelleront Pape, ou qui recevront de luy des graces, des indulgences,
des dignitez; & des Prélatures. Et comme si tout cela ne suffisoit pas, il or-
donne une sainte croisade contre ces Schismatiques & ces damnez, pour les
poursuivre & les exterminer sous les mesmes graces qui sont accordées à
ceux qui s'arment pour la conquête de la terre sainte. Il délie aussi les sujets
des Princes qui reconnoîtront son Antipape du serment de fidélité, & il
excommunique les sujets mesmes s'ils obeissent à leurs souverains. D'autres
côté Clément VII. qui tenoit son siège à Avignon ne manqua pas de faire
le procez à Urbain & à ses sectateurs, & de le traiter luy & tous ses parti-
sans de la mesme manière & avec le mesme feu qu'Urbain avoit fait paroître.
Voilà ce me semble des différens qui ont été assez échauffez. Cepen-
dant quelque animosité qu'il-y-ait eue entre les deux partis, quelque
guerre qu'ils se soient faite les uns aux autres, de quelques anathêmes
qu'ils se soient mutuellement frapés, l'Eglise Romaine n'a pas laissé de ca-
noniser & de reconnoître pour saints, des personnes qui on vécu & qui sont

Ravald. in
Urbain. 6.

morts dans ces deux contraires obédiences, & qui mesme sont morts dans de tres-particuliers attachemens à ces deux Antipapes. Car elle a canonisé d'un côté Sainte Catherine de Sienne qui tenoit le party d'Urbain, & qui traitoit son compéiteur d'*Antechrist & de membre du Diable*, & les Cardinaux de *Démons revêtus de chair humaine*, & de l'autre elle a béatifié Pierre de Luxembourg qui mourut Cardinal de Clément VII. & qui avoit receu cette dignité de la main, contre l'expresse défense d'Urbain VI. sous peine d'excommunication; de sorte que ce sont des saints d'une ou d'autre part légitimement excommuniez.

Répons. à
Mess. Adam
& Cott. part.
2. ch. 14.

Mr. Daillé dans sa réponse à Messieurs Adam & Cottithy voulant repousser la mesme objection, que l'Auteur des Préjugez nous fait, avoit mis en avant l'exemple de S. Jérôme & de S. Cyrille d'Alexandrie qui s'emportèrent cruellement contre S. Jean Chrysostome, jusqu'à comparer sa cheute à la cheute de Babylone, & à l'appeller *Traître, Judas, Iéchoïas*, il avoit aussi allégué l'exemple d'Estienne Evêque de Rome, qui dans la querelle qu'il eut avec S. Cyprien l'appelle *faux-Christ, faux Apôtre, & ouvrier frauduleux*. Mais l'Auteur des Préjugez ne trouve pas que ces exemples soient

Préjug. ch.
11. pag. 311.

à propos. Il dit que le différend entre S. Chrysostome & S. Jérôme & S. Cyrille, ne regardoit que des faits personnels dans lesquels on n'a jamais nié qu'il ne puisse arriver aux saints mesmes d'être surpris à l'égard les uns des autres. Mais c'est donner le change, car si l'on peut comprendre qu'il est arrivé à des Saints de s'emporter contre un autre Saint de la manière du monde la plus sanglante sur de simples différens personnels qui n'avoient d'autres fondemens qu'une surprise, je ne voy pas qu'on ne puisse comprendre aussi qu'il peut arriver à des gens de bien de s'emporter les uns contre les autres sur des points de religion qui donnent un plus juste prétexte d'aigreur lors que chacun croit avoir la vérité de son côté. Avant que de quitter cet exemple, je ne puis m'empêcher de dire en passant, que c'est mal à propos que l'Auteur des Préjugez censure M. Daillé d'avoir dit que Théophile d'Alexandrie & Epiphane avoient condamné, excommunié, & déposé Chrysostome de l'Episcopat, car il est constant entre ceux qui n'ignorent pas l'histoire, que Théophile le condamna & le déposa, & qu'Epiphane étant allé à Constantinople avant mesme cette condamnation, refusa la communion à Chrysostome, qui est précisément ce que M. Daillé a voulu dire. Mais l'Auteur des Préjugez ne me répond pas mieux sur le sujet de S. Cyprien & d'Estienne; leur différend, dit-il, étoit sur un point qui n'avoit pas encore été décidé par l'Eglise. Cette échappatoire est pitoyable. Plus le sujet sur lequel on s'emporte est foible, & plus l'emportement est blâmable, & plus le préjugé contre les personnes qui s'emportent, est bien fondé. Répondre de certe sorte, c'est exagérer la passion d'Estienne au lieu de l'excuser. Estienne, ajoute-t-il, qui avoit plus de raison dans le fond ne se porta par l'ardeur de son zèle qu'à quelques menaces d'excommunication, on si l'on veut, à une excommunication qui n'ayant pas eu de lien, ne produisit aucune division réelle, & n'empêcha pas que S. Cyprien ne fust honoré par l'Eglise Romaine, & S. Estienne par celle d'Afrique. Il n'est pas certain qu'Estienne eust plus de raison dans le

Pag. 311.

fond que S. Cyprien, au contraire, il-y-avoit de leur tems autant d'hérétiques pour le moins, dont on devoit rejeter le Baptême, qu'il n'y en avoit dont on le deust admettre. Et au reste, soit qu'Etienne ayt en effet excommunié Saint Cyprien, ou qu'il l'ayt simplement menacé de l'excommunication, que fait cela à nostre question ? S'il s'est contenté d'une simple menace, il est demeuré dans la communion d'un homme qu'il appelloit *faux Christ, faux Apôtre, envier frauduleux, & d'un homme qui de sa part l'accusoit d'écroudissement, d'orgueil, d'obstination, de présomption, d'ineptie, d'aveuglement d'esprit, & de méchanceté*. Il est demeuré dans la communion de Firmilien qui étoit dans les mesmes intérêts que Saint Cyprien, & qui accusoit aussi Etienne d'inhumanité, d'audace, d'insolence, de schisme, & de folie manifeste, qui le comparoit à Judas, & qui disoit de luy qu'il étoit pire que les hérétiques. Que si actuellement il les a excommuniés, cela marque davantage l'excez de sa passion qui ne fut en effet jugée, qu'une passion & un emportement, puis que selon l'Auteur mesme des Préjugez, elle n'eut point de lieu, & qu'elle n'empêcha pas que S. Cyprien ne fust toujours honoré par l'Eglise Romaine.

Puis que l'Auteur des Préjugez étoit en train de réfuter la réponse de M. Daillé, il eust été peut-estre plus de l'édification publique, qu'au lieu de s'arrêter simplement à des exemples éloignez, il se fust attaché à celui que M. Daillé ajoute des injures sanglantes, dont on a vu de nos jours des Théologiens de l'Eglise Romaine, se déchirer les-uns les-autres, bien qu'ils véussent alors & qu'ils vivent encore dans une mesme communion. Ils se reconnoissoient pour frères, ils assistoient à de mesmes Autels, ils invoquoient de mesmes Saints, & cependant comme M. Daillé le rapporte, ils écrivoient les-uns contre les autres, de la manière du monde la plus injurieuse & la plus animée. Les uns disoient de leurs avversaires, *Qu'ils étoient infectez d'hérésie & ennemis du siège Apostolique, & que leur Censure étoit pleine d'hérésie & de persidie; Qu'elle étoit présomptueuse, injurieuse à l'éstat des Religieux, & qu'elle sentoit le Calvinisme, & qu'à parler simplement, elle étoit erronée en la foy, qu'elle choquoit ouvertement la parole de Dieu & l'autorité de tous les Saints Peres, qu'elle étoit blasphématoire contre Jesus Christ & tous les Saints, simplement & évidemment hérétique & contraire au Concile de Trente*. Les autres disoient au-contraire que les propositions qu'ils avoient censurées étoient fausses, téméraires, présomptueuses, perniciosuses au peuple fidèle, qu'il y en avoit d'erronées, d'outrageuses aux Evêques, tendantes à renverser ou à troubler la hiérarchie, & quelques-unes mesme, contraires à la parole de Dieu, & à l'autorité des Conciles. Ils ajoutoient qu'un certain livre de leurs avversaires étoit plein de propositions dangereuses, séditionnes, impies, schismatiques, blasphématoires, avec quelques-unes ouvertement hérétiques. Voilà ce que Monsieur Daillé rapporte immédiatement après les exemples de Cyrille, de Saint Hierôme, d'Etienne, & de Saint Cyprien, & à quoy il eust été bon que l'Auteur des Préjugez eust satisfait, car il n'ignore pas qu'on pourroit pousser cette matière beaucoup plus loin que Monsieur Daillé n'a fait, & que qui feroit un recueil de toutes les injures que ces Messieurs se sont dites, il feroit un fort étrange Dictionnaire. Mais il a crû qu'il devoit passer cet article sous silence, &

qu'il luy étoit plus commode de ne répondre que sur Saint Cyrille, Saint Hérôme, Estienne, & Saint Cyprien.

Quoy qu'il en soit, il paroist ce me semble clairement de ce que je viens de dire, que c'est un mauvais préjugé en matière de Religion, de vouloir faire dépendre le jugement qu'on doit faire de la doctrine, de celui qu'on peut faire des personnes, au lieu d'en juger par la doctrine mesme & par la parole de Dieu, & l'Auteur des Préjugés souffrira s'il luy plaît, que nous luy disions de la part de nos premiers Réformateurs, ce que Saint Augustin disoit de la part des Orthodoxes à Cresconius. *Puis que vous n'êtes pas le Juge des mouvemens intérieurs de nostre cœur, appliquez-vous seulement à reconnoître si nous combattons pour ou contre la vérité. Car si nous enseignons la vérité, si ce que nous réfutons est l'erreur, quand nostre intention ne seroit pas bonne, & que nous cherchions ou les avantages du siècle, ou une vaine gloire, ceux qui aiment la vérité ne laisseroient pas de s'en réjouir, puis que de quelque manière que ce fust la vérité seroit toujours annoncée.*

Aug. contr.
Crescon. lib.
1. c. 7.

Mais outre ces deux remarques que je viens de faire, il faut encore considérer en troisième lieu que le raisonnement de l'Auteur des Préjugés est fondé sur une autre supposition qui n'est pas moins injuste ni moins téméraire, que les deux que je viens d'examiner. Car il est fondé sur ce principe qu'il faut juger des personnes simplement sur ce qui paroist en elles de mauvais, au lieu que pour en faire un jugement équitable, il faut pour le moins considérer autant le bien que le mal, & en faisant un exact discernement de l'un & de l'autre, approuver ce qu'on voit de bon, & blâmer ce qu'on trouve de blâmable. C'est de cette manière que Zuingle & Calvin ont jugé de Luther, & que nous en jugeons aussi, nous découvrons en luy beaucoup de choses excellentes, un courage héroïque, une grande amour pour la vérité, un zèle ardent pour la gloire de Dieu, une grande confiance en sa providence, des lumières extraordinaires dans un siècle ténébreux, un profond respect pour l'Ecriture Sainte, un esprit infatigable, & beaucoup d'autres grandes qualitez. Nous voyons qu'il a été dans son tems un des premiers qui a ouvert les yeux pour considérer les erreurs & les abus qui avoient cours dans l'Eglise Latine, qu'il s'y est fortement attaché, que son exemple en a excité plusieurs autres à faire le mesme, qu'il a soutenu pour cet intérêt de grandes persécutions sous lesquelles son cœur n'a point succombé, & que par ses soins & ses doctes travaux, il a retiré plusieurs peuples de la superstition où ils étoient enfoncés. Dans cette vue nous ne pouvons que luy donner les justes louanges que nous croyons qu'il mérite; & parce que nous savons que Dieu est l'Auteur de tous dons parfaits, comme parle Saint Jacques, nous rapportons à sa grace & à son Saint Esprit, tout ce que nous voyons de bon dans Luther, & tous les heureux succès de sa prédication à la bénédiction divine, le regardant comme un serviteur de Dieu, & un instrument dont il s'est servy pour l'œuvre de la réformation. Mais parce qu'il n'y a personne dans le monde qui n'ait ses excez & ses défauts, patmy ce que Luther a de louable, nous y voyons aussi beaucoup de choses que nous ne saurions approuver. Nous croyons qu'il n'a pas eü assez de lumière sur le sujet de l'Eucharistie,

charistie, nous trouvons qu'il s'est fort préoccupé pour la présence réelle, nous reconnoissons que son stile a été trop impétueux & trop violent, & nous ne faisons nulle difficulté de dire qu'il n'a pas assez bien distingué les dissentimens qu'on pouvoit supporter sans rompre le lien de la communion mutuelle, d'avec ceux qu'on ne pouvoit tolérer, ce qui l'a fait tomber dans une grande injustice à notre égard. C'est jusques-là, ce me semble, qu'on peut aller sans choquer la charité Chrétienne, si quelqu'un des nôtres a poussé son jugement plus loin, & qu'il ait voulu pénétrer dans le cœur de Luther pour imputer ses actions à des principes de jalousie, d'orgueil & de haine comme l'Auteur des Préjugés dit qu'Hospinien a fait, c'est ce que nous n'approuvons point. Car il-n'y-a rien au monde où l'on puisse plus facilement se tromper que dans les jugemens qu'on fait des principes intérieurs des actions. Nous pouvons dire, cette action est bonne, cette action n'est pas bonne, mais quand une action peut procéder de plusieurs principes différens, il en faut juger avec charité, ou si le jugement de charité ne peut tout à fait avoir lieu, le plus sûr est de n'en juger point, & d'en laisser la connoissance à Dieu.

Si l'Auteur des Préjugés eust suivi cette règle, il n'eust pas rapporté comme il a fait nostre conduite envers Luther & envers les Luthériens à une *Politique humaine*, il eust dit au-contraire, que c'est l'effet d'un juste discernement que nous ne saurions nous empêcher de faire sans estre coupables. Nous blâmons dans Luther & dans les Luthériens, ce que nous y croyons blâmable, nous y louons ce que nous y croyons louable, nous y supportons ce que nous y croyons supportable sans l'approuver, & s'il y a de l'exces ou dans la louange, ou dans le blâme, ou dans le support, nous sommes prêts à nous en corriger dès qu'on nous l'aura fait reconnoître. Cependant nous ayons mieux pancher du côté de la charité, que du côté de la rigueur, & nous serons bien-plûtôt en état, moyennant la grace de Dieu, de bannir pour jamais de nos disputes mutuelles, l'aigreur, l'animosité, les termes choquans, les accusations, les plaintes, que nous ne le serons d'en bannir les louanges & la tolérance. Nous garderons toujours envers l'Eglise Romaine autant qu'il nous sera possible, la mesme charité & la mesme justice; mais en gardant cette égalité, nous sommes avertis de voir que nous ne pouvons faire d'elle & de ceux de la Confession d'Ausbourg que des jugemens fort différens, & qui produisent des effets contraires. Ces derniers ne sont en différend avec nous que sur le point de la présence réelle, & sur quelques questions d'Ecole qu'on ne peut mesme imputer à tout leur corps, & quant au reste ils rejettent avec nous l'invocation des Saints, le culte religieux des Images, les satisfactions humaines, les Indulgences, le Purgatoire, le culte des Reliques, le service public en langue étrangère, le mérite des œuvres, la transubstantiation, le sacrifice de la Messe, la Monarchie du Pape, le dogme de l'infaillibilité de l'Eglise, & le principe de l'obéissance aveugle aux décisions des Conciles. Ils reconnoissent l'Ecriture seule pour la règle de la Foy, ils en pratiquent soigneusement la lecture, ils en confessent la suffisance, ils en croient l'autorité, indépendante de celle de l'Eglise, mes-

me à l'égard des hommes. Ils expliquent nettement le point de la justification, & celui de l'usage de la Loy, & sa distinction d'avec l'Evangile, ils ne conçoivent pas mal la nature de la Foy, & celle des bonnes œuvres, & quant aux superstitions populaires, on ne les voit guère régner parmy eux. Plust-à-Dieu que l'Eglise Romaine fust dans cet état, & qu'il nous en eust coûté nostre sang & nostre vie. Mais hélas! nous sommes bien éloignez de voir réussir ce souhait; tous ces points que je viens de marquer sont autant de différens que nous avons avec elle, & selon nous, ce sont en elle autant d'erreurs & autant d'abus, & bien loin que nous en puissions raisonnablement espérer la correction, nous voyons au-contraire qu'on s'y affermit tous les jours, & qu'on fait tous les jours paroître de plus en plus des marques d'aversion ou de mépris contre la Réformation. Qui peut donc trouver étrange que sur le sujet de la Religion, nous mettions une grande différence entre ceux de l'Eglise Romaine, & ceux qu'on appelle Luthériens, les uns nous paroissent comme un corps couvert d'un grand nombre de playes, qui toutes ensemble arrêtent les fonctions de la vie, & les autres comme un corps qui n'en a qu'une ou deux qui n'empêchent pas qu'il ne vive & qu'il n'agisse. En un mot, nous ne croyons pas que ceux qui sont imbus des dogmes de l'Eglise Romaine dont nous sommes en différent, & qui les pratiquent, soient dans la voye de salut, tant à cause de la qualité de la plupart de ces dogmes, qu'à cause de leur nombre. Mais quant aux erreurs qui restent encore parmy les Luthériens, nous n'en faisons pas le même jugement, ni quant à leur nombre, ni quant à leur qualité. Je dis quant à leur qualité, & la raison que nous en alléguons est solide, quelques efforts qu'on fasse pour l'éluder, car encore que le dogme des Luthériens touchant la présence réelle soit erroné, & que bien loin de l'approuver, nous le combattons autant qu'il nous est possible, si est-ce que pendant qu'ils feront profession comme ils font, de distinguer dans le Sacrement la substance du pain d'avec celle du Corps de Jesus Christ, nous ne pourrons dire que leur erreur leur fasse adorer actuellement une simple créature de pain, pour le Corps même de Jesus Christ, uni hypostatiquement au Verbe. Nous pourrons bien dire qu'ils se trompent en s'imaginant que le Corps de Jesus Christ est dans un lieu où il n'est pas, mais nous ne pourrons pas leur dire qu'ils prennent pour le Corps de Jesus Christ, un autre sujet, qui en effet & réellement ne le soit pas. Ils ne se trompent donc pas à l'égard de l'objet de leur adoration, car ils ne prennent pas l'un pour l'autre, je veux dire, qu'ils ne prennent pas une substance de pain pour le Corps de Jesus Christ, mais ils se trompent à l'égard du lieu où ils conçoivent le Corps de Jesus Christ, car ils le conçoivent dans le pain, & il n'y est pas. Or cette erreur de lieu quelque grossière qu'elle soit, n'enferme pourtant pas l'idolâtrie, car comme j'ay dit, on ne prend pas un sujet pour un autre, une substance de pain pour le Corps de Jesus Christ. Mais il en est autrement de l'Eglise Romaine, car si elle se trompe, elle se trompe non-seulement quant au lieu où elle conçoit le Corps de Jesus Christ, mais aussi quant au sujet qu'elle prend pour le Corps de Jesus Christ, puis que c'est en effet une substance de pain. Il ny-a actuellement

& réellement dans le Sacrement , qu'une seule substance , l'Eglise Romaine ne la distingue pas d'avec l'objet de son adoration , au-contraire elle la croit être le Corps de Jesus Christ , & elle l'adore en cette qualité , si elle se trompe , il est manifeste qu'en croyant adorer le Corps de Jesus Christ , elle adore ce qui est actuellement une substance de pain. C'est donc en vain que l'Auteur des Préjugés dit , *Qu'il est faux que les Catholiques adorent le Sacrement , en prenant ce terme pour le voile extérieur.* Cela ne fait rien à la question. S'ils adorent ou n'adorent pas les accidens du pain , c'est-à-dire la figure , la couleur , la rondeur , c'est une chose à-part dont il ne s'agit pas maintenant , il s'agit de la substance que le Prestre tient en ses mains. Mais c'est encore en vain qu'il ajoute , *que quand le pain y demeureroit comme les Luthériens le croient , on ne pourroit accuser les Catholiques de l'adorer , leur adoration se terminant uniquement à Jesus Christ , qu'ils croient être caché sous ces espèces sensibles.* C'est l'illusion ordinaire des Missionnaires qui n'est bonne qu'à tromper des enfans. Je distingue. On ne peut accuser ceux de l'Eglise Romaine de croire qu'ils adorent du pain , ou de vouloir adorer du pain , ou d'avoir intention d'adorer du pain , je l'avoue , car ils croient qu'il n'y a plus de pain , ils croient que la substance du pain est changée en celle de Jesus Christ. Aussi ne les a-t-on jamais accusés de croire d'adorer , ou de vouloir adorer , ou d'avoir intention d'adorer du pain. Ils se défendent de ce dont personne ne les accuse. Mais si le pain demeure en effet du pain , je nie qu'on ne puisse les accuser d'adorer ce qui est actuellement & dans la vérité de la chose du pain , en croyant que ce soit le Corps de Jesus Christ , & il faut être de mauvaise foy pour ne le pas reconnoître. Car si je m'imaginois par exemple qu'un arbre , qu'un rocher , qu'une fleur fust un Dieu caché sous la forme d'un arbre , d'un rocher , ou d'une fleur , & que je l'adorasse en la qualité de Dieu , que mon imagination luy donneroit , il n'y a pas de doute que j'adorerois un arbre , un rocher , une fleur , en croyant adorer un Dieu.

Mais outre cela nous sommes à l'égard des Luthériens dans des termes fort différens de ceux où l'Eglise Romaine voudroit que nous fussions avec elle. Car il ne s'agit à l'égard des Luthériens , que d'une simple tolérance que nous accordons à ceux d'entre eux qui la desirent avec un esprit de charité , en attendant qu'il plaise à Dieu de dissiper leur erreur. Mais l'Eglise Romaine qui se dit infaillible , voudroit non-seulement que nous eussions pour elle cette simple tolérance , mais que nous fissions profession de croire tout ce qu'elle croit ; car quand elle s'est séparée de nous , elle a anathématisé tous ceux qui ne croiront pas ce qu'elle a décidé dans son Concile de Trente. Les choses ne sont donc pas égales entre la communion Romaine , & la communion Luthérienne à notre égard. Pour les mettre dans l'égalité , il faudroit que l'Eglise Romaine se mit d'abord dans l'état où sont les Luthériens , qu'elle renonçât à l'invocation des Saints , au culte religieux des Images , aux satisfactions humaines , aux Indulgences , au Purgatoire , au culte des reliques , au service public en langue étrangère , au mérite des œuvres , à la transubstanciation , à l'adoration du Sacrement , au sacrifice de la Messe , à la Monarchie du Pape , à la prétention de l'infaillibilité , à l'obéissance aveu-

gle qu'elle veut qu'on rende à ses décisions. Il faudroit qu'elle reconnût l'Ecriture pour la seule règle de la foy & des mœurs, qu'elle en recommandât soigneusement la lecture à ses peuples, qu'elle en confessât la suffisance sans paye de la tradition, qu'elle crût l'autorité de cette Ecriture indépendante, mesme à nostre égard, de celle de l'Eglise, qu'elle enseignât nettement le point de la justification, & celui de la distinction de la Loy & de l'Evangile, qu'elle se formast une juste idée de la foy, & des bonnes œuvres, & qu'elle prît soin d'abolir toutes les superstitions populaires que nous voyons parmy elles. Quand elle aura fait cela avec quelques autres choses que les Luthériens ont faites aussi, encore qu'elle retienne le point de la présence réelle de la manière que les Luthériens le retiennent, nous ne laisserons pas de luy offrir la mesme tolérance que nous accordons aux Luthériens, & aux mesmes conditions que nous la leur accordons, qui est que nous ne nous engagerons point à croire cette présence, que nous protesterons toujours contre elle comme contre une erreur, & qu'on ne fera rien qui nous force de l'embrasser. Quand l'Eglise Romaine sera dans l'état que je viens de dire, si nous ne luy faisons ces offres, si nous ne les luy faisons mesme avec toute l'ardeur imaginable, nous voulons bien en ce cas qu'on nous accuse de Politique humaine, & qu'on dise que nous sommes des gens sans conscience, sans justice & sans charité. Mais jusques-là nous prendrons Dieu & les hommes à témoins qu'il n'y a point d'équité dans ces invectives, & que c'est opprimer nostre innocence, que de rapporter comme fait l'Auteur des Préjugez à une politique intéressée ou à un caprice, ce qui n'est que trop fondé sur les choses mesmes.

Voilà ce que j'avois à dire sur le Chapitre douzième de l'Auteur des Préjugez. L'on peut maintenant juger de quelle force sont ses accusations. Il faudroit après cela passer à son Chapitre treizième. Mais comme ce Chapitre n'est qu'un renvoy au volume de Monsieur Arnaud, intitulé, *Le renversement de la Morale de Jesus Christ par les Calvinistes*, je me contenteray de renvoyer aussi les Lecteurs à la réponse que j'espère qu'on luy fera. Il suffit pour le present de dire que la doctrine de la persévérance des Saints, comme le Synode de Dordrec l'a enseignée, est une doctrine de l'Ecriture, & que toutes les prétendues conséquences que Monsieur Arnaud en veut tirer, sont de la nature de celles que les Prophanes tirent de tous les points de la Religion, lors qu'ils en veulent abuser à leur ruine.

CHAPITRE VIII.

*Que nos Peres, dans le dessein de se réformer, ont dû prendre
l'Ecriture Sainte seule pour la règle de leur foy.*

IL faut maintenant examiner par quel principe, ou sur quelle règle nos Pères ont dû procéder à leur Réformation. Mais avant que d'aller plus-loin, il sera bon d'entendre l'Auteur des Préjugés qui a fait un chapitre exprès sur cette matière. L'argument de ce chapitre est conçu en ces termes. *Que la voye que proposent les Calvinistes pour instruire les hommes de la vérité est ridicule, & impossible.* Puis entrant dans son sujet, *Comme il s'agit, dit-il, de la promesse qu'ils font de découvrir aux Catholiques plusieurs vérités de la foy, qui sont selon eux, obscurcies, & mesme altérées dans l'Eglise Romaine, il-n'y-a rien de plus juste, ni de plus naturel, que de s'enquérir d'abord de la voye qu'ils veulent prendre pour y réussir, afin que l'on puisse juger par la nature mesme de cette voye ce que l'on en doit attendre. Car s'il se trouvoit qu'ils nous voulussent engager dans un chemin infiny, & qui n'eust point d'issuë, il n'y auroit point d'excuse plus légitime pour s'excuser de les entendre, ni de conviction plus évidente de la témérité de leur entreprise.* Voilà déjà ce me semble, deux déclarations de cet Auteur assez expressees touchant le moyen que nous proposons pour s'instruire de la vérité, l'une, que c'est une voye ridicule, & impossible, & l'autre, que c'est un chemin infiny, & qui n'a point d'issuë; car on voit bien que ce tour d'expression, *s'il se trouvoit qu'ils nous voulussent engager dans un chemin infiny &c.* employé dans le commencement d'une dispute, veut dire que cela se trouvera en effet, & que c'est comme vaut autant que s'il eust dit positivement, *Ils nous veulent engager dans un chemin infiny, & qui n'a point d'issuë*, n'y ayant autre différence entre ces deux expressions, sinon que cette dernière est plus simple, & que l'autre a plus l'air de la Méthode Philosophique de ces Messieurs. Après ce préambule, l'Auteur continue, *Il est vray, dit-il, que si on les entend parler sur ce sujet sans approfondir davantage ce qu'ils disent, on aura sujet d'être satisfait. Car ils promettent hautement de nous conduire à la foy, par une voye courte, facile, lumineuse, sans embarras, sans danger de s'égarer, & cette voye, disent-ils, est l'examen des Articles de la foy par l'Ecriture, qui est l'unique Règle que Dieu nous ait donnée pour décider les différens de Religion, & nous assurer de ce qu'il faut croire, tout le reste étant sujet à erreur.* C'est l'explication de la voye que nous proposons, qui est de prendre l'Ecriture sainte pour l'unique Règle de nostre foy. Il ajoute, *Mais parce que dans une matière de cette importance, il faut extrêmement éviter de se laisser éblouir par des paroles qui auroient plus d'apparence que de solidité, il est bon de s'informer plus exactement si*

ce chemin est aussi facile qu'on le représente, s'il ne s'y rencontre point d'obstacles qui empêchent de passer outre, & s'il n'est point d'une longueur si excessive, qu'on ne doive pas espérer raisonnablement d'arriver au bout, quelque diligence que l'on fasse; s'il est proportionné à tout le monde, & s'il n'y a personne qui ne puisse en y marchant fidèlement, arriver à la fin où il conduit. Voilà une autre conclusion contre nostre voye sous l'enveloppe d'un si, savoir qu'elle est d'une longueur si excessive qu'on ne doit pas raisonnablement espérer d'arriver au bout, quelque diligence que l'on fasse, & qu'au moins, elle n'est pas proportionnée à tout le monde. Il remplit en suite son chapitre d'objections & de difficultez qui aboutissent à détourner les hommes de l'Ecriture, & à leur faire comprendre qu'en effet c'est ce chemin infiny qui n'a point d'issue dont il avoit parlé, & cette voye d'une longueur si excessive, qu'on n'en peut jamais trouver le bout, quelque diligence que l'on fasse. Or cela veut dire, que selonc luy, la voye de s'assurer des articles de la foy par l'Ecriture est absolument inutile à tous les hommes, de quelque ordre qu'ils soient, & pour quelque vérité que ce soit. Car un chemin infiny qui n'a point d'issue, & dont la longueur est si excessive qu'on n'en peut jamais trouver le bout, quelque diligence qu'on fasse, est inutile également à tous, tant aux sçavans qu'aux ignorans. Et d'ailleurs, la plupart des difficultez qui le rendent infiny, selonc luy, se trouvant non dans quelques passages particuliers, mais dans l'Ecriture en général, il s'enfuit, qu'on ne sauroit s'assurer par ce moyen d'aucune vérité. Ainfi, voilà, selonc l'Auteur des Préjugés, l'Ecriture absolument inutile; & pour toutes sortes de personnes, & pour toutes sortes de vérités. En un mot, comme le titre de son chapitre le porte, c'est une voye ridicule, & impossible pour instruire les hommes, de la vérité.

Quelque préoccupation qu'il y ait dans l'Eglise Romaine contre la Réformation, je ne saurois croire qu'on n'y soit choqué d'une proposition si scandaleuse, & si peu Chrétienne. Car traiter l'Ecriture sainte qui est l'Oracle des Chrétiens, & la parole de Dieu, de voye ridicule, & la rejeter comme absolument inutile, & impropre à instruire les hommes de la vérité, sans distinction, sans limitation, autant pour les uns que pour les autres, autant pour une vérité que pour une autre, c'est ce me semble un nouvel Evangile, dont nous n'avions pas encore entendu parler; car jusques icy, l'on n'avoit rien dit de si fort, ou pour mieux dire, l'on ne s'étoit point encore porté à de tels excès. Nous avons lû dans Pamélius, & dans quelques autres, avec indignation & horreur, *Que l'Ecriture est un nez de cire, lequel on peut tourner de la manière qu'on veut, & qu'il est plus aisé de la détourner à des choses prophanes & impies, qu'il n'est aisé d'employer des demy-vers de de Virgile pour en composer des Epithalames.* Nous avons vû dans Pighius, & ailleurs, que l'Ecriture est une règle muette, un témoin muet, une chose morte & inanimée, une épée qui tranche des deux costez, & quelques autres expressions semblables, injurieuses à l'Ecriture; Mais personne, que je sache, n'étoit encore allé si avant que d'en faire une voye ridicule pour instruire les hommes de la vérité.

Pamel. ex
Quintino.
annot. 237.
in præscript
Tertull.
Pighius con-
tr. 3. Franci-
Cordub. de
Ecclef. cap.
82. Charron.
verit. 3. cap.
2. art. 8.

On fait assez dans le monde que ces Messieurs, du nombre desquels est l'Auteur des Préjugés, n'écrivent rien que dans un même intérêt, & dans un même esprit. Je puis donc, ce me semble, me servir fort raisonnablement, dans cette occasion, de ce que l'Auteur de la tradition du Nouveau Testament de Mons a écrit dans la préface, & l'opposer à l'Auteur des Préjugés, pour faire voir que l'esprit qui les anime, est un esprit inégal, qui souffle le froid & le chaud. Car voicy ce que porte cette préface; *On espère que non-seulement les ames les plus éclairées, mais même les plus simples y pourront trouver, (c'est-à-dire dans la traduction) ce qui sera nécessaire pour leur instruction, pourveu qu'ils la lisent dans une entière simplicité de cœur, & qu'ils s'approchent humblement du Fils de Dieu, en luy disant avec Saint Pierre, Seigneur, à qui nous te rendons gloire: C'est vous qui avez les paroles de la vie éternelle, & c'est vous seul qui nous les pouvez apprendre. Il faut venir à luy, comme ceux dont il est dit dans l'Evangile qui venoient pour l'entendre, & pour estre guéris de leurs maladies, Et plus bas, L'Ecriture Sainte est comme un grand fleuve, dit Saint Grégoire, qui a toujours coulé & qui coulera jusques à la fin des siècles. Les grands & les petits, les forts & les foibles, y trouvent cette eau vivante qui rejaillit jusques dans le Ciel, elle s'offre à tous, & elle se proportionne à tous, elle a une simplicité qui s'abaisse jusques aux ames les plus simples, & une hauteur qui exerce & qui élève les plus élevés. Tous y puisent indifféremment, mais bien loin de la pouvoir épuiser en nous en remplissant, nous y laissons toujours des abysses de science & de sagesse, que nous adorons sans les comprendre. Mais ce qui nous doit consoler dans cette obscurité, c'est que selon Saint Augustin, l'Ecriture Sainte nous propose d'une manière ay-sée, & intelligible, tout ce qui est nécessaire pour la conduite de nostre vie, qu'elle s'explique, & s'éclaircit elle-même, en disant clairement en quelques endroits, ce qu'elle dit obscurément en d'autres.*

Ce langage est bien différent de celuy qu'on tient dans le livre des Préjugés. L'un porte qu'on trouvera dans l'Ecriture tout ce qui est nécessaire pour l'instruction; & l'autre assure que la voye de l'Ecriture est ridicule, & impossible, pour instruire les hommes de la vérité. L'un déclare que l'Ecriture nous propose d'une manière ay-sée & intelligible, tout ce qui est nécessaire pour la conduite de nostre vie, qu'elle s'explique & s'éclaircit elle-même; & l'autre dit, qu'elle est un chemin d'une longueur si excessive, qu'on ne doit pas espérer raisonnablement d'arriver au bout, quelque diligence que l'on fasse. L'un la fait un moyen d'instruction, propre non seulement pour les ames éclairées, mais même pour les plus simples, pour les grands & pour les petits, pour les forts & pour les foibles; & l'autre en la faisant un chemin infini qui n'a point d'issue, la rend impropre non-seulement pour les simples, mais même pour les plus éclairés. L'un étend son usage jusqu'à tout ce qui est nécessaire pour l'instruction, & pour la conduite de la vie, & l'autre, en l'accablant de difficultés générales, la rend inutile à nous instruire des moindres vérités. Quel jugement peut-on faire de cette diversité, si ce n'est que le langage de ces Mis change selon la différence des tems, & des intérêts, comme on le leur a dit ailleurs. Quand il est question d'accréditer leur traduction du Nouveau Testament, ils parlent de l'Ecriture aussi avantageusement qu'il est

Préface du N.
T. de Mons.

possible d'en parler ; & quand il s'agit de combattre une Réformation faite par la règle de l'Ecriture , mais qui pourtant n'a pas le bon-heur de leur agréer , vous voyez ce qu'ils disent de cette même Ecriture. L'Ecriture ne sera donc , à-proprement parler , louable que dans l'intérêt de leur Traduction , & autant que cet intérêt durera , elle sera le recueil des divins enseignemens de nostre Maître , le Testament qui nous assure l'héritage de nostre Pere , la bonte de Jéhu Christ , qui tout assû qu'il est dans le Ciel , parle continuellement sur la terre , non-seulement la nourriture des ames saines & établies en la grace , comme le Corps du Fils de Dieu , mais encore la consolation des pécheurs , la lumière des aveugles , le remède des malades , & la vie des morts ; car ce sont les titres que luy donne la Préface ; mais dès que cet intérêt cessera , les louanges cesseront aussi , & ce ne sera plus qu'une voye ridicule , & impossible pour instruire les hommes de la vérité. Je voudrois donc bien savoir de ces Meilleurs , si c'est seulement dans la vue de leur Traduction , que Saint Cyrien , Saint Augustin , & Saint Grégoire , ont écrit ce que la préface nous en rapporte , ou si ces Pères ont considéré l'Ecriture en elle-même. Car si c'est le premier , ils ont oublié de nous dire qu'ils ne parloient par esprit prophétique que de cette traduction ; & si c'est le second , pourquoy nous ont-ils entretenus de cette admirable proportion de l'Ecriture aux grands & aux petits , aux forts & aux foibles , & de cette manière aysée & intelligible dont elle nous propose tout ce qui est nécessaire pour la conduite de nostre vie , puis que hors de la Traduction de Mons , c'est un chemin infiny qui n'a point d'issû , une voye ridicule , & impossible pour instruire les hommes de la vérité ?

Que peut dire l'Auteur des Préjugés , pour se garantir de cette manifeste contradiction qu'on decouvre entre luy & son confrère ? Dira-t-il que l'Ecriture est , à la vérité , un bon moyen pour instruire les hommes ; mais que ce n'est qu'avec les interprétations des Peres ? Mais l'Auteur de la Préface parle de l'Ecriture seule , séparée de l'interprétation des Pères , telle qu'est sa Traduction ; car il s'excuse de ce qu'il n'a pas fait un recueil de notes & d'éclaircissements tirez des Ecrits des Saints Pères , & il ne laisse pas de dire , que dans sa Traduction toute simple qu'elle est , non-seulement les ames les plus éclairées , mais aussi les plus simples , pourront trouver ce qui sera nécessaire pour leur instruction. Dira-t-il qu'il n'entend exclure de l'usage de l'Ecriture que les plus simples , & non les savans , pour l'instruction desquels il ne nie pas qu'elle ne soit un moyen tres-propre ? Mais outre que son confrère parle formellement de l'instruction des plus simples , pourquoy luy Auteur des Préjugés en-a-t-il fait une voye ridicule , & impossible , un chemin infiny qui n'a point d'issû , une voye qui est d'une longueur si excessive , qu'on ne peut espérer raisonnablement d'arriver au bout , quelque diligence que l'on fasse ? Dira-t-il quel'Ecriture doit estre jointe avec la tradition , & que sans la tradition , elle ne peut donner une instruction parfaite ? Mais la préface dit expressément , qu'on trouvera dans la Traduction ce qui sera nécessaire pour l'instruction. Dira-t-il qu'afin que l'Ecriture puisse instruire , il y faut ajoûter le sens de l'Eglise ? Mais la préface dit , que selon Saint Augustin , l'Ecriture propose d'une manière aysée & intelligible , tout ce qui est nécessaire pour la conduite de nostre

de nostre vie, & qu'elle s'explique & s'éclaircisse elle-mesme. Dira-t-il qu'afin que l'Ecriture soit capable de nous instruire, il la faut au moins lire par dépendance de l'Eglise, & la tenir de sa main ? Mais pourquoy ces Messieurs ont-ils donc voulu que le peuple lût leur Traduction, puisqu'ils ne font que des Docteurs particuliers & non l'Eglise ? Pourquoy, lors que des Prélats élevés aux premières dignitez en ont défendu la lecture par leurs Ordonnances, a-t-on vu des Ecrits imprimez soutenir, au-contraire, qu'il-y avoit en ces Ordonnances de la contravention. aux volontez & au commandement de Dieu, qui veut qu'on entende son Fils, & non pas qu'on supprime son Evangile ; de la contravention à l'Ecriture Sainte qui n'a été rédigée par écrit pour autre fin que pour être entendue & mise en pratique dans toutes les nations du monde ; de la contravention à tous les Conciles qui ont toujours pris la Sainte Ecriture pour juge de la créance de l'Eglise & des difficultez, & questions qui peuvent survenir en la doctrine de la foy & des mœurs ; de la contravention à tous les Saints Peres qui conseillent sur toutes choses aux fidèles de lire continuellement la parole de Dieu. Pourquoy a-t-on introduit deux hommes laïques paroissiens de S. Hilaire du Mont, se disant l'un à l'autre, *Que les Evêques ne nous peuvent pas ôter l'Evangile que Jesus Christ nous a donné, que Dieu parle à tout son peuple quand il luy dit, Si vous entendez aujourduy ma voix, n'endurcissez point vos cœurs. Qu'un Evêque ne nous ôte point les yeux pour nous empêcher de voir & de considérer nostre chemin, que nous voyons Jesus Christ nostre Sauveur, nostre Pasteur & nostre grand Evêque, qui marche devant nous en son Evangile. Que si un Evêque nous en veut détourner, si un Apôtre, si un Ange du Ciel nous vouloit fermer cette voye, s'il vouloit aller & nous conduire par une autre, il ne le faudroit pas croire. Pourquoy nous a-t-on fait voir ces deux paroissiens soutenir, Qu'il-n'y-a-rien de plus contraire à l'Evangile qu'une prohibition de lire & d'avoir l'Evangile, que le pain & la nourriture n'est pas plus nécessaire pour conserver la vie du corps que la parole de Dieu pour entretenir la vie de nos âmes. Que les Chrétiens ont un droit naturel qu'on ne leur peut ôter de s'instruire de la parole de Dieu, & de tâcher de l'entendre, & que les Ecritures Saintes ont été données à toute l'Eglise, & non pas seulement aux Evêques qui n'ont pas droit d'en priver les fidèles. Qu'est-ce que le Diable disent-ils, chercheroit s'il étoit visible & transfiguré en Ange de lumière, & en forme de Prédicateur dans la chaire de vérité, & quelle autre chose voudroit-il persuader aux fidèles, sinon que les fidèles doivent bien prendre garde à ne pas lire la sainte Ecriture, & à ne pas méditer nuit & jour sur les paroles de vie que l'Esprit de Dieu a dictées aux Prophètes, & que Dieu le Pere a données à son Fils pour en instruire son Eglise, & pour l'aretirer de la corruption du monde, afin de la rendre sainte & sans tache à son Pere qui la luy a donnée..... Jesus Christ étoit la parole de Dieu & vivoit de cette parole, & pour faire vivre son Eglise, il luy a donné sa parole en langue intelligible, & de sa propre bouche, & par ses disciples, Cherchez, dit-il, & examinez soigneusement les Ecritures, parce qu'elles portent témoignage de moy.*

C'est ainli qu'on parloit il-y-a quelque-tems, Jesus Christ avoit donné son Ecriture aux fidèles, avec commandement de la lire, de l'examiner soi-

Dialog. de
deux Paroiss.
de S. Hilaire
du Mont.
Dial. 1. Pag.

23.

Dial. 1. pag.

21.

Pag. 3.

Pag. 25.

Dial. 2. pag.

9.

Dial. 1. pag.

17.

gneusement, & de l'entendre. Elle étoit le Juge de la créance de l'Eglise, & des difficultez & des questions qui surviennent dans la doctrine de la foy & des mœurs. Les paroissiens l'employoient contre leurs Evêques, ils combattoient même leurs Ordonnances par des passages de cette Ecriture, ils soutenoient que l'usage en appartenoit à tous les Chrétiens par un droit naturel, & que de les en vouloir priver c'étoit faire l'action du Diable. Mais aujourduy, l'on ne parle plus de cette manière; car on nous dit, au contraire, que c'est une voye ridicule & impossible pour instruire les hommes de la vérité, un chemin infiny qui n'a point d'issuë & qui est d'une longueur si excessive, que quelque diligence qu'on fasse, on ne sauroit arriver au bout, & on tâche d'entasser difficultez sur difficultez, pour en rebuter les hommes, & pour en faire un labyrinthe plein de circuits & d'embarras, afin que dans la crainte de ces confusions, le monde se donne bien de garde d'y entrer.

Pour moy j'avouë franchement, que je ne compte rien en tout cela, Car si avant que de se pouvoir assurer d'un seul passage de l'Ecriture quel qu'il soit, il faut essuyer mille longueurs, & vaincre mille obstacles qui naissent de la question des livres Canoniques, de la conformité des versions avec les originaux, de la diverse manière de lire les passages, & de la différence des interprétations, comme l'Auteur des Préjuges le vent avec son exagération ordinaire, à quel propos donner au public une Traduction qui de la manière qu'elle a esté donnée & qu'elle a esté receuë, ne peut qu'elle ne soit sujetté à la plupart de ces difficultez; & cependant on la met entre les mains de tous, tant des ignorans que des savans, tant des simples que des éclairés, tant des femmes que des hommes. L'Eglise Romaine ne la point déclarée autentique, deux Evêques & un Docteur l'ont approuvée, mais deux Archevêques, & un Cardinal, l'ont défenduë, & l'on n'a pas laissé, nonobstant ces défenses, de soutenir que tout le monde la devoit lire, & que la défense contraire est un emportement, une nouveauté, une entreprise sans exemple, un pur attentat contre la liberté que Dieu a donnée à l'Eglise rachetée au prix du sang de son propre Fils, que c'est une usurpation & l'introduction d'une autorité tyrannique, qui n'a point été exercée dans l'Eglise jusqu'à ce jour.... & qu'on est obligé non-seulement de ne pas obeir à cette Ordonnance, mais même de l'avoir en horreur, & de luy résister autant qu'on peut. Que deviennent donc ces difficultez & ces embarras insurmontables qui empêchent selon l'Auteur des Préjuges, qu'on ne se puisse assurer d'un seul passage de l'Ecriture, par l'incertitude où l'on est de la fidélité des traductions; par l'ignorance où l'on est de la diverse manière de lire les passages, & par la nécessité de consulter les interprètes? Est-ce qu'on a voulu tout-exprés engager le peuple dans un chemin infiny & qui n'a point d'issuë, & dans une voye ridicule, & impossible pour s'instruire de la vérité; ou bien est-ce qu'on ne s'est point proposé dans cette traduction de l'instruire des vérités de la foy, mais seulement de satisfaire sa curiosité, & de luy faire lire de beau françois? L'Auteur des Préjuges reconnoît donc, s'il luy plaist, que la chaleur de la dispute l'a emporté au-delà des bor-

nés de la droite raison & du respect qu'il doit à la parole de Dieu, & que nous voulant faire de la peine, il s'en est fait à luy-mesme, & à ses amis; car si ce qu'il a mis en avant étoit véritable, on auroit sujet d'accuser ceux qui ont donné la traduction de Mons d'imprudence & de témérité. Et il ne serviroit de rien de dire, qu'on l'a donnée à des personnes déjà instruites des vérités que l'Eglise croit, qui en pourroient recevoir une confirmation & un accroissement de foy, par la conformité qu'elles y trouveront avec les doctrines de l'Eglise, & qu'il n'est pas nécessaire pour cela de passer par toutes ces difficultez que l'Auteur des Préjugez a marquées, puisque la seule conformité avec les doctrines de l'Eglise suffit pour assurer que c'est véritablement la parole de Dieu. Je dis que cette réponse ne satisfait pas; car outre que c'est faire injure à la parole de Dieu que de vouloir faire dépendre son efficace sur nos ames, de la conformité qu'elle a avec la doctrine de l'Eglise, au lieu qu'au contraire, l'efficace de la doctrine de l'Eglise doit dépendre de la conformité avec la parole de Dieu, outre cela, l'Auteur de la préface dit expressément *que les ames les plus simples pourront trouver dans sa traduction ce qui sera nécessaire pour leur instruction.* Il ne dit pas ceux qui seront déjà instruits de ce que l'Eglise enseigne, mais il dit, *les plus simples*, il ne dit pas qu'ils seront confirmés dans l'instruction qu'ils avoient déjà, mais *qu'ils y trouveront ce qui sera nécessaire pour leur instruction.* Et ailleurs, il dit, *que la parole de Dieu, c'est-à-dire dans sa traduction, car c'est sur le sujet de la traduction qu'il parle, est la lumière des aveugles & la vie des morts*, ce qui signifie qu'elle donne par elle-mesme les premières impressions de la vie spirituelle. Aussi n'est-ce pas dans la vue de la connoissance que les simples peuvent avoir de la doctrine de l'Eglise Romaine, qu'on a publié cette traduction, si nous en croyons les paroissiens de S. Hilaire du Mont; mais au contraire, dans la vue de l'ignorance où l'on les entretient. Car voicy comme ils parlent; *Nostre Seigneur disoit, j'ay pitié de ce peuple, car ils n'ont pas de quoy manger, & vous voyez la plainte que fait le Prophete, Les peuples ont demandé du pain, & il n'y avoit personne pour leur en donner. Ce seroit peu si l'on se contentoit de ne leur donner pas le pain de l'Evangile, on ne veut pas permettre qu'ils le prennent, & s'ils le prennent on le leur tire des mains. On ne les instruit point, & l'on veut empêcher qu'ils ne s'instruisent eux-mêmes par la parole de Dieu, & que la Prophétie s'accomplisse, Erunt omnes docibiles Dei.*

Dial. 2. pag. 23.

On a crû devoir faire ces premières réflexions, pour faire voir l'injustice, & l'inégalité de ces gens à qui nous avons affaire. *Nihil est*, dit Cicéron, *quod minus ferendum sit quam rationem vita ab altero repescere eum qui non possit sua reddere.* Cependant, après avoir un peu pacifié ce mouvement impétueux de l'Auteur des Préjugez, je ne laisseray pas de justifier nos Péres touchant le principe sur lequel ils ont fait leur Réformation.

Je dis donc prémièrement, qu'ils ne pouvoient pas dans l'état où étoient les choses, prendre l'Eglise de leur tems pour la Règle de leur foy, sans renoncer au sens commun. L'Eglise de leur tems, ou pour mieux dire ce qu'on appelloit l'Eglise, étoit composé de trois sortes de personnes, la Cour de Rome, les Prélats, & autres Ecclésiastiques, & le peuple. La

Cour de Rome étoit la source de tout le mal, c'étoit elle qui avoit répandu les erreurs , & les superstitions dans toute l'Eglise Latine , ou qui du moins , les avoit fomentées & soutenues lors qu'elles avoient pris naissance ailleurs. Ces usurpations & le desordre de son gouvernement étoient une des plaintes de nos Peres. Il s'agissoit de ses principes , de ses maximes , & de quelques décisions de foy qu'elle avoit fait passer dans les Conciles servilement soumis à ses volontez , & à ses intérêts. Elle étoit donc partie formelle dans cette affaire , évidemment intéressée , & par conséquent incapable d'en juger. Il est vray qu'elle se disoit la Mère & la Maîtresse de toutes les Eglises , & qu'une de ses prétentions étoit l'infailibilité en la foy. Mais cela mesme étoit une des erreurs dont nos Peres demandoient la correction , quelle apparence des'en rapporter à elle-mesme. Adrien sixième reconnût une bonne partie des desordres de cette Cour , dans ses instructions au Nonce qu'il envoya à la diète de Nuremberg , comme nous l'avons déjà veü , & la voix générale de toute l'Eglise qui demandoit depuis long-tems une Réformation *in capite & membris* les publioit assez pour n'en pouvoir pas douter. D'ailleurs , la Cour de Rome s'étoit si hautement & si fortement déclarée contre la Réformation , qu'on n'en pouvoit plus rien espérer. Et pourquoy nos Peres l'auroient-ils prise pour la Règle de la foy , puisqu'ils ne seulement l'Eglise Gallicane qui vit en communion avec elle , soutient qu'elle ne l'est pas , mais que l'expérience mesme de plusieurs siècles montre fort évidemment qu'elle ne le peut être. Tertullien devenu Montaniste ne témoigne-t-il pas qu'Eluthère Evêque de Rome avoit receu les Prophéties de Montanus , de Priscille & de Maximille , & qu'il avoit déjà expédié des lettres de communion aux Eglises d'Asie , & de Phrygie , qui étoient Montanistes , & que ces lettres eussent eu leur effet , sans que Praxeas les luy fit révoquer , en rapportant des choses fausses touchant ces Eglises , & leurs Prophètes ? Et le sixième Concile universel n'a-t-il pas condamné le Pape Honorius comme hérétique Monothélite , avec Sergius Patriarche de Constantinople , & quelques autres ? Je sçay que quelques-uns ont dit , que le Concile s'étoit trompé dans le fait , touchant Honorius ; mais sans entrer dans cette question , sur laquelle il est certain qu'ils se trompent eux-mêmes , comme l'a reconnu depuis peu le P. Louis Thomassin Prestre de l'Oratoire dans sa Dissertation sur le sixième Concile. C'est assez que le Concile ait condamné Honorius comme hérétique , & qu'il ait prescrit son nom & sa mémoire. Car cette condamnation , de quelque manière qu'elle soit arrivée , est une autentique déclaration qu'un Concile général a faite que les Papes peuvent errer , & par conséquent qu'ils ne sont pas la Règle de la foy. Et il ne sert de rien de dire , comme fait le P. Thomassin , qu'Honorius n'a erré qu'en qualité d'homme particulier , & non comme Pape , ou que pour mieux dire , il n'a pas erré , mais qu'il a voulu seulement user de *dispensation* pour procurer la paix à l'Eglise , qui se déchiroit sur la question s'il y a deux volontez , & deux opérations en Jesus Christ , ou s'il n'y-en a qu'une , & qu'il desiroit qu'on gardast le silence sur ce sujet. De quelque côté qu'on se tourne , il s'ensuivra toujours de cet exemple d'Honorius , que

Tertull. advers. Prax.
cap. 1.

les Pontifes Romains ne sont pas la Règle de la foy. Car pour en faire la Règle de la foy, il ne suffit pas de les exempter d'erreur, ni en qualité de Papes, ni mesme en qualité d'hommes particuliers, il faut encore qu'ils soient toujours en état non de fomenter ou d'entretenir l'hérésie, mais, au-contraire, de s'y opposer, de la condamner lors qu'elle fait des progrès, & de maintenir la vraie foy. Or c'est-ce qu'on ne sauroit dire d'Honorius, à l'égard de l'hérésie des Monothélites. Cette hérésie ravageoit tout l'Orient, les Patriarchats d'Orient en étoient infectez, l'Empereur Héraclius l'avoit établie par un Edit public, un Concile mesme tenu à Constantinople l'avoit confirmée, soit donc qu'on dise qu'Honorius a embrassé l'hérésie en qualité d'homme particulier, soit qu'on dise que par une fausse *dispensation* il a voulu seulement imposer silence aux Orthodoxes, de quelque manière qu'on le prenne, il est manifeste, qu'il n'étoit point en état en qualité de Pape, d'arrêter le cours de l'hérésie, ni de secourir la vraie Foy. Car quelle apparence que comme Pape il se fust condamné luy-mesme comme homme particulier; ou qu'en qualité de Pape, & comme on parle, *ex cathedra*, il eust publié la vérité qu'il falloit tenir, pendant que son sentiment particulier étoit qu'on la tût, & qu'on la supprimast. C'est donc une moquerie de faire une Règle de foy, d'un tel Pape, qui par son hérésie particulière, ou par son imprudente *dispensation* ne pouvoit qu'il ne laissast triompher le Monothélisme : Et ce n'en seroit pas moins une, si l'on prétendoit que l'Eglise de Rome fust une vraie règle de foy, pendant que de tels Papes sont à sa teste, puis qu'elle ne peut rien faire sans-eux, & qu'ils la rendent incapable de défendre la vérité.

Je passe sous silence beaucoup d'autres choses, qui sont voir sensiblement la fausseté de cette prétention de Rome, comme sont les cheutes de Marcellin & de Libérius, les décisions contradictoires de plusieurs Papes, leurs inégalitez, leurs caprices, leurs jugemens intéressés, & je ne say combien d'autres caractères incompatibles avec une véritable Règle de foy. Il suffit de savoir que cette prétention n'a jamais été receüe publiquement en France, & que nos Roys & nos Parlemens sy sont toujours tres-fortement opposés.

Quant aux Prélats & aux autres Ecclésiastiques, après les tristes descriptions qu'on nous a faites de leur état du tems de nos Pères, & plusieurs siècles mesmes auparavant, il n'y a pas d'apparence qu'on puisse encore, avec quelque ombre de raison, les proposer comme une juste règle de foy, de quelque manière qu'on les considère, soit en général, soit en particulier, soit séparés, soit assemblés. L'ignorance, la négligence des choses spirituelles, l'enfoncement dans les vices, l'amour excessif du monde, & en un mot, ce que nous avons veu d'eux, ne nous permettent pas de croire qu'il s'en falust fier absolument à leur parole, sur le sujet de la Réformation. Ils avoient donné trop de marques qu'ils étoient sujets à l'erreur, puis que la plupart des choses qu'il-y-avoit à réformer venoient d'eux, ou de ceux qui les avoient précédés. Et outre qu'ils étoient eux-mesmes parties formelles dans cette affaire, s'agissant des plaintes qu'on faisoit d'eux, & qu'ils étoient

engagez à soutenir les superstitions dans lesquelles ils entretenoient le peuple, on n'ignore pas qu'ils avoient une dépendance servile de la Cour de Rome à laquelle ils étoient liez par serment, & qu'ils ne se mouvoient, ne parloient, n'agissoient que selon les inspirations, & ses ordres, comme l'expérience l'a justifié dans le Concile de Trente. Enfin, les Prélats étoient des hommes, & des hommes qui avoient fait tomber l'Eglise dans cette corruption lamentable, dont nos Pères cherchoient de sortir, comment pouvoient-ils en prendre pour une Règle infaillible ?

Pour ce qui regarde le peuple, si l'Auteur des Préjugés est aussi, comme on le dit, l'Auteur du Traité de la Perpétuité, il voudroit peut-être bien nous le faire passer pour infaillible, & nous le donner pour Règle de nostre foy. Mais on luy a déjà fait voir assez souvent, qu'il se trompe dans son opinion. En effet, qu'y a-t-il de plus facile à se tromper, & de plus enclin aux abus & aux superstitions, qu'un peuple, & sur-tout, un peuple ignorant des mystères de l'Evangile, tel que l'étoit depuis long-tems celui de l'Eglise Latine ? Comment un peuple qui devoit luy-mesme se défaire des fausses préoccupations dont on l'avoit imbu, pouvoit-il servir de règle à une réformation.

Mais, dira-t-on, s'il n'y avoit rien dans le corps de l'Eglise capable de régler la foy, pourquoi vos Pères ont-ils demandé un Concile qui pût entendre leurs plaintes, & y apporter du remède ? Je répons, que nos Pères ont demandé un Concile, non comme celui de Trente, composé des créatures du Pape, qui attendoient le Saint-Esprit venant de Rome dans une male, comme des Catholiques Romains le leur ont reproché ; mais un Concile libre où ils espéroient encore que Dieu présideroit, & que sa parole seroit écoutée. Ils le demandoient non comme une Règle de foy, pour soumettre aveuglément leur conscience à tout ce qui y seroit déterminé ; car ils favoient bien qu'ils ne devoient cette soumission qu'à Dieu ; mais comme un moyen humain ordinaire dans l'Eglise, que la charité Chrétienne, & l'amour de l'ordre, leur faisoit désirer, afin d'essayer si par cette voye on ne pourroit point rétablir la pureté de l'Evangile dans l'Occident, par la voye de l'Ecriture. J'avoue qu'il-y-eust eû de la difficulté dans le choix des personnes ; mais si pourtant on eust voulu y procéder sincèrement, & dans la crainte de Dieu, sans y faire entrer les intérêts de la chair & du sang, les difficultez n'étoient pas insurmontables. La passion, l'aigreur, l'esprit de party ne s'étoit pas encore généralement répandu par tout, on ne s'étoit pas encore affermy dans l'erreur comme on fit depuis. Tout ce qu'il-y-avoit de gens éclairés reconnoissoient la nécessité d'une réformation, & la souhaitoient. Il-y-avoit donc encore lieu à demander un Concile libre, & ceux qui savent l'histoire, n'ignorent pas que pour éluder cette demande qui paroïssoit à tout le monde si juste & si raisonnable, il falut que la Cour de Rome employast tout ce qu'elle avoit de plus profond, & de plus imperceptible dans sa politique. Mais quoy qu'il en soit, il-y-a grande différence entre un Concile qui se fôûmet luy-mesme, & qui se règle par la parole de Dieu, & une règle de foy. Nos Pères pouvoient demander le premier, & espérer de l'obtenir, bien

que l'état de l'Eglise d'alors fust extrêmement corrompu ; car il-y-avoit encore de bon desurs, qui eussent sans doute, produit quelque effet, s'ils n'eussent été étouffez, ou détournéz. Mais il ne s'ensuit pas delà, qu'ils pussent en aucune manière que ce soit, prendre cette Eglise pour la règle souveraine & infaillible de leur Religion.

Il n'y auroit pas plus de raison à dire qu'ils se devoient tourner du côté de la Tradition que le Concile de Trente a élevée à un mesme degré d'honneur & d'autorité que l'Ecriture. Nous verrons bien-tôt ce qu'il en faut croire. Il suffit de dire icy, qu'encore que la plupart des traditions Romaines soient nouvelles, comme les Protestans l'ont souvent démontré, si est-ce que dans le siècle de nos Pères, qui étoit comme l'égout des précédens, il-n'y-avoit presque aucune erreur, ni aucune superstition quelque grossière qu'elle fust, qu'on ne tâchast de la défendre, sous prétexte de tradition. Ainsi, bien-loin que la tradition pût servir de Règle, elle devoit elle-mesme estre corrigée, & réglée selon la maxime de Jesus Christ, *Au commencement il n'en étoit pas ainsi.*

Quant aux anciens Pères, j'avoué que leurs Ecrits peuvent estre d'une grande utilité aux savans, & leur fournir beaucoup de lumières ; mais ils n'ont pourtant pas assez d'autorité pour servir de Règle de foy. Les Pères étoient des hommes sujets à l'erreur, aux préoccupations, & aux surprises, aussi-bien que les autres hommes, & il n'en paroist que trop de marques dans leurs Ecrits. Ils se sont eux-mesmes soumis à l'autorité de l'Ecriture. Ils l'ont appelée *la balance & la règle exacte de toutes choses, l'ancr certain, & le soutien de la foy.* Ils ont pris, dans leurs controverses, Jesus Christ parlant dans son Evangile, pour Juge. Ils ont exhorté leurs Auditeurs & leurs lecteurs à ne les croire qu'aurant que leurs paroles se trouveroient établies par des preuves tirées de l'Ecriture. Ils ont dit, qu'ils ne se mettoient pas en peine *du témoignage des hommes, mais qu'ils confirmoient ce qu'ils disoient par la voix de Dieu, qui étoit la plus certaine de toutes les démonstrations, ou pour mieux dire, la seule démonstration.*

Chrysost.
hom. 13. in
1. Cor.
Athanaf. in
synops.
Optat. lib. 5.
Cyrill. Hier.
ros. illum.
cat. 4.
Clem. Alex.
strom. lib. 7.

Il est donc constant, que nos Pères ne pouvoient prendre d'autre règle de foy, ni d'autre principe de Réformation que l'Ecriture. En effet, l'Ecriture est la parole de Dieu, la Loy de nostre souverain Maître, selon laquelle nous devons tous estre jugez, Pasteurs & peuples, grands & petits, ignorans & savans. Elle contient le fond de la révélation divine, hors de laquelle il n'y-a ni foy, ni bonne conscience, ni repos d'esprit, ni espérance de salut, & si l'on vouloit considérer les choses avec un peu plus de soin qu'on ne fait d'ordinaire, je suis persuadé qu'on ne nous feroit point de querelle sur cet article. Tous les Chrétiens sont d'accord que l'unique source des mystères qu'il faut croire pour estre sauvé, est la parole de Dieu, & que l'unique règle de nostre service, est sa volonté. C'est une maxime sur laquelle il n'y-a point de contestation entre nous & ceux de l'Eglise Romaine ; car ils savent, avec nous, que *la foy est de luy de la parole de Dieu, & que c'est en vain qu'on honore Dieu, quand on suit les commandemens des hommes.* Tout nostre différent ne consiste qu'à savoir où est cette parole, & cette volon-

Rom. 10.
Matth. 23.

ré; nous la rétréignons à l'Ecriture, nos averfaires l'étendent plus loin; car ils veulent qu'on la trouve dans les traditions, dans les Ecrits des Pères, dans les décisions des Papes, dans les déterminations des Conciles, & dans tout ce qu'on appelle la voix & la créance de l'Eglise, non-seulement entant que ces choses sont conformes à l'Ecriture, mais aussi entant qu'elles vont au-delà de l'Ecriture.

Mais quant aux décisions des Papes & des Conciles, nos averfaires, avoient eux-mêmes, que Dieu ne leur accorde point de révélation nouvelle, & immédiate, qui leur découvre de nouveaux objets de foy, ou de nouvelles manières de le servir, & que depuis Jesus Christ & ses Apôtres, Dieu n'a point fait aux hommes, ni dans ces derniers siècles, ni dans les précédens, de semblables révélations. *Il est certain*, dit Monsieur du Val, rapporté par Monsieur Arnaud dans sa seconde lettre, *que le Saint Esprit n'assiste point le Pape dans les décisions des points de foy, par une immédiate & expresse illumination, tant parce que cette illumination seroit miraculeuse, & qu'il n'y a nulle nécessité d'établir un tel miracle, que parce que nul Pape n'a jamais éprouvé que lors qu'il veut désirer quelque point, il soit expressément & immédiatement illuminé par le Saint Esprit. Le Concile aussi, ajoute-t-il, n'a point de semblable illumination, & n'en a jamais eue. Et si quelqu'un l'a voit eue, s'auroit été, sans doute, le premier de tous, que les Apôtres célébrèrent dans Jérusalem, en un tems où le Saint Esprit descendoit visiblement sur les Fidèles. Et cependant, les Apôtres, dans ce Concile, ne déterminent point le différent touchant les cérémonies légales, par une expresse & immédiate illumination; mais par une longue discussion & recherche. C'est donc une chose hors de doute, qu'il n'y a point de révélation nouvelle, & immédiate dans l'Eglise, & que la révélation cessa en Jesus Christ, & en ses Apôtres. D'où il s'ensuit évidemment que tout ce qu'on trouve soit dans les décisions des Papes, soit dans les définitions des Conciles, soit dans les Ecrits des Pères, soit dans la créance de l'Eglise, soit dans ce qu'on appelle la tradition, en un mot, dans tout ce qui nous vient de la bouche, ou de la main des hommes, quelque nom qu'on luy puisse donner, n'est la parole de Dieu, qu'entant qu'il se trouve conforme à cette révélation de Jesus Christ, & de ses Apôtres.*

Or cela étant ainsi, comme il l'est sans difficulté, comment peut-on s'assurer de cette conformité, qu'en rapportant & comparant toutes ces choses à l'Ecriture? On dir qu'il ya de certains articles de cette révélation, que les Apôtres ont confiez de vive voix seulement à leurs successeurs, & qui de main en main ont passé jusqu'à nous. Mais, outre que cela même est un fait d'histoire, duquel on ne peut avoir aucune certitude de foy, & sur lequel, par conséquent, on ne peut rien établir de ferme, quel caractère assuré peut-on donner pour reconnoître ces prétendues traditions Apostoliques, ou pour discerner les véritables, quand il y en auroit d'avec les fausses? Dès la naissance du Christianisme, les hérétiques, comme on le voit dans Saint Irénée, disoient pour accréditer leurs erreurs, qu'il y avoit des mystères secrets que les Apôtres avoient enseignez non à tous en commun, mais en particulier aux parfaits. Papias, de-même, comme le témoigne Eusebe, avoit

Duvallius de
supr. summi
Pontif. pot.
part. 2.
quæst. 5.

Iren. lib. 3.
cap. 2-3.

fait un recueil de fables, & de doctrines nouvelles, sous le titre de traditions non-écrites, qu'il avoit apprises de la bouche de ceux qui avoient vu les Apôtres, & converti familièrement avec-eux. S. Irénée parle d'une certaine tradition, qui passoit de son tems pour constante dans l'Asie, comme venant immédiatement de l'Apôtre S. Jean, sçavoir, que Jesus Christ avoit enseigné apres sa quarantième année, ce qui est pourtant aujourd'huy tenu pour faux par tous les Chronologues. On ne tient pas moins fausse l'opinion des Millénaires que plusieurs anciens Pères ont approuvée, & soutenue comme une tradition venant des Apôtres. Les Eglises d'Asie qui vouloient qu'on célébrât la feste de Pasque précisément le quatorzième jour de la Lune après l'Equinoxe du Printems, se vantoient pour cela, de la tradition de S. Jean, & de S. Philippe, & les autres Eglises soutenoient, au-contraindre, par la tradition Apostolique, qu'il la faisoit célébrer le Dimanche de la résurrection du Seigneur. Les Grecs, les Nestoriens, les Abyssins, les Latins, les Arméniens ont leurs traditions contraires; car la tradition change de face, & de forme, à mesure qu'elle change de nation; les uns tiennent pour tradition la nécessité de trois immersions au Baptême, & celle de l'usage du pain levé au Sacrement de l'Eucharistie; les autres s'en moquent, & les rejettent. Les-uns croient, par tradition, un Purgatoire, les autres ne le croient pas. Les-uns par tradition, circoncissent leurs enfans; les autres ont en horreur cette pratique, comme étant un reste du Judaïsme. Les uns jeûnent, par tradition, le Samedi; les autres ont ce jeûne en exécution. Les-uns, par tradition, sacrifient encore des Agneaux à la façon des Juifs, les autres détestent cet usage. Qui peut dans une si grande confusion, dire au juste cela est Apostolique, cela ne l'est pas? D'ailleurs, il-y-a beaucoup de traditions anciennes, que l'usage public autorisoit autrefois, & que le tems a tellement abolies, qu'il n'en reste plus aucune ombre parmy les Latins, comme celle de ne baptiser, hors le cas de nécessité, qu'aux festes solennelles de Pasques & de la Pentecoste, de donner aux baptisez du lait & du miel, d'administrer l'Eucharistie aux petits enfans apres le Baptême, de prier debout, les jours de Dimanche & depuis Pasque jusqu'à la Pentecoste, de célébrer l'Eucharistie au soir les jours de Jeûne, d'emporter chacun chez-loy une partie du pain de la communion, de distribuer le calice à tous les fideles communicans, de prendre la communion, non à genoux, mais debout, de se baiser mutuellement avant la communion; & plusieurs autres, que les Latins ont abrogées. D'autre part, combien-y-a-t-il de traditions Latines, que l'usage de l'Eglise Romaine autorise aujourd'huy, dont on ne trouve aucune trace dans l'Eglise primitive, & qui par là, se découvrent visiblement nouvelles, & par conséquent fausses, & non Apostoliques comme le culte des Images, l'invocation des Saints, la transsubstantiation, l'adoration de l'Eucharistie, l'usage des Autels, celui des cierges ou des luminaires, les Messes sans communicans, le service divin en langue non entendue du peuple, la souveraine autorité de l'Eglise de Rome sur les autres Eglises, la Confession auriculaire, le nombre des sept Sacremens, & tant d'autres que la première Eglise qui appro-

Euseb. lib.
3. cap. 33.
Iren. lib. 2.
c. 39.

che le plus des Apôtres n'a point connuës, comme on l'a souvent justifié, d'où il s'ensuit, qu'elles ne sont point Apostoliques, ni ne descendent de cette unique & dernière révélation hors de laquelle il n'y a point de parole de Dieu. Il n'y a donc rien de plus mal-propre à être une Règle de foy que cette prétendue tradition, qui ne s'établit sur aucun fondement assuré, qui sert de prétexte aux Hérésies, qui embrasse le pour & le contre, qui change selon les lieux, & les tems, & à la faveur de laquelle on peut défendre les plus grandes absurditez, en disant simplement que ce sont des traditions que les Apôtres ont laissées de vive voix à leurs successeurs. En un mot, si l'on veut que nous croyons un mystère de foy divine, si l'on veut que nous pratiquions un culte avec persuasion qu'il est agréable à Dieu, il faut nous faire voir que ce mystère & ce culte procède de la révélation de Jesus Christ, & de ses Apôtres; car hors de là tout ce qui est dans le monde est humain, puisq. depuis Jesus Christ & ses Apôtres il n'y a point eu de révélation comme on en demeure d'accord. Or on ne peut nous le faire voir que par deux voyes, ou par celle de l'Ecriture en nous montrant que ces mystères & ces cultes luy sont conformes, ou par celle de la transmission de vive voix. Mais quant à cette transmission de vive voix, bien-loin qu'on en puisse avoir une certitude divine, qu'on n'en sauroit mesme avoir une humaine, par les raisons que je viens d'alléguer qui sont, que dès le commencement du Christianisme les hérétiques s'en sont vantez, & qu'on ne les en a pas crus, que les Orthodoxes mesmes s'y sont trompez l'alléguant en des choses fausses & vaines, que les siècles suivans ont réjettées, que les Eglises Schismatiques l'allèguent contre les Latins, & les Latins contre les Schismatiques, sans être mieux fondez les uns que les autres, que l'Eglise Romaine la met en avant pour des choses nouvelles que les premiers siècles n'ont point connuës. Il ne reste donc que la voye de la conformité avec l'Ecriture, de laquelle nous convenous tous que ce qu'elle contient est la révélation divine.

CHAPITRE IX.

Examen des objections que l'Auteur des Préjuges fait contre l'Ecriture.

Préjuges
chap. 14.

MAIS cette voye de l'Ecriture, selon l'Auteur des Préjuges, est infinie, ridicule, impossible, elle a des embarras & des longueurs dont on ne sauroit venir à bout, quelque diligence qu'on fasse. Le principe, dit-il, des Calvinistes, enferme toutes ces maximes sans lesquelles il ne peut subsister. 1. Que l'Eglise n'est pas infallible dans ses décisions touchant la foy. 2. Que les traditions ne font aucune partie de la règle de la foy. 3. Que l'Ecriture con-

sient généralement sous les points de foy, & qu'ainsi ce qui n'est point contenu dans l'Ecriture ne peut être de foy. 4. Quelle les contient clairement, & d'une manière proportionnée à l'intelligence de tout le monde. Ainsi, la certitude de cette voye, & l'espérance qu'on en peut raisonnablement concevoir dépend de la certitude de ces maximes, Sur cela, il faut remarquer qu'il ne met pas en question si l'Ecriture est divine ou non, mais que supposant qu'elle l'est, il dit seulement, Qu'il nous faut demander des passages formels & décisifs qui prouvent ces quatre propositions, & que quand on en proposera quelqu'une, il faudra 1. s'assurer s'il est tiré d'un livre Canonique, & pour cet effet, examiner la question des livres Canoniques, & voir par quelles règles on les connoît. 2. s'assurer si ce passage est conforme à l'Original, & pour cet effet, consulter les originaux. 3. s'assurer s'il n'y a point de diverses manières de le lire, qui en affoiblissent la preuve. 4. Qu'il faudra voir avec application le sens du passage, pour ne luy donner pas une trop grande étendue, & pour ne se laisser pas éblouir à l'apparence. 5. Qu'il faudra voir s'il n'y a point d'expressions semblables, ou de passages contraires, qui obligent de prendre ce passage en un autre sens. 6. Qu'il faudra consulter les Interprètes de l'un & de l'autre party, & savoir ce qu'ils disent sur ce passage. 7. Qu'en suite, il faudra venir à la distinction des points fondamentaux, & non-fondamentaux, & la prouver par l'Ecriture. 8. Qu'il faudra examiner les passages que chaque secte produit en sa faveur. 9. Qu'enfin, après-tout cela, il faudra qu'un homme se défie de ses propres lumières, & de sa mémoire, laquelle laissant échapper les premières raisons, & n'en conservant qu'une idée confuse, ne permet plus qu'on en puisse faire des jugemens justes. Il conclut de là, que ce chemin est non seulement interrompu par des obstacles & des barrières insurmontables; mais qu'il est d'une longueur si peu proportionnée à l'esprit des hommes, qu'il est évident que ce ne peut-être celui que Dieu a choisi pour les instruire des vérités par lesquelles il les veut conduire au salut. Car, dit-il, si eux-mêmes qui font profession de passer toute leur vie dans l'étude de la Théologie doivent juger cet examen au-dessus de leurs forces, que sera-ce de ceux qui sont obligés de donner la plus grande partie de leur tems à d'autres occupations? Que sera-ce des Juges, des Magistrats, des Artisans, des labourers, des soldats, des femmes, des enfans qui ont encore le jugement foible? Que sera-ce de ceux qui n'entendent mesme aucune des langues dans lesquelles la Bible se trouve traduite? Que sera-ce des aveugles qui ne sauroient lire? Que sera-ce de ceux qui n'ont aucune lumière, ni aucune ouverture d'esprit? Comment tous ces gens-là pourront-ils examiner tous ces points, dont il est évident, néanmoins, que la discussion est nécessaire pour se déterminer raisonnablement?

Il est aisé de voir que tout cet amas d'objections & de difficultez, que l'Auteur des Préjugés a proposées contre la voye de l'Ecriture, aboutit à conduire les hommes à l'autorité de l'Eglise Romaine, afin qu'on s'y soumette comme à une Règle souveraine, & infaillible. Mais comme le point de l'autorité Souveraine de cette Eglise n'est pas un de ces premiers principes que la lumière naturelle dicte à tous les hommes, puisque de treute

parties de nostre monde connu , il-y-en-a pour le moins vingt-neuf qui ne le reconnoissent pas , & qu'on ne peut dire aussi que ce soit une des premières & communes notions du Christianisme , puis que de tous ceux qui font profession d'être Chrétiens, il-y-en-a les trois quarts qui le rejettent, l'Auteur consentira , s'il luy plaist, que nous luy demandions d'abord, sur quels fondemens il veut établir ce point, afin que nous le recevions comme un point de foy divine ? Je dis de foy divine, car si on ne le tenoit que de foy humaine, il voit bien luy-mesme qu'on ne pourroit aussi croire que de foy humaine les choses que l'Eglise Romaine enseigneroit en vertu de son autorité, puisque les choses qui dépendent d'un principe ne peuvent faire sur nous d'autre impression que celle que leur principe y-a faite. Afin donc que je croye de foy divine ce que l'Eglise Romaine m'enseignera par son autorité, il faut que je croye aussi de foy divine son autorité. Jusques-là nous n'aurons pas, ce me semble, de contestation.

Voyons donc sur quels fondemens de foy divine il prétendrait établir cette proposition, *L'autorité de l'Eglise Romaine est souveraine, & infail-
ble.* On ne le peut que par trois moyens, le premier est, par une révélation nouvelle que Dieu nous fasse de cette vérité ; le second, en montrant que c'est un des articles contenus dans la révélation des Apôtres, & le troisième, en faisant voir des caractères de Divinité, & d'infailibilité, imprimez dans l'Eglise Romaine mesme en la mesme manière que chaque chose se prouve soy-mesme par des marques qui la distinguent ; & c'est ainsi que nous prétendons que l'Ecriture se fait reconnoître Divine. Le premier de ces moyens est nul , puisqu'on demeure d'accord que depuis Jesus Christ & ses Apôtres, il-n'y-a point eu de nouvelle révélation, & qu'il n'en faut point attendre. Le second seroit propre, & il suppose nécessairement un recours ou à la tradition, ou à l'Ecriture ; car il n'y a que ces deux canaux dans lesquels on puisse aller chercher la révélation des Apôtres. Mais celui de l'Ecriture nous est interdit par l'Auteur des Préjugez, à cause des difficultés insurmontables qu'il-y décrouvre. *C'est, dit-il, un chemin plein d'ob-
stacles & de barrières, & ceux-mêmes qui font profession de passer toute leur vie
dans l'étude de la Théologie, doivent juger cet examen au-dessus de leurs forces.* Il faut donc se contenter de la voye de la tradition. Mais avant que de s'en pouvoir servir, il faut être premièrement assuré, & assuré de foy divine ; que ce que la tradition contient est descendu de la révélation de Jesus Christ, & des Apôtres, ou du moins, que ce point particulier de l'autorité de l'Eglise Romaine, au-cas qu'il s'y trouve, en sera procédé, que les Apôtres l'auront transmis de vive voix à leurs successeurs ; & que leurs successeurs l'auront reçu & transmis à leurs descendans, au mesme sens & tout de mesme que les Apôtres le leur auront donné. Si on n'est assuré de cette transmission, tout ce qu'on bâtera sur elle sera incertain, & si on n'en est assuré de foy divine, on ne le sera pas non-plus de ce qu'on bâtera sur elle, Or comment en peut-on être assuré ? On n'a plus cette vive voix des Apôtres pour nous la représenter, il s'en faut rapporter à des témoignages. Sera-ce donc l'Eglise Romaine qui nous en assurera ? Mais son autorité

divine & infaillible est encore en question, & pendant qu'elle sera en question, elle demeure suspendue, on ne l'en peut croire tout au-plus que de foy humaine. Sera-ce l'Ecriture qui rendra témoignage à la tradition ? Mais *il y a tant de difficultés dans cette voye*, dit l'Auteur des Préjugez, *qu'il est évident que ce n'est point celle que Dieu a choisie pour nous instruire de ses vérités*. L'apprendra-t-on par la tradition elle-même ? Mais pour décider ce point si la tradition vient des Apôtres ou non, la tradition elle-même ne peut estre encore qu'un témoignage humain. Je veux que les successeurs des Apôtres nous déclarent qu'ils ont reçu de la vive voix des Apôtres telles & telles doctrines, & qu'ils les ont reçues au même sens que les Apôtres les leur ont données, on ne peut tout-au plus, avoir pour eux qu'une foy humaine, car ils sont hommes comme les autres. Il n'y peut avoir jusques-là aucune foy divine touchant le point de l'autorité souveraine, & infaillible de l'Eglise Romaine, rien par conséquent, qui puisse assurer la conscience, & mettre l'esprit de l'homme en repos.

Passons donc au troisième moyen, qui est d'examiner les caractères de Divinité, & d'infaillibilité, qui pourroient estre dans l'Eglise Romaine. C'est à mon avis, dans cette veüe qu'on nous donne de certaines marques extérieures, & nous avons déjà vu que l'Auteur des Préjugez établit sur elle cette autorité dont nous sommes en question. *La plus éminente autorité, dit-il, qui soit au monde se découvre sans peine dans l'Eglise Catholique, parce qu'il n'y a des sectes qui lui disputent la vérité des dogmes, il n'y en a point qui lui puissent contester avec quelque vray-semblance, cette éminente d'autorité qui naît des marques extérieures.* Mais, sans entrer icy fort avant dans la controverse touchant ces marques, je dis, qu'on est fort éloigné de pouvoir établir sur elles une certitude telle que nous la devons avoir d'un principe de Religion. Et c'est ce qui paroît par trois raisons. La première est, que la plupart de ces marques sont communes aux fausses sociétés, & aux Eglises mêmes schismatiques, qui non-seulement ne sont pas infaillibles, mais qui sont actuellement dans l'erreur, comme je l'ay fait voir dans la première partie de ce Traité. L'Eglise Grecque, par exemple, dans ses plus grandes contestations avec la Latine, s'est toujours qualifiée l'Eglise Catholique, elle est d'une aussi grande antiquité que la Romaine, elle est dans une durée non interrompue, depuis plusieurs siècles, elle a son étendue & sa multitude autant que la Romaine, elle a la succession personnelle de ses Evêques depuis les Apôtres, elle se vante d'estre conforme à la doctrine des Pères, elle a ses membres unis entre eux, & unis avec ses Patriarches, elle ne dit pas moins que la Romaine que sa doctrine est sainte, que sa parole est efficace, & que ses Auteurs ont été des hommes saints, elle a encore aujourd'huy ses miracles dont elle se glorifie, elle a eü ses Prophètes, & sa prospérité temporelle; en un mot, elle met en avant tout ce que l'Eglise Romaine allègue. L'Eglise Ethiopienne, de son côté, en peut faire autant, & cependant, ces marques ne concluent nullement pour elles une autorité souveraine, & infaillible; elles ne la concluent donc pas pour la Romaine. La seconde raison est, que de toutes ces prétendues marques, les-unes sont contestées à l'Egli-

se Romaine, les autres luy sont attribuées illusoirement, & les autres ne concluent rien moins que ce qu'elle prétend. On luy conteste la conformité avec les Péres, l'union de ses membres entre-eux, & avec leur chef, la sainteté de sa doctrine, & l'efficace de sa parole. Il est vray qu'elle se vante de ces avantages; mais si on venoit à un examen, on ne trouveroit en tout cela rien de solide. Elle s'attribuë illusoirement le nom de Catholique, l'antiquité & la sainteté de ses Auteurs, les miracles, la Prophétie, & la succession personnelle de ses Evêques; Car avant que de pouvoir profiter de ces marques, il faut faire voir qu'elle est Catholique non-seulement de nom, mais en effet, qu'elle n'a rien changé dans l'ancienne doctrine, ni dans l'ancien culte, qu'elle n'a en rien dégénéré de ses premiers Auteurs, qu'elle est conforme à ses premiers Chrétiens, dont les miracles & la prophétie sont hors de doute, que ses Evêques sont successeurs de l'esprit & de la doctrine, aussi bien que de la chaire des anciens Evêques; & à moins que de cela, ces marques ne sont qu'illusion. Elle en produit d'autres qui ne concluent rien moins que ce qu'elle en veut conclurre, comme l'a multitude, ou l'étenduë & la prospérité temporelle; qui sont des avantages mondains, plus propres à marquer une corruption, qu'une infailibilité. La troisième raison est, qu'il-y-a dans l'Eglise Romaine des caractères contraires, qui marquent non-seulement qu'elle a été, & qu'elle est encore sujette à errer; mais qu'elle a erré actuellement, & nous en avons proposé, dès l'entrée de ce Traité, quelques-uns qui méritent peut-estre bien qu'on y pense. On ne peut donc rien établir de certain sur ces prétendus marques extérieures, & en général ce principe de l'autorité souveraine & infailible de l'Eglise Romaine, ne sauroit estre de foy divine, de quelque côté qu'on le prenne, ni par conséquent, aucune des choses qui dépendent de cette autorité. Voilà l'obligation qu'on a dans la communion de Rome, à l'Auteur des Préjugés d'y avoir aboly toute sorte de foy divine, pour les choses que cette Eglise enseigne par son autorité, en fermant, comme il a fait, la voye de l'Ecriture, par ses obstacles, & ses barrières insurmontables. Il a tout réduit à de simples conjectures, ou tout-au-plus, à des témoignages humains. Est-ce donc ainsi qu'il veut qu'on croye la Transubstanciation, la présence réelle, le Purgatoire, le Sacrifice de la Messe? Est-ce sur des fondemens de cette nature qu'il veut qu'on invoque les Saints, qu'on serve les Images, qu'on adore l'Eucharistie, & qu'on reçoive les Indulgences des Papes, & l'absolution des Confesseurs? Mais il a encore pis fait; car ce n'est pas seulement aux Laïques & aux particuliers à qui il ôte la foy divine, il la ravit même à tout le corps de son Eglise, à ses Prélats, à ses Papes, & à ses Conciles, puis que si ce point de leur autorité souveraine & infailible n'est fondé que sur des conjectures, & sur des témoignages humains, ils ne peuvent avoir de foy divine ni pour ces conjectures, & ces témoignages humains, ni pour toutes les autres choses qui en dépendent? Ont-ils une révélation, une illumination immédiate qui les en instruisse? Il n'y-en-a plus ni pour les Papes, ni pour les Conciles. Le sauront-ils par l'Ecriture? L'Auteur des Préjugés leur dit, que c'est un chemin infiny, une voye ridicule, pour instruire les hommes

de la vérité, un chemin dont on ne sauroit trouver le bout, quelque diligence que l'on fasse. Mais peut-estre ne dit-il cela que pour les Laïques, & non pour l'Eglise. Voyons ses termes, *Ceux-mêmes*, dit-il, *qui font profession de passer toute leur vie dans l'étude de la Théologie, doivent juger ces examens au-dessus de leurs forces.* L'Eglise Romaine, le corps des Prélats, les Conciles, ne peuvent estre, tout-au plus, composés que de gens qui font profession de passer toute leur vie dans l'étude de la Théologie, & cet examen est au-dessus de leurs forces. Il ne faut pas dire, qu'ils peuvent faire tous ensemble ce qui seroit impossible à chacun en particulier. Car quand il s'agit de décider souverainement des points de la foy, comme on prétend que les Conciles le fassent, chaque particulier doit estre assuré par soy-mesme de la vérité, & ne s'en rapporter pas aux lumières de ses confrères. En quelle conscience donc peuvent-ils exercer leur autorité. En quelle conscience peuvent-ils déterminer les points de la foy, & les proposer à croire comme de foy divine; en quelle conscience peuvent-ils retenir les hommes dans leur dépendance; & en quelle conscience les hommes y peuvent-ils demeurer?

L'Auteur des Préjugés démêlera comme il luy plaira ce point avec son Eglise, nous n'y avons point d'intérêt particulier, mais cependant, pour faire voir de plus en plus, la vérité de ce que j'ay dit ailleurs, qu'il ne considère pas assez bien ce qu'il écrit, accordons-luy qu'il ne faut point de foy divine pour établir l'article de l'autorité souveraine & infaillible de l'Eglise Romaine, consentons si l'on veut, qu'on se contente d'en avoir une certitude humaine, telle qu'on pourra l'avoir, il est clair que soit qu'on prenne la voye de la tradition, soit qu'on prenne celle de l'examen des marques extérieures, on y trouvera les mêmes difficultez, les mêmes obstacles, les mêmes barrières, les mêmes longueurs que l'Auteur des Préjugés prétend avoir découvertes dans la voye de l'Ecriture; Et comme les marques extérieures ne se peuvent elles-mêmes justifier que par la tradition, il suffira de faire voir ce que je dis, dans la voye de la tradition; car tout se réduit là.

1. Premièrement, il est certain qu'on ne doit pas prendre toutes sortes de traditions indifféremment pour véritables, puis que nous avons déjà vu qu'il y-en a de fausses, & d'apocryphes; de sorte qu'il faut d'abord apprendre à distinguer par soy-mesme, les bonnes & les autenthiques d'avec les autres, & s'assurer pour cet effet, des règles par lesquelles on doit faire ce discernement, en se souvenant toujours que l'autorité de l'Eglise Romaine n'est icy d'aucun usage, parce qu'elle est en question, & que c'est de cette autorité dont il s'agit dans cette recherche. Voilà déjà un embarras qui n'est pas petit; car il faut, pour cela, feuilleter bien des livres, lire bien des histoires, faire beaucoup de jugemens qui ne peuvent estre fort faciles à un homme qui ne se veut point ayder de l'autorité de l'Ecriture.

2. Après avoir mis à part la tradition apocryphe, & s'estre rétraint à la véritable, il faut entrer dans l'examen de la question dont il s'agit, savoir, si l'autorité de l'Eglise Romaine, comme elle la prétend aujourd'huy, est enseignée dans cette tradition, & pour cet effet, il faut voir si les passages qu'on apporte pour le prouver, sont fidèlement rapportez, & pour cela il faut con-

sulter les originaux, & les comparer aux traductions, ce qui demande une grande connoissance des langues, ou qu'au moins, comme dit l'Auteur des Préjugés, on s'en rapporte à un assez grand nombre de personnes habiles, pour n'avoir pas sujet de douter de la fidélité de leurs rapports. Et comme le nombre des livres anciens n'est pas petit, il ne se peut que cette consultation ne soit assez longue.

3. Il ne faudra pas oublier aussi à demander, s'il n'y a-point de diverses manières de lire les passages qui en affoiblissent la preuve. Car puis que l'Auteur des Préjugés veut qu'on observe cette précaution pour s'assurer d'un seul passage de l'Ecriture, pourquoy ne voudroit-il pas qu'on l'observât pour s'assurer des passages de la tradition ? Il sera donc nécessaire de consulter les manuscrits des Bibliothèques, ou du moins, de lire les notes que les Critiques ont faites sur les livres dont ces passages seront extraits, ce qui pousse encore la chose plus-loin.

4. Mais ne faudra-t-il pas aussi examiner avec application le sens des passages, pour ne leur donner pas une trop grande étendue, & pour ne se laisser pas éblouir par une simple apparence ? Car s'il y a dans l'Ecriture, comme l'Auteur des Préjugés l'assure, *des passages qui paroissent clairement contenir certaines vérités, & qui ne les contenant pas en effet, sont un sujet d'illusion à ceux qui suivent trop facilement cette apparence qui se présente d'abord, pourquoy n'y en auroit-il pas aussi dans la tradition ?* On allègue d'ordinaire en faveur de l'Eglise particulière de Rome, ce passage de Saint Irénée, *Ad hanc Ecclesiam propter potentiorum principatatem necesse est omnem convenire Ecclesiam hoc est eos qui sunt undique fideles, in qua semper ab his qui sunt undique, conservata est ea qua est ab Apostolorum traditio.* Ces paroles semblent claires aux partisans de la Cour de Rome, pour établir la nécessité d'estre uni avec l'Eglise particulière de Rome, & de vivre dans sa dépendance ; & cependant, lors qu'on les considère avec un peu d'application, on voit qu'elles ne signifient rien moins que ce qu'ils disent qu'elles signifient, & qu'Irénée veut dire seulement, que les fidèles abordoient de toutes-parts à l'Eglise de Rome, à cause de la puissance Impériale qui y attiroit tout le monde, & que là il se trouvoit qu'ils conservoient tous-ensemble la doctrine que les Apôtres avoient laissée, sans qu'il-y-eust entre-eux de différence considérable. C'est là le sens de Saint Irénée qui paroît par les liaisons de son discours, où il se propose de prouver que les prétendues traditions des hérétiques ne pouvoient venir des Apôtres, & sa raison est que si elles en fussent venues, elles se fussent encore trouvées de son tems dans les Eglises qu'ils avoient instituées, & particulièrement dans la Romaine, qui étoit en quelque sorte un abrégé & un composé de toutes les autres, à cause du concours des nations qui se faisoit à Rome. De sorte que faire voir que l'Eglise de Rome de ce tems-là ne connoissoit point les dogmes de ces hérétiques, c'étoit faire voir tout-d'un-coup que c'étoit des traditions inconnues à toutes les Eglises, & par conséquent, fausses & non Apostoliques. Cét exemple fait donc voir qu'il ne faut pas se laisser éblouir par les premières apparences d'un passage ; mais qu'on le doit examiner avec application ; & cela comme chacun voit, demandant de son tems, & n'est pas tout à fait facile.

5. Pour

Chap. 14.
pag. 341.

Iren.lib. 3.
cap. 3.

5. Pour bien faire cét examen, à l'égard des passages de l'Ecriture, l'Auteur des Préjugez veut, qu'on considère avec soin les expressions semblables, & les passages contraires, afin de voir si on ne seroit pas obligé, par là, à donner un autre sens aux passages dont il s'agit. Il dit, que *c'est le sens commun qui dicte cette règle, & qu'elle est d'équité, & de justice.* Je ne voy donc pas comment il en pourroit exempter son Cathécumène, à l'égard des passages de la tradition. Il faudra qu'il remarque soigneusement les façons de parler semblables des Pères, en diverses matières, afin qu'elles se donnent mutuellement de la lumière. Il faudra qu'il demande les passages contraires des Anciens, & qu'il les compare les-uns avec les-autres, pour en tirer ses éclaircissemens. Or ce ne sera pas encore une petite affaire; car on fait bien qu'il-y-a dans les anciens, assez de choses directement opposées aux prétentions de l'Eglise de Rome.

6. Mais pour n'arrêter pas plus long-tems les Lecteurs sur une chose si claire, tous les embarras qu'il prétend trouver dans la voye de l'Ecriture, retombent sur la voye de la tradition, lors que par elle, on voudra, sans payde de l'Ecriture, s'éclaircir de ce seul point touchant l'autorité de l'Eglise Romaine. Il faudra discerner la vraie tradition d'avec la fausse, il faudra consulter les originaux, il faudra savoir les diverses manières de lire les passages, il faudra en rechercher attentivement le vrai sens, il faudra examiner les expressions semblables, & les passages contraires, il faudra voir les diverses interprétations des deux Partis, il faudra savoir pourquoy l'Eglise Romaine distingue entre les points que chaque fidèle est obligé de croire de foy distincte, & ceux qu'il suffit de croire sur la foy de l'Eglise, il faudra examiner ce que chaque secte, qui ne reconnoît pas l'Eglise Romaine dit contre-elle, & après tout-cela, il faudra que chacun se défie de ses propres lumières, & des défauts de sa mémoire, & qu'il renouvelle tous les jours ses premières idées, pour ne pas faire des jugemens injustes. On demandera, mesme, enfin, à l'Auteur des Préjugez, s'il ne veut pas faire cét honneur à l'Ecriture, que de la conter pour une partie de la tradition, puis qu'elle contient les premières prédications des Apôtres, d'où l'on peut tirer beaucoup de lumières sur la question dont il s'agit, qui est l'autorité & l'infailibilité de l'Eglise Romaine. Car comment un homme se peut-il raisonnablement déterminer sur un point de cette importance, sans consulter la première, & la plus ancienne pièce de la tradition? Or cela étant, nous voilà retombés dans les difficultés, & dans les embarras que l'Auteur des Préjugez prétend estre insurmontables. Et comme ces Messieurs sont assez sujets à se faire battre de leurs propres armes, on n'aura qu'à tourner contre luy les conclusions qu'il tint contre nous de ses principes, & à luy demander *s'il croit cette voye fort propre pour ceux qui sont obligés à donner la plus grande partie de leur tems à d'autres occupations; s'il la croit propre pour les Ingés, les Magistrats, les Artisans, les Laboureurs, les Soldats, les Femmes, les Enfans, pour ceux qui n'entendent aucune des langues dans lesquelles les Pères sont traduits, pour les aveugles qui ne sauroient lire, & pour ceux qui n'ont aucune ouverture d'esprit?*

Si on ne se propoisoit que de réfuter cét Auteur, on pourroit se contenter

de ce qu'on vient de dire, & attendre avec patience ce qu'il aura à proposer pour dégager ses Cathécumènes des difficultez, & des longueurs où il les a luy-même plongez. Mais parce qu'on desite aussi satisfaire les consciences, on se croit obligé de répondre directement à ses objections. Voyons donc ces quatre maximes qu'il dir que nostre principe enferme, & sans lesquelles il assure qu'il ne sauroit subsister. Quant à la première, on luy dira que ce n'est point à nous à donner des preuves de cette proposition, *Que l'Eglise Romaine*; (car c'est de celle-là dont il s'agit,) *n'est pas infailible dans ses décisions touchant la foy*; Naturellement elle est sujette à faillir; si elle prétend avoir un privilège qui l'exempte de la foiblesse commune de tous les hommes, c'est à elle à le faire voir, & à en convaincre le monde; mais jusques-là, l'on sera toujours en droit de présumer qu'elle est soumise à la Loy générale, & cela suffit, sans autre preuve, pour empêcher qu'on ne la reconnoisse pour Règle de foy.

A-Pégard de la seconde qui est, *Que les Traditions ne font aucune partie de la Règle de la Foy*; on luy dira, qu'il ne faut point de passage de l'Ecriture pour exclure les traditions, que le sens commun suffit pour cela, parce qu'il dicte à tous les hommes, mesme aux plus simples, s'ils y veulent prendre garde, qu'après seize cens ans, ou environ, qui se sont écoulés depuis les Apôtres, la tradition ne peut estre qu'une chose fort confuse, & fort incertaine, & qu'étant vague comme elle est, & ayant passé par les mains d'une multitude infinie d'hommes naturellement changeans, & inquiets, il n'est pas concevable qu'ils ne l'ayent altérée, augmentée, diminuée, puis que cela arrive par la longueur du tems à toutes les autres choses; & par conséquent, qu'elle ne soit aujourd'huy hors d'état de servir de règle de foy. Jusques-là, les plus simples sont dans les termes de la nature, & de l'expérience générale. Si on prétend que la tradition en doive estre exempte, ce n'est pas à nous à montrer qu'elle ne l'est pas, c'est à ceux qui ont cette prétention à produire leurs raisons; & cependant, il faut présumer pour la nature, & pour l'expérience.

Il paroît donc déjà que les deux premières propositions que nostre hypothèse renferme, selon l'Auteur des Préjugez, savoir, *Que l'Eglise Romaine n'est pas infailible dans ses décisions touchant la foy*; & *que les traditions ne font aucune partie de la Règle de foy*, ne nous donnent aucune peine; mais qu'elles en donnent une infinie à nos adversaires. Car il faut prouver solidement les propositions contraires, non-seulement aux savans, & aux personnes éclairées; mais aussi aux plus simples, aux Artisans, aux laboureurs, aux soldats, aux femmes, & généralement à tous; ou autrement, ils abusent de leur crédulité; les retenant, sans raison, & sans justice, dans leur communion, dans laquelle on ne peut demeurer en bonne conscience, si l'on est assuré de la vérité de ces deux articles, *Que l'Eglise Romaine est infailible dans ses décisions de foy*, & *que les traditions font partie de la règle de la foy*. Or qu'elle assurance en peuvent avoir ces gens-là?

Pour ce qui regarde la troisième proposition, savoir, *Que l'Ecriture contient généralement tous les points de la foy*, elle n'a pas besoin non-plus que les

autres, d'estre prouvée par des passages de l'Ecriture. Il suffit pour l'établir, de voir qu'on ne peut assurer sa foy ni sur les décisions de l'Eglise, ni sur la tradition. Car cela mesme conduit nécessairement les Chrétiens à la seule Ecriture, n'y ayant rien, outre les décisions de l'Eglise & la tradition, qui puisse entrer en concurrence avec-elle.

Il ne reste donc que la quatrième proposition, qui est, *Que l'Ecriture contient généralement tous les points de foy, d'une manière proportionnée à l'intelligence de tout le monde.* Mais cette proposition ainsi conceüe, n'est pas de nous, ni n'est renfermée dans nostre hypothèse. Nous disons seulement, que ce que l'Ecriture contient d'une manière proportionnée à l'intelligence de tout le monde, touchant la foy & les mœurs, suffit pour le salut, moyennant que d'ailleurs, on n'ayt pas des erreurs qui en empêchent l'effet. Or cette proposition n'a pas besoin d'estre prouvée par des textes de l'Ecriture. Elle se prouve assez, tant par la nature mesme des choses que l'Ecriture enseigne clairement, que par les lumières du sens commun, & par les premières notions de la conscience. Car ces premières notions dient à tous les Chrétiens, qu'encore que Dieu soit libre en la dispensation de sa vocation, il est pourtant sincère envers tous ceux à qui sa vocation est adressée, & qu'ayant entre ceux-là des foibles, aussi-bien que des forts, des simples aussi-bien que des savans, il faut nécessairement en conclurre, qu'il n'a pas voulu rendre son salut inaccessible, ou impossible aux plus simples, pourveu que de-bonne-foy ils s'y appliquent selon leur vocation. L'Auteur des Préjugez reconnoit luy mesme ce principe, & il l'appelle *un principe du sens commun.* Dans la Préface. Il en tire de mauvaises conséquences, mais la véritable conséquence qu'il face, en faut tirer, est que les choses que l'Ecriture enseigne clairement, & d'une manière proportionnée à l'intelligence de tout le monde, suffisent pour le salut. pag. 12.

L'Auteur des Préjugez choisira donc, quand il luy plaira, d'autres propositions pour exagérer les prétendues difficultez de l'Ecriture. Mais quelque choix qu'il fasse, & quelque Party qu'il prenne, il est certain que ces *barrières insurmontables*, qui selon luy, rendent la voye de l'Ecriture *ridicule & impossible*, aux plus simples, ne sont que les visions, & les songes d'un esprit qui prend, ou qui veut donner le change; & qu'on ne peut rien dire de plus vain, ni de plus chimérique, que tout ce qu'il étale dans ses Chapitres quatorzième & quinzième.

C'est ce qui paroîtra manifestement, si l'on considère, que l'Ecriture est la règle de la foy en deux manières; car elle l'est ou pour former la foy dans un degré de perfection, & de plénitude, autant que l'homme en est capable en cette vie; ou pour la former dans un degré de simple suffisance pour le salut. Au premier égard, elle est la Règle de la foy, non-seulement par les choses qu'elle contient clairement; mais généralement par tout ce qu'elle contient, soit en termes exprés, soit en termes équivalens, soit par des conséquences prochaines, soit par des conséquences éloignées; en un mot, de quelque manière que ce soit. Au second, elle est la règle de la foy simplement, par les choses essentielles à la Religion, qu'elle contient clairement, & d'une

manière proportionnée à l'intelligence de tout le monde. Pour en faire un juste & droit usage au premier égard, j'avoué qu'il faut franchir beaucoup d'obstacles, & surmonter beaucoup de difficultés. Il faut peser exactement ses termes, examiner son stile, considérer ses raisonnemens, comparer les expressions semblables, voir les passages qui semblent contraires, pénétrer le véritable sens des obscurs, & des ambigus, prendre-garde aux liaisons du discours, à la matière dont il s'agit, & au but de celui qui parle. Pour cet effet, il est nécessaire de savoir discerner les livres apocryphes des Canoniques, d'entendre les langues originales pour juger des traductions, & de consulter mesme les Interprètes. Tout cela demande, sans doute, beaucoup de soin, beaucoup d'application, beaucoup d'étude, & il est vray que pour s'en bien acquitter, la vie d'un homme n'est point trop longue. Je diray mesme qu'elle est trop courte, & que les forces humaines sont trop petites, pour épuiser l'Ecriture, qui est un fond infini de mystères, & de vérités célestes; & c'est pourquoy l'Auteur de la Préface du Nouveau Testament de Mons, a fort bien dit, que nous y laissons toujours des abysses de science & de sagesse, que nous adorons sans les comprendre. Cependant, c'est nostre devoir de nous avancer dans cette connoissance autant qu'il nous est possible, & ce seroit une mauvaise raison pour s'en dispenser, que d'alléguer les longueurs & les difficultés; car quoy qu'on ne puisse atteindre à une entière perfection, on y fait pourtant des progrès considérables, & plus on s'avance dans cette étude, plus on a de joye & de consolation.

Mais quant à la seconde manière en laquelle l'Ecriture est la règle de la foy, savoir, pour former la foy dans un degré de simple suffisance pour le salut, par les choses essentielles qu'elle contient clairement, je dis qu'à cet égard, son usage est déchargé de toutes ces longueurs, & de toutes ces difficultés, & accommodé à la portée des plus simples, ne supposant qu'autant de bon sens, & de bonne conscience, que Dieu en donne aux plus petits de ses enfans. Premièrement, il n'est pas besoin pour cela, qu'un homme étudie la question des livres apocryphes & Canoniques; car cette discussion, qui est nécessaire lors qu'on veut pénétrer jusqu'aux choses abstruses de l'Ecriture, qui s'en tirent par des conséquences éloignées, ou par un examen exact de ses termes, & de la structure de son discours, parce que ces choses particulières ne portent pas un caractère si sensible de leur divinité, que les autres: Cette discussion, dis-je, qui est nécessaire en ce cas, ne l'est pas lors qu'on se rétreint, comme font les plus simples, aux choses essentielles que l'Ecriture enseigne clairement, parce que ces choses-cy se font reconnoître sensiblement divines, & par conséquent Canoniques, ce qui suffit pour la certitude de leur foy s'ils demeurent dans ce degré.

Secondement, ils n'ont besoin ni de consulter les langues originales, ni les diverses manières de lire, parce que ces exactes observations qui sont nécessaires lors qu'on se sert de l'Ecriture au premier degré, ne le sont pas au second. Les traductions imparfaites contiennent suffisamment les choses claires qui font l'essence de la Religion, & les diverses manières de lire n'y apportent aucun changement. Ces choses ne sont ni dans un seul passage,

ni dans un seul livre, elles sont si abondamment répandues dans tout le corps de l'Ecriture, que les fautes des traducteurs, ni les variétés des manuscrits, ne fauroient empêcher qu'on ne les y trouve. Et si quelquefois il arrive que la hardiesse & la mauvaise-foy d'un Traducteur aille jusqu'à falsifier de guer à pens quelque lieu de l'Ecriture, comme fit Véron il n'y a pas long-tems à l'égard d'un passage des Actes, qui porte que les Apostres, *servoient au Seigneur*, & que Véron traduisit, qu'ils *fisoient la Messe au Seigneur*, ou comme ont fait les Auteurs de la traduction de Mons, qui ont mis dans ce mesme passage, que les Apostres *sacrifioient au Seigneur*, & dans un autre de l'Epistre à Philemon où S. Paul dit, qu'il espère d'être redonné aux fidèles *par leurs prières*, où ils ont traduit qu'il espère qu'il leur sera redonné *par le mérite de leurs prières*; quand cela, dis-je, arrive, il se trouve assez de personnes dans l'Eglise, qui ne manquent pas d'avertir le peuple de ces infidélitez, afin qu'on s'en donne de garde.

Je dis, enfin, qu'il n'est pas nécessaire que les plus simples consultent les Interprètes de l'Ecriture, pour s'assurer de son véritable sens; car les objets de leur foy y sont si clairement expliquez, ils y sont proposez en tant de lieux, ils y sont si bien liez les uns-avec les autres, ils y sont d'une manière qui pourroit si bien à tout ce qui est nécessaire pour l'instruction de l'esprit, pour la consolation de la conscience, & pour la sanctification de l'ame, qu'avec la grace de Dieu qui les accompagne dans ses Elus, ils n'ont besoin que de leur simple présence pour s'insinuer & s'affermir dans les cœurs, & pour y former une véritable foy.

Pour dissiper en peu de mots tout ce que l'Auteur des Préjugés a mis dans son quatorze & dans son quinzième Chapitre, je n'ay qu'à luy dire, qu'on ne peut demander dans des objets de foy que quatre conditions, pour les rendre capables de former une foy véritable, & salutaire, dans l'ame mesme des plus simples. La première, qu'ils soient suffisans pour le salut des plus simples. La seconde, qu'ils soient proportionnez à leur capacité; la troisième, qu'ils ayent une assez grande certitude pour former dans leur ame une véritable persuasion; & la quatrième, qu'ils y puissent former une foy pure, & dégagée de toute erreur damnable. Or toutes ces conditions se trouvent dans les objets dont il s'agit, qui sont clairement proposez dans l'Ecriture. Ils sont suffisans pour le salut; Car qui osera nier qu'il ne suffise pour le salut des plus simples, de connoître le Père, le Fils, & le S. Esprit, un seul Dieu éternel, tout-parfait, créateur & conservateur du monde, directeur absolu de tous les événemens, Maître souverain de toutes choses, Auteur de tout, Juge des hommes & des Anges, & de s'en former une idée qui inspire, dans un degré infiny, le respect, l'amour, l'obéissance, la confiance, l'invocation, & la reconnoissance que nous luy devons, & qui le rende le seul l'objet de nostre religion. De connoître la profonde misère de l'homme, la corruption naturelle, son ignorance, son péché, la damnation, son impuissance à sortir de ce malheur où il est, & de s'en faire une image qui excite l'humilité, l'horreur de son propre état, la frayeur des jugemens de Dieu, & ces saintes inquiétudes de conscience

que Jesus Christ appelle la faim & la soif de la Justice. De connoître que nostre unique remède est Jesus Christ le Fils de Dieu, qui s'est fait homme pour l'amour de nous, qui est mort pour nostre salut, qui est ressuscité, qui est monté au Ciel, qui y régne maintenant sur toutes choses, qui y intercède envers Dieu pour nous, & qui du haut de son Ciel répand son S. Esprit dans l'ame deses fidèles, & d'en avoir des pensées qui nous portent à recourir à luy, à mettre toute nostre espérance en luy, à ne faire rien qui luy puisse déplaire, à faire, au contraire, ce qu'il nous commande, à l'imiter, & à le glorifier comme il le mérite, autant que nous le pourrons. De connoître la miséricorde de Dieu qui nous pardonne nos péchez par Jesus Christ, qui nous donne le Paradis, avec routes les graces nécessaires pour y parvenir, & d'en avoir des sentimens qui portent à la repentance, à la confession, à la prière, à la reconnoissance pour les graces qu'il nous communique, à la patience dans les afflictions, à la confiance, à la charité tant envers Dieu, qu'envers le prochain, à la justice, à la bonté, à la compassion envers les misérables, au pardon des offenses qu'on nous fait, & à entretenir une société religieuse, & fraternelle, avec ceux en qui nous voyons les mêmes sentimens que les nostres. Qui peut douter que ces choses bien connues, & bien pratiquées comme nous l'avons posé, ne fussent au salut des plus simples?

Mais, dit l'Auteur des Préjuges, ce n'est pas assez que ces choses fussent pour le salut des plus simples, il faut encore pour le repos de leur conscience, qu'ils sachent qu'elles fussent. Or ils ne le peuvent savoir, sans examiner scrupuleusement la question des points fondamentaux, & non-fondamentaux, qui est d'une longue & difficile discussion. Cette objection est vaine. Car si ces articles que je viens de marquer en général, fussent seules pour le salut des plus simples, il n'est pas possible qu'une bonne ame de cet ordre, ne sente leur suffisance, puis que les objets satisfont à tous les justes & naturels desirs de la conscience. En-effet, ils font connoître aux plus simples le Dieu qu'ils doivent uniquement servir, ils leur découvrent leur propre misère, ils leur en marquent le remède, & le moyen de s'en délivrer, ils leur inspirent la piété, la sainteté, la justice, la charité, la repentance, la consolation dans leurs maux, & l'espérance de la vie à venir, & ils leur fournissent les motifs nécessaires pour aimer Dieu, & le prochain, ce qui est l'abbregé de la Loy, ou comme parle S. Paul, *la fin du commandement*. Il n'est donc pas nécessaire que pour établir le repos de la conscience d'un homme, il entre dans la question des points fondamentaux, & non-fondamentaux, ni qu'ils s'engage dans les difficultez, & dans les distinctions que l'étude, & la méditation peuvent fournir aux Savans sur ce sujet. Ce repos est suffisamment établi par les choses mêmes dont je viens de parler; & pourveu qu'on les croye, & qu'on les pratique bien, elles ne manqueront jamais d'appaiser les troubles d'une ame, & d'y établir une ferme espérance de son salut.

Mais, dit encore l'Auteur des Préjuges, l'Eglise Romaine & l'Eglise Grecque nient que tous les dogmes nécessaires au salut soient restreints aux

choses contenues clairement dans l'Ecriture, de sorte qu'il-faudra entrer dans l'examen de ce point; car l'autorité de l'Eglise Romaine mérite bien qu'on ne luy préfère pas, sans examen, l'affirmation téméraire d'un Ministre. Je réponds, que le sentiment d'une bonne conscience, qui se contente des choses clairement contenues dans l'Ecriture, se trouvant soutenu par ces deux réflexions, l'une, que Dieu n'a point fait les ames des plus simples, non-plus que celles des plus sçavans, pour estre le jouet des inventions de l'esprit humain, sous prétexte de la tradition, ou de la décision de l'Eglise; & l'autre, que Dieu ne leur a point rendu son Salut inaccessible, mérite bien d'estre préféré, sans autre examen, aux prétentions intéressées des Prélats Romains, & aux superstitieuses rêveries des Grecs. Et de cette sorte, on en disputera tant qu'on voudra dans les Ecoles, les plus simples n'en ont que faire, ils sont assez contents de s'en tenir à ce qu'ils trouvent clairement exprimé dans l'Ecriture.

Il faut donc passer à la seconde condition, & voir si les choses que j'ay marquées ne se trouvent pas clairement dans l'Ecriture, & d'une manière proportionnée à la capacité des plus simples. Or il est certain qu'elles s'y trouvent, & qu'elles y sont assez évidemment couchées, pour ne pas surpasser les lumières de leur intelligence, & qu'elles sont en assez petit nombre, pour ne pas excéder les forces de leur mémoire.

Mais l'Auteur des Préjugez nous demande de quelle clarté nous entendons parler, lors que nous disons que les choses nécessaires à Salut sont clairement contenues dans l'Ecriture. Car, dit-il, si Mr. Claude entend une clarté telle, qu'elle convainque toutes les personnes bien-disposées, & mal-disposées, & que nul préjugé ne la puisse obscurcir, & qu'il ne reconnoisse pour nécessaire à Salut que ce qui est exprimé dans l'Ecriture en cette manière, je luy souscris que sa proposition est impie, qu'elle tend manifestement à faire recevoir dans l'Eglise les Sociniens & les Ariens, & presque tous les hérétiques, puis-qu'elle bannit du nombre des articles de foy tous les dogmes que ces hérétiques contestent, & qu'ils ne voyent point dans l'Ecriture. Mais il n'est pas fort difficile de satisfaire à cette demande. On parle d'une clarté telle, qu'elle convienne une personne sincère, qui ne s'aveugle pas elle-mesme ou par passion, ou par malice, ou par intérêt, ou par préoccupation, mais qui laisse agir sa raison & sa conscience de-bonne-foy. C'est, à-peu-près, la réponse que feroit l'Auteur des Préjugez, si on luy faisoit la mesme question touchant la clarté qu'il prétend qui soit dans la Tradition, ou dans la voix infaillible de l'Eglise; car sa justesse est si grande, qu'il ne nous propose jamais de difficultez sur nostre principe, qui ne soient communes au principe de l'Eglise Romaine, & par conséquent, qu'il ne soit obligé luy-mesme d'y répondre, aussi-bien que nous. Cependant, on luy dira, qu'il se trompe grossièrement, s'il s' imagine que nous ne reconnoissions pour articles de foy, que les choses qui sont clairement contenues dans l'Ecriture. Il est vray que nous les reconnoissons seules pour articles de foy nécessaires au salut des plus simples; mais cela n'empêche pas que les autres choses qui sont contenues dans l'Ecriture avec

moins d'évidence, ne soient aussi des articles de foy, bien que non absolument nécessaire ; car tout ce qui est dans l'Ecriture, de quelque manière qu'il y soit, est de foy. Il ne se trompe pas moins, s'il s'imagine que quand même les articles que les Sociniens, les Ariens, & les autres hérétiques contestent seroient du nombre de ceux qui ne sont pas si clairement contenus dans l'Ecriture, & dont la connoissance n'est pas absolument nécessaire au salut des plus simples, on dût pourtant recevoir ces hérétiques-là dans l'Eglise. Il y a grande différence entre des personnes simples qui ne conçoivent une vérité fondamentale que sous une idée générale, & indistincte, sans aller plus loin, & des gens qui allant jusqu'à l'idée distincte de la vérité, la nient expressément, & luy substituent une idée fautive & mensongère. Les premiers peuvent estre en état de salut, & doivent estre receus dans l'Eglise ; au lieu que les seconds en doivent estre bannis comme des personnes infectées d'une erreur pernicieuse. Il se peut faire qu'un Payfan croira de bonne-foy que Jesus Christ est Dieu, & que le Père & le Fils & le S. Esprit ne sont qu'un seul Dieu, sans aller plus loin, parce qu'il ignorera les termes de nature, d'essence, de personne, d'union hypostatique, & les autres dont on se sert sur ce sujet, & qu'il ignorera aussi les subtiles & triviales distinctions des hérétiques. Qui peut nier qu'un tel homme ne tienne la vérité dans une idée générale, & qu'il ne faille mettre une tres-grande différence entre luy & un Socinien, lequel sachant fort bien ce que veulent dire ces propositions Jesus Christ est Dieu par essence, le Père, le Fils & le Saint Esprit sont trois Personnes, & une seule nature divine, les niera & substituera en leur place ces autres propositions, Jesus Christ est Dieu seulement par la dignité de sa charge, & par la gloire de son exaltation ; le Père, le Fils & le S. Esprit ne sont qu'un seul Dieu qui est essentiellement le Père, le Fils & le Saint Esprit ne l'étant que par dénomination. Ce seroit, ce me semble, une dureté que d'exclure de l'Eglise le premier, mais ce seroit un crime que d'y admettre le second ; & cela fait voir, en passant, la fausseté du raisonnement de l'Auteur des Préjugés.

Mais il faut reprendre la suite de nostre discours. Je dis donc la mesme chose de la troisième condition, que des deux premières. Les choses dont il s'agit se persuadent elles-mêmes, & se font sentir comme divines & véritables, aussi-bien aux plus petits, qu'aux plus avancez. Car quoy que les plus petits ne soient pas en état de rendre exactement raison de leur persuasion, comme seroit un homme savant, il ne faut pourtant pas douter qu'ils n'en soient légitimement persuadez. Un Artisan, un Payfan, un Laboureur, ne savent expliquer ni les règles du bon raisonnement, ni les moyens que la Logique donne pour découvrir les vices des Sophismes ou des faux raisonnemens, & néanmoins, ils ne laissent pas de goûter un raisonnement juste, & d'en rejeter un mauvais. Il en est de mesme d'une bonne doctrine, & d'une fautive, les plus petits recevront l'une, & repousseront l'autre, quand elle leur sera présentée, & ils feront ce discernement par le simple goût de la conscience, encore qu'ils ne soient pas capables d'en bien expliquer les raisons. Car il-y-a deux manières d'estre persuadez d'une vérité, & de recon-

noître

noître un mensonge, l'une est par sentiment, & l'autre par réflexion, la première vient de la simple impression des objets, qui se font discerner par leur nature mesme; & l'autre vient de la méditation & de l'étude, par l'application de certaines règles. J'avoue qu'il-y-a plus de confusion dans la première; mais elle a aussi quelquefois plus de force, & plus de certitude que la seconde.

Pour ce qui regarde la quatrième condition, qui est que la foy soit pure, & dégagée de toute erreur damnable, outre ce que je viens de dire, que le simple sentiment de la conscience suffit aux plus petits pour discerner le bien & le mal, & par conséquent pour rejeter les fausses doctrines qui intéressent le salut; outre-cela, dis-je, il est certain que les erreurs damnables, c'est-à-dire, celles qui sont incompatibles avec une véritable & salutaire foy, ont une naturelle répugnance aux vérités essentielles de la Religion, dont les plus simples sont imbus; de sorte que ces vérités seules suffisent pour la rejection des erreurs, sans qu'il soit absolument nécessaire d'avoir une plus grande lumière. Par-exemple, le principe de l'adoration d'un seul Dieu, suffit dans l'ame des plus petis de nostre communion, pour leur faire rejeter le culte religieux des créatures, sans qu'il soit besoin qu'ils entrent plus-avant dans la controverse que nous avons sur ce sujet avec l'Eglise Romaine. Le principe de la confiance en Dieu seul, suffit pour rejeter l'invocation des Saints, & des Anges, & la confiance en leurs mérites. Le principe de l'unique sacrifice de Jesus Christ en la croix pour l'expiation de nos péchés, suffit pour rejeter les satisfactions humaines, le Purgatoire, les Indulgences du Pape. Le principe de la médiation d'un seul Jesus Christ suffit pour rejeter l'intercession des Saints, & des Anges. Le principe de la vérité de la nature humaine de Jesus Christ, semblable à nous en toutes choses excepté le péché, suffit pour rejeter la présence réelle, la transsubstantiation, le sacrifice de la Messe, & l'adoration de l'hostie. Et ce qu'il-y-a encore de considérable, c'est que comme les vérités essentielles de la Religion sont tellement engagées les-unes dans les autres, qu'il-n'y-en-a aucune qui ne soit, par manière de dire, le centre de toutes les autres, c'est-à-dire, qui n'ait avec toutes les autres des rapports, & des liaisons immédiates, & à qui toutes les autres ne servent de preuve, & de soutien, ce qui fait qu'elles ont diverses voyes ou diverses manières de s'établir dans l'esprit des plus simples; de-mesme les erreurs pernicieuses sont tellement répugnantes à ces vérités, qu'il-n'y-en-a aucune qui n'en soit combattue, non-seulement par toutes en général; mais presque mesme par chacune en particulier, ce qui fait qu'il-y-a divers moyens, ou diverses manières de les renverser, & de les détruire dans l'esprit des plus petis, & quand elles échapperont à un de ces moyens, elles seront suffisamment renversées par un autre. Par-exemple, la transsubstantiation qui répugne à la sincérité de Dieu, répugne aussi à la vérité de la nature humaine de Jesus Christ, à la formation de son corps de la substance de la sainte Vierge, à l'état de gloire où il est maintenant, à l'article de son ascension, & de son existence au Ciel, à la manière dont il habite en nous, qui est par son esprit, & par nostre foy, à la nature de la faim

& de la soif qu'on a pour sa chair, & pour son sang, qui est spirituelle, au caractère de tous les Sacremens, où il ne s'est jamais fait de transsubstantiation, & à l'ordre perpétuel que Dieu a tenu quand il a fait des miracles, qui a esté de les exposer aux yeux, & aux sens des hommes; de sorte que quand un homme ne sera pas capable de sentir une de ces répugnances, il en sentira d'autres qui produiront le mesme effet, & qui suffiront pour luy faire rejeter ces erreurs.

Voilà donc toutes les conditions nécessaires pour former dans l'ame mesme des plus simples une véritable foy, les voilà qui se trouvent dans l'Ecriture, & par conséquent, voilà l'Ecriture qui demeure règle de foy, malgré tous les efforts de l'Auteur des Préjuges. C'est en vain qu'il se debat si fort, elle sera toujours ce que Dieu l'a faite, c'est-à-dire, le fons, & l'unique source des vérités de la religion, ou comme parle S. Irenée, *le fondement & la colonne de nostre foy*, qui seule peut rendre le repos à l'esprit, & la paix à la conscience. Les difficultez que l'Auteur des Préjuges forme contre l'Ecriture, ont ces trois caractères, l'un, qu'elles peuvent estre tournées contre luy-mesme, c'est-à-dire, que comme il les a faites sur le sujet de l'Ecriture, on peut les faire aussi sur le sujet de la Tradition, & de l'Eglise Romaine, à laquelle il veut nous ramener; l'autre, qu'à l'égard de l'Ecriture, elles sont nulles, & vaines; & le troisiéme, qu'à l'égard de la Tradition, & de l'Eglise Romaine, elles sont solides & insurmontables; & c'est-ce qui paroîtra, si l'on examine bien ce que j'ay dit dans ce Chapitre, & dans le précédent.

Iren. lib. 3.
cap. 1.



TROISIÈME PARTIE.

De l'obligation & de la nécessité où
nos Pères ont esté de se séparer de
l'Eglise Romaine.

CHAPITRE I.

*Que la séparation de nos Pères a eü des causes justes, suffisantes,
& nécessaires, supposé qu'ils ayent eü droit dans le
sens des points controversez.*



NOUS serions, sans-doute, les plus ingrats du monde, si, après la faveur que Dieu nous a faite de rétablir au-milieu de nous la pureté de son Evangile, nous ne nous sentions obligez à luy en rendre d'éternelles actions-de graces. Un si grand & si précieux avantage mérite bien que nous en soyions touchez, & qu'en le possédant avec joye, nous ayions de la reconnoissance pour celuy qui en est l'Auteur. Mais quelque sujet que nous ayions de nous en réjouir en Dieu, il faut pourtant avouer, que nous serions fort insensibles à d'autres égars, si nous pouvions voir sans une extrême affliction, le malheur de tant de peuples qui se sont eux-mesmes volontairement privez de ce bien. Ceux qui se trouvent encore engagez dans les erreurs, & dans les superstitions dont il a plu à la bonté divine de nous délivrer, sont nos frères, par la profession extérieure du

nom Chrétien, & par la consécration d'un mesme Baptême; & comment pourrions-nous jouir d'une joye parfaite, pendant que nous les verrons dans un état que nous croyons si mauvais, & si contraire à nostre commune vocation. Je say que Dieu seul, qui est le maître des cœurs, & des esprits, peut dissiper ces tristes ombres dont ils se trouvent occupez, & que c'est à nous à luy demander pour eux sa grace par des prières ardentes & continuëles; mais nous ne devons pas négliger les moyens humains, entre lesquels un des plus efficaces, est, de justifier la conduite de nos Pères sur le sujet de leur séparation d'avec l'Eglise Romaine, & comme c'est particulièrement par là qu'on tâche de nous rendre odieux, ce sera aussi par là, que je reprendray la suite de cet Ouvrage.

La séparation de nos Pères doit estre distinguée en trois degrez, le premier consiste en ce qu'ils ont hautement protesté contre les doctrines & les usages de l'Eglise Romaine qu'ils ont crû contraires à la foy, & à la piété, & qu'ils y ont formellement renoncé; le second consiste en ce qu'ils ont quitté la communion extérieure de cette Eglise, & de ceux de son party; & le troisième, en ce qu'ils ont fait d'autres assemblées que les siennes, & qu'ils se sont rangez sous une autre forme de ministère. Nous avons déjà traité le premier, lors que nous avons fait voir la justice & la nécessité de la réformation que nos Pères ont faite. Le troisième sera traité dans la quatrième partie, & celle-cy est destinée pour examiner le second. Il s'agira donc maintenant de sçavoir, si nos Pères, en se réformant, ont dû le séparer de l'autre party, qui n'a pas voulu de réformation; ou si, nonobstant la réformation, ils devoient encore demeurer, avec eux, dans une mesme communion, & vivre, à cet égard, comme ils faisoient auparavant. C'est-ce que je prétens éclaircir dans cette troisième partie de mon Ouvrage.

Pour entrer en matière, j'avoue que si l'on pouvoit supposer comme une chose certaine, que toute séparation, en matière de religion, est odieuse, & criminelle, nous devrions estre les premiers à condamner l'action de nos Pères, & que quelque aversion que nous eussions pour les erreurs, & pour les abus que nous voyons régner dans l'Eglise Romaine, il faudroit tâcher de les supporter le plus innocemment qu'il nous seroit possible, en attendant qu'il plust à Dieu de les corriger, & cependant, rentrer dans sa communion, & vivre sous son ministère. Mais bien-loin qu'on puisse faire une supposition de cette nature, qu'au-contraindre, il n'y a rien de plus certain que cette vérité, que comme il y a des séparations injustes, téméraires, & schismatiques, il-y-en peut avoir aussi, non-seulement de justes, & de légitimes, mais même de nécessaires & d'indispensables. Ainsi, les premiers Chrétiens se retirèrent de l'Eglise Judaïque, après qu'elle se fut affirmée dans son incrédulité, & en suite, les Orthodoxes, dans les premiers siècles, n'entretenirent point de communion ni avec les Valentiniens, ni avec les Marcionites, ni avec les Montanistes, ni avec les Manichéens, ni en général, avec les hérétiques qui troubloient la pureté de l'Evangile par leurs erreurs. De-mesme, lors que

les Ariens se furent rendus-maîtres des Synodes, & des Eglises, il se fit une aétuelle séparation d'un grand nombre de personnes, tant du corps du Clergé, que de ceuluy du peuple, qui ne voulurent point avoir de communion avec-eux, & qui souffrirent, pour ce sujet, toutes sortes de persécutions. C'est-à-quoy aussi S. Hilaire Eve sque de Poitiers, exhortoit fortement les Ev esques, & le peuple Orthodoxe, par une lettre publique qu'il leur adressa. Le nom de paix, leur disoit-il, est, à la vérité, fort spécieux, & la simple apparence de l'unit é à quelque chose de beau. Mais qui ne sait que l'Eglise & les Evangiles ne reconnoissent point d'autre paix que celle qui vient de Jesus Christ, celle qu'il donna à ses Apôtres après la gloire de sa passion, & qu'il leur laissa comme en depôt par son commandement éternel, lors qu'il fut sur le point de les quitter. C'est cette paix que nous avons pris soin de chercher quand elle a esté perdue, & de la rétablir quand elle a esté troublée, pour la conserver après l'avoir retrouvée. Mais les péchez de nostre siècle, & les Ministres ou les précurseurs de l'Antechrist, n'ont pas permis que nous fussions les Auteurs d'un si grand bien, ni mesme que nous en fussions participans. Ils ont leur paix, dont ils se vantent, qui n'est autre chose qu'une unit é d'impie té, se portant non comme des Ev esques de Jesus Christ, mais comme des Prêtres de l'Antechrist. Et tûr la fin de sa Lettre. Je vous exhorte, dit-il, que vous vous donniez de garde de l'Antechrist. Ne soyez point épris d'une folle amour pour des murailles, ne respectez plus l'Eglise de Dieu dans des toits, & dans des édifices, ne mettez plus en-avans, pour de si frivoles considérations, le nom de paix. Je trouve, pour moy, plus de sûreté dans les montagnes, dans les forêts, dans les lacs, dans les prisons, dans les gonffres, car c'est-là que l'esprit de Dieu animoit les Prophètes. Séparez-vous donc d'Anaxetins, c'est un Ange de Satan, un ennemy de Christ, un persécuteur décover, un violateur de la foy, qui a fait à l'Empereur une profession de foy trompeuse, dans laquelle il a joint le blasphème à la tromperie. Qu'il assemble contre-moy tant de Synodes qu'il voudra, qu'il me fasse déclarer hérétique, comme il a déjà fais souvent, qu'il me proscrive par autorité publique, qu'il excite contre-moy tant qu'il luy plaira la colère des puissances, il ne me fera jamais autre qu'un Démon, parce qu'il est Arien. Je n'auray jamais de paix qu'avec ceux qui suivent l'arrêté de nos Pères à Nicée, anathématiseront les Ariens, & reconnoistront Jesus Christ pour le vray Dieu.

Hilar. ad-
vest. Aria-
nos.

S. Epiphane rapporte aussi, qu'après le Synode de Séleucie où l'Arianisme fut étably, plusieurs peuples qui se trouvoient sous la juridiction des Ev esques Ariens, demeurèrent fermes dans la confession de la vraye foy, & s'établirent eux-mesmes d'autres Ev esques. Et l'on peut apprendre des Histoires de Socrate, de Théodoret, & de Sozoméne, que pendant que les Ariens occupoient les Temples & les sièges des Eglises, les Orthodoxes faisoient leurs assemblées à-part, tantost dans les champs, & tantost dans des maisons particulières.

Epiph. hæ-
ref. 73.

C'est dans ce mesme esprit, que S. Ambroise enseigne que Jesus Christ seul, est celuy dont il ne faut jamais se séparer, & qu'il luy faut dire. Seigneur, à qui irions nous, tu as les paroles de vie éternelle. Qu'il faut, sur toutes choses,

Ambros.
Comm. in
Luc. lib. 6.
cap. 9.

prendre-garde à la foy d'une Eglise, qu'il s'y faut tenir si Jesus Christ y habite; mais que si l'on y trouve un peuple violent de la foy, ou qu'un Pasteur Hérétique en ait pollué l'habitation, il faut s'éloigner de la communion des Hérétiques, & fuir le commerce de cette Synagogue. Qu'on doit se séparer de toute Eglise qui rejette la foy, & qui ne conserve pas les fondemens de la prédication Apostolique, de peur que sa communion ne nous imprime quelque tache de perfidie

Ce seroit donc la chose du monde la plus déraisonnable, que de se précipiter en général contre toute sorte de séparation; car il est constant que la communion des hommes n'est désirable qu'autant qu'elle peut compatir avec la communion de Dieu, & que dès que celle des hommes se trouve directement opposée au vray service de Dieu, & à nostre salut, qui est l'unique fin de la société religieuse, nous ne pouvons plus hésiter sur nostre séparation.

Mais, pour mettre encore cette vérité dans un plus grand-jour, il ne faut que se remettre devant les yeux ce que nous avons déjà dit dans la première partie, que l'Eglise peut être considérée, ou par égard à son état intérieur, entant qu'elle est le corps mystique de Jesus Christ, la société des seuls vrayes fidèles, & des vrayes élus de Dieu, sans aucun mélange d'hypocrites, & de mondains, toute pure, telle qu'elle est sous les yeux de Dieu, ou par égard à son état extérieur, entant que c'est une société, qui dans la profession d'une mesme Religion, embrasse un assez grand nombre de mondains & d'hypocrites qui n'appartiennent point au corps mystique de J. Christ, ni ne sont de l'Eglise qu'en apparence seulement. Cette distinction est assez évidente d'elle-même, pour n'avoir pas besoin d'être prouvée, & nos adversaires eux-mêmes ne la contestent pas. Mais quoy qu'ils ne la contestent pas, ils ne laissent pas de brouiller sans-cesse ces deux égardes. Car quand il s'agit des promesses que Dieu a faites touchant la subsistence perpétuelle de son Eglise, au-lieu qu'il seroit juste de ne les rapporter qu'à l'Eglise, entant qu'elle est composée des seuls vrayes fidèles, puisqu'à parler proprement, Dieu ne regarde que ceux-là pour sa vraye Eglise, ils les rapportent à l'Eglise, entant qu'elle est mêlée d'hypocrites & de mondains. Et quand il est question d'établir les devoirs auxquels la société religieuse nous engage, au-lieu qu'il seroit juste de considérer l'Eglise entant qu'elle est mêlée de bons & de méchans, de fidèles & de mondains, telle qu'elle est quand elle paroît à nos yeux, ils la regardent entant qu'elle est pure, & sans mélange d'hypocrites, telle qu'elle est sous les yeux de Dieu. Nous pouvons dire que cette confusion est la source de toutes leurs erreurs, & le fondement de tous les Sophismes qu'ils font sur cette matière.

Il faut donc, pour bien juger d'une séparation, se représenter cette distinction, & s'en former une juste idée. Car premièrement, il est hors de doute que l'on ne doit jamais se séparer de la communion des vrayes fidèles, qui seuls sont l'épouse de Jesus Christ, & son corps mystique. Si une telle séparation va jusqu'à rompre le lien intérieur de la communion, qui consiste à avoir une mesme foy, & une mesme sanctification Chrétienne, elle ne se peut faire, sans qu'on soit en mesme tems séparé de Jesus Christ mesme,

& par conséquent, privé de toute espérance de salut, puis qu'il n'y a point d'autre nom sous le Ciel donné aux hommes pour estre sauvés, que celui de Iesus. Si elle ne va que jusqu'à rompre le lien de la communion extérieure, c'est-à-dire, à ne se reconnoître plus pour frère, & pour membres d'un mesme corps, & à ne vouloir plus se trouver dans de mesmes assemblées, c'est un véritable Schisme, qui pèche contre les loix de la charité, & dont les Auteurs, principalement, seront responsables devant le jugement de Dieu. Et tels furent les Schismes des Novatiens, des Donatistes, des Lucifériens, & plusieurs autres, qui n'étoient fondez que sur des intérêts personnels, ou tout-au-plus, sur des prétextes légers, & frivoles.

Il est encor hors de doute que l'on ne doit pas rompre la communion extérieure qu'on a avec les mondains, & les prophanes, qui sont mélez dans la société religieuse, pendant qu'ils font profession d'avoir une vraye foy, de pratiquer un vray culte, & de se soumettre à la règle des mœurs que l'Evangile nous prescrit, encore que d'ailleurs, leur vie & leurs actions répondent mal à leur profession. J'avoué que toute Eglise bien réglée doit avoir ses loix pour réprimer les vicieux, & pour les ramener à la repentance, & que quand on n'en peut venir-à-bout par la voye de l'exhortation, & de la censure, on a droit de les retrancher absolument du corps de la Société. Mais outre que ces sortes d'excommunications ne doivent jamais tomber sur tout un peuple, ou sur toute une multitude, de peur d'envelopper l'innocent avec le coupable, on n'en doit mesme jamais user, qu'à l'égard des pécheurs impénitens, obtenez dans leurs crimes, & qui font profession de les soutenir. Et au reste, il faut demeurer d'accord, que le discernement exact des bons & des méchans ne se fera qu'au dernier jour, & que jusques-là, Dieu veut que nous souffrions ce mélange sans communiquer aux péchez des méchans, & sans les approuver; mais sans rompre pourtant, sous ce prétexte, le lien de la communion extérieure. La raison de cette conduite est, qu'il ne seroit pas possible de se priver de la communion des méchans, qu'on ne se privast en mesme tems de celle de plusieurs justes, comme S. Augustin l'a fort bien démontré contre les Donatistes. Ainsi, ce ne seroit pas une suffisante raison pour quitter la communion d'une Eglise, que d'alléguer une dépravation générale de mœurs, quand mesme il seroit vray qu'elle y régneroit.

Mais il n'est pas moins hors de doute, que quand il arrive qu'une partie de l'Eglise, considérée au second égard, c'est-à-dire entant que c'est un corps mêlé de bons & de méchans, s'affermit dans des erreurs, & dans des pratiques contraires au service de Dieu, & au salut des hommes, & que non-seulement elle rejette les avertissemens qu'on luy donne sur ce sujet, mais qu'elle veut même contraindre les autres d'avoir les mêmes sentimens, & de pratiquer les mesmes services, la séparation de l'autre partie est juste, nécessaire, & indispensable. Elle est juste; car par tout où il n'y peut avoir de communion qu'injuste, il y-a de la justice dans la séparation. Or l'on ne peut avoir de communion qu'injuste avec un party qui détruit essentiellement le vray service de Dieu, qui s'affermit dans des erreurs directement

opposées au salut des hommes, & qui par une tyrannie insupportable veut contraindre tous ceux qui vivent dans la communion à faire Profession de ces mêmes erreurs. Il est donc juste de s'en séparer. Mais je dis, de plus, que cette séparation est nécessaire, & indispensable, pour plusieurs raisons. Premièrement, elle l'est à cause du danger visible où l'on s'exposeroit de laisser insensiblement corrompre sa foy, & gâster son culte par le commerce auquel une même communion oblige. En effet, lors qu'on se trouve dans de mêmes assemblées, & qu'on vit sous un même ministère, avec des personnes infectées d'erreurs, & engagées dans un mauvais culte, & qui y veulent contraindre les autres, quelque précaution dont on use, il n'est pas possible qu'on se conserve dans la pureté, ou qu'au moins, on ne soit dans un perpétuel danger de se corrompre, ou de tomber dans l'hypocrisie en faisant profession de croire ce qu'on ne croit pas. On doit donc se séparer. Secondement, on le doit, à cause du danger inévitable où l'on exposeroit ses enfans. Car quand il seroit vray que des personnes adultes pussent vivre en communion avec un party tel que je viens de le supposer, sans s'infecter de son venin, ni sans être hypocrites, ce qui n'est nullement possible, il ne seroit pas concevable, dans les voyes ordinaires, que des enfans s'en pussent exempter, quelque soin qu'on prît d'ailleurs de leur éducation. Ceseroit donc les prostituer, & les perdre, & par conséquent, se perdre foy-mesme, car chacun doit répondre à Dieu du salut de ses enfans, comme du sien propre. Mais outre ces deux intérêts qui imposent une nécessité indispensable, il est encore certain qu'on ne peut, sans crime, ni même sans une manifeste contradiction, reconnoître pour ses frères, ceux qu'on croit que Dieu ne reconnoît point pour ses enfans, & qui ne sont pas même en état de le devenir. La Société religieuse est une famille mystique, dans laquelle à en juger par sa destination naturelle, on ne doit admettre que ceux dont on peut charitablement, & raisonnablement juger qu'ils sont dans l'adoption de Dieu, & tout au-plus, ceux qui sont apparemment en état de conversion, ou de repentance; & à l'égard même de ces derniers, on doit suspendre quelque tems de leur donner les gages extérieurs de la communion, jusqu'à ce que leur conversion, ou leur repentance, paroisse plus pleinement. On n'y souffre les méchans lors que leur naissance ou leur hypocrisie les y a introduits extérieurement, que par accident, pour éviter les troubles & les scandales. Et c'est pourquoy l'Eglise ancienne ne reconnoissoit dans son sein que trois sortes de personnes, les fidèles, les Cathécumènes, & les Pénitens; mais quant à ceux qui enseignoient une mauvaise doctrine, ou qui pratiquoient un mauvais culte, elle n'avoit aucune liaison avec-eux. Non-seulement les anciens n'avoient point de communion avec-eux; mais pour faire voir combien ils jugeoient nécessaire, & indispensable la séparation, ils alloient jusqu'à refuser leur communion aux Orthodoxes mêmes, lors que par surprise, ou par foiblesse, ou par quelque autre intérêt, ils avoient receu les Hérétiques à leur communion, encore que pour eux, ils conservassent leur foy dans la pureté. On trouve dans la vie de Grégoire de Nazianze, que son pere qui se nommoit aussi

Grégoire

Grégoire, & qui avoit été avant-luy, Evêque de Nazianze, ayant été surpris par un écrit artificieux, & ayant donné la communion aux Ariens, tous les Moines de son Diocèse, avec la plus grande partie de son Eglise, se séparèrent de luy, encore qu'ils sceussent bien qu'il n'avoit pas changé de sentiment, ni embrassé l'hérésie. Et de mesme les Orthodoxes de l'Eglise de Rome refusèrent la communion du Pape Felix, comme le rapporte Théodoret, encore qu'il gardast en son entier la Foy du Concile de Nicée, parce qu'il communioit avec les Ariens, ce que je dis non pour approuver absolument cette conduite, mais seulement pour faire voir jusqu'es-où alloit l'aversion qu'on avoit autrefois pour la communion des hérétiques.

Ceux qui sont préoccupés contre toute sorte de séparation en matière de Religion, doivent se souvenir, que l'obligation qu'on a de garder la communion de ceux avec qui l'on se trouve joint extérieurement, n'est pas sans bornes, ou sans mesure. Nous sommes joints sous de certaines conditions, qui sont principalement, la profession d'une foy pure, ou du moins exempte de toute erreur damnable, & celle d'un service dégagé de tout ce qui choque l'essence de la piété, en un mot, un ministère public, sous lequel on puisse faire son salut. Pendant que ces conditions subsistent, elles sont subsister la communion; mais lors qu'elles cessent, la communion cesse aussi de droit, & il-y-a-lieu à une juste séparation, pourveu qu'on y garde les précautions nécessaires.

On ne doit pas dire, qu'en ce cas, on se sépare de l'Eglise, ni qu'on abandonne sa communion, ou qu'on déchire son unité. Car le party qu'on quitte étant véritablement tel qu'on le suppose, ne doit plus être regardé comme l'Eglise de Jesus Christ, mais seulement comme un party de mondains, qui se trouvoient auparavant mêlez avec les vrais fidèles, & qui par leur affermissement dans les erreurs, & dans le faux culte, se sont eux-mêmes découverts, & ont eux-mêmes déchiré le voile qui les confondoit encore, en quelque sorte, avec les autres. Les Orthodoxes, dans les premiers siècles, ne déchirèrent point l'unité de l'Eglise, quand ils ne voulurent point communiquer avec les Valentiniens, les Marcionites, les Montanistes, les Manichéens, & les autres Etrédoxes de ce tems-là, comme je l'ay déjà remarqué, non plus que ceux qui refusèrent, avec tant de constance, & de fermeté, la communion des Ariens.

Il ne faut donc pas condamner d'abord toute sorte de séparation, & puis qu'il-y-en a qui sont nécessaires, justes, & légitimes, comme il-y-en a d'injustes, & de téméraires, ce seroit la dernière des folies, que de juger de toutes d'une mesme manière, sans discernement, & sans distinction. L'Eglise Romaine elle-mesme, qui a quelquefois retranché de sa communion des nations entières, comme la France, & l'Allemagne, & qui s'est veüe si souvent déchirée en plusieurs partis dont l'un excommunioit l'autre, ne souffrit peut-être pas volontiers qu'on traitast les choses avec cette confusion. Ainsi, s'agissant maintenant de nostre séparation d'avec-elle, nous ne demanderons rien d'injuste, ni de déraisonnable, lors que nous dirons, qu'on doit examiner de quelle nature est cette séparation, en considérer les rai-

sons, & en pèser sagement les circonstances; car si nos Pères se sont séparés légèrement, & sans en avoir des causes suffisantes, s'il-y-a eû même des circonstances qui les deussent obliger à demeurer unis avec l'autre party qui n'a point voulu de réformation, nous consentirons de bon-cœur qu'on les condamne; mais si au-contraire, les causes qu'ils en ont eues ont été justes, suffisantes, & nécessaires, s'il n'y a rien dans les circonstances des tems, des lieux, des personnes, qui les empêchast de faire ce qu'ils ont fait, il est certain qu'au-lieu de les condamner, nous les bénirons, nous nous sentirons heureux de suivre leurs traces, & quant aux reproches, & aux accusations envénimées de l'Auteur des Préjugés, & de ses semblables, nous les souffrirons avec patience, les regardant comme l'effet d'une passion aveugle.

Commençons donc à faire cet examen, par les causes de nostre séparation. Chacun fait quels sont les points qui nous divisent, que ce ne sont ni des points de simple discipline, comme celui pour lequel Victor Evêque de Rome sépara son Eglise de celles d'Asie, qui célébroient la Pasque le quatorzième jour de la Lune, ni simplement des questions d'école, qui ne consistent qu'en des termes éloignez de la connoissance du peuple, comme celle qu'on appelle *trium capitulorum*, qui excita tant de troubles du tems de l'Empereur Justinien, & du Pape Vigilius, ni de simples intérêts personnels, tels qu'on les a vus dans les Schismes des Antipapes, ni des crimes ou des accusations purement personnelles comme dans le Schisme des Donatistes, ni même une corruption générale de mœurs, bien qu'elle fust très-grande dans le Clergé du tems de nos Pères. Les articles qui nous séparent sont des points qui selon nous, troublent essentiellement la foy par laquelle nous sommes unis à Jesus Christ, des points qui altèrent essentiellement le culte que nous devons à Dieu, qui gâtent essentiellement les sources de nostre justification, & qui corrompent les moyens soit intérieurs, soit extérieurs, de nous acquérir la grace, & la gloire. En-un mot, ce sont des points que nous croyons entièrement incompatibles avec le salut, & qui par conséquent, nous empêchent de pouvoir donner le titre, ou la qualité de vraie Eglise de Jesus Christ, à un party qui s'est affermy dans leur profession, & dans leur pratique, & qui nous a voulu contraindre à la même chose. J'avouë qu'on ne peut dire que nos controverses soient toutes de cette importance, il-y-en-a sans-doute, qui sont de moindre poids, & de moindre force, sur lesquelles il étoit bon de se réformer, mais qui pourtant n'eussent pas pû donner seules un juste sujet de séparation. Je mets en ce rang la question du Limbe des Anciens Pères, celle de la descente locale de Jesus Christ aux Enfers, celle de la distinction des Prestres & des Evêques de droit divin, celle de l'observation d'un Carême, & quelques autres de cette nature, où l'on voit bien qu'il-y-avoit de l'erreux, & de la superstition à corriger; mais qui n'alloient pas jusqu'à pouvoir causer une rupture de communion. Aussi, n'est-ce pas pour ces sortes de choses que nos Pères ont quitté l'Eglise de Rome, ils ont eu des raisons plus pressantes, & plus indispensables, dans les autres controverses, entre lesquelles la justification par

des œuvres méritoires , & par des Indulgences , la Transubftanciation , l'adoration de l'Euchariftie , le Sacrifice de la Mefle , l'invocation des Saints & des Anges , le culte religieux des Images , les fatifactions humaines , la Domination du Pape , & de fon Clergé fur les confciences , tiennent comme le principal rang. Ce font les véritables points qui ont caufé la féparation , & fi les autres y ont contribué quelque chofe , ce n'a été que par la liaifon qu'ils ont eue avec ceux-cy , ou parce qu'ils ont marqué un efprit général de fupérftition contraire à la vraie piété , ou enfin , à caufe de leur nombre , car quelquefois plufieurs playes moins dangereufes chacune à part , en font toutes-enfemble une mortelle & incurable. Quoy qu'il en foit , il paroift que nos Pères n'ont eu , d'ailleurs , que trop de juftes , & de néceffaires raifons de féparation.

Mais , pour achever de mettre cette matière dans une pleine évidence , il fera bon de voir : ce qu'on pourroit oppofer à ce que je viens de dire. Il me femble qu'on ne feroit prendre que l'un de ces trois partis , 1. ou celui de nier que ce que nous appelons des erreurs , la Transubftanciation , l'adoration de l'Euchariftie , le Sacrifice de la Mefle , &c. foient en effet des erreurs , 2. ou celui de dire que quand mefme on fuppoferoit que ce feroit des erreurs , elles n'étoient pourtant pas à l'Eglife Romaine la qualité de vraie Eglife , ni ne feroient incompatibles avec le falut , & par conféquent , ne feroient pas une caufe fuffifante de féparation , 3. ou celui , enfin , de foutenir que quand mefme ces points feroient une caufe fuffifante de féparation , ils ne le feroient pas , au-moins , à l'égard de nos Pères , parce que nos Pères étoient fournis de droit à leurs Pafteurs ordinaires , dépendant de leur gouvernement Hiérarchique , & principalement de celui de l'Eglife de Rome , qu'on prétend qui eft la mère & la maîtrefle de toutes les autres , & le centre de l'unité Chretienne ; d'où il s'enfuit , qu'on ne peut jamais fe féparer , mais qu'au contraire on eft obligé de recevoir toutes les conditions qu'elle exige pour être dans fa communion. Il n'y a à mon-avis que ces trois chofes qu'on puiſſe mettre-en-avant avec quelque couleur. J'examineray la dernière dans le chapitre fuivant ; confidérons icy les deux autres.

La première engage néceffairement un homme qui s'en fervira , à entrer dans l'examen du fond des matières , ou , ce qui revient à la mefme chofe , à établir folidement l'infaillibilité de l'Eglife de Rome , & du party qui luy a adhéré , qui eft une controverfe générale , qui enferme toutes les autres , comme je l'ay fait voir dans la première partie de cet ouvrage. Et par conféquent , il faut qu'il renonce à toute cette difpute chicaneufe , qui n'agit que par des préjugez. La juftice ou l'injuftice de notre féparation dépendra du fons : car comment peut-on s'affurer que ce que nous apellons des erreurs , & un faux culte , foient au-contraire , des vérités Evangéliques , & un légitime ſervice , fans paſſer par cet examen ; ce qui fait voir , comme je l'ay déjà ſouvent remarqué , que toutes ces attaques indirektes qu'on nous fait , ne font que des amufeemens inutiles , & des coups en l'air , qui ne ſervent qu'à faire du bruit.

La ſeconde chofe n'engage pas moins à l'examen du fons des matières ,

que la première. Car en supposant que ce que nous apelons des erreurs, sont en effet des erreurs, il faut nécessairement voir de quelle nature elles sont, & quelle opposition elles ont avec la véritable piété, pour bien juger si ce sont des causes suffisantes d'une séparation, & si notre conscience ne s'en peut pas accommoder. J'avoue que ce n'est pas une chose bien difficile à reconnoître; car pour peu qu'on sache ce que c'est que de la religion, & du service de Dieu, on sent bien aisément, que si la transsubstanciation, par-exemple, est une erreur, on ne peut qu'on n'adore une substance du pain, en la place de Jesus Christ, on sent aisément que si le culte des images est défendu par le second commandement de la Loy, on s'attire la jalousie de Dieu, comme il le déclare luy-même; on sent aisément que si le Sacrifice de la Messe n'est point en effet un sacrifice propitiatoire, par lequel on s'applique la vertu de celui de la croix, on fait injure au Sacrifice unique de Jesus Christ, & l'on cherche vainement sa vertu dans un acte où elle ne s'applique point. On sent aisément que si la Domination que l'Eglise de Rome, ou les Conciles, usurpent sur les consciences, est mal-fondée, l'on rend à des hommes une espèce d'adoration qui n'est due qu'à Dieu seul, ce qui ne peut être qu'un crime irrémissible à l'égard de celui qui a dit, *Tu n'auras point d'autres Dieux devant ta face*. Mais que cela soit facile ou difficile à reconnoître, ce n'est pas dequoy il s'agit maintenant. Il suffit de faire voir, que la séparation de nos Pères a eu des causes justes, suffisantes, nécessaires, & incontestables, en supposant que ce qu'ils ont dit des erreurs de l'Eglise Romaine soit vray, & qu'on ne sauroit les accuser ny de témérité, ni de Schisme, sans contester leur supposition, ni contester leur supposition, sans venir à l'inspection des choses mêmes, d'où il s'ensuit, que toute cette dispute qu'on nous fait touchant les formes, n'est qu'une pure chicane, indigne de personnes solides. Si ce que nos Pères ont avancé touchant les erreurs que l'Eglise de Rome oblige de croire pour être dans sa communion, n'est pas véritable, nous ne prétendons plus soutenir leur séparation, mais s'il est véritable, Dieu & les hommes leur seront témoins qu'elle a été faite saintement, & selon les mouvemens d'une conscience droite.

On dira, peut-être, que nous ne devons pas ainsi légèrement supposer que ce que nos Pères ont dit touchant les erreurs de l'Eglise Romaine, soit véritable, puisque ce sont des points contestez où l'Eglise Romaine prétend que nous soyons dans l'erreur, comme nous prétendons qu'elle y soit. Mais on ne sauroit dire rien de plus frivole; car la supposition que nous faisons est dans les termes du bon-sens, & de la droite raison, parce que nous ne la faisons que pour obliger nos adversaires à venir à la discussion des choses mêmes, d'où dépend le jugement qu'on doit faire de nostre séparation, & pour leur faire reconnoître que toutes ces accusations qu'on forme contre nos Pères, qu'ils ont rompu l'unité Chrétienne, qu'ils ont abandonné l'Eglise, qu'ils ont fait un Schisme criminel, sont des accusations téméraires, injustes, & précipitées, puisqu'on ne sauroit droitement juger de leur action, ni les condamner, ni les absoudre, que premièrement, on n'ait examiné les causes de leur séparation, & les raisons qu'ils en ont alléguées, ce qui ne se

peut que par la discussion du fons. En effet, toute accusation qui n'a nul fondement certain, & de laquelle on peut estre obligé de se retracter, est téméraire & précipitée. Or celle qu'on forme contre nos Pères, avant que d'avoir examiné le fons, est de cette nature. Elle n'a nul fondement certain ; car on ne peut encore savoir si leur action est juste ou injuste, & on peut estre obligé de se retracter quand on aura examiné leurs raisons. C'est donc une témérité condamnable que nous avons droit de repousser, jusqu'à ce qu'on ayt fait cet examen, & c'est pour obliger à le faire que nous supposons que nos Pères ont eû droit au fons.

CHAPITRE II.

Que nos Pères ont dû se séparer du corps de ceux qui occupoient le Ministère dans l'Eglise, & en particulier du Siege de Rome, supposé qu'ils ayent eû droit au fons.

MAIS, dira-t-on, quelque supposition que l'on fasse, on ne peut jamais que condamner la séparation de vos Pères, non qu'il n'y puisse avoir des séparations justes ; mais parce que le droit de se séparer n'appartient pas à toutes sortes de personnes, & que l'Eglise de Rome estant, par un privilège spécial, la Mère & la Maîtresse de toutes les autres, on ne peut jamais légitimement se séparer d'elle, & qu'il est, au contraire, d'une nécessité indispensable pour le salut des hommes de luy obéir, & de se tenir dans sa communion. Ainsi, vos Pères estant, d'un côté, soumis à leurs Pasteurs ordinaires, ils ne se devoient jamais détacher de leur corps, pour quelque cause que ce fust, & de l'autre, n'ayant point de vraye Eglise de Jesus Christ, ni par conséquent, de salut que dans la communion du siège de Rome, c'est un crime que de s'en séparer, quelque prétexte qu'on puisse mettre-en-avant.

Cette objection est fondée sur ces deux propositions, l'une, qu'on ne doit jamais se séparer du corps de ses Pasteurs ordinaires, & l'autre, qu'on ne doit jamais se séparer du siège de Rome en particulier.

Quant à la première de ces propositions, j'avoué, comme je l'ay dit ailleurs, qu'un peuple doit beaucoup de respect & d'obéissance à ses Pasteurs qui luy administrent les alimens de l'ame, les paroles de la vie éternelle, selon le précepte de S. Paul, *Obéissez à vos conducteurs, & vous y soumettez ; car ils veillent pour vos ames.* Cette obéissance doit estre accompagnée d'une véritable estime, qui fasse bien présumer d'eux, qui nous donne de la docilité pour leur parole, & qui éloigne les murmures, les calomnies, & les soupçons téméraires, fondez sur de légères apparences. Et

Hebr. 13.

cette obéissance, cette estime, cette bonne opinion, doivent estre, sans-doute, plus grandes pour tout le corps en général, que pour les particuliers ; car il-y-a apparence que tout un corps rassemble plus de lumière, & par conséquent plus d'autorité, qu'il n'y-en-a dans chaque particulier. Je dis même que quand il-y-a des vices généralement répandus dans tout le corps des Pasteurs, il faut qu'un peuple tâche de les supporter avec patience, & de les couvrir, autant qu'il se peut, avec charité, en priant Dieu qu'il luy plaise de nettoier son sanctuaire, & d'envoyer de bons ouvriers en sa moisson ; & quoy qu'il en soit, pendant qu'on peut faire son salut sous leur ministère, il ne faut pas s'en séparer.

Mais on ne doit pas aussi s'imaginer que les devoirs d'un peuple envers ses Pasteurs ordinaires, soient sans bornes, ni que la dépendance qu'on a d'eux n'ayt point de mesure. Ce que nous avons dit dans le Chapitre précédent, touchant les liens de la communion Ecclésiastique, se doit étendre jusqu'aux Pasteurs, & aux peuples, les devoirs sont mutuels, & il n'y-a que Jesus Christ seul de qui l'on puisse dépendre sans condition. Flatter le corps des Pasteurs de ce privilège, c'est élever les hommes sur le trône de Dieu, c'est leur inspirer l'orgueil, la vanité, la négligence, c'est établir dans l'Eglise une domination que Jesus Christ a défendue, & donner aux Pasteurs la hardiesse de tout faire, & de tout entreprendre. Il est donc certain que l'attachement que les fidèles ont à leurs Pasteurs ordinaires, est limité, & qu'il ne doit durer qu'autant que la gloire de Dieu, la fidélité que nous devons à Jesus Christ, & l'espérance de nostre salut, peuvent subsister avec leur gouvernement. S'il arrive que leur gouvernement ne puisse plus compatir avec ces choses, en ce cas, il s'en faut séparer ; & dire le contraire, seroit avancer la proposition du monde la plus insensée, la plus impie, & la plus prophane.

Le Ministère des Pasteurs n'est établi dans l'Eglise que comme un simple moyen extérieur, pour y conserver la vraye foy, le vray culte, & pour conduire les hommes au salut. Or la lumière naturelle nous enseigne, que quand de simples moyens extérieurs s'éloignent de leur destination, & qu'au-lieu de nous conduire à la fin, ils nous en détournent, & nous en privent, alors l'amour que nous avons pour la fin, doit prévaloir sur celle que nous pouvons avoir pour les moyens, parce que les moyens ne sont désirables qu'à cause de leur fin, & que la considération qu'on a pour eux, n'est qu'un effet, ou une production de celle qu'on a pour la fin. Ainsi, quand ceux qui ont accoutumé de nous distribuer les alimens nécessaires pour la vie, nous présentent au-contraire, des choses mortelles sous la forme d'alimens, & qu'ils nous veulent forcer à les prendre, il ne faut pas douter que l'intérêt de nostre vie ne le doive emporter sur l'attachement que nous pouvons avoir pour ces personnes-là. Un guide est un moyen pour nous conduire au lieu où nous désirons d'aller ; mais quand nous reconnaissons que ce guide nous conduit mal, & qu'au-lieu de nous mener il nous égare, il n'y a pas de doute que nous nous devons séparer de luy, & renoncer à sa conduite. Les Pasteurs ordinaires sont des guides, des per-

sonnes qui nous doivent montrer le chemin du Ciel; si donc, au lieu de nous le montrer, ils nous en font tenir un tout opposé, qui peut douter que nous ne soyons obligés de les quitter?

Mais, dira-t-on, comment les peut-on quitter, sans s'opposer à Dieu même qui nous a soumis à eux? Leur Ministère n'est-il pas d'institution divine, & n'est-ce pas Jésus Christ, qui au témoignage de S. Paul, *en a Ephes. 4. donné les-uns pour estre Apôtres, les autres pour estre Pasteurs, & Docteurs, pour l'assemblage des Saints*? Je réponds, qu'il faut distinguer dans le ministère ce qu'il y-a de divin d'avec ce qu'il y-a d'humain. Qu'il y-ait des Ministres dans l'Eglise, cela est de l'institution de Dieu; mais que le Ministère soit commis à telles ou à telles personnes, si vous en exceptez les Apôtres, & les Evangélistes, qui ont été les premiers Pasteurs de l'Eglise, cela est de la disposition des hommes. L'ordre donc du Ministère est inviolable, parce qu'il est de Dieu. Il n'est permis à aucune créature de l'abolir: Mais il n'en est pas de même des personnes élevées aux charges du Ministère; car comme c'est par le moyen des hommes qu'ils reçoivent la vocation, il arrive souvent que la vocation se trouve gâtée par les vices de ceux qui la donnent, & de ceux qui la reçoivent, à cet égard, elle est corruptible. L'intrigue, l'ambition, l'avarice, l'esprit d'orgueil & de domination, l'erreur, la superstition, l'ignorance, la négligence, s'y mêlent souvent, & souillent la sainteté du Ministère. Quand la corruption n'est que dans quelques particuliers, on se sert contre-eux, des voyes ordinaires de la Discipline, on retranche, on dépose, on excommunie, selon l'exigence des cas. Mais quand elle a gagné tout le corps, d'une telle manière, & dans un tel degré, que le salut des fidèles ne puisse plus subsister sous la conduite de ces personnes, & qu'il n'y-ait en eux aucune espérance de retour, alors, l'unique remède qui reste, est de se séparer d'eux. Et bien-loin que ce soit violer l'ordre de Dieu, ni choquer le Ministère qu'il a établi, qu'au contraire, c'est le délivrer, autant qu'il dépend de nous, de la main de ceux qui l'ont envahy, & le retirer de l'oppression où ils l'ont réduit. Cette séparation donc ne regarde que les personnes mal-appelées au Ministère, & qui en ont abusé contre Dieu & contre son Eglise, non ce qu'il y-a de divin, mais ce qu'il y-a d'humain & de corruptible, ou pour mieux dire, ce qu'il y-a d'actuellement corrompu dans la vocation.

Le choix des personnes, & leur élévation aux charges Ecclésiastiques, étant une chose humaine, & par conséquent exposée à tous les accidens de l'infirmité & de la corruption des hommes, on ne sauroit s'imaginer, sans faire injure à la sagesse de Dieu, qu'il leur ait voulu attacher si fortement & si étroitement ses fidèles, qu'ils ne s'en pussent séparer en aucun cas. Car si cela estoit, il pourroit arriver que la vérité seroit obligée de droit à se soumettre à l'hérésie, & la piété à l'impieété; il pourroit arriver que les enfans de Dieu seroient sous la conduite de ses ennemis déclarez, sans s'en pouvoir légitimement soustraire; il pourroit arriver que les fidèles seroient engagés dans un danger évident, ou même dans la nécessité de perdre la pureté de leur foy, par la contagion de leurs conducteurs, sans

avoir aucun moyen de s'en retirer ; ce qui est incompatible avec la bonté & la sagesse divine.

Mais n'est-ce pas une chose fort étonnante, que de voir un peuple se séparer du corps de ceux qui possèdent les charges Ecclésiastiques ? Elle l'est, sans-doute, & Dieu aussi ne permet pas que les enfans soient réduits souvent à une si dure nécessité. Il le permet pourtant quelquefois, pour affliger son peuple, & pour le châtier du mépris qu'il a fait de sa parole & de ses grâces. Il le permet, pour faire voir que la subsistenc de son Eglise, & le salut de ses fidèles, ne dépend pas absolument des moyens humains, puis-que ces moyens peuvent se pervertir, & devenir contraires à leur propre destination. Il le permet, enfin, pour tenir par ces tristes exemples, les Pasteurs dans l'humilité, & dans le soin de s'acquitter fidèlement de leurs charges, & pour empêcher que le peuple ne néglige de s'instruire par soy-même des mystères de l'Evangile, & qu'il ne se repose avec une trop grande confiance sur ses Pasteurs. Mais quand Dieu réduit les fidèles à cette extraordinaire nécessité, outre que le scandale d'une séparation, & les autres inconvéniens qui la suivent, ne peuvent être imputez de droit, qu'aux Pasteurs qui ont dégénéré de leur vocation, & abandonné la vérité salutaire qui leur avoit été commise, & le soin légitime de leurs troupeaux pour en devenir les oppresseurs. Outre-cela, dis-je, il est évident que ce scandale & ces inconvéniens, quels qu'ils soient, ne sauroient jamais balancer ces deux importants intérêts, sçavoir, celui de faire son salut, & celui de conserver l'Evangile, qui sont si grans, que rien au monde ne leur peut être préféré. Au-contraire, plus le rang que donnent les charges Ecclésiastiques est élevé, & la corruption de ceux qui les tiennent générale, plus l'obligation de s'en séparer est forte & indispensable ; car alors le mal est dans les sources publiques, & la mort soule des mêmes lieux d'où l'on devoit recevoir la vie. A-peu-près, comme quand l'air d'une ville est infecté, la nécessité de s'en retirer promptement est d'autant-plus-grande, parce que l'air est d'un usage plus ordinaire que toute autre chose.

Ceux qui ne veulent pas qu'en aucun cas on puisse se séparer du corps de ceux qui occupent le Ministère, n'ont jamais bien considéré de quelle nature est la communion que les fidèles ont avec Jesus Christ, & de quelle nature est celle qu'ils ont avec leurs Pasteurs. Car si les peuples avoient une communion médiante avec Jesus Christ, & immédiate avec leurs Pasteurs, c'est-à-dire, s'ils n'étoient unis avec Jesus Christ, que parce qu'ils sont unis aux Pasteurs, & que les Pasteurs le sont avec Jesus Christ, comme la main n'est unie à la teste que parce qu'elle l'est au bras, & que le bras l'est à la teste, ils auroient peut-être quelque raison de dire, qu'il n'y peut avoir aucun cas où le peuple doive se séparer des Pasteurs, parce qu'on pourroit soutenir que les Pasteurs sont un milieu nécessaire au peuple pour être joint à Jesus Christ, comme le bras est un milieu nécessaire à la main pour être jointe à la teste. Mais il en est tout autrement, car les fidèles sont unis à Jesus Christ immédiatement, & avec leurs Pasteurs médiatement,

ment, c'est-à-dire, qu'ils ne sont unis à leurs Pasteurs, que parce qu'ils sont unis à Jesus Christ, & que Jesus Christ est aux Pasteurs; de sorte que bien-loin que les Pasteurs soient un milieu nécessaire aux fidèles pour être joints à Jesus Christ, qu'au-contre, Jesus Christ leur est un milieu nécessaire pour être joints aux Pasteurs. Peuples & Pasteurs nous sommes tous unis immédiatement à Jesus Christ, & par Jesus Christ nous sommes unis ensemble; car Jesus Christ est le centre & le lien de nostre communion mutuelle. C'est pourquoy l'Apôtre censure vivement les Corinthiens, de ce qu'ils se divisoient entr'eux, l'un disant, je suis de Paul, & l'autre, je suis d'Apollos, & l'autre, je suis de Céphas, & l'autre, je suis de Christ. *Christ, 1. Cor. 1. dit-il, est-il divisé? Paul a-t-il été crucifié pour vous, ou avez-vous été baptisés au nom de Paul?* Ce qui veut dire, que nous sommes tous immédiatement à Jesus Christ, parce que c'est luy seul qui est mort pour nous, & au seul nom de qui nous sommes baptisés, & que de prétendre que les fidèles soient joints à Jesus Christ par ses ministres, c'est le diviser en autant de parties, ou en autant de sectes qu'il y aura de Ministres. Or il s'ensuit de là manifestement, que les fidèles ne doivent être unis avec leurs Pasteurs, qu'autant qu'il leur paroît que leurs Pasteurs le sont avec Jesus Christ, & qu'ils s'en doivent séparer dès qu'il leur paroît qu'ils se sont eux-mêmes séparés de luy, & qu'ils en veulent séparer les troupeaux qui leur avoient été commis. C'est-ce que la lumière du sens-commun dicte, sans autre raisonnement; car à-quoy-bon la communion de ces prétendus Pasteurs, quelque revêtus qu'ils soient de titres, & de dignitez, sans celle de Jesus Christ?

Ce que je viens de dire de la communion, il le faut dire aussi de la dépendance. Celle que les fidèles ont de Jesus Christ, est immédiate & absolue, & celle qu'ils ont des Pasteurs, est médiante & conditionnelle. Nostre ame & nostre conscience n'est pas à eux pour en disposer comme il leur plaira. A cet égard, nous n'appartenons qu'à un seul Jesus Christ, qui nous a acquis par le prix de son sang, & qui nous gouverne par son Esprit, & par sa parole. Les Pasteurs ne sont que des ministres, des Interprètes, ou des Hérauts qui nous font entendre sa voix, & toute la dépendance que nous avons d'eux est fondée sur celle qu'eux & nous avons de Jesus Christ nostre souverain Maître, c'en est & la cause, & la règle, & la mesure. On doit donc leur être soumis, pendant qu'ils agissent comme ses ministres & ses interprètes, pendant que leur action & leur gouvernement porte les caractères de son autorité. Mais comme ces ministres sont des hommes qui peuvent abuser de leurs charges, & agir de leur chef, s'il arrive que ce caractère de l'autorité céleste qui nous soumet à eux, ne paroisse pas dans leur parole, s'il y paroît un caractère contraire, si au-lieu de nous mener à Jesus Christ, ils nous en détournent, s'ils veulent gouverner en maîtres, & non en ministres, s'ils s'attribuent à eux-mêmes l'obéissance absolue que nous ne devons qu'au Sauveur; En-un-mot, si pour dépendre d'eux il faut violer la dépendance que nous avons de Jesus Christ, dira-t-on encore qu'on ne puisse, & qu'on ne doive se séparer d'eux, & renoncer à un gouvernement injuste?

Galat. r.

Si l'on veut décider cette question par l'Ecriture, S. Paul nous dit, *Que si luy-mesme, ou un Ange du Ciel, nous évangélisoit outre ce qui nous a esté évangélisé, il doit estre anathème.* Il dit cela, sur le sujet de quelques faux Docteurs qui troubloient les Eglises de Galatie, & ne s'agissant que d'eux, il semble qu'il se devoit contenter de faire tomber l'anathème sur les Docteurs particuliers qui peuvent errer, & qui n'ont pas une si grande autorité qu'on ne puisse bien se séparer d'eux, quand ils deviennent prévaricateurs. Mais, pour ôter tout prétexte à la distinction, & à la chicane, il choisit tout-exprés les deux plus grandes autoritez qui soient entre les créatures, un Ange, & un Apôtre, les deux seules autoritez créées, à qui Dieu a communiqué la grace de l'infailibilité, & il nous ordonne de leur dire anathème, s'il leur arrivoit d'annoncer un autre Evangile que celui de Jesus Christ. Il n'ignoroit pas que les Anges du Ciel ne seront jamais capables de commettre ce crime, il savoit bien qu'il ne le commettrait jamais luy-mesme; & cependant, il tourne son discours sur luy-mesme, & sur les Anges, n'est-ce pas pour nous faire comprendre qu'il n'y a aucune autorité créée, ni dans le Ciel ni sur la terre, de qui nous devons dépendre absolument, & de qui nous ne nous devons séparer, en cas qu'elle nous détourne de Jesus Christ? Qu'on nous dise si la dépendance qu'un peuple a du corps de ses Pasteurs ordinaires, c'est-à-dire, de ceux qui possèdent les charges Ecclésiastiques, qui peuvent avoir esté très-mal choisis, qui s'y peuvent estre intrus par de mauvais moyens, qui y ont porté toutes les passions & tous les dérèglemens de la nature humaine, Si, dis-je, la dépendance qu'on a d'eux, est plus forte & plus inviolable que celle qu'on doit avoir d'un Apôtre, d'un Apôtre tel que S. Paul, & d'un Ange mesme du Ciel s'il devenoit prédicateur. Cette dernière, pourtant, n'est pas absoluë, elle pourroit estre rompue légitimement en un certain cas; qui osera dire, après cela, que l'autre ne le puisse, & ne le doive estre dans un cas pareil?

Mais si à l'Ecriture on veut ajouter l'expérience, elle nous apprendra qu'il-y-a-eu quelquefois des tems où les gens de bien ont esté obligez de se séparer du corps de leurs Pasteurs; car sans parler de ces sept mille qui du tems d'Elie conservèrent leur pureté contre l'idolatrie où l'Eglise d'Israël estoit tombée, lesquels, selon toutes les apparences, vivoient séparés du corps de leurs Pasteurs idolâtres, au moins d'une séparation négative, il ne faut que jeter les yeux sur l'exemple des Orthodoxes du tems des Ariens. Car il-y-a deux faits constans dans cette histoire, l'un que l'Arianisme avoit envahy le corps des Pasteurs ordinaires; & l'autre, que ceux d'entre les Orthodoxes qui eurent du zèle & du courage, se séparèrent de ce corps infecté, & ne les voulurent plus reconnoître pour de véritables Pasteurs pendant qu'ils demeurèrent dans l'hérésie. Le premier de ces faits se justifie par un nombre presque infiny de preuves tirées ou de l'histoire, ou du témoignage des Anciens. Car dés-avant la mort de Constantin, les Ariens, qui avoient esté condamnés au Concile de Nicée, attaquèrent la personne de S. Athanasé, & quelque tems après, ils la firent reléguer à Trèves. Ce fut leur première victoire; mais ils n'en demeurèrent pas-là. Ils s'emparèrent, après la mort de Con-

stantin, de l'esprit de Constance, qui étant demeuré seul Empereur, déploya toute son autorité, & les Ariens tous leurs artifices, pour établir l'Arianisme par-tout. La plupart des Evêques succombèrent sous la violence, ou sous la séduction. Plusieurs Conciles furent assembles, & plusieurs formules de foy y furent dressées, qui toutes aboutissoient au dogme Arien, les-unes plus couverte, & les autres plus à-découvert. Ceux d'entre les Evêques qui voulurent faire de la résistance, furent cruellement persécutés, déposés de leurs charges, envoyés en exil, & traités comme des hérétiques, ou des ennemis de la paix de l'Eglise. C'est pourquoy Constance reprochoit à Libérius, qu'il estoit seul, & qu'il s'opposoit au monde tout entier, dans la défense d'Athanase. *Quelle si grande partie du monde, luy disoit-il, réside en ta personne, que toy seul tu prennes le party d'un impie, & que tu oses rompre la paix de toute la Terre. Je veux que je sois seul, luy répondoit Libérius, la cause de la foy n'en est pourtant pas plus affaiblie. Car autrefois il ne s'en trouva que trois qui résistèrent au commandement d'un Roy. Libérius fut luy-mesme envoyé en exil, dont il ne sortit qu'après avoir souscrit à l'Arianisme. Et comme l'Occident se trouvoit, alors, moins infecté de cette Hérésie, que l'Orient, l'Empereur fit assembler un Concile à Rimini, dont après de beaux commencemens, l'issue fut malheureuse. Car les Evêques y renoncèrent à la Doctrine Orthodoxe, qui fait le Fils de Dieu d'une mesme essence avec son Père; Pour cet effet, ils rejetterent le terme de *Consubstanciel*, que le Concile de Nicée avoit inféré dans son Symbole, comme un terme *scandaleux, sacrilège, & indigne de Dieu*, qui ne se trouve point dans l'Ecriture, & le bannirent de l'Eglise. C'est-ce qui paroist par la lettre du Synode mesme à l'Empereur Constance, rapportée par S. Hilaire, dans laquelle ils remercient l'Empereur de ce qu'il leur avoit montré ce qu'ils devoient faire, sçavoir, ordonner que personne ne parlât plus ni de substance, ni de consubstanciel, qui sont des noms inconnus à l'Eglise de Dieu, & qu'ils s'en réjouissent, parce qu'ils ont reconnu cela mesme qu'ils tenoient auparavant. Ils ajoutent, que la vérité, qui ne peut estre vaincue, a obtenu la victoire, afin que ce nom indigne de Dieu, qui ne se trouve pas écrit dans les loix saintes, ne soit désormais proferé d'aucune personne, & ils déclarent, qu'ils retiennent entièrement la mesme doctrine avec les Orientaux, & qu'ils leur ont rendu, & à luy une pleine obéissance. C'est la raison pour laquelle Auxentius Evêque de Milan, Arien, disoit dans sa lettre à Valentinien, & à Valens Empereurs, qu'il ne faisoit pas souffrir que l'Unité de six cens Evêques fust rompue par un petit nombre de contentieux. Aulli Vincent de Lérins ne fait pas difficulté de reconnoître, Que le venin de l'Arianisme avoit gâté, non quelque petite partie seulement, mais presque toute la Terre, & c'est dans ce sens que Phœbadius Evêque François qui vivoit de ce tems-là, disoit, Que la subtilité & la fraude du Diable tenoit les sens presque de tous occupés, qu'elle persuadoit l'Hérésie comme une droite foy, & condamnoit la droite foy comme une Hérésie. Et un peu plus bas, ayant égard à ce qui avoit esté fait au Concile d'Arimini, Les Evêques, dit-il, ont fait un Edit, Que nul ne dise une seule substance, c'est-à-dire, que nul ne prêche dans l'Eglise que le Père & le Fils n'ont qu'une seule vertu.*

J'ajouteray à ces témoignages, celuy de Grégoire de Nazianze, dans l'O-
Ec ij

Dialog. inter
Constant. &
Liber. apud
Baron ad
ann. 355.

Apud Hilar.
in fragment.

Apud Hilar.
Post. Epist.
advers.
Arian.
Vincent. Li-
rinens. Com-
monit. 1.
Chap. 6.
Phœbad.
Lib. contr.
Arian.

Grég. Naz.
orat. 21.

raison qu'il a faite à la louange de S. Athanase. Là, après avoir décrit les fureurs de George Patriarche d'Alexandrie, Arien, & les impiétez du Concile de Séleucie, il ajoûte. *On voyoit les-uns chassés injustement de leurs sièges, & d'autres mis en leurs places, après avoir souscrit à l'impieeté, qui étoit une condition nécessaire qu'on exigeoit d'eux. L'encre ne manquoit jamais d'un côté, & le calomniateur de l'autre. C'est ce qui a fait tomber dans le piège plusieurs d'entre nous, qui d'ailleurs, étoient invincibles; car quoy que leur cheûte ne soit pas allée jusqu'à la séduction de l'esprit, ils ont pourtant souscrit, & ont par ce moyen, conspiré avec les plus méchans, & s'ils n'ont pas été participans de leurs flammes, ils ont au-moins, été noircis de leur fumée. C'est ce qui m'a fait souvent verser des torrens de larmes, voyant que l'impieeté se répandoit ainsi au long & au large, & que ceux-là mesmes qui devoient être les défenseurs de la parole, étoient devenus les persécuteurs de la doctrine Orthodoxe. Car il est certain que les Pasteurs ont agy d'une manière insensée, & pour parler avec l'Ecriture, plusieurs Pasteurs ont défilé ma vigne, ils ont outragé & ont couvert d'opprobre cette portion désirable, c'est-à-dire, l'Eglise de Dieu, que la sueur & le sang de tant de martyrs avant & apres la venue de Jesus Christ, avoit arrosée, & qui étoit consacrée, par les souffrances de Dieu mesme, mort pour nostre salut. Si vous en exceptez quelque peu, ou qui ont été méprisés, à cause de l'obscurité de leur nom, ou qui ont résisté par leur vertu (car il falloit bien qu'il en demeurât encore quelques-uns pour être comme une semence, & une racine à Israël, afin de le faire refleurir, & le remettre en vie) tous ont obey au tems. Il n'y a eu que cette différence entre-eux, que les-uns sont tombez dans le piège plutôt, & les autres plus tard; que les-uns ont été les chefs de l'impieeté, & que les autres se sont tenus dans le second rang. Le Cardinal Baronius n'a pu s'empêcher, en rapportant ce passage, de faire cette réflexion. C'est ainsi que Grégoire pleure la ruine de toute l'Eglise Orientale. Mais si on y veut ajoûter la ruine arrivée à l'Eglise d'Occident, que j'ay déjà rapportée, on jugera facilement, qu'il n'y avoit point encore en de tems, où tout le monde Chretien fust plus troublé qu'il l'estoit alors, puis-que presque tous les Prédicateurs des Eglises étoient tombez dans le précipice, & que jamais la face de l'Eglise Catholique n'avoit été si effroyable.*

Baron. ad.
ann. 359.

Mais le second fait que nous mettons-en-avant, n'est pas moins certain que le premier, savoir, que ceux d'entre les Orthodoxes qui eurent du zèle & du courage, se séparèrent du corps des Pasteurs ordinaires, & ne les voulurent point reconnoître pour Pasteurs, pendant qu'ils demeurèrent dans l'Hérésie. En effet, ce fut-là la principale cause pour laquelle il y eut tant de meurtres, & tant de perscriptions, les Ariens ne pouvant souffrir en aucune manière ceux qui refusoient leur communion. L'accusation perpétuelle dont ils les chargeoient, étoit que c'étoit des Schismatiques, qui violoient la paix & l'unité de l'Eglise. C'est ce qu'Auxentius reprochoit à Saint Hilaire, & à Eusebe de Verceil dans la lettre que je viens de citer. *Ce sont, disoit-il, des hommes condamnés, & déposés, qui ne songent qu'à faire des Schismes en tous lieux; car c'est ainsi que ce faux Evêque appeloit la juste séparation à laquelle S. Hilaire exhortoit les fidèles, par ses Ecrits, comme on l'a veû dans le chapitre précédent.*

Socrat. hist.
Ecclef. lib.
1. cap. 30.

Socrate, historien Ecclésiastique, rapporte sur ce sujet, que la cruauté des Ariens alloit si avant, qu'ils contraignoient par toutes sortes de moyens

iniques, les fidèles, hommes & femmes, à recevoir la communion de leur main, jusqu'à leur ouvrir la bouche par force, & que ceux à qui ils faisoient cette violence, la regardoient comme le plus cruel de tous les supplices, que plusieurs y faisoient une si grande résistance, qu'on n'en pouvoit venir à-bout, & que de rage, on leur arrachoit les mammelles, pour se venger de leur refus. Luy-mesme témoigne que l'horreur que les Orthodoxes de Constantinople avoient de se trouver avec les Ariens dans de mêmes assemblées étoit si grande, que n'ayant point de temples où ils pussent publiquement servir Dieu, ils s'assembloient avec les Novatiens qui avoient trois temples dans la ville, parce que ces derniers étoient, à la vérité, Schismatiques, mais non hérétiques comme les Ariens, & que si les Novatiens eussent voulu, les Catholiques n'eussent fait avec-eux qu'une seule Eglise. Sozomène rapporte aussi, que l'Empereur Valens, qui étoit Arien, étant allé dans la ville d'Edesse, & y ayant appris que les Orthodoxes, c'est-à-dire, ceux qui persévoient en la foy de la consubstantialité du Fils, faisoient leurs assemblées dans un champ proche de la ville, parce que tous les Temples étoient entre les mains des Ariens, il mal-traita le gouverneur de la Province qui souffroit ces assemblées, & luy commanda d'y aller le lendemain, pour les empêcher de vive-force de s'assembler, & pour châtier ceux qu'il y rencontreroit; que le peuple ayant reçu cet ordre, ne laissa pas de s'y trouver, & que le Gouverneur y étant allé, & ayant trouvé en chemin une femme qui y accouroit avec son petit-enfant, il luy demanda si elle ne savoit pas ce que l'Empereur avoit commandé; mais que cette femme, sans s'émouvoir, luy répondit, qu'elle ne l'ignoroit pas, & que c'étoit pour cela qu'elle y accouroit, pour s'y trouver avec les autres; ce qui fit une telle impression sur l'esprit du Gouverneur, qu'il s'en retourna vers l'Empereur, à qui il apprit cette ferme résolution, & luy fit révoquer l'ordre qu'il avoit donné. J'avoue qu'il-y-eut plusieurs Orthodoxes qui n'eurent pas assez de courage pour aller jusqu'à une séparation, & qui se contenterent de gémir sous la tyrannie Arienne, en attendant un meilleur tems. Mais il est certain aussi, que ceux qui eurent le plus de zèle & de courage, se retirèrent de la communion des hérétiques, & qu'ils crurent qu'ils le devoient faire pour la sûreté de leur salut. C'est pourquoy Faustine, dans son traité contre les Ariens, disoit, *Que si quelqu'un ne croyoit pas que la société des Ariens lui pût rendre coupable, sous prétexte qu'il avoit le témoignage de sa propre conscience qui ne l'accusoit pas d'avoir violé la foy, ou d'y avoir renoncé, c'étoit à luy à prendre garde à soy-mesme, & à s'examiner. Mais pour moy, ajoute-t-il, s'agissant de la cause de Dieu, je me sens obligé d'être plus précautionné, & d'avoir plus de crainte que ces personnes n'en ont. Car il est écrit, rejette l'homme hérétique, après la première & la seconde admonition, sachant que celui qui est tel est perverti, & qu'il pêche, étant condamné par soy-mesme. Et quant à la punition des prévaricateurs, il est écrit, toute chair viendra se prosterner devant ma face, dis le Seigneur Dieu, & les Saints sortiront & ils verront ceux qui auront prévariqué contre moy, car le ver des Prévaricateurs ne mourra point, & leur feu ne s'éteindra point. L'apôtre nous défend aussi d'entrer en société avec les*

Ibid.

Sozomenus
hist. Eccles.
lib. 6. cap.
18.

infidèles. Et ailleurs, après avoir fait une description des péchez, il condamne, non-seulement ceux qui les commettent ; mais ceux aussi qui donnent leur consentement à ceux qui les commettent. Il-y-a plusieurs autres passages de l'Ecriture qui défendent la compagnie des hérétiques ; mais j'ay voulu vous marquer ceux-là brièvement, afin que vous ne croyiez pas que ce soit par une vaine superstition que nous fuions la communion de ceux que la justice divine a condamnés.

Voilà donc, ce me semble, deux faits que j'ay mis-en-avant, suffisamment justifiez, & par conséquent, le droit de se séparer du corps des Pasteurs ordinaires, lors qu'ils enseignent des doctrines contraires à la vraie foy, qu'ils veulent contraindre les fidèles à en faire profession, étably par un exemple contre lequel je ne voy pas qu'on puisse opposer rien de raisonnable, ni empêcher qu'il ne soit semblable à celuy de nos Pères. Car si on dir qu'il-y-avoit dans le party des Orthodoxes qui se séparèrent, plusieurs Evêques qui autorisoient cette action, outre qu'on peut dire la même chose du party de la réformation, dans lequel on sait qu'il-y-a-eu un nombre considérable de Prélats pieux, & sçavans, & quelques-uns même qui ont eu le courage de souffrir la mort pour la défense de cette cause. Outre-cela, dis-je, il est certain que ce n'est pas la dignité Episcopale qui rend la séparation légitime, elle est légitime toutes les fois qu'elle a des causes justes, suffisantes & nécessaires dans le fons, & par tout où ces causes se rencontrent, les simples fidèles ont autant de droit de se séparer que les Evêques. Si un peuple n'avoit pas droit de se séparer du corps de ses Pasteurs qui enseigneroient une fausse doctrine, ce ne pourroit être, qu'à-cause de l'autorité que les Pasteurs ont sur le peuple ; mais le corps des Pasteurs a, pour-le moins, autant d'autorité sur les Pasteurs particuliers, qu'il en a sur un peuple ; de sorte que si cette raison n'est pas assez forte, à l'égard des Evêques particuliers, on void bien qu'elle ne le fera pas à l'égard des simples fidèles. En effet, une séparation fondée sur la crainte de des-honorer Dieu, & de préjudicier à son propre salut, est de droit commun, & les Laïques n'y sont pas moins obligez que les Evêques, puisque les-uns & les autres doivent selon le précepte de l'Apôtre *s'employer à leur salut, avec crainte & tremblement*. Si l'on dit que la séparation qui arriva du tems des Ariens, étoit fondée sur l'autorité du Concile de Nicée, ou Arius, & ses Sectateurs, avoient été condamnés ; au-lieu que celle de nos Pères n'est établie sur l'autorité d'aucun Concile, puisqu'il n'y en a point qui ait condamné les doctrines, & les usages de l'Eglise Romaine, je répondray, que cette différence est encore nulle. Car sans dire que les Ariens dont il s'agit s'appeloient les Catholiques, & prenoient à grande injure lors qu'on les appelloit Ariens, ou Sectateurs d'Arius, & que leurs Conciles n'avoient rien prononcé directement contre celuy de Nicée, la séparation étoit fondée sur les choses mêmes, c'est à dire, sur la nécessité de reconnoître que le Fils est consubstantiel au Père, pour reconnoître qu'il est vray Dieu, & non sur la simple autorité du Concile de Nicée, à laquelle on eust pu opposer celle de l'Eglise d'alors dans ses Conciles d'Arimini, & de Constantinople, qui enfermoient tout l'Orient, & tout l'Occident, & s'il n'y eust eu que cela, on n'eust pas dû se sépa-

ret du corps des Pasteurs actuellement gouvernant, pour se tenir attaché à un Synode qui n'étoit plus. C'étoit donc l'importace de la vérité dont il s'agissoit, & celle de l'erreur qui luy étoit opposée, qui faisoit la séparation, & non la simple autorité des Pères de Nicée; & c'est pourquoy S. Augustin, disputant contre Maximin Arien, vouloit qu'on mit à-part tant le Concile de Nicée, que celui d'Arimini, & qu'on ne combattît que par les choses mesmes. Ce n'est pas que quelquefois les Orthodoxes ne missent en avant le Concile de Nicée, selon la coutume des disputes, où l'on ne néglige aucun avantage, pour si petit qu'il soit; mais c'étoit comme un adminicule, & non comme la raison essentielle de leur séparation qui étoit toujours prise de la chose mesme, & des témoignages de l'Ecriture. Ainsi, cette différence est frivole. Si on dit, enfin, que le point dont ils s'agissoit alors, étoit d'une plus grande importance que ceux pour lesquels nos Pères se sont séparés, je répondray, qu'à la vérité l'article de la consubstantialité du Fils, est un des premiers & des plus fondamentaux de la religion Chrétienne; mais que cela n'empêche pas que ceux qui sont en contestation entre l'Eglise Romaine & nous, ne soient aussi d'une tres-grande importance pour le salut, & suffisans pour causer une séparation. Et quand on voudra faire dépendre de là, la justice, ou l'injustice de la nostre, il faudra quitter toute cette vaine dispute des préjugez, & passer à la discussion du fons mesme.

Aug. advers.
Maxim. lib.
3. cap. 14.

L'Auteur des Préjugez ne trouvera pas-mauvais, que pour achever de vuider cette question touchant le droit de la séparation de nos Pères, je me serve icy de son propre témoignage. Car c'est une chose assez surprenante qu'en écrivant son huitième & son neuvième chapitre dans lesquels il veut, dit-il, nous convaincre de Schisme, sans entrer dans la discussion de la doctrine, ni de la mission, il ne se soit pas souvenu de ce qu'il avoit dit luy-mesme dans le septième. Premièrement, il s'y propose cette difficulté comme de nostre part, *Si l'Eglise visible étoit véritablement tombée dans l'erreur, comme nous supposons qu'il est possible qu'elle y tombe, si elle chassoit de son sein les vrais fidèles, si elle les persécutoit, faut-il que ces vrais fidèles soient privés de tout culte extérieur de religion, faut-il qu'ils laissent périr l'Eglise avec-eux, puisque nous supposons qu'elle réside en eux seuls? N'est-il pas contre la Providence divine que les seuls véritables adorateurs de Dieu, les seuls héritiers du Ciel, ne puissent former une Eglise dans la Terre, & que Dieu ne leur ait pas laissé de moyen de pourvoir à un si étrange inconvénient?* D'abord, il répond, qu'en effet, cet inconvénient est tres-grand; mais qu'il n'est pas nécessaire que Dieu y ait pourvu par des remèdes, parce qu'il a résolu d'empêcher qu'il n'arrive jamais, en conservant toujours dans son Eglise le vrai ministère; de sorte qu'il ne peut jamais être nécessaire de le rétablir, & que c'est mesme une marque certaine que cet inconvénient ne peut arriver, de ce que Dieu n'y a pourvu par aucun remède? Il dit, que c'est ainsi que les Ministres dévoient conclure, au-lieu de conclure comme ils font, en supposant que l'Eglise visible peut tomber en ruine, qu'il faut avoir recours à l'établissement d'un nouveau ministère. Puis, tout d'une suite, il ajoute, *Mais si l'attache qu'ils ont à leurs sentimens les empêche de demeurer d'accord de cette conséquence, ils devoient plutôt con-*

Chap. 8. pag.
162.

Chap. 7. pag.
153.

clure qu'il faut que ces prétendus vrais fidèles demeurent en cet état ; sans Pasteurs, & sans culte extérieur, & qu'ils attendent que Dieu en suscitast extraordinairement, & avec des marques visibles de mission, que de les porter à usurper eux-mêmes le droit de créer des Ministres, & des Pasteurs, & de leur donner le pouvoir de gouverner les Eglises, & d'administrer les Sacramens.

On a déjà fait voir, & on fera voir encore dans la suite, que ce n'est pas sans raison qu'on suppose que le Ministère peut se corrompre dans l'Eglise. On fera voir aussi que la conséquence qu'on en tire touchant le rétablissement du Ministère, est juste, & droite, & qu'un peuple fidèle a droit, en ce cas, de créer des Ministres & des Pasteurs & de leur donner le pouvoir de gouverner les Eglises, & d'administrer les Sacramens. Mais comme il ne s'agit maintenant que de savoir si l'on peut se séparer du corps des Pasteurs ordinaires, lors qu'ils sont tombez dans des erreurs incompatibles avec le salut, & qu'ils veulent contraindre les peuples de faire profession de ces mêmes erreurs, il me suffit, quant-à-présent de faire remarquer que l'Auteur des Préjugez demeure d'accord, que quand des personnes sont persuadées que le corps de ceux qui occupent le Ministère dans l'Eglise est tombé dans l'erreur, & qu'il chasse de son sein, & persécute ceux qui soutiennent la vérité, ils peuvent demeurer séparés, sans reconnoître ce corps-là pour leurs Pasteurs, & sans assister à leur culte extérieur, pourvu qu'ils ne se fassent pas d'autres Ministres. Or qui ne voit que c'est précisément reconnoître le droit de cette séparation dont nous sommes présentement en question ? Qui ne voit que c'est, au moins à cet égard, décharger nos Pères de l'accusation du Schisme, & les déclarer, par avance, innocens du crime qu'il aura dessein de leur imputer dans la suite ? Nos Pères n'ont point tiré la conséquence de l'Auteur des Préjugez, ils n'ont point conclu que le Ministère fust incorruptible dans l'Eglise, en ce qu'il a d'humain. Ce n'est pas icy le lieu de disputer si ç'a été par attache à leur sentiment, ou parce qu'en effet ils ont bien jugé que cette manière de raisonner est pernicieuse. Quoy qu'il en soit, ils ont conclu tout-autrement, ils ont été persuadés que le corps de ceux qui occupoient le ministère ordinaire dans l'Eglise Latine, étoit tombé non-seulement dans une erreur, mais dans plusieurs, & dans des erreurs contraires au salut des hommes, qu'il s'étoit opiniâtré à les maintenir, qu'il imposoit à tous la nécessité d'en faire profession, qu'il chassoit de son sein ceux qui leur refusoient cette obéissance. C'est sur cela qu'ils se sont séparés d'eux, ne les reconnoissant plus pour leurs Pasteurs, & n'assistant plus à leur culte extérieur. Jusques-là, l'Auteur des Préjugez ne les condamne pas ; il eust voulu seulement qu'ils fussent demeurez tout à-fait sans Pasteurs & sans culte extérieur. Nous verrons en son lieu s'il a raison en cela, ou non, il suffit qu'il consente qu'ils n'aient plus eu pour Pasteurs ceux qu'ils avoient auparavant, & qu'ils se soient retirez de leur communion, & de leur culte extérieur ; nous n'en demandons pas maintenant davantage.

Il faut donc passer à la seconde proposition, sur laquelle est fondée l'objection que j'ay proposée au commencement de ce chapitre, & examiner si le privi-

le privilège de l'Eglise de Rome est tel, qu'on ne doive jamais, sous quel que prétexte que ce soit, se séparer de sa communion. Tout le monde sait que c'est la prétention de cette Eglise, & que c'est pour cela qu'elle se qualifie *la mere, & la maistresse de toutes les autres*, & qu'elle la fait ainsi définir dans son Concile de Trente. C'est pour cela qu'un de ses Papes, c'est Boniface huitième, a formellement déterminé, *qu'il est de nécessité de salut à toute créature d'être soumis au Pontife Romain*. Or pour éclaircir une question si importante, il me semble qu'il n'y a que deux voyes, La première est, de voir, si cette Eglise peut, ou ne peut pas tomber en erreur, & cesser d'être la vraye Eglise de Jesus Christ; car s'il est vray qu'elle ne puisse jamais tomber dans des erreurs, ni perdre la qualité de vraye Eglise, il faut conclure qu'on doit toujours entretenir sa communion. Mais si au-contraire, elle peut errer, & cesser d'être vraye Eglise, il faut conclure aussi, qu'on peut, & qu'on doit s'en séparer, lors qu'il-y-en-a un juste sujet. La seconde voye est, qu'en mettant à part la question si elle peut errer, ou non; on examine s'il est vray que Dieu l'ait faite la Maistresse de toutes les autres Eglises, comme elle le prétend, s'il l'a établie pour estre le centre perpétuel & inviolable de l'unité Chrétienne, avec commandement à tous les fidèles de ne s'en point détacher. Car si c'est un ordre que Dieu ait fait, on ne peut y résister, sans se perdre; mais si ce n'est qu'une prétention mal-fondée de cette Eglise, la communion n'est ni plus nécessaire, ni plus inviolable que celles des autres Eglises particulières.

Mais quant à la première de ces voyes, j'ay déjà montré, qu'elle engage ceux qui la voudront suivre dans l'examen du fond, & en effet, les preuves qu'on met en avant pour établir l'infailibilité du siège Romain; ne sont ni si claires, si ni concluantes, qu'il ne soit nécessaire de voir si les doctrines que l'Eglise Romaine enseigne, répondent à la prétention qu'elle a d'être infailible, & de ne pouvoir jamais décheoir, ou pour mieux dire, ces preuves sont si foibles, & si légères, qu'elles obligent elles-mêmes à avoir recours à l'examen des doctrines de cette Eglise, pour juger par elles de sa prétention. Ces deux argumens sont également bons, quant à la forme. L'Eglise de Rome ne peut errer en la foy. Donc les choses qu'elle enseigne comme de foy, sont véritables, Et les choses que l'Eglise de Rome enseigne comme de foy ne sont pas véritables; d'où l'Eglise de Rome peut errer. Je ne mets pas icy en question laquelle de ces deux manières de raisonner est la plus naturelle. Je consens si l'on veut qu'on choisisse la première; mais quand on l'aura choisie, le bon sens veut aussi, que si les choses qu'on mettra-en-avant pour prouver cette proposition, *L'Eglise de Rome ne peut errer-en la foy*, ne satisfont nullement l'esprit, si au-lieu de l'assurer elles le plongent dans de plus grandes incertitudes, l'on passe à l'autre manière, & par conséquent qu'on entre dans l'examen du fond. Or pour juger de quelle nature sont ces preuves qu'on donne de l'infailibilité de l'Eglise de Rome, il n'en faut qu'une simple veüe. Car ce ne sont pas des déclarations expressees de la volonté de Dieu, quoy qu'il fust bien nécessaire d'en avoir quelque une pour l'établissement d'un privilège si grand, si spécial, & dont la connoissance impor-

te si fort à tous les Chrétiens. Ce ne sont pas des conséquences évidentes, tirées de quelques passages de l'Ecriture, ou de quelques actions des Apôtres. Ce ne sont ni des raisonnemens nets, & convaincans, ni même des présomptions fortes, & qui ayent beaucoup d'apparence. Ce sont des conséquences forcées, qu'on tire comme on peut, de deux ou trois passages de l'Ecriture, & dont un homme qui n'auroit jamais entendu parler de cette infailibilité, n'auroit garde de s'aviser.

On produit le témoignage que S. Paul rend à l'Eglise de Rome de son teins, *Que sa foy, étoit renommée par toute la terre*, & l'on ne voit pas qu'il rend le même témoignage aux Thessaloniens en plus forts termes qu'aux Romains; car il dit *qu'ils ont été pour patron aux fidèles, & que la parole du Seigneur a retenti par eux, non-seulement dans la Macedoine, & dans l'Achaïe, mais aussi en tous lieux*; Sans que de là on en conclue l'infailibilité de l'Eglise de Thessalonique. L'on ne voit pas qu'il rend à-peu-près, le même témoignage aux Philippiens en y ajoutant une clause qui semble bien plus expresse, savoir; *qu'il est assuré que celui qui a commencé cette bonne œuvre en eux l'achèvera jusqu'à la journée de Jesus Christ*; Sans qu'on en puisse pourtant tirer l'infailibilité de l'Eglise de Philippes. En effet, ces témoignages regardent seulement les personnes qui composoient alors les Eglises, & non celles qui devoient venir après-eux, & ne fondent aucun privilege.

On produit les passages de l'Evangile qui regardent S. Pierre comme celui-cy, *Tu es Pierre, & sur cette pierre j'édifieray mon Eglise, & les portes d'Enfer ne prévaudront pas contre-elle, & ceux-cy, Je te donneray les clefs du Royaume des Cieux, tout ce que tu lieras en terre sera lié au Ciel &c.* Et celui-cy, *J'ay prié pour toy que ta foy ne défaille point, quand donc tu seras converty confirme tes frères*; Et celui-cy, *Paymes brebis*. Mais pour reconnoître la faiblesse de la conséquence qu'on tire de ces passages, il ne faut que voir ce qui est entre deux, & dont il est nécessaire des assurer avant que de pouvoir rien conclurre. Premièrement, il faut s'assurer que S. Pierre ait esté à Rome, qu'il y ait prêché & qu'il y ait établi son siège; car ces faits ne sont pas si constans qu'on pourroit s'imaginer, ils sont enveloppez de plusieurs difficultés qui paroissent insurmontables, & accompagnez de plusieurs circonstances qui n'ont nulle apparence de vérité, & qui sont au moins douter de toute cette Histoire. J'avoue que les Anciens l'ont crû ainsi; mais ils ont bien quelque fois admis des fables pour des vérités, & après tout, ce sont icy des faits dont il n'y a aucune trace dans la révélation divine, sur lesquels, selon le principe même de nos adversaires, toute l'Eglise se peut tromper, & qui par conséquent, ne sont point de foy, ni ne peuvent servir de fondement à un article aussi important à la foy que celui-cy. Que l'Eglise de Rome ne peut errer, & qu'il est toujours nécessaire d'être dans sa communion pour être sauvé. Secondement, il faut s'assurer que les Evêques de Rome soient les véritables & ordinaires successeurs de S. Pierre en la conduite de toute l'Eglise Chrétiennne. Car pourquoy ne seront-ils pas ses successeurs en la conduite de l'Eglise particulière de Rome, aussi-bien

Matt. 16.

Luc. 22.

Jean. 21.

que les Evêques d'Antioche en la conduite particulière de celle d'Antioche ; Quand les Apôtres ont prêché en des lieux , qu'ils y ont assemblé des Eglises & établi des Pasteurs, ils n'ont pas entendu que ces Pasteurs recueillissent après eux tous les droits de leur Apostolat, ni qu'ils fussent des Evêques universels. On dit qu'il faut qu'il-y-en ait un, & que ce ne peut être que celui de l'Eglise où S. Pierre est mort ; mais tout cela se dit sans fondement. L'Eglise est un Royaume qui ne reconnoît pour son Monarque que Jesus Christ, il est seul nostre Maître, & nostre Docteur Souverain, & après que les Apôtres eurent formé les Eglises, & que la Religion Chrétienne eût été recueillie dans les livres du Nouveau Testament, les Pasteurs eurent dans ces divins livres la juste règle de leur prédication & de leur conduite. Ceux qui s'y sont uniquement attachez, ont toujours fort bien gouverné leurs troupeaux sans avoir besoin de ce prétendu Episcopat universel qui est une charge chimérique plus propre à ruiner la Religion qu'à la conserver. En troisième lieu, il faut s'assurer que S. Pierre ait recçu luy-mesme dans ces passages quelque dignité particulière, qui l'ait élevé sur les autres Apôtres, & quelques droits qui n'ayent pas été communs à tous. Or c'est ce qu'on ne sauroit conclure des passages allégués ; car je veux que Jesus Christ ait bâti son Eglise sur S. Pierre, ne l'a-t-il pas aussi bâtie sur les autres Apôtres, n'est-il pas écrit ailleurs, *que nous sommes édifiés sur les fondemens des Apôtres, & des Prophètes, Jesus Christ étant luy-mesme la maïtresse pierre du coin* ? N'est-il pas écrit *que la nouvelle Jérusalem a douze fondemens, où sont écrits les noms des douze Apôtres de l'Agneau* ? Si Jesus Christ a prié pour la persévérance de la Foy de S. Pierre, n'a-t-il pas fait la mesme priere pour tous les autres, *Garde les, disoit-il, en ton nom, afin qu'ils soient un, comme nous* ? S'il luy a dit, *confirme tes frères*, n'est-ce pas un devoir commun, non-seulement aux Apôtres, mais à tous les fidèles ? *Pre-nons-garde l'un à l'autre, disoit S. Paul, afin de nous inciter à la charité, & aux bonnes œuvres*. S'il luy a dit, *Pay mes brebis*, n'a-t-il pas dit à tous en commun, *Allez, enseignez toutes les nations* ? S'il luy a dit, *Je te donneray les clefs du Royaume des Cieux, & tout ce que tu lieras en terre, sera lié au Ciel*, n'a-t-il pas dit à tous, *Je vous dispose le Royaume comme mon Père me l'a disposé. Tout ce que vous lierez en terre, sera lié au Ciel, & tout ce que vous délierez en terre, sera délié au Ciel*. En quatrième lieu, il se faut assurer que quand il-y-auroit dans ces passages quelque avantage particulier pour S. Pierre, privativement aux autres Apôtres, ce fust une chose qu'il eust pu transmettre à des successeurs, & non quelque avantage personnel qui eust résidé en luy seul, & qui fust mort en luy. Car ne peut-on pas dire que les douze Apôtres étant les douze fondemens de l'Eglise, l'avantage de S. Pierre est d'être le premier en ordre, parce que c'est luy qui le premier a travaillé à la conversion des Juifs, au jour de la Pentecoste, & à celle des Gentils dans la prédication qu'il fit à Corneille ? Ne peut-on pas dire que Jesus Christ a particulièrement prié pour la persévérance en la foy, parce que luy seul avoit à essuyer la tentation qui luy arriva dans la Cour du Souverain Sacrificateur. Qu'il luy a dit à luy seul, *quand tu seras converty confirme tes frères*, par

Ephes. 2.

Apoc. 22.

Jean. 17.

Hebr. 10.

Matt. 18.

Luc. 22.

Matt. 28.

ce que luy seul devoit faire une triste expérience de la foiblesse humaine. Qu'il luy a dit à luy seul par trois fois, *Paymes brebis*, ou *mes Agneaux*, parce que luy seul ayant renié trois fois son Maître, par des paroles pleines d'horreur, & d'ingratitude, le Seigneur a voulu, pour sa consolation, & pour son rétablissement, prononcer trois fois des paroles pleines d'amour, & de bonté. Enfin, quand ces textes contiendroient un privilège particulier, qui pourroit être communiqué aux successeurs de S. Pierre, il se faudroit assurer, que ce privilège fust l'infailibilité perpétuelle de l'Eglise de Rome, & la certitude de ne déchoir jamais de la qualité de vraie Eglise. Et c'est-ce qu'on ne sauroit conclure de ces passages. Car à l'égard du premier, l'Eglise peut avoir été bâtie sur S. Pierre, & sur ses premiers successeurs, & demeurer ferme, & inébranlable sur ces fondemens, c'est-à-dire, sur leur doctrine, & sur leur exemple, encore que dans la suite des siècles les Evêques de Rome ayent dégénéré, & changé la foy de leurs prédécesseurs, & les paroles de Jesus Christ étenduës mesme jusqu'aux successeurs de Saint Pierre, n'en feront pas moins véritables quand elles ne s'étendront pas jusqu'à tous ceux qui portent ce nom. S. Paul a appelé les Eglises d'Asie, au milieu desquelles Timothée son disciple étoit quand il luy écrivit sa première Epître; il les a, dis-je, appelées *la colonne & l'appuy de la vérité*, Car quoy que ces titres appartiennent généralement à toute l'Eglise, il est pourtant certain, qu'ils regardent plus directement & plus particulièrement cette partie de l'Eglise universelle, je veux dire les Eglises d'Asie où Timothée faisoit son séjour quand S. Paul luy écrivit. Mais la parole de cet Apôtre ne laisse pas d'être véritable, encore que dans la suite des siècles, ces Eglises ayent dégénéré de leur première pureté, & que les successeurs de Timothée l'ayent perduë bien-tost après. Et quant à la prière que Jesus Christ a faite à Dieu, afin que la foy de S. Pierre ne défaille point, quand on l'étendrait jusqu'à ses successeurs, on n'en peut conclure pour eux une plus grande infailibilité, que celle de S. Pierre mesme, qui en conservant sa foy cachée au fond de son cœur, a renié extérieurement son Maître, par trois fois, & qui selon le sentiment de nos adversaires, perdit entièrement la charité, & déchût de l'état de grace, n'étant plus ni dans la communion de Dieu, ni dans celle du corps mystique de Jesus Christ. Que l'Eglise de Rome se dise donc infailible tant qu'il luy plaira, en vertu de la prière de Jesus Christ, cette infailibilité n'empêchera pas qu'elle ne puisse renier extérieurement la foy de Jesus Christ, qu'elle ne perde entièrement la charité, & la communion du Sauveur, & la qualité de vraie Eglise, & par conséquent, qu'on ne soit obligé de se séparer d'elle, pendant qu'elle sera dans cet état, & jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de la rétablir.

Voilà de quelle force sont les preuves qu'on produit pour fonder le privilège spécial de l'Eglise de Rome. Il n'est pas difficile de voir qu'un homme de bon-sens, qui voudra satisfaire son esprit, & sa conscience, sur un point si important, ne doit pas en demeurer-là; mais qu'il doit passer à l'autre manière de s'éclaircir que j'ay marquée, qui est, de juger de la prétention de l'Eglise de Rome, par l'examen de ses doctrines, & de son culte,

Car c'est-là principalement que doivent se trouver les caractères de la vérité, & de l'infailibilité, & par conséquent, il faudra venir au fonds, & ne s'amuser plus à des Préjugés.

Quant à la seconde voye par laquelle j'ay dit qu'on pouvoit éclaircir la question s'il est nécessaire aux Chrétiens pour estre sauvez, d'estre joints à l'Eglise de Rome, elle consiste à examiner, s'il est vray que Dieu Payt faite la *maistrresse* de toutes les autres Eglises, s'il y-a quelque ordre particulier qui nous lie à elle indispensablement. Car si cela est, il faut condamner la séparation de nos Pères; mais si cela n'est pas, il faut juger de cette Eglise comme de toutes les autres Eglises particulières, & dire, qu'on s'en peut, & qu'on s'en doit séparer, lors qu'on en a des causes justes, & légitimes. Il n'y a personne qui ne juge, qu'on ne peut pas passer légèrement un point d'une si grande importance, qui doit servir de règle générale, & perpétuelle à tous les Chrétiens, & que si l'Eglise de Rome se veut ainsi mettre hors du pair, & au-dessus des autres Eglises, il faut qu'elle produise quelque ordre de Dieu fort exprés, & fort incontestable. Mais au-lieu de cela, elle ne fait que rebatre les mesmes passages dont je viens de parler. Elle se glorifie d'estre le siège de Saint Pierre, & sous ce prétexte, elle s'applique tout ce qu'elle trouve dans l'Ecriture, de favorable à cet Apôtre, & particulièrement l'ordre que Jesus Christ luy donna de paistre ses brebis, comme si la charge de l'Apôstolat, à laquelle Jesus Christ le rétablit par ces paroles, pouvoit estre communiquée à des successeurs, ou comme si le fondement que Jesus Christ suppose, & sur lequel il le rétablit, en luy disant, *pay mes brebis*, sçavoir, *qu'il l'aimoit plus que ne faisoient les autres*, n'étoit pas une chose purement personnelle à Saint Pierre, & dont il n'étoit pas en sa puissance de faire part à des successeurs, ni par conséquent, de les révérit de sa charge, qui ne luy étoit tendue que sur la supposition de cette amour, ou, enfin, comme si la charge de paistre les brebis, enfermoit une absolue & indispensible nécessité aux brebis de recevoir la mort, mesme quand on la leur donnera sous le nom de pasture.

Il faut avouer qu'il n'y eut jamais de prétention plus haute que celle de l'Eglise de Rome; car que pourroit-elle prétendre davantage, que de vouloir que le Ciel dépende de sa communion, & qu'on ne puisse en aucun cas estre sauvé que dans sa société, & sous sa dépendance ! Mais il faut reconnoître aussi, qu'il n'y en eust jamais de plus mal établie que celle-là. On n'allégué en sa faveur rien de net, ni de précis, & les conséquences mesmes qu'on tire pour elle, sont faites d'une étrange manière. C'est, à mon avis, la raison pour laquelle nos adversaires quand ils traitent cette matière, n'insistent pas beaucoup sur l'Ecriture, mais se jettent d'abord dans les Pères, & dans l'usage de l'Eglise ancienne : Car par ce moyen ils espèrent qu'ils éterniseront la dispute, & que cependant, l'Eglise de Rome sera toujours en possession de cette autorité despotique qu'elle exerce sur les Eglises qui sont demeurées dans sa communion. En effet, la vie d'un homme ne suffiroit presque pas pour bien lire, & bien examiner tous les volumes qui ont été faits de part & d'autre sur cette question du rang que l'Eglise de Rome, & ses

Evesques ont tenu entre les Eglises Chrétiennes, pendant les six premiers siècles, & de l'autorité qu'ils y ont eue. Mais, à dire le vray, il-y-a trop d'artifice dans ce procédé; car que l'Eglise de Rome soit la maîtresse de toutes les autres, & qu'on ne puisse estre sauvé que dans sa communion, cela ne dépend point de l'ordre des hommes, mais uniquement de celui de Dieu, & quand on trouveroit parmy les Anciens mille fois plus de complaisance pour le siège de Rome qu'il-n'y-en a, cela pourroit bien établir une ancienne possession & éclaircir le fait; mais ne sauroit établir le droit. Pour établir un droit de cette sorte, il faut une parole de Dieu, une déclaration expresse de sa volonté; car non-seulement c'est un droit au dessus de la nature, mais mesme au-dessus de la grace ordinaire, & commune, que Dieu fait aux autres Eglises, qui par conséquent, ne dépend que de Dieu. Et ainsi, c'est un égarement que d'en aller chercher les fondemens dans les écrits des hommes. Il n'est pas difficile de concevoir que des Evesques qui se sont veus élever dans la première ville du monde, & mélez dans les grandes affaires, ayent ménagé les occasions pour s'attribuer des droits qui ne leur appartiennent pas, ni que des flatteurs & des complaisans leur ayent donné plus d'encens qu'il ne falloit, ni que des persécutez qui ont eu recours à leur protection ayent aidé à accroître leur autorité, ni que des Princes & des Empereurs qui ont eu besoin d'eux, leur ayent donné des privilèges qu'ils ne devoient pas avoir, ce qui rend à juste titre, suspect & inutile tout ce qu'on allégué en leur faveur.

Pendant, il-y-a, d'ailleurs, des faits constans, qui sont voir évidemment, que l'Eglise ancienne n'a point reconnu cet Episcopat universel, que les Evesques de Rome prétendent, ni cette nécessité absolue & indispensable d'estre joint à leur siège pour estre sauvé, ni que leur Eglise soit la Maîtresse de toutes les autres. 1. Chacun sait que les Evesques de Rome étoient anciennement élus par les suffrages du peuple & du Clergé de cette Eglise, sans que les autres Eglises prissent part à ces élections, ce qui est une marque assez manifeste qu'elles n'entendoient point que ces Evesques fussent Evesques universels, ni qu'elles eussent un plus particulier intérêt en leur création qu'en celle des autres Evesques. Depuis que les Papes sont montez à cette haute dignité où nous les voyons aujourd'huy, chaque nation a crû qu'elle devoit participer en quelque manière à leur nomination, parce qu'il s'agissoit d'un intérêt commun, elles ont voulu avoir des protecteurs de leurs intérêts dans le Collège des Cardinaux, & les Princes mêmes s'en sont mélez; mais on ne voyoit rien de semblable dans la primitive Eglise. Rome faisoit seule ses Evesques, sans la participation des autres Eglises. 2. Victor Evesque ayant excommunié les Eglises d'Asie, qui célébroient la Pasque à la manière des Juifs, Saint Irénée avec les Evesques de France, s'opposèrent à cette excommunication, & en écrivirent tant à Victor qu'aux autres Evesques, & en effet, ces Eglises d'Asie ne laissèrent pas de demeurer dans la communion de l'Eglise Catholique, nonobstant l'action de Victor, comme il paroist par le témoignage de Socrate, qui dit formellement, que ceux qui combattoient sur le sujet de la Pasque, ne refusoient pourtant pas la com-

Euseb. lib. 5.
cap. 24.

Socr. hist.
Eccl. lib. 1.
cap. 5.

munion les uns des autres. Aussi leurs Evêques furent convoquez, & reçus dans le Concile de Nicée, sans aucune difficulté; car Eusèbe marque expressément, entre ceux qui furent appelez par Constantin, les Syriens, les Ciliciens, & les Mésopotamiens, qui étoient *Quarto decumans*. Il dit que Constantin conféroit doucement, & familièrement, avec les Evêques, sur les choses dont ils étoient en question, & qu'il les réduisit tous, par ce moyen, à un même sentiment, même sur le sujet de la Pâque. Et Saint Athanasé témoigne, que ce fut pour accorder ce différent, que toute la terre fut assemblée au Concile de Nicée, & que les Syriens entrèrent dans le sentiment des autres, & qu'ils combattirent fortement contre l'hérésie d'Arius, ce qui fait voir qu'ils assistèrent au Concile, sans qu'on eût égard à l'excommunication de Victor. D'où il n'est pas mal-aisé de conclure ce qu'Aeneas Sylvius Cardinal de Sienné, & en suite Pape, a reconnu dans une de ses lettres, *Qu'avant le Concile de Nicée, chacun vivoit selon soy-mesme, & qu'en n'avoit que peu d'égard à l'Eglise de Rome*. 3. Dans le sixième siècle, un grand trouble s'étant élevé dans l'Eglise, sur le sujet de trois écrits, l'un de Théodoret Evêque de Cyr, l'autre d'Ibas Evêque d'Edesse, & le troisième de Théodore de Mopsueste, qui avoient été lus & approuvez dans le Concile de Calcedoine, mais que plusieurs croyoient hérétiques, le Pape Vigilius prit d'abord la défense de ces trois écrits, & s'opposa vigoureusement à la condamnation que l'Empereur Justinien & les Patriarches Orientaux en avoient faite. Mais, en suite, s'étant laissé attirer à Constantinople, il changea de sentiment, & consentit à cette condamnation, soit qu'il-y fût porté par la complaisance qu'il eut pour l'Empereur qui avoit beaucoup de passion pour cette affaire, ou par quelque autre principe. Quoy qu'il en soit, cette action parut si criminelle aux yeux d'un grand nombre d'Evêques Orthodoxes, qu'ils se séparèrent, eux & leurs Eglises, de la communion de Vigilius & de son party, & l'Eglise même d'Afrique assemblée en Concile, comme le témoigne Victor de Tunes Evêque Africain, qui vivoit de ce tems-là, excommunia Synodalement ce Pape, en luy laissant pourtant le moyen de se rétablir par la repentance. Ces faits prouvent, ce me semble, assez bien qu'alors les fidèles ne regardoient pas l'Eglise de Rome comme la Maîtresse de toutes les autres, ni la communion ou la dépendance de son siège, comme une chose absolument nécessaire pour le salut des Chrétiens.

Euseb. de vit. Const. lib. 1. cap. 7.
Euseb. de vit. Const. lib. 3. cap. 13.
Athanas. Epist. de Synod. Arian. & Sel.

Epist. lib. 1.
Epist. 288.

Baron. ad. ann. 548.

Victor Tunn. in Chron.

Il ne se peut rien dire, en effet, de plus opposé à l'esprit de la Religion Chrétienne, que cette imagination. Dieu avoit autrefois attaché sa communion à celle des Israélites, & érably dans Jérusalem, & dans ses Souverains Sacrificateurs, le centre de l'unité Ecclesiastique. Mais quand Jesus Christ a porté son Evangile au monde, il a renversé cet ordre non en transportant les droits de Jérusalem à Rome, ni ceux des souverains Sacrificateurs aux Papes; mais en abolissant entièrement cette nécessité de communion à un certain lieu, & cette dépendance particulière d'un certain siège. C'est ce que Saint Paul enseigne assez clairement au 3. Chap. de l'Epître aux Coloss. *Dans le nouvel-homme*, dit il, *il n'y-a ni Grec, ni Juif, ni Circoncision, ni*

Prépuce, ni Barbare, ni Scyte, ni Serf, ni Franc, mais Jesus Christ y est tout, & en tout. Il n'eust pas eu raison de s'exprimer de cette sorte, si ce nouvel-homme dont il parle eust dû nécessairement estre Romain, & dépendant de la communion du Pontife de Rome. Aussi, ce mesme Apôtre voulant opposer à l'ancienne & terrestre Jérusalem, cette Eglise Evangelique que Jesus Christ a assemblée, ne fait point consister cette opposition en ce que l'une est Jérusalem, & l'autre Rome, l'une la capitale de la Judée, & l'autre celle de tout l'Empire; mais il la fait consister en ce que l'une est terrestre, & l'autre celeste, l'une d'embas, & l'autre d'enhaut, l'une attachée à un certain lieu, d'où elle ne peut sortir, & l'autre indépendante de toute sorte de lieux particuliers sur la terre, & n'ayant de nécessaire dépendance que du Ciel. Car c'est pour cela qu'il l'appelle *la Jérusalem d'enhaut, la Jérusalem celeste, la Cité de Dieu vivant, l'Eglise des premiers-nés, dont les noms sont écrits dans les Cieux.* C'est dans cette mesme veüe, que Jesus Christ disoit à la Samaritaine, *femme, croy-moy que l'heure vient, que vous n'adorerez le père ni en cette montagne, ni à Jérusalem; mais l'heure vient, & elle est maintenant que les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit, & en vérité.* Les Samaritains établissoient le centre de la Religion dans la montagne où Jacob & les Patriarches avoient dressé un Autel à Dieu, les Juifs, au-contraindre, l'établissoient dans la ville de Jérusalem. A-tout-cela, Jesus Christ oppose, non la Capitale, comme la nouvelle montagne qu'il avoit choisie, ni Rome comme une autre Jérusalem; mais *l'esprit, & la vérité, c'est-à-dire, la foy & la piété seules, détachées de toutes ces relations à des lieux particuliers, & indépendantes des villes, & des montagnes.*

Galat. 4.
Hebr. 12.

Jean. 4.

1. Cor. 1.

La mesme chose se justifie par la censure que Saint Paul fait aux Corinthiens, de ce que *l'un disoit, Je suis de Paul, l'autre d'Apollon, & l'autre de Céphas, c'est-à-dire, de Pierre.* Car il ne faut pas s'imaginer que ces gens entendoient qu'ils étoient tellement de Paul, ou d'Apollon, ou de Pierre, qu'ils ne fussent plus de Jesus Christ, ni qu'ils voulussent prendre Paul, ou Apollon, ou Céphas, pour des chefs égaux à Jesus Christ. Ils étoient Chrétiens, & ils n'ignoroient pas la différence qu'il y-avoit entre Jesus Christ, & ses Apôtres. Non, sans-doute, ils ne l'ignoroient pas, mais ils vouloient avoir des chefs subalternes, des chefs humains, desquels ils dépendissent d'une dépendance extérieure, & nécessaire, pour estre, par leur moyen, attachés à Jesus Christ, de la mesme manière qu'on veut aujourd'huy que nous dépendions du siège de Rome. Pourquoi Saint Paul leur dit-il, *Christ est-il divisé?* Pourquoi ne leur dit-il pas que quant à Paul, & à Apollon, ils n'avoient pas raison de les prendre pour chefs; mais qu'il en étoit autrement de Pierre, puis que Dieu l'avoit établi luy & ses successeurs à perpétuité, pour estre chefs de l'Eglise universelle? Pourquoi, au-lieu de cela, conclut-il de cette manière, *Que nul ne se glorifie aux hommes; car toutes choses sont à vous, soit Paul, soit Apollon, soit Céphas, soit le monde, soit la mort, soit les choses présentes, ou les choses à venir, toutes choses sont à vous, & vous à Christ, & Christ à Dieu?* N'est-ce pas pour leur faire entendre que Jesus Christ est l'unique chef de l'Eglise, qu'il n'y-a que sa communion seule qui soit absolument nécessaire

1. Cor. 3:

nécessaire, & que quant aux Ministres, quels qu'ils soient, ils sont destinés à nostre usage, comme toutes les autres choses, pour nous en servir, en tant qu'elles nous conduisent à Jesus Christ ?

Si l'Eglise, sous le Nouveau Testament, eust dû estre inviolablement attachée au siège de Rome, comment l'Ecriture nous auroit-elle rû une si importante vérité, qui n'eust pû estre ignorée sans un extrême danger, ni contestée sans une évidente damnation ? Cependant, nous ne trouvons point dans les livres sacrez d'autre chef de l'Eglise que Jesus Christ, ni d'autre Souverain Pasteur que luy. Nous ne trouvons point d'Evesque universel, ni de chef Ministériel, ni subalterne, ni d'Eglise particulière Maîtresse de toutes les autres. Nous y trouvons bien que Jesus Christ *étant monté en haut, a donné les uns pour estre Apôtres, les autres pour estre Prophètes, les autres pour estre Evangélistes, les autres pour estre Pasteurs & Docteurs, pour assembler les saints, pour l'œuvre du Ministère, pour l'édification de son Corps.* Comment l'Apôtre eust-il oublié, dans cette énumération, la principale de toutes les charges, savoir, celle de ce Chef ministériel de toute l'Eglise, & de Vicaire universel de Jesus Christ, dans la conduite de son troupeau ? Si l'Eglise Chrétienne devoit en cela ressembler à la Synagogue, & avoir comme-elle un Souverain Pontife en terre, qui fust le Chef de la Religion, & qui eust des successeurs comme l'ancien Pontife en avoir ; d'où vient que l'Ecriture a toujours regardé cet ancien Pontife comme une figure de Jesus Christ, qu'elle l'a toujours rapporté à Jesus Christ, & jamais aux Pontifes Romains, ni même à Saint Pierre qui étoit alors en vie, & qui eust par conséquent, exercé cette prétendue charge qu'on veut faire descendre de luy ?

Il n'y a donc nul légitime fondement en toute cette prétention de Rome & de son siège. On en doit faire un même jugement que des autres sièges, & des autres Eglises particulières, avec lesquelles il est juste d'entretenir communion, pendant qu'elles enseignent une bonne & saine doctrine, & de les supporter même quand elles seront dans quelques erreurs, pourveu qu'elles ne contraignent personne à les croire, mais desquelles il est juste aussi de se séparer, lors qu'elles tombent dans des erreurs contraires à la communion de Jesus Christ nostre unique Sauveur, & qu'elles veulent obliger par force les autres à la même chose. Si dans une longue suite de siècles, Rome a usurpé peu-à-peu des droits qui ne luy appartiennent pas ; si elle a trouvé dans l'ignorance, ou dans la complaisance des hommes, dans les diverses intrigues du monde, de la facilité à élever son trône aussi haut que nos Pères l'ont veu, & que nous le voyons encore aujourd'huy ; si ses flatteurs ne se lassent point de porter toujours ses prétentions au-dessus des nuës, & si elle s'endort au son de ces doux charmes qui l'enchantent, nous ne croyons pas que cela doive préjudicier à la justice de nostre séparation. Nous n'avons point d'autre aversion pour sa communion, que celle que nostre conscience nous donne, & s'il plaîtoit à Dieu de la rétablir dans son ancienne pureté, elle n'auroit pas tant de joye à nous tendre les bras, que nous aurions d'impatience à luy demander sa paix. Mais tant que nous la verrons dans le mauvais état où nous sommes persuadés qu'elle est, nous

que pleurer, & prier pour elle, & cependant, personne ne nous sauroit blâmer de préférer nostre salut à sa communion.

CHAPITRE III.

Que la conduite de la Cour de Rome, & de ceux de son party, à l'égard des Protestans, leur a donné une juste cause de se séparer d'eux, supposé qu'ils ayent eü droit au fond.

AVANT que de quitter cette matière de nostre séparation d'avec l'Eglise de Rome, il nous reste encore deux questions à examiner; l'une, si nos Pères ne se sont point trop hâtés dans une si grande affaire, s'ils n'ont point agy avec précipitation, ou s'ils ont eü des motifs suffisans, dans la conduite de ceux dont ils se sont séparés, pour quitter enfin leur communion; L'autre, si avec tout cela, l'on ne peut point dire qu'il se sont séparés de la communion de l'Eglise Catholique répandue par tout le monde, comme firent autrefois les Donatistes, & s'ils ne sont point rombez dans la mesme faute de ces anciens Schismatiques, contre qui Optat, & Saint Augustin ont si fortement disputé. Je traiteray cette seconde question dans le chapitre suivant, & celuy-cy sera destiné pour l'éclaircissement de la première.

Pour cet effet, il me semble qu'il faut d'abord se remettre devant les yeux tout ce que j'ay dit dans la seconde partie, touchant la nécessité où nos Pères ont été de se réformer eux-mêmes. Car puis qu'il résulte clairement des faits que j'ay rapportez, que bien-loin de s'appliquer sérieusement à une réformation, les Papes & ceux de leur Party ne songèrent, au-contraire, qu'à étouffer la vérité dès le moment qu'ils la virent paroître, & à défendre les superstitions, & les erreurs par toute sorte de moyens; qui ne voit que cette inflexible résolution qui n'avoit cédé ni à la première, ni à la seconde admonition, rendoit dès-lors la séparation de nos Pères justes, & l'exemptoit de tout reproche? Car quand il-y-a des erreurs capables de donner lieu à une séparation, on ne la diffère que par l'espérance d'un amendement, & cette espérance sembloit estre suffisamment ôtée, par les faits historiques que j'ay déjà mis en avant.

Cependant, pour faire voir de plus en plus, combien la conduite de nos Pères a été sage à cet égard, & pleine de circonspection, il ne sera pas hors de propos que je reprenne icy la suite de leur histoire, depuis l'injuste condamnation de Luther, & de sa doctrine, faite par le Pape Léon dixième, jusqu'au Concile de Trente, après lequel on peut dire que la séparation a été pleine & entière.

Luther ayant donc été excommunié par la Bulle du Pape, avec tous ceux

qui suivoient sa doctrine de la manière que nous l'avons veu, il en appela à un Concile libre, & il proposa les causes de son appel, dans un acte public qu'il fit ensuite imprimer, où il demanda avec humilité à l'Empereur, aux Electeurs, aux Princes, & en général à toutes les puissances de l'Allemagne, qu'ils se joignissent à luy dans son appel, ou qu'au moins ils différassent l'exécution de la Bulle, jusqu'à ce qu'ayant été légitimement appelé, & ouï, par des Juges équitables, il eust été convaincu. Il protesta, qu'en cas qu'une si juste demande luy fust refusée, & que l'on continuast à obeir plutôt au Pape qu'à Dieu, la conscience de ses persécuteurs en demeureroit chargée devant le tribunal de Dieu.

Toutte cette
histoire con-
tenüe dans ce
Chapitre, a
été fidèlement
tirée de qua-
tre Auteurs,
savoir, de
Sleidan, de
l'histoire du
Concile de
Trents du P.
Paul, de M.
de Thou & de
Raynaldus.

Mais ceux qui avoient déjà condamné pour une semblable appellation au Concile, n'eurent garde de cesser pour cela leurs poursuites. Le Pape ne laissa pas de faire publier sa Bulle, avec grande solemnité, il ajouta même dans celle qu'on appelle *in Cœna Domini*, qui se publie tous les ans, une nouvelle clause portant excommunication contre Luther & ceux de sa secte. Et parce que dans sa première condamnation, il leur avoit donné soixante jours pour se rétracter, ce terme étant échu, il prononça de nouveau contre-eux, une excommunication péremptoire, par laquelle il les maudissoit éternellement, & en les déclarant criminels de lèze-Majesté, & hérétiques, les dépouilla de tous leurs honneurs, & de tous leurs biens, & enjoignit à tous Archevesques, Evcsques, Prélats, Prédicateurs, &c. de prêcher ou faire prêcher contre-eux en tous lieux. Cependant, il sollicita fortement, tant par ses lettres, que par ses Nonces, l'Empereur Charles, & tous les Princes d'Allemagne, à déployer toute leur puissance & toute leur autorité, contre Luther & ses sectateurs. Ces sollicitations produisirent alors la citation de Luther à l'assemblée de Vormes, dont j'ay parlé dans la seconde partie, & en suite, l'Edit Impérial appelé l'Edit de Vormes, qui le bannissoit de toutes les terres de l'Empire comme un phrénétique, un démoniaque, un démon revêtu de forme humaine, un hérétique, un schismatique; Cét Edit luy interdisoit le feu & l'eau, le commerce de tout le monde, & ordonnoit qu'après le terme de vingt jours, il seroit saisi & mis en prison seure, pour estre rigoureusement puny. Mais outre cela; il portoit encore, qu'on coutroit sus à tous les fauteurs, sectateurs, & complices, & que ses livres seroient publiquement brûlez. Luther cédant à ce furieux orage, se retira pour quelque tems en lieu de sureté, sous la protection de Jean Frédéric Electeur de Saxe, & Léon, après avoir excité toute cette tragédie, mourut en la fleur de son âge, le premier jour de Décembre, de l'an 1521. Mais la haine de la réformation ne mourut pas avec luy, il eut pour successeur, tant en cette chaîne, qu'en son siège, Adrien sixième, qui fut élu le 8. Janvier 1522.

Dés que ce nouveau Pape eut pris possession de son Pontificat, il envoya un Nonce en Allemagne, & quoy que nous ayons déjà veü, que dans ses instructions il le chargea, par un article exprés, de reconnoistre de bonne-foy, devant l'assemblée de Nuremberg, les desordres tant de la Cour de Rome, que de tout le corps des Prélats, & autres Ecclesiastiques, il ne

laissa pourtant pas de le charger aussi en mesme-tems, de faire des instances terribles contre les Sectateurs de Luther; car c'est ainsi qu'on nommoit dès-lors ceux qui embrassoient la réformation. Il écrivit, dans le mesme esprit, des lettres publiques, & particulières, aux Princes, & aux autres ordres de l'Empire, qui étoient assemblez, & il n'oublia rien pour les exciter à employer le fer & le feu, & à user des dernières violences dans cette occasion. On voit ces lettres dans Bzovius, & dans Raynaldus, & l'on y trouve tous les caractères d'une extrême passion. Ils'y sert, pour les animer, de plusieurs raisonnemens pris de leur honneur, & de leur propre intérêt. Il leur met devant les yeux l'exemple du Concile de Constance où Jean Hus & Hiérosme de Prague furent brûlez, celui de S. Pierre qui fit mourir Ananias & Saphira, & celui de Dieu mesme qui abyssa Dathan & Abiron. Il se plaint d'eux, & les censure âprement, de ce qu'ils n'avoient pas exécuté rigoureusement l'Edit de Vormes, & pour les irriter davantage, il les assure que le but des Luthériens n'étoit que de renverser tout Ordre humain, de se défaire de leurs Princes, & de piller toute l'Allemagne, sous prétexte de l'Evangile. Il rebat les mesmes choses dans les instructions de son Nonce, & après luy avoir ordonné de représenter aux Princes tout ce qui pouvoit les porter à exterminer ces prétendus hérétiques, jusqu'à leur dire, qu'ils devoient imiter la générosité de leurs Aïeulx, dont quelques-uns avoient mené Jean Hus de leurs propres mains au bûcher, il conclut par les paroles de Jérémie, lors qu'il prophétisoit la ruine des Moabites infidèles, & que ce Pape applique contre des Chrétiens. *Maudit est celui qui fait l'œuvre de Dieu négligemment, & qui garde son épée derrepandre le sang des méchans.* Il écrivit aussi à Jean Frédéric Electeur de Saxe, des lettres pleines de feu, où après avoir fait une sanglante invective contre Luther, & contre sa doctrine, & exhorté ce Prince à l'abandonner, il le menace fièrement que s'il ne le fait, il sentira les effets de sa colère, & de celle de l'Empereur. *Je te dénonce, dit-il, en l'autorité de Dieu tout-puissant, & de nostre Seigneur Jesus Christ, duquel je suis le Vicaire en Terre, que tu ne demeureras pas impuny dans ce présent siècle, & que le feu éternel t'attend dans le siècle à-venir. Car nous vivons en un mesme tems moy le Pontife Adrien, & l'Empereur Charles, de qui tu as méprisé l'Edit vraiment Chrétien, qu'il a fait contre la perfidie Luthérienne.*

Ces lettres firent peu d'effet sur l'esprit de Frédéric, qui étoit un Prince pieux, & ayant la vérité; mais elles n'en firent pas aussi beaucoup sur les autres Princes assemblez à Nuremberg, & la réponse qu'ils firent est digne d'estre représentée. Elle contenoit à-peu-près ces articles, *Qu'on ne pouvoit exécuter la Sentence du siège Apostolique contre Luther, ni l'Edit de Vormes, sans se mettre dans de grands dangers. Que la plus grande partie du peuple étoit dès-long-tems persuadée que l'Allemagne souffroit beaucoup de griefs de la part de la Cour de Rome, à cause de ses abus, & que le monde en étoit maintenant pleinement instruit, par les livres, & par les dogmes des Luthériens. Que s'ils eussent rigoureusement exécuté la Sentence du Pape, & l'Edit Impérial, les peuples eussent cru que cela ne se fust fait que pour renver-*

ser la vérité Evangelique, & pour soutenir & défendre les maux, les abus & les impietez. Que c'étoit bien-fait à Adrien de reconnoître les desordres de la Cour de Rome, & qu'ils le prioient instamment, pour la gloire de Dieu, pour le salut des ames, & pour la paix & la tranquillité publique, de vouloir mettre sérieusement la main à les réformer. Qu'ils le prioient aussi de vouloir permettre que les *Annates* qu'on avoit accordées aux Papes, pour les employer contre le Turc, & que ses prédécesseurs avoient détournées à d'autres usages, fussent désormais remises dans le trésor public de l'Empire, pour estre employées selon leur destination. Et quant aux remèdes qu'il leur demandoit pour arrêter le cours de l'erreur Luthérienne, qu'ils n'en voyoient point de plus propre que d'assembler promptement, dans quelque ville d'Allemagne, un Concile libre, & Chretien, où il fut permis à chacun, tant de l'ordre Ecclesiastique, que du Laïque, de parler librement, nonobstant tous sermens, & obligations contraires, & de conseiller ce qu'il jugeroit bon pour la gloire de Dieu, pour le salut des ames, & pour l'avantage de la République Chrétienne. Que cependant, on empêcheroit que Luther & ses Sectateurs n'écrivissent plus, & qu'on donneroit ordre que les Prédicateurs n'enseignassent que le vray, pur, & sincère Evangelie, selon la doctrine, & l'explication, reçue & approuvée dans l'Eglise Chrétienne.

Cette réponse déplut extrêmement au Nonce du Pape; il ne vouloit point qu'on parlât de Concile libre; car il luy sembloit, disoit-il, que par cette proposition on donnoit des Loix au Pape. Il approuvoit encore moins qu'on touchât les griefs de l'Allemagne, & les abus de la Cour de Rome; il ne demandoit que le fer & le feu contre les Luthériens. C'est pourquoy il donna sa replique par écrit, dans laquelle il insistoit, que la Sentence du Pape Léon, & l'Edit Impérial de Vormes, qui ordonnoient qu'on courroit sus à tous les Sectateurs de Luther, fussent exécutez selon leur forme & teneur, sans aucune diminution. Et quant à la demande d'un Concile, il disoit, qu'il la faisoit faire en des termes plus respectueux, qui ne donnaient point d'ombrage au Pape, & que par ces clauses que le Concile soit libre, & qu'on relâche les Sermens, ils sembloient vouloir lier les mains à sa Sainteté. Les Princes ne voulurent pourtant rien changer à leur délibération, laquelle il firent dresser en forme d'Edit Impérial, & envoyèrent leurs Griefs au Pape, au nombre de Cent articles, qu'ils appellèrent *Centum gravamina*. Raynaldus n'en conte que 77. sur le témoignage de *Dolgeste*. Quoy qu'il en soit, ces Griefs expliquoient une partie des desordres qui régnoient alors dans le gouvernement Ecclesiastique, & sous lesquels non-seulement l'Allemagne, mais tout le reste de l'Occident gémissoit.

C'est ainsi que les efforts de la Cour de Rome & des partis partisans pour exciter la persécution contre ceux qui demandoient la Réformation, furent inutiles pour cette fois-là. Mais ce qu'ils ne purent obtenir à Nuremberg, ils l'obtinrent ailleurs; car en cette même année, ils firent brûler vifs dans Bruxelles, deux Moines Augustins, accusez de Luthéranisme, qui souffrirent ce supplice avec une constance admirable; & à Anvers ils firent abbatre jusqu'aux fondemens le Convent des Augustins, dont le Prieur nommé Henry Suphan avoit déjà souffert la mort dès l'année précédente, pour la même cause.

Adrien ne jouït de son Pontificat qu'un an & huit mois, ou environ; car il y fut élevé comme j'ay dit, le 8. Janvier 1522. & il mourut le 13. Septembre 1523. son Successeur fut Clément septieme. Celuy-cy marchant sur les traces de ses prédécesseurs, ne fut pas plütoſt aſſis ſur la chaire Pontificale, qu'il tourna toutes ſes penſées contre ceux qu'ils appelloient Euthériens, & pour cet effet, ayant été averty que les Princes d'Allemagne ſe devoient encore aſſembler à Nuremberg, il y envoya le Cardinal Campégio en qualité de Légat. Cependant, il écrivit luy-meſme à l'Empereur, qui étoit alors en Eſpagne, le ſolicitant puiſſamment d'employer ſon autorité pour faire exécuter dans l'Empire, l'Edit de Vormes, & pour diſpoſer à cela les Princes. Son Légat étant arrivé à Nuremberg, inſiſta fortement ſur l'extirpation des Luthériens, & il fit pour cela, diverſes harangues dans l'aſſemblée. Mais les Princes ne ſuivirent pas ſes conſeils violens, ils ſ'affermirent au-contraire à demander un Concile libre en Allemagne, & ordonnèrent qu'en attendant ce Concile, chaque Prince & chaque Etat feroit aſſembler, dans ſon détroit, des gens doctes, ſages, & pieux, pour examiner les nouveaux dogmes des Luthériens, & pour en ſéparer le bon d'avec le mauvais; & pour examiner auſſi les plaintes de leur nation contre la Cour de Rome, & contre les Eccléſiaſtiques. Ils ajoûrèrent néanmoins, que chacun feroit de ſa part ce qu'il pourroit pour faire exécuter l'Edit de Vormes; & enfin, que pour conclure quelque choſe de ferme, les Etats de l'Empire ſe rafſembleroient dans un certain tems à Spire. Cette délibération, qui fut en ſuite dreſſée, & publiée en forme d'Edit Impérial, irrita extrêmement le Pape, & toutes ſes créatures. Ils ſe plaignoient de ce que dans l'attente d'un Concile, on vouloit ſoumettre les choſes de la Religion au jugement de quelques perſonnes doctes, ſages, & pieuſes, diſant *que c'étoit le moyen de répandre par-tout le venin de l'hérèſe*, car c'eſt ainſi que le rapporte Raynaldus. Ils ne pouvoient ſouffrir la propoſition d'un Concile libre; mais ſur tout, ils crioient fort de ce que ſous ce prétexte on différoit l'exécution de la Sentence du Pape & de l'Edit de Vormes contre les Luthériens, dont ils ne demandoient que le ſang & la ruine. Clément en fit de grandes plaintes à l'Empereur, par des lettres qu'il luy écrivit en Eſpagne, où pour l'animer davantage, il luy perſuadoit que c'étoit une brèche maniſeſte à ſon autorité, & un deſſein formé de ſe révolter entièrement de ſon obéiſſance; & comme ces ſolicitations furent extrêmement fortes & preſſantes, elles obligèrent l'Empereur d'écrire en Allemagne, aux Princes, & à tous les ordres de l'Empire, que ſon intention étoit qu'on exécutaſt de point-en point ſon Edit de Vormes, qu'il caſſoit celuy de Nuremberg, & défendoit de tenir la Diète de Spire. Mais avant que ſes lettres arrivaſſent en Allemagne, le Légat Campégio avoit détaché une partie des Princes Catholiques Romains la pluſpart Eccléſiaſtiques, & les ayant fait aſſembler à Ratiſbonne, ſous prétexte d'une ombre de réformation qu'il avoit propoſée, qui ne conſiſtoit qu'en des choſes tres-légères, il leur avoit fait faire une ligue entr'eux pour la déſenſe de la Religion Romaine, & la ruine des Luthériens. Bien-toſt après, on vit paroître des effets de cetteligue; car Ferdinand, &

le Légat étant allé en Autriche, ils y condamnèrent à mort quelque personnes pour le fait de la Religion.

Clément prit par tout ailleurs les mêmes soins qu'il prenoit en Allemagne, pour empêcher les progrès de la Réformation. Il écrivit sur ce sujet en Suisse, en Bohême, en France, en Pologne, en Suede, en Dannemarc, & il excita par tout les Princes, les Magistrats, les Prélats, à courir-fus aux réformes. C'est pourquoy l'on vit bien-tôt, sous son Pontificat, les Inquisitions occupées à cette poursuite, les prisons remplies de prisonniers, & les échaffaux & les buchers dressés presque généralement en tous les lieux qui reconnoissoient son autorité. Ce fut en ce tems-là, qu'Antoine du Prat, Cardinal, & Archevesque de Sens, tint un Synode Provincial à Paris, dont l'article 92. étoit conçu en ces termes, *Nous prions le Roy Tres-Chrétien nostre Prince & Souverain Seigneur, par les entrailles de la miséricorde de Dieu, que selon son Zèle singulier, & son incroyable devotion pour la Religion Chrétienne, il chasse soudainement des terres de son obeissance tous les hérétiques, & qu'il exterminé cette funeste & horrible peste, qui croist tous les jours de plus en plus.* Le 93. étoit conçu de cette sorte, *C'est pourquoy les Princes Orthodoxes, s'ils veulent avoir soin du nom Chrétien, & empêcher la ruine de la Religion, doivent nécessairement employer tous leurs efforts à exterminer & détruire les hérétiques.* Cét Archevesque étoit fort intéressé à la conservation des anciens abus; car on trouve dans le Dialogue des deux Paroissiens de S. Hilaire du Mont, qu'il étoit Cardinal, Archevesque de Sens, Evêque d'Alby, Evêque de Valence, Evêque de Die, Evêque de Gap, & Abbé de Fleury. Il ne faut pas s'étonner s'il crioit tant contre la Réformation; Ce fut en effet un de ceux qui s'y opposèrent en France, avec le plus de chaleur, & si l'on veut connoître son caractère, on n'a qu'à voir ce qu'en disent les Auteurs du mesme Dialogue. *Ce Du Prat étoit-ce un grand Prélat, comme un Saint Hilaire de Poitiers, un Saint Martin de Tours, un Saint Germain d'Auxerre, & un Saint Loup de Troye ? Il avoit bien autant d'Evêchez seul que tous ces admirables Saints ensemble, & de plus, l'Abbaye en laquelle est le corps de Saint Benoist; mais il n'a pas fait tant de miracles que tous ces Saints, & n'a jamais résidé dans aucun de ces Diocèses, ni jamais fait autre fonction d'Evêque, que cette seule ordonnance contre Martin Luther, Philippe Melancton, Oecolampade, Zuingle; car on ne parloit pas encore de Calvin, & de Bèze. C'est ce bon Prélat auquel on attribue d'avoir ôté la Pragmatique sanction, c'est-à-dire, la pure observation des anciens Canons en l'Eglise de France, & d'avoir fait le Concordat du Roy François I. avec Léon X. qui a ruiné en France toute la Discipline Apostolique, & aboli les élections Canoniques, & a soumis l'Eglise de France à une déplorable servitude.* Le mesme esprit que le Cardinal du Prat introduisoit en France, régnoit alors en Angleterre, en Ecosse, en Flandres, en Autriche, en Pologne, & universellement par tout où le pouvoir du Pape s'étendoit; car on n'y entendoit parler que des derniers supplices dont on punissoit les prétendus hérétiques; & les Juges-mêmes, qui touchez de quelque compassion, ne faisoient pas bien leur devoir au gré de la Cour de Rome, ne demeuroient pas impunis. Car ce fut pour cette raison, que le Pape Clément donna charge au Cardinal Campegio son Légat, de chasser les In-

Dial. 1.

quisiteurs qui étoient dans les Pais-bas, & d'en mettre d'autres en leur place, qui s'aquittassent mieux d'un si funeste ministère, comme le rapporte Raynaldus.

Mais pendant qu'on agissoit de la sorte, la lumière de la réformation ne laissoit pas de se répandre en plusieurs lieux, par une admirable bénédiction de Dieu, qui a toujours fait des cendres de ses Martyrs la semence de son Eglise. Car non-seulement la Saxe l'avoit reçuë, mais aussi une grande partie de l'Allemagne, une grande partie de la Suisse, la Suède, le Danemarck, la Prusse, & la Livonie. Au mois d'Avril de l'an 1529. il se tint une assemblée des Princes & autres Etats d'Allemagne, à Spire, où Clement ne manqua pas d'envoyer un Nonce. La première chose qu'on y fit, fut, de rejeter de l'assemblée la ville de Strasbourg, sous prétexte qu'elle avoit aboly l'usage de la Messe, sans attendre cette journée Impériale. Ce violent procédé fut bien-tôt suivi d'un Decret que firent Ferdinand Archiduc d'Autriche, & quelques autres Princes qui tenoient le party de la Cour de Rome, & que l'Empereur avoit tout exprés choisis pour ses Commissaires députez. Ils ordonnèrent donc, premièrement, *que ceux qui jusqu'alors avoient observé l'Edit de Wormes, c'est-à-dire, qui non-seulement n'avoient pas reçu la Réformation, mais qui l'avoient persécutée à-toute-outrance, seroient encore à-l'avenir le semblable, & contraindroient leurs sujets à cela mesme, & que quant à ceux dans les pais desquels la nouvelle doctrine avoit été répandue, attendu qu'ils ne la pouvoient extirper, sans se mettre en danger d'exciter des troubles, il leur étoit, au-moins, défendu de rien innover davantage, jusqu'à un Concile.* Secondement, ils ordonnèrent, *que sur toutes choses, la doctrine qui choque la présence substantielle du corps de Jesus Christ dans l'Eucharistie, ne seroit ni receüe, ni proposée, par aucun, dans toute l'étendue de l'Allemagne, & que la Messe ne seroit point abrogée.* En troisième lieu, ils décrétèrent, *qu'on ne permettroit en aucun lieu, aux Prédicateurs, d'expliquer l'Evangile que par les interprétations des Pères.* Enfin, ils ordonnèrent, de grièves peines, contre les Imprimeurs & Libraires qui imprimeroient ou debiteroient désormais les livres de la nouvelle doctrine. Les autres Princes & Etats de l'Empire, voyant cette manifeste oppression, se crurent obligez de faire un acte de protestation au contraire. Ils remontrèrent donc, *que ce nouveau decret contrevenoit à celui qui avoit été fait en la précédente assemblée, où chacun étoit demeuré libre, à l'égard de la Religion. Qu'ils ne prétendoient pas empêcher que les autres Princes & Etats ne jouissent de cette liberté; mais qu'au-contraire, ils prioient Dieu qu'il leur donnast à tous la connoissance de sa vérité. Qu'ils ne pouvoient approuver en bonne conscience la raison pour laquelle on leur permettoit de retenir la Doctrine Evangelique, sçavoir, pour ne tomber pas dans de nouveaux troubles; car ce seroit confesser qu'il seroit bon de renoncer à cette doctrine, si cela se pouvoit faire sans tumulte; ce qui seroit une confession criminelle, & méchante, & une tacite abnégation de la parole de Dieu. Que quant à la Messe, ceux qui l'avoient abolie, & qui avoient rétably en sa place le légitime usage de la Cène du Seigneur, étoient fondez sur l'institution mesme de Jesus Christ. Que pour la doctrine qui choque la présence réelle, ils ne croyoient pas qu'on dуст légèrement condamner ceux qui la tiennent sans les oïir,*

& que

& que ce procédé choquoit l'équité naturelle, sur tout dans une matière de si grande conséquence. Enfin, qu'ils ne pouvoient consentir à ce Decret, offrant de rendre raison de leur conduite, à l'Empereur & à tout le monde; qu'ils en appelloient à un Concile libre, & qu'en attendant ce Concile libre, ils ne feroient rien dont ils pussent justement être blâmés. Les Princes qui firent cet acte de protestation furent, Jean Electeur de Saxe, Geotge Marquis de Brandebourg, Ernest & François Ducs de Lunebourg, Philippe Landgrave de Hesse, Wolfgang Prince d'Anhalt, auxquels se joignirent, d'un commun consentement, les villes de Strasbourg, de Nuremberg, d'Ulme, de Constance, de Rurelin, de Vinseme, de Méminghen, de Lindau, de Campodun, de Hailbrun, d'Issue, de Willebourg, de Norlingue, & de Saint Gal. Cet acte de protestation fut fait à Spire le 19. Avril 1529. & de là est venu le nom de *Protestans*, qui a été donné depuis cela, à ceux qui ont embrassé la Réformation.

Ces Princes & ces villes envoyèrent en suite des Ambassadeurs à l'Empereur, pour luy rendre conte de ce qu'ils avoient fait; mais après plusieurs remises, la réponse fût, qu'il vouloit qu'ils obeissent au Decret de Spire, ou qu'ils se resolussent aux dernières peines, que luy Empereur, & les autres Princes n'avoient pas moins de soin du salut de leur ame, & du repos de leur conscience, qu'eux, & que pour luy, il desiroit un Concile, encore qu'il ne luy parust pas extrêmement nécessaire. Cette réponse obligea les Protestans à s'assembler à Smacalde, & quelque tems après, à Nuremberg. pour pourvoir à leurs affaires; mais ils n'y prirent que des résolutions fort générales.

Sur la fin de cette même année 1529. l'Empereur vint en Italie, pour y être couronné par les mains du Pape, ce qui fut fait à Bologne, avec beaucoup de magnificence, & de cérémonies. Ils eurent ensemble plusieurs conférences, sur le sujet de la Religion. Le sentiment de l'Empereur étoit, qu'il falloit accorder un Concile, & celuy du Pape étoit, au-contraire, qu'il n'en falloit point accorder; mais qn'il falloit opprimer les adversaires par la force des armes. Il offroit, pour cela, de fournir de l'argent à l'Empereur, & de solliciter puissamment tous les Princes Chrétiens à cette guerre. André Mauroceno Historien Venizien rapporte, qu'ils s'en expliqua en particulier, non-seulement à l'Empereur, mais même à l'Ambassadeur de Venise, & qu'il le pria d'en consulter son Sénat, ce que l'Ambassadeur ayant fait, le Sénat répondit d'une manière fort opposée aux desirs de ce Pontife, & le dissuada de cette guerre, pour plusieurs raisons: mais toutes ces raisons ne firent pas changer d'avis au Pape, il avoit trop d'horreur pour ce Concile libre, que l'Allemagne demandoit, c'est pourquoy il persuada l'Empereur qu'il valoit mieux user de son autorité, dans cette occasion, & que si son autorité ne suffisoit, il falloit en venir à la force ouverte.

L'Empereur convoqua donc dès-lors, l'assemblée Impériale à Ausbourg, pour le mois d'Avril de l'an 1530. où il se trouva luy-même en personne. Le Pape y fit trouver aussi de sa part, son Légat le Cardinal Campégio, avec Vincent Pimpinelle, & Paul Vergère, ses Nonces. Là, les Protestans

présentèrent à l'Empereur leur Confession de foy, qui depuis a été appelée la *Confession d'Ausbourg*, dans laquelle ils marquoient, en premier lieu, les points principaux de la doctrine Chretienne, qu'ils croyoient; & en suite, ils passoient aux points de la créance Romaine, qu'ils rejettoient. On opposa, par l'avis du Légat, à cette *Confession*, une *Réfutation* composée par Eccius, & par Jean Faber, laquelle pourtant on ne voulut point communiquer par écrit aux Protestans, quelque instance qu'ils en fissent, pour avoir lieu de se défendre publiquement, & de justifier leur doctrine. On la fit seulement lire en leur présence; mais on refusa de leur en donner copie, sinon, à condition qu'elle demeureroit secrette entre leurs mains, ce qui la leur rendoit entièrement inutile, & étoit une condition injuste, s'agissant d'une affaire de cette nature, où tout le monde avoit intérêt. L'Auteur de l'Histoire du Concile de Trente rapporte, que le Cardinal Mathieu Lang, Archevesque de Saltsbourg, qui étoit dans cette assemblée, disoit publiquement, sur le sujet de cette Confession. *Qu'à la vérité, la réformation de la Messe étoit raisonnable, la liberté des viandes convenable, & la demande d'être déchargés de tant de commandemens humains tres-juste; mais que c'étoit une chose intolérable, qu'un chétif Moine voulust réformer tout le monde.* Il ajoute, qu'un des Secrétaires de l'Empereur disoit aussi, *Que si les Prédicateurs protestans eussent eu de l'argent ils eussent facilement acheté des Italiens la Religion qui leur agréoit le plus; mais que sans or, ils ne pouvoient espérer que leur Religion reluisist jamais au monde.*

Il y eut d'abord plusieurs conférences entre les deux partis, & l'on tomba même d'accord de quelques points de moindre importance, mais on ne pût s'accorder sur aucun des principaux, & les Protestans reconnurent bien-tôt à quoy ces conférences aboutissoient, savoir, à donner lieu à quelques secrètes pratiques, par lesquelles l'Empereur & le Légat tâchèrent de gagner les Princes, chacun en particulier, tantôt par des promesses, & tantôt par des menaces, à quoy pourtant ils ne pûrent réussir. Enfin, après bien des négociations inutiles, les Protestans voyant qu'il n'y avoit plus d'espérance d'obtenir la paix, que sous des conditions ruineuses à la réformation qu'ils avoient embrassée, furent contraints de se retirer, après avoir déclaré, *qu'ils persistoient en leur appel à un Concile libre, & Chretien.* Et l'Empereur qui n'avoit fait toutes ces démarches, que pour avoir un prétexte de complaire au Pape en portant les choses aux extrémités, fit enfin, son décret, avec les autres Princes & Etats qui restèrent, par lequel il rétablit dans toute l'étendue de son Empire, la Religion Romaine, à l'égard des articles contestez, sous-peine du ban Impérial aux contrevenans, & d'être poursuivis par armes, comme rebelles, & criminels, promettant pourtant, de solliciter le Pape à la convocation du Concile précisément dans le terme d'un an. La rigueur de ce Decret obligea les Princes, & les autres Etats Protestans, de s'assembler, encore à Smacalde, & d'y faire entre-eux une espèce d'alliance, pour leur défense commune, & cependant, ils écrivirent à l'Empereur, avec humilité, le priant de radoucir son Decret, & de ne les exposer pas, comme il avoit fait, à la violence de leurs enne-

mis. Ils écrivirent aussi aux autres Princes Chrétiens, tant pour les informer de ce qui s'étoit passé à Ausbourg, que pour se justifier de plusieurs fausses accusations dont on les chargeoit, & pour leur demander un Concile général & libre, qui se tint en Allemagne pour la réformation de l'Eglise. L'exécution de ce Decret d'Ausbourg remplit, durant quelque tems, l'Allemagne de mille persécutions contre les Protestans, par l'autorité de la Chambre Impériale.

Voilà ce que fit l'Empereur, pour satisfaire aux desirs de la Cour de Rome. Il ne sembloit pas qu'il pût rien faire de plus fort; & cependant, le Pape n'en fut pas tout-à-fait content. Il étoit bien ravy de voir les Protestans soumis aux plus rigoureuses peines. Mais cette autorité que Charles avoit prise d'ordonner des conférences, pour tâcher d'accorder les différens, le consentement qu'il avoit donné à l'abolition de quelques cérémonies, & sur tout, la promesse d'un Concile dans le terme préfix d'un an, étoient des choses qu'il ne pouvoit digérer, les croyant trop contraires à la Souveraineté de son Siége. Et parce que l'Empereur le pressoit sur ce dernier article touchant le Concile, & que son Legat mesme luy écrivoit que c'étoit le desir général de toute l'Allemagne, il fit cette réponse, *Qu'ayant consulté sur cela les Cardinaux, plusieurs d'entr'eux n'avoient pas trouvé que le Concile fust un moyen fort propre pour déraciner les hérésies présentes, parce qu'on ne devoit point remettre en question des choses décidées par les Conciles précédens, ou déjà établies par la pratique de plusieurs siècles. Que cela étoit de mauvais exemple, & ne se pouvoit faire sans un grand scandale, & sans une manifeste violation de la dignité Apostolique. Que néanmoins, si l'Empereur jugeoit absolument qu'un Concile fust nécessaire, il pouvoit le promettre aux Luthériens, mais à cette condition, que dès maintenant ils se départiroient de toutes leurs erreurs, & qu'obéissant à la Sainte Mère Eglise, ils tiendroient ses doctrines, & ses rites, jusqu'à ce qu'il en fust autrement ordonné par le Concile, aux Decrets duquel ils se soumettroient entièrement. Que sans cela, la convocation d'un Concile seroit scandaleuse, & de très-mauvais exemple à la postérité. Que quant au lieu où il le faudroit tenir, il croyoit absolument nécessaire que ce fust en Italie, & qu'il ne voyoit point de ville plus propre pour cela, que Rome mesme, qui étoit le siége de la foy Chrétienne, que si pourtant, Rome ne plaisoit pas, on pourroit choisir ou Bologne, ou Plaisance, ou Mançoue.* Le Pape alla mesme jusques-là, que d'écrire aux Princes Chrétiens, une lettre circulaire, par laquelle il leur donnoit avis en général de ce qui s'étoit passé à Ausbourg, & que pour l'extirpation entière de l'hérésie, il se résolvait à convoquer un Concile.

Cependant, toutes ces déclarations ne consistoient qu'en paroles; car au fond son sentiment étoit tout-à-fait éloigné de la tenue d'un Concile, dans lequel, comme dit Guichardin, il apprehendoit qu'on ne vint à luy contester son Pontificat, où il étoit parvenu par brigues, & par argent, & qu'on n'y prît connoissance de l'affaire des Florentins, qu'il avoit subjugué, & soumis à la famille de Médicis par la force des armes; ou comme dit l'Auteur de l'histoire du Concile de Trente, il craignoit qu'on n'y rabaisast cette excessive autorité que le siége Romain avoit usurpée sur les Evêques, & sur

toute l'Eglise. Quoy qu'il en soit, il n'en vouloit point ; mais il vouloit qu'on employast le fer & le feu. Et c'est pour cela qu'il écrivit, environ ce mesme tems, à Ferdinand frère de l'Empereur, l'exhortant d'aller luy-mesme en personne en Boëme, pour en déraciner l'hérésie. Il sollicita aussi l'Empereur, & les Roys Chrétiens, à joindre leurs armes à celles du Duc de Savoye, contre les Cantons Suisses, qui avoient embrassé la Réformation ; & ses intrigues ou celles de ses créatures, furent si puissantes, qu'elles allumèrent une guerre sanglante entre les Cantons réformez, & les autres, où les Réformez furent battus plusieurs fois, ce qui fut un grand sujet de joye à la Cour de Rome.

L'an 1532. l'Empereur ayant convoqué une journée Impériale à Ratibonne, pour les affaires de la Hongrie, & de l'Allemagne, menacées par les armes des Turcs, les Princes & les autres Etats assemblez, voyant déjà clairement que le Pape & sa Cour ne cherchoient qu'à éluder le Concile, sous divers pretextes, sollicitèrent l'Empereur de vouloir luy mesme le convoquer de son autorité, & luy représentèrent, que c'étoit son droit en qualité d'Empereur Romain, que les autres Empereurs en avoient ainsi usé, & qu'il étoit le chef & le protecteur de toute la Chrétienté, principalement dans le cas de la négligence & du refus du Pape. L'Empereur ne voulut point écouter cette proposition, & néanmoins, étant pressé par la nécessité de ses affaires, & ayant à soutenir la guerre du Turc, il accorda la paix aux Protestans, qui étoient déjà sept Princes, & vingt-quatre villes Impériales. Cette paix fut moyennée par Albert Cardinal & Archevesque de Mayence, & par Louis Prince Palatin du Rhin, & l'Empereur en fit son decret public, portant défenses expressees de troubler ou d'inquiéter personne pour le fait de la Religion, jusqu'à la tenuë d'un Concile, général, libre, & Chrétien, qu'il tâcheroit de faire convoquer dans le terme d'un an, où en cas que le Concile ne se pût tenir, jusqu'à une générale assemblée des Etats de l'Empire, où l'on pourvoiroit aux affaires de la Religion. Ce Decret déplut extrêmement au Pape, & à toute sa Cour, qui ne vouloient ni paix, ni Concile, ni assemblée d'Etats qui traitast de la Religion, comme il parut évidemment dans la suite. Car après que l'Empereur eust mis ordre aux affaires de Hongrie, & d'Autriche, & qu'il se fust délivré de la puissance de Soliman, il passa en Italie, & ayant pressé diverses fois le Pape sur ce sujet, le Pape éluda toujours la proposition, tantôt par les conditions auxquelles il demandoit que les Protestans se soumissent, sachant bien qu'elles ne leur seroient pas agréables, tantôt par le défaut du consentement des Roys de France & d'Angleterre, sans lesquels, disoit-il, il étoit à craindre que la convocation d'un Concile, ne fît un nouveau schisme dans l'Eglise. Ainsi se passa le Pontificat de Clément, qui mourut le 25. Septembre 1534.

Son successeur qui fut Paul III. suivit le mesme chemin que Clément, à l'égard des Protestans. La première démarche qu'il fit, fut de leur faire déclarer par Paul Vergère son Nonce, qu'il étoit résolu à la convocation d'un Concile ; mais en mesme tems, il fit ajouter ces trois choses, qu'il entendoit qu'il se tint à Mantouë, & non en Allemagne, qu'il ne prétendoit y rien

relâcher de ses droits, & qu'il ne souffriroit point qu'il se tint de Concile National en Allemagne; surquoy il demandoit la réponse des Protestans. Peu de tems après, les Protestans répondirent en substance, *Qu'ayant déjà appelé à un Concile, ils le souhaitoient ardemment; mais que comme ils l'avoient souvent déclaré, ils demandoient un Concile libre, qui pût pourvoir aux desordres de l'Eglise, & faire une bonne réformation, selon la Parole de Dieu, & dans les termes de l'équité Chrétienne, & que c'étoit à un Concile ainsi qualifié qu'ils avoient appelé. Que la contestation étant sur des choses où le Siège de Rome étoit visiblement intéressé, & sur d'autres que les Papes défendoient, non de parole seulement, mais par des Edits sanglants, & par des cruantez extrêmes qu'ils exerçoient contre ceux qui ne s'y accordoient pas, il n'y avoit pas d'apparence que le jugement dût être entre leurs mains, ni que le Concile pût être libre, si le choix du lieu, & des personnes qui le composeroient, & la forme de procéder qu'on y tiendrait, dépendoit de leur choix. Que le Pape les ayant déjà condamnés, eux & leur doctrine, c'étoit contre toute sorte de raison qu'il vouloit être le maître de l'assemblée qui les devoit juger, & eux & le Siège Romain. Enfin, que s'agissant d'une cause commune, il étoit du droit de l'Empereur, & des Princes, dans une si importante affaire, de choisir les personnes les plus propres, & les plus capables pour la gloire de Dieu, & pour le bien de la République Chrétienne, & que quant à eux, comme ils ne pouvoient abandonner les intérêts de la Vérité, ils feroient aussitôt ce qui leur seroit possible pour rétablir la paix & l'union; On peut conjecturer que cette réponse ne fut pas fort agréable à la Cour de Rome, & néanmoins, le Pape ne laissoit pas de parler toujours du Concile, & d'exhorter ses Cardinaux à commencer la réformation par eux-mêmes. Il leur fit pour cela des harangues, & il alla même jusqu'à donner charge à quelques-uns d'eux d'examiner ce qu'il y avoit de plus nécessaire à réformer dans leur Cour, ce qui les mettoit déjà tous en allarme. Mais en même tems, il les rassura par une de ses actions, sur laquelle on pouvoit fort bien juger du peu de sincérité de ses paroles; car il créa Cardinaux deux jeunes hommes fils de ses batards, l'un de quatorze ans & l'autre de seize, & quand on lui représenta leur bas âge, il répondit burlesquement, qu'il y suppléeroit par le sien, ayant assez d'années pour leur en prêter, s'il étoit nécessaire.*

Le Nonce du Pape ayant reçu la réponse des Protestans, quitta l'Allemagne, & revint à Rome, où après avoir fait son rapport, il conclut qu'il ne falloit plus songer qu'à opprimer les Protestans par la force des armes. Ce Nonce qui étoit Vergère avoit eu plusieurs conférences particulières avec eux, & même avec Luther, qu'il avoit taché de gagner par menaces, & par promesses; mais il n'avoit pu en venir à bout. Cela obligea le Pape à solliciter puissamment l'Empereur, qui en ce tems-là, vint à Rome, de déclarer ouvertement la guerre aux Protestans, & il avoit en cela deux transintérêts, l'un d'occuper l'Empereur dont il craignoit la puissance en Italie, & l'autre d'accabler par la vive force les Protestans, sans s'embarasser de la tenuë d'un Concile. L'Empereur consentit aux desirs du Pape, & il fut résolu seulement, que pour donner plus de couleur à la guerre, il fa-

loit auparavant convoquer le Concile, pour faire voir qu'on avoit tenté les moyens doux, avant que d'en venir à la force ; mais qu'on le convoqueroit sous de telles conditions, que l'autorité du siège Romain n'y courroit aucun risque. La Bulle donc en fut expédiée en date du douzième Juin 1536. la convocation étoit à Mantquë, au 23 May de l'année suivante, & l'Empereur ayant sollicité les Protestans de s'y trouver, ils firent à-peu-près, les mêmes instances qu'ils avoient déjà faites. Ils luy remontrèrent donc, prémièrement, *Que la convocation du Concile ne pouvoit de droit appartenir au Pape seul, tant parce que les désordres, & les corruptions dont on avoit à se plaindre, & à demander la réformation, venoient pour la plupart, du Siège de Rome, & de ses créatures, qui depuis quelques siècles avoient infecté la Religion de plusieurs erreurs, & de plusieurs superstitions, & qui d'ailleurs, avoient tout renversé dans le gouvernement Ecclésiastique, que parce aussi que ce siège s'étoit déjà déclaré hautement ennemy de la Réformation, & de ceux qui la demandoient, les ayant condamnés comme Hérétiques, & persécutés en tous lieux, par le fer, & par le feu. De sorte qu'ayant à rendre conte de tout cela dans un Concile, il étoit contre toute raison d'en laisser faire la convocation au Pape seul, laquelle de droit devoit appartenir à l'Empereur, & aux Princes. Secondement ils remarquèrent, Que le Pape, par sa Bulle, prétendoit composer le Concile de ses créatures, qui luy étoient attachées par serment, & ainsi demeurer luy-mesme Juge, & Maître de tout ce différent ; ce qui étoit une manifeste injustice, & une illusion, afin d'affermir davantage, sous prétexte d'un Concile, son autorité, & les abus dont il avoit entrepris la défense. En troisième lieu, ils remarquoient, Que le Pape dans sa Bulle ne disoit rien de la manière de procéder dont on devoit user dans le Concile, d'où ils concluoient, que son intention étoit d'y faire dépendre les choses qui s'y traiteroient, des déterminations de son Siège, des traditions humaines, & des decrets de quelques derniers Conciles, & non de la seule parole de Dieu. Que par ce moyen, ce ne seroit plus un Concile libre, & Chrétien ; mais un Conciliabule Romain, qui au lieu d'aboutir à une Sainte Réformation, ne pourroit au-contraire, aboutir qu'à la confirmation des maux qui travailloient depuis si long-tems l'Eglise. Quant au-lieu où ce prétendu Concile étoit convoqué, ils représentoient, Qu'il n'étoit pas juste que ce fust en Italie, où il n'y pouvoit avoir nulle sûreté pour eux, ni nulle liberté d'opiner en bonne conscience, & que les assemblées Impériales qui l'avoient demandé, l'avoient toujours demandé en Allemagne. Qu'ils supplioient donc l'Empereur de vouloir mûrement considérer leurs raisons, & faire en sorte que le Concile fust légitime, afin qu'il pût réussir heureusement à la gloire de Dieu, & à la paix de la Chrétienté, en se souvenant de ce qui étoit arrivé au Concile de Constance à l'Empereur Sigismond, qui avoit vu fouler aux pieds son autorité, & violer son sans-conduir, en la personne de Jean Hus, & de Hiérôme de Prague. Ils firent en suite, imprimer un Ecrit, contenant toutes ces raisons, & plusieurs autres fort au long, pour se justifier contre les calomnies de leurs adversaires, & ils le publièrent non-seulement en Allemagne ; mais aussi dans les païs étrangers. Quelque tems après, le Pape publia une autre Bulle, par laquelle il prolongeoit la tenuë du Concile, sous prétexte qu'il*

n'avoit pû convenir avec le Duc de Mantouë, & un peu après, il l'assigna à Vicence. Cependant, les persécutions continuoient toujours contre les Protestans, par tout où le Pape avoit de l'autorité. En Allemagne, la Chambre Impériale leur faisoit mille injustices, & mille outrages. En France, les feux étoient allumés dans toutes les Provinces; & bien que Henry 8. Roy d'Angleterre eust secoué le joug de Rome, il ne laissoit pas, pour paroître bon Catholique, de faire mourir, sans miséricorde tous ceux qu'il appelloit de la nouvelle Religion. Le même se faisoit en Ecosse, en Flandres, & dans tous les païs du Duc de Savoye.

L'an 1539. le Pape publia une Bulle, par laquelle il suspendoit la convocation du Concile indéfiniment, jusqu'à ce que son bon plaisir fust de le célébrer. Et d'ailleurs, il se tint cette même année, une journée Impériale à Francfort, où l'Empereur envoya l'Archevesque de Loudon pour Commissaire, & l'on y arrêta avec luy, que pour tâcher de terminer les différens de la Religion, il se feroit une Conférence amiable entre des personnes sçavantes, & bien intentionnées, de part & d'autre, lesquels sans la participation du Pape, n'auroient devant les yeux que la gloire de Dieu, & le bien de l'Eglise, & que cependant, on laisseroit les Protestans en paix, pour quinze mois, sous des conditions qui leur étoient encore assez rudes. Mais cette résolution offensa si fort le Pape, qu'aussi-tôt qu'il en eust reçu la nouvelle, il fit partir un Nonce vers l'Empereur, qui étoit alors en Espagne, avec ordre de s'en plaindre, & d'empêcher, par toute sorte de moyens, qu'il ne l'autorisast par son consentement. Les Protestans y ayant envoyé de leur part, l'Empereur ne voulut pas, pour lors se déclarer; mais il renvoya cette affaire à un autre tems. Depuis il vint aux Païs-bas, pour y appaiser quelque sédition populaire, & ayant mis la chose en délibération, parce qu'il falloit donner quelque réponse, le Cardinal Farnèse, qui étoit alors Légat auprès de luy, s'y opposa de toutes ses forces, remontrant les inconvéniens qui pouvoient naître d'une telle Conférence, & qu'il valoit mieux renvoyer la cause de la Religion à un Concile, & cependant fortifier la ligue Catholique, pour soumettre de gré ou de force les Protestans, contre lesquels il fit une invective fort longue. Ce conseil ne plut pourtant pas alors à l'Empereur, il ordonna une Diète en Allemagne, pour la Conférence, & il convia tous les Princes à s'y trouver en personne, promettant sûreté publique à tous, ce qui obligea le Cardinal Légat à se retirer tout indigné. Ce Cardinal en s'en retournant passa par la France, & il y obtint du Roy François premier, un Edit contre ceux qu'on appelloit Hérétiques, & Luthériens, lequel fut en-suite, publié & exécuté par tout le Royaume, avec une rigueur extrême.

La Conférence fut premièrement assignée à Haguenau, puis après à Wormes, & le Pape qui en craignoit le succès, trouva bon d'y envoyer son Nonce Thomas Campégio, avec Paul Vergère, en qui il avoit beaucoup de confiance. Mais la politique de la Cour de Rome étoit trop contraire à un accommodement, pour souffrir que cette conférence allât plus-avant, l'Empereur, à l'instance sollicitation du Pape, la rompit par des lettres ex-

presses, & la renvoya à une Diète, qu'il vouloit qui se tint à quelque tems de là à Ratibonne.

Les Protestans voyoient clairement à-quoy aboutissoient toutes ces remises, & néanmoins, ils ne laissèrent pas de se trouver à Ratibonne, où l'Empereur vint en personne, & où le Pape aussi envoya le Cardinal Contarin en qualité de Légat. Ce fut en l'an 1541. D'abord l'Empereur fit présenter de sa part à l'assemblée, un livre qui traitoit souverainement des articles de la Religion, & particulièrement de ceux qui étoient en controverse, & il déclara, que sa volonté étoit que ce livre fust examiné, & qu'il servist comme de thème, ou de sujet à la Conférence, pour laquelle il nomma luy-même les Collocuteurs, du consentement des deux partis, qui luy désérèrent cette nomination. Dans cette Conférence, les Collocuteurs s'accordèrent sur quelques articles, & ne purent s'accorder sur quelques autres, comme sur la Transsubstantiation, l'adoration de l'Eucharistie, le Sacrifice de la Messe, le Célibat des Prestres, la Communion sous une espèce, le Sacrement de la Pénitence. Et sur cela l'Empereur ayant consulté le Légat, pour sçavoir de luy ce qu'il-y-avoit à faire dans cette occasion, le Légat fit cette réponse par écrit, *Qu'après avoir veü tant les articles accordez entre les Collocuteurs, que les autres dont ils n'avoient pu tomber d'accord, il étoit d'avis qu'on ne devoit rien ordonner sur le reste, mais qu'on devoit renvoyer le tout au Saint Siège, qui pourroit dans un Concile général, ou autrement, faire ce qu'il jugeroit nécessaire pour le bien de l'Eglise, & en particulier pour celui de l'Allemagne.* L'Empereur prit cette réponse, comme si le Légat eust consenty que les articles accordez entre les Collocuteurs fussent dès-à-présent reçeus par les deux partis, & il le rapporta de cette sorte dans l'assemblée. Mais il y intervint une espèce de partage entre les Evêques d'une part, & les Princes Catholiques Romains de l'autre; car les Princes vouloient qu'on receust les articles accordez, & que le reste fust renvoyé ou à un Concile général, ou à un National, ou au moins, à une assemblée générale des Etats de l'Empire, & les Evêques, au-contraires, qui voyoient que c'étoit un commencement de réformation, étoient d'avis qu'on rejetast ces articles accordez, où ils disoient que les Collocuteurs Catholiques avoient trop cédé aux Protestans, & qu'on ne changeast rien ni dans la religion, ni aux cérémonies; mais qu'on renvoyast le tout ou à un Concile général, ou à un National. Cette contestation étant donc ainsi arrivée, le Légat craignit qu'on ne luy fît sur cela des affaires en Cour de Rome, de sorte qu'il déclara hautement, par un autre Ecrit public, qu'il n'entendoit point qu'on receust aucuns articles, mais qu'on renvoyast absolument, tant les accordez, que les autres à sa Sainteté, pour en déterminer ce qu'elle jugeroit à-propos. Il fit encore un autre Ecrit, par lequel il condamnoit fort ce que tant les Princes Catholiques, que les Evêques, avoient renvoyé cette affaire à un Concile National, au défaut d'un général, & il soutenoit que l'autorité du Siège de Rome se trouvoit fort blessée dans ce renvoy, & qu'un Concile National ne pouvoit délibérer de la doctrine, ou de la Religion. Enfin, après beaucoup de contestations, qui ne firent que découvrir de plus-en-plus la résolution absoluë que le party Romain avoit

avoit prise de ne point souffrir de Réformation , cette Diète aboutit à un Decret de l'Empereur , qui renvoyoit toute l'affaire à un Concile général , ou à un National de l'Allemagne , ou à une assemblée Impériale , si l'on ne pouvoit obtenir de Concile , & que , cependant , l'exécution du Decret d'Ausbourg demeureroit surcise. Tout cela se passa l'an 1541.

Voylà quel fut le succès du Colloque de Ratibonne. L'année suivante qu'il fut 1542. le Pape assigna le Concile à Trente , au mois de Novembre , il envoya la Bulle à l'Empereur en Espagne , & en suite , aux Roys , les exhortant d'y envoyer leurs Ambassadeurs , & luy-mesme y députa trois Cardinaux , en qualité de Légats ; il y envoya aussi quelques Evêques. Mais cette convocation n'eut pour lors aucun effet , à cause de la guerre qui s'émut dans ce mesme tems , entre le Roy François I. & l'Empereur. Et ce dernier voyant qu'il avoit deux guerres sur les bras , celle de France , & celle des Turcs , fit un nouveau Decret à Spire , par lequel il donna la paix aux Protestans , mais de plus , il ordonna qu'on choisiroit quelques personnes s'avantes , & bien intentionnées , pour dresser un formulaire de réformation , que les Princes en feroient de mesme , & que toutes ces pièces étant rapportées à la prochaine Diète , on y arrêteroit , d'un commun consentement , ce qu'il seroit jugé à propos de garder sur le fait de la Religion , jusqu'à un Concile. Ce Decret est de l'an 1544. Mais le Pape en fut tellement indigné , qu'il en écrivit à l'Empereur d'un stile menaçant , se plaignant sur routes choses , de ce qu'il n'avoit pas renvoyé ce qui regardoit la Religion , à la décision de l'Eglise Romaine , & qu'il avoit favorisé ceux qui étoient rebelles à son Siège Apostolique.

Quelque tems après , le Roy François premier & l'Empereur , firent la paix , & un des articles de leur accommodement , fut , qu'ils défendroient l'ancienne Religion , qu'ils s'employeroient à l'union de l'Eglise , & à la réformation de la Cour de Rome , qu'ils demanderoient conjointement au Pape la convocation d'un Concile , & qu'ils tâcheroient d'y faire soumettre les Protestans. Cela obligea le Pape de les prévenir. Il assigna donc derechef le Concile à Trente au 15. de Mars 1545. & il y dépêcha ses Légats ; mais en mesme tems , il résolut de faire tous ses efforts pour obliger l'Empereur à tourner ses armes contre les Protestans , afin de les combattre en mesme tems , & par le glaive spirituel , & par le temporel , ou pour mieux dire , afin que la guerre luy servist de prétexte pour éluder le Concile. Il se servit pour cela du ministère de son Nonce , & en suite , de celui du Cardinal Farnèse qu'il envoya à l'Empereur pour Légat , son prétexte principal étoit , les récusations que les Protestans avoient proposées , encore de nouveau , contre son prétendu Concile. Il fit donc faire de puissantes sollicitations à l'Empereur par son Légat , avec offres de l'assister d'argent , & d'hommes , & de le faire assister de mesme , par les Princes d'Italie ; & l'Empereur , qui de son côté étoit bien aise de prendre cette occasion pour assujettir l'Allemagne , accepta facilement cette proposition ; de sorte que la guerre fut conclue entre-eux ; mais la conclusion fut tenuë fort secrète , jusqu'au tems de l'exécution. Cependant , pour mieux couvrir ce dessein , l'Empereur ordonna un

Colloque de savans à Ratibonne, sur le sujet de la Religion, selon son dernier Decret; mais il ne laissa pas de citer devant luy l'Archevesque de Cologne, qui avoit embrassé la Réformation, & qui l'avoit proposée à son Eglise, à-quoy une partie de son Clergé s'étoit opposée. Le Pape cita aussi cet Archevesque, & en suite, l'excommunia, & le dépouilla de son Archevesché. Et quant au Colloque de Ratibonne, qui donna d'abord quelque jalousie aux Evêques qui étoient déjà assemblez à Trente, il fut bien-tôt rompu par les injustes conditions que quelques Moines, qui y étoient soutenus des Commissaires de l'Empereur, voulurent imposer aux Théologiens Protestans. Le Concile fut ouvert le 13. Décembre de la mesme année 1545.

Mais, enfin, après beaucoup d'artifices, & de dissimulations, capables d'endormir les plus vigilans, après beaucoup d'assurances contraires données aux Protestans, l'Empereur envoya en poste le Cardinal de Trente, à Rome, pour avertir le Pape de faire marcher les troupes en diligence. Le Traité qu'ils avoient fait ensemble, fut publié le 28. Juillet 1546. portant, entre autres choses, *Que l'Empereur employeroit les armes & la force ouverte pour faire revenir à la Religion ancienne, & à l'obéissance du saint siège, les Allemans qui rejetoient le Concile*, & l'Empereur, bien-tôt après, se déclara ouvertement tant par des lettres qu'il écrivit à plusieurs villes d'Allemagne, & à l'Electeur de Cologne, & au Prince de Wirtemberg, que par la réponse que firent ses Ministres aux Ambassadeurs des villes qui étoient auprès de luy. Le Pape, de son côté, fit incontinent publier une Bulle en date du 15. Juillet, par laquelle il commandoit, qu'on fît des Processions solennelles, exhortant tous les Chrétiens de faire des prières à Dieu pour l'heureux succès de la guerre que l'Empereur, & luy, entreprenoient à communs frais, contre les Allemans qui faisoient profession de l'hérésie, ou qui s'en rendoient les protecteurs. Avant-cela, il avoit écrit aux Suisses des lettres en date du 3. Juin, par lesquelles il leur donnoit avis du dessein de l'Empereur, en les priant de luy envoyer tout le secours qu'il leur feroit possible. L'empereur vouloit, au commencement, couvrir cette guerre d'un autre prétexte que de celui de la Religion; mais le Pape ne le voulut jamais permettre. Ainsi l'Empereur n'ayant plus de moyen de se déguiser, commença par la prescription du Duc de Saxe, & du Landgrave de Hesse, & d'abord, il mit son armée en campagne. Les Princes Protestans, de leur part, armèrent aussi pour leur juste défense.

Le succès de cette guerre ne fut pas heureux aux Protestans, toute l'Allemagne se vit bien-tôt asservie sous les armes de l'Empereur, & selon les apparences humaines, la Réformation aussi eust été bien-tôt ruinée, si Dieu qui n'abandonne jamais son Eglise, n'y eust pourvu par sa providence. Il arriva que le Pape & l'Empereur se broüillèrent sur des intérêts temporels qui étoient bien plus puissans sur leur esprit que celui de la Religion, ce qui fit que l'Empereur ne se hâta pas de faire soumettre l'Allemagne au Concile du Pape, & que le Pape fit aussi tous ses efforts pour susciter à l'Empereur de nouvelles affaires du côté de l'Italie. D'ailleurs, il arriva une division au Concile; car le Pape l'ayant transféré de Trente à Bologne, pour l'avoir plus

à sa disposition, la plupart des Evêques obéirent à la translation; mais plusieurs aussi se tinrent fermes à Trente, & ne voulurent point obéir, ce qui fit naître une grande difficulté, lors que l'Empereur & les Princes d'Allemagne demandèrent comme ils firent, que le Concile fust rétabli à Trente, parce que ceux de Bologne se faisoient un point-d'honneur d'aller retrouver ceux de Trente. Le Roy François premier mourut en ce tems-là, & Henry huitième Roy d'Angleterre étant mort aussi, la Réformation fut bientôt après receüe dans l'Angleterre, sous le règne d'Edouard sixième, ce qui troubla quelque peu les joyes de la Cour de Rome. Elles furent encore troublées par les actes de protestation que l'Empereur fit faire contre l'assemblée de Bologne, qu'il traita d'assemblée illégitime, & de Conventicule, insistant qu'elle s'en rerournast à Trente, avec menaces que si le Pape continuoit à négliger son devoir, il pourvoiroit luy-mesme, de son autorité, aux desordres de l'Eglise. Elles le furent aussi par l'*Interim* que ce mesme Empereur publia en suite dans toute l'Allemagne.

Cet *Interim* étoit un certain formulaire de Religion que l'Empereur avoit fait dresser pour estre observé jusqu'à la tenuë d'un Concile légitime. Il y établissoit tout le corps de la doctrine Romaine, & permettoit seulement le mariage des Prestres, & la communion sous les deux espèces. Or bien que ce formulaire ne fust approuvé ni des uns ni des autres; qu'à Rome le Pape l'eust censuré; & que les Protestans le regardassent comme la plus grande de toutes leurs oppressions, l'Empereur ne laissa pas de le vouloir faire recevoir par force aux Protestans. Et cela remplit l'Allemagne d'un nombre infiny de persécutions telles que les vainqueurs lors qu'ils abusent fièrement de leur prospérité, comme faisoit Charles-Quint, les font souffrir aux vaincus. Mais pendant qu'il se satisfaisoit en Allemagne par des violences, & des injustices, Paul III. mourut à Rome le 10 Novembre 1549. La mort de ce Pape fut suivie de plusieurs écrits qui déchiroient sa mémoire, de la manière du monde la plus sanglante. Mais laissant à part ses mœurs, & le reste de sa conduite où nous n'avons point d'intérêt, je diray seulement, qu'on ne sauroit exprimer les maux que nos Pères eurent à souffrir en tous lieux durant les quinze années de son Pontificat, pour la cause de la Réformation. Car sous le nom d'hérétiques, ou de Luthériens, on les emprisonnoit, on les bannissoit, on les dépouilloit de leurs biens, on les massacroit, on les brûloit, & sans parler de nostre France, l'Angleterre, l'Ecosse, la Flandre, la Hollande, le Brabant, le Haynaut, l'Artois, l'Espagne, la Savoye, la Lorraine, la Pologne, étoient comme autant de théâtres, où l'on voyoit presque tous les jours quelqu'une de ces tragiques exécutions, & où l'on n'entendoit parler que d'extirpation & d'extermination d'hérétiques.

Jules troisième succeda à Paul. Celuy-cy remit d'abord son Concile à Trente, pour faire cesser l'opposition de l'Empereur; mais dans la Bulle qu'il en publia, il déclara, que c'étoit à luy à régir & à conduire le Concile, qu'il le remettoit pour estre *poursuivy & continué* dans le mesme état qu'il étoit lors qu'il fut interrompu, & qu'il y envoyeroit ses Légats pour y présider en

sa place, en cas qu'il n'y pût aller luy-mesme en personne. Ces clauses irritent les Protestans, de sorte que se voyant pressés par l'Empereur de se soumettre au Concile, il luy déclarerent franchement qu'ils ne le pouvoient que sous ces conditions-cy, savoir, *Qu'on y renonçast à traiter les matières tout de nouveau, sans avoir égard à ce qui avoit été déjà fait. Que leurs Théologiens y fussent receus & y eussent voix délibérative & Que le Pape ne prétendist point d'y présider; mais qu'il s'y soumit, & enfin, qu'il quitast le serment par lesquels les Evêques luy sont attachés; & que sans cela, ils ne pouvoient tenir ce Concile pour libre.* Nonobstant cette déclaration, l'Empereur fit son Decret, par lequel il ordonnoit, qu'on se soumettroit au Concile, promettant de sa part, qu'il donneroit sauf-conduit à tout le monde pour y aller, & y proposer tout ce qu'ils jugeroient nécessaire pour le bien de l'Eglise, & le salut des ames, & qu'il donneroit ordre que tout s'y traiteroit, & détermineroit saintement, & chrétiennement, selon l'Ecriture Sainte, & la doctrine des Pères, & que l'Estat Ecclesiastique y seroit réformé, & les fausses doctrines, & les erreurs ôtées.

Ainsi fut continué le Concile de Trente, où le Pape envoya son Légat, & deux Nonces, pour y présider en son nom, avec ordre de commencer la première Session, le premier jour de May 1555. ce qui fut pourtant remis au premier de Septembre suivant. L'Electeur de Saxe, & le Duc de Wirtemberg, tous deux Protestans, avec quelques villes Impériales, résolurent d'y envoyer des Députés, & firent demander par l'Ambassadeur de l'Empereur, un sauf-conduit en la mesme forme que le Concile de Bâle l'avoit donné aux Bohémiens, avec une surcéance jusqu'à ce que leurs Théologiens fussent arrivés. Cette demande ne fut pas sans difficulté, mais la question ayant été agitée à Rome, on trouva bon de leur accorder le sauf-conduit en des termes généraux, sans pour cela différer la décision des principales matières, & avant l'expédition de ce sauf-conduit on avoit déterminé les principaux points touchant l'Eucharistie, savoir, la transubstanciation, la présence réelle, l'adoration du Sacrement, la Concomitance, l'usage de la Feste-Dieu, la réservation du Sacrement, & la nécessité de la Confession auriculaire avant la Communion. Ils accordèrent seulement à l'Ambassadeur de l'Empereur, qu'ils surcroiroient la décision de ces quatre questions, *s'il est nécessaire à salut que tous reçoivent le Sacrement sur les deux espèces. Si celui qui n'en reçoit qu'une en prend moins que celui qui reçoit les deux. Si l'Eglise a faulx quand elle a ordonné que les Prestres seuls reçoivent les deux. Si l'Eucharistie doit estre aussi donnée aux petits enfans, ce qui étoit déjà une pure illusion, comme si les Protestans n'eussent eü rien à proposer que sur ces questions-là.*

Quand les Députés Protestans furent arrivés, d'abord, ils se plaignirent de la forme du sauf-conduit, & ils en demandèrent un en la forme de celui de Bâle aux Bohémiens; mais on le leur refusa. Ils demandèrent d'estre ouïs en plein Concile; mais on ne le voulut pas, & à peine put-on consentir à les ouïr dans une congrégation en la maison du Légat. Dans cette congrégation ils demandèrent, de la part de leurs Maistres. 1. *Que l'article de la supériorité du Concile sur le Pape décidée dans les Conciles de Constance & de Bâle,*

fust posé pour fondement. 2. Que le Pape, puis-qu'il étoit partie dans cette affaire, ne présidast point au Concile; mais qu'il s'y soumit, & luy, & son siège, pour y estre jugé. 3. Qu'il relâchast pour ces effect le serment que les Evêques luy ont presté. 4. Que les choses qui avoient esté déjà décidées fussent rejugées après avoir oüy leurs Théologiens, puis-qu'ils n'avoient pu jusqu'alors venir au Concile, n'ayant pas eü de sans-conduit. 5. Qu'on surcist tout jugement, jusqu'à leur venue. 6. Qu'on jugeast selon la parole de Dieu, & la créance commune de toutes les Nations Chrétiennes. Mais les Prélats ne voulurent point entendre ces propositions, & le Légat, qui consultoit le Pape sur toutes choses, & plus particulièrement sur celles-cy, s'étoit déjà fortement expliqué qu'ils perdroient plutôt la vie, que de rien relâcher de l'autorité du Saint Siège. Quelques jours après, les Théologiens de Wirtemberg, & ceux de Stralbourg, arrivèrent à Trente, & firent présenter leur Confession, demandant qu'elle fust examinée, & s'offrant de l'expliquer & de la défendre; mais ce fut inutilement; car le Pape avoit expressément défendu à son Légat de permettre qu'on entrast en aucune conférence publique, ni de vive-voix, ni par écrit en matière de Religion. C'est ainsi qu'on agissoit dans ce Concile.

Mais pendant que les affaires se passoient de cette manière, le Pape, qui depuis quelque tems étoit mécontent de l'Empereur, avoit fait son Traité avec le Roy Henry second; & le Roy de son côté, avoit aussi traité fort secrètement avec Maurice Electeur de Saxe, pour l'affranchissement de l'Allemagne; de sorte que les choses se trouvèrent tout d'un coup à la guerre, & la nouvelle en étant arrivée à Trente, le Pape fit promptement séparer l'Assemblée, donnant ordre à ses Nonces de renvoyer tout le monde, & de suspendre le Concile jusqu'à un autre tems. Cette guerre délivra l'Allemagne de la servitude de Charles; il fut contraint de mettre en liberté les Princes qu'il tenoit prisonniers, & enfin, de faire la paix qui fut conclüe à Passau le dernier jour de Juillet 1552. Par cette paix, il fut arrêté, que l'Empereur convoqueroit dans six mois l'Assemblée générale de l'Empire, pour y chercher les moyens d'accommoder les différens de la Religion, & que cependant personne ne seroit en inquiétude pour ce sujet, & ainsi fut aboly l'Interim de l'Empereur.

Mais si l'Allemagne eût alors quelque repos, les persécutions s'enflammèrent ailleurs contre les Réformez. Edoüard sixième étant mort en Angleterre, & Marie luy ayant succédé, le Pape y envoya le Cardinal Pol, en qualité de Légat, lequel y négocia le rétablissement de l'autorité, & de la Religion du Pape. Cela fit rallumer les feux, & recommencer les Supplices de la manière du monde la plus cruelle; car dans une seule année, on y fit brûler pour la cause de la Religion, une infinité de personnes du peuple, & 176. personnes de grande qualité. Elisabeth, fille de Henry VIII. & Sœur de Marie, fut mise dans une étroite prison. D'autre-côté, Ferdinand Roy de Hongrie, & de Bohême, & Archiduc d'Autriche, fit un Edit rigoureux sur le mesme sujet, pour toutes les terres de son obéissance, & chassa de la seule Bohême plus de deux cens Ministres. L'Empereur,

de sa part, faisoit toujours observer tres-rigoureusement les loix de l'Inquisition dans les Païs-Bas. Le Duc de Savoye faisoit la mesme chose dans ses païs. La France ne voyoit tous les jours que de ces tristes exécutions, & néanmoins, toutes ces Sanglantes poursuites ne faisoient qu'accroistre en tous lieux, le nombre de ceux qui embrassoient la Réformation. Le Pape Jules III. mourut le 23. Mars 1555. & en sa place fut élu Marcel II. qui n'ayant tenu le Siège que vingt deux jours, eut pour Successeur Paul IV.

Cette mesme année, il se fit une assemblée Impériale à Ausbourg où le Traité de paix fait à Passau fut confirmé, & la liberté de la Religion accordée par l'Empereur, & le Roy des Romains, en Allemagne. Le Decret en fut incontinent publié. Mais pourtant les peuples d'Austriche, & de Bavière, ayant demandé avec de grandes instances à leurs Princes la Réformation, elle leur fut refusée, & l'on leur accorda seulement la communion sous les deux espèces, en attendant un Concile. Cela ne laissa pas de donner du déplaisir au Pape, voyant d'un côté, que de toutes parts le monde se dégoûtoit des Superstitions, & des erreurs de son Eglise, & de l'autre, que mesme les Princes Catholiques Romains, de qui il attendoit une entière obéissance, entreprenoient sans son consentement, de changer quelque chose en la Religion. En ce mesme tems, Charles-Quint, las des affaires, & n'ayant qu'une foible santé, résolut de quitter le monde, & pour cet effet, ayant fait venir Philippe son fils à Bruxelles, il se démit de la Souveraineté des Païs-bas en sa faveur; & un mois après, il luy céda aussi la Couronne d'Espagne. Il résigna l'Empire à Ferdinand son Frère, & ne se réservant qu'une pension de cent mille écus, il se retira dans un Monastère. Cela arriva l'an 1556. & il mourut deux ans après, le 21. Septembre 1558.

Le Pape Paul IV. dès le commencement de son Pontificat, tourna toutes ses pensées à éviter le Concile & à faire régner en tous lieux les rigueurs des Inquisitions, disant, *Que c'étoit l'unique moyen de détruire l'Hérésie, & le vrai rempart du Siège Apostolique.* Pour cet effet, il fit une Ordonnance, qu'il fit signer à tous les Cardinaux, par laquelle il renouveloit toutes les censures, & les peines décernées par ses prédécesseurs, contre les Hérétiques, & déclaroit, que tous les Prélats, les Princes, les Roys & les Empereurs tombant dans l'Hérésie, devoient être censez déchus & privez de leurs Bénéfices, Etats, Royaumes, ou Empires, sans autre déclaration, qu'ils n'y pouvoient être rétablis par aucune autorité, non pas mesme par le Siège Apostolique, & que leurs biens étoient donnez au premier occupant. Il se brouilla en mesme tems avec Ferdinand, soutenant que la résignation de Charles en sa faveur ne pouvoit être faite qu'entre ses mains, & qu'en ce cas c'étoit à luy à faire Empereur celui qu'il luy plairoit. Cependant, il arriva deux choses qui luy donnèrent bien du chagrin, l'une, que Marie Reine d'Angleterre étant morte, Elisabeth luy succéda, & que la Réformation fut rétablie dans l'Angleterre; l'autre, que l'Empereur Ferdinand ayant proposé aux Protestans, dans la Diète d'Ausbourg qui fut tenue au mois de Février 1559. de songer à terminer les différens de Religion par la voye d'un Concile, les Protestans luy déclarèrent, comme ils avoient

souvent fait, qu'il n'y pouvoit avoir nulle espérance d'acc commodement par la voye du Concile du Pape. Qu'ils se soumettoient à un Concile libre, Chrétien, & général, non convoqué par le Pape, mais par l'Empereur, & les Roys, où le Pape pût tenir sa place, non comme Président & maître mais comme partie, & soumis luy-mesme au jugement du Concile. Que pour cet effet, il étoit nécessaire que le Pape relachast le serment par lequel il tenoit tous les Prélats attachez à son Siège, afin que les Prélats & les Théologiens y pussent dire leur avis librement, & que tout s'y jugeast par la seule Parole de Dieu, & non par les constitutions Romaines, & par les prétendus Traditions. Qu'il étoit juste que leurs Théologiens y fussent écoulez, & qu'ils pussent dire leur opinion dans la décision des différens, & par conséquent, que tous les actes & tous les Decrets faits à Trente, demeurant pour non advenus, on traitast les choses de-nouveau. Qu'à ces conditions ils consentiroient de bon cœur, & se soumettroient à un Concile; mais non autrement. Ainsi, l'Empereur voyant bien que le Pape & la Cour n'accorderoient jamais ces conditions, ni ne consentoient à aucun Concile, à moins que d'en être les Maîtres, confirma encore le Traité de Passau, & affermit la paix de l'Allemagne sur le sujet de la Religion, laissant à chacun la liberté de sa conscience. Cela fâcha mortellement le Pape; mais d'ailleurs, il se consoloit d'apprendre que ses sollicitations envers les autres Princes, pour continuer l'extermination des Hérétiques par le fer, & par le feu, & par toutes les rigueurs des supplices, avoient un grand effet par tout, en France, en Espagne, & dans les Pais-bas. Henry II. mourut le 29. Juin de cette mesme année 1559. Le Pape mourut aussi bien-tost après, l'avoit le 18. Aoust de la mesme année. Ses dernières paroles furent, de recommander aux Cardinaux le *S. Office de l'Inquisition*; car c'est ainsi qu'il l'appelloit, les assurant que c'étoit l'unique appuy du Siège Romain. Sa mémoire fut fort détestée de tout le peuple, qui incontinent après sa mort, brûla la prison nouvelle de l'Inquisition qu'il avoit fait bâtir, brisa ses Statuës, & renversa ses armes dans toute la ville de Rome.

Pie IV. luy succéda, & ce fut sous luy que s'acheva le Concile de Trente. Il suivit entièrement l'esprit de son prédécesseur; car d'abord il porta le Duc de Savoye à tourner ses armes contre ses sujets des vallées de Piedmont, pour les réduire par la force, à l'obéissance de son Siège, & parce qu'en France, on avoit résolu d'assembler un Concile National, pour tâcher, par ce moyen, d'arrêter le cours de la Réformation, contre laquelle les feux & les supplices pratiqués jusques alors, n'avoient rien fait, il s'y opposa fortement, & envoya vers le Roy François second, un Nonce exprès pour le dissuader de ce Concile National, & pour l'exhorter à suivre la voye des Supplices qu'on avoit déjà pratiquée, & celle des armes, s'il étoit nécessaire, jusqu'à ce qu'il y fust pourveu par un Concile général, offrant pour cela, de luyder de tout son pouvoir, & de le faire ayder par le Roy d'Espagne, & par les Princes d'Italie. Le Nonce s'aquitta fidèlement de sa charge; mais le Roy ne laissa pas de persister dans le dessein du Concile National, & il fut résolu dans son Conseil, qu'on chercheroit les moyens de

le convoquer, en cas que le Pape n'en convoquast pas bien-tost un général. Ce fut la résolution d'une assemblée tenuë à Fontainebleau, au mois d'Aoust 1560. qui ne plût en nulle manière au Pape; car il voyoit bien que ce Concile National étoit de mauvais exemple pour l'Allemagne, où jusqu'alors, ses prédécesseurs l'avoient empêché. De forte que ne voyant pas bien le moyen de rompre ce coup, & appréhendant que les autres Nations ne fissent les mesmes choses, il prit soudainement la résolution de rassembler son Concile à Trente. Mais outre la raison des Conciles Nationaux qu'il appréhendoit, il-y fut encore porté par divers autres motifs; car il voyoit la Religion Réformée qui se répandoit presque par tout. En Espagne les Inquisitions n'étoient occupées qu'à condamner, & à brûler, & il y avoit toujours quelque matière nouvelle d'exercer des cruautéz. Il en étoit de-mesme dans les Pais-bas. L'Angleterre avoit entièrement secoué le joug de Rome & embrassé la Réformation, l'Ecosse en avoit fait autant. Toute la Prusse & la Livonie de mesme. En France, le nombre des Protestans s'étoit fort accru, & on leur avoit accordé la liberté de conscience. Le Duc de Savoie ne pouvoit venir-à-bout, avec toutes ses forces, des seules Vallées de Piedmont. D'ailleurs, ce qui demeurait attaché aux intérêts du Pape étoit fort mécontent de la conduite de sa Cour, la plupart de ses Catholiques reconnoissoient la nécessité d'une Réformation, & on en faisoit des Harangues dans les assemblées publiques. Les Princes mesmes qui appuyoient le plus le siège de Rome, entreprenoient tous les jours sur son autorité, & luy donnoient assez de peine. Il se resolut donc d'assembler son Concile; mais en mesme tems, il fit aussi dessein de le ménager si bien, que le succès luy en fust avantageux. Pour cet effet, il publia sa Bulle, portant qu'il levoit la suspension qui en avoit été faite, & le convoquoit à Trente au jour de Pâque de l'an 1561. Il y envoya cinq Légats pour y présider en sa place, & après plusieurs délais, enfin, le Concile fut ouvert par son ordre le 18. de Janvier 1562. & les affaires s'y traitèrent, en suite, de la mesme manière qu'elles s'y étoient traitées auparavant sous Paul 3. & sous Jules, c'est-à-dire, que le Pape y régna absolument, & qu'il n'es'y fit que ce qu'il voulut. Son siège y fut exalté plus qu'auparavant, les desordres du gouvernement Ecclesiastique y furent plutôt confirmez que corrigez, & les erreurs, les superstitions, & les services établis par les hommes, au-lieu d'y être réformez, y furent, au-contraire, affermis, & passez en force de Loy perpétuelle, & indispensable. Tel fut le succès de cette assemblée.

Il seroit trop long de rapporter icy par le menu ce qui s'y passa. On en peut lire si on veut avec plaisir & avec profit toutes les particularitez dans quelques historiens célèbres de ce tems-là. Il me suffira pour le présent de dire, que de la manière que les Papes s'y prirent pour gouverner ce Concile, on ne doit nullement trouver étrange s'ils en vinrent à-bout, & s'ils y firent toujours tourner les choses du côté qu'ils desiroient. Premièrement, ils prirent un soin tout particulier de le remplir de Prélats Italiens; de sorte qu'eux seuls surpassèrent presque toujours de la moitié en nombre tous ceux des autres Nations joints ensemble. Par ce moyen, la Cour de Rome se pouvoit

pouvoit fort assurer du Concile ; car bien que tous les Prélats qui le composoient fussent attachez aux Papes par serment , si est-ce que les Italiens étoient plus particulièrement de leur dépendance , & l'on ne manquoit pas de leur bien représenter l'intérêt que l'Italie avoit de se conserver la domination Ecclésiastique sur les autres Nations , & de maintenir par conséquent l'autorité de Rome. Secondement , ils établirent un fonds entre les mains des Légats pour assister les Evêques pauvres , & se les acquérir de plus en plus , & pour faire aussi des présents , & des gratifications aux personnes qui pouvoient rendre le plus de service. Car ils jugèrent que c'étoit-là le moyen d'attirer bien des gens à eux , ou par la reconnaissance des bien-faits receus , ou par l'espérance d'en recevoir à l'avenir. En troisième lieu , le Pape ne se contenta pas de présider au Concile par ses Légats , il voulut encore que les propositions y fussent faites & portées par eux seuls. Et ce fut pour cela que les Légats de Pie IV. firent glisser adroitement dans le Décret de l'ouverture du 18. Janvier 1562. qu'on traiteroit les choses *proponendis Legatim* , & lors que quelques Prélats Espagnols voulurent s'opposer à cette clause , disant qu'elle étoit inusitée dans les Conciles , & qu'elle ôtoit entièrement la liberté à l'Assemblée , où chacun devoit avoir droit de proposer , on se moqua d'eux & on les laissa sans réponse. Le Pape même ayant vu cette opposition , manda à ses Légats qu'ils tinssent ferme sur ce Décret , & qu'ils n'en relâchassent pas un seul point ; & le Roy d'Espagne en ayant fait quelques plaintes , sur l'avis que luy en donna son Ambassadeur , le Pape les éluda , & n'y voulut rien changer.

Voilà donc la Cont de Rome déjà assurée à-peu-près , de deux grands points , savoir , d'un côté du plus grand nombre de personnes , & de l'autre , des propositions qui se devoient porter au Concile. Il ne restoit que de s'assurer des délibérations , & c'est pour cela que l'on pratiqua plusieurs moyens. Les deux plus généraux , furent celui des Congrégations à Trente même , dans la maison du premier Légat , & celui des Congrégations à Rome. Le premier consistoit en ce que dès le commencement du Concile sous Paul III. on y fit établir adroitement cet ordre , qu'à l'imitation de ce qui avoit été fait au dernier Concile de Latran , il se feroit plusieurs Congrégations particulières pour y examiner les matières , que les Légats leur proposeroient , qu'en suite , ces mêmes matières ainsi digérées , seroient apportées dans une Congrégation générale , qui se tiendrait dans la maison du Légat , où chacun droit son avis , & qu'après cela , l'on dresseroit les Décrets pour les porter , & les faire passer en Concile. Le second consistoit en ce que , dès le commencement , le Pape avoit député à Rome quelques Cardinaux , pour consulter sur les affaires du Concile , & avoir comme l'intendance de tout ce qui s'y passeroit de cette sorte , avant qu'on vint à faire aucun Décret , les Légats à Trente découvroient le fonds des sentimens des Prélats , & les raisons de chacun , puis sans rien conclure , ils envoioient tout à Rome , d'où ils recevoient leurs ordres , & les délibérations du Concile toutes faites , & c'est ce qu'on appelloit le *s. Esprit venant dans une male*. Mais outre ces deux moyens , ils en avoient encore d'autres , qui bien qu'ils ne fussent pas

de cette importance, ne laissoient pas d'avoir leur utilité. Il faut mettre en ce rang, l'ordre qu'ils prirent de faire examiner tous les Sermons, & toutes les autres actions publiques qui se devoient faire devant les Prélats du Concile, avant qu'on les recitast, afin que rien ne fust avancé, qui ne fust convenable au tems, & au lieu, c'est à dire, aux desseins & aux intérêts de Rome; car, par ce moyen, le Concile n'entendoit retentir les chaires que des louanges du Saint Siège, & des imprécations contre les hérétiques, & pas-un n'étoit si étourdy que d'insérer rien de libre, ou de hardy, dans son discours, sachant bien que les censeurs ne Peussent pas souffrir, & que c'eust été se faire des affaires inutilement. Il y faut mettre aussi l'ordre que les Légats prirent d'abord, & qu'ils observèrent toujours, dans la suite, de faire opiner par-tesle, au-lieu que dans les Conciles de Constance, & de Bâle, on avoit opiné par Nations, ce que plusieurs vouloient bien qu'on fît encore à Trente; mais les Légats s'y opposèrent de tout leur pouvoir. Or ils tiroient cet avantage de cet ordre, que la seule Italie avoit deux fois autant de voix que toutes les autres nations ensemble, & qu'on pouvoit dire, qu'elle seule faisoit les décisions. Il y faut mettre encore un autre ordre qu'ils prirent, de faire premièrement, agiter les points de doctrine, par des Congrégations particulières de Moines, & d'autres Théologiens Scolastiques, qui les traitoient à leur manière, & de porter en suite, quelques extraits ou quelques abreges de leurs disputes dans les Congrégations des Prélats, qui pour la plupart n'entendoient rien à ce jargon de l'Ecole; de sorte que presque toujours, ils faisoient leurs Decrets sans avoir examiné les matières, ni écouté les raisons de part & d'autre, sans lecture, sans méditation, sans étude, & quelquefois mesme sans entendre les termes; ce qui ayant obligé Brace Martel Evêque de Fiesole, de représenter de qu'elle importance il étoit que la Congrégation générale fust bien informée de ce qu'elle faisoit, & qu'elle prît elle-mesme connoissance des choses, les Légats indignez de cette hardiesse, luy en firent sur le champ une âpre censure, & en écrivirent en Cour de Rome pour le noter. Il y faut mettre le recouts que le Pape avoit aux Ambassadeurs des Princes, pour rendre les Evêques de leur Nation favorables aux intérêts de la Cour de Rome. C'est ce que Pie quatrième seut fort bien pratiquer sur le sujet de la résidence des Evêques, lors qu'il apprit que la plupart des voix alloient à la déclarer de droit divin; car il en parla fortement aux Ambassadeurs de Venise, & de Florence, & il les engagea de faire des remontrances à leurs Evêques. La mesme chose se fit diverses fois. Il y faut ajouter encore l'adresse ordinaire des Légats de remettre à une autre fois la décision des points qu'ils ne pouvoient emporter sur l'heure, & de passer à d'autres matières pour occuper les Prélats, & pour avoir lieu, cependant, d'en avertir la Cour de Rome, & de gagner les principaux du Party contraire. Il y faut mettre aussi l'artifice ordinaire des mesmes Légats de différer les sessions, de faire naître plusieurs incidens sur les matières, & après divers circuits, faire enfin envoyer au Pape les articles dont ils ne pouvoient venir-à-bour, à cause de la trop grande insistance des Nations. En un mot, on déploya dans la conduite de cette Assemblée, tout ce que

la politique humaine a de plus fin, de plus fort, & de plus profond, les promesses, les menaces, les négociations secrètes, les brigues, les diversiones, les delais, l'autorité, & en général, tout ce qui peut fléchir & corrompre les esprits des hommes, rien n'y fut épargné. Le Pape & sa Cour y eurent bien des difficultez à vaincre, & des résistances à surmonter; ce qui souvent leur donna des chagrins, des inquiétudes, & des craintes; mais à la fin, ils y furent si bien servis, qu'ils en demeurèrent les Maîtres, & virent tout réussir selon leurs souhaits.

Voilà de quelle manière se passèrent les choses à Trente, & par quels degrez elles aboutirent à une entière rupture de communion entre le Party Romain, & le Party Réformé. Qu'on juge maintenant, si dans toute cette conduite, nos Pères n'ont pas eû de justes & de légitimes causes de séparation. 1. Ils ont vu dans le Party contraire, une invincible résolution à défendre, & à conserver les erreurs & les superstitions, dont ils demandoient la correction. 2. Ils ont vu que cette résolution alloit jusqu'à les vouloir contraindre eux-mêmes de retomber dans ces erreurs malgré leurs lumières, & le mouvement de leur propre conscience. 3. Ils ont vu que cette violence qu'on leur faisoit n'avoit point de bornes; car elle alloit non-seulement jusqu'aux disputes, non-seulement jusqu'aux Ordonnances, & aux Decrets; mais mesme jusqu'aux excommunications, & aux anathèmes, c'est-à-dire, jusqu'à la séparation, & au schisme avec exécration. 4. Ils ont vu qu'on ajoutoit à tout cela, les supplices, non en un lieu, ni en deux, mais par tout, non par des émotions populaires; mais de sang froid, & dans les voyes ordinaires destinées pour la punition des scélérats. 5. Ils ont vu que les supplices venoient de l'inspiration perpétuelle & générale de la Cour de Rome, qui ne se lassoit point de les persécuter en tous lieux, & qui les alloit chercher jusques dans leurs plus sombres retraites. 6. Ils ont vu qu'on refusoit les plus équitables & plus nécessaires conditions, sans lesquelles on ne pouvoit procéder à un juste examen de la Religion, ni à une sainte & chrétienne Réformation, & qu'au-lieu de cela, la Cour de Rome en vouloit toujours demeurer seule la Maitresse & l'Arbitre. 7. Ils ont vu, enfin, qu'au-lieu de revenir à la pureté du Christianisme, en ôtant du champ de l'Eglise tant de corruptions qui la dissamoient, tant de faux dogmes qui la perdoient, tant de services contraires à la piété qui la des-honoroient, & qui ruinoient le salut des ames, ces Prélatz établissoient, au-contraire, des choses que la coutume seule, & la tradition de quelques siècles avoit pour la plupart introduites, qu'ils les établissoient, dis-je, deormais en force de Loy, pour estre incorporées dans la Religion, comme des parties essentielles, & indispensables, qu'ils y foumettoient l'esprit, & la conscience des hommes, qu'ils en ordonnoient la créance & la pratique, sous les peines de l'anathème, retranchant & séparant du corps de leur société tous ceux qui auroient des sentimens & une pratique contraire. Qu'on juge si nos Pères pouvoient encore, après cela, conserver la communion Ecclesiastique, avec un Party dans lequel ils ne voyoient plus reluite ni l'esprit de la vérité, & de la pureté chrétienne, ni celui de la charité, & si toute espérance étant

ôtée de pouvoir les ramener à la droite voye de l'Evangile, ni de pouvoir mesme vivre avec eux, sans trahir leur conscience par une hypocrisie détestable, en faisant semblant de croire ce qu'ils ne croyoient pas, & de pratiquer un culte qu'ils tenoient illicite, ne leur restant plus aucun moyen de demeurer dans cette communion, sans participer à ses erreurs, sans y abandonner leurs enfans, & sans se rendre coupables devant Dieu, qu'on juge, dis-je, s'ils n'ont pas bien fait de s'en séparer. J'avoué que quand on est joint ensemble en un mesme corps, il ne faut pas procéder légèrement à une rupture, il y a des mesures & des ménagemens à garder, que la prudence & la charité chrétienne nous ordonnent, & tant qu'il y a ou quelque espérance de pouvoir procurer la guérison, & l'amendement de nos frères, ou qu'il y a au moins quelque moyen de guérir, & de pleurer pour leurs péchez, sans perdre nostre propre innocence, & sans qu'ils nous obligent de participer à leurs fautes, il ne faut pas les abandonner. Mais lors que cette espérance cesse, & que ce moyen de conserver nostre propre pureté nous est ôté, lors qu'au-lieu de les pouvoir ramener, on voit, au-contraire, que leur communion, ne fait que nous jetter nous-mêmes dans une nécessité inévitable de nous corrompre; il est certain qu'il faut se retirer d'eux, de peur qu'en participant à leurs péchez, nous n'attirions sur nous la juste condamnation de Dieu. *Ne communique point*, dit Saint Paul, *aux pécheurs d'autrui; mais garde-toy pur toy-mesme.*

CHAPITRE IV.

Examen de l'objection de l'Auteur des Préjugés; tirée de la dispute de Saint Augustin, contre le schisme des Donatistes.

IL me semble que ce que je viens d'établir jusqu'icy, fait voir assez clairement que l'unique moyen de décider la question de nostre séparation, pour savoir si elle est juste ou injuste; est d'entrer dans la discussion du fons de nos controverses, & que ce seroit la dernière de toutes les injustices que de nous vouloir condamner sans nous entendre. Cependant, quoy que nous puissions dire, & quelques fortes que soient nos raisons, l'Auteur des Préjugés prétend avoir trouvé un moyen assuré de nous convaincre de schisme, sans entrer dans aucun autre examen, & c'est à quoy il employe les Chapitres 8. & 9. de son traité. *Je veux*, dit-il, *passer plus avant, & les convaincre de schisme, sans entrer dans la discussion de la doctrine, ni de la mission par la seule séparation.*

Préjug. ch.
8. pag. 161.

„ Tout ce qu'il dit sur ce sujet se réduit à-peu-près à cecy : Qu'il y a une
„ Eglise dont il n'est jamais permis de se séparer, sous quelque prétexte que ce
„ soit, & dont tous ceux qui sont séparés sont schismatiques, & hors d'état de

„salut. Que la marque infaillible & perpétuelle pour reconnoître cette
 „Eglise, selon Saint Augustin, & les autres Pères d'Afrique, est l'étenduë
 „duë visible, dans toutes les nations, parce que cette étenduë visible, selon
 „eux, convient à l'Eglise dans tous les tems, & qu'elle en est une marque né-
 „cessaire, c'est-à-dire, que toute société qui n'a pas cette étenduë n'est pas
 „l'Eglise; de sorte que ce raisonnement est toujours juste, vostre société est
 „renfermée dans une petite partie du monde. Donc elle n'est pas l'Eglise,
 „& que c'est par ce principe que Saint Augustin a disputé contre les Dona-
 „tistes, & qu'il les a convaincus d'être Schismatiques. C'est le sommaire
 „de son chapitre huitième. Dans le neuvième, il tâche de faire l'appli-
 „cation de ces maximes générales à nostre séparation, & 1. il dit, Que nô-
 „stre communion n'est point répanduë par tout le monde, non plus que
 „celle des Donatistes, & que n'ayant pas cette étenduë visible, qui est la
 „marque perpétuelle de la vraie Eglise, il s'ensuit, qu'elle ne l'est pas, &
 „par conséquent, que nous sommes des Schismatiques. 2. Il dit que nous
 „portons le principe des Donatistes beaucoup plus loin que ces Schismati-
 „ques ne le portoient; car quant à eux ils ne disoient pas qu'il y eust eu au-
 „cun tems auquel l'Eglise entière fust tombée dans l'apostasie, & ils en ex-
 „ceptoient la communion de Donat; mais que pour nous, nous voulons
 „qu'il y ait eu des siècles entiers où toute la terre généralement avoit apo-
 „stasié, & avoit perdu la foy, & le trésor de salut. 3. Il tâche de faire voir
 „que les Sociétez des Bérengariens, des Vaudois, des Albigeois &c. où
 „il dit que nous renfermons l'Eglise, ne pouvoient pas être cette Eglise Ca-
 „tholique dont parle Saint Augustin. Et enfin, il conclut de là, que nous
 „sommes Schismatiques, & par conséquent hors d'état de salut.

Avant que d'entrer dans l'examen particulier des propositions dont
 cette objection est composée, il sera bon de remarquer, qu'il n'y a en
 tout cela rien de nouveau, & que ce n'est que la même marque de l'étenduë
 visible que la plus-part des Controversistes de la communion Romaine
 ont accoutumé de proposer, lors qu'ils veulent donner les marques de
 la vraie Eglise. On y trouve seulement cette différence, que les autres tâ-
 chent d'appuyer ce qu'ils mettent en avant par des passages de l'Ecriture,
 au lieu que l'Auteur des Préjugez ne fonde son argument que sur l'autorité
 de S. Augustin & de quelques Pères. Or quand il seroit vrai que
 S. Augustin & les Pères d'Afrique disputant contre les Donatistes, auroient
 trop pressé cette étenduë visible de l'Eglise, & poussé cette marque plus
 loin qu'il ne faut, l'Auteur des Préjugez croit-il qu'on doive tenir pour in-
 faillibles toutes les choses que les Pères ont avancées dans leurs disputes,
 tous leurs raisonnemens, & toutes leurs hypothèses? Ignore-t-il ce que
 Théodoret qui étoit Père lui-même a remarqué touchant quelques-uns
 de ceux qui l'avoient précédé, *Qu'une véhémence contention les avoit fait*
tomber dans l'exces, à-peu-près comme ceux qui voulant redresser un arbre cour-
bé le renversent de l'autre côté fort loin au delà de la ligne droite où il devoit
être? Et ce que Saint Athanase a dit touchant Denis d'Alexandrie, dont les
 Ariens luy objeçoient l'autorité, *Que Denis avoit parlé ainsi, non dans la*

Théodor.

Dial. 3.

Athanas.

Epist. de file

Dion. Alex.

Hieron.
Epist. ad
Pammach.

venü de faire une simple exposition de sa foy, mais par occasion, ayant égard aux
tems, & aux personnes. Qu'un jardinier n'est pas blâmable s'il cultive ses arbres
selon la qualité du terroir, semant l'un, plantant l'autre, émondant celui-cy, &
arrachant celui-là. Il faut distinguer les divers genres d'écrire, dit S. Jérôme,
& principalement le Polémique, & le Dogmatique. Car dans le Polémique, la
dispute est vague, & lors qu'on répond à un avversaire, on propose tantôt une chose,
& tantôt une autre, on argumente comme on veut, on dit une chose, & on
en fait une autre, on comme porte le proverbe, on présente du pain, & on tient
une pierre. Mais dans le Dogmatique, au-contraire, on parle ouvertement &
ingénuëment. On comprend facilement par là qu'il ne faut pas canoniser
tout ce que les Pères peuvent avoir écrit dans la chaleur de la dispute, ni le
prendre à la rigueur de la lettre, puis-qu'ils reconnoissent eux-mêmes,
qu'ayant la plume à la main, ils avancent souvent des choses qui hors de là;
ne doivent pas être pressées. Ainsi, quand il seroit vray que S. Augustin,
& les Pères d'Afrique, auroient fait de l'étenduë visible une marque perpé-
tuelle, & inséparable de la vraye Eglise, nous ne craindrions pas de dire,
à leur égard, ce que S. Augustin luy-mesme disoit touchant S. Cyprien,
que les Donatistes luy objectoient. *Je ne tiens point les Ecrits de Cyprien pour
canoniques; mais je les examine par les Ecritures canoniques. Ce que j'y trouve
de conforme aux Saintes Ecritures, je le reçois avec loüange, & je rejette
avec le respect que je dois à sa personne, ce que j'y trouve de discordant.* Nous ne
ferions pas difficulté de leur appliquer ce que le mesme S. Augustin dit sur
le sujet de Saint Hilaire, & de quelques autres Pères qu'on luy alléguoit.
*Il faut bien distinguer ces sortes d'Ecrits, d'avec l'autorité des livres canoniques.
Car quoy qu'on les lise, on n'en peut pourtant pas tirer des témoignages qui con-
vainquent, & il est permis de s'en départir, lors qu'on voit qu'ils se sont eux-mes-
mes départis de la vérité.* Il est donc certain que l'Auteur des Préjugez n'a
fait qu'affoiblir la preuve, quant au-lieu de tâcher de l'établir sur l'Ecritu-
re, comme les autres avoient fait, il l'a restreinte à la simple autorité de
Saint Augustin, & de quelques Pères.

Aug. contr.
Crescou.
lib. 2. cap.
32.

Aug. Epist.
48.

On a crû qu'on devoit d'abord représenter cela à l'Auteur des Préjugez
pour l'obliger à modérer un peu ses prétentions; car il s'est imaginé que
la seule autorité de Saint Augustin, & de quelques Pères étoit suffisante
pour nous convaincre. *Je veux*, dit-il, *les convaincre.* On luy a déjà dit sou-
vent, & on le luy redit encore, que l'Ecriture est la seule règle de nostre
foy, que nous ne reconnoissons aucune autorité capable de décider les
points contestez dans la Religion que celle de la parole de Dieu, & que
si nous disputons quelquefois par les Pères, ce n'est que par condescendan-
ce pour ceux de l'Eglise Romaine, pour agir sur leur propre principe, &
non pour soumettre nostre conscience à la parole des hommes. Mais par-
ce qu'il pourroit s'imaginer aussi, sous prétexte de cette déclaration, que
nous n'avons point d'autre moyen de nous défaire de son argument, je me
propose d'y répondre, & de luy faire voir, s'il se peut, qu'il a abusé de l'au-
torité de Saint Augustin, & qu'il n'a compris, ou n'a voulu comprendre,
ni les véritables sentimens de ce Père, ni les nostres. C'est-ce que j'ay des-

sein de montrer dans ce chapitre, & dans le suivant. Mais avant que d'entrer en matière, il est nécessaire d'éclaircir en peu de mots l'Histoire des Donatistes, & de représenter quelle fût l'origine de leur querelle, & quelle fut leur séparation. L'Auteur des Préjugez a eu quelque intérêt de laisser les Lecteurs dans l'ignorance de ces faits particuliers ; mais puisque nous n'avons pas luy & moy les mesmes veuës, il ne doit pas trouver-mauvais que je supplée à son défaut, & que je fasse ce qu'il n'a pas voulu faire.

L'an 306. Dieu ayant donné la paix à l'Eglise, après les cruelles persécutions de Dioclétien, le peuple de Cartage s'étant assemblé sous la direction de quelques Evêques voisins, élût Cécilien pour son Evêque à la place de Mensurius qui étoit mort quelque tems auparavant, & Cécilien receut en suite l'ordination de la main de Félix Evêque d'Aptungis. Cette élection déplut à quelques-uns de cette Eglise par des intérêts particuliers ; de sorte qu'il se forma un party contre luy, & ce party ayant appelé Secundus Primat de Numidie avec beaucoup d'autres Evêques au nombre de 70. ils cassèrent son ordination, & ordonnèrent en sa place Majorin. Cécilien fut soutenu par une grande partie de l'Eglise, & il se maintint dans son Episcopat, Majorin le fut aussi par ceux de son party, & par les Evêques de Numidie ; ce qui fit qu'il-y-eût à Cartage *Autel contre Autel*, c'est-à-dire que chaque Evêque fit ses assemblées à-part, & que l'Eglise de Carthage fut déchirée. Mais cette division ne s'arrêta pas à Cartage ; car les Evêques d'Afrique & leurs Eglises prirent party, les-uns pour Cécilien, & les autres pour Majorin ; & ce qu'il-y-eut encore de plus déplorable fut, qu'après la mort de ces deux concurrens, la querelle ne laissa pas de continuer entre les deux partis qui firent des Successeurs à ces Evêques. Et entre ceux qui succédèrent à Majorin, il-y-en eut un nommé *Donat*, du nom duquel toute la secte fut en suite appelée *Donatiste*.

Chaque party tâcha de s'appuyer de raisons, les Donatistes, de leur côté, accusèrent au commencement, Félix l'Ordinateur de Cécilien, & en suite, Cécilien mesme, d'avoir esté des *Traditeurs*, c'est-à-dire, d'avoir donné aux Payens les livres Sacrez pour les brûler, durant les persécutions. Les autres, au-contre, soutinrent que c'étoit une fausse accusation dont il-n'y-avoit ni conviction, ni preuve, parce que Cécilien n'avoit pas été ouï, avant sa condamnation, & ils accusèrent aussi quelques-uns de ceux qui l'avoient condamné, d'avoir esté eux-mesmes des *Traditeurs*, & de s'être mutuellement absous de ce crime dans un Synode qu'ils avoient tenu. La querelle s'échauffant, les Donatistes présentèrent requête à l'Empereur Constantin pour luy demander des Juges, parce qu'en Afrique ils étoient tous partagez, & l'Empereur commit pour cet effet Milciades Evêque de Rome, Meroclès Evêque de Milan, Maternus Evêque de Cologne, Réticus Evêque d'Autun, & Marin Evêque d'Arles. Ces Juges s'assemblèrent avec quelques autres Evêques d'Italie, tous au nombre de 19. & ayant pris une connoissance exacte de cette affaire, ils justifirent Cécilien, & luy confirmèrent l'Episcopat, sans néanmoins, casser ni l'ordination de Majorin, ni celle de ses successeurs ; mais les Donatistes ne voulurent point ac-

quiescer à ce jugement. Ils dirent que Milciades avoit été luy-mesme *Traditeur*, & qu'il ioutenoit les *Traditeurs*. Ils recoururent encore à l'Empereur, qui ordonna que la cause seroit reveüe, & rejugée dans un Concile à Arles, où les Donatistes ayant encore esté condamnés, ils en appelèrent à la personne mesme de l'Empereur, & l'Empereur en ayant pris luy-mesme connoissance, il les condamna.

Alors, l'opiniâtreté des Donatistes fut si grande, qu'au-lieu de se soumettre à tant de jugemens, ils aimèrent mieux se séparer de toute l'Eglise: Ils firent donc un Schisme général avec tout le monde Chrétien, & pour le colorer de quelque apparence de raison, il soutinrent, que tout le monde étoit tombé dans l'Apostasie par la simple communion qu'on avoit eüe avec Cécilien *Traditeur*. Ils ne voulurent plus reconnoistre ni d'Eglise, ni de Christianisme sur la Terre que dans leur parti, & ils rebaptisèrent tous ceux qui avoient été baptisez dans l'Eglise, depuis l'affaire de Cécilien. Saint Augustin, & les autres Pères d'Afrique, eurent beau leur dire, que Cécilien étoit innocent, que quand il n'eust pas été innocent, les Juges ne pouvoient que l'absoudre, n'y ayant point de preuves contre-luy, & que quand mesme les Juges auroient mal-jugé, toute la Terre ne pouvoit être coupable de ce crime, puisque la plupart des Eglises, & des personnes qui les composoient, n'avoient eü nulle connoissance de cette affaire; que quand mesme elles en auroient eü connoissance, elles ne pouvoient que s'en rapporter aux Juges, ou qu'enfin, ne voulant pas s'en rapporter aux Juges, la prudence & la charité les obligeoient de supporter des méchans dans la communion extérieure de l'Eglise, plutôt que de troubler la paix & l'unité Chrétienne pour des crimes personnels qui ne se communiquoient point à ceux qui n'y avoient aucune part. Toutes ces raisons n'empêchèrent pas que les Donatistes ne demeurassent fermes dans leur conclusion, qui étoit que toute l'Eglise avoit perdu sa justice, par la communion qu'elle avoit eüe avec Cécilien, & qu'il-n'y avoit plus de Christianisme au monde, que dans le party de Donat. Ce fut là ce qui fit naistre entre-eux la question lequel des deux partis étoit l'Eglise.

Sur cette histoire, il faut faire quatre remarques qui ne seront peut-être pas inutiles dans la suite. La première, que les Donatistes reconnoissoient pour Orthodoxe le party qui leur étoit opposé, qu'ils ne l'accusoient ni d'aucune erreur en la foy, ni d'aucune dépravation au culte, & que l'Eglise; de son côté, n'accusoit les Donatistes d'aucune hérésie en la foy. Car quant à la question de la validité ou de l'invalidité du batême des Hérétiques, ils n'en faisoient, ni les-uns, ni les-autres, un sujet suffisant de rupture, & ce n'étoit pas sur cela que les Donatistes fondeoient leur séparation. *Nous confessons les uns & les autres*, disoit Cresconius, *un mesme Iesui Christ, né, mort, & ressuscité. Nous avons une mesme religion, & de mesmes Sacrements, & il-n'y-a nul différent entre nous sur la pratique du Christianisme*. Saint Augustin disoit aussi, *Que leur différent n'étoit pas touchant le Chef, mais touchant le Corps, c'est-à-dire, que leur dispute n'étoit pas sur Iesui Christ nostre Sauveur, mais sur son Eglise*. Et ailleurs, qu'ils convenoient dans le Baptême,

Aug. contr.
Crescon.lib.
2. cap. 3.
Aug. lib. de
unit. Ecclef.
cap. 4.
Aug. Ep. 48.

dans

dans le Symbole, & dans les autres Sacrements du Seigneur. Tout le prétexte de cette ruprure, étoit des fautes personnelles de deux ou trois Evêques, qui n'étoient ni prouvées, d'une part, ni avouées de l'autre, & dont même la plupart du monde n'avoit eu nulle connoissance. Ainsi, la dispute touchant l'Eglise étoit non entre deux communions qui se contestassent l'une à l'autre la pureté de la doctrine, mais entre deux communions qui se reconnoissant mutuellement Orthodoxes, se contestoient néanmoins, l'une à l'autre, le titre ou la qualité d'Eglise de Jesus Christ.

La seconde remarque qu'il faut faire est, que le party opposé aux Donatistes, & que les Donatistes reconnoissoient pour orthodoxe, étoit alors actuellement, & en effet, répandu par toute la Terre, c'est-à-dire, qu'il avoit une grande étendue parmi les Nations; au-lieu que celui des Donatistes étoit renfermé dans une petite partie de l'Afrique. C'est pour cela qu'ils abusoient d'un passage du Cantique des Cantiques, qu'ils lisoient de cette manière, *Déclare-moy, ô toy que mon ame aime, où tu pais, & où tu fais reposer ton troupeau dans le midy*, expliquant ce, dans le Midy, comme s'il eust voulu marquer le lieu, & dire, dans l'Afrique, au-lieu qu'il falloit lire, *sur le midy*, pour marquer simplement l'heure du jour, où le berger mène son troupeau sous quelque ombrage pour le faire reposer. C'est-ce qui fait aussi que Saint Augustin leur parle quelquefois des Eglises Apostoliques, & de celles à qui S. Jean a écrit son Apocalypse, avec lesquelles ils n'avoient point de communion, & qu'il leur reproche si souvent d'être séparés de tout le monde.

Aug. lib. de
unitat. Ec-
cles. cap. 14.

La troisième remarque est, que cette société que les Donatistes reconnoissoient Orthodoxe, & qui étoit en effet répandue parmi les nations, n'avoit point retranché les Donatistes de sa communion, ni ne s'étoit séparée d'eux la première. Elle ne les avoit point excommuniés, ni n'avoit prononcé anathème contre ceux qui ne tiendroient pas Céelien pour innocent ou les Traditeurs pour gens-de-bien. Quand quelqu'un d'eux revenoit à l'Eglise, il ne s'agissoit de le faire renoncer à autre chose qu'au Schisme, ni de luy faire embrasser autre chose que la paix. Et même dans le jugement du Synode de Rome, Milciades & ses confrères, offrirent d'entretenir communion avec les Evêques que Majorin avoit ordonnés; & dans la Conférence de Cartage, on offrit aux Evêques Donatistes de les reconnoître pour Evêques, & de leur conserver leurs chaires, sans exiger d'eux d'autre condition que celle de l'unité fraternelle. C'étoit donc les Donatistes qui s'étoient eux mêmes séparés de leur gré par un pur esprit de division, & l'Eglise étoit à leur égard, dans une séparation passive.

Aug. Epist.
162.

Collet. Car.
1. art. 16.

Enfin, la quatrième remarque est, que bien que les Donatistes n'eussent eu aucun juste sujet de se séparer, ils avoient pourtant poussé leur séparation aussi-loin qu'elle pouvoit aller; car ils l'avoient portée jusqu'à rompre même ce lien général qui unit encore en quelque sorte tous ceux qui font profession extérieure du Christianisme bons & méchants, orthodoxes & hérétiques qui ne sont encore en quelque manière qu'un corps, par opposition aux Payens, & aux autres peuples absolument infidèles. Leur princi-

pe étoit, que tous les Chrétiens du monde, à la réserve du party de Donat, s'étant souillés par la contagion de Cecilien *Traditeur*, tout ce qu'ils avoient étoit aussi devenu souillé, par la souillure de leurs personnes; & sur ce principe, ils condamnoient le Christianisme de l'Eglise universelle, ils rejetoient son baptême & ses Sacremens, quoy qu'au fond, ils fussent les mêmes que les leurs, & ils ne regardoient cette société que comme une assemblée de Payens & d'infidèles, avec qui ils ne vouloient avoir rien de commun. C'est-ce que S. Augustin leur reproche en plusieurs endroits de ses Ecrits. *Ils disent*, dit-il, *qu'ils sont Chrétiens; mais ils disent aussi qu'il n'y a qu'eux seuls qui le soient. Ils ne font pas difficulté de dire, qu'ils savent que hors de leur secte il n'y a point de Chrétiens. Vous tenez*, leur dit-il ailleurs, *que toute la Sainte Chrétienneté a été abolie parmy les nations où les Apôtres l'avoient établie, parce qu'elles ont communiqué avec ceux que vos Pères condamnerent dans leur Concile de Carthage. C'est pourquoy ils se croyoient outragez quand les Catholiques les appeloient leurs frères, ils fuyoient leur communion, ils ne vouloient pas mêmes s'asseoir avec eux, & ils rebaptisoient tous ceux qui avoient été baptisez dans l'Eglise, lors qu'ils passaient à leur communion, ne plus ne moins que s'ils fussent sortis du Paganisme, parce qu'ils soutenoient qu'en effet l'Eglise étoit absolument périe par toute la Terre, à la réserve de leur party.*

Ce sont-là les faits que j'ay cru que je devois expliquer. Il faut revenir maintenant à l'objection de l'Auteur des Préjugés, & examiner, dans le sens de S. Augustin, & des Peres d'Afrique, les propositions dont il l'a composée. La première est, *Qu'il y a une Eglise dont il n'est jamais permis de se séparer, sous quelque prétexte que ce soit, & dont tous ceux qui sont séparés sont Schismatiques.* Cette première proposition est ambiguë, & si confuse, qu'à-peine peut-on comprendre en quel sens l'Auteur des Préjugés l'a entendue. On sait qu'il y a dans le monde un corps de peuples ou de nations qui font profession d'être Chrétiens, & à qui l'on peut encore, en quelque manière, donner le nom d'Eglise, parce que tous les Chrétiens sont encore, à quelque égard, dans l'enceinte de la vocation générale de l'Evangile. Est-ce de cette Eglise dont il a entendu parler? Mais quelle apparence que pour nous acculer de Schisme, il se fût formé une idée si vague de l'Eglise, puis-qu'il sait bien que nous ne sommes pas plus séparés de ce corps que les autres communions qui le composent le sont, ou que l'Eglise Romaine en particulier l'est elle-même? On sait que ce corps de Chrétiens est divisé en plusieurs communions, ou sociétés particulières, qui portent toutes le nom d'Eglises, comme la Gréque, la Romaine, la Protestante, la Copte, la Jacobite, la Nestorienne, l'Arménienne. A-t-il entendu quelqu'une de ces Eglises? Mais si cela est, pourquoy ne nous pas dire nettement & sans hésiter laquelle c'est, & s'il a voulu que ce fût la Romaine, comme il y-auroit de l'apparence à croire qu'il l'a voulu, pourquoy ne s'en expliquer pas, pourquoy faire le fin, jusqu'à dire, *qu'il sera en nostre choix que cette Eglise soit la Gréque, la Nestorienne, la Jacobite, & qu'il ne prétend pas le déterminer?* à quoy bon tous ces circuits? On sait encore que Dieu

Aug. contr.
Epistol. Parmen. lib. 1.
cap. 2.
Ibid. lib. 2.
cap. 2. & alibi passim.
Aug. lib. de unit. Eccl.
cap. 16.
Aug. contr. Gaud. lib. 3.

Préjug. ch.
8. pag. 162.

Chap 8 pag.
177.

conserve toujours dans le monde ses vrais fidèles, & ses enfans, qui sont la vraie Eglise, laquelle il a prédestinée au salut éternel. Mais l'Auteur des Préjugés s'est formellement déclaré contre cette notion de l'Eglise, & il s'est si fort empressé de la rejeter, qu'on ne sauroit la lui imputer, sans lui faire tort. On ne peut croire même, qu'il ait voulu dire qu'il ne faut pas se séparer d'une communion, lors qu'elle est orthodoxe, & que ceux qui s'en séparent sont schismatiques. Car il s'est aussi déclaré contre cette notion de l'Eglise, *parce, dit-il, qu'à le prendre de cette manière, l'examen du Schisme seroit remis après celui des dogmes, & qu'il faudroit toujours savoir si la communion qu'on quitte est orthodoxe*, qui est-ce qu'il veut éviter. Quelle est donc cette Eglise? C'est, dit-il, l'Eglise Catholique *quelle qu'elle soit*. Nous voyons aussi savans que nous étions auparavant; car il reste toujours à demander qu'elle est cette Eglise Catholique. J'avoue que, d'abord, il semble qu'il nous la veuille désigner par une marque certaine qui est étendue visible par toutes les nations; mais en effet, il ne le fait point; car il dit, dans la suite, que ce n'est qu'une marque *négative, c'est-à-dire, que toute société qui n'a pas cette marque n'est pas l'Eglise*; De sorte que, selon lui, c'est une marque propre seulement à faire connoître celle qui ne l'est pas, & non à faire connoître celle qui l'est. D'où saurons-nous donc quelle est cette Eglise? D'ailleurs, sa proposition n'est pas seulement ambiguë par le terme d'Eglise, elle l'est encore par celui de *séparation*, car il y a des séparations de plus d'une sorte. Il y-en a d'injustes, & de criminelles de leur nature, & il y-en a qui ne le sont que par les causes & par les circonstances; il y-en a de permises, & il y-en a de condamnables; il y-en a de nécessaires, & il y-en a de téméraires; de sorte qu'on ne peut faire sur ce sujet aucune proposition générale, qui ne soit captieuse, & propre à faire un Sophisme. Il falloit donc, pour agir avec sincérité, que l'Auteur des Préjugés expliquât d'abord son sens, qu'il tâchât de l'établir par l'autorité de S. Augustin, & des autres Pères, & qu'après l'avoir ainsi éclairci, & ainsi établi, il mist en avant la conclusion qu'il en prétendoit tirer; car alors, on eût vu ce qu'on devoit ou accorder, ou nier. Mais de commencer un argument *convaincant* par un principe aussi vague & aussi confus que celui que nous voyons, & d'afficher même cette confusion, sans le vouloir expliquer, c'est ce me semble, un procédé fort suspect, & qui peut justement faire douter, qu'au lieu d'un argument *convaincant*, il ne nous fasse une illusion.

Pour éclaircir ce doute, il est nécessaire de donner icy une idée nette & claire de la doctrine de Saint Augustin sur le sujet dont il s'agit. Prémièrement donc, il faut savoir, que ce Père ne reconnoît pour la vraie Eglise; proprement ainsi nommée, que les seuls vrais fidèles, & les vrais justes, par opposition aux méchans, aux mondains, aux infidèles, & aux hérétiques, & c'est ce qu'on pourroit prouver par un nombre infini de passages. *Il ne faut pas s'imaginer*, dit-il, dans la réponse à Pétilien, *que les méchans appartiennent au corps de Jesus Christ qui est l'Eglise, sous prétexte qu'ils participent corporellement aux Sacramens. Les Sacramens sont saints même dans de*

Page. 174.

Page. 177.

Page. 184.

Aug. advers. lit. Petil. l. 2. c. 8.

telles personnes ; mais ils ne font qu'augmenter leur condamnation, parce qu'ils les donnent, & qu'ils les reçoivent indignement. Et pour eux, ils ne sont pas dans cet assemblage de l'Eglise de Jesus Christ, laquelle consistant en ses membres, croist par jointures & par liaisons, d'un accroissement de Dieu. Car cette Eglise est bâtie sur la pierre, selon que le Seigneur a dit, sur cette pierre j'édifieray mon Eglise, & les autres sont édifiés sur le sable, comme le mesme Seigneur a dit, se compareray celuy qui écoute mes paroles, & qui ne pratique pas ce qu'elles luy enseignent, à un imprudent qui bâtit sa maison sur le sable. Et ailleurs, Les bons & les méchans peuvent baptiser ; mais il n'y a que Dieu seul, toujours bon, qui puisse laver la conscience. Les méchans sont donc dès maintenant condamnés de Jesus Christ, parce qu'ils ont une conscience souillée, & mauvaise, & dés-à-présent, ils ne sont point de son corps qui est l'Eglise, bien que l'Eglise elle-mesme ignore qu'ils n'en soient pas ; car Jesus Christ ne peut avoir de membres damnés. De sorte qu'ils baptisent, étant eux-mêmes hors de l'Eglise. Car à Dieu ne plaise que tous ces monstres soient contez entre les membres de cette colombe unique, ni qu'ils puissent entrer dans le jardin clos, dont celuy qui le garde ne peut jamais estre trompé. Et encore ailleurs, Soit qu'ils semblent être dans l'Eglise, soit que tous à-découvert ils en soient dehors, toujours ce qui est chair est chair. Que la paille, stérile comme elle est, demeure dans l'aire, ou qu'elle en soit chassée par l'occasion de quelque tentation, comme par un vent, elle est toujours paille. Ceux qui étant dans un endurcissement charnel se trouvent mêlez dans l'assemblée des Saints, ne laissent pas d'être séparés de l'unité de cette Eglise qui est sans tache, & sans ride.

Il est donc certain que S. Augustin n'a reconnu proprement pour l'Eglise, que les vrais fidèles & les vrais justes. Mais parce que ces fidèles, & ces justes, sont mêlez avec les méchans, les mondains, & les Hérétiques, dans l'enceinte d'une mesme vocation extérieure, comme la paille est mêlée avec le bon grain dans une mesme aire, ou comme l'ivroye est mêlée avec le bon froment dans un mesme champ, il faut remarquer, en second lieu, que S. Augustin s'est fait une autre notion de l'Eglise, qu'il appelle l'Eglise mêlée, & c'est pour expliquer cette notion, qu'il met en avant toutes les comparaisons dont l'Ecriture se sert pour représenter le mélange des bons & des méchans dans une mesme vocation ; celle du Champ où le fils de l'homme a jeté sa Semence, & où l'ennemy qui s'est levé la nuit a semé aussi son ivroye, de sorte que le froment & l'ivroye y doivent croistre ensemble jusqu'au tems de la moisson ; celle du Retz que le Pescheur jette dans la mer, & qui enferme également les bons & les mauvais poissons ; celle de l'aire où le bon grain est mêlé avec la paille ; & celle de la Maison dans laquelle il y a des vaisseaux d'or & d'argent, & d'autres de bois & de terre. C'est pour la mesme chose qu'il employe la distinction du corps de Jesus Christ véritable, & du corps Jesus Christ mêlé, entendant par le véritable les seuls vrais fidèles, & les seuls justes, & par le mêlé, les fidèles & les justes, avec ceux qui ne le sont pas, & que tous ensemble à-cause de leur mélange dans une mesme vocation extérieure, ne font en quelque manière, qu'un mesme corps. Il employe pour cela mesme, la distinction, d'être de

Aug. contr.
Circelon. l.
2. Co. 2.

Aug. de Bapt.
cont. Donat.
l. 1. c. 17.

Aug. Pass. m.

August. de
Doctr. Chr.
l. 3. Co. 32.

l'Eglise, & d'estre dans l'Eglise, & il veut, qu'il n'y ayt que les vrais fidèles & les justes qui soient de l'Eglise; mais que les autres soient dans l'Eglise; & par ce moyen, il se forme deux idées de l'Eglise, l'une distincte, & l'autre confuse; la distincte rétreint précisément l'Eglise à ceux en qui proprement elle consiste, & qui en sont les véritables membres, & ce sont les vrais fidèles & les justes; mais la confuse, enferme tous ceux qui font profession extérieure d'estre Chrétiens, le bon froment, & l'ivroye, la paille & le bon grain, les bons & les mauvais poissons, les vaisseaux d'or & d'argent, & ceux de bois & de terre; & dans cette notion confuse, l'Eglise est le Champ, l'Aire, le Reis, & la Maison, dont l'Ecriture sainte parle.

Aug. de
Bapt. contr.
Don. l. 7. c.
51.

Mais comme ce mélange dont je viens de parler, se peut entendre en deux manières, ou par égard aux mœurs, ou par égard aux dogmes, il faut remarquer en troisième lieu, que cette notion de l'Eglise mêlée, selon Saint Augustin, se divise en deux, car il veut qu'on la conçoive quelquefois comme un corps où les justes sont seulement mêlez avec les injustes, c'est-à-dire, avec les méchans dont les mœurs sont vicieuses & corrompues, & quelquefois aussi, il veut qu'on la conçoive comme un corps où les hérétiques sont mêlez avec les vrais fidèles, aussi-bien que les justes avec les injustes. Au premier cas, l'Eglise mêlée est une communion pure, à l'égard de la doctrine; mais corrompue à l'égard des mœurs; & au second, elle est une communion non-seulement corrompue à l'égard des mœurs; mais aussi impure, & corrompue, à l'égard des dogmes. Ces deux sortes de mélange sont hors de doute dans l'hypothèse de Saint Augustin, le premier faisoit tout le sujet de sa dispute contre les Donatistes, & pour le second, il s'en explique souvent dans ses livres, & particulièrement dans le Pseaume contre les Donatistes, où il dit, *qu'après que Jesus Christ eut nettoyé son Aire par la prédication de la croix, les justes furent comme une nouvelle semence qu'il répandit par toute la Terre afin qu'il se fît une autre moisson pour la fin des siècles. Mais que cette moisson croist parmi les ivroyes, parce qu'il y-a des hérésies par tout.* *Hac mens crescit inter Zizania quia sunt hereses ubique.* Dans ce mesme Pseaume, & ailleurs en plusieurs endroits, il allégué l'exemple de l'Eglise Judaïque, dans laquelle il dit, que les Saints, les Prophètes, les justes étoient mêlez non-seulement avec les méchans dont les mœurs étoient sales, & criminelles; mais aussi avec les superstitieux & les idolâtres; ce qui ne laisse plus aucune difficulté; car l'idolâtrie est la plus grande de toutes les hérésies.

Aug. Ps. con-
tr. Donat.

Il faut remarquer, en quatrième lieu, que Saint Augustin a voulu que l'on considérât l'Eglise mêlée dans deux différens états. Car pour ce qui regarde les mœurs, il dit, que quelquefois les méchans ne prévalent pas sur les justes, ni en nombre, ni en autorité; mais que quelquefois aussi, ils y prévalent d'une telle manière, que les gens-de-bien sont opprimés sous leur multitude, & c'est ce qu'il traite particulièrement dans le troisième livre contre Parménien. Et de-mesme, à l'égard des hérésies, il veut que quelquefois elles soient rétreintes à quelques particuliers; mais que quelquefois aussi elles se rendent si puissantes, que presque tout le corps en soit infecté; & c'est-ce qu'il enseigne expressément dans la lettre à Vincent Eveque Do-

Aug. Ep. 48.
& Ep. 80.

naissance, & dans celle qu'il écrit à Hésychius.

C'est ainsi que Saint Augustin a conçu l'Eglise, & selon ces diverses notions, & ces différens états, il a parlé diversement des séparations. Pour ce qui regarde les vrais fidèles, & les vrais justes, il n'y a pas de doute qu'il a cru qu'on doit avoir avec eux, non-seulement une communion de charité intérieure fondée sur l'unité qui est entre tous les membres du corps mystique de J. C., qui n'ont tous qu'une même foy, une même piété, & une même justice; mais aussi une communion extérieure, qui consiste à se trouver avec eux dans de mêmes assemblées, à participer à de mêmes Sacremens, à approuver leur foy, leur piété, leurs bonnes œuvres, & en un mot, à les tenir pour nos frères, autant qu'il nous sera possible de les connoître. Mais ce n'est pas ce qui fait la difficulté, toute la question est touchant l'Eglise mêlée, & il ne s'agit que de savoir comment, selon Saint Augustin, le froment & l'ivroye, c'est-à-dire, les vrais fidèles & les hérétiques, les bons & les méchans, les justes & les injustes, doivent demeurer ensemble dans une même communion, & en quel cas ils s'en peuvent séparer. Il faut donc remarquer en cinquième lieu, que dans la doctrine de ce Père, il y a une certaine séparation qu'on ne peut jamais faire, sous quelque prétexte que ce soit, sans estre schismatique, & qu'il y-en a une autre qu'on peut faire légitimement, & qu'il est même quelquefois nécessaire de faire. Il a distingué deux liens extérieurs qui nous unissent les uns avec les autres, le premier est celui de la vocation extérieure, & générale au Christianisme, le second celui de la participation à de mêmes Sacremens, & à de mêmes assemblées. C'est ce premier lien que Saint Augustin veut qu'il soit inviolable, non-seulement à l'égard des fidèles entre-eux; mais aussi à l'égard des méchans, & des hérétiques, & non-seulement pendant qu'on les souffre dans les assemblées publiques; mais même lors qu'on les excommunie, & qu'on les prive de la communion des Sacremens. C'est ainsi qu'il entend ce que J. Christ a dit dans sa parabole, *qu'il ne faut pas arracher l'ivroye que l'ennemy a semée parmi le bon froment dans un même champ; mais les laisser croître ensemble jusqu'au jour de la moisson*, & c'est cette espèce d'unité dont il dit qu'il n'y a jamais aucune juste nécessité de la rompre *pracidenda unitatis nulla est justa necessitas*, c'est l'unité d'une même *Ress* qui enferme les bons & les mauvais poisons, l'unité d'une même *Aire* qui contient le bon grain & la paille, l'unité d'un même champ où l'ivroye croît avec le froment, l'unité d'une même *Maison* où sont les Vaisseaux de bois & de terre avec ceux d'or & d'argent, & en un mot, cette unité que nous appelons de la vocation extérieure & générale au Christianisme. C'est donc, premièrement, en ce sens qu'il veut qu'il y-ait une Eglise dont on ne puisse jamais se séparer, sous quelque prétexte que ce soit, & dont tous ceux qui se séparent sont schismatiques; car il entend cette Eglise mêlée, ce champ, cette Aire, ce Ress, cette Maison commune dont il ne faut jamais sortir, ni en chasser les autres, quelques méchans & quelques hérétiques qu'ils soient, n'y ayant que Dieu qui doive faire cette séparation, & qui la fera en effet à la fin du monde. Et comme c'étoit ainsi que les Donatistes s'étoient séparés, c'étoit aussi princi-

Matth. 13.

Aug. contr.
Ep. Parmen.
lib. 2. cap. 21.

palement sur cela, qu'il les convainquoit de schisme; car ils ne reconnoissoient pour Chrétiens que ceux de leur Party, ils rejetoient le baptême de tous les autres, ils les regardoient comme des Payens, qui n'avoient plus aucune ombre de Christianisme, & quand des Profélites alloient à eux, ils les faisoient passer par tous les degrez des Catécumènes, avant que de les recevoir, & ils recommençoient de nouveau à les faire Chrétiens, comme s'ils fussent venus d'une société absolument infidèle, comme je l'ay remarqué dans ma quatriéme observation sur leur histoire. Cette distinction que je viens de faire de ces deux sortes de séparation, est claire dans la doctrine de Saint Augustin. Il les marque l'une & l'autre dans le troisième livre contre Parménien, où il traite cette matière fort au long. *Quand quelque frère, dit-il, Aug. contr. c'est-à-dire, quelque Chrétien de ceux qui sont dans la société de l'Eglise, tombe dans Ep. Parmen. des péchez si grands qu'on le juge digne d'anathème, je veux qu'on procède à son ex- l. 3. c. 2. communication, si cela se peut faire sans danger de schisme; mais il faut encore que cela se fasse avec cette charité que Saint Paul nous recommande, savoir, que nous ne le traitions point en ennemy; mais que nous le corrigions comme frère.* Car vous n'êtes point appelez pour arracher, mais pour corriger. *S'il ne se reconnoît, ni ne se corrige par la repentance, il sortira de luy-même hors de l'Eglise, & ce sera sa propre volonté qui le séparera de l'unité Chrétienne.* Le Seigneur mesme a dit à ses serviteurs, lors qu'ils vouloient arracher l'ivroye mêlée avec le froment, laissez-les croistre ensemble jusqu'à la moisson, & il en donne la raison, savoir, de peur, dit-il, qu'en arrachant l'ivroye, vous n'arrachiez aussi le froment. Voilà précisément ces deux séparations dont je parle, l'une, qui prive de la communion des Sacremens, & l'autre qui rompt l'unité Chrétienne; l'une, qui n'est que pour corriger, & l'autre, qui va jusqu'à arracher. Ce Père allégué, *ibid. cap. 1.* pour cela mesme, l'exemple de Saint Paul, qui dans l'excommunication de l'incestueux de Corinthe, à la vérité, livre ce misérable à Satan; mais seulement pour la destruction de la chair, afin que l'esprit soit sauvé au jour du Seigneur, c'est-à-dire, qu'il le prive de la communion des Sacremens; mais qu'il ne l'arrache pas entièrement du champ de l'Eglise. Il allégué encore ce que le *ibid.* mesme Apôtre écrit aux Thessaloniens, *si quelqu'un n'obéit à nostre parole, marque-le, & n'aye point de communication avec luy, afin qu'il aye honte. Toutefois, ne le traite point en ennemy; mais corrige-le comme frère.* Il allégué, *ibid.* enfin, ce que Saint Paul écrit aux Corinthiens, touchant ce mesme incestueux repentant, qu'ils luy doivent pardonner, afin que Satan n'emporte rien sur nous; car nous n'ignorons pas ses artifices. *Que signifie l'Apôtre, dit-il, par ces paroles, Afin que Satan n'emporte rien sur nous; car nous n'ignorons pas ses artifices? C'est que sous l'image d'une juste sévérité, il persuade quelquefois une cruauté violente, ne desirant rien tant que de nous voir rompre le lien de la paix, & de la charité, sachant bien que pendant que ce lien sera conservé entre les Chrétiens, il ne pourra leur nuire, & que ses embûches & ses desseins s'évanouiront.* On ne peut donner un plus parfait exemple de cette première séparation, que celle des Donatistes à l'égard de l'Eglise; car, comme je l'ay déjà dit, ils s'étoient si absolument séparés d'elle, qu'ils ne la reconnoissoient plus pour Chrétienne en nulle manière, & c'est pourquoy ils rebatissoient tous ceux qui passoient dans

Aug. de
Bapt. contr.
Donat. l. 1.
c. 1.

leur Party. Mais on ne peut aussi donner de meilleur exemple de la seconde, que celle de l'Eglise mesme, à l'égard des Donatistes; car quoy qu'ils fussent séparés de l'Eglise, l'Eglise ne laissoit pas de les regarder encore comme Chrétiens, & en quelque manière, comme frères. Les Donatistes, dit Saint Augustin, sont impies de vouloir rebatiser toute la Terre; mais pour nous qui avons de meilleurs sentimens, nous n'avons pas mesme improuver les Sacramens de Dieu dans une communion schismatique. A l'égard des choses dont nous convenons, ils sont encore avec nous, & à l'égard de celles dont nous différons, ils sont séparés de nous. Cette approche & cette séparation ne se régleme pas par les mouvemens du corps, mais par ceux de l'esprit, & comme l'union des corps se fait par la continuité des lieux qu'ils occupent, l'union des esprits, se fait aussi par le consentement des volontés. Si ceux qui ont abandonné l'unité de l'Eglise, font d'autres choses que ce qui se fait dans l'Eglise, ils sont à cet-égard séparés d'elle, mais s'ils font ce qui se fait dans l'Eglise, ils demeurent encore à cet-égard dans l'union commune. Les Donatistes sont donc avec nous en quelques choses, & ils sont sortis d'entre nous en quelques autres.

Aug. contr.
Ep. Parmen.
lib. 2. cap. 11.

Je ne puis m'empêcher de remarquer icy l'erreur où il semble que l'Auteur des Préjugés soit tombé sur le sens de ces paroles de Saint Augustin dans le second livre contre Parménien, *precidenda unitatis nulla est iusta necessitas*. Il n'y a nulle juste nécessité de rompre l'unité. Car il semble qu'il a cru que cette maxime regardoit toute sorte de séparation, ne considérant pas, que cela ne regarde que cette séparation Donatiste, qui consiste à rompre le lien général du Christianisme, & non celle qui consiste à refuser nostre communion à ceux qui corrompent la Religion par des erreurs, & des superstitions pernicieuses. S'il eust pris la peine de lire dix ou douze lignes plus-haut, il y-eust trouvé que Saint Augustin établit fortement la nécessité de se séparer des hérétiques. Saint Paul, dit ce Père, écrivant aux Galates, défend manifestement d'écouter ceux qui ne prêchent pas Jesus Christ, mais qui prêchent la fausseté & le mensonge. Si quelqu'un vous évangélise outre ce que vous avez reçu, qu'il soit anathème. Il veut que nous prononcions anathème à ceux qui nous prêchent outre ce que nous avons reçu. Ils veulent, d'ailleurs, qu'il n'y puisse avoir nulle juste nécessité de rompre l'unité. Qui ne voit qu'il y a une distinction à faire, & que selon-luy, il y a une séparation bonne, juste, nécessaire; & une autre injuste, illégitime, & schismatique.

Decret. 2.
part. 2.
Caus. 24.
quest. 3.
caus. 37.

Bien que cette distinction soit hors de doute, je ne laisseray pas de produire icy un Canon qui l'établit, dans la doctrine mesme de Saint Augustin, aussi clairement que l'on sauroit desirer. Il est dans le Decret de Gratien sous le nom du Pape Urbain, en ces termes, *Quelques-uns disent, que lors que nous excommunions des personnes qui ont mérité l'excommunication, nous allons contre la parabole de l'Evangile où le Seigneur défend d'arracher de son champ la Trianie. Ils disent mesme que cela est contraire à Saint Augustin, qui assure qu'il ne faut pas diviser l'unité, & qu'il faut supporter les méchans & non les rejeter. Mais, premièrement, nous répondons, que s'il ne falloit pas excommunier les hérétiques, & les méchans, Saint Augustin auroit eu tort de se joindre aux Légats de la Sainte Eglise Romaine, & à d'autres Saints Evêques, pour excommunier Pélage, hérés.*

& Céleſtium, & les ſéparer de l'Egliſe, parce qu'ils y introduiſoient une nouvelle hérèſe. Mais pourquoy auſſi le meſme Saint Auguſtin, avec toute l'Egliſe de Dieu, auroient-ils tenu pour excommunié les Donatiſtes, contre qui ces choſes ſont écrites; & pourquoy ne les auroit-on reçeu à la communion, qu'après des marques de repentance, & par l'impoſition des mains? Jeſus Chriſt qui propoſe cette parabole de la Zizanie, n'ordonne-t-il pas clairement ailleurs l'excommunication, diſant, que ſi noſtre frère ne veut pas obeir à l'Egliſe qui le corrige, nous le devons tenir comme un Payen, & un Péager. Ce qui fait voir manifeſtement qu'autre choſe eſt excommunier, & autre choſe arracher; la diſcipline excommunie, mais elle n'arrache pas. Voilà précieſement ce que Saint Auguſtin luy-meſme diſoit, *Non eſt ad eradicandum ſed ad corrigendum*. D'où paroît la vérité de ce que j'ay dit, que ſelon ce Père, il-y-a une ſéparation mauvaiſe, & ſchiſmatique de ſa nature, & une autre qui ne l'eſt pas, & qu'encore qu'il ne ſoit jamais permis de faire la première, il ne s'enſuit pas qu'on ne puiſſe faire la ſeconde, pourveu qu'on la faiſſe pour de juſtes cauſes, & qu'on y garde les règles de la prudence, & de la charité.

Il faut donc poſer comme une choſe certaine que Saint Auguſtin a crû qu'on pouvoit quelquefois rompre la communion des Sacremens, & des aſſemblées, il ne s'agit que de ſavoir dansquel caſ il a cru que cette ſéparation ſe duſt faire.

Pour éclaircir ce point, je diray, en ſixième lieu, que quand Saint Auguſtin a conſidéré l'Egliſe dans le ſimple mélange des méchans, c'eſt-à-dire, dans le mélange de ceux dont les mœurs ſont vicieuſes & criminelles, il a enſeigné que ceux qui ſont en charge dans l'Egliſe, peuvent procéder à l'excommunication des pécheurs impénitens, lors que ces pécheurs ſont peu en nombre, & qu'il n'y-a pas-lieu de craindre qu'ils puiſſent troubler la paix de l'Egliſe; mais ſi le crime enveloppe toute une multitude, & que le corps en général en ſoit infecté, alors, il veut que les gens-de bien ſe contentent de garder leur propre juſtice ſans participer aux péchez des méchans, il veut qu'ils gémiſſent, qu'ils prient Dieu; mais il ne veut point qu'ils ſe ſéparent. *Lors que le mal, dit-il, s'eſt emparé du plus grand nombre, il ne reſte aux gens-de bien que la douleur & le gémiſſement.* Et un peu plus bas, *ſi la contagion du péché a envahy la multitude, alors, il faut que la diſcipline uſe de miſéricorde; car les conſeils de ſéparation ſont vains, pernicieux & ſacriléges.* Mais quand il a conſidéré l'Egliſe non-ſeulement comme mêlée de bons & de méchans; mais auſſi comme mêlée de vrais fidèles, & d'hérétiques, je ſoutiens qu'il a reconnu formellement la juſtice & la néceſſité d'une ſéparation, non-ſeulement à l'égard de quelques particuliers; mais à l'égard meſme des ſociétéz entières, pourveu qu'on n'aille pas juſqu'à ce qu'il appelle l'éradiation. Nous avons déjà remarqué qu'il veut, ſelon le précepte de Saint Paul, que nous prononçons anathème contre ceux qui évangéliſent au-delà de ce qui a été évangéliſé. Or cela meſme donne droit aux fidèles de rejeter la communion des ſociétéz hérétiques, & de ſe ſéparer de leurs aſſemblées. Dans le livre de la vraie Religion, il exagère comme une choſe fort étrange, & fort condamnable, que les Philoſophes Payens qui avoient d'autres ſentimens touchant la Di-

Aug. contr.
Ep. Parmen.
lib. 3. cap. 2.

Aug. de ver.
Relig. cap. 1.

vinité que le peuple, participassent au culte du peuple. Dans leurs Ecoles, dit-il, ils avoient des sentimens différens de ceux du peuple, & pourtant ils avoient les temples communs avec le peuple. Le peuple & les Sacrificateurs n'ignoroient pas que ces Philosophes n'eussent des opinions contraires aux leurs touchant la nature des Dieux, pun que chaque Philosophe ne craignoit pas de publier ses opinions, & de tâcher même de les persuader aux autres, & cependant, avec cette diversité de sentimens, ils ne laissoient pas d'assister aux services publics, sans que personne les en empêchast. Un homme qui parle de la sorte, ne peut trouver mauvais qu'on se sépare des communions hérétiques. Mais il s'explique encore plus clairement dans la suite. Car il dir, que quand la Religion chrétienne n'auroit fait autre-chose que corriger ce vice, elle mériteroit des louanges infinies. Et tout d'une suite il ajoute, Qu'il paroît par l'exemple de tant d'hérésies qui se sont détournées de la règle du Christianisme, qu'on n'admet point à la communion des Sacremens ceux qui enseignent touchant Dieu le Père, sa sagesse, & sa grace, autrement que la vérité ne le permet, & qui veulent persuader aux hommes leur fausse doctrine. Or cela ne se trouve pas seulement véritable à l'égard des Manichéens, & de quelques autres qui ont d'autres Sacremens que nous; mais aussi à l'égard de ceux qui ayant les mêmes Sacremens, ont des sentimens différens en d'autres choses, & des erreurs qu'ils défendent opiniâtement; car ils sont exclus de la communion catholique, & de la participation de ces mêmes Sacremens qu'ils ont communs avec nous.

Ibid. cap. 5.

D'où vient donc, direz-vous, que Saint Augustin semble quelquefois n'attribuer aux Orthodoxes que le droit d'une séparation passive, à l'égard des sociétés hérétiques, c'est-à-dire, qu'il ne veut pas que nous en soyons séparés, si ce n'est lors qu'elles se sont elles-mêmes séparées. Car il dit en quelquel endroit, que quand des Traditeurs eussent soutenu hautement dans l'Eglise que leur action étoit bonne, & sainte, c'est-à-dire, qu'il falloit livrer aux Payens les livres sacrez pour les brûler, & que même ils eussent écrit sur ce sujet, pourvu qu'ils n'eussent pas fait leurs assemblées à-part, & qu'ils ne se fussent pas séparés, il n'eût pas valu abandonner, à cause d'eux, le bon frement, ce qui signifie, qu'il n'eût pas valu se séparer d'eux, bien que la doctrine dont il parle fût détestable, contraire à la foy, à la conscience, & aux bonnes mœurs. En effet, il parle presque toujours des sociétés hérétiques de son tems, comme de gens qui s'étoient eux-mêmes retranchés de la communion de l'Eglise, & que l'Eglise n'avoit point rejettez. Je réponds, que Saint Augustin veut qu'on souffre la communion des hérétiques dans certains cas; mais qu'il veut aussi qu'en d'autres cas on se sépare d'eux. Pendant qu'on n'est pas en danger de participer à leurs erreurs, ni en effet, ni en apparence; mais qu'on peut conserver la profession de sa foy pure, sans consentir à l'impie, ni faire semblant d'y consentir, & que même il n'y a pas d'opiniâtreté de la part des hérétiques, il veut qu'on souffre leur communion. Car c'est la doctrine constante de ce Père, que dans la société Ecclésiastique, nul n'est responsable que de ses propres crimes, & non des crimes des autres, à-moins qu'il y prenne part, ou qu'il les approuve, ou qu'il y consente. Ainsi, pendant qu'il n'y a point d'obstination à soutenir l'er-

Contr. Cres.
con. lib. 3.
cap. 38.

reur, pendant qu'il n'y a pas de danger de séduction, & que l'on n'est pas obligé de prendre aucune part au mal, ni de couvrir sa foy & sa piété sous le voile de l'hypocrisie, ce Père consent qu'on communie avec des Hérétiques, comme les anciens Prophètes avoient communion avec les idolâtres de leur tems, & comme Jésus Christ & ses disciples avoient communion avec les Pharisiens, & les Saducéens, & se trouvoient avec eux dans de mêmes assemblées. Mais lors qu'il y a une invincible opiniâtreté, & que l'erreur est si enracinée qu'il n'y a plus d'espérance de la guérir, Saint Augustin veut, en ce cas, qu'on se sépare de leur communion. C'est ce qu'il enseigne dans ce même livre de la vraie Religion. *L'Eglise, dit-il, souffre l'erreur pendant qu'ils n'ont point d'accusateurs, ou qu'ils ne défendent pas leurs fausses opinions avec opiniâtreté; mais quand ils sont accusés, & qu'ils se défendent opiniâtement, elle les sépare de sa communion*, ce qui est formellement reconnoître dans une Eglise Orthodoxe le droit d'une séparation active. Et de là même l'on peut évidemment conclurre, que ce Père n'a pas approuvé qu'on demeurât dans une communion Hérétique, lors qu'il y a la moindre nécessité de prendre part à l'erreur, ou à l'impie, ou à la superstition, soit en effet, soit en apparence; & qu'il a voulu, au contraire, qu'en ce cas, les gens-de-bien se séparassent, pour la conservation de leur propre justice. Mais pour un plus grand éclaircissement, il faut remarquer, que selon la doctrine de ce Père, toute société quelle qu'elle soit, qui détermine une fausse doctrine, qui en fait des livres pour l'enseigner à la postérité, & qui ne veut recevoir à la communion que ceux qui approuvent cette doctrine, en donnant un juste sujet à des orthodoxes de se séparer, elle rompt elle-même la première le lien de l'unité, & que c'est elle qui fait la séparation active, & qui devient Schismatique. C'est ce qu'il enseigne dans son Traité contre Cresconius. Ce Donatiste luy avoit dit, que s'il n'approuvoit pas le crime des *Traditeurs*, si au contraire il luy déplaisoit, il devoit fuir & abandonner l'Eglise des *Traditeurs*. Pour répondre à cela, Saint Augustin dit, premièrement, que quand il y auroit des *Traditeurs* dans son Eglise, il ne devoit pas la quitter, pendant qu'il ne communiqueroit pas à leur crime, & qu'au contraire, il le condamneroit, & qu'il tâcheroit de le corriger par la parole, & par la discipline. Il le prouve par l'exemple de S. Cyprien, qui étoit contre les vices de l'Eglise; mais, qui ne s'en séparoit pas, & par celui de David, de Samuel, d'Esaië, de Jérémie, de Zacharie, & des autres Saints, qui crioient contre les transgresseurs de la Loy, sans néanmoins s'en séparer. Puis tout d'une suite, il ajoute, *Est-ce que les Traditeurs ont institué quelques Sacrements, ou quelque nouveau baptême. Est-ce qu'ils ont composé des livres pour enseigner qu'il faut faire ou imiter l'action des Traditeurs, ou qu'ils ont recommandé ces livres à la postérité, ou que nous tenons & suivons cette doctrine? S'ils avoient fait cela, & qu'ils ne souffrissent personne dans leur communion que ceux qui liroient ces livres, & qui approuveroient cette doctrine, je dis, qu'ils se serviroient eux-mêmes à se séparer de l'unité de l'Eglise, & si vous me voyiez dans leur Schisme, vous auriez alors raison de dire que je suis dans l'Eglise des Traditeurs*. Ces paroles

Aug. de ver.
Rel. cap. 6.

Contr. Cres.
con lib. 3.
cap. 38.

marquent clairement ce que je viens de dire, que quand une Eglise enseigne une fausse doctrine, qu'elle la fait entrer dans l'usage des Sacramens, & qu'elle ne veut recevoir à sa communion que ceux qui l'approuveront, non-seulement il est juste de se séparer d'elle, mais que c'est elle-même qui rompt le lien de l'unité de l'Eglise, & qui se jette dans le Schisme: Or c'est précisément ce que l'Eglise Romaine a fait à nostre égard; car non-seulement elle a décidé comme de foy, des Dogmes que nous ne croyons pas véritables; non-seulement elle en a fait des livres pour enseigner ces Dogmes à la postérité, mais elle à retranché de sa communion tous ceux qui ne les croiroient pas de la manière qu'elle les enseigne. Ainsi nous avons à-côté-égaré, un juste sujet de dire, que c'est elle qui a fait la séparation active, & s'il est vrai que nous ayons raison dans le fons, c'est-elle qui a rompu l'unité Chrétienne, & à qui le Schisme doit-être imputé, & non à nous, qui sommes dans une simple séparation passive: D'où il s'ensuit encore pour le dire en passant, que pour décider la question du Schisme qui est entre nous, & savoir lequel des deux partis en est coupable, il faut nécessairement venir à la discussion des articles controversés. Car si l'Eglise Romaine, n'a rien décidé qui ne soit conforme à l'Evangile, elle a eu droit de rejeter de sa communion, tous ceux qui refusoient de croire sa doctrine, nous en demeurons d'accord; Mais si elle a décidé des erreurs, il est certain aussi que la nécessité qu'elle a imposée de les croire & de les pratiquer, pour avoir sa communion, la rend coupable de Schisme. Tout dépend donc de la discussion du fons. Car il n'y-a pas lieu de douter dans la doctrine de Saint Augustin qu'il ne soit non-seulement permis; mais même nécessaire aux Orthodoxes, en de certain cas, de ne se plus trouver dans les assemblées de ceux qui enseignent des erreurs, & de vivre séparés de leur communion. Nous verrons dans la suite, si la multitude, & l'étendue visible, peuvent ôter ce droit à un petit party restreint à peu de personnes, & à peu de lieux; car il ne reste que ce scrupule à lever, mais pour cet effet, il faut passer à l'examen de la seconde proposition de l'Auteur des Préjugés.

La marque, dit-il, infailible & perpétuelle pour reconnoître l'Eglise, selon Saint Augustin, & les autres Pères d'Afrique, est l'étendue visible par toutes les nations, parce que cette étendue visible, selon-eux, convient à l'Eglise dans tous les tems, & qu'elle en est une marque négative, c'est-à-dire, que toute société qui n'a pas cette étendue, n'est pas l'Eglise; de sorte que ce raisonnement est toujours juste, vostre société est renfermée dans une petite partie du monde; Donc elle n'est pas l'Eglise. C'est, ajoute-t-il, par ce principe que S. Augustin a disputé contre les Donatistes, & qu'il les a convaincus d'être Schismatiques.

Cette proposition n'est pas moins captieuse ni moins ambiguë que la première: Car si l'Auteur des Préjugés entend que l'étendue visible soit une marque perpétuelle de la communion Orthodoxe, qui la distingue toujours négativement des communions impures, ou hérétiques, de sorte que cette communion Orthodoxe, entant qu'elle est visible, ne puisse jamais être restreinte à peu de personnes, & à peu de lieux, il est certain que ce

n'a été ni le sentiment de S. Augustin , ni celui des autres Pères , & il est
 mesme certain que des Auteurs célèbres de l'Eglise Romaine rejettent la
 proposition en ce sens , comme fautive , & absurde , & qu'en effet , elle
 est évidemment contraire à l'expérience Pour faire voir la vérité de ce
 que je mets en avant , je commenceray par l'expérience , & comme celle de
 nostre Siècle se présente la première à nos yeux , jedis , que s'il falloit agir
 aujourduy sur ce principe , Que la vraye Eglise Orthodoxe doit être visible-
 ment répandue par toutes les nations , il faudroit conclure qu'il n'y a
 plus de vraye Eglise Orthodoxe au monde Car il est vray que de toutes les
 communions qui divisent aujourduy le Christianisme , il n'y en a aucune à
 qui cette marque puisse convenir. Je ne diray pas qu'il y a plusieurs par-
 ties du monde connu , qui n'ont pas mesme encore oüy parler du Christia-
 nisme , ni qu'il y-en a d'autres qui , aptes l'avoir reçu , l'ont absolument
 rejeté pour embrasser la Religion de Mahomet. Je ne parleray point de la
 communion Grèque l'éparée de la Romaine , ni de la Cophte , ni de la Ne-
 storienne , ni de la Jacobite , ni de l'Arménienne , qui évidemment n'ont
 pas cette étendue visible par toutes les nations. Je ne parleray que de la
 Romaine , & de la Protestante , comme elles sont à-présent. Il faut , dit
 l'Auteur des Préjugez , s'avengler entièrement , pour oser soutenir que la so-
 ciété des Calvinistes qui est excluse entièrement de l'Italie , de l'Espagne , de
 la Flandre , d'une grande partie de l'Allemagne , de la Suède , du Dannemarck , de
 la Moscovie , de l'Asie , de l'Afrique , de presque toute l'Amérique , soit celle de
 Jesus Christ répandue par tout le monde. Mais avant que de raisonner de cer-
 taine manière , il falloit prendre garde si l'on ne pouvoit pas dire la mesme cho-
 se de la communion Romaine. Car n'est-il pas vray qu'elle est excluse au-
 jourduy de la Suède , du Dannemarck , d'une grande partie de l'Allemagne ,
 d'une partie de la Suisse , d'une partie de la Grèce , de la Moscovie , de l'A-
 frique , de l'Ethiopie , de la Perse , de la Tartarie , de la Chine , du Japon ,
 des Indes , & de la plus grande partie de l'Amérique ? Et il ne faut pas que
 l'Auteur des Préjugez prétende se prévaloir de quelques colonies de Mis-
 sionnaires que le Pape envoie deçà & de là pour s'y établir , & pour y faire
 des Prosélytes. Car puis-qu'il ne veut pas que nous nous prévalions des Co-
 lonies d'Anglois & de Hollandois , qui se sont établies dans toutes les par-
 ties du monde , pourquoy voudroit-il se prévaloir des Missionnaires & des
 Pensionnaires que les Congrégations de *fidépropaganda* entretiennent dans
 les nations étrangères ? Pourquoy seroient-ils plutôt contez pour quelque
 chose , que ces Colonies d'Anglois & de Hollandois , qui ont leurs exerci-
 ces de Religion aussi libres que ceux de la communion Romaine ? *Ce sont*,
 dit-il , *des Marchans qui sont en ces pays-là dans la seule vue du commerce.*
 Mais est-ce que des Marchans ne prient point Dieu , dans la forme de leur
 Religion , en quelque païs qu'ils soient , & dans quelque veü qu'ils y
 soient ? Est-ce que ces marchans , quelque appliquez qu'ils soient à leur
 commerce , ne font pas profession ouverte de leur Religion , ou qu'ils n'ont
 pas dans la plus-part des lieux où ils sont , leurs assemblées ordinaires , avec
 leurs Ministres , de-mesme que les Missionnaires ? Il faut demeurer d'ac-
 Chap. 9. pag. 198.

cord, de-bonne-foy, que les Chrétiens sont maintenant divisez, & séparez les uns-des-autres, sur des points de foy, & de culte, en des sociétés, ou en des communions diverses, dont chacune à son siège & ses bornes à part, au-delà desquelles on ne peut pas dire qu'elles soient visiblement étenduës, si on veut parler raisonnablement, & qu'il n'y en-a aucune qui soit, par-tout, en forme de communion ou de société visible. D'où il s'ensuit, que toute cette dispute de l'Auteur des Préjugés, est une dispute en l'air, qu'on ne peut appliquer à aucun sujet réel.

L'expérience ancienne n'est pas moins contraire à la proposition de l'Auteur des Préjugés, que celle de nostre siècle. Car si on consulte l'histoire, on trouvera qu'il est arrivé quelque fois, qu'une communion Hérétique a été répandue par-tout, pendant que la communion Orthodoxe a été si restreinte, qu'elle sembloit n'occuper aucun espace. Si du tems des Ariens, on eust disputé par ce principe, par lequel l'Auteur des Préjugés veut décider nos différens ; je veux dire, qu'on eust traité d'Hérétique la communion qui n'étoit pas répandue visiblement par toutes les nations, & d'Orthodoxe celle qui l'étoit ; les Ariens eussent facilement vaincu. *L'Hérésie des Ariens, & des Eunomiens, dit Saint Jérôme, occupoit tout l'Orient, à la réserve d'Antiochie, & de Paulin. Saint Hilaire, dit la même chose, La plupart des dix Provinces d'Asie, si vous en exceptez, Elensius, & quelques autres, ne connoissent point vraiment Dieu. En ce tems-là, dit l'Auteur de la vie de S. Grégoire de Nazianze, l'Eglise se trouva accablée par l'Hérésie Arienne plusieurs Evêques furent exilés, & tourmentés par des vexations, & des calamités, en mille manières, plusieurs Prêtres, & plusieurs troupeaux nombreux étoient réduits à une dernière misère, exposés aux injures de l'air, comme n'ayant plus de maison d'Oraison où ils pussent s'assembler. L'Hérésie occupoit presque toute la Terre, & elle triomphoit, appuyée de la puissance de l'Empereur ; de sorte que les gens de bien n'avoient pas même la justice des loix commune avec les impies. Et parce que les Pasteurs, ou pour mieux dire les loups cachez, sous l'apparence de Pasteurs, avoient la liberté de chasser des Eglises les Evêques Orthodoxes, qui seuls étoient dignes de servir Jesus Christ le Souverain Pasteur, il arriva que les-uns vaincus par la crainte, les autres trompez par de belles paroles, les autres gagnés par argent, les autres surpris par leur propre simplicité, ils embrassèrent l'Hérésie, & donnèrent leur seing, & leur communion, aux adversaires. C'est-ce qui obligeoit les Pères à relever le petit nombre, & le petit troupeau, par-dessus l'étenduë & la multitude. O' sont ces gens-là, disoit S. Grégoire de Nazianze, qui nous reprochent nostre pauvreté, & qui se vantent insolemment de leurs richesses, qui définissent l'Eglise par la multitude, & qui méprisent le petit-troupeau ? Ils mesurent la Divinité, ils pèsent le peuple à la balance, ils estiment le sable, & ils couvrent d'injures les flambeaux du monde, ils rassemblent des pierres communes, & ils méprisent les précieuses, ne se souvenant pas, que plus le sable surpasse en nombre les étoiles, plus les pierres ordinaires surpassent en quantité les précieuses, plus ces étoiles & ces pierres précieuses surpassent en pureté, & en excellence, le sable, & les pierres ordinaires. Ce Père, qui avoit veû, de son tems, les Hérétiques maîtres de toute l'Eglise, & leur com-*

Hieron. contr. error.
Joan. hierosol.
Hilar. de Synod.
In vita Grégor. Naz.

Grégor. Nazian. orat.
25.

munion répandue au long, & au large, dans l'Orient & dans l'Occident, pendant que les Orthodoxes n'osoient paroître, étoit si éloigné de vouloir régler la foy, & la véritable Eglise Orthodoxe par l'étenduë, qu'il faisoit au contraire, de cette étenduë un sujet de reproche aux Ariens, prenant pour une marque d'Hérésie ce que l'Auteur des Préjugez veut que nous prenions pour une marque d'Orthodoxie. Ignorez-vous, disoit-il, que la foy, quelque misérable & abandonnée qu'elle soit, est mille fois plus précieuse que l'impieété dans l'éclat, & dans l'abondance? Est-ce que vous préférez la multitude des Cananéens, à un seul Abraham, ou tous les habitans de Sodome à un seul Lot, ou tous les Madianites à un seul Moïse? Cependant, vous savez que ces Saints hommes n'étoient que des étrangers, & des voyageurs, parmi ces peuples. Dites-moy, je vous prie si les trois cens qui l'appèrent l'eau avec Gédéon, n'étoient pas plus à estimer que tous ces milliers qui l'abandonnèrent lâchement; si les serviteurs d'Abraham qui étoient en petit nombre n'étoient pas à préférer à tous ces Rois qui avec des armées innombrables, ne laissèrent pas d'être vaincus? Mais encore dites-moy, je vous prie, comment entendez-vous ce qui est dit, *Quand le nombre des enfans d'Israël seroit comme le sable de la mer, le seul reste sera sauvé, & cet autre passage, Je m'en suis réservé sept mille qui n'ont pas fléchi le genou devant Bahal? La chose ne va pas comme vous vous l'imaginez; non sans doute; car Dieu ne prend pas plaisir à la multitude. Pour vous, vous contez vos milliers; mais Dieu conte ceux qui acquièrent son salut; vous ramassez un grand monceau de poudre; mais moy, j'assemble les vaisseaux d'élection. Il n'y a rien de si grand devant Dieu, qu'une doctrine pure, & une ame qui est remplie & ornée des dogmes de la vérité.*

Grégor. Nazian. orat. 12.

Saint Athanase, ou si l'on veut Théodoret, n'étoit pas moins exprès sur le sujet du petit-nombre, opposé à l'étenduë, & à la multitude, que Saint Grégoire de Nazianze. *N'écouterons-nous point, disoit-il, Iesus Christ qui dit qu'il y-en a plusieurs d'appeler, & peu d'élus; que c'est la porte étroite, & le chemin étroit, qui mène à la vie, & qu'il y-en a peu qui trouvent cette porte, ou ce chemin? Quel homme de bon-sens n'aimera mieux être parmi ce petit-nombre qui entre en la vie, que d'être joint à cette multitude qui va à perdition? Si nous eussions vécu au siècle de Saint Estienne, n'eussions-nous pas plutôt choisi son party, quoy qu'il fust seul, accablé de pierres, & exposé à toute sorte d'opprobres, que le party de cette multitude qui s'imaginoit que la foy doit suivre le plus grand nombre? Un seul homme qui a les Sentimens droits, est plus à estimer que dix mille audacieux, & c'est-ce que l'Ecriture de l'ancien-Testament confirme; car lors que des milliers d'hommes tomoient sous le glaive de Dieu, un seul Phinée s'opposa à la brèche, & arrêta la colère du Seigneur. S'il n'eust pas résisté au torrent qui entraînait tous les autres, s'il eust approuvé ce que la multitude faisoit, il ne se fust pas mis luy-mesme au-dessus de tous, il n'eust pas arrêté le fleau de la vengeance divine, ni n'eust sauvé ce reste, qui fut, après cela, l'objet de la miséricorde de Dieu. C'est donc une chose digne de louange, qu'un seul homme soutienne hardiment le droit & la justice contre le sentiment de la multitude. Soyez, si vous voulez, submergé avec la multitude qui périt par le deluge; mais permettez-moy de me sauver dans l'Arche avec le petit nombre. Soyez*

Athanaf. tom. 2. tract. Quod veritas non multitud. Judic.

consumé, si vous voulez, avec les habitans de Sodome, je ne laisseray pas de sortir avec toi tout seul. C'est ainsi que parloient les Pères, touchant l'état où la communion Orthodoxe peut estre quelquefois réduite, & où elle a été réduite en effet; ce qui fait voir évidemment, que cette étendue visible n'est point une marque perpétuelle de la vraye Eglise, & qu'il s'en faut bien que ce raisonnement ne soit toujours juste, vostre société n'est pas répandue par tout le monde; donc elle n'est pas l'Eglise. C'est aussi ce qu'a reconnu Vincent de Lerins, dans son Commonitoire contre les hérésies; car il avoué, qu'il peut arriver quelquefois que l'hérésie envahisse toute l'Eglise, & il demande ce qu'on doit faire en ce cas-là. *Que doit-on faire*, dit-il, *lors que quelque contagion nouvelle, tâche d'infester non une partie seulement, mais tout le corps de l'Eglise en général ? Quid si novella aliqua contagio non jam portiunculam, sed totam pariter Ecclesiam commaculare conetur ?* Quelle étendue visible pouvoit avoir par toutes les nations, la communion Orthodoxe, dans ce tems mal-heureux, où le mesme Vincent de Lerins dit, que la plupart des gens-de-bien étoient mis à mort, ou emprisonnez, ou bannis, ou envoyez aux mines, ou qu'ils étoient cachez dans les solitudes, & dans les cavernes, exposez aux bestes sauvages, à la faim, à la soif, & à la nudité ? *Horum pars maxima interditu urbibus prostrata atque extorta, inter deserti, speluncas, feras, saxa, nuditate, fame, siti, afflicti, attriti, & sabsati sunt.* Quelle étendue visible pouvoit avoir cette mesme communion Orthodoxe, dans les tems que Saint Athanase décrit de cette manière. *Qui est-ce d'entre les serviteurs de Jesus Christ, que ces rebelles n'ayent calomnié, ou à qui ils n'ayent dressé des embûches ? Qui est-ce que l'Empereur n'aye exilé sur leurs fausses accusations, luy qui les a toujours si facilement écouté, qui a toujours constamment refusé d'écouter qui que ce soit contre-eux, & qui n'a jamais refusé de croire tout ce qu'il luy ont dit contre les autres ? Où trouverez-vous à présent une Eglise qui adore Jesus Christ avec liberté ? Si les Eglises ont de la piété, elles sont en danger; si elles dissimulent, elles sont perpétuellement dans la crainte. L'Empereur a tout rempli de dissimulation, & d'impieété, autant qu'il a dépendu de luy. Je say qu'il y a par tout plusieurs personnes qui ont de la piété, & qui aiment Jesus Christ; mais en quelque lieu qu'ils soient, ils sont obligé ou de se cacher, comme les Prophètes, & comme le grand Elie, jusqu'à ce qu'ils trouvent quelque fidèle Abdias qui les fasse entrer dans la grotte, ou de s'en aller demeurer dans les deserts. Car il est vray que ces méchans se servent contre les gens de-bien des mesmes calomnies dont Isabél se servoit contre Nabot, & dont les Juifs se servirent contre Jesus Christ. Et l'Empereur qui s'est érigé en défenseur de l'hérésie, & qui veut renverser la vérité, comme Achab renversa la vigne de Nabot, ne refuse rien aux desirs de ces hérétiques, parce que ces hérétiques aussi ne luy parlent que selon ses desirs. Les Pères n'avoient garde de chercher alors la vraye Eglise, ni dans l'étendue visible, ni dans l'éclat où la splendeur temporelle, ni en un mot, ailleurs que dans la vraye foy, & c'est-là aussi qu'ils la cherchoient en effet. L'Eglise, disoit l'Auteur du Commentaire sur les Pseaumes attribué à Saint Jérôme, ne consiste pas en des murailles, mais en la vérité des dogmes. Elle est, où est la véritable foy. Car, au-reste, il n'y a que quinze ou vingt ans que toutes les murailles de ces Eglises étoient en la puissance des hérétiques. Ils possédoient*

Vinc. Licin.
Common. 1.
cap. 4.

Ibid. cap. 6.

Athanas. Ep.
ad vitam sol-
licitar. ag.

Hieron. C6-
ment. in Ps.
133.

toutes

toutes ces Eglises que vous voyez. Mais l'Eglise étoit, ou étoit la vraie foy.

Comme l'Auteur des Préjugés ne fait pas difficulté d'employer quelque-fois le témoignage de nos propres Auteurs, lors qu'il croit en pouvoir tirer quelque avantage, il ne trouvera, peut-être, pas mauvais que je luy oppose aussi, sur le sujet dont il s'agit, le témoignage de deux hommes célèbres dans la communion Romaine, & qui méritent bien qu'il les écoute, l'un est Driedo, que Bellarmin appelle *tres-savant homme*, & l'autre est Bellarmin luy-même, l'un & l'autre grands défenseurs de l'Eglise Romaine. Voicy donc ce que le Cardinal Bellarmin écrit au nom de tous deux, dans ses Controverses de l'Eglise. *Il faut remarquer, dit-il, selon la doctrine de Driedo, qu'il n'est pas nécessaire que l'Eglise Catholique ayt cette étendue en tous lieux, tout à* Bellarm. de notis Eccl. l. 4. cap. 7.
fois, ou en un même tems, c'est-à-dire, qu'en même tems il-y-ayt des fidèles dans toutes les provinces, & qu'il suffist que cela se fassé successivement. D'où il s'ensuit, que quand il-n'y auroit qu'une seule province qui retint la vraie foy, cette province ne laisseroit pas de s'appeler vraiment & proprement l'Eglise Catholique, pourveu qu'on fist voir clairement qu'elle est la même Eglise, qui quelquefois, ou à divers tems, s'est trouvée répandue par tout le monde. Pourroit-on plus clairement contredire l'Auteur des Préjugés ? Il veut que l'étendue visible par toutes les nations soit une marque perpétuelle de la vraie Eglise ; & ceux-cy disent, qu'il suffist que cela ayt été quelquefois, & même en divers tems successivement, il veut que cette étendue soit la marque de l'Eglise pour toute la suite des siècles ; & ceux-cy soutiennent que cela n'est pas nécessaire. Il veut que ce raisonnement soit toujours juste, vostre société est renfermée dans une petite partie du monde : Donc elle n'est pas l'Eglise ; & ceux-cy disent, que quand il-n'y-auroit qu'une seule Province qui retint la vraie foy, cette Province ne laisseroit pas de s'appeler vraiment & proprement l'Eglise Catholique.

Mais peut-être que Bellarmin n'a pas pris garde que son sentiment, & celui de Driedo, favorisoit les Donatistes, & qu'il étoit contraire à l'hypothèse de Saint Augustin. Cela pourroit être en effet ; non-seulement parce qu'un homme qui écrit peut n'avoir pas toutes choses en vue ; mais aussi parce, qu'au-fond, le sentiment de ces Docteurs est éloigné de celui des Donatistes, & qu'il ne choque pas celui de S. Augustin. Il est vrai pourtant, que Bellarmin a veu qu'on luy pourroit faire cette objection, qu'il la prévénue, & qu'il-y-a répondu ; ce que je dis, afin que l'Auteur des Préjugés voye que ce qu'il a traité comme un argument, & comme un argument convaincant, pour lequel il a fait deux Chapitres, Bellarmin l'a regardé comme une objection fort légère, qu'il propose, & qu'il refout en peu de mots. *On dira, dit-il, que c'est tomber dans l'erreur de Pétilien, & des Donatistes, qui soutenoient qu'à la vérité l'Eglise avoit été répandue par tout le monde ; mais qu'elle étoit en suite perie dans toutes les Provinces, & n'étoit demeurée que dans l'Afrique, ce que Saint Augustin combat. Je répons, que l'erreur des Donatistes consistoit en deux choses, la première, qu'ils vouloient que l'Eglise fust dans la seule Afrique, en un tems où manifestement elle fructifioit encore par tout le monde ; la seconde, en ce qu'ils ne pouvoient lier leur Eglise d'Afrique avec celle qui avoit été par tout le monde ; car dans cette Eglise là,*

il-y-avoit eü toujours des bons & des méchans , comme Saint Augustin le prouve, au-lieu qu'ils ne composoient la leur que des seuls justes.

Cette réponse de Bellarmin renverse toutes les prétentions de l'Auteur des Préjuges, car elle établit les propositions suivantes. 1. Que l'étendue visible n'est une marque de la vraie Eglise, qu'en un certain tems, c'est-à-dire, lors que l'on voit manifestement qu'elle fructifie par tout le monde, d'où il s'ensuit que cette marque est vaine dans un autre tems. 2. Que l'argument de S. Augustin ne concluoit que pour le tems d'alors, à-cause de cette manifeste fructification, d'où il s'ensuit que c'est mal-à-propos que l'Auteur des Préjuges l'a voulu appliquer à ces derniers siècles, où nous soutenons que le champ de l'Eglise n'a fructifié qu'en erreur, & en superstitions. 3. Que si les Donatistes eussent accusé toute la Terre d'être tombée dans l'hérésie, & qu'ils eussent dit, par conséquent, que ce n'étoit pas un tems de fructification pour l'Eglise, c'eust été en vain que S. Augustin leur eust allégué l'étendue visible de son Eglise, pour s'exempter d'entrer dans la discussion de cette accusation; d'où il s'ensuit, que c'est aussi en vain que l'Auteur des Préjuges met en avant l'étendue visible de la sienne, puis que nous disons qu'elle est tombée dans des erreurs capitales. 4. Que l'argument de Saint Augustin ne concluoit, que parce que les Donatistes demeuroient d'accord que la communion étoit Orthodoxe, d'où il s'ensuit, que celui de l'Auteur des Préjuges ne conclut rien, puis que nous contestons cette orthodoxie à son Eglise. 5. Que par conséquent, l'étendue visible n'est point une marque qui puisse faire reconnoître laquelle est la vraie Eglise, lors qu'il s'agit de deux sociétés qui se contestent entre-elles l'Orthodoxie; mais tout au plus lors qu'il s'agit de deux sociétés qui se reconnoissent mutuellement Orthodoxes; d'où il s'ensuit, que l'Auteur des Préjuges employe inutilement cette marque, puis que notre question principale est de savoir, si l'Eglise Romaine est Orthodoxe ou non. Toutes ces conséquences, qui suivent naturellement de la réponse de Bellarmin, anéantissent l'argument de l'Auteur des Préjuges, & c'est-à-luy à voir de quelle manière il pourra se défaire de l'autorité de ce Cardinal.

Mais, enfin, dira-t-on, il peut estre que Bellarmin s'est trompé, & qu'il n'a pas bien entendu l'état de la question qui étoit entre Saint Augustin & les Donatistes, ni bien compris la véritable hypothèse de ce Père. J'avoue que cela pourroit estre; mais il pourroit estre aussi qu'il l'auroit bien entendu, & que le méconte feroit du côté de l'Auteur des Préjuges. C'est ce qu'il faut éclaircir, & pour cet effet, il faut remarquer une chose que l'Auteur des Préjuges semble n'avoir pas comprise, qui est, que si les Donatistes eussent accusé la société de Saint Augustin d'hérésie, Saint Augustin eust bien pu prouver qu'ils étoient schismatiques; mais il n'eust pourtant pas pu conclure de là, que sa société étoit la vraie Eglise. La raison de cela, c'est qu'ils avoient rompu le lien général de la vocation extérieure, que Saint Augustin veut qu'on soit obligé de garder, même à-l'égard des hérétiques, de sorte que selon luy, ils eussent pu estre schismatiques, encore que l'Eglise qu'ils avoient quittée n'eust pas été la vraie Eglise. Il ne pouvoit donc que la so-

citéé fust la vraye Eglise, que parce qu'ils avoüoient qu'elle étoit Orthodoxe, & qu'ils ne luy impuroient ni erreur en la foy, ni dépravation au culte. Car en supposant cet aveu, il paroïssoit manifestement que le tems d'alors étoit un tems de *fructification* pour l'Eglise, puis-qu'on ne peut nier que l'Eglise ne fructifie lors que la vraye Doctrine est répandue en tous lieux, d'où il s'ensuivoit, que la société qui enseignoit cette vraye doctrine par toute la Terre, étoit la vraye Eglise, plutôt qu'un petit Party qui se trouvoit renfermé dans une seule Province. Ainsi, l'erreur des Donatistes consistoit en ce qu'ils vouloient retraindre l'Eglise dans leur Atrique, en un tems où manifestement elle fructifioit par toutes les nations, & cette fructification étoit manifeste, par l'aveu qu'ils faisoient eux-mêmes que la société répandue par tout le monde, étoit Orthodoxe. C'est précisément ce qu'a voulu dire Bellarmin. Il a voulu que S. Augustin ait raisonné de cette manière; Dans un tems où il paroît manifestement que l'Eglise fructifie, c'est une erreur que de ne pas reconnoître la société qui est répandue par tout le monde pour la vraye Eglise de Jesus Christ, par opposition à un petit Party. Or dans ce tems cy, il paroît manifestement que l'Eglise fructifie, puis que par vostre propre confession c'est la vraye doctrine, & non l'hérésie qui se multiplie; Donc, c'est une erreur que de ne pas reconnoître, dans ce tems-cy, la société qui est répandue par tout le monde pour la vraye Eglise. C'est en effet, le véritable raisonnement de Saint Augustin, & Bellarmin ne s'est nullement trompé. Or il s'ensuit bien de-là que selon Saint Augustin, l'étendue visible peut estre quelquefois une marque de la vraye Eglise, par opposition à un petit Party, savoir, lors que la vraye & pure doctrine est répandue par tout, parce que c'est alors un tems de *fructification* pour l'Eglise: Mais il ne s'ensuit pas que cette marque soit perpétuelle, puis que ce tems de fructification ne dure pas toujours. D'où il paroît, que le raisonnement de S. Augustin ne peut avoir aucun lieu dans la question qui est entre l'Eglise Romaine & nous. En un mot, lors qu'on conteste le titre de vraye Eglise à une société qu'on reconnoît d'ailleurs Orthodoxe, l'étendue visible décide la question selon Saint Augustin. Mais lors qu'on conteste ce titre à une société qu'on accuse de fausse doctrine, cette étendue visible ne décide rien, & l'on ne peut vider le différent que par la discussion du fond même. Saint Augustin l'alléguoit dans le premier cas, & l'Auteur des Préjugez l'allégué dans le second.

Que faudroit-il faire davantage pour mettre cette vérité dans une pleine évidence, & pour donner à l'Auteur des Préjugez une entière satisfaction? Faudroit-il luy faire voir que si l'on eust accusé la société de Saint Augustin de fausse doctrine, ce Père n'eust point prétendu en ce cas que l'étendue visible eust dû décider la contestation, mais qu'il l'eust décidée par le fond? Faudroit-il encore aller plus avant, & luy faire voir que Saint Augustin a formellement reconnu qu'il y-a, en effet, des tems où la vraye Eglise n'a presque nulle étendue visible? Si l'on pouvoit montrer ces deux choses, il auroit, ce me semble, quelque sujet d'estre content, & de nous laisser en paix du côté de l'étendue. Essayons donc de le satisfaire sur ces deux atti-
Aug. contr. Crefc. lib. 3. cap. 38.

cles. Le premier sera vuide, si l'on l'appelle icy ce que j'ay rapporté de ce Père, sur le sujet de ce que Cresconius luy avoit dit, qu'il devoit se retirer de l'Eglise des Traditeurs. *Est-ce, dit-il, que les Traditeurs ont composé des livres pour enseigner qu'il faut faire, ou imiter leur action? Est-ce qu'ils ont recommandé ces livres à la postérité? Est-ce que nous tenons & suivons cette doctrine? S'ils avoient fait cela, & qu'ils ne souffrissent personne dans leur communion que ceux qui liroient ces livres, & qui approuveroient cette doctrine, je dis qu'ils se seroient eux-mêmes séparés de l'unité de l'Eglise, & si vous me voyez dans leur schisme, vous auriez raison alors, de dire que je suis dans l'Eglise des Traditeurs.* Il ne faut pas beaucoup de lumière pour comprendre par ce discours. 1. Que Saint Augustin a reconnu que si en effet sa société eust déterminé une fausse doctrine, si elle en eust fait des livres, si elle n'eust souffert personne dans sa communion qui ne l'eust approuvée, elle eust perdu le titre de la vraie Eglise, sans que l'étenduë visible l'en eust pû garentir. 2. Que si les Donatistes qui n'étoient qu'un petit Patty, eussent pu l'en accuser, il les eust reçeus à la preuve, sans chicaner sur l'étenduë. Car celui qui dit, *Est-ce que nous tenons & que nous suivons cette doctrine?* Fait assez voir, qu'il n'eust pas refusé de venir à la preuve, si ses adversaires luy eussent dit qu'ils la tenoient, & la suivoient en effet. Et il ne faut pas dire que Saint Augustin ne fait pas cette supposition à l'égard de tout le corps de sa société, mais seulement à l'égard de quelques Traditeurs. Car il fait cette supposition à l'égard de cette même société que Cresconius avoit appelée l'Eglise des Traditeurs, & ces mots, *Est-ce que nous tenons & que nous suivons cette doctrine*, ne laissent plus de lieu à cette échappatoire.

Voilà pour le premier article; le second est encore plus formel dans Saint Augustin; car on ne sauroit douter qu'il n'ayt reconnu, qu'il y-a, en effet, des tems où la vraie Eglise n'a presque nulle étenduë visible. C'est-ce qu'il fait dans sa lettre à Hiclychius, où il traite de l'état de l'Eglise, dans ces tems misérables que Jesus Christ prédit au 24. de Saint Matthieu, *Lors que le Soleil, dit-il, sera obscurcy, & que la Lune ne donnera plus sa lumière, que les étoiles tomberont du Ciel, & que les vertus des Cieux seront ébranlées, l'Eglise ne paroîtra point, parce que les impies devenus persécuteurs, ne garderont plus de mesure dans leurs cruautés. La félicité temporelle les accompagnera par tout; de sorte que ne voyant aucun sujet de craindre, ils diront, paix, & sécurité. Alors, les étoiles tomberont du Ciel, & les vertus des Cieux seront ébranlées, parce que plusieurs en qui la grace sembloit resplendir, céderont aux persécuteurs, & tomberont, & quelques-uns des plus fermes entre les fidèles seront troublez.* L'Eglise, dit-il, ne paroîtra point, Ecclesia non apparebit, elle n'aura donc pas, alors, cette étenduë visible que l'Auteur des Préjugés veut estre sa marque perpétuelle pour tous les siècles. Il reconnoît encore la même chose, dans son Epître à Vincent, où il traite de l'état de l'Eglise sous les Ariens: Là, il enseigne en termes exprés, Que l'Eglise est quelquefois obscurcie, & couverte de nuages par le grand nombre des scandales; qu'alors, elle n'est éminente, que dans ses plus fermes défenseurs, pendant que la multitude des infirmes, & des charnels, est couverte des flots de la tentation. Que sous le

Aug. Ep. 80.

Aug. Ep. 48.

„régne des Ariens, les simples se laissèrent tromper, que d'autres cédant à
 „la crainte dissimulèrent & consentirent en apparence à l'Arianisme. Qu'à
 „la vérité, quelques-uns des plus fermes reconnurent les pièges des hérétiques;
 „mais, qu'ils furent peu en nombres en comparaison des autres. Que,
 „néanmoins, quelques-uns d'eux souffrirent généreusement l'exil, & quelques
 „autres se tinrent cachez deçà & delà par toute la terre. Dites-moy,
 je vous prie, quelle étendue visible pouvoit avoir alors la communion Orthodoxe,
 qui ne subsistoit que dans un petit nombre de fermes, dont mesme la plus-part
 souffroient l'exil ou se tenoient cachez deçà & delà par toute la Terre? J'avoue que l'histoire remarque, qu'il y-avoit encore quelques petits
 troupeaux dans quelques lieux de l'Orient, & de l'Occident, qui faisoient
 leurs assemblées à-part comme à Edeffe, à Nazianze, à Antioche, & dans
 quelques Provinces de la France, & de l'Allemagne; mais qu'étoit-ce, en
 comparaison de la communion Arienne qui occupoit les chaires, qui remplissoit
 les Eglises, & qui tenoit les Conciles, comme on l'a si souvent prouvé.

Il faut donc avouer de bonne-foy, que cette étendue visible est une marque
 vaine & trompeuse, lors qu'on la veut faire perpétuelle à la vraye Eglise,
 comme l'Auteur des Préjugés a voulu faire, & qu'on ne pouvoit abuser
 avec plus d'injustice de l'autorité de Saint Augustin qu'il a fait. Il faut
 avouer aussi, qu'une petite poignée de fidèles, un petit Party, a droit de se
 séparer, de toute une multitude, je veux dire, d'une communion répandue
 par toute la terre, qui a de son côté, le ministère, les chaires, les Conciles,
 les Ecoles, les titres, les dignitez, & tout cet attirail de la splendeur temporelle,
 lors qu'elle n'a pas la vraye foy. Au-reste, ce que je viens de traiter dans ce
 Chapitre touchant les deux premières propositions de l'Auteur des Préjugés,
 fait déjà voir suffisamment la fausseté de son argument. Car si on veut
 prendre la peine de lire ce Chapitre avec tant soit peu d'application, on
 y verra routes les propositions suivantes bien établies. 1. Qu'en général,
 cet Auteur n'a pas compris la véritable hypothèse de Saint Augustin, ni l'état
 de sa dispute contre les Donatistes. 2. Qu'il ne peut tirer aucun avantage
 des diverses manières dont ce Père a conçu l'Eglise. 3. Que la séparation
 que ce Père a cru condamnable, & mauvaise, sous quelque prétexte
 que ce fust, est tout-à-fait différente de celle qui est entre l'Eglise Romaine
 & nous. 4. Qu'il n'y-a aucune société Chrétienne, de laquelle on ne puisse
 légitimement estre séparé, dans de certains cas, & d'une certaine manière.
 5. Que celle dont il s'agit entre l'Eglise Romaine & nous, étant de ce
 nombre, il en faut considérer les causes, & les circonstances, pour en juger,
 & non pas prétendre nous convaincre de schisme, sans entrer en aucune
 autre discussion. 6. Que selon les principes de Saint Augustin, l'Eglise Romaine
 est schismatique, à nostre égard, supposé qu'elle soit dans l'erreur, parce
 que c'est-elle qui a rompu l'unité chrétienne, & que nous sommes, à son
 égard, dans une séparation passive. 7. Qu'il est absurde de faire de l'étendue
 visible une marque perpétuelle de la vraye Eglise, de quelque manière qu'on
 le prenne. 8. Que cette prétendue marque résiste à l'expérience de nostre

siècle, & ne convient proprement à aucune des sociétés qui partagent aujourd'hui le Christianisme. 9. Qu'elle résiste à l'expérience des siècles passés, & à la doctrine des Pères. 10. Qu'elle est rejetée dans le sens de l'Auteur des Préjugés, par des Docteurs célèbres de la communion Romaine. 11. Qu'elle n'a nul fondement dans la dispute de Saint Augustin contre les Donatistes. 12. Qu'elle est même directement opposée à la doctrine, de ce Père. Ce sont là les justes & naturelles conséquences qui se tirent des choses que j'ay traitées dans ce Chapitre; j'examineray dans le suivant le reste des propositions de l'Auteur des Préjugés.

CHAPITRE V.

*Suite de l'examen du raisonnement de l'Auteur des Préjugés, sur le
le sujet de nostre séparation.*

LA troisième proposition de l'Auteur des Préjugés, se trouve déjà suffisamment réfutée par ce que je viens de traiter. Il dir, que puis que nostre société n'est pas étendue visiblement par toutes les nations, elle est ne peut estre la vraie Eglise. Mais on luy a fait voir, qu'on ne sauroit aujourd'hui raisonnablement attribuer cette étendue visible par toutes les nations, à aucune des sociétés qui divisent le Christianisme, & par conséquent, que c'est une marque chimérique, par laquelle on pourroit conclure, qu'il n'y a plus de vraie Eglise au monde, puis qu'il n'y-en a plus qui ne soit visiblement excluse de plusieurs nations. On luy a fait voir aussi, que sa prétendue marque ne s'accordoit ni à l'expérience des siècles passés, ni à la doctrine des Pères, ni même à celle des Docteurs de l'Eglise Romaine, & qu'au lieu d'avoir quelque fondement dans S. Augustin, elle luy étoit évidemment contraire. Ainsi, nous n'avons maintenant qu'à passer à l'examen de la quatrième, & de la cinquième proposition. Elles portent, *Que les Calvinistes poussent le principe des Donatistes beaucoup plus-loin que ces schismatiques ne faisoient. Car quant à eux, ils ne disoient pas qu'il y-eust eü aucun tems où l'Eglise entière fust tombée dans l'Apostasie, & qu'ils en exceptoient la communion de Donat; au lieu que les Calvinistes veulent qu'il-y-ayt eü des siècles entiers où toute la Terre généralement avoit apostasié, & avoit perdu la foy, & le trésor de salut. Que les sociétés des Bérengariens, des Pseudo, des Albigeois, &c. où il dit que quelques-uns de nous renferment l'Eglise, ne pouvoient pas estre cette Eglise Catholique dont parle Saint Augustin.*

Pour établir ce qu'il nous impute touchant l'extinction entière de l'Eglise, il produit d'abord le témoignage de Calvin, c'est, dit-il, *ce que Calvin a déclaré nettement dans son Commentaire sur l'Epître aux Romains, où après avoir prétendu que la menace que Saint Paul a faite contre ceux qui ne demeureroient pas*

Préjug. ch. 9.
p. 100. & suivantes.

dans l'état de grace, où la bonté de Dieu les avoit mis par l'Evangile, en leur déclarant qu'ils devoient craindre d'estre retranchez, comme les Juifs, de l'alliance de Dieu, s'adresse à tout le corps des Gentils converti à Jesus Christ. Ad totum Gentium corpus, il ajoute. Et certes, l'horrible Apostasie du monde entier qui est arrivée depuis, fait voir manifestement, que cet avertissement de Saint Paul n'étoit pas inutile. Car Dieu ayant répandu presqu'en un moment dans une si grande étendue de pays les eaux de sa grace, en sorte que la Religion florissoit par-tout, bientôt après, la vérité de l'Evangile s'est évanouie, & le tresor de salut a été enlevé de la Terre. Or d'où peut estre venu ce changement, sinon de ce que les Gentils sont décheus de leur vocation. Et c'est pourquoy il avoue nettement dans une lettre à Mélandon, qu'ils s'étoient séparés de tout le monde. Plusquam enim absurdum est postquam discessionem à toto mundo facere coacti sumus, alios ab alijs desilire. L'Auteur des Préjugez se fert encore pour prouver la mesme chose d'un article de nostre Confession de foy qui porte, Que nous croyons que nul ne se doit ingérer, de son autorité propre, pour gouverner l'Eglise; mais que cela se doit faire par élection autant qu'il est possible, & que Dieu le permet. Laquelle exception nous y ajoutons notamment, parce qu'il a fallu quelquefois, & mesme de nostre tems, auquel l'état de l'Eglise étoit interrompu, que Dieu ait suscité des gens d'une façon extraordinaire, pour dresser l'Eglise de nouveau, qui étoit en ruine, & de désolation. Appuyé de ces deux passages, il insulte Monsieur Vigier Auteur du discours sur le livre de la Perpétuité, parce qu'il avoit mis en fait. Qu'aucun de nous n'a jamais dit qu'il fust possible que l'Eglise ne subsistast plus, & qu'il desiroit Monsieur Arnaud, de luy montrer un seul Auteur d'entre-nous qui l'eust cru ainsi. Avant que de faire de tels desirs, dit l'Auteur des Préjugez, il auroit été à-propos qu'il se fust mieux informé de ce qu'ont écrit non-seulement quelques Auteurs de sa secte, mais le maître de tous les Auteurs qui est Calvin, qui dit bien plus que ce qui est dans le livre de la Perpétuité, puis que c'est regarder l'Eglise non-seulement comme pouvant périr, mais comme étant effectivement périë, pendant plusieurs siècles, que de dire que la menace de S. Paul, qu'il prétend estre adressée au corps entier des Gentils, a eu son effet, que tous les Gentils sont décheus de leur vocation par une Apostasie générale, que la lumière de l'Evangile s'est évanouie, à leur égard, & qu'ils ont perdu le tresor du salut. C'est sur ce fondement qu'il bâtit sa proposition, & qu'il prétend nous faire passer pour des gens pires que les Donatistes.

Mais tout cela n'est qu'un effet de la haine injuste & violente que cet Auteur a conceuë contre nous, & Monsieur Vigier a eü raison de nier ce qu'il a nié. Comme il ne s'agit icy que de savoir quelle est nostre hypothèse sur le point de la perpétuelle subsistance de l'Eglise, il suffiroit, ce me semble, pour fermer la bouche à l'Auteur des Préjugez, de luy dire qu'il se tourmente en vain, que nous ne croyons point cette extinction entière de l'Eglise par toute la Terre, qu'il nous impute, & qu'il a mal pris le sens de Calvin, & celui de nostre Confessio de foy; car il n'y a pas apparence qu'il sache mieux ce que nous croyons que nous mesmes, ni qu'il soit un plus fidèle interprète du sens de Calvin, & de celui de nostre Confession de Foy, que nous-mesmes. Cependant, pour faire connoître de plus en plus le caractère de l'Auteur des Préjugez, & quel jugement on doit faire de ce qu'il avance, quand

Monſieur le
Cardinal de
Richelieu,
liv. 1. ch. 4.

il parle avec le plus de confiance, il ſera bon de rapporter icy le témoignage que Monſieur le Cardinal de Richelieu a rendu aux Eglifeſ Proteſtantes, touchant ce qu'elles croyent, & ce qu'elles enſeignent ſur le ſujet de la ſubſiſtance perpétuelle de l'Egliſe juſqu'à la fin du monde. Car on diroit qu'il a eü en veü l'Auteur des Préjugez, & qu'il n'a écrit ſur cette matière, que pour le reſufer. Il n'y-a, dit-il, aucun point controverſé entre nos adverſaires & nous, ſur lequel leurs Confeſſions de foy parlent ſi clairement, & ſ'accordent ſi uniformément que ſur celui-cy, lequel je puis dire, avec vérité, ne devoir pas eſtre mis au nombre des points controverſez. La Confeſſion d'Ausbourg qui peut auſſi bien eſtre dite la règle, comme la ſource & l'origine de toutes les autres Confeſſions de foy de nos adverſaires, dit en termes exprez, que l'Egliſe doit perpétuellement ſubſiſter une, & ſainte. Celle de Saxe dit, que l'article du Symbole qui déclare l'Egliſe ſainte & Catholique, y-a été inſéré pour confirmer les fidèles contre les doutes qu'ils pourroient avoir de la ſtabilité de l'Egliſe. Celle des Suiffeſ n'affirme pas ſeulement cette vérité; mais rapporte la meſme raiſon dont je me ſuis ſervy cy-deſſus; Puis que Dieu, dit-elle, a voulu, de toute éternité, que les hommes fuſſent ſauvez, il faut reconnoiſtre cette vérité, que l'Egliſe a toujours été, par le paſſé, qu'elle ſubſiſte maintenant, & qu'elle ſera juſqu'à la fin du monde. L'Ecoſſiſe tient cét article ſi indubitable qu'elle en compare la créance à celle du myſtère de la Trinité, diſant, Qu'ainſi que les fidèles croyent le Père, le Fils & le Saint Eſprit, ils croyent auſſi conſtamment la perpétuité de l'Egliſe. La Flamande profeſſe la meſme vérité, & en apporte la raiſon, tout enſemble fondée ſur la Royauté de Jeſus Chriſt, qui étant perpétuelle, ſuppoſe en tout tems, des ſujets ſur leſquels il régnera. La ſeule Confeſſion Françoisſe eſt muette en cette occaſion; mais tant ſ'en faut qu'elle ſ'en taise pour la difficulté qu'elle trouve en ce point, qu'au contraire, la certitude qu'elle en a, eſt, à mon-avis la cauſe de ſon ſilence. Elle n'en parle donc, peut-eſtre point, parce qu'elle n'a pas eſtimé qu'on puſt douter d'une vérité ſi évidente, de laquelle ſes fondateurs ont parlé clairement pour elle. Luther l'enſeigne en termes ſi exprez, qu'il fait entrer la perpétuité en la définition de l'Egliſe, comme une qualité qui faiſant partie de ſon eſſence, en eſt du tout inſéparable. Il tire la durée de l'Egliſe de l'article du Symbole, & des paroles de Jeſus Chriſt, qui nous obligent à la croire, diſant, que c'eſt un article de foy enſeigné par le Symbole, & fondé ſur la promiſſe de Jeſus Chriſt, qu'il doit toujours y avoir en ce monde une ſainte ſociété Chrétienne, qui ſubſiſte juſqu'à la conſommation des ſiècles. Calvin n'en dit pas moins, & ſes paroles ne ſont pas moins expreſſes. Il faut, dit-il, tenir pour certain, que depuis le commencement du monde, il n'y-a eu aucun tems auquel l'Egliſe de Dieu n'ayt été, & qu'il n'y en aura point juſqu'à la conſommation des ſiècles, auquel elle ne ſoit. Sur ce fondement, reſutant ſervet, qui ſoutenoit que l'Egliſe avoit été bannie du monde en certain tems, il dit hardiment, que de dire que Dieu n'eût pas toujours conſervé quelque Egliſe en ce monde, ce ſeroit l'accuſer de menſonge, parce qu'il a promis qu'elle durerait tant que le ſoleil & la Lune dureroient. Bèze parle comme la Confeſſion Flamande, qui reconnoiſſant que le règne de Jeſus Chriſt eſt perpétuel, reconnoiſt auſſi qu'il doit toujours avoir des ſujets, ſur leſquels ſa Royauté ſ'exerce. Du Moulin, & Meſtréſat, ne ſont pas moins ingénuſ en ce point, &c. C'eſt ainſi que Monſieur le Cardinal de Richelieu nous juſtifie contre l'Auteur des Préjugez.

Préjugez. Il ne pouvoir, ce me semble, parler ni plus clairement, ni plus fortement.

En effet, on ne peut sans ignorance, ou sans calomnie, nous attribuer cette opinion de l'extinction entière de l'Eglise par tout le monde. Nous disons, à la vérité, & nous le disons avec une extrême douleur, que l'Eglise a été, durant quelques siècles, dans un obscurcissement si grand, qu'à peine y voyoit-on reluire quelques traits de la naturelle beauté du Christianisme. L'ignorance, l'erreur, & la superstition, comme trois épaisses nuées, avoient couvert la face de la Religion, & le gouvernement Ecclésiastique étoit tombé dans un si étrange désordre qu'on n'y voyoit de routes parts que confusion; de sorte que l'Eglise ne pouvoit paroître que dans un état fort déplorable sous cette éclipse. C'est ce que Calvin a voulu dire, par cette défection du monde entier, dont il parle dans le passage que l'Auteur des Préjugez en a allégué, & ce qui est aussi représenté dans nostre Confession de foy, par cette ruine & desolation où nous disons que l'Eglise étoit tombée. Mais quelle grande que fust cette ruine, nous ne croyons pas comme faisoient les Donatistes, que l'Eglise fust absolument périée, ou qu'elle fust entièrement éteinte par toute la Terre. Nous ne croyons pas même qu'elle fust rétreinte à ces sociétés que la passion de leurs ennemis a râché de derrière sous des noms de sectes, les appelant Bérengariens, Vaudois, Albigeois, Pétrobusiens, Henriciens, Wicléites, Hussites, &c. & auxquelles l'Auteur des Préjugez a insulté fièrement à son ordinaire. Ces sociétés étoient bien la plus illustre partie de l'Eglise, parce qu'elles en étoient la plus pure, la plus éclairée, & la plus généreuse; mais l'Eglise ne résidoit pas toute entière en elles. Car sans parler des petits enfans qui mouroient avant l'âge de connoissance, & à qui nous ne doutons pas que Dieu ne fît miséricorde, nous sommes persuadés que pendant qu'on voyoit régner les erreurs & les superstitions dans les chaires, dans les livres, dans les Ecoles, & dans les Conciles, & que le grand nombre en étoit rempli, Dieu ne se conservoit parmy le peuple, un nombre considérable de vrais fidèles qui gardoient leur foy, & leur conscience pure, à la faveur de leur simplicité, se contentant des principes de la Religion chrétienne, adorant un seul Dieu leur Créateur, & leur Père, mettant leur confiance en un seul Jesus Christ mort, & ressuscité pour eux, & au reste, vivant saintement, & chrétiennement, sans s'embarasser ni des opinions de l'Ecole, qu'ils ne connoissoient pas, ni des superstitions, dont on avoit accablé le Christianisme, & que le seul instinct de la conscience leur pouvoit faire rejeter. Nous ne doutons pas même que parmy les personnes les plus éclairées, il n'y en eust un grand nombre qui gémissent sous le poids de tant de corruptions dont ils voyoient l'Eglise affligée, & qui en attendant un meilleur tems, se contentoient de n'y prendre point de part. Or nous ne disons rien sur ce sujet, que ce que les Pères, & en particulier Saint Augustin, ont dit touchant l'état de l'Eglise sous la Domination des Ariens. Car ils ont dit des choses très-remarquables. La première que pendant que les impies & les hérétiques occupoient les chaires, qu'ils y prêchoient leurs blasphèmes, qu'ils étoient les Maîtres des Conciles,

qu'ils avoient pour eux les puissances du siècle, & la multitude; qu'ils persécuteroient à outrance les gens-de-bien, & que tout sembloit fléchir sous leur joug, Dieu conservoit dans ce Ministère gâté, un nombre considérable de vrais fidèles qui gardoient à l'ombre de leur de leur simplicité, leur foy pure, recevant ce qu'on leur prêchoit de bon, & ne s'infecant pas du mauvais. La seconde chose qu'ils ont dite est, qu'il-y-en eut aussi qui étant plus éclairés, & plus forts en la foy que les autres, s'opposèrent à l'hérésie des Ariens & ne voulurent point avoir de communion avec eux, souffrant constamment les exils, & les plus cruels supplices pour une si juste cause. Pour justifier cette vérité, je n'ay qu'à rapporter icy ce que Saint Augustin a écrit sur ce sujet, dans son Epitre à Vincent. Mais avant que de rapporter ses paroles, il faut remarquer, que les Donatistes faisoient précisément ce qu'a fait l'Auteur des Préjugez, lors qu'il a abusé de quelques exprellions exagérées, dont Calvin s'est servy, & des termes de nostre Confession de foy, pour nous imputer de croire une extinction entière de l'Eglise. Car les Donatistes abusoient de mesme de quelques passages de Saint Hilaire, où ce Saint exagère l'état lamentable de l'Eglise de son tems, sous la domination des Ariens; d'où ils concluoient, que Saint Hilaire avoit cru que l'Eglise avoit entièrement défailly. C'est donc pour réfuter cette objection, que Saint Augustin

Aug. Ep. 48. s'explique de cette manière. *L'Eglise, dit-il, est quelquefois obscurcie, & comme couverte de nuages, par le grand nombre des scandales, lors que les méchans tournent leur arc pour rirer dans l'obscurité de la Lune, contre ceux qui sont droits de cœur. Mais, alors mesme, elle est éminente en ses plus fermes défenses. Et s'il nous est permis de faire quelque distinction dans les paroles que Dieu dit à Abraham, Ta postérité sera comme les étoiles du Ciel, & comme le sable qui est sur le bord de la mer, je diray, qu'il faut entendre par les étoiles quelques peu de personnes plus fermes, & plus illustres que les autres, & par le sable la multitude des infirmes, & des charnels, qui dans un tems de tranquillité paroist paisible, & libre; mais qui est quelquefois couverte des flots des tribulations, & des tentations. Tel étoit le tems dont Hilaire parle dans ses Ecrits, que vous employez artificieusement pour éluder tant de témoignages divins que je vous mets en avant, comme si l'Eglise étoit périée dans toute la Terre. Vous pourriez, de mesme, dire, qu'il n'y avoit plus d'Eglises dans la Galatie, lors que l'Apôtre disoit, O Galates insensés! qui vous a tant enforcelez, qu'après avoir commencé par l'esprit, vous finissez par la chair! Car c'est à peu-près ainsi que vous calomniez le savant Hilaire, sous prétexte qu'il censuroit les négligens, & les timides, pour qui il avoit comme des douleurs d'enfantement jusqu'à ce que Jesus Christ fust formé en eux. Qui est-ce qui ne sait que dans le tems de l'Arianisme, plusieurs simples, trompez par des expressions obscures, s'imaginoient que les Ariens croyoient la mesme chose qu'eux; que d'autres cédèrent à la crainte, & par dissimulation, consentirent en apparence à l'hérésie, ne cheminant pas de droit pied dans la voye de la vérité de l'Evangile. Vous voudriez, vous Donatiste, qu'on n'eust point pardonné à ces personnes-là; car vous ignorez la doctrine de l'Ecriture sur ce sujet. Lisez ce que Saint Paul a écrit touchant S. Pierre. Voyez, en suite, ce que Saint Cyprien a cru qu'il falloit faire dans ces occasions, & vous trouverez que c'est mal-à-propos que vous blâmez la douceur de l'Eglise qui*

s'assembles les membres de Jesus Christ, lors qu'ils sont dispersés, au-lieu de les disperser lors qu'ils sont rassemblés. Quoy qu'il en soit, il y-en eut encore quelques-uns de fermes, qui furent assez éclairés pour reconnoître les pièges des hérétiques. Ils furent à la vérité, peu en nombre, en comparaison des autres ; mais néanmoins, quelques-uns d'eux souffrirent généreusement l'exil pour la cause de la foy, & les autres se tirèrent cachés de ça & de là par toute la Terre. C'est ainsi que l'Eglise qui croist dans toutes les nations, se conserve dans les frimens du Seigneur, & c'est ainsi qu'elle se conservera jusqu'à la fin, & jusqu'à ce qu'elle s'étende à tous les peuples, & aux Barbares mesmes. L'Eglise donc consiste dans la bonne semence que le Fils de l'homme a semée, & dont il a dit, qu'elle devoit croistre, jusqu'à la moisson, parmi la Zizanie. Le champ est le monde, & la moisson est la fin du siècle.

Voilà de quelle manière Saint Augustin déclare son sentiment touchant l'état de l'Eglise, & sa subsistence, sous les Ariens ; puis venant en suite à parler du passage de Saint Hilaire, qu'on luy avoit objecté, il dit, qu'il faisoit entendre ce qu'il avoit dit, non à l'égard du bon froment, qui étoit encore mêlé parmi l'ivroye ; mais seulement à l'égard de l'ivroye, ou que si ses paroles avoient quelque rapport au bon froment, il les faisoit prendre comme ayant seulement eü dessein de rallumer le zèle des timides par des censures. Et il ajoute, que l'Ecriture Sainte mesme se sert souvent de cette manière de s'exprimer, en des termes généraux qui d'abord semblent appartenir à tout un corps ; mais qui néanmoins, n'en regardent qu'une partie, habens etiam scriptura Canonica hunc arguendi morem, ut tanquam omnibus dicatur, & ad quendam verbum perveniat.

On voit, à présent fort clairement, que bien-loin d'estre semblables aux Donatistes, comme l'Auteur des Préjugez nous l'impute, nous marchons, au-contraire, sur les traces de Saint Augustin. Car premièrement, nostre hypothèse touchant la subsistence, & l'obscurcissement de l'Eglise, est toute conforme à la sienne. Nous disons, comme luy, que Dieu a toujours conservé de vrais fidèles dans la communion mesme de l'Eglise corrompue. Nous disons, comme luy, que dans les plus violens accès de l'erreur, & de la superstition, Dieu ne s'est pas laissé sans témoignage, puis qu'il a suscité non-seulement des personnes, mais des sociétés entières, qui ont hautement & courageusement soutenu la vérité, & qui se sont soustraites de la Domination Romaine. Et quant aux passages que l'Auteur des Préjugez nous objecte de Calvin, & de nostre Confession de foy, nous leur donnons la mesme explication que Saint Augustin donnoit à ceux de Saint Hilaire, que les Donatistes luy objectoient. C'est-à-dire, que cette defection de tout le monde, cette ruine & désolation où l'Eglise étoit tombée, cette éclipse de la vérité, & du trésor du salut, sont des expressions qui ne regardent proprement que l'ivroye qui couvroit le champ de l'Eglise, & non le bon froment qui étoit mêlé parmi cette ivroye. Ces expressions ne regardent que le plus grand nombre qui suivoit les superstitions, & les erreurs, & non ceux qui au milieu de cette confusion conservoient leur Religion pure, & beaucoup moins ceux qui avoient le courage de s'opposer ouvertement à l'erreur, & d'y résister jusqu'aux persécutions, & au martyre.

Je say que l'on a accoustumé de former quelques difficultez, & quelques objections contre nostre hypothese; mais nous avons cette satisfaction de favoir, qu'on n'en peut faire aucune qui ne regarde également l'hypothese de Saint Augustin & la nostre, & à laquelle, par conséquent, l'Auteur mesme des Préjugez ne soit obligé de répondre, s'il ne veut agir en Donatiste. Il avouë luy-mesme, que Saint Augustin a reconnu qu'il y peut avoir quelques Catholiques cachez dans les communions hérétiques; & d'ailleurs, on ne peut nier que le passage que je viens de rapporter ne soit exprés sur ce sujet. 1. Si donc il nous demande quels étoient ces fidèles qui avant la Réformation conservoient leur foy pure sans s'infecter des erreurs publiques, & qu'il nous presse de les luy désigner l'un après l'autre, de luy en dire les noms, & la généalogie, je luy demanderay de mesme, quels étoient ces *bons freres* de Saint Augustin, qui sous le Ministère Arien, conservoient leur foy, sans s'infecter de l'hérésie, & je le prieray de me les marquer nom par nom, & de m'en faire l'histoire. 2. S'il nous demande comment nous entendons que ces personnes pussent en bonne conscience vivre sous un Ministère où l'on enseignoit la transubstantiation, l'adoration de l'Eucharistie, le Sacrifice de la Messe, le culte religieux des Images, que nous croyons des erreurs capitales; je luy demanderay, de-mesme, comment il entend que les *bons freres* de Saint Augustin pussent vivre sous un Ministère Arien, où l'on enseignoit que le Fils de Dieu n'étoit pas consubstantiel à son Père, & que le Père n'a pas été Père éternellement, qui sont des erreurs que l'Auteur des Préjugez croit luy-mesme abominables. 3. S'il nous dit, que nos Pères ne devoient donc pas entreprendre de Réformation, mais qu'ils devoient laisser les choses en l'état qu'elles étoient, puis que quelque corrompuë que fust l'Eglise Latine, selon nous, on pouvoit encore se sauver dans sa communion; je luy diray, que par le mesme raisonnement, les Ottodoxes ne devoient pas songer à rétablir la pureté de la foy dans l'Eglise, ni à en extirper l'Arianisme, puis que quelque corrompuë & quelque infectée que l'Eglise fust de cette hérésie, il-y-avoit encore lieu de faire son salut dans sa communion, & sous son Ministère. 4. S'il nous dit, que nos Pères ne devoient pas, au-moins, en se réformant, se séparer de ceux qui ne vouloient pas de réformation, ni quitter leur communion, & leurs assemblées, je luy diray, de-mesme, qu'à ce conte, les Ottodoxes en travaillant à purger l'Eglise de l'Arianisme, ne devoient pas, au-moins, se séparer de ceux qui vouloient retenir l'Anianisme, mais qu'ils devoient demeurer avec eux dans une mesme communion, & dans de mesmes assemblées, ce que pourtant ils ne firent point. 5. S'il nous dit, que les Bérengariens, les Vaudois, les Albigeois, étoient des schismatiques, puis qu'ils s'étoient soustraits d'une communion & d'un Ministère sous lequel Dieu conservoit encore de vrais fidèles, je luy diray, de-mesme, que ces sorts de Saint Augustin étoient, à-ce-contre, des schismatiques, puis qu'ils ne s'étoient pas moins soustraits de la communion, & du ministère public, lors que ce Ministère étoit entre les mains des Ariens, comme je l'ay fait voir par des témoignages exprés. 6. S'il nous dit, enfin, que puis que nous avouons qu'on pouvoit faire son salut sous le Ministère

de l'Eglise Romaine, avant la Réformation, nous devons avouer qu'on peut encore aujourd'hui s'y sauver, puis que les choses y sont dans le même état qu'elles étoient auparavant; je luy diray, que les Ariens pouvoient faire la même objection aux Orthodoxes, après leur séparation. Car les Ariens ne prétendoient pas avoir rien changé dans l'état du Ministère sous lequel Saint Augustin reconnoissoit que Dieu avoit conservé de vrais fidèles. Ainsi, toutes les objections qu'on pourra faire contre nostre hypothèse, seront communes à celles de Saint Augustin; & l'Auteur des Préjugez aura le même intérêt que nous à y répondre.

Mais, sans nous en rapporter tout à fait à luy, voyons si ces difficultés sont d'une telle force, qu'il n'y ait pas moyen d'y satisfaire raisonnablement. Il me semble donc, qu'à la première, Saint Augustin eust dit, qu'il y a de l'injustice à demander les noms des particuliers, qui se conservent puts sous un ministère impur, puis qu'on ne tient pas registre de chaque particulier, ni de l'état de leur conscience, & qu'il suffit de savoir en général, que les promesses que Jesus Christ a faites de se conserver toujours une Eglise sur la Terre, sont inviolables, qu'il ne faut donc pas douter qu'il n'y aye eu toujours de bon froment au milieu de l'ivroye Arienne. C'est la même réponse que nous faisons, il ne faut qu'en faire l'application.

A la seconde, il eust répondu, que la simplicité de plusieurs d'entre le peuple, qui n'alloient pas jusques aux mauvais sens des expressions Ariennes, les mettoient à couvert de l'hérésie; que plusieurs autres, plus éclairés, demeuroident dans le silence, par la crainte des persécutions, se contentant de garder leur propre foy pure sans participer à l'impieété des méchants, & sans le soulever aussi contre elle. En effet, c'est une maxime de Phocadius, *qu'il suffit à une conscience humble, de garder sa propre foy, sans se mêler de réfuter la créance des autres*, & c'en est une de Saint Augustin même, *Que personne ne peut estre coupable des pechez d'autrui, ni par conséquent, des hérésies, & des superstitions qui infectent un Ministère, pourveu qu'on n'y prenne point de part, & qu'on n'y consente en nulle manière, ni en effet, ni en apparence.* Or c'est encore la même réponse que nous faisons; car comme je l'ay déjà dit, nous ne doutons pas qu'il n'y eust parmy le peuple un tres-grand nombre de personnes dont les lumières n'alloient pas plus loin que de connoître les principaux articles du Christianisme contenus dans le Symbole, dans le Décalogue, & dans la prière Dominicale, & qui par conséquent, étoient à-couvert de ces erreurs capitales, dont le Ministère public se trouvoit chargé. Nous ne doutons pas, qu'au milieu de ces ténèbres, il n'y eust beaucoup de personnes éclairées, qui par la crainte des persécutions, demeuroident sous un même ministère corrompu, avec les autres, séparant le bon d'avec le mauvais, reconnoissant les erreurs, & les superstitions, n'y prenant nulle part, & vivant au reste, dans cette espérance qu'ils ne seroient point coupables des péchez des autres.

A la troisième, Saint Augustin eust répondu, que c'est une objection absurde. Car il n'est pas plus absurde de dire qu'on ne doit pas songer à guérir un malade, sous prétexte que tout malade qu'il est, il vit encore, que de dire

Phocad.
contr. Arian.
Aug. passim.

qu'on ne doit pas songer à purger l'Eglise, & le Ministère, d'une hérésie qui l'infecte, sous prétexte qu'il-y-a encore moyen de se sauver dans sa communion, & sous son Ministère. Qu'il faut, au-contre, tâcher autant qu'il se peut de rétablir le Christianisme en son entier, de peur que le mal n'augmente, qu'il ne se rende incurable par une trop grande négligence, & que ce qui reste de bon dans l'Eglise, ne se corrompe tout-à-fait par la contagion du mal. Or c'est aussi la même réponse que nous faisons. Nos Pères devoient faire leurs efforts pour réformer l'Eglise Latine, par leurs exhortations, par leurs livres, par leurs prédications, par leur exemple, parce que nous devons toujours autant que nous pouvons, & que le tems & nos lumières nous y appellent, tâcher de remettre la Religion dans un état de pureté, de peur, qu'enfin, les erreurs & les superstitions ne se rendent universelles, & que toute l'Eglise ne périsse par nostre nonchalance. Car bien que Jesus Christ nous ayt promis qu'elle ne périra jamais, ce seroit pourtant tenter Dieu, & nous rendre indignes de sa grace, que de négliger les moyens qu'il nous donne pour sa conservation, d'autant-plus, que selon les lumières humaines, il-n'y-en avoit point d'autre que celui de la Réformation.

Ala quatrième, Saint Augustin eust répondu, qu'en travaillant à purger l'Eglise de l'Arianisme, il falloit bien nécessairement se séparer de la communion de ceux qui persistoient opiniâtement dans l'hérésie, & que l'obstination qu'ils témoignaient à y demeurer, étoit une suffisante cause pour se retirer de leurs assemblées. Mais nous répondons en plus forts termes, que nos Pères en travaillant à la Réformation, ont dû quitter les assemblées de ceux qui non-seulement se sont opiniâtrés à ne vouloir rien réformer, & qui se sont opposés de tout leur pouvoir à la Réformation; mais qui sont allés jusqu'à vouloir imposer aux consciences une nouvelle nécessité de croire leurs opinions, & jusqu'à excommunier tous ceux qui ne les croioient pas.

Quant à la cinquième, Saint Augustin n'eust eü garde de dire, que ceux qui s'étoient séparés des Ariens, lors que les Ariens étoient les maîtres du Ministère, fussent des schismatiques, puis qu'il les appelle luy-même les étoiles du Ciel, les forts, & les inébranlables, *firmissimi qui fortiter pro fide exulabant*, il n'eust eü garde de condamner les assemblées qu'ils faisoient à part pour n'avoir rien de commun avec l'hérésie, puis-que ce n'étoit qu'un effet de cette force héroïque qu'il leur attribuoit, & du zèle ardent qu'ils avoient pour la gloire de Dieu. En effet, Saint Hilaire loué quelques Evêques de France, d'Allemagne, & de Flandres, à qui il écrit de ce qu'ils s'étoient séparés de la communion de ceux qui tenoient les Evêques Orthodoxes dans l'exil; & en particulier, il exalte ceux d'entre-eux, qui ayant été appelés à un Synode de Bithynie demeurèrent fermes, & constants en la foy, & en se rangeant à sa communion, se séparèrent de la communion des autres. Saint Augustin eust donc répondu, qu'ils n'étoient nullement schismatiques, pour deux raisons: La première, parce que les causes pour lesquelles ils refusoient la communion des Ariens, & se soustrayoient de leur Ministère, étoient justes, & légitimes; non frivoles, & capricieuses, comme celles des Donatistes, mais importantes & capitales; puis qu'il s'agissoit de

l'éternelle Divinité de Jesus Christ, que les Ariens abolissoient. La seconde, parce qu'encore que ces sorts de Saint Augustin eussent renoncé à la communion des Ariens, & se fussent soustraits de leur Ministère, ils ne croyoient pourtant pas qu'il n'y eust plus absolument de salut dans la société qu'ils avoient quittée : Car, outre que recevant comme ils faisoient leur baptême, ils ne pouvoient pas douter que les enfans qui y mouroient avant que d'estre infectés de l'hérésie, ne fussent sauvés, ils ne condamnoient pas aussi les simples, & les infirmes, qui demeuroient de-bonne-foy dans cette communion, sans prendre part aux impiétés qui s'y enseignoient ; de sorte que la séparation regardoit non-absolument la société ; mais seulement les hérétiques qui la corrompoient. Or c'est-ce que nous dirons touchant les Bérengariens, les Vaudois, les Albigeois, &c. il ne faut que leur appliquer la même réponse.

Enfin, pour ce qui regarde la sixième objection, Saint Augustin eust dit qu'il-y avoit une différence considérable entre le tems où les Ariens occupoient presque tout le corps de l'Eglise Chrétienne, & celui où la vraie doctrine fut rétablie dans une grande partie des Eglises ; que le premier étoit un tems d'oppression ; & l'autre, un tems de liberté ; qu'au premier tems, n'y ayant presque plus de communion visible sur la Terre, à laquelle les fidèles pussent se ranger, ils pouvoient demeurer sous un Ministère corrompu, sous lequel chacun en particulier avoit droit de séparer le pur d'avec l'impur, en attendant que Dieu délivrast son Eglise de la main des mauvais Pasteurs. Mais qu'au second tems, où la communion Orthodoxe & l'Arienne se trouvoient dans une opposition visible, & connuë à toute la Terre, il n'étoit pas possible de demeurer sous le ministère Arien, sans avoir le cœur Arien, ou du-moins, sans tomber dans une hypocrisie détestable. Car dans cette opposition des deux communions, cela même qu'on demeurait dans l'Arienne étoit une manifeste condamnation de l'Orthodoxe, qu'on ne pouvoit faire sans estre ou Arien, ou fourbe. D'ailleurs, au premier tems, ceux qui demeuroient par nécessité sous le ministère des Ariens, y demeuroient en gémissant, & en désirant ardemment que Dieu leur procurast les moyens d'en sortir, & de retourner sous un ministère Orthodoxe. Mais au second, Dieu leur ayant donné le pouvoir de se joindre à une communion pure, ils ne pouvoient demeurer dans l'Arienne, sans payer, & s'y plaire, par des intérêts mondains qu'on ne peut jamais préférer à la confession d'une foy pure, sans outrager Dieu, sans trahir sa propre conscience, sans avoir une ame lâche, & prophane, & en un mor, sans s'engager à une éternelle damnation. Voilà ce qu'eust répondu Saint Augustin ; & il n'est pas difficile de juger que c'est aussi ce que nous répondrons lors qu'on nous fera de semblables objections. Nous distinguerons deux tems ; savoir, celui qui a précédé la Réformation, & celui qui l'a suivie ; & par les mêmes raisons que je viens d'alléguer, nous ferons voir, qu'encore qu'il fust possible au premier tems de faire son salut sous le ministère corrompu de l'Eglise Latine, il ne s'ensuit pas qu'on le puisse faire aujourd'hui, sous celui de l'Eglise Romaine, depuis que les deux communions se sont trouvées en opposition.

Je ne pousseray point cette matière plus avant. On peut, ce me semble, conclure maintenant de tout ce que j'ay traité dans le Chapitre précédent, & dans celui-cy, que s'il y eut jamais d'objection vaine, & mal-fondée, celle que l'Auteur des Préjugés nous a faite, est assurément de cette nature. Son argument n'est fondé que sur des propositions ou fausses, ou mal-entendues. Car il n'est pas vray que Saint Augustin ayt cru qu'il y eust aucune société particulière entre toutes celles qui font profession du Christianisme, dont on ne pust, dans de certains cas, quitter les assemblées & se retirer de sa communion. Il n'est pas vray que la séparation qui est entre l'Eglise Romaine & nous, soit celle que ce Père a absolument condamnée, & pour laquelle il a accusé les Donatistes d'estre schismatiques. Il n'est pas vray qu'il ayt voulu que sans examiner le fonds, on accusast de schisme une simple séparation pallive, comme est celle où nous sommes avec l'Eglise Romaine. Il n'est pas vray qu'il ayt pris l'étendue visible par toutes les nations pour une marque perpétuelle de la vraye Eglise. Il n'est pas vray qu'il ait voulu que cette marque décidast la question de la vraye Eglise, lors qu'il s'agit de la doctrine. Il n'est pas vray que nous tenions que l'Eglise, avant la Réformation fust périe par toute la Terre. Il n'est pas vray que nous la réduisions aux seuls Berengariens, Vaudois, Albigeois, &c. Enfin, il n'est pas vray que la doctrine de S. Augustin sur ce sujet, nous soit contraire en nulle manière; mais il est vray que nos principes ont avec les siens, toute la conformité qu'on sauroit raisonnablement demander. C'est, à-mon avis, ce qu'on peut clairement recueillir de ce que je viens de dire.

Comme l'intérêt que nous avons dans l'éclaircissement de cette matière, ne va pas plus avant, je finirois icy ce Chapitre & cette troisième partie, touchant la séparation, si l'intérêt de la vérité, & de la charité, ne m'obligeoit de faire réflexion sur une proposition que l'Auteur des Préjugés a mise en avant, qui est que les schismatiques sont hors d'état de salut. Car je tiens cette proposition insoutenable, de la manière que l'Auteur des Préjugés l'a avancée, c'est-à-dire absolument, & sans aucune distinction. Je n'ignore pas que pour établir ce sentiment rigoureux, on produit quelques passages des Pères, qui ont en effet parlé du schisme en des termes extrêmement forts, comme s'ils avoient eu dessein d'exclure de la communion de Dieu, & de l'espérance du salut, généralement tous ceux qui s'y trouvent engagés. Mais cela mesme doit estre un exemple pour faire voir qu'il ne faut pas toujours entendre à la rigueur de la lettre, tout ce que les Pères ont dit dans la chaleur de la dispute. Car, à moins que d'estre tout à fait déraisonnable, il faut mettre de la différence entre trois sortes de personnes qui se trouvent dans une communion schismatique. 1. Les Auteurs du schisme qui sont d'ordinaire, les Pasteurs, & les conducteurs du troupeau. 2. Les personnes intelligentes qui ont part aux affaires, & qui sachant fort bien ce qu'ils font, donnent leur consentement au schisme, & en soutiennent les Auteurs. 3. Le peuple, c'est-à-dire les personnes ignorantes, qui ne savent presque rien de ce qui se passe, ou qui le savent fort confusément. Et pour ce qui regarde les Auteurs, & les autres personnes intelligentes, comme c'est le plus

plus souvent la fierté, l'intérêt, l'orgueil, & l'ambition qui les font séparer, & que toutes ces passions se convertissent, enfin, en une haine implacable contre leurs frères, ils sont dignes de nostre condamnation; car ces crimes sont incompatibles avec l'esprit de Jesus Christ, & c'est une démonstration manifeste que le monde & sa corruption régneront dans l'ame de ceux qui les commettent; Il faut donc dire de ces Schismatiques-là, que pendant qu'ils sont en cet état, il n'y-a pour eux aucune espérance de salut, parce que la vraie foy, l'alliance de Dieu, & la communion de Jesus Christ, ne peuvent subsister avec le regne de ces passions brutales. Mais de s'imaginer que tout un corps de peuple, qui se trouve enveloppé dans un Schisme, ou par la faction des puissans, ou par une conscience préoccupée par un zèle sans connoissance, par une piété trop scrupuleuse, soit privé de toute espérance de salut; ce seroit sans doute, tomber dans un sentiment fort cruel.

Pour éclaircir cela par des exemples, j'ay déjà dit ailleurs, que Victor Evêque de Rome excommunia les Eglises d'Asie, sur le différent du jour de Pasque, d'où il s'en suivit un Schisme entre ces Eglises, & celle de Rome. Je ne m'informe pas maintenant auquel des deux partis doit être imputé le crime de la séparation, ou aux Asiaticques, qui s'attachèrent trop fortement à la coutume de leurs ancestres, & à l'autorité de Polycarpe; ou à Victor; qui sans prudence, & sans charité, se sépara de plusieurs grandes & florissantes Eglises, pour une chose libre & indifférente à la Religion. Je dis seulement, que ce seroit une épouvantable injustice, que de condamner aux flammes éternelles des peuples qui ne se trouvèrent engagés dans cette ridicule querelle, que par le caprice de leurs Evêques. En effet, nous avons vu que nonobstant ce Schisme, ils ne laisserent pas les uns & les autres de se trouver ensemble dans le Concile de Nicée.

Il faut faire le même jugement d'un Schisme qui arriva dans le quatrième siècle à Antioche entre les Mélétiens & les Eustatiens, les-uns & les-autres Orthodoxes, & séparés des Ariens, mais qui pourtant ne communiquoient point ensemble, parce qu'encore que Mélécius eust prêché, & soutenu la foy du Concile de Nicée, & souffert persécution pour elle, si est-ce qu'il avoit esté créé Evêque par les Ariens, à-cause dequoy, les autres orthodoxes ne voulurent point communiquer avec ceux de son party, ce qui les obligea de faire leurs assemblées à-part. C'estoit donc un véritable Schisme de part & d'autre; mais comme il ne procédoit que d'un excès de zèle du côté des Eustatiens, il ne faut pas si légèrement prononcer contre-eux un arrêt de damnation.

Je dis la même chose du Schisme qui arriva sur la fin du cinquième siècle, entre Acacius Evêque de Constantinople, & Félix III. Evêque de Rome, qui s'excommunièrent mutuellement pour les intérêts de Jean Talaïa, & de Pierre Mongus, concurrens pour le Patriarchat d'Alexandrie. Acacius soutenoit le party de Pierre, que Félix accusoit d'être hérétique, ennemy du Concile de Calcédoine; & Félix, au-contre, soutenoit Talaïa, qu'Acacius accusoit d'être parjure & indigne de l'Episcopat; & ce Schisme passa

jusqu'à leurs successeurs , & dura trente cinq ans entre l'Orient & l'Occident. Or bien qu'Acacius, engagé par des intrigues dans le party d'un hypocrite, eust tort au fond; il ne faut pourtant pas croire que toutes ces grandes Eglises qui gardèrent la communion, & qui soutinrent la memoire, apres sa mort, fussent absolument retranchées de l'esperance du Paradis.

Baron. in
Vigil.

Dans le sixième siècle, il y eut un autre Schisme, dont j'ay déjà parlé, qui fut fort contentieux, & fort embrouillé, sous l'Empereur Justinien, Vigile étant Evêque de Rome, & Mennas Patriarche de Constantinople. Le sujet de la querelle fut pris de trois Ecrits qui avoient esté approuvez au Concile de Calcédoine, & qui poustant furent en suite condamnez comme hérétiques, par l'Empereur Justinien, & la condamnation fut souscrite par Mennas, & par les autres Patriarches, & leurs Evêques. Vigile qui se trouva dans un autre sentiment, entreprit la deffense de ces Ecrits, & il excommunia Mennas, & les autres qui les avoient condamnez. Mais quelques mois après, il leva son excommunication à la sollicitation de l'Impératrice Théodora, à qui il devoit son Episcopat; & qui plus est, l'année suivante, il prononça luy-mesme anathème contre les trois Ecrits. Mais les Evêques d'Afrique, d'Illyrie, & de Dalmatie, persistèrent à les défendre, & les Africains, assemblez en Concile, excommunièrent Vigile, comme prévaricateur. Quelque tems après, Vigile se repentant de ce qu'il avoit fait, entreprit une seconde fois, la défense des Ecrits. Justinien, au contraire, fit un Edit, par lequel il renouvela leur condamnation; & Vigile, de son côté, excommunia tous ceux qui consentiroient à son Edit. Enfin, le cinquième Concile universel s'assembla à Constantinople, où malgré tous les decretz de l'Evêque Romain, les trois Ecrits furent condamnez, & tous ceux qui les approuveroient furent excommuniés. Vigile persistant en son opinion, il fut banny, & il mourut quelques années apres. Mais ses Successeurs, Pelage & Grégoire, approuverent le Concile, & souscrivirent à ce qu'il avoit fait, & il a été, enfin, communément reçu de tous, & conté pour le cinquième Concile universel. Il faut avouer que si les peuples devoient estre sauvez, ou damnez, selon la bonne ou la mauvaise conduite de leurs Pasteurs, le Ciel & l'Enfer auroient esté pitoyablement dispensés, pendant tout le tems que ces desordres durèrent. Car nos avertisseurs sont contraints eux-mesmes de reconnoître que cette querelle qui fit tant de bruit, qui produisit tant d'excommunications, tant de séparations, tant de violences, & tant de bannissements, & qui finit par le deshonneur du Concile de Calcédoine, estoit fondée sur un rien, *sur une animosité personnelle*, dit Baronius, ou comme dit Sirmond, *sur une controverse libre, qui ne touchoit en rien la doctrine de la foy, de quelque côté qu'elle fust décidée*. S'il en faut donc juger sur le rapport de ces deux Auteurs, tout ce qu'on peut dire, c'est que les deux partis étoient également Schismatiques, qui violoient sans aucune juste raison, la paix & l'unité de l'Eglise, & qui s'excommunioient mutuellement pour rien; & si on y ajoute le jugement de rigueur contre les Sociétez Schismatiques, sans exception, ni distinction, il faudra dire, qu'il n'y avoit plus alors de véritable Eglise sur la Terre, ni d'esperance de salut.

Sirmond.
præf. in fa-
cund.

Mais pour aller un peu plus-avant ; Si tous ceux qui vivent dans la communion des Schismatiques, sont hors de l'Eglise, en état de damnation, je voudrois bien qu'on me satisfist sur quelques difficultez que je trouve dans l'histoire de ce mesme Vigile. Car les deux premières années de son Pontificat, ce fut à ce qu'on dit, un faux Pape, un Schismatique, un usurpateur de l'Episcopat de Syluère, que les Hérétiques firent bannir, pour établir celuy-cy, qui leur avoit permis de communiquer avec-eux. Et en effet, Libérat, & Victor de Tunes rappotrent, que dès qu'il fut en possession du Papar, il écrivit aux Hérétiques, comme ayant avec-eux une mesme foy, & Bellarmin déclare qu'en ce tems-là, Vigile estoit un Anti-pape, & un Schismatique, parce que Syluère le Pape légitime, estoit encore vivant, & qu'il n'y pouvoit avoir deux Pontifes légitimes à la fois. Baronius & Pétau disent la mesme chose. Cependant, il est vray que durant ces deux ans de Schisme, Vigile fut paisiblement reconnu pour Evêque Romain, & par l'Eglise de Rome, & par toute la Chrétienté. Nulle Eglise ne refusa de vivre dans la communion, nul Evêque ne se retira de luy comme d'un Schismatique. Il fit sans aucune contradiction les fonctions de son Episcopat, il en reçut les honneurs, & il en eut les avantages. Toute la Terre estoit donc Schismatique avec luy, & par conséquent, il n'y avoit plus au monde ni d'Eglise, ni de salut, si ce n'est en la personne de Sylvére & de quelques Evêques qui sousscrivirent à la Sentence de déposition, & d'anathème, que Sylvére estant dans son exil, prononça contre Vigile, & contre tous ceux qui luy adhéroient. Après-cela, je voudrois bien encore qu'on me dist, comment Vigile a pu passer de l'état de Schismatique, à celuy de vray Pontife. C'est disent Baronius, & Bellarmin, par le consentement du Clergé, & du peuple Romain, qui s'assembla, & qui l'eût légitimement, apres la mort de Sylvére. Mais outre que cette nouvelle ordination de Vigile, & cette assemblée du peuple & du Clergé, est un conte de l'invention de Baronius, qui n'est fondé que sur un mot d'Anastase Bibliothécaire, qui vivoit plus de trois cens ans apres ; outre cela, dis-je, ce peuple Romain, & ce Clergé, n'avoient-ils pas eux-mesmes perdu par le Schisme, la forme de vraye Eglise ? comment leur a-t-elle esté rendue, qui est-ce qui les a rétablis eux-mesmes ? Qui a donné le droit à une troupe de Schismatiques retranchés de la communion de Dieu, & de Paliance de Jesus Christ, de faire d'un rebelle, d'un Schismatique, d'un excommunié, d'un homme qui par la sentence de Sylvére ne pouvoit plus faire aucune fonction Sacerdotale, d'en faire dis-je un légitime Pontife ?

Voilà déjà des inconvénients assez considérables, qui suivent de ce rigoureux sentiment ; mais si on veut aller encore plus-loin, on en trouvera peut-estre d'autres qui ne seront pas moins fâcheux. Car que dira-t-on des Schismes arrivez si souvent dans l'Eglise Latine, par la concurrence des Antipapes ? Osera-t-on bien prononcer, que tous les peuples qui ont vécu, & qui sont morts sous l'obédience des faux Papes, & qui par-conséquent se sont trouvez engagez dans un véritable Schisme, ayent esté totalement retranchés de la communion Chrétienne, & privez du salut ? Que l'Auteur des Préjugés qui a tant de penchant à damner le monde sans miséricorde, prenne

Vide Baron.
in Vigil.

Liberat.
Breviar.
cap. 12.
Victor. Tu-
nun. in
Chron.
Bellar. de
Rom. Pont.
lib. 4. cap.
10.

Baron. ad
ann. 539.

Baron. ad
540.
Bellarm. de
Rom. Pont.
lib. 4. cap.
10.

Vide Ray-
nald. ad ann.
citatos.

s'il luy plaist, la peine d'examiner un fait, que je luy mets en-avant, & qu'il doit estre, ce me semble décisif pour cette question, au-moins à son égard. C'est que durant le grand Schisme des Antipapes, qui fut terminé au Concile de Constance, il-y-a eü des Saints que l'Eglise Romaine a canonisez, & qu'elle invoque qui ont vécu, & qui sont morts sous de contraires odédien-ces, & qui par-conséquent, sont morts ou les uns, ou les autres, dans un véritable Schisme. Car l'an 1380. Sainte Cathérine de Sienne mourut sous l'obédience d'Urbain VI. l'an 1381. Sainte Cathérine de Suède fille de Sainte Brigitte mourut sous la mesme obédience. L'an 1395. Sainte Marguerite Picéne mourut sous l'obédience de Boniface IX. L'an 1399. Saint Dorothee de Prusse mourut sous l'obédience du mesme Pape, & l'an 1405. mourut Saint Guillaume Hermite de Sicile, sous l'obédience d'Innocent VII. D'autre-part, l'an 1382. S. Pierre de Luxembourg mourut sous l'obédience de Clément qui estoit Antipape d'Urbain; & quelque tems apres S. Vincent Ferrier vivoit, & faisoit des miracles dans le party de Benoist Antipape de Grégoire XII. Voyla donc des Saints de tous les partis, & il faut nécessairement que les-uns, ou les autres, fussent Schismatiques. D'où il paroît que l'Eglise Romaine a elle-mesme intéréer d'obliger l'Auteur des Préjugez à se radoucir, & à ne prendre pas, comme il semble qu'il fait, dans toute sa force, ce que les Pères ont dit en disputant contre les Schismatiques.

Mais quand tout ce que je viens de dire n'auroit point de lieu, l'Ecriture Sainte ne laisseroit pas de vuider nettement la difficulté. Car si on veut lire l'Histoire des dix lignées d'Israël, apres qu'elles se furent séparées de celle de Juda, à l'instigation de Jéroboam, on trouvera qu'elles estoient dans un véritable Schisme, puis-qu'elles avoient abandonné le service de Jérusalem, & qu'elles s'estoient fait de nouveaux Autels, contre l'express commandement de Dieu; & néanmoins cela n'empêcha pas que Dieu ne conservast encore au milieu d'elles, ses vrais fidèles, & ses Elus. Car d'où estoient ces sept mille qui du tems d'Elie, n'avoient pas fléchy le genou devant Baal, & que Saint Paul appelle un résidu selon l'élection de grace, n'estoient-ils pas des Israélites engagez dans ce mauvais party? Dieu n'avoit-il pas encore parmi-eux ses Prophètes, & ses Autels? *Seigneur, disoit Elie, ils ont tué tes Prophètes, ils ont démolý tes Autels.* Et les cent Prophètes de Dieu qu'Abdias cacha dans deux cavernes, pour les soustraire à la persécution de Jézabel idolatre, l'Autel de Dieu qu'Elie répara en Carmel, pour y sacrifier le feu miraculeux qui tomba du Ciel pour consumer la victime, la vocation d'Elisée & de Michée, & en un mot, toute l'histoire de ces dix lignées Schismatiques, ne marque-t-elle pas évidemment, que Dieu les regardoit comme une vraye Eglise, dans laquelle il-y-avoit encore moyen de se sauver? Il ne faut donc pas abuser de ce que les Pères peuvent avoir écrit contre les Schismatiques, dans la veüe d'exagérer leur crime, & de les en retirer, ni prendre leurs expressions dans toute la rigueur de la lettre. Leur sens est, non que tous ceux généralement qui se trouvent engagez dans une communion Schismatique, jusqu'aux Artisans, & aux Laboureurs qui y demeurent de-bonne-foy, & par préoccupation de conscience, soient hors de l'Eglise,

& damnez éternellement ; mais que les Auteurs, & les défenseurs du Schisme, qui s'y portent par des intérêts personnels, ou par un esprit de fierté, d'orgueil & de haine incompatible avec l'Esprit de Jesus Christ, commettent un crime horrible, & que pendant qu'ils sont en cet état, ils demeurent privés de l'espérance du salut. Que si les Pères ont dit quelque chose de plus général, & qui ne se puisse pas ainsi restreindre, il est juste de l'entendre dans un sens de comparaison, c'est-à-dire, que mettant en opposition la partie Schismatique de l'Eglise avec celle qui ne l'est pas, l'espérance de salut paroît plus évidemment dans celle-cy, qu'elle ne fait dans l'autre, où elle est obscurcie par le Schisme.



QUATRIÈME PARTIE.

Du droit que nos Pères ont eû d'entretenir entre eux la société Chretienne par des assemblées publiques, & par l'exercice du Ministère.

CHAPITRE I.

Que nos Pères ont eû droit d'avoir leurs assemblées Ecclesiastiques séparées de celle de l'Eglise Romaine, supposé qu'ils ayent eû droit au fons.



L'ORDRE des matières de ce Traité demande maintenant que nous passions à la séparation que l'Auteur des Préjuges a appelée *positive*, & qu'après avoir établi le droit de nos Pères, pour examiner l'état de la Religion, & de l'Eglise de leur tems, après les avoir justifiés sur le sujet de leur réformation, après avoir montré la nécessité indispensable qu'ils ont eû de quitter les assemblées de l'Eglise Romaine, & de vivre séparés de sa communion, nous établissons aussi le droit qu'ils ont eû de faire subsister la société chretienne au milieu d'eux, nonobstant leur détachement de l'autre Party, qui n'a point voulu de réformation, & de faire seuls & à part

un corps d'Eglise ou de communion visible. C'est-ce que je prétens établir dans cette quatrième & dernière partie, & pour cet effet j'y traiteray deux choses : La première regardera le droit des assemblées publiques, & la seconde sera touchant celui du ministère Evangélique dont nous faisons les fonctions. Quoy que ces deux choses ayent de la dépendance l'une de l'autre, il est bon néanmoins de les traiter avec quelque distinction.

Pour éclaircir la première, je supposeray d'abord comme une vérité incontestable, que le droit des assemblées de Religion suit naturellement celui des sociétés, je veux dire qu'autant qu'une société religieuse est juste & légitime, autant sont justes & légitimes les assemblées qu'on y fait, & qu'au contraire autant qu'une société est injuste & mauvaise, autant le sont aussi ses assemblées. Ce principe est d'un sens commun, & c'est pour cette raison que nous condamnons les assemblées des Payens, des Juifs & des Mahometans, comme illégitimes & criminelles, parce que leurs sociétés sont impies & méchantes, & que n'ayant nul droit d'estre unis pour croire, & pour pratiquer les erreurs qu'ils croient, & qu'ils pratiquent, ils n'ont aussi nul droit de s'assembler pour en faire une publique profession. C'est pour la même raison que nous tenons au contraire les assemblées chrétiennes non seulement justes & permises, mais nécessaires & commandées de droit divin, parce que la société chrétienne, c'est-à-dire l'Eglise est elle-même aussi de droit divin. Il est donc vray que le droit des assemblées suit celui des sociétés.

Mais il faut d'ailleurs supposer comme une autre vérité constante & certaine, que nos Pères avant la Réformation étoient Chrétiens Latins, vivans dans la Société de l'Eglise Latine, dont ils faisoient une partie considérable comme le reste des Latins, & que de Père en fils par une succession immémoriale ils jouissoient avec les autres des droits de la Société. Qu'ils étoient en possession ne plus ne moins que les autres des assemblées communes de la Religion, ayant part au Ministère, aux Temples, aux Sacremens, aux prières publiques, à la lecture & à la prédication de la parole, & qu'autant que la société de l'Eglise Latine étoit légitime, autant étoit légitime la part que nos Pères y avoient. Que ce n'étoit pas une troupe d'étrangers ou d'inconnus sortis du fond de l'Amérique ou des terres Australes, ni des gens tombez des nuës, qui se fussent nouvellement joints en société, mais des personnes & des familles établies dès long-tems, qui se trouvoient liées ensemble depuis plusieurs siècles pour la profession de la Religion chrétienne, & qui par conséquent étoient en possession du droit de la Société. Ce n'est pas que quand même c'eussent été des étrangers, des Americains, & des Barbares à qui Dieu eust tout d'un coup fait la grace de les appeler à la vraye Foy & à la vraye Sainteté chrétienne, nous ne crussions que par cela même ils eussent été revêtus de tous les droits de la Société, autant que par une longue & immémoriale possession. Mais quoy qu'il en soit, ils étoient Chrétiens de Père en fils, & leur sang ni leur naissance ne les distinguoient pas des autres.

Il ne s'agit donc maintenant que de sçavoir si ce qui est arrivé du tems

de nos Pères, c'est-à-dire leur réformation, leur condamnation par les Papes & par leur Concile de Trente, & leur séparation d'avec l'Eglise Romaine les ont pu dépouiller de leurs droits. Car s'il est vray qu'ils en soient déchus ou par leur mauvaise conduite, ou par la simple autorité de l'Eglise Romaine, il faut avouer que nos assemblées sont illégitimes & criminelles; mais si au contraire ils n'en sont pas déchus, si ce qui est arrivé n'a fait que fortifier leur droit & le rendre plus pur, plus juste, & plus incontestable, il faut demeurer d'accord aussi que nos assemblées sont saintes & légitimes, beaucoup plus même qu'elles ne l'étoient auparavant. Pour commencer cet examen par la condamnation des Papes & de leur Concile, j'avoue que si c'étoit la Cour de Rome qui de sa pure libéralité communiquast le Christianisme à ceux qu'il luy plairoit, & qu'on ne pût ni l'avoir ni le conserver que par l'influence continuelle de sa grace, de la même manière que nous avons le jour par l'influence du Soleil, il dépendroit d'elle, & de les Conciles de nous l'ôter quand bon luy sembleroit avec tous ses droits & ses privilèges. Nous aurions beau dire que ce seroit à tort qu'elle nous l'auroit ôté, que nous ne méritions pas un traitement si dur, nous ne laisserions pas d'en estre privez par cela même qu'elle nous l'auroit ôté, fust-ce justement ou injustement, avec raison ou sans raison. Mais nous ne croyons pas que ni la Cour de Rome, ni son Concile, ni tout le parry qui les a suivis, quand il seroit mille fois plus fort & plus autorisé qu'il n'est, doivent porter leurs prétentions jusqu'à s'imaginer qu'il dépend de leur simple bon plaisir de donner ou de ravir le Christianisme & ses droits, je ne dis pas à une multitude inombrable d'hommes comme est celle qui compose le corps des Protestans, mais non pas même à deux ou trois personnes qui s'assemblent au nom de Jesus Christ. Saint Paul a dit à la vérité, *Qui es-tu ô homme qui contestes contre Dieu, la chose formée dira-t-elle à celui qui l'a formée, pourquoy me m-tu faite ainsi? Le potier de terre n'a-t-il pas la puissance de faire d'une même masse un vaisseau à honneur, & un autre à des-honneur, & par ces paroles il nous a fait comprendre le pouvoir absolu que Dieu a de faire de nous ce que bon luy semble. Mais il ne nous a rien enseigné de semblable touchant le Pape & les Conciles, il n'a pas dit, Qui êtes-vous qui contestez contre Rome, ni ne luy a attribué la puissance de nous faire & de nous défaire comme il luy plairoit. En effet, il n'y-a que Dieu seul de qui nostre Christianisme dépende, c'est la grace qui nous l'a donné, son Esprit & sa parole l'ont formé en nous, & son Apôtre nous a appris à dire avec une sainte confiance qu'il n'y-a aucune creature ni dans le Ciel, ni sur la terre qui nous puisse séparer de son amour. Il faut donc mettre à part cette autorité souveraine & absolue, & venir aux causes ou aux raisons qui ont pu porter la Cour de Rome & son Concile à condamner les Protestans, & à les dépouiller de leurs droits, car si ces causes sont non seulement vaines & frivoles, mais injustes & contraires à la Foy & à la piété Chretienne comme nous le soutenons, une condamnation de cette nature ne peut qu'elle ne retombe sur ceux qui l'ont lancée, puis que ce sont eux qui on trompé l'unité Chretienne; de sorte que leur mauvaise conduire leur a fait perdre justement ce dont*

ils

Rom. 9.

Rom. 8.

ils vouloient injustement dépouiller les autres. Et parce que dans ces sortes de contestations, ce qu'un Party perd par son injustice & par son affermissement dans l'erreur, se rassemble ou se recueille dans l'autre Party qui fait son devoir, la condamnation du Concile de Trente étant mal faite comme nous le supposons, ne peut qu'elle n'aye accru & fortifié les droits des Protestans.

Quant à la Réformation, il n'est pas moins véritable que si elle se trouve en effet conforme à la parole de Dieu, & aux Loix inviolables du Christianisme comme nous supposons qu'elle l'est, je veux dire que les choses que nos Pères ont rejetées soient en effet des erreurs & des superstitions contraires à la vraie foy & à la vraie piété, comme nous le soutenons, bien loin qu'une si sainte action ait privé nos Pères du droit de la société chrétienne, qu'au contraire elle n'a fait que fortifier ce droit, & le rendre plus légitime qu'il n'étoit auparavant. Car avant la réformation, la société étoit par manière de dire un composé de bien & de mal, de justice & d'injustice à cause des erreurs qui s'étoient mêlées avec la vraie doctrine, & des superstitions qui s'y trouvoient jointes avec la religion, au lieu que la réformation l'ayant dégagée de ce qu'elle avoit d'impur & de terrestre, l'a mise sans doute dans un état beaucoup plus saint, & beaucoup plus agréable à Dieu. Quelque pré-occupé qu'on soit, on ne sauroit soutenir que l'erreur & la superstition établissent aucun droit de société, ni désavouer qu'étant comme elles sont de leur nature dignes de l'aversion de Dieu & de celle des hommes plutôt que de leur approbation, elles ne rendent les sociétés illégitimes & criminelles. Car quand toute la terre par un consentement universel seroit unie à croire une hérésie, ou à pratiquer un culte idolâtre, ce consentement quelque général qu'il fust ne changeroit pas la nature des choses, l'hérésie seroit toujours hérésie, & l'idolâtrie idolâtrie, & à cet égard l'accord de tout le genre humain formeroit une société mauvaise & injuste. D'où il s'ensuit qu'une communion mêlée n'est légitime qu'à proportion de ce qu'elle a de bon, & que comme sa justice diminue lors que sa corruption augmente, sa justice augmente aussi lors que sa corruption diminue. Il ne faut donc pas s'imaginer que la réformation des Protestans les ait privés du droit de la société chrétienne, mais il faut dire au contraire qu'elle les a mis à cet égard dans un état beaucoup plus avantageux qu'ils n'étoient auparavant.

Il ne reste que la séparation qui a été une suite par accident, comme on parle, de la réformation : si toute l'Eglise Latine eust fait son devoir, elle se fust réformée de même que nos Pères. Mais la Cour de Rome & son Clergé ne font pas voulu, & ce refus a causé cette rupture de communion qui est arrivée entre les deux Parties. Il s'agit de savoir, si même en supposant que la réformation fust juste, & par conséquent que le refus qu'on en a fait fust injuste, cette séparation a pu légitimement empêcher nos Pères d'entretenir entre eux la société chrétienne. Or c'est-ce qu'on ne sauroit soutenir avec la moindre apparence de raison. Car si la réformation étoit juste, & que le refus qu'on en a fait, fust injuste, comment se peut-il que l'injustice d'un Party qui aura oublié son devoir, & qui même aura voulu contraindre les autres à l'oublier, ait pu priver l'autre Party des droits que la

foy, la piété, la crainte de Dieu, & la communion de Jesus Christ luy donnent naturellement ? Faut-il que l'injustice triomphe de la justice, & l'erreur de la vérité ? Est-ce que les droits de la société étoient si inséparablement attachez à ceux qui se sont opposez à la réformation, que la société n'ayt pû subsister sans eux, & qu'en se séparant des autres par des motifs de préoccupation mal fondée, ou en donnant un juste sujet aux autres de se séparer d'eux, ils aient emporté la société avec eux ? C'est-ce qui ne se peut dire. Car de toutes les personnes qui composent le corps de l'Eglise visible, il est certain qu'il n'y-en-a point en quelque dignité qu'elles soient élevées, & en quelque nombre qu'elles puissent estre, qui en soient des parties essentielles sans lesquelles l'Eglise ne puisse estre absolument, pendant qu'il-y-en-demeurera deux ou trois qui pourront s'assembler au nom de Jesus Christ. Car c'est à ce nombre que Jesus Christ luy-même s'est rétraint, *Lors que vous serez deux ou trois assembles en mon nom, je seray au milieu de vous.* Jesus Christ seul, sa vérité, son Evangile, sa providence, & son S. Esprit sont essentiels à l'Eglise, elle ne sauroit subsister sans cela, mais elle le peut sans le Pape, sans la Cour de Rome, sans le Concile de Trente, sans les Evêques, sans les peuples qui ont suivy Rome, & en un mot sans tout le Party qui a refusé la réformation, la société chretienne ne dépend ni de leur caprice ni de leurs intérêts temporels. Ils ne sont point l'ame de ce corps, ils en seront les membres pendant qu'ils feront profession de la véritable foy, ou tout au plus pendant qu'ils ne la combattront pas, mais dès qu'ils s'affermiront dans des erreurs incompatibles avec la communion de Jesus Christ, & qu'ils rompront par des anathèmes injustes le lien de la société, on pourra bien dire que le corps de l'Eglise visible est diminué, mais on ne pourra pas dire que leur éloignement laisse les fidèles dans la dispersion.

Pour mieux reconnoître cette vérité, il faut savoir qu'encore que la société extérieure soit commune aux bons & aux méchants, aux vrais fidèles, aux hérétiques, aux mondains, en un mot à tous ceux qui se trouvent extérieurement dans le corps de l'Eglise mêlée, si est-ce qu'en effet le droit de la société n'appartient à parler proprement qu'aux seuls vrais fidèles, & non aux autres. Car les méchants, les hérétiques, les mondains qui grossissent les assemblées n'y assistent pendant qu'ils demeurent tels, que pour deshonnorer Dieu par le mépris qu'ils font de sa parole, & par l'indignité qu'ils apportent en recevant les Sacramens. C'est pourquoy Dieu disoit aux méchants dans Esaye, *Qu'ils n'avoient que faire de se presenter devant sa face, ni d'aller fouler de leurs pieds ses parvis, & qu'il ne demandoit point cela d'eux.* Et au Pseaume 50. David assure, *que Dieu a dit au méchant, Qu'as-tu que faire de reciter mes loix, & d'avoir mon alliance en ta bouche, puis que tu hais d'estre corrigé, & que tu as rejeté ma parole.* Il est donc certain que le droit de la société extérieure ne réside que dans les fidèles, qui seuls sont la vraie Eglise de Jesus Christ, son corps mystique pour lequel il est mort, son froment qu'il a semé de sa main pour en faire la moisson. Quant aux autres, ils ne sont dans la communion que par accident, c'est une semence d'ivroye, que l'ennemy qui s'est levé la nuit a jetée dans le champ du Fils de Dieu, & qui croist avec

Matt. 18.

Esa. 1.

le froment jusqu'au tems de la moisson , & c'est aussi par accident qu'on les y souffre , savoir , parce que le plus souvent leur méchanceté n'est pas reconnue , ou que si elle est reconnue , on peut encore charitablement espérer leur conversion , ou en fin de peur qu'en voulant arracher l'ivroye , on arrache aussi le froment parmy lequel elle se trouve. Mais pour le droit de la société & des assemblées étant ce qu'ils sont , ils n'y ont aucune part. C'est pourquoy J. C. n'a promis sa présence qu'à ceux qui seront assemblez en son nom. Et Saint Augustin enseigne formellement que la puissance des clefs & celle de lier & de délier a été donnée à l'Eglise des vrayz fidèles & des justes , par opposition aux méchans , aux hérétiques , & aux mondains qui sont mélez avec eux. Et c'est aussi à cette seule Eglise considérée dans la mesme opposition qu'il rapporte ce que Jesus Christ a dit dans l'Evangile , *Si ton frère a péché contre toy , du-le à l'Eglise , & s'il ne daigne écouter l'Eglise , qu'il te soit comme un Payen & un peager* , ce qui fait voir qu'il n'a attribué qu'aux seuls vrayz fidèles le droit d'estre en société , car ceux-là seuls ont droit d'estre en société religieuse qui ont la puissance de lier & de délier , & d'écouter les plaintes des particuliers pour en juger. Or selon luy les seuls vrayz fidèles ont cette puissance , & ce n'est qu'à eux que Jesus Christ l'a donnée. Il n'y a donc qu'eux à parler proprement en qui réside le droit d'estre en société extérieure , & de faire des assemblées.

August. de
Bapt. contr.
Don. lib. 7.
cap. 51.

Cela étant ainsi posé , qui ne voit que quand il arrive que le corps de l'Eglise mêlée se divise en plusieurs parties sur des choses importantes qui regardent ou la foy , ou le culte , ou les règles générales des mœurs , tous les droits de la société chretienne demeurent dans le party qui retient la vraye doctrine & la vraye piété , parce que c'est de ce côté-là que se rangent les vrayz fidèles & les vrayz justes. C'est-là qu'est la vraye Eglise de Jesus Christ assemblée en son nom , à laquelle il a promis sa présence , car comme je l'ay déjà dit , l'erreur , la superstition , l'injustice ne donnent nul droit d'estre en société , ni par conséquent de faire des assemblées.

Mais dira-t-on , si le corps des Pasteurs se trouve dans l'autre Party , si l'éclat extérieur , la multitude , l'étendue , la succession , l'autorité des Conciles s'y rencontre , peut-on s'empêcher de le reconnoître pour le corps de l'Eglise. On y voit les Chaires , les Ecoles , les Temples , les Prélatures , les Bénéfices , les Revenus , les Dignitez , & en un mot , tous les avantages qui marquent le corps de l'Eglise visible. Un Party qui est en cet état ne souffre pas qu'on mette ses droits en contestation , ses assemblées passent dans le monde pour légitimes , & il ne s'agit que des assemblées de l'autre Party , qui se trouvant dépouillé de ces avantages , ne peut estre considéré que comme une secte divisée du corps , comme une branche séparée de l'arbre , ou comme un rayon divisé du Soleil , selon la comparaison des Pères. Je répons que les divisions qui arrivent dans l'Eglise mêlée peuvent estre de deux sortes , car quelquefois elles ne sont fondées que sur des accusations personnelles , ou sur des points de discipline , ou sur des questions légères & de peu d'importance , le fons de la doctrine Orthodoxe , & le véritable culte demeurant en son entier de part & d'autre. De cette sorte , furent les divisions

des Novatiens, des Donatistes, des Lucifériens, comme on l'a remarqué dans la troisième partie. Mais quelquefois le sujet des divisions est pris de la doctrine, ou du culte, ou des règles générales des mœurs, & il consiste en des choses qui sont reconnues de part & d'autre importantes & essentielles, & c'est dans ce rang que l'on peut mettre les divisions qui arrivèrent dans l'Eglise ancienne sur le sujet des Samosaténiens, des Ariens, des Macédoniens, des Nestoriens, & des Eutychiens. J'avoue donc que quand il s'agit des divisions de la première sorte, on ne peut raisonnablement s'empêcher de reconnoître pour le corps de l'Eglise le Party qui a les avantages dont on vient de parler, & de regarder en suite l'autre Party comme une secte qui s'en est détachée. L'un est l'arbre, & l'autre la branche coupée, l'un est le Soleil, & l'autre le rayon séparé. La raison qui rend ce préjugé juste n'est pas que le plus grand Party ne puisse avoir tort au fonds, ou qu'il ne puisse errer. Car il arrive souvent que la préoccupation, la passion, l'intérêt, la cabale prévalent dans ceux qui ont en main l'autorité Ecclésiastique, ce qui fait qu'ils rendent des jugemens injustes, & l'Auteur des Préjugés ne voudroit peut-être pas soutenir comme justes tous les jugemens & toutes les excommunications de Rome. Mais la raison de ce préjugé est, que quand même le plus grand Party auroit tort au fonds, la chose dont il s'agit n'est pas d'une telle importance, qu'elle puisse ôter à une société la qualité de vraie Eglise de Jésus Christ, pendant que la saine doctrine y subsiste en son entier, & que le culte y demeure pur. D'où il s'ensuit que n'y ayant aucune cause suffisante de séparation, le petit Party ne peut être considéré que comme schismatique, parce qu'il s'est détaché du plus grand sans nécessité, & en supposant même qu'il ait raison au fonds, sa séparation ne laisse pas d'être criminelle. C'est dans ce cas que Saint Augustin veut que ceux que la violence, ou comme il parle, la *sédition des charnels*, a chassés des assemblées chrétiennes, souffrent patiemment l'outrage qui leur a été fait sans se jeter ni dans l'hérésie, ni dans le schisme, & sans faire des assemblées à part, mais qu'ils soutiennent & défendent jusqu'à la mort la foy qu'ils savent qu'on prêche dans l'Eglise, *sine ulla*, dit-il, *conventiculorum segregatione usque ad mortem defendentes & testimonio juvantes eam fidem quam in Ecclesia catholica predicari sciunt*. Mais il en est autrement quand il s'agit des divisions de la seconde sorte, je veux dire qui sont fondées sur des points importants de doctrine ou de culte. Car alors il faut chercher uniquement la vraie Eglise, là où est la vraie foy, ce n'est ny par l'étendue, ni par le nombre, ni par le corps des Pasteurs, ni par les Prélatures, ni par les murailles des Temples, ni par les Conciles qu'il en faut juger, mais par la vraie doctrine, & là où elle se trouve, là sans doute est le droit d'être en société, & celui de faire des assemblées. La raison en est évidente, c'est qu'on ne peut pas dire en ce cas que quand même le Party le plus nombreux, le plus étendu, & qui a de son côté le corps des Pasteurs, auroit tort au fonds, il ne laisseroit pas de garder toujours la qualité de vraie Eglise, comme on le pouvoit dire au premier cas. Car une société qui enseigne l'erreur, qui pratique un mauvais culte, & qui ne veut recevoir à sa communion que ceux qui croient tout

Aug. de vera
reliq. cap. 6.

ce qu'elle enseigne, & qui pratiquent ce qu'elle pratique, ne peut estre la vraie Eglise, quelques avantages qu'elle ayt d'ailleurs; de sorte que se trouvant en opposition avec une autre Société pure, il n'y-a pas à hésiter sur le choix. Au premier cas, un petit Party ne peut estre que schismatique, parce que quelque raison qu'il eust au fons, il valoit mieux céder que le séparer, mais il n'en est pas de mesme au second, car il vaut mieux se séparer que céder, lors qu'en cédant on tombe dans des erreurs capitales, & dans des superstitions contraires à la vraie piété. En un mot, au premier cas, le nombre, la dignité, l'étendue, le corps des Pasteurs, la multitude, doivent prévaloir sur la raison d'une injustice particulière, parce qu'une Eglise peut estre injuste à quelque égard, sans que le salut de ses enfans soit en danger; mais au second, la raison prise de l'injustice, de l'erreur, de la fausse doctrine, du mauvais culte, est mille fois plus considérable que tous les avantages que je viens de marquer, parce que nous ne saurions renoncer à la vraie doctrine, & au vrai service de Dieu, en des choses de grande importance, sans que nostre salut y soit absolument intéressé. C'est cette différence qui fait qu'on remarque dans les Pères deux différentes conduites qui paroissent si opposées & si contraires l'une à l'autre, qu'elles font d'abord de la peine à l'esprit. Car lors qu'ils ont agy contre les Novatiens ou contre les Donatistes, ou contre les Lucifériens qui s'étoient séparés pour des causes frivoles, c'est-à-dire, pour des points de discipline, & pour des accusations personnelles, mais qui d'ailleurs reconnoissoient l'Eglise qu'ils avoient quittée pour Orthodoxe, ils ont mis en avant la multitude, l'étendue, le corps des Pasteurs, la succession & les autres avantages de cette sorte, comme des choses qui marquoient de quel côté étoit l'Eglise, & ils ont soutenu qu'un petit Party détaché du plus grand, étoit un membre séparé du corps, une branche divisée de l'arbre, un rayon séparé du Soleil. Mais quand ils ont agy contre les Ariens qui enseignoient une fausse doctrine, ils n'ont eü garde d'employer ces sortes d'argumens, au contraire ils se sont retraints à chercher l'Eglise là où étoit la vraie doctrine & la vraie foy, & ils n'ont fait nulle considération ni du corps des Pasteurs, ni de la multitude, ni des chaires, ni des Conciles, lors que les Ariens s'en sont voulu servir au préjudice de la vraie doctrine, comme je l'ay fait voir dans la troisième partie. Or cela mesme découvre évidemment l'illusion ordinaire que nous font les Missionnaires & les autres petits Controversistes de l'Eglise Romaine, & que l'Auteur des Préjugez n'a pas manqué de nous faire; c'est qu'au lieu de suivre à nostre égard la conduite que les Pères ont tenuë quand ils ont agy avec les Ariens avec qui ils étoient en différent touchant la doctrine, puis que le cas est semblable, ils suivent au contraire celle que les mesmes Pères ont tenuë contre les Novatiens; les Donatistes, & les Lucifériens avec qui il ne s'agissoit point de doctrine, ce qui est un pur sophisme où l'on confond deux questions entièrement différentes, en rapportant à un cas ce qui ne peut avoir lieu que dans un autre.

Mais, dira-t-on, ne faites-vous pas vous mesme une illusion en supposant perpétuellement comme vous faites dans cette dispute, que vous avez

droit au fons, car c'est ce qui est principalement en contestation, & lors qu'on vous allégué le corps des Pasteurs, l'étenduë, la multitude, & les autres avantages de l'Eglise Romaine, on ne prétend pas avouer que la doctrine de cette Eglise soit fausse, ou que son culte soit corrompu, ni conclurre que ces avantages seuls luy donneroient la qualité de vraie Eglise, quand même elle ne seroit pas Orthodoxe, mais on prétend seulement qu'en laissant à part la discussion de la doctrine, on peut vous convaincre de Schisme par ces préjugés seuls, qui sans autre examen marquent laquelle des deux communions est la vraie Eglise, & laquelle par conséquent est la fausse & la Schismatique. J'ay déjà répondu diverses fois à cette objection, mais par ce qu'elle peut revenir encore icy dans l'esprit des Lecteurs, je ne laisseray pas d'en faire voir encore la vanité, & de découvrir de plus en plus de quel côté est l'illusion. Je dis donc que quand je suppose dans cette dispute que nous avons droit au fons, ma supposition est juste, & dans les règles du bon sens, car je ne le suppose ni comme une chose que j'aye déjà prouvée, ni comme une chose qu'on m'ait avouée, mais comme une chose qu'il faut examiner, & de l'examen de laquelle doit nécessairement dépendre la question du Schisme, & de la vraie Eglise. On veut, dit-on, nous faire voir sans entrer dans la discussion de la doctrine, & par de simples préjugés, que nous sommes dans le Schisme, & que nous n'avons nul droit d'être en société, ni de faire des assemblées. Et moy je prétens montrer que cette voye est Sophistique & illusoire, & qu'il faut examiner la doctrine pour savoir laquelle des deux communions est la Schismatique, & laquelle est la vraie Eglise. Pour cet effet je prouve que quand le party Protestant seroit dépourvu de tous les avantages dont il s'agit, pourveu qu'il ait de son côté la vraie doctrine, & le vrai culte, & que l'Eglise Romaine ne les ait pas, il a tous les droits de la société Chrétienne; que ses assemblées sont légitimes, & que sa séparation d'avec l'Eglise Romaine est juste, d'où il s'ensuit évidemment que tous ces préjugés sont inutiles pour décider nostre question, & que tout dépend de la discussion des points qui sont en controverse entre nous. Voyez l'usage de ma supposition, il ne s'agit pas maintenant de savoir si nous avons droit au fons ou non; s'il s'agissoit de cela, je ne le supposerois pas, je le prouverois, mais il s'agit de savoir si l'on peut par de simples préjugés prouver que nos assemblées séparées de celles de l'Eglise Romaine sont illégitimes. Or je montre qu'on ne le peut, parce que si nous avons raison dans les points controversés, nos assemblées sont légitimes nonobstant ces préjugés. En un mot, nous ne prétendons soutenir nos assemblées que par le droit que le fons nous donne, mais par ce droit seul nous prétendons les soutenir, ainsi lors qu'on nous les conteste nous recourons au fons, & nous faisons voir que le fons suffit pour rendre nos assemblées légitimes, d'où il s'ensuit nécessairement qu'on ne sauroit les traiter d'injustes & de Schismatiques qu'en venant à la discussion du fons même. Quand donc on nous dit que pour nous convaincre de Schisme il ne faut que mettre à part la discussion de la doctrine, c'est autant que si l'on disoit que pour nous faire voir que nous n'avons point de raison, il ne faut que mettre à part la raison sur laquelle nous nous fondons,

L'Auteur des Préjugez a trouvé ce tour si beau & si ingénieux, qu'il l'a jugé digne d'être consacré à la postérité par un de ses livres.

Enfin, s'il faut éclaircir cette vérité par des exemples, nous n'avons qu'à rappeler icy deux choses que nous avons justifiées dans la troisième partie, & qui sont claires & certaines par l'Histoire de l'Eglise ancienne, l'une que du tems des Ariens le corps des Pasteurs suivit l'hérésie, & l'autre qu'un petit nombre d'Orthodoxes, un petit party séparé du corps de ses Pasteurs, & dépouillé de toute sorte d'avantages ne laissa pas de faire ses assemblées à part, & d'entretenir la société Chrétienne le mieux qu'il luy fut possible. Les Hérétiques occupoient les Temples, & pour les Orthodoxes, ils s'assembloient où ils pouvoient, quelquefois dans les champs, & quelquefois mesmes dans les Temples des Novatiens. Comme ces faits sont incontestables & justifiés par l'Histoire, on n'a qu'à demander à l'Auteur des Préjugez s'il croit que ces Orthodoxes ayent esté des Schismatiques pour s'être ainsi séparés du corps de leurs Pasteurs, non seulement d'une séparation négative, mais mesme d'une positive; s'il croit que leurs assemblées ayent esté illicites; s'il croit qu'ils eussent mieux fait de demeurer dans la communion des Hérétiques que de s'en retirer; s'il croit que s'en retirant ils devoient au moins demeurer dans la dispersion, & ne pas s'assembler; s'il croit qu'il n'avoient nul droit d'estre en société; s'il croit que les Ariens eussent pu leur dire avec raison, que sans entrer dans l'examen de la doctrine ils vouloient les convaincre de Schisme par la seule séparation; s'il croit que ces Orthodoxes eussent fort mal répondu en disant que puis que leur séparation n'estoit fondée que sur la doctrine, c'estoit par là qu'il en falloit juger, & non par des avantages vains & trompeurs qui suivent quelquefois l'Eglise, mais qui quelquefois aussi l'abandonnent, & sur lesquels on ne peut rien établir de certain. L'auteur des Préjugez répondra ce qu'il luy plaira, mais nous sommes au moins assurés qu'il ne peut ni condamner les Ariens sans nous justifier, ni justifier les Orthodoxes sans se condamner luy-mesme.

Il faut donc demeurer d'accord de cette vérité, que le droit d'estre en société extérieure & par conséquent de faire des assemblées, appartient aux seuls vrais fidèles, & que s'il arrive que le corps des Pasteurs enseigne la faulx doctrine & qu'il corrompe le ministère jusqu'à un point qui ne puisse plus permettre aux vrais fidèles de vivre en communion avec eux, les vrais fidèles demeurent encore unis entre eux de cette union extérieure de laquelle procèdent les assemblées, & qu'ils ont droit par conséquent de se trouver ensemble, & de faire un corps de communion visible. Mais, dira-t-on, s'il arrive que généralement tous les Pasteurs abandonnent ces prétendus vrais fidèles dont vous parlez, qui est-ce qui les assemblera, ils ne sont tous que de simples particuliers, & quel droit ont des particuliers de faire des assemblées? D'ailleurs, les assemblées de religion se font principalement pour la prédication de la parole & pour l'administration des Sacrements, peut-on attribuer le droit de prêcher & d'administrer les Sacrements à de simples particuliers séparés de leurs Pasteurs? Quand donc il seroit vray que le droit d'estre en société extérieure, celuy de faire des assemblées, celuy de prêcher

Marc. 14.
Ephes. 4.

& d'administrer les Sacremens, celui de lier & de délier, & toute la puissance du ministère résideroient dans les seuls fidèles, il faudroit néanmoins avouer que tous ces droits sont inutiles pendant qu'ils sont séparés de leurs Pasteurs, parce que n'étant chacun d'eux que de simples particuliers, ils ne sauroient réduire ces droits en acte, comme on parle, c'est-à-dire qu'ils ne sauroient en faire aucune fonction actuelle. Ils n'ont personne qui les puisse joindre ensemble en un corps visible, nul d'eux ne les peut légitimement assembler, nul ne peut faire entre eux les fonctions du ministère, nul ne peut ni prêcher, ni conférer les Sacremens, ni exercer la puissance des Clefs. D'où il s'ensuit que quelque droit qu'on leur attribue, ils ne laisseroient pas en cet état d'être dans une véritable dispersion, selon ce qui est dit dans l'Écriture, *Je frapperay le berger & les brebis du troupeau seront éparpillés*. Et c'est pourquoy S. Paul dit, *Que Dieu a donné les uns pour être Apôtres, les autres pour être Prophètes, les autres pour être Évangélistes, & les autres pour être Pasteurs & Docteurs, pour l'assemblée des Saints, pour l'œuvre du Ministère, pour l'édification du corps de Christ*. L'Église tant qu'elle est en Société extérieure, est comme un corps organique qui a ses parties nobles, nécessaires pour sa vie, sans lesquelles il ne sauroit subsister un moment, & ces parties sont les Pasteurs qui ne sont peut être pas absolument nécessaires pour la subsistence de la foy & de la piété dans l'âme des particuliers, mais qui le sont au moins absolument pour la subsistence de la société extérieure, & pour l'exercice public de la Religion. Si l'on renverse cet ordre, on change l'Église en une assemblée téméraire que le hazard & la licence ont faite, & qui ne sauroit rendre raison de sa convocation, bien que le nom seul d'Église qui signifie une *assemblée convoquée*, marque que pour l'assembler en un corps, il faut une vocation légitime qui ne peut être que dans les Pasteurs. Les Pasteurs sont donc nécessaires pour lier la société extérieure, mais ils le sont encore pour l'établir dans quelque ordre, car autrement il dépendra du caprice de chaque particulier d'usurper les fonctions publiques, chacun s'imaginera d'avoir droit de prêcher la parole de l'Évangile, d'administrer les Sacremens, & de faire les autres fonctions du ministère, ce qui seroit convertir l'Église en une anarchie. Ce sont-là ce me semble les objections les plus spécieuses qu'on peut faire contre ce que je viens de dire touchant le droit que les fidèles ont d'être en société lors même qu'ils sont séparés du corps de leurs Pasteurs, & l'on ne peut se plaindre que je les aye affoiblies, car il ne se trouvera rien ni dans le livre des Préjugés, ni peut être dans tous les autres Controversistes, qui paroisse avoir tant de force & tant de vraisemblance que j'en ay recueilly dans ce peu de paroles.

Pour y satisfaire avec ordre, je diray d'abord, Que cette objection ne touche en aucune manière le corps des Protestans, puisqu'il est constant non seulement que tous les Pasteurs n'ont pas été contraires à la réformation, mais aussi que dans la plupart des lieux où elle a été faite, ceux qui s'y sont le plus ardemment employez ont été des personnes élevées en charge & en dignité dans l'Église Latine, qui avoient autant de vocation qu'on en peut raisonnablement désirer pour conserver en son entier le lien de la

Société

société, & pour convoquer les assemblées. Il est même certain qu'en plusieurs lieux la réformation s'est faite par le consentement de la plupart des Pasteurs, comme en Angleterre, en Ecosse, en Suède, en Dannemark, en Saxe, au Palatinat, dans la Hesse, dans la Suisse, & dans plusieurs villes & Etats d'Allemagne. Ainsi l'on peut dire avec certitude que les peuples reformez separez de la communion de Rome ne se point assemblez d'eux-mesme, mais qu'ils ont entreteñu la société extérieure sous le ministère légitime d'un nombre considérable de leurs Pasteurs qui les ont assemblez en un corps, ou pour mieux dire qui ont empêché leur dispersion, & ont conservé le lien de leur unité. Il y eut dans ce nombre des Religieux, des Prédicateurs, des Prestres, des Curez, des Chanoines, des Docteurs, des Professeurs en Théologie, des Universitez entières, des Abbez, des Evêques, des Archevêques, des Cardinaux, & si le Siège de Rome n'eust esté alors inaccessible à la lumière de l'Evangile, il-y-eust eu peut-estre des Papes mesmes, car quelques-uns d'eux sentoient assez la nécessité de la réformation. Quoy qu'il en soit, on peut dire qu'il-y-eut encore dans le corps des Pasteurs un *résidu selon l'élection de grace*, comme il-y-en eut du tems des Ariens selon la remarque de Saint Grégoire de Nazianze. J'avoué qu'en quelques lieux le peuple s'assembla de luy-mesme pour élire des Pasteurs, mais quand il-y-auroit eu en cela quelque irrégularité, outre qu'on ne la peut imputer à tous le corps, elle auroit esté rectifiée par l'approbation que tous les autres Pasteurs firent de l'élection de ceux-cy, & par la main d'association qu'ils leur donnèrent, se trouvant avec eux dans de mesmes assemblées Ecclésiastiques, & les reconnoissant pour leurs frères & leurs compagnons d'œuvre en Jesus Christ. D'autant plus, que le tems d'affliction où les fidèles se trouvoient alors, les contraignoit souvent de passer sur des formalitez qu'il leur estoit impossible d'observer, & que Dieu luy-mesme sembloit avoir rarifié les élections de ces personnes par la bénédiction qu'il avoit répandue sur leurs travaux, comme il avoit fait en particulier sur le ministère de Jean le Maçon la Rivière que le peuple élut à Paris l'an 1555.

Mais quoy que nous n'ayons que fort peu d'intérêt dans les principes sur lesquels cette objection est fondée, nous ne laisserons pourtant pas de les examiner pour savoir un peu plus distinctement de quelle nécessité sont les Pasteurs pour la subsistance de la Société, ou de la communion extérieure de l'Eglise. Je dis donc premièrement qu'il ne faut pas croire que le lien de la Société extérieure des Fidèles, dépend absolument de leur union, ou comme parle le Cardinal du Perron, de leur *adhérence* au corps des Pasteurs. Il peut arriver quelquefois que le corps des Pasteurs, c'est-à-dire le plus grand nombre tombera dans l'hérésie, & qu'il corrompra le Ministère d'une telle manière que les fidèles seront obligez de se séparer d'eux. S'il resté pourtant quelques Pasteurs qui soutiennent la vraie doctrine & qui repoussent l'erreur, en ce cas je dis que les fidèles peuvent tres-légitimement entretenir avec eux la société Chrétienne, & en faire toutes les fonctions, s'assembler sous leur ministère, écouter de leur bouche la parole de l'Evangile, & recevoir de leurs mains les Sacrements. On ne peut point dire qu'a-

lors l'Eglise soit en dispersion, ni que le plus grand nombre des Pasteurs ait emporté les droits de la société, mais il faut dire au contraire que s'affermissant dans l'erreur, & abandonnant la pureté de la Foy, ils perdent eux-mêmes à cet égard le droit d'estre en société, & de faire un corps de communion extérieure. Car ce principe demeure toujours inébranlable que l'erreur, la superstition, & le mensonge ne donnent aucun droit aux hommes de s'assembler, & qu'une société n'est juste qu'à proportion de ce qu'elle a de véritable doctrine, & de culte Evangélique. Ainsi le plus grand nombre des Pasteurs n'est point une partie absolument nécessaire au corps de l'Eglise pour sa subsistance, & c'est ce qui paroît évidemment par l'exemple des Orthodoxes du tems des Ariens, car comme je l'ay déjà dit, leur communion extérieure ne laissa pas de subsister en plusieurs lieux séparée du corps des Pasteurs, ils s'assembloient, ils prioient Dieu en commun, ils écoutoient sa parole, ils recevoient ses Sacremens, ils faisoient en un mot tous les actes de la Religion sous le ministère de ce peu de Pasteurs qui leur estoient restez. Or c'est précisément le cas où nos pères se sont trouvez au tems de la Réformation comme je viens de le faire voir, & il ne serviroit de rien de dire que ce petit nombre de Pasteurs que nos peres suivirent avoient eux-mêmes selon nous corrompu leur ministère par les erreurs & les superstitions des autres Pasteurs, & qu'ils avoient receu leur vocation de leur main, car je dis que leur retour à la vraye doctrine rectifia leur vocation, & la déchargea de tout ce qu'elle pouvoit avoir d'impur, ou de mauvais, de la même manière que Felix Evêque de Rome, & Mélétius Evêque d'Antioche ayant esté ordonnez par les Ariens, rectifièrent leur Ministère en prêchant la verité, & en combattant l'hérésie, & que Libérius, & un grand nombre d'autres Evêques qui avoient souscrit à l'Arianisme, purifièrent leur vocation en revenant à la vraye foy qu'ils avoient abandonnée. Il est donc certain que le plus grand nombre des Pasteurs n'est point une partie du corps de l'Eglise, absolument nécessaire pour la subsistance de la communion extérieure, & que c'est une erreur que de s'imaginer que le lien de la société dépende d'eux, ou qu'on ne puisse faire que des assemblées illégitimes & schismatiques lors qu'on en est séparé.

Mais en second lieu, je dis qu'il n'est pas mesmenécessaire absolument & à tous égards pour faire subsister cette société extérieure entre les fideles, qu'il-y-ait des Pasteurs. Car comme c'est la nature seule qui fait l'homme un animal sociable, c'est-à-dire qui le rend capable de la société civile, & qui luy en donne le droit, c'est aussi la grace qui fait le Chretien un homme sociable, je veux dire qui le rend capable de la société religieuse, & qui luy en donne le droit. Dix hommes qui se rencontreroient par hazard dans un desert inhabité n'auroient-ils pas droit de se joindre actuellement ensemble, de s'assembler & de prendre toutes les délibérations communes qu'ils jugeroient nécessaires pour leur conservation, & ne seroit ce pas une extravagance que de leur demander quel Magistrat les auroit assemblez, quelle autorité publique les auroit convoquez, qui leur auroit donné le droit de parler ensemble, & de consulter pour leurs communs intérêts? Lors qu'il

y-a des Magistrats légitimes, leur intervention est nécessaire pour convoquer & pour autoriser les assemblées civiles, & si on entreprend de s'assembler sans leur autorité ou sans leur consentement, les assemblées sont téméraires & illicites, mais il ne s'ensuit pas de là que les Magistrats soient si absolument nécessaires à la société, que quand il n'y en a pas on ne puisse plus ni parler, ni agir ensemble, ni s'assembler, ni prendre des délibérations communes. Il en est de même dans la Religion, si dix fidèles laïques se rencontroient ensemble fortuitement, ou pour mieux dire que la seule providence Divine les fist rencontrer dans une Isle déserte, ou dans le fond de l'Amérique engagez pour toujours dans un pays étrange & qu'ils vinssent à se reconnoître pour fidèles, eroit-on qu'ils dussent tellement demeurer dispersez qu'ils ne pussent jamais communiquer ensemble touchant la foy & la piété Chrétienne, ni s'assembler pour pourvoir à la conservation de leur Religion. C'est-ce que je tiens non seulement insoutenable, mais impie, car comme la nature seule assemble les hommes lors qu'ils n'ont pas de Magistrats, & qu'ils n'en peuvent avoir, la Grace seule assemble aussi les Chrétiens lors qu'ils n'ont point de Pasteurs, & qu'ils n'en peuvent avoir. Elle ne souffre point qu'ils demeurent dans une entière dispersion lors qu'il leur reste encore quelque moyen de s'assembler, c'est elle même qui les convoque ou qui les appelle, & son instinct formant en eux un consentement unanime, ce consentement seul rend leur assemblée aussi légitime qu'elle le pourroit estre par la convocation des Pasteurs. C'est ainsi que les divers partis qui divisoient l'Eglise Latine au tems du grand Schisme des Antipapes protestèrent qu'ils s'assembloient au Concile de Canstance lors qu'ils ne reconnurent plus de Pape ni par conséquent plus de chef qui les pût légitimement convoquer, car ils déclarèrent qu'ils se convoquoient les uns les autres, & qu'ils s'assembloient *sub capite Christo* sous Jesus Christ leur commun chef, c'est-à-dire par son instinct & sous son autorité qui suppléoit au défaut d'un Pape. *Quatenus*, disent-ils, *in illo qui est verus Ecclesie sponsus, congregati in unum simul, matrem Ecclesiam divisam uniamus*. A l'égard d'une assemblée en corps de Concile, chaque Evêque, chaque Prélat n'étoit qu'un simple particulier, de même que chaque fidèle l'est à l'égard d'une assemblée en corps d'Eglise, & néanmoins ils s'assemblèrent, ils se réunirent, ils déposèrent un faux Pape qui les troubloit encore, & ils en créèrent un autre. Une convocation mutuelle qui n'est autre chose qu'un consentement unanime suffit donc pour faire une légitime assemblée, lors qu'il n'y a point d'autorité commune qui puisse convoquer. Or c'est-ce qui justifie la conduite de nos Peres dans quelques endroits de ce Royaume au commencement de la Réformation, car ils s'assemblèrent quelquefois sans Pasteurs pour prier Dieu ensemble & pour lire l'Ecriture Sainte. Leur conscience ne leur pouvant plus permettre de se trouver dans les assemblées de la communion Romaine, & n'ayant d'ailleurs aucun Pasteur qui les assemblât dans la manière ordinaire, l'esprit du Christianisme les assembloit sous le Souverain Pasteur & Evêque des ames qui est Jesus Christ, & leur consentement mutuel rendoit sans doute leur société & leurs assemblées tres-

légitimes. Car quant à ce qui est dit dans l'Ecriture, *Je frapperay le berger, & les brebis du troupeau seront dispersées*, ce seroit visiblement abuser de ce passage, si on en vouloit conclure l'absolue nécessité des Pasteurs pour la subsistance de la société, car c'est une prophétie qui marque non ce que les fidèles doivent faire quand ils n'ont point de Pasteurs, mais ce qui devoit arriver aux disciples de Jésus Christ au tems de sa passion lors que la fureur des Juifs & le triste état où ils virent leur divin Maître les contraignit de se disperser, ce qui n'a rien de commun avec la question dont il s'agit maintenant.

Matth. 18.
Ephes. 4.

Entroisième lieu je dis que pour bien comprendre le véritable usage & la nécessité des actes du Ministère, il faut considérer l'Eglise en deux tems, dans sa première formation & dans sa subsistance. Car dans sa première formation il est certain que les actes du Ministère furent nécessaires pour appeler les hommes à la lumière de l'Evangile dont ils n'avoient encore nulle connoissance, & par conséquent ils furent nécessaires pour établir entre eux la société ou la communion Chrétienne qui ne peut estre sans cette connoissance. Jésus Christ employa pour cet effet ses Apôtres & les Evangelistes, *Allez*, leur dit-il, *enseignes toutes nations les baptisant au nom du Pere, du Fils & du S. Esprit*, & c'est à cela que S. Paul a principalement égard quand il dit que *Jésus Christ a donné les uns pour estre Apôtres, les autres pour estre Prophetes, les autres pour estre Evangelistes, les autres pour estre Pasteurs & Docteurs pour l'assemblage des Saints, pour l'œuvre du Ministère, pour l'édification du corps de Christ*. Ces glorieux Hérauts par l'efficace de leur parole accompagnée de la vertu de Jésus Christ, convoquèrent s'il faut ainsi dire l'Eglise comme la sainte assemblée de Dieu, ils établirent la Religion Chrétienne dans le monde, & de cette sorte unirent ensemble les hommes en société extérieure par la profession d'une même foy, d'une même esperance & d'une même charité qu'ils leur inspirèrent. Ainsi les actes de leur ministère furent absolument nécessaires pour ce premier établissement, parce que leur prédication fut l'unique moyen dont Dieu voulut se servir pour retirer les hommes de l'idolâtrie Payenne, ou de l'obstination Judaïque, & pour leur donner la foy sans laquelle il n'y pouvoit avoir de société Chrétienne. A cet égard on a raison de presser la force du terme d'Eglise qui signifie non une assemblée tumultueuse ou téméraire que le hasard ou la sédition fait, mais une assemblée légitimement convoquée, car ce fut Dieu luy-même qui la convoqua par la voix de ses Apôtres selon la prophétie de David. *Le Dieu fort, le Dieu, l'Eternel, a parlé & a appelé tous la terre depuis le Soleil levant jusqu'au Soleil couchant. Il a appelé les Gieux d'en haut & l'Interre pour juger son peuple, disant, assemblez moy mon bien aimé*.

Pf. 50.

Dans ce premier établissement les Apôtres & les Evangelistes firent trois choses, d'un côté ils répandirent la foy par tout, & ils lièrent par ce moyen les hommes en société ou en communion extérieure, de l'autre ils rassemblèrent les véritables Chrétiennes qui sont les objets de la foy dans le Canon des Ecritures, & enfin ils établirent des Pasteurs ordinaires pour l'entretien & le gouvernement de l'Eglise. Par la première de ces choses, en établissant

la foy dans le cœur des hommes, ils les convoquèrent, ils les rassemblèrent, ils les mirent en Société. Par la seconde, ils firent par manière de dire le fons ou le magasin extérieur & perpétuel de la doctrine Évangélique. Par la troisième, ils pourvurent à la dispensation ordinaire de ce fons, établissant des Ministres pour le distribuer par la parole, par les Sacremens, & par l'exercice de la discipline. De ces trois choses, il n'y a que la première seule à laquelle il faille rapporter la convocation de l'Eglise, & l'établissement de la Société chrétienne. Mais il faut dire que toutes trois servent à sa conservation & à son augmentation, car ce sont autant de voyes ou de moyens que les Apôtres ont laissés pour conserver la foy, & pour la fortifier en ceux qui l'ont déjà, & pour la provigner dans les enfans, & dans ceux qui ne l'ont pas encore reçue, en quoy consiste la conservation de la société. La première y contribué beaucoup, car comme plusieurs lumières ou plusieurs flambeaux allumés joints ensemble conservent & fortifient mutuellement leur feu, & sont capables d'en allumer d'autres, de même plusieurs fidèles unis ensemble s'affermissent les uns les autres en la foy, & en la piété, & sont propres à communiquer cette foy & cette piété à ceux qui ne l'ont pas encore. La seconde n'y contribué pas moins, car par la lecture immédiate de l'Ecriture Sainte, les fidèles conservent & augmentent leurs lumières, leur foy, leur piété, leur sainteté, les infidèles mêmes peuvent par cette voye estre convertis, & les errans ramenez à la pureté de l'Evangile. La troisième y sert aussi extrêmement, car les Pasteurs par leur prédication, par leur direction, par leurs écrits, par leur exemple, par les Sacremens qu'ils administrent, & en un mot, par tous les actes de leur Ministère, confirment la foy où elle est, & ils la font naître où elle n'est pas. C'est ainsi que la sagesse divine a préparé ses divers moyens pour la conservation de la Société, & pour la propagation de son Eglise, afin que si les actes du Ministère ne produisoient pas l'effet pour lequel ils sont destinez, les autres moyens le produisissent & qu'ils suppléassent à son défaut. En effet, quand la voix publique & la présence des Pasteurs manque, la lecture de l'Ecriture, l'exhortation particulière des simples fidèles, les écrits des Pasteurs ou morts ou absens peuvent venir au secours, & peuvent faire subsister la foy, la charité & la piété, & par conséquent la société extérieure de l'Eglise, & ses assemblées. Comment donc, les actes du Ministère sont ils nécessaires? Ils le sont. 1. De nécessité de précepte comme on parle, je veux dire que c'est un moyen que Jesus Christ a ordonné, & dont on ne peut négliger l'usage sans crime. Ceux qui le méprisent résistent à l'ordre que Dieu a luy-même établi, & ils se rendent indignes de sa grace, & à cela se rapportent les passages de l'Ecriture qui recommandent les Pasteurs aux fidèles, *Qui vous écoute il m'écoute, & qui vous rejette il me rejette. Obéissez à vos conducteurs & vous y soumettez, car ils veillent pour vos ames.* 2. Les actes du Ministère sont nécessaires à l'Eglise non absolument pour estre, mais pour bien estre. Il n'est pas absolument impossible à l'Eglise d'estre sans avoir actuellement des Pasteurs; non seulement parce que la foy & la piété peuvent quelque tems subsister sans leur pasture céleste qui est la parole & les Sacremens, comme un corps peut quelque tems subsister sans sa nourriture, mais aussi parce qu'une partie de cette pasture

peut nous venir d'ailleurs que de la bouche des Pasteurs, comme je viens de le dire. Mais ils sont nécessaires à l'Eglise pour bien estre, parce que c'est la main seule des Pasteurs qui nous dispense les Sacremens, & que leur voix est une publique instruction qui nous remet fortement devâ les yeux les vérités de l'Evangile, qui nous applique vivement ses préceptes, ses promesses, ses menaces, & ses exhortations, & qui nous fait faire souvent des réflexions sur nous mesmes, que nous ne ferions pas sans leur aide. Leur autorité nous retient, leur lumière nous éclaire, leur direction nous guide, leur exemple nous incite, & leur travail abrège le nostre. Il est certain qu'un troupeau sans Pasteur ne peut estre qu'en mauvais état, car bien que chacune des brebis mystiques qui le composent puisse se défendre contre l'attaque des loups, ce n'est d'ordinaire ni avec tant de force, ni avec tant de succès que quand la défense vient de la main des fidèles Pasteurs, à qui Dieu communique une plus grande mesure de sa grace & de sa lumière, & bien que la société extérieure ne laisse pas de subsister entre les simples fidèles, sans qu'ils aient actuellement des Pasteurs, puis qu'ils se trouvent joints en J. Christ, par la profession d'une mesme foy & d'une mesme piété qui les assemble, en vertu de la première convocation que firent les Apostres, si est-ce que cette société en tant qu'extérieure, s'entretient beaucoup mieux par les actes du Ministère des Pasteurs, qu'elle ne fait autrement. 3. Je ne craindray pas mesme de dire que les actes du Ministère sont nécessaires pour la subsistence perpétuelle de la société extérieure, car quoy que la simple lecture de la parole de Dieu, les prières communes, les exhortations mutuelles des fidèles, les Ecrits des Docteurs suffisent sans doute pour entretenir la foy & la piété dans l'ame des hommes, non seulement durant quelque tems, mais mesme toujours, s'ils ne négligent pas leur devoir, il faut pourtant avouer que de la manière que nous sommes faits, & à parler comme on dit humainement, un troupeau ne sauroit demeurer long-tems sans Pasteur, qu'il ne tombe dans la négligence, & de la négligence dans l'oubly de son devoir, & enfin que les brebis ne soient en grand danger de se disperser. Voila de quelle manière les Pasteurs sont nécessaires à l'Eglise, mais de s'imaginer qu'absolument il n'y puisse plus avoir de Société chrétienne, ni d'assemblées légitimes entre des fidèles, lors que leurs Pasteurs ordinaires les abandonnent, c'est ce qu'on ne sauroit raisonnablement soutenir, car les fidèles sont les brebis de Jesus Christ, & lors que leurs Pasteurs les dispersent, la grace & le nom de Jesus Christ les assemble. Ils sont en société par le droit de la première convocation de l'Eglise qui est un droit perpétuel, qui subsiste par tout où la vraie foy, & la vraie piété chrétienne se trouvent communes à plusieurs personnes, & c'est de ce droit perpétuel & immuable que découle celuy des assemblées actuelles.

Mais quel ordre tiendront-ils dans leurs assemblées, puis qu'ils n'ont personne qui les dirige extérieurement. Je répons que le mesme Esprit de grace qui leur inspire la piété & la charité, leur suggérera luy mesme un ordre & les y assujettira par un mutuel consentement, car Dieu n'abandonne pas ses vrais enfans, encore que les hommes les abandonnent, & l'Eglise peut tou-

jours dire avec le Prophète, *Quand mon pere & ma mere m'abandonneront, le Seigneur me recueillira.* Si entre les fidèles il se trouve quelque Magistrat, c'est à luy à y établir un ordre, car la Société civile vient naturellement au secours de la Religieuse, lors que la Religieuse se trouve en quelque extrémité. S'il n'y a point de Magistrat on doit convenir d'un ordre par des conférences particulières avant que de s'assembler en corps pour éviter la confusion, & chacun est en droit de faire ces conférences particulières.

Mais que fera-t-on dans ces assemblées ? On y priera Dieu, on y implorera le secours de sa Providence, & on se hiera en ses promesses. C'est par là qu'il faut commencer. En suite on recherchera tous les moyens possibles pour avoir des Pasteurs appellez à cette charge par les voyes ordinaires, pour recevoir d'eux les Sacremens & la prédication de l'Evangile, mais si cela est impossible, ou qu'on voye que ce seroit évidemment tenter Dieu, & mettre le troupeau en danger de dissipation, il faut en ce cas que le troupeau élise luy-mesme un Pasteur, & qu'il le consacre à Dieu par des prières arden-tes en le rendant le dépositaire des droits du Ministère qui résident dans le corps des fidèles à qui Jesus Christ selon Saint Augustin a donné la puissance des Clefs. Car il ne faut pas s'imaginer que le corps des fidèles soit dé-pouillé du droit du Ministère, toutes les fois qu'ils se trouvent actuellement sans Pasteurs. Ce droit est inviolable, il ne se peut ni perdre, ni séparer du corps des fidèles. Nous examinerons dans la suite si une élection faite de cette sorte donne une suffisante vocation ; il suffit maintenant de sçavoir que le droit de la Société chretienne, ni celuy des assemblées n'est point attaché si nécessairement aux Pasteurs que quand il n'y-en a point, les fidèles ne puis-sent demeurer unis ensemble extérieurement en un corps d'Eglise visible, & faire des assemblées légitimes.

L'Auteur des Préjugez traitant cette matière, distingue deux sortes de sé-parations, l'une négative, & l'autre positive. Il y a, dit-il, une séparation sim-ple & négative, qui consiste plusost dans la négation de certains actes de commu-nion, que dans des actions positives contre la Société dont on se sépare. Et il y a une autre séparation positive qui enferme l'érection d'une Société séparée, l'établissement d'un nouveau Ministère, & la condamnation positive de la première Société à laquel-le on étoit uni. Il dit en suite, que nous ne nous sommes pas contentez du premier genre de séparation, que nous avons passé plus avant, que nous avons formé une nou-velle Société, une nouvelle Eglise, que nous avons étably de nouveaux Pasteurs, que c'est-là le genre de séparation dont on nous accuse, & que c'est aussi celuy dont nous nous devons justifier. Il répète les memes choses dans la suite, & il conclut que quand des fidèles se croient obligez en bonne conscience de se séparer négati-vement, ils ne doivent point former de Société, ni avoir de Pasteurs, mais qu'ils doivent demeurer en cet état sans Pasteurs & sans culte extérieur, en atten-dant que Dieu en suscite extraordinairement avec des marques visibles de mission.

J'avoué que cette distinction des deux espèces de séparations, est de quelque usage, & je m'en suis moy-mesme servy pour mettre les matières de ce Traité dans un ordre plus naturel ; mais je nie que les conséquences que l'Auteur des Préjugez en prétend tirer soient véritables. On verra dans la

Pl. 17.

Préjug. chap. 7. pag. 147.

suivre, si la Société des Protestans séparée de ceux de l'Eglise Romaine peut être avec quelque raison appelée une Eglise nouvelle. On verra aussi quel droit ils ont eu au Ministère Evangélique, & si l'on peut dire que leur Ministère soit nouveau, je ne considère que ce principe qu'il met en avant qui est que quand des fidèles se séparent négativement de ceux avec qui ils étoient auparavant unis, ils ne doivent point faire de Société à part. Car on ne sauroit rien dire de plus contraire à la piété & à l'esprit du Christianisme. Je soutiens donc que si la séparation négative des fidèles est juste, si elle est nécessaire, s'ils l'ont faite en bonne conscience, non seulement ils peuvent, mais ils doivent entretenir entre eux la Société chrétienne, faire un corps visible, s'assembler, prier Dieu ensemble, lire sa parole, consulter & délibérer pour leurs communs intérêts, encore qu'ils soient séparés du plus grand nombre des Pasteurs ordinaires, ou quand même ils n'auroient point de Pasteurs avec eux. Je veux dire que ce n'est pas seulement un droit, mais un devoir, une obligation, & une obligation telle qu'il n'y a rien qui les en puisse dispenser qu'une absolue & invincible impossibilité. La raison sur laquelle je fonde cette proposition est prise de la nature même de la Foy chrétienne, de celle de la piété, & de celle de la charité. Car quand Dieu nous a donné ces vertus, il nous a par cela même indispensablement obligés à les conserver & à les fortifier, & par conséquent il nous a obligés à la pratique des moyens qu'il a lui-même établis pour cela. Or entre ces moyens, celui de la communication extérieure avec nos frères à qui il a fait la même grâce, en est un très-considérable comme je l'ay déjà dit. C'est pourquoy Saint Paul disoit aux fidèles Hebreux, *Prenez garde l'un à l'autre afin de nous inciter à la charité & aux bonnes œuvres, & ne délaissions pas notre mutuelle assemblée, mais admonestons-nous l'un l'autre.* Et aux Colossiens, *Que la parole de I. C. abonde en vous en toute sagesse en vous enseignant & admonestant l'un l'autre par Psalmes, loüanges & cantiques spirituels.* Et aux Thessaloniens, *Nom vous prions que vous admonestiez les déréglés, que vous consoliez les affligés, que vous souteniez les infirmes.* Et aux Ephésiens, *Parlez entre vous par Psalmes, par loüanges, & par Cantiques spirituels, chantant & psalmodiant de vostre cœur au seigneur.* D'ailleurs, à mesure que nos frères travaillent de leur part à la conservation & à la confirmation de nostre foy, de nostre piété, de nostre espérance, de nostre charité par la société que nous entretenons avec eux, nous produisons le même effet à leur égard, car nous nous édifions mutuellement les uns les autres. Or c'est encore un devoir auquel le Christianisme nous engage. Dieu ne veut pas seulement que nous songions à nostre propre conservation, il veut aussi que nous songions à celle de nos prochains, & ce seroit une parole détestable en la bouche d'un Chrétien s'il disoit comme Caïn, *Suis-je la garde de mon frère ?* Nous sommes encore obligés à provigner nostre foy & nostre piété dans l'ame de nos enfans, & à travailler même de tout nostre pouvoir à la faire naître dans l'ame des infidèles, comme une chandelle allumée en allume une autre, ce qui marque évidemment que l'instinct du Christianisme, est un instinct de société qui nous porte non seulement à reconnoître nos frères, lors que nous en avons, mais à nous

en

Hebr. 10.

Coloss. 3.

1. Thess. 5.

Ephes. 5.

en procurer plus que nous n'en avons mesme à nous en faire que nous n'en avons pas. Enfin la piété veut que nous rendions à Dieu le plus d'honneur, & le plus de culte qu'il nous est possible. Or il est certain que Dieu est plus honoré dans la Société, lors que tout un corps luy offre ses prières, ses vœux & ses louanges, que quand chacun le sert à part, plusieurs cœurs unis ensemble sont à Dieu un hommage plus digne de sa Majesté. On ne sauroit donc s'imaginer d'être plus contraire à la nature de la vraye foy, de la piété & de la charité chretienne que celui de la dispersion, ni rien par conséquent que les fidèles doivent plus avoir en horreur, & quand le malheur des tems les y jette par une inévitable nécessité, ils doivent toujours conserver l'esprit de société & soupirer après la compagnie de leurs frères, *Mon ame, disoit David lors qu'il étoit en cét état, a sisé de Dieu, du Dieu fort & vivant. O quand entray-je & me présenteray-je devant la face de Dieu. Mes larmes m'ont été au lieu de pain jour & nuit quand on me disoit où est ton Dieu. Je me souviens du tems que je marchois dans la troupe, & que je m'en allois doucement en la compagnie des autres avec voix de triomphe & de louange jusqu'en la maison de Dieu.* Il est mesme certain que la dispersion actuelle des fidèles, ne rompt point le nœud naturel de leur société, car ils sont toujours frères, enfans d'une mesme famille, elle ne fait que suspendre les actes, & dès que la nécessité absolue qui les a contrainsts de se disperser est passée, ils retournent d'eux-mesmes naturellement en société actuelle, par la force de cette unité de Foy & de Religion qui est entre eux, sans qu'une nouvelle convocation y soit nécessaire. Il ne serviroit de rien de dire que les devoirs que j'ay marquez, ne regardent les fidèles que lors qu'ils sont déjà en société actuelle, mais qu'ils ne les obligent pas d'y demeurer ou d'y entrer lors qu'ils n'ont pas de Pasteurs qui les assemblent. Car je dis que ces devoirs naissent non de la nature de la Société, mais de la nature de la foy, de la piété & de la charité, & par conséquent ils obligent à conserver la société actuelle, par tout où elle est, & mesme à la faire où elle n'est pas encore, c'est-à-dire qu'ils nous obligent à nous unir avec tous ceux en qui nous voyons reluire la mesme foy, la mesme piété, & la mesme charité que nous sentons en nous mesmes. En un mot, puis que la foy, la piété, la charité & les autres vertus chretiennes nous obligent à ces devoirs, elles nous obligent aussi à la société extérieure, sans laquelle on ne sauroit s'en acquiter, & de la vient que les fidèles sont appelez dans l'Ecriture des *Brehs*, non par égard aux Pasteurs ordinaires, mais par égard à leur foy en Jesus Christ, pour marquer que c'est la foy, & non le ministère, qui fait la société, & qui rend par conséquent les assemblées legitimes & nécessaires.

ps. 42.

CHAPITRE II.

Que la société des Protestans n'est point une Eglise nouvelle.

UN des plus ordinaires & des plus puissans moyens dont on se sert pour nous rendre odieux aux peuples, & pour les éloigner de nostre communion, est de nous représenter à eux comme des Novateurs, & des broüillons, qui avons tout renversé, & qui avons fait une Religion nouvelle, & une Eglise nouvelle, & il est vray que la plupart du monde qui ne juge des choses que par ce qu'on luy en dir, & par quelques légères apparences ne s'en informe pas plus avant. Cependant il est certain qu'il n'y eût jamais d'accusation plus injuste que celle-là, ni dont l'injustice fust plus facile à reconnoistre si on vouloit un peu ouvrir les yeux. Car pour ce qui regarde cette prétendüe nouveauté de Religion qu'on dit que nous avons introduire, je voudrois bien qu'on nous marquast quelque'un des articles positifs de nostre créance qui n'ayt pas toujours esté cru dans l'Eglise Chretienne, & qu'on ne croye mesme encore aujourd'huy dans l'Eglise Romaine sans en faire aucune difficulté. J'avouë qu'il y peut avoir quelques questions d'Ecole sur lesquelles nostre doctrine positive est différente de celle de l'Eglise Romaine, comme la question de la nature de la concupiscence, celle des douleurs de l'ame de Jesus Christ, & celle de la définition de la foy. Mais outre que ces questions sont en petit nombre, & qu'elles ne sont presque pas de la connoissance du peuple, nous avons sur tous ces points là l'Ecriture Sainte si clairement pour nous, qu'on ne nous sauroit imputer aucune nouveauté, & au reste tous nos grands différens consistent à nostre égard en des articles négatifs, c'est-à-dire en des points que l'Eglise Romaine croit & que nous ne croyons pas, comme le Sacrifice de la Messe, la Transubstanciation, la manducation orale, l'adoration de l'Eucharistie, le Purgatoire, l'invocation des Saints & des Anges, le culte religieux des Images, celui des Reliques, le Service divin en langue barbare, la nécessité du celibat des Ecclesiastiques, le mérite des œuvres, l'autorité des Traditions, la Monarchie du Pape, l'infaillibilité de l'Eglise Romaine, sa puissance souveraine sur les consciences, & quelques autres doctrines semblables. Il est vray que nous avons rejeté ces doctrines, mais puisqu'il est vray aussi que nous ne les avons rejetées, que parce que ce sont des nouveautez que les hommes ont ajoutées à la révélation de Dieu, hors de laquelle il n'y-a rien qui ne soit nouveau à la Religion, quel sujet a-t-on de nous accuser d'estre des Novateurs? Il-y-auroit plus d'apparence à dire que nous sommes des Sectateurs trop rigides de l'antiquité, & que nous portons plus loin qu'il ne faut le scrupule, & l'averfion pour les nouveautez, ou tout au plus à dire que nous nous trompons, & que nous prenons pour nouveau ce qui en effet ne l'est pas. Si

On ne disoit que cela, nous tâcherions de nous en justifier, mais de nous attribuer sous ce prétexte un esprit de nouveauté, & une amour pour le changement, c'est la chose du monde la moins raisonnable, & la plus mal fondée. Ce qui fait l'illusion, est que le peuple dont la veue est extrêmement courte, & qui ne juge de la nouveauté, & de l'antiquité des choses que par ce qui luy en paroist d'abord, s'imagine que tout ce qu'il a receu de ses peres, & qu'il a trouvé établi lors qu'il est venu au monde est de toute ancienneté, de sorte qu'une fausse antiquité qui ne sera que de deux ou de trois siècles passe dans son esprit pour aussi véritable, & aussi bonnes que si elle estoit de tout tems. Cependant il est certain qu'en matière de Religion, rien ne peut estre véritablement ancien que ce qui est dès le commencement, ni rien ne peut estre divin que ce qui est de Jesus Christ, & de ses Apôtres, car c'est une chose constante & avouée de part & d'autre que depuis J. C. & ses Apôtres, il n'y-a point eü de révélation immédiate, d'où il s'ensuit que tout ce qui est venu depuis est humain, & par conséquent nouveau. C'est la véritable idée qu'il se faut former de l'ancien & du nouveau, & non cette idée populaire qui ne peut estre que fausse & trompeuse, & c'est pourtant sur cette dernière qu'on se fonde lors qu'on nous accuse d'estre des Novateurs & d'avoir fait une Religion nouvelle, comme si Jesus Christ eust esté un Novateur lors que voulant corriger l'abus que les Juifs commettoient dans leurs divorces, il leur disoit, *Au commencement il n'étoit pas ainsi.*

Il en est de même de ce qu'on nous impute d'avoir fait une nouvelle Eglise, car on se joue dans l'équivoque du terme de nouvelle. Le peuple qui s'imagine que tout ce qui luy paroist dans une autre forme que celle qu'il avoit accoutumé de voir est nouveau, croit que nostre Société est nouvelle, parce qu'il voit que nous ne nous assemblons plus avec luy comme nous faisions auparavant, que nous avons d'autres lieux que les ordinaires, que nous ne disons plus la Messe dans nos assemblées, que nous y tenons un autre ordre, & que nous avons d'autres Ministres. Mais il ne faut que distinguer. Car une chose est appelée nouvelle ou à l'égard de son estre & de son essence, ou à l'égard de son état extérieur & de ses accidens muables. Quand un enfant vient au monde, on dit que c'est un nouvel homme qui est né, quand on bâtit une maison ou une ville, là où il n'y en avoit point auparavant, on dit que c'est une nouvelle ville, ou une nouvelle maison, & de même quand on change essentiellement une chose en une autre, comme quand Dieu changea la Verge de Moïse en un serpent, ou que Jesus Christ changea l'eau de Cana en vin, on peut dire que c'est une chose nouvelle, parce qu'en effet ce n'est point essentiellement la même chose qui estoit auparavant. Mais quand une chose ne fait que changer d'état ou de forme extérieure, comme quand un homme change de visage ou de stature, ou d'inclination, & de manière d'agir, ou de vêtemens, ou quand on répare une maison ou une ville, si alors on dit que c'est une chose nouvelle, on parle sans doute abusivement. Il est du moins constant que c'est une expression figurée, qu'on ne doit pas entendre libéralement ni dans un sens de rigueur. Ainsi quand Saint Paul appelle l'homme converty un nouvel homme, une

nouvelle creature, & l'Eglise un nouveau Ciel, une nouvelle Terre, un nouveau Monde, chacun voit que ce sont des façons de parler qu'il ne faut pas prendre à la lettre, mais figurément, car le fidèle est essentiellement le même homme, & la même creature de Dieu qu'il étoit avant sa conversion, & le Ciel, la Terre, & le Monde, n'ont pas aussi changé d'essence par la publication de l'Evangile. D'ailleurs une chose qui change de forme extérieure peut être appelée nouvelle, ou par égard à l'état où elle étoit immédiatement avant son changement, ou par égard au juste & légitime état où elle doit être selon son premier établissement. Ainsi quand on repare une maison ruinée, si on garde sa première symétrie, on peut dire qu'on la renouvelle par égard à ce qu'elle étoit avant cette réparation, mais si on changeoit sa première & naturelle disposition, on la feroit nouvelle, même par égard à ce qu'elle doit être selon le projet qui en a été fait au commencement.

Ces distinctions éclaircissent toute cette dispute, & il n'est pas mal-aisé de les appliquer au sujet dont il s'agit. Car si on entend que la société ou l'Eglise des Protestans est nouvelle par égard à l'état où elle étoit, ou à la forme extérieure qu'elle avoit immédiatement avant la réformation, nous demeurerons volontiers d'accord qu'elle est renouvelée en ce sens, de la même manière que l'Ecriture appelle le fidèle un nouvel homme, ou que Dieu promet de nous donner un cœur nouveau, ou comme on appelle une maison réparée & remise dans son état naturel une maison renouvelée. Cela veut dire que Dieu a fait la grâce à nos Pères de rétablir la société chrétienne dans le juste & légitime état où elle doit être selon son premier établissement, & que cet état est bien différent de celui où elle se trouvoit immédiatement avant la réformation. C'est-ce que nous ne nions pas, au contraire nous nous en glorifions en Dieu. Mais si on entend que nous ayons fait une Eglise nouvelle, c'est-à-dire différente essentiellement de celle que Jesus Christ & ses Apôtres établirent au monde, & qui a toujours subsisté jusques à nous, ou qu'en tout ce qui a dépendu de nous, nous ne l'ayons pas rétablie dans son premier & légitime état, c'est-ce que nous nions, & en ce sens, qui est le seul qui pourroit rendre l'accusation de nos adversaires juste, nous soutenons que nous n'avons point fait d'Eglise nouvelle. En un mot, nous disons que l'Eglise de Jesus Christ a subsisté depuis les Apôtres jusques à nous inclusivement en tout ce qu'elle a d'essentiel, & qu'elle subsiste encore aujourd'hui en nous, mais qu'ayant changé d'état ou de forme extérieure dans les siècles qui avoient précédé la réformation, elle a été rétablie en son juste & légitime état, par la réformation de nos Pères, ce qui n'empêche nullement que ce n'aye été & que ce ne soit toujours la même Eglise.

Pour faire bien comprendre cette vérité, il ne faut qu'éclaircir d'un côté, ce que c'est que l'essence de l'Eglise qui doit toujours demeurer immuable, pour faire que ce soit une même Eglise par suite & par succession non interrompue, & de l'autre ce que c'est que son état qui souffre changement, & qui peut être altéré, & réparé. L'essence de l'Eglise consiste en ce que c'est un corps de plusieurs personnes unies ensemble dans la communion d'un

Seul vray Dieu, sous un seul Jesus Christ leur Chef & leur Médiateur, & c'est Jesus Christ luy mesme qui nous fournit cette idée quand il dit que *c'est la vie éternelle de connoître un seul vray Dieu, & celui qui l'a envoyé Jesus Christ.* Cette définition que nous donnons de l'Eglise suppose. 1. Le sujet ou la matière dont l'Eglise est composée qui sont plusieurs hommes, plusieurs personnes unies entre elles & avec Dieu. 2. Elle suppose les moyens nécessaires sans lesquels cette communion ne peut estre, qui sont la parole de l'Evangile, & le Saint Esprit. 3. Elle comprend non seulement la vraye foy, la charité, l'espérance qui sont les naturels liens de cette communion, mais aussi toutes les autres vertus Chrétiennes, comme l'adoration, la confiance, l'obéissance, l'invocation, l'action de grâces, la justice, la tempérance, &c. qui sont les devoirs auxquels cette communion nous engage. 4. Elle comprend encore tous les fruits que nous recueillons de cette communion comme la rémission de nos pechez, la paix & la tranquillité de l'ame, la consolation dans les afflictions, le secours dans les tentations, &c. 5. Enfin elle enferme tous les droits qui suivent nécessairement cette communion, comme celui d'estre joints ensemble en société extérieure, celui des assemblées publiques, celui du ministère, celui des Sacrements, & celui du gouvernement extérieur & de la discipline. Voila ce qui est essentiel à l'Eglise, car j'appelle essentiel ce sans quoy l'Eglise ne sauroit estre, & qui pourtant suffit pour faire qu'elle soit, ce qui ne sauroit estre qu'elle ne soit, & qui ne sauroit aussi manquer qu'elle ne manque.

Quant à son état à l'égard duquel elle souffre des changemens, il consiste en tout ce qui dépend de la diverse disposition des tems, des lieux, & des personnes. Par exemple, avoir la présence corporelle de Jesus Christ, avoir des Apôtres, & des Evangélistes pour ses Pasteurs, avoir le don des guérisons miraculeuses, celui des langues, celui de la descente du S. Esprit sur les fidèles par des symboles visibles, celui de la Prophetie, & celui d'une instruction extérieure, & d'une direction infallible, est un état où l'Eglise a esté deus le tems de sa naissance, mais qui a esté changé dans les autres tems qui ont suivy. Avoir des Pasteurs illustres en zele, en savoir, en piété comme un Saint Augustin, un Saint Basile, un Saint Chrysostome, est un état où elle a esté non toujours, ni par tout, mais en quelques tems, & en quelques lieux. Estre florissante & tranquille, sans persecution, sans Schisme, sans erreur, est un état où elle n'a esté ni toujours, ni par tout, ni à l'égard de toutes les personnes qui la composent, mais elle y a esté en quelques tems, en quelques lieux, & à l'égard de quelques personnes. Il faut donc mettre au rang des choses qui appartiennent à l'état de l'Eglise, & non à son essence, & qui par conséquent sont sujettes au changement, l'étendue en tous lieux, ou en la plupart des lieux du monde, la multitude, ou le plus grand nombre, la splendeur temporelle, ou l'éclat extérieur, la paix soit à l'égard du dehors, soit à l'égard du dedans, la liberté de la profession extérieure, la visibilité des assemblées, la pureté du Ministère, la sainteté du culte extérieur, la forme du gouvernement, celle de la discipline, celle des Liturgies, la liaison actuelle des parties de l'Eglise en un corps de communion extérieure,

1. Cor. 1.

& l'exercice actuel du Ministère, ou si vous voulez la présence actuelle des Pasteurs. Tout cela sont des choses qui appartiennent non absolument à l'essence de l'Eglise, mais seulement à son état, & dont elle peut estre quelquefois dépourvüe ou en tout ou en partie, sans que pourtant elle perisse absolument. Elle peut estre restrainte à peu de lieux & à peu de personnes, & c'est pourquoy elle est quelquefois appelée dans l'Ecriture le *petit troupeau*, elle peut estre dans la bassesse. *Nous ne sommes*, disoit Saint Paul, *ni beaucoup de sages, ni beaucoup de puissans, ni beaucoup de nobles, mais Dieu a choisi les choses faibles de ce monde pour confondre les fortes.* Elle peut estre dans le trouble, & dans l'affliction, par la persécution des infidèles, comme elle fut sous les Empereurs Payens, ou dans le combat contre les Hérétiques, comme elle a presque toujours esté. Elle peut perdre la visibilité de ses assemblées, comme elle fit en la plupart des lieux du tems des Décies & des Diocletiens, elle peut voir corrompre son Ministère, comme il arriva du tems des Ariens, elle peut voir son service extérieur souillé par des actes de superstitions & d'idolatrie, comme il arriva en Juda, & en Israël du tems des Prophetes. Quant à la forme de son gouvernement, on ne peut nier qu'à cet égard elle n'ait souvent recu du changement : je ne parle pas de l'introduction de l'ordre Episcopal, car on en est en question, mais je parle des changemens arrivés par les usurpations, & par les contestations des premiers Sièges, & principalement par les usurpations de celui de Rome, que la plupart du monde reconnoit avoir esté fort considérables. Sa discipline, & les Liturgies ont de même souffert beaucoup de changemens, & l'on ne sauroit en cela attribuer à l'Eglise aucune uniformité ni à l'égard des tems ni à l'égard des lieux. Enfin elle a veu quelquefois le corps de ses Pasteurs ordinaires tourné contre elle, elle a veu une grande partie deses fideles dissiper, & répandus deçà & de là sans pouvoir faire aucun acte de société extérieure, & elle a veu quelques uns de ses troupeaux priver de Pasteurs, & obligez de s'en établir d'eux mesmes à la place de ceux qui les avoient abandonnez. Car tout cela arriva du tems des Ariens, les Conciles déterminèrent l'Hérésie, la plupart des Orthodoxes qui s'opposèrent à l'impieété furent ou exilés ou contrainsts de s'enfuir dans les deserts, & selon le témoignage de Saint Epiphane, plusieurs peuples qui virent que leurs Evêques estoient devenus Ariens dans le Concile de Séleucie, les regardèrent comme de misérables deserteurs de leur ministère, & s'établirent eux-mêmes d'autres Evêques.

Epiph.
hæc. 73.
comm. 28.

La plus-part de ces changemens qui arrivent à l'Eglise procédent de deux sources, l'une est qu'elle est mêlée avec les mondains, & les prophanes dans l'enceinte d'une même profession extérieure, & l'autre que les vrais fideles mesmes qui seuls sont l'Eglise de Jesus Christ, quelques vrais fideles qu'ils soient, ne laissent pas d'avoir beaucoup de restes d'imperfections, leurs lumières sont obscures, leur justice est accompagnée de défauts, leurs inclinations ne sont pas toutes droites, & les plus droites mesmes de leurs inclinations ne laissent pas d'avoir encore quelque chose d'irrégulier. Ces deux sources produisent un assemblage de mal, & de desordre, les mondains y apportent de leur part, l'avarice, l'ambition, l'orgueil, l'opiniatre-

re, le mépris de Dieu, de ses mystères, & de son service, les vœux politiques, l'intérêt temporel, l'esprit de grandeur, le luxe, les superstitions, les Hérésies, l'amour de la Domination, la présomption, l'opinion de l'infail-
libilité, la fourberie, & toutes les autres perversitez du cœur de l'homme. Les
fidèles y apportent de leur part leur ignorâce, leur négligence, leur timidité,
leur simplicité, & quelquefois leurs emportemens, leurs passions, leurs inté-
rets personnels, & leurs vices. De tout cela il se forme un cahos de tenebres &
de confusion, un mystère d'iniquité, une Babylone spirituelle qui fait sans
cesse la guerre à l'Eglise, qui la réduit quelquefois dans d'étranges extrémi-
tez, & qui la détruiroit sans doute si son Chef éternel ne la soutenoit d'en-
haut. J'avoue que l'Esprit de Dieu combat contre cette Babylone en faveur
de l'Eglise, & qu'il préside sur ce cahos, pour en débrouiller les confusions,
& pour empêcher que l'Eglise ne périsse. Mais il ne faut pas s'imaginer sous
pretex de cette présence de l'Esprit de Dieu dans l'Eglise qu'il ny arrive ja-
mais aucun désordre. Il conserve toujours à la vérité l'essence de l'Eglise;
mais il permet souvent que son état soit altéré. C'est l'effet que peut produire
cet assemblage de crimes, de vices, & d'imperfections que je viens de mar-
quer tant de la part des vrais fidèles que de celle des mondains. Ils ne vont
jamais jusqu'à la destruction entière, mais ils vont quelquefois jusqu'à la dé-
pouiller de ses ornemens, de ses avantages extérieurs, de sa santé mesme si
j'ose parler ainsi, & c'est pourquoy Jesus Christ disoit à ses disciples. *Vous* Jean. 16.
avez de l'affliction au monde, mais ayez bon courage j'ay vaincu le monde. Dieu
a toujours conservé & il conservera jusqu'à la fin des siècles un corps de plu-
sieurs personnes unies ensemble dans la communion de son Fils Jesus Christ.
Ce corps ne peut jamais perir, il ne peut jamais cesser d'estre, ni perdre rien
de ce qui est absolument nécessaire à sa subsistance, mais il peut estre privé
d'étendue, de Splendeur temporelle, de gloire mondaine, de paix & de re-
pos, & de visibilité. Il peut voir corrompre son Ministère entant qu'il
est entre les mains des Hommes, il peut voir son culte extérieur desho-
noré, & l'erreur, & la superstition occuper ses chaires, posséder ses Ecoles,
& remplir ses Conciles, on peut empêcher ses fidèles de s'assembler exté-
rieurement, & de faire un corps de communion visible, & il peut estre
abandonné de ses Pasteurs & réduit à la nécessité d'en créer d'autres. Voila
ce que c'est que l'état de l'Eglise.

Sur ces éclaircissemens, il ne sera pas difficile de juger de la question tou-
chant la nouveauté ou l'antiquité de nostre Eglise. Car si nous avons fait
une Société essentiellement différente de celle que Jesus Christ & ses Apô-
tres formerent au commencement, & qui a toujours subsisté depuis sa nais-
sance jusqu'à présent, si nous ne pouvons pas dire avec justice, que nous
soyons un corps de plusieurs Personnes unies ensemble dans la communion
d'un seul vray Dieu, sous un seul Jesus Christ nostre Chef & nostre Me-
diateur, si l'on nous peut contester l'unité de la vraye foy, de la vraye piété,
& de la vraye sanctification Chretienne, en un mot, s'il nous manque
quelque chose de ce qui est nécessaire à la constitution de l'Eglise, & à
sa subsistance, ou s'il y a en nous quelque chose qui empêche que ce que

nous avons de bon ne produise son effet pour nous donner la forme ; & la nature de la vraie Eglise , il est certain que nous avons fait une Eglise nouvelle , & par consequent une Eglise fautive , une Eglise adulaire. Car il n'y en peut avoir au monde qu'une seule de veritable , puisque Jesus Christ ne peut avoir qu'un corps. Mais si nous pouvons veritablement , & justement nous glorifier en Dieu de tout ce qui fait l'essence de la vraie Eglise , si nostre foy est saine , si nostre pieté est pure , si nostre charité est sincere , si nous sommes bien fondez à soutenir que Dieu conserve , & entretient dans ce corps de communion extérieure que nous composons , & sous nostre ministère , de vrais fideles , & de vrais justes , qui seuls comme je l'ay dit souvent , sont l'Eglise , il est certain aussi qu'il n'y a rien de plus injuste que cet accufation d'Eglise nouvelle donc on nous charge. Il n'y a jamais eu au monde d'autre Eglise de Dieu , que celle de ses vrais fideles & de ses justes , ce corps seul est dans la communion du Pere , & dans celle de son fils Jesus Christ , luy seul est le depositaire de la verité , luy seul est animé du S. Esprit , luy seul est l'heritage de Dieu , son peuple , sa vigne , son jardin clos , sa maison , & sa famille mystique , comme l'Ecriture l'appelle , luy seul enfin a tous les droits de la Societé Ecclesiastique , le droit des assemblées extérieures , celui du Ministère , celui des Sacrements celui du gouvernement , & celui de la discipline. Que l'Auteur des Préjugez & ses confreres s'agrent tant qu'il leur plaira , qu'ils s'animent , qu'ils crient , qu'ils écrivent des Préjugez , qu'ils invequent contre nous , qu'ils fassent tout ce qu'ils voudront , nous nous trouvons fermes & fixes sur deux principes , contre lesquels nous sommes assurés qu'ils ne peuvent rien faire. L'un , que si nostre communion enseigne la vraie doctrine , si elle a le vrai culte , & les vraies regles de la sanctification Chrétienne jusqu'à un degré suffisant pour le salut , & que les causes pour lesquelles nous nous trouvons separés de l'Eglise Romaine soient justes , Dieu nourrit & entretient ses vrais fideles dans nostre communion , quelque mêlée qu'elle soit de mondains , de méchants , & d'hypocrites. L'autre , que si Dieu nourrit & entretient ses vrais fideles dans nostre communion , nous sommes la vraie Eglise de Dieu , celle qui a le droit d'estre en Societé , & à qui appartiennent tous les autres droits qui suivent celui de la Societé , les assemblées , le ministère , les Sacrements , le gouvernement , la discipline , & par consequent nous sommes l'Eglise qui succede non seulement de droit , mais de fait , à l'Eglise des Apôtres , à celle des siècles suivans , & à celle même qui estoit immédiatement avant la reformation. Ces deux propositions sont conceûs en des termes clairs & distincts , elles n'ont ni ambiguité , ni équivoque , mais je soutiens aussi qu'elles sont d'une verité certaine & incontestable. Car il n'y a , ni n'y a jamais eu d'autre vraie Eglise que celle des vrais fideles , & il n'y en aura jamais d'autre. L'Ecriture sainte n'en met point d'autre , la raison ne souffre pas qu'on en reconnoisse d'autre , les Peres n'en ont point reconnu d'autre. C'est le principe constant & perpétuel de S. Augustin , comme on la veu dans le quatrième chapitre de la

Clem. Alex. troisième partie , & c'est aussi le principe des autres Peres , comme on le pour-
roit justifier par un nombre presque infiny de passages. *L'Eglise ancienne,*

ou le

Et la Catholique, dit Clement d'Alexandrie, ne sont qu'une seule Eglise qui rassemble en l'unité d'une seule foy, par la volonté d'un seul Dieu, Et par le Ministère d'un seul Seigneur, tous ceux qui sont préordonnez, c'est-à-dire que Dieu a prédestinez pour estre justes, les ayant connus devant la fondation du monde. Quel est le lieu, dit Origene, où Jesus Christ doit habiter? C'est la montagne d'Efrem qui signifie la montagne fructifiante. Mais quelles sont parmi nous ces montagnes fructifiantes où Jesus Christ habite? Ce sont ceux en qui se trouvent les fruits de l'Esprit, la joye, la paix, la patience, la charité, Et les autres vertus. Ce sont là les montagnes fructifiantes qui apportent du fruit à Jesus Christ Et qui sont eminentes par la connoissance, Et par l'esperance. Et un peu apres, la grace du S. Esprit a passé au peuple des Gentils, Et les solennitez anciennes sont venues à nous, parce que nous avons avec nous le vray souverain Pontife selon l'ordre de Melchisedech. C'est parmi nous qu'il offre de vrayes victimes, c'est-à-dire des victimes spirituelles, Et c'est parmi nous qu'il edifie par des pierres vives le temple de Dieu, qui est l'Eglise du Dieu vivant. Et ailleurs, l'Eglise desire d'estre jointe à J. Christ; mais remarquez que l'Eglise est la Societé des Saints Et encor ailleurs expliquant ces paroles, tu es Pierre, & sur cette pierre j'edifieray mon Eglise, l'Eglise, dit-il, que Dieu edifie consiste en tous ceux qui sont parfaits, Et qui ont les paroles; les œuvres Et les pensées qui conduisent à la beatitude. Et plus bas, Comment faut-il entendre ces paroles, les portes d'Enfer ne prévaudront pas contre elle, car cette expression est ambiguë, est-ce de la pierre qu'il parle, ou si c'est de l'Eglise, ou est-ce que la pierre Et l'Eglise ne sont qu'une seule Et mesme chose? Je croy ce dernier veritable, car les portes d'Enfer ne prévalent ni contre la pierre sur laquelle Jesus Christ bâtit son Eglise, ni contre l'Eglise, selon ce qui est dit dans les Proverbes que la trace du serpent ne se trouve point sur la pierre. Si les portes d'Enfer prévalent contre quelqu'un, celui-là n'est ni la pierre, sur laquelle Jesus Christ edifie l'Eglise, ni l'Eglise que Jesus Christ edifie sur la pierre. Car la pierre est inaccessible au serpent, Et elle est plus forte que les portes de l'Enfer. Et quant à l'Eglise comme estant l'edifice de Jesus Christ, elle ne peut admettre contre elle les portes de l'Enfer, ces portes peuvent bien prévaloir contre tout homme qui est hors de la pierre Et hors de l'Eglise, mais non jamais contre l'Eglise. Jesus Christ, dit S. Ambroise, connoit ceux qui sont sains, Et quant à ceux qui ne sont pas à luy, il ne daigne mesme pas les connoître. Et ailleurs, Dieu a appelle son tabernacle, Berlehem, parce que l'Eglise des justes est son tabernacle, Et il y a en cela du mystère, car Berlehem est situé sur la mer de Galilée du côté d'Orient, ce qui signifie que toute ame qui est digne d'estre appelée le Temple de Dieu, ou l'Eglise, peut estre battue des flots de ce siècle, mais elle n'en peut estre submergée, elle est choquée, mais non renversée, parce qu'elle réprime Et adoucit les vagues impétueuses des passions. Elle regarde les naufrages des autres, pendant qu'elle est elle-mesme à couvert du danger, toujours disposée à recevoir l'illumination de Jesus Christ, Et à se repaître de ses rayons. Et encore ailleurs, il dit formellement que comme les Saints sont les membres de Jesus Christ, les Impies sont aussi les membres du Diable. Saint Jérôme enseigne la mesme chose. L'Eglise, dit-il, qui est l'assemblée de tous les Saints est appelée dans l'Ecriture la colonne, Et l'appuy de la vérité, parce qu'elle a en Jesus Christ une fermeté éternelle. Et dans l'exposition du Cantique des Cantiques, il établit

Orig. in
Jof. hom. 26.

Orig. in Câr.
Cant. hom.
1. Idem. in
Matt. 16.

Ambros. de
Abrah.
patr. lib. 1.
cap. 3.

Ibid. 1. 2. c. 3.

In Pf. 35.
Hieron. in
Job cap. 26.
Idem Cant.
Câr. hom. 1.

d'abord cette maxime, *Que l'Eglise est l'Assemblée de tous les Saints, & qu'elle est introduite parlant dans ce Cantique, comme si tous les SS. n'étoient qu'une seule personne.*

In Psal. 101.

Et de mesme l'Auteur du Commentaire sur les Pseaumes attribué à Saint Jérôme, expliquant ces paroles du Prophète, *Je chasseray de la Cité du Seigneur tous les ouvriers d'iniquité. La Cité du Seigneur, dit-il, est l'Eglise des Saints, la congrégation des justes.* Je ne nie pas que les Pères ne donnent quelquefois une plus grande étendue à l'Eglise, lors qu'ils la considèrent comme mêlée avec un nombre presque infiny de méchans & de mondains, comme on la déjà souvent expliqué, & c'est à cette idée qu'ils rapportent les comparaisons du champ, & de l'aire, & les autres dont nous avons souvent parlé. Mais il est certain, que quand il est question de déterminer laquelle des deux parties qui composent ce corps mêlé, est l'Eglise, ils s'accordent tous unanimement à ne donner ce titre qu'aux seuls vrayz fidèles, & aux seuls justes, & qu'ils en privent les méchans, & les mondains, & c'est pourquoy Saint Augustin distingue toujourns dans cette étendue de l'Eglise mêlée, deux peuples ou deux nations, Jérusalem & Babylone, qui bien que mêlée ensemble, ne laissent pas d'estre réellement séparées, & il veut que le chef de l'une soit Jesus Christ, & que le chef de l'autre soit le Démon. C'est pour la mesme raison qu'il distingue entre *estre dans l'Eglise & estre de l'Eglise*, car il veut qu'encore que les méchans soient dans l'Eglise, ils ne soient pourtant pas de l'Eglise, qu'ils n'appartiennent point à son corps, mais qu'ils soient dans son corps comme de mauvaises humeurs qui l'oppressent, & qui l'incommodent, & c'est aux seuls fidèles, privativement aux autres, qu'il attribue tous les droits de l'Eglise, encore que les méchans en ayent quelquefois la dispensation en qualité de Ministres ou de Pasteurs, car il veut en ce cas que ce soient des habitans de Babylone qui distribuent un bien qui n'est pas à eux, & qui n'appartient qu'aux seuls vrayz fidèles, aux seuls habitans de Jérusalem.

Aug. de Bapt.
cont. Don. l.
7. cap. 51.

Aug. in Psal.
61.

C'est donc une vérité certaine & constante que les seuls vrayz fidèles sont l'Eglise, & qu'à eux seuls appartiennent tous les droits de l'Eglise, mais si on veut y en ajouter une autre qui n'est pas moins certaine, puis qu'elle est fondée sur les promesses de J. Christ, sçavoir qu'il y a eü toujourns une Eglise au monde, il se n'suivra évidemment que si nostre communion a sur la communion Romaine l'avantage de la vraye foy, & celui du vray culte, en un mot si nous avons raison dans le fons, non seulement nous sommes la vraye Eglise, mais nous le sommes par une juste succession de droit & de fait à l'Eglise qui nous a précédé, & qui nous a mesme précédé immédiatement avant nostre réformation. Il n'est plus question de sçavoir où elle estoit, ni quelle elle estoit, car la promesse de Jesus Christ nous assure qu'il y-en avoit une, son Ecriture, la raison, les Pères nous déclarent qu'elle consistoit uniquement dans les vrayz fidèles. Mettez donc ces vrayz fidèles où il vous plaira, en France, en Espagne, en Italie, en Orient, dans les Indes si vous voulez, cela est indifférent à nostre question. Si nous sommes vrayz fidèles comme eux, nous sommes leurs légitimes successeurs en tous les droits de la Société chretienne. Que nous ayons receu la foy de leurs mains, ou que nous l'ayons receuë d'ailleurs, il n'importe, nous ne laissons pas d'estre

leurs véritables héritiers, car Dieu, comme disoit S. Jean Baptiste, *peut même de ces pierres-cy faire naître des enfans à Abraham*. Ils sont nos peres par le droit de l'âge, mais ils sont aussi nos freres par l'unité d'une même foy, & par celle d'un même Esprit qui nous anime, & qui nous fait estre un même corps avec eux. Lors qu'ils estoient au monde, en quelque état qu'ils fussent, le ministère estoit à eux, les Sacremens estoient à eux, le droit des assemblées leur appartenoit, puisque ces choses ne peuvent appartenir qu'aux vrais fidèles, & quand Dieu les a retirez en son repos, cet heritage mystique n'a pû estre recueilly que par d'autres vrayes fideles, car telle est la Loy de la famille de Dieu, que ce n'est ni la chair, ni le sang, ni la transmission des chaires, & des benefices, qui font la succession, mais l'Esprit de Jesus Christ, ou comme parle Tertullien *la consanguinité de la foy*, & de la doctrine. Si nous avons donc cette consanguinité spirituelle, nous sommes leurs véritables successeurs, & nous ne faisons qu'un seul corps, une seule Eglise avec eux.

Tertull. de præscrip. advers. hæret. cap. 32.

Mais dira-t-on, comme se peut-il faire que vous ne faciez qu'un seul corps avec l'Eglise qui estoit avânt la réformation, puis que cette Eglise vivoit alors en communion avec ceux dont vous estes séparés. Elle avoit un service extérieur tout différent du vostre, elle estoit sous un ministère tout autre que le vostre, car sous son Ministère on faisoit profession d'invoquer les Saints, de servir religieusement leurs images, & leurs reliques, de Sacrifier réellement le corps de Jesus Christ, de croire la transsubstantiation, la presence réelle, & tous les autres articles que vous faites aujourduy profession de rejeter. Comment pouvez-vous estre la même Eglise? comment vos Ministres peuvent-ils estre les successeurs de ceux d'alors qui estoient Evêques, Archevêques, Cardinaux, Patriarches, & Papes? Vos Liturgies sont différentes, vostre discipline ne l'est pas moins, vous n'avez ni les Festes, ni les processions, ni les solennitez qui se pratiquoient alors, comment se peut-il que vous ne soyez pas une Eglise nouvelle.

Je répons premièrement que si ce raisonnement estoit juste, il faudroit conclure que l'Eglise avant la réformation n'estoit pas la même Eglise que celle que les Apôtres établirent au commencement, car selon l'idée que l'Ecriture Sainte nous fournit de l'Eglise Apostolique, nous n'y voyons rien de semblable à ce qui se faisoit immédiatement avant la réformation. Nous n'y trouvons ni les mêmes dogmes, ni le même culte, ni les mêmes solemnitez, ni la même forme de ministère, ni le même gouvernement, ni la même discipline, ni les mêmes Sacremens, ni les mêmes Liturgies, ni rien enfin de ce que nos Peres ont réformé. Qu'on nous dise donc de quelle manière on entend que l'Eglise avant la réformation ne fust qu'une seule & même Eglise avec celle des Apôtres. Car si c'estoit en effet deux différentes Eglises & que nous fussions obligés d'en choisir l'une pour avoir communion, ou comme on parle identité avec elle, nous ne hériterions pas sur le choix. Nous aurions bien plus de consolation mille fois, & plus d'assurance de salut de nous trouver conformes à l'Eglise Apostolique, que de n'estre en rien différens de celle qui estoit immédiatement avant la réformation.

tion, puisque l'Apostolique doit estre regardée comme l'Eglise matrice, & originale, l'exemplaire, ou le patron de tous les siècles suivans dont il n'a pas esté permis de s'écarter. Que l'Auteur des Préjugez fasse donc s'il luy plaist de deux choses l'une, ou qu'il nous montre dans l'Eglise des Apôtres toutes les choses que nous n'avons pas en conformité avec l'Eglise qui estoit immédiatement avant la réformation, & sur le pied desquelles on veut que nous soyons une Eglise nouvelle, qu'il nous y fasse voir la transsubstanciation, la presence réelle, le sacrifice de la Messe, l'adoration de l'Eucharistie, le culte des images, l'invocation des Saints, le culte des reliques, les regles, & les vœux des Religions, le célibat des Ecclésiastiques, le service en langage inconnu, les Fêtes, les processions, & généralement tout ce qui selon luy nous fait estre une Eglise nouvelle, différente de celle qui précédoit la réformation, ou s'il ne veut pas s'engager là dedans, qu'il nous dise au moins de quelle maniere il comprend que l'Eglise avant la réformation n'estoit pas elle mesme une Eglise nouvelle différente de celle que les Apôtres établirent. Il ne sauroit faire la première de ces choses parce qu'elle est absolument impossible, & il ne peut faire la seconde, parce que les principes y résistent entierement, & en effet, il est vray que ceux qui croyoient & qui pratiquoient tout ce que je viens de marquer n'estoient pas une mesme Eglise avec l'Apostolique. Si donc il ne peut faire ni l'un ni l'autre, c'est-à luy à voir comment il entend que son Eglise soit la vraye Eglise de Jesus Christ; car quant à nous il nous suffit de nous trouver conformes à l'Eglise des Apôtres, puisque cela estant nous sommes assurez d'estre ce mesme corps que Dieu a établi sur la terre, & à qui Jesus Christ a promis une subsistence perpetuelle, & sans que nous nous mettions en peine de savoir précisément comment il a executé sa promesse, nous ne douterons pas que nous ne soyons la mesme Eglise qui a subsisté jusqu'au tems de la réformation. Car quand nous ignorerois la maniere dont elle a subsisté, quand nous ne la saurions comprendre, nous serions pourtant certains qu'elle a subsisté, puisque la parole de Jesus Christ est inviolable, & qu'on ne peut la révoquer en doute sans impiété, d'où il s'ensuit que nous ne sommes pas une Eglise nouvelle, mais la mesme qui a duré toujours & qui estoit immédiatement avant la réformation. Cetre voye que nous tenons pour nous assurer de cetre verité est non seulement bonne, solide, & certaine, mais elle est encore l'unique que toute communion doit, & peut tenir, si elle veut s'asseurer en bonne conscience d'estre la vraye Eglise de Jesus Christ, qui a toujours subsisté, & qui subsistera toujours, je veux dire qu'elle doit se comparer avec l'Eglise des Apôtres pour reconnoitre si elle luy est conforme, & pour ce qui regarde la suite des siècles, elle doit s'affermir sur la parole de Jesus Christ quia dit qu'il seroit avec les siens jusqu'à la consommation du monde, car delà nait cetter certitude qu'estant une avec l'Eglise des Apôtres, elle l'est aussi avec celle de tous les siècles suivans. Mais de vouloir prendre une autre voye, & dire cetter communion est une avec l'Eglise du 15. & du 16. siècle, elle est donc une avec celle des Apôtres, parce que Jesus Christ a promis que son Eglise subsisteroit toujours, c'est évidemment s'exposer à l'égarement & à l'illusion,

& suivre une manière de raisonner fautive & trompeuse ; La raison en est évidente, c'est que par ce moyen on est sujet à prendre pour l'Eglise dans le 15. ou 16. siècle, ce qui peut-être ne l'est pas. Car dans ce corps visible qu'on appelle l'Eglise mêlée, il y-a deux parties, l'une qui est proprement l'Eglise, & l'autre qui ne l'est pas, l'une qui est le froment que le Fils de Dieu a semé, & l'autre qui est l'ivroye venue de la main de l'ennemy, l'une qui est le bon grain, & l'autre qui est la paille. Or il pourroit estre arrivé que l'ivroye auroit surmonté le froment, & qu'un monceau de paille auroit couvert le bon grain, de sorte que ce qui paroistroit aux yeux ne seroit qu'ivroye, & que paille, & par conséquent la conformité qu'on prétendroit avoir avec cette Eglise, ne seroit qu'une conformité avec la paille & l'ivroye, & non avec le froment, ce qui seroit la plus grande de toutes les illusions. Mais si l'on suit la première voye, on n'est pas en danger de tomber dans cette erreur, parce que nous savons que dans l'Eglise des Apostres, le froment surmontoit l'ivroye, & le bon grain la paille, & que ce qui paroissoit aux yeux estoit de Jesus Christ, & non du malin, d'où il s'ensuit qu'on ne sauroit se tromper ni prendre une unité pour l'autre. C'est donc la voye que nous repons & qui nous donne par la grace de Dieu un grand repos de conscience, ceux qui suivent l'autre doivent prendre garde si elle ne les égare point.

Voilà ma première réponse, la seconde est qu'il ne faut jamais confondre ce qui regarde l'essence de l'Eglise, avec ce qui ne regarde que son estat. L'Eglise comme je l'ay déjà dit si souvent, ne consiste que dans les seuls vrais fidèles & dans les justes, & non dans ces amas confus de mondains qui s'assemblent avec eux sous un mesme Ministère, & qui participent à de mesmes Sacrements. Ce qui fait donc l'essence de l'Eglise, c'est la vraie foy, la vraie piété, la vraie charité, & il est vrai que ces vertus ne peuvent estre sans la vraie doctrine dégagée de toutes les erreurs qui nous éloignent de la communion d'un seul Dieu, & de la médiation d'un seul Jesus Christ. D'où il s'ensuit que la vraie & pure doctrine est de l'essence de l'Eglise. Mais il est vrai aussi que pendant que le fons de la vraie doctrine demeure dans une communion, & qu'on y laisse encore quelque liberté à l'esprit, & à la conscience des hommes, pour le choix des objets de la foy, & pour la pratique des actes de la religion, quelque impure que soit cette communion, quelques erreurs qu'on y enseigne, quelque faux culte qu'on y pratique, quelque corrompu qu'y soit le Ministère public, il y-a toujours moyen de séparer le bien d'avec le mal, & en s'attachant à l'un, de se garantir de l'autre, sans tomber dans l'hypocrisie, ni trahir les mouvemens de sa conscience par de faux semblans. Or je dis que c'estoit l'état de cette communion visible que nous appellons l'Eglise Latine immédiatement la réformation. J'avoué qu'on y croyoit la transubstanciation, la présence réelle, le Sacrifice de la Messe, le metire des œuvres, le purgatoire, les satisfactions humaines, les indulgences, la Monarchie du Pape, qu'on y servoit religieusement les images de Dieu, & celles des Saints, qu'on y rendoit un culte religieux aux reliques, qu'on y adoroit l'Eucharistie comme estant la propre personne de Jesus Christ, qu'on y invoquoit les Saints, & en un mot, qu'on y croyoit &

qu'on y faisoit tout ce qu'on croit , & qu'on fait encore aujourd'huy dans l'Eglise Romaine. Mais le fons du Christianisme y estoit encore , & l'on peut dire avec vérité que dans ce qu'il y-avoit de bon , il y-avoit suffisamment dequoy faire rejeter le mauvais. Ce seul commandement, *Un seul Dieu tu adoreras*, suffisoit pour faire connoistre à une bonne ame qu'il ne faisoit ni adorer les Saints & les Anges, ni les invoquer, ni rendre un culte religieux à leurs images, & à leurs reliques, ni prendre aucune créature pour l'objet de sa devotion. La doctrine du Sacrifice de Jesus Christ en la Croix, & celle de sa séance à la dextre de Dieu, suffisoient pour faire rejeter celles du Sacrifice de la Messe, de la présence réelle, de la transsubstantiation, de l'adoration de l'Eucharistie, des satisfactions humaines, des Indulgences, & du Purgatoire. Car il est vray que la Religion d'alors estoit un composé de deux parties contradictoires qui se renversoient l'une l'autre, ceux qui prenoient les choses par le mauvais endroit, détruisoient le bien par le mal, car en adorant par exemple les Saints & les Anges, ils ruinoient cette bonne doctrine, *Un seul Dieu tu adoreras*: en croyant le Sacrifice de la Messe, & la transsubstantiation, ils anéantissoient l'effet du sacrifice de la Croix, & ils ôtoient autant qu'ils en estoient capables Jesus Christ de la dextre de son Père. Mais ceux qui prenoient les choses dans un bon sens, détruisoient au contraire le mal par le bien; car adorant un seul Dieu, ils apprenoient à ne pas rendre le culte religieux aux créatures, en mettant toute leur confiance en Jesus Christ mort pour eux, ils apprenoient à rejeter le Sacrifice de la Messe, & toutes les satisfactions humaines, & en croyant de bonne foy que Jesus Christ estoit au Ciel, ils estoient des-abusez de sa présence corporelle sur les Autels. Enfin, ils pouvoient fort bien faire chacun en particulier, ce que nos Pères firent depuis tous ensemble, lors qu'ils se réformèrent, car rien n'a fait leur réformatio que la doctrine même qu'on leur avoit enseignée. Un seul Dieu, & un seul J. Christ leur ont fait rejeter tout ce qu'ils ont rejeté. D'ailleurs il est certain que la plus-part de ces choses que nous croyons contraires à la vraye foy, estoient alors enseignées & receuës, & pratiquées dans l'Eglise Latine plus par la force de la coutume, que par aucune autorité publique, qui pult imposer quelque nécessité aux consciences, mesme suivant les principes de l'Eglise Romaine d'aujourd'huy, ce qui laissoit aux particuliers assez de liberté de les rejeter. Et quand mesmes elles auroient été publiquement déterminées avec toutes les formalitez nécessaires, ce qui n'est pas, il restoit toujours aux particuliers un droit naturel de les examiner, & de les rejeter, puis que l'autorité des hommes, quelle qu'elle soit, ne lie jamais la conscience des fideles. Nous ne doutons donc pas que Dieu n'ayt conservé sous ce Ministère, un grand nombre de personnes qui faisoient cette séparation du bien & du mal, & c'est en ceux-là que l'Eglise subsistoit. Mais outre ceux-là, combien y-avoit-il de personnes simples que leur propre simplicité, & leur ignorance mettoit à couvert des erreurs qui regnoient alors dans le Ministère. Ils en savoient assez pour croire en un seul Dieu Père, Fils, & Saint Esprit, leur Créateur & leur Père, & en un seul Jesus Christ leur Rédempteur, né, mort, & ressuscité pour eux, & pour pratiquer sans

superstition, tous les actes de la piété chrétienne que ces doctrines leur inspiroient; mais ils n'en avoient pas assez pour croire le Sacrifice de la Messe, la transsubstantiation, la présence réelle, les satisfactions humaines, le mérites des œuvres, & quantité d'autres choses qui ne descendoient pas jusqu'à eux. Leur connoissance se bornoit aux articles du Symbole, à la prière Dominicale, & au Décalogue qu'ils recevoient avec soumission de cœur, & qu'ils tâchoient de mettre en pratique le mieux qui leur estoit possible, & il ne faut pas douter que ces seules lumières, simples & dégagées de toute erreur, comme ils les avoient, ne leur fournissent une direction suffisante pour le salut, sans qu'ils fussent obligés de faire une plus expresse rejection des doctrines qu'ils ne connoissoient pas. Mais supposé même qu'ils en eussent eü connoissance, je dis qu'il faut soigneusement distinguer deux sortes de tems, l'un auquel la fausseté d'une doctrine ou celle d'un culte n'est point tellement découverte ni exposée aux yeux des hommes, qu'il n'y ait qu'un aveuglement volontaire ou une mauvaise préoccupation qui nous puisse empêcher de la reconnoître, & de comprendre combien cette doctrine, & ce culte sont contraires à la vraie foy, & à la vraie piété, & l'autre auquel cette fausseté, & cette contrariété sont si ouvertement, ou si publiquement manifestées, qu'on ne sauroit les ignorer, ou ne les pas voir sans se fermer volontairement les yeux. Car au second de ces tems, chacun est obligé pour l'intégrité de sa foy, & de sa religion, & pour la conservation de son ame, de rejeter fortement & publiquement ces erreurs, de les fuir avec aversion, de se retirer des assemblées où elles s'enseignent & se pratiquent, & de n'y prendre aucune part si petite qu'elle soit, & si l'on ne le fait, on n'a point d'excuse de son crime, & c'est le tems où nous sommes aujourd'hui. Mais au premier, il suffit de n'en estre pas entaché, sans qu'il soit absolument nécessaire de témoigner cette forte aversion. Au second tems, on doit regarder ces sortes de choses comme elles sont en effet, parce qu'elles sont pleinement découvertes, & que l'on les peut voir dans tout ce qu'elles ont d'opposé à la gloire de Dieu, & au salut des hommes. Mais cette obligation ne peut jamais estre si forte au premier tems, parce que l'on n'a ni les memes lumières, ni les memes aydes, ni la mesme facilité pour les reconnoître telles qu'elles sont. La simple lumière naturelle dicte cette distinction, mais Jesus Christ luy-mesme a bien voulu l'établir dans l'Evangile, si je ne fusse venu, dit-il, parlant des Juifs, *Or que je n'eusse parlé à eux, ils n'aurient point de péché, mais maintenant ils n'ont point d'excuse de leur péché*, ce qui établit évidemment ces deux tems dont je viens de parler, l'un où la manifestation du bien & du mal n'est pas encore si bien faite, qu'on puisse les reconnoître dans toute leur étendue, & l'autre où elle est si bien faite, qu'on ne peut sans crime les connoître confusément. Or je dis qu'avant la réformation on estoit dans ce premier tems à l'égard de ce que nous appellons les erreurs & superstitions de l'Eglise Romaine, elles n'avoient esté ni si bien examinées, ni si clairement découvertes, qu'elles ont esté depuis, les fidèles donc pouvoient alors, non les croire, & les pratiquer, car selon nous cela ne se peut en quelque tems que ce soit, sans ruiner la vraie foy, & la vraie piété, mais ils pouvoient

Jean. 15.

les regarder avec plus d'indifférence, les supporter avec moins de peine, ne laisser pas pour elles de se trouver dans les assemblées, s'en taire, & se contenter de garder leur propre justice.

Voilà de quelle manière nous croyons que l'essence de l'Eglise s'est conservée avant la réformation. Quelque corrompu que fust le Ministère, le fons du Christianisme y estoit demeuré, & Dieu y avoit encore son résidu selon l'élection de grace, c'est-à-dire ses vrais fidèles. C'estoit eux seuls, dans tout ce grands corps mêlé, qui estoient l'Eglise, car eux seuls estoient dans la communion de Dieu, & de son Fils, eux seuls jouissoient des fruits de l'alliance Evangelique; à eux seuls, quelque petit nombre qu'ils fussent, appartenoient tous les droits, & tous les avantages Ecclesiastiques, la Société extérieure, les assemblées, le Ministère, la Sainte Ecriture, les Sacrements, le gouvernement, & la discipline selon la maxime inviolable de S. Paul, *Toutes choses sont à vous, soit Paul, soit Apollon, soit Céphas, soit le monde, soit la mort, soit les choses présentes, ou les choses à venir, toutes choses sont à vous, & vous à Christ, & Christ à Dieu.* Tout le reste donc qui estoit alors dans ce corps mêlé, qu'on appelloit l'Eglise Latine, & qui avoit quelque rapport à la religion estoit non de l'essence de l'Eglise, mais de son état, le mélange des erreurs & des abus avec la bonne doctrine, les corruptions du culte, les vices du ministère, les superstitions des cérémonies, la forme du gouvernement, les Religions, comme on parle, c'est-à-dire les divers ordres des Moines, les divers degrés de la Hiérarchie, les Festes, les Processions, le Careme; & en un mot, tout ce qui a esté marqué dans l'objection, & en quoy l'Eglise d'alors estoit différente de la Protestante, tout cela dis-je appartenoit à l'état de l'Eglise d'alors, & a pû, par conséquent estre changé sans qu'il se soit fait ni une nouvelle Eglise, ni une autre Eglise. Que les fidèles se trouvent insensiblement surmonter par un nombre presque infiny de mondains qui se mêlent avec eux, comme l'ivroye avec le froment, que ces mondains se rendent les maîtres des Chaires, du Ministère, des Conciles, qu'ils introduisent des erreurs, des superstitions, des abus, qu'ils changent la forme du gouvernement Ecclesiastique, & celle du service public, tout cela regarde non l'essence de l'Eglise, qui ne consiste qu'en la vraie foy, mais son état, de sorte que quand nos Pères ont réformé ces choses, on a bien pû dire qu'ils ont changé l'état de l'Eglise de leur tems, mais non qu'ils aient changé d'Eglise, ni qu'ils en aient fait une nouvelle, & leur Eglise ne laisse pas nonobstant ce changement d'estre liée par une véritable succession de tems & de personnes à celle qui estoit auparavant. Une ville pleine d'étrangers qui s'y sont rendus les plus puissans, qui se trouve desolée par des maladies populaires que ces étrangers y ont apportées, & remplie des desordres qu'ils y ont causés, ne laisse pas d'estre la mesme ville par une véritable succession de tems & de personnes, lors que ces étrangers la quittent, & que ses bons citoyens la rétablissent dans son juste & naturel état, comme autrefois Rome saccagée par les Gots, ne laissa pas d'estre la mesme Rome quand elle en fut délivrée, & un fleuve grossi par les eaux des torrens, qui luy font inonder les campagnes, & ravager ses bords, est encore le mesme fleuve lors que ces eaux ramassées se retirent, & qu'il se remet dans son canal ordinaire.

CHATRE III.

CHAPITRE III.

Que le Ministère qui s'exerce dans la Société des Protestans est légitime, & que la vocation de leurs Ministres l'est aussi.

IL s'agit maintenant de justifier le droit que nous avons au Ministère Evangélique, & de défendre nostre vocation non seulement contre les objections ordinaires de ceux de l'Eglise Romaine ; mais aussi en particulier contre les accusations de l'Auteur des Préjugez. Car cet Aueur qui se fait un mérite d'aller plus loin que les autres, sur tout quand il s'agit d'emportemens, ne se contente pas de dire simplement que nous sommes *des Pasteurs sans mission, & des Ministres sans vocation*, mais par une chaleur *Préj. chap. 4 pag. 82. 83.* de zèle qui ne se dément point, il nous appelle *des voleurs, & des larrains, des tyrans, des rebelles, des faux Pasteurs, & des usurpateurs sacrilèges de l'autorité de Jesus Christ.* Cependant comme ces injures ne sont qu'un effet de la mauvaise humeur, il ne fera pas difficile de luy montrer que toutes les conditions qu'on peut raisonnablement demander pour faire qu'un Ministère soit juste & légitime, se trouvent dans celuy des Ministres Protestans, & que graces à Dieu on n'a rien à leur reprocher sur ce sujet. C'est-ce que j'ay dessein de faire voir dans ce Chapitre, & pour cet effet je feray d'abord quelques observations que je croy nécessaires pour le dénouement de cette question.

1. Je dis donc premièrement, qu'il ne s'agit pas icy de la vocation que nos Pères ont eue pour la Réformation, mais seulement de celle qu'ils ont eue, & que nous avons après eux pour le Ministère ordinaire de l'Evangile. Car il faut bien prendre garde de ne pas confondre comme a fait l'Auteur des Préjugez, ces deux sortes de vocations que nous reconnoissons dans nos Pères, & que l'Eglise Romaine leur conteste, celle qu'ils ont eue pour se réformer, c'est-à-dire pour rejeter ce que nous appelons les erreurs, & les superstitions qui s'estoient introduites dans l'Eglise Latine, & celle qui regarde la prédication ordinaire de la parole de l'Evangile, l'administration des Sacremens, & l'exercice de la discipline. Ces deux vocations sont entièrement différentes. L'une qui est celle de la Réformation, est commune de droit à tous les Chrétiens, n'y en ayant aucun qui ne soit légitimement appelé par son baptême, pour l'intérêt de son propre salut, & pour celuy de la gloire de Dieu, à se défaire des erreurs contraires à la nature, ou à la pureté de la vraye foy, & à exhorter ses prochains à faire la mesme chose comme je l'ay fait voir dans ma seconde partie. D'où il s'ensuit qu'à cet égard *chap. 4.* il n'y a rien à dire contre nos Pères, & beaucoup moins contre ceux qu'on appelle les premiers Réformateurs, puis qu'estant comme ils estoient en charge publique, ils ont eü pour cela plus de vocation qu'il n'en estoit

Vu

nécessaire. L'autre qui est celle qui regarde la prédication ordinaire de la parole de l'Evangile, l'administration des Sacremens & l'exercice de la discipline, n'est pas commune à tous les particuliers. Au contraire, nul ne s'y doit ingérer de soy-mesme sans y estre légitimement appelé d'ailleurs. La raison de cette différence est que la Réformation consiste en de simples actes de foy, & de charité qui sont des actes particuliers dont personne ne se peut dispenser, par ce que personne ne peut dire que ce n'est pas à luy d'estre vray, fidèle ni d'estre charitable; mais la prédication de la parole, l'administration des Sacremens, & l'exercice de la discipline sont des actes d'autorité que nul ne peut faire en son propre nom, mais au nom d'autrui, c'est-à-dire au nom de Dieu, ou au nom de toute l'Eglise, de sorte que pour les faire, il faut estre légitimement autorisé. Il ne s'agit donc dans cette question que de cette dernière vocation.

2. En second lieu il faut remarquer qu'il ne s'agit pas non plus icy de ce Ministère extraordinaire que Jesus Christ communiqua luy-mesme immédiatement à ses Apôtres pour faire la première vocation des hommes à la foy Chretienne, & pour les assembler en société. Car nos peres n'ont fait aucune nouvelle convocation, ni aucune nouvelle société, ni aucune nouvelle Eglise, comme je l'ay fait voir dans les deux Chapitres précédens. Ils n'ont point presché de Nouveau Testament ou de nouvelle alliance autre que celle que les Apôtres ont preschée. Ils ne se sont qualifiés ni nouveaux Apôtres, ni nouveaux Prophètes, ni nouveaux Evangélistes, ils n'ont apporté au monde aucune nouvelle révélation, mais ils ont repurgé & réformé l'état corrompu de la Religion & de l'Eglise, par la mesme Ecriture que les Apôtres nous ont laissée, ils ont taché de remettre les choses d'as leur ancien & naturel état, & au reste ils ont presché le mesme Evangile, & administré les mêmes Sacremens que les Apôtres avoient laissez, & qui avoient toujours subsisté nonobstant les corruptions dont on les avoit comme accablez. En un mot ils n'ont rien établi de nouveau sur quoy l'on puisse avec quelque apparence de raison leur demander une mission immédiate ou de Dieu ou de Jesus Christ son Fils. Il ne s'agit donc que de ce mesme Ministère ordinaire que les Apôtres établirent dans l'Eglise Chretienne à mesure qu'ils la convoquerent ou qu'ils la formèrent, & qui fut dès lors destiné pour aider à la conservation & à la propagation. C'est ce Ministère que nous prétendons avoir non un nouveau, mais l'ancien & perpétuel que Jesus Christ & ses Apôtres laisserent à l'Eglise lors qu'ils feurent convertie à la foy Chretienne.

3. En troisième lieu, il faut savoir que pour bien juger de la validité ou invalidité d'un Ministère, on le doit considerer à trois égards, 1. à l'égard des choses mesmes qu'on y enseigne & qu'on y pratique, 2. à l'égard du corps, c'est-à-dire, de la société où l'on l'exerce, 3. à l'égard des personnes qui l'exercent dans cette société. Au premier égard le Ministère des Juifs, des Payens, des Mahometans est méchant & sacrilege, parce que les choses qu'on y enseigne sont impies. Au second le Ministère des Donatistes & des Lucifériens qui étoit bon & Chretien en luy-mesme, parce qu'on n'y enseignoit, & qu'on n'y pratiquoit rien de mauvais, ne laissoit pas d'estre vi-

ciens, puisqu'il estoit exercé des dans société Schismatiques, qui n'avoient droit d'avoir un Ministère à part & de vivre en séparation. Au troisième, le Ministère d'un intrus, d'un usurpateur, d'un simoniaque, quoy que bon en luy-mesme, quoy qu'exercé dans une société légitime, c'est-à-dire dans la vraye Eglise, ne laisse pas d'estre mauvais & illégitime, par le défaut de la vocation personnelle.

4. En quatrième lieu, il faut avant que d'aller plus loin employer icy sur le sujet du Ministère la même distinction que nous avons employée dans le chapitre précédent sur le sujet de l'Eglise, je veux dire qu'il faut mettre une grande différence entre ce qui fait l'essence du Ministère, & ce qui appartient à son état. Car ce qui est essentiel au Ministère Evangélique ne peut estre changé qu'on ne fasse un autre Ministère, & par conséquent un Ministère faux, sacrilege, & criminel, puisqu'il n'y en peut avoir qu'un seul de bon, & de légitime, & au contraire l'essence du Ministère demeurant la même & en son entier, il faut nécessairement dire que c'est le même Ministère, encore que ce qui regarde son état ait reçu du changement. L'essence du Ministère Evangélique consiste à enseigner la vérité Chrétienne & salutaire sans en soustraire aucun article qui soit nécessaire à la subsistance de la vraye foy, de la vraye piété & de la vraye sainteté, à dispenser les véritables Sacramens que Jesus Christ a établis dans son Eglise, & à gouverner le peuple d'une manière qui aide à conserver la société religieuse, ou qui du moins ne la détruit pas absolument. Son état est ou bon ou mauvais, le bon état est lors qu'il y a une telle pureté dans le Ministère que les seules veritez Chrétiennes y soient enseignées & qu'elles y soient enseignées dans toute leur force & leur beauté naturelle, avec toute la diligence & tout le soin dont les hommes assistez de la grace de Dieu sont capables, lors aussi que les Sacramens y sont purement administrez selon l'institution de Jesus Christ sans addition ni diminution, & dans toute la bienséance, la modestie, la simplicité, la gravité, la circonspection que ces mystères de la Religion Chrétienne demandent, afin que Dieu soit glorifié, & que son règne soit de plus en plus établi dans les cœurs des hommes, & lors encore que l'Eglise se trouve gouvernée par des réglemens justes, sages, prudents, charitables & bien exécutez, d'une manière qui ne détruit point, mais qui édifie. Enfin, ce bon état consiste aussi en ce que ceux qui exercent ce ministère le reçoivent par des voyes justes & légitimes, propres à attirer sur eux, & sur leurs travaux la benediction de Dieu, & qu'ils le fassent eux-mêmes dignement, s'acquittant en bonne conscience de la charge qui leur est commise. Le mauvais état au contraire est lors que ce Ministère se trouve mêlé d'erreurs & de superstitions, que les Sacramens y sont altérez & corrompus, que le gouvernement y est mondain, ou injuste, ou tyrannique, ou confus, que les personnes qui occupent le Ministère le tiennent par des voyes mauvaises, scandaleuses, illégitimes, & qu'ils s'en acquittent eux-mêmes indignement. Le bon état du Ministère est la chose du monde qu'il faut le plus souhaiter, & qui est la plus propre pour conserver la foy, la piété, la sainteté, la paix, la consolation & la joye publique dans

L'Eglise, & le mauvais état est la chose du monde la plus à craindre, & celle à laquelle on doit le plutôt tâcher d'apporter du remède. Néanmoins il ne faut pas croire que le Ministère ne puisse encore subsister dans un mauvais état, comme nostre vie corporelle ne laisse pas de subsister au milieu des langueurs, & dans l'accablement des maladies.

5. En cinquième lieu, il faut soigneusement distinguer le Ministère considéré en soy-mesme précisément, & ce mesme Ministère entant qu'il est occupé ou possédé par les personnes qui en sont revestues, ou si vous voulez il faut distinguer le Ministère & les Ministres, car il y-a une grande différence de l'une à l'autre, comme dans la société civile il y-a une grande différence entre la Magistrature, & le Magistrat; la Magistrature est la charge, & le Magistrat est la personne qui occupe la charge, la charge demeure toujours, les personnes changent ou par mort ou autrement. Cette distinction ne reçoit pas de difficulté, mais elle est pourtant d'un grand usage dans le sujet dont il s'agit. Car le ministère considéré en soy-mesme est d'établissement divin immédiatement, au lieu que les personnes qui y sont élevées y sont élevées par le moyen des hommes, & que si leur vocation est divine comme elle l'est en effet, elle ne l'est que médiatement; car ce sont les hommes qui les y appellent, encore qu'ils le fassent en l'autorité de Dieu. Il est donc certain que quand Dieu a établi le Ministère, non seulement il l'a établi dans tout ce qu'il doit avoir d'essenciel, mais il l'a mesme établi, & de droit, & de fait, dans un bon état, je veux dire que non seulement il a mis les Ministres dans l'obligation de remplir fidèlement toutes les fonctions d'une si grande charge, mais qu'il a mesme choisy des personnes qui s'en sont très-fidèlement acquittées. Mais il n'en a pas esté toujours de mesme de ceux qui y ont esté appelez par le moyen des hommes, car comme les lumières humaines sont courtes, qu'elles ne penetrent pas les cœurs, qu'elles sont mêlées de beaucoup d'imperfections, le Ministère a pu estre commis à des personnes qui l'ont insensiblement corrompu ou par leur ignorance, ou par d'autres inclinations encore plus criminelles que l'ignorance, & c'est de cette intervention humaine que procède le mauvais état du Ministère. Si Dieu le donnoit toujours immédiatement comme il fit à ses Apôtres & à ses Evangélistes, il y-auroit lieu de croire qu'on ne se feroit jamais éloigné de la première institution, mais puisque ce sont les hommes qui le donnent, on ne sauroit nier qu'il ne se puisse corrompre par ce canal, car on n'a point de promesse contraire de Dieu sur ce sujet, Dieu ne nous a point promis qu'il accompagneroit ces élections & ces vocations humaines d'un Esprit infailible qui les feroit réussir heureusement, & outre que l'expérience de tous les siècles passez y résiste, Jesus Christ luy-mesme semble nous avoir voulu dé fendre cette téméraire imagination, car bien qu'il connust les cœurs & les pensées, il a néanmoins voulu qu'un Judas fust aggregé au nombre de ses premiers disciples, & il a permis qu'un Nicolas, qui depuis fut à ce qu'on dit chef de la Secte des Nicolaites, eust part à l'élection que l'Eglise fit de ses premiers Diacres, pour nous faire comprendre que son intention n'estoit pas d'empêcher actuellement que le Ministère ne tombast jamais dans de mauvaises maines.

6. En sixième lieu, il faut remarquer qu'encore que l'Eglise & le Ministère ordinaire dont nous parlons soient deux choses naturellement jointes ensemble, si est-ce que ce n'est pas l'Eglise qui dépend du Ministère, mais c'est le Ministère au contraire qui dépend de l'Eglise. Car les Pasteurs ordinaires n'ont été établis que quand l'Eglise a été formée, & lors qu'il a falu songer à sa conservation & à sa propagation, de sorte que naturellement elle précède ses Pasteurs. L'Eglise fut produite au commencement par le Ministère extraordinaire des Apôtres, la première chose qu'ils se proposèrent fut non de faire des Pasteurs ordinaires, mais de faire des fidèles, ils appellèrent les hommes à la connoissance de Jesus Christ, ils les rassemblèrent, ils les unirent en société, après quoy ils pourvurent à l'entretien de cette société en établissant au milieu d'eux le Ministère ordinaire. Ils firent naître premièrement la nouvelle créature, & puis ils luy procurèrent des mammelles pour la nourrir. C'est pourquoy les Ministres ordinaires furent appelez *Pasteurs* par rapport aux bergers qui paissent, & qui conduisent les troupeaux. Ils furent appelez *Prestres ou Anciens*, par rapport aux Sénateurs d'entre les Juifs, ils furent appelez *Evesques*, c'est-à-dire Inspecteurs, ou sur-intendans par allusion aux Surintendans des vivres d'entre les Grecs qui s'appelloient aussi Evesques. Or les bergers supposent leurs troupeaux, les Sénateurs choisis d'entre le peuple supposent le peuple, les surintendans ou Inspecteurs supposent ceux sur qui ils ont droit d'inspection ou de surintendance. Les Ministres ordinaires supposent donc l'Eglise, & non l'Eglise les Ministres, elle n'est pas parce qu'ils sont, mais au contraire ils sont, parce qu'elle est, elle n'est pas à eux, mais ils sont à elle. Cette vérité paroist encore plus clairement si l'on se remet devant les yeux ce que j'ay dit dans le chapitre premier de cette quatrième partie, que le Ministère ordinaire n'est pas absolument nécessaire à l'Eglise pour *estre*, mais qu'il luy est seulement nécessaire pour le *bien estre* & pour empêcher qu'elle ne tombe en ruine. Car quand les fidèles n'auroient point de Pasteurs, ils ne laisseroient pas d'estre joints en société, puisque c'est la foy & la Grace qui les unissent & non le Ministère. Et comme dans la société civile c'est la Nature & non le Magistrat qui unit les hommes, & en suite les hommes estant unis en société, le Magistrat est produit par la raison de l'ordre, & par la nécessité de la conservation de la société, de sorte que c'est la société qui produit le Magistrat, & non le Magistrat qui produit la société: icy de mesme la foy & la grace rassemblent les hommes dans une société religieuse, ce sont elles qui font l'Eglise, & puis le Ministère naît en suite par la raison de l'ordre, & pour aider à la conservation de l'Eglise, & ainsi naturellement c'est l'Eglise qui produit le ministère ordinaire, & non le ministère ordinaire qui produit l'Eglise. L'Eglise fut le fruit du ministère extraordinaire des Apôtres, & des Evangélistes, ce ministère la produisit au commencement, & non seulement il la produisit, mais il luy a toujours depuis servy de moyen ou de source pour sa subsistence, & l'on peut dire avec vérité qu'il la produit encore, & qu'il la produira jusqu'à la fin du mode, car c'est la foy qui fait & qui fera toujours l'Eglise, & c'est le ministère des Apôtres qui fait & qui fera toujours la foy. C'est leur voix qui les con-

L'Eglise, & le mauvais état est la chose du monde la plus à craindre, & celle à laquelle on doit le plutôt tâcher d'apporter du remède. Au moins il ne faut pas croire que le Ministère ne puisse encore subsister dans un mauvais état, comme nostre vie corporelle ne laisse pas de subsister au milieu des langueurs, & dans l'accablement des maladies.

5. En cinquième lieu, il faut soigneusement considérer en soy-mesme précisément, & ce mesme coupé ou possédé par les personnes qui en ont le droit, si il faut distinguer le Ministère & les Ministres, ou si il n'y-a une grande différence de l'une à l'autre, comme de la Magistature civile il y-a une grande différence entre la Magistature, & le Ministre, & si le Ministre est la Magistature, ou si la Magistature est le Ministre, & si le Ministre est la charge, & si la charge est le Ministre.

toujours, les personnes changent
 tion ne reçoit pas de difficulté, m
 le sujet dont il s'agit. Car le minist
 sement divin immédiatement, au
 y sont élevées par le moyen des
 comme elle l'est en effet, elle ne f

qui les y appellent, encore qu'
certain que quand Dieu a été
dans tout ce qu'il doit avoir

& de fait, dans un bon état, a mis les
Ministres dans l'obligation de remplir les fonctions
d'une si grande charge, mais qui s'en font

tres-fidèlement acquitté
qui y ont été appelés
humaines sont courtes,

mêlées de beaucoup d'
 personnes qui l'ont inf
 d'autres inclinations e

le donnoit toujours à
gélifistes, il-y-auroit l

mière institution, le donnent, où ne
sauroit nier qu'il n'a point de pro-
messe contraire de et promis qu'il ac-

compagneroit ces d'un Elprit infail-
ble qui les feroit l'expérience de tous les
siècles paffez y ie nous avoir voulu dé-

fendre cette ténacité, qui se multipliait les cœurs & les
 pensées, il a voulu que son exemple se répandît au nombre de ses
 premiers disciples, qui depuis fut à ce qu'on

direction que l'Eglise fit de ses
 premiers Temeins, & que son intention n'estoit
 pas d'en faire un Temple, où l'on ne tombast jamais dans de



6. En fin, il faut remarquer que ces, & qu'il convoque & entretient encore tous.
 ordinaire dont on se sert, & par l'usage de ses Sacremens, il
 semble, si ce n'est que par l'usage de ces formant, il luy a donné par cela mesme
 le Ministre de l'Eglise, & par l'usage de ces formant, il luy a donné par cela mesme
 n'ont été en l'Eglise, & par l'usage de ces formant, il luy a donné par cela mesme
 à la conservation de son entretien, entre lesquels celuy
 de ses Pasteurs, & par l'usage de ces formant, il luy a donné par cela mesme
 ordinaire de leur ordonne d'entretenir & de
 de faire passer ces alimens, & pour
 honneur de la destination, & ce seroit
 rente, & par l'usage de ces formant, il luy a donné par cela mesme
 é. Et par l'usage de ces formant, il luy a donné par cela mesme
 pour pourvoir à
 cette mesme na-
 les hommes
 entretient
 mesme

voque encore aujourduy, c'est leur parole qui les assemble, & leur enseignement qui les lie. Il est certain que le ministère des Apôtres fut unique, c'est-à-dire uniquement attaché à leurs personnes sans succession, sans communication, sans propagation, mais il ne faut pas croire aussi que ç'ait esté un Ministère passager comme celui des autres hommes, car il est perpétuel à l'Eglise, la mort ne leur a pas fermé la bouche comme elle l'a fermé aux autres, ils parlent, ils instruisent, ils répandent sans cesse la foy, la piété, la sainteté dans l'ame des Chrétiens, & il n'y a pas mesme d'autre source d'où ces vertus puissent descendre que de la leur. Si l'on nous demande quelle est cette voix perpétuelle que nous leur attribuons, nous répondons que c'est la doctrine du Nouveau Testament où ils ont rassemblé toute l'efficace de leur ministère, & toute la vertu de cette parole qui fait l'Eglise. C'est-là qu'est leur véritable Chaire & leur siege Apostolique, le centre de l'unité Chretienne, c'est de là qu'ils appellent sans cesse les hommes, & qu'ils les joignent en société : toute autre voix que la leur est fausse & bastarde, c'est d'elle seule que procède l'Eglise, & parce qu'assembler avec eux c'est assembler avec Jesus Christ, on peut fort bien dire que qui n'assemble avec eux il disperse au lieu d'assembler. Mais quant au ministère ordinaire des Pasteurs, on n'en peut pas dire de mesme, ce n'est pas leur voix entant qu'elle se distingue de celle des Apôtres qui fait naître la foy, qui assemble les Chrétiens en société, ni qui produit l'Eglise, ce ne sont que de simples dispensateurs de la parole des Apôtres, ou si vous voulez des organes extérieurs pour nous faire mieux entendre leur voix. Non seulement ce ne sont pas les Pasteurs ordinaires qui ont fait naître l'Eglise au commencement, mais encore aujourduy à parler proprement, ce n'est pas leur parole qui produit la foy dans ceux qui ne l'avoient pas, car ce qui la conserve ou qui la confirme dans ceux qui l'ont & qui la produit dans ceux qui ne l'ont pas, c'est la parole des Apôtres mesmes à qui il faut qu'ils nous conduisent s'ils veulent avoir un bon succès. Ce ne sont donc proprement que des guides extérieurs que Dieu a établis dans l'Eglise pour mener les hommes à l'Ecriture, & mesme des guides qui ne sauroient nous empêcher d'y aller de nous-mesmes si nous voulons, & c'est l'Ecriture, la voix des Apôtres, ou pour mieux dire la voix de Jesus Christ qui parle par les Apostres qui fait tout. Il-y-a donc une grande différence entre ces deux sortes de ministères, l'un précède l'Eglise, & l'autre la suit, l'un est immédiatement communiqué de Dieu, & l'autre est communiqué par le moyen des hommes, l'un à l'indépendance, l'autorité souveraine, & l'infailibilité pour son partage, & l'autre est exposé aux vices, aux déreglemens, aux erreurs, & aux foiblesses humaines, inférieur & dépendant de l'Eglise, l'un est divin en toute manière, & l'autre est en partie divin, & en partie humain.

7. De cette sixième observation il en naît une autre qui n'est pas moins importante, & que j'ay déjà touchée en divers lieux de ce Traité, c'est que le ministère ordinaire est un droit qui appartient à la vraye Eglise, & dont elle ne sauroit jamais estre dépouillée. La raison de cette vérité se tire de la nature mesme de l'Eglise. Car l'Eglise estant une société que Dieu a convoquée

par le Ministère de ses Apostres, & qu'il convoque & entretient encore tous les jours par la parole de ses Ecritures, & par l'usage de ses Sacremens, il faut nécessairement dire qu'en la formant, il luy a donné par cela mesme qu'il l'a formée, un droit suffisant, plein & entier d'employer tous les moyens qui peuvent ayder à sa conservation & à son entretien, entre lesquels celuy du Ministère est sans doute tres-considérable. Cette mesme providence qui donne aux hommes la vie naturelle, & qui leur ordonne d'entretenir & de conserver leur vie par les alimens qu'elle leur fournit, leur donne par cela mesme le droit d'employer des personnes pour ramasser ces alimens, & pour les préparer afin qu'ils s'en puissent servir selon leur destination, & ce seroit une extravagance que de demander à un homme, quel droit il a de se faire apprester à boire & à manger, car on n'auroit qu'à dire que la nature qui donne la vie, donne en mesme tems tout le droit qu'il faut pour pourvoir à l'entretien de la vie. Et pour me servir d'un autre exemple, cette mesme nature, ou pour mieux dire cette mesme Providence qui assemble les hommes en société civile, & qui leur ordonne en les unissant ensemble d'entretenir cette société par un ordre raisonnable, ne leur donne-t-elle pas en mesme tems, & par cela mesme qu'elle les assemble le droit d'avoir des Magistrats, pour les gouverner, & pour faire exécuter les loix de la Société, d'avoir des Juges pour terminer les différens, d'avoir des remèdes pour la guérison des maladies, & des Artisans pour la commodité publique; & ne seroit-ce pas une absurdité que de demander à un peuple quel droit il a d'avoir des Magistrats, des Juges, des Médecins, des Artisans, des Directeurs du commerce, des Jurisconsultes, puis qu'il n'y sauroit avoir de droit plus juste ni plus plein que celuy qui est fondé sur la raison de l'ordre, & sur la société mesme? Il ne faut qu'appliquer ces exemples au sujet dont il s'agit, l'Eglise est un corps à qui Dieu a donné la vie spirituelle, & il luy a ordonné de la conserver & de l'entretenir par l'usage des alimens mystiques, dont il a luy-mesme fait comme un magasin public dans ses Ecritures Saintes, il est donc évident qu'il luy a donné par cela mesme, le droit d'avoir des Ministres ou des Pasteurs qui luy préparent ces alimens sacrez, & qui les assaisonnent pour sa nourriture spirituelle. L'Eglise est une société religieuse composée de plusieurs personnes que Dieu luy-mesme a assemblées pour vivre ensemble, non en confusion, mais en ordre, il veut que cette société subsiste, il luy ordonne de s'entretenir & de se conserver, il luy en suggère luy-mesme les moyens, il luy donne donc sans doute par cela mesme le droit d'avoir des Directeurs pour se gouverner, des Pasteurs pour les mener dans les pasturages célestes de l'Ecriture, des Ministres pour luy dispenser les Sacremens divins qu'il a institués, des guettes & des guides pour veiller pour elle, & pour marcher devant elle. En un mot, celuy qui a donné à l'Eglise la foy, la piété, & la sainteté chretienne, l'a en mesme tems obligée indispensablement à ces quatre devoirs, l'un de persévérer dans l'exercice de ces vertus jusqu'à la fin, l'autre de les défendre contre les attaques, & les fraudes de l'ennemy de nostre salut, le troisième de les augmenter & de les fortifier de plus en plus, & enfin d'en faire la propagation autant qu'il dépendra de nous dans nos enfans, & mesme parmy

les étrangers, c'est-à-dire parmi ceux qui ne sont pas encore dans cette alliance. Il s'ensuit donc nécessairement qu'il a donné à l'Eglise un droit suffisant, plein & entier pour le Ministère, puis que le Ministère est un moyen légitime & propre pour tout cela.

Il n'y fautoit avoir de droit plus légitime que celui qui est fondé sur des devoirs indispensables, car en ce cas ce n'est pas seulement un droit qui rend de la chose juste, mais c'est une obligation qui impose nécessité, comme dans l'Etat le droit que chacun a de s'instruire de la volonté du Prince est incontestable, parce qu'il est établi sur l'obligation qu'on a de s'y conformer. Il est donc clair qu'il n'y peut avoir de droit plus légitime que celui qu'un peuple fidèle, une vraie Eglise, a d'avoir des Ministres, puis qu'il est fondé sur ces quatre devoirs que je viens de marquer, qui sont indispensables, & qui font que le Ministère n'est pas seulement de droit, mais d'obligation. Or il faut icy remarquer l'illusion que les Missionnaires ont accoutumé de nous faire, & que l'Auteur des Préjugés qui a adopté leur méthode nous a voulu faire comme eux : Car voyez de quelle manière il argumente ; Où il n'y a point de légitime Ministère, il n'y a point de vraie Eglise. Or parmi les Protestans il n'y a point de légitime Ministère. Donc parmi les Protestans, il n'y a point de vraie Eglise. Je laisse à part la question, si nous avons ou n'avons point de légitime Ministère au sens mesme qu'il l'entend, je ne considère maintenant que sa manière de raisonner, qui fait dépendre la vraie Eglise du légitime Ministère, l'amettant où le Ministère est, & l'ôtant d'où il n'est pas. Je dis que c'est une manière de raisonner, vaine, trompeuse, & illusoire, à laquelle j'oppose cet autre argument. Où est la vraie Eglise, là est le droit au légitime Ministère. Or la vraie Eglise est parmi les Protestans. Donc le droit au légitime Ministère est parmi les Protestans. De ces deux manières d'argumenter, il est certain que cette dernière est la plus juste & presque la seule juste, droite, & naturelle. Car naturellement la vraie Eglise précède le Ministère, elle ne dépend pas du Ministère, mais le Ministère au contraire dépend d'elle, comme dans la société civile la Magistrature dépend de la société, & non la société de la Magistrature. Dans la société civile la première chose qu'il faut concevoir, c'est que la nature fait des hommes, en suite on conçoit qu'elle les unit & les assemble, & enfin de leur union qui ne peut subsister sans ordre procède la Magistrature. Il en est de mesme dans la société religieuse, la première chose que la Grace fait, c'est de produire la foy dans le cœur des hommes, puis ayant fait des fidèles, elle les unit, & forme entre eux une communion mutuelle, & parce que leur communion ne doit pas être sans ordre, & sans gouvernement, de là naît le Ministère. Ainsi le Ministère légitime est postérieur à la vraie Eglise, & dépendant de la vraie Eglise. Ce n'est pas le Ministère légitime qui fait que ce soit la vraie Eglise, car elle l'est par la vérité de sa foy, & elle ne laisseroit pas de l'être quand elle n'auroit pas actuellement de Ministres, mais c'est la vraie Eglise qui fait que le ministère soit légitime, puis que c'est de la vérité d'une Eglise que procède la justice de son Ministère. L'argument donc de l'Auteur des Préjugés engage la dispute dans un circuit ridicule, car quand il

voudra

voudra prouver que nous ne sommes pas la vraye Eglise, parce que nous n'avons pas de Ministère légitime, nous luy soustiendrons au contraire que nous avons un Ministère légitime, parce que nous sommes la vraye Eglise, & il ne sauroit dire que ce soit nous qui soyons la cause de ce ridicule circuit, puis que nostre manière de raisonner suit l'ordre de la Nature, & que la sienne ne le suit pas. Je laisse à part que sa première proposition qui est, Qu'où il n'y a point de Ministère légitime, il n'y a point de vraye Eglise, est équivoque, car ou il entend par ce Ministère légitime, des Ministres actuellement établis, ou il entend le droit d'en établir. Si c'est le premier, sa proposition est fausse, car la vraye Eglise peut estre sans avoir actuellement des Ministres, cela n'est nullement impossible, comme je l'ay déjà fait voir, & si c'est le second, sa proposition luy est inutile, car on luy soustient que la société des Protestans a un droit plein & entier d'établir des Ministres pour son gouvernement, supposé qu'elle ait la vraye foy, comme il paroît par ce que je viens de dire, & comme il paroîtra encore plus clairement par l'observation suivante.

Je dis donc en huitième lieu que le corps de l'Eglise, c'est-à-dire proprement & principalement la société des vrayes fidèles, non seulement a le droit du Ministère, mais que c'est aussi ce corps qui fait la vocation légitime des personnes à cette charge. Cette vérité s'établirait déjà d'elle-même par ce que je viens de représenter, sans avoir besoin de nouvelles preuves. Mais comme la question touchant la véritable source d'où procède la vocation, fait elle seule presque tout le différent qui est entre l'Eglise Romaine & nous sur cette matière, & que d'ailleurs elle est extrêmement importante au sujet que nous traitons, il est nécessaire de l'examiner avec un peu de soin. On ne trouvera donc pas mauvais que j'insiste un peu plus sur cette observation, que je n'ay fait sur les autres. Pour l'éclaircir autant qu'il me sera possible, je me propose de traiter trois questions: La première sera de savoir si naturellement la vocation appartient ou aux Pasteurs seuls privatiment aux Laïques, ou si elle appartient à tout le corps de l'Eglise. La seconde, si en cas qu'elle appartienne naturellement à tout le corps de l'Eglise, on peut dire que l'Eglise se soit elle-même dépouillée de son droit, ou qu'elle l'ayt perdu de quelque manière que ce puisse estre. Et la troisième, si le corps de l'Eglise peut conférer les vocations, immédiatement par luy-même, ou si l'Eglise est toujours obligée de les conférer par le moyen de ses Pasteurs.

Quant à la première de ces questions, toute la difficulté qu'elle peut avoir ne vient que de la fausse idée qu'on se fait d'ordinaire dans l'Eglise Romaine de la vocation. Car premièrement on en fait un Sacrement ainsi proprement nommé, & on l'appelle le Sacrement de l'Ordre, d'où naît d'abord la pensée que le corps du peuple ne sauroit conférer un Sacrement. On s'imagina en suite que ce Sacrement imprime un certain caractère qu'on appelle un caractère indélébile, & que l'on conçoit comme une qualité physique, ou un accident absolu, comme on parle dans l'Ecole, & un accident inhérent dans l'ame du Ministre. On se persuade outre cela que Jésus Christ & ses Apostres laissèrent en dépôt ce Sacrement, & cette qualité physique entre les mains des Evêques pour ne pouvoir estre communiquée que par eux. On y mêle

des cérémonies, & des marques extérieures, comme l'onction, & la tonsure qu'on appelle la Couronne cléricale. On y ajoute les habits Sacerdotaux, l'Estole, l'Aube, la Chasuble, la Croffe, la Mitre, le Rochet, le Camail, le Pallium, &c. On fait des allégories mystiques sur ces cérémonies, & sur ces Ornaments, on distingue ces dignitez en divers ordres, on en compose une hiérarchie représentée par des mots pompeux de Prélats, de Primats, d'Archevêques, de Patriarches, de Cardinaux, &c. On fait de grands livres sur toutes ces choses, & la moitié de la Theologie est occupée à expliquer les droits, l'autorité, les privilèges, les immunités, les concessions Apostoliques, les cas réservés, &c. Quel moyen que les bonnes gens ne croyent pas que les Ecclésiastiques sont pour le moins des hommes d'une autre espèce que les autres, & qu'ils ne sont nullement faits de ce même sang dont Saint Paul dit que Dieu a fait tout le genre humain ? Cependant lors qu'on examine bien ce que c'est que la vocation pour s'en former une juste idée, on trouve que c'est proprement une relation qui résulte de l'accord de trois volontés, savoir de celle de Dieu, de celle de l'Eglise, & de celle de la personne appelée; car ces trois consentemens sont toute l'essence de la vocation, & les autres choses qu'on y peut ajouter, comme l'examen, l'élection, l'ordination, sont ou des conditions préalables, ou des signes & des cérémonies extérieures qui regardent plus la manière de la vocation que la vocation même. En effet, on ne peut remarquer dans une vocation, que trois intérêts qui y puisse estre engagé, celui de Dieu, puis que l'appelé doit parler, & agir en son nom; celui de l'Eglise qui doit estre instruite, servie, & gouvernée; & celui de l'appelé qui doit remplir les fonctions de sa charge, & luy consacrer ses veilles, ses soins, & ses travaux; d'où il s'ensuit que la vocation est suffisamment formée, lors que Dieu, l'Eglise, & la personne appelée en demeurent d'accord, & que l'on ne peut raisonnablement y concevoir autre chose. Or quant à la volonté de l'appelé elle ne tombe pas en question, car nous reconnoissons tous qu'on ne peut forcer personne à recevoir la charge du Ministère, & c'est pourquoy Saint Paul décrivant les qualitez de l'Evesque, commence par le desir de l'Episcopat. *Si quelqu'un*, dit-il, *desire d'estre Evesque, il desire une œuvre excellente.* Il ne s'agit donc que des deux autres, savoir de celle de Dieu, & de celle de l'Eglise. Pour la volonté de l'Eglise, on ne peut pas ce me semble defavoüer que naturellement ce ne soit celle de tout le corps & non simplement celle des Pasteurs qui y doit intervenir. Car ce ne sont pas les seuls Pasteurs qui ont intérêt dans la vocation d'un homme, c'est généralement tout le corps de l'Eglise, c'est elle qui en doit estre comme j'ay dit instruite, servie & gouvernée, c'est elle qui doit recevoir les Sacremens, des mains de l'appelé, & qui doit estre consolée & édifiée par sa parole. Son consentement y est donc nécessaire, & il est de l'essence de la vocation qu'il y intervienne. Quant à la volonté de Dieu, nous convenons les uns & les autres, qu'il ne la fait plus connoître aux hommes expressément, & immédiatement, car quoy qu'il faille sans doute rapporter à une particulière dispensation de sa providence, les qualitez, ou comme on parle, les talens extraordinaires que des personnes ont pour l'exercice de cette charge, & sur tout

lors que ces talens sont joints avec des dispositions intérieures, des mouvemens secrets ou des desirs de s'employer à l'œuvre de Dieu, & d'y avancer sa gloire, si est-ce que nous avoüons que cela ne suffit pas pour en conclure absolument une révélation divine. Dieu donc a mis sa volonté sur ce sujet comme en dépôt entre les mains des hommes, & cela mesme qu'il a institué le Ministère ordinaire dans l'Eglise, contient une promesse d'autoriser les vocations légitimes qu'on feroit des personnes à cette charge. Nous sommes d'accord sur ce point, il ne s'agit que de savoir qui est le dépositaire de cette volonté, ou les seuls Pasteurs, ou tout le corps de l'Eglise. Ceux de la communion Romaine prétendent le premier, & nous prétendons le second.

Pour vuidier ce différent, je dis qu'on ne peut raisonnablement reconnoître pour dépositaire de la volonté de Dieu à cet égard, que le corps à qui il a lui-même naturellement donné le droit du Ministère, pour qui il a institué le Ministère, & qu'il a mesme obligé par un devoir indispensable d'avoir des Ministres, ce corps dis-je qui y a un aussi grand intérêt que celui de la conservation de sa foy, de sa piété, de sa justice, & qui d'ailleurs y doit nécessairement faire intervenir son consentement. Or ce corps est celui de toute l'Eglise & non les seuls Pasteurs, c'est à elle, comme je l'ay déjà fait voir, que le Ministère appartient, c'est pour elle que Dieu l'a établi, elle est indispensablement obligée d'avoir des Ministres, elle y a le plus grand de tous les intérêts, elle y doit mesme naturellement concourir. C'est donc elle que Dieu a fait la dépositaire de sa volonté pour les vocations, & par conséquent c'est d'elle que les vocations doivent naturellement émaner, & il y-auroit de l'absurdité de les faire émaner d'ailleurs.

Nous avons déjà dit souvent que le corps de l'Eglise visible de la manière qu'elle se trouve sur la terre, est toujours mêlé de bons & de méchans, de vrais fidèles & d'impies, & que de ces deux ordres de personnes lors qu'on les met en opposition, il n'y-a que les seuls vrais fidèles qui soient proprement l'Eglise de Jesus Christ; je dis cette Eglise à qui il a ordonné de s'assembler en son nom, à qui il a promis sa présence, à qui il a donné les clefs de son Royaume, la puissance de lier & de délier, & en un mot à qui il a donné le Ministère, & tous les droits qui le suivent, ou qui le précèdent; de sorte que pour estre de cette Eglise, il faut nécessairement estre vray fidèle, & sans la vraye foy personne ne peut avoir cet avantage, les prophanes & les méchans, entant que tels, en estant tous naturellement exclus. Or il est constant que les Pasteurs peuvent n'estre pas du nombre de ces vrais fidèles, l'expérience justifie que le plus grand nombre peut abandonner la vraye foy, & il n'y-a point de promesse de Dieu, que cela n'arrivera jamais à l'égard de rous. Ce feroit donc une témérité que de vouloir rendre les seuls Pasteurs dépositaires de cette volonté de Dieu dont nous parlons, & qui est essentiellement nécessaire à la vocation des personnes, puis que n'ayant aucune révélation qui promette qu'il conservera toujours des fidèles dans leur corps, nul ne peut s'assurer que depuis la naissance de l'Eglise jusqu'à present il y en ayt toujours eüs; nul ne peut s'assurer qu'il ne soit jamais arrivé, ou qu'il n'arrivera jamais que

cet ordre soit entièrement remply & occupé par des mondains & des hypocrites. Car ce seroit mettre la volonté de Dieu en déposit dans un corps qui peut quelquefois n'estre point de la vraye Eglise, & n'avoir aucune part dans ses intérêts, ce seroit faire sortir la vocation d'une source qui peut toute entière estre retranchée de l'Eglise. Ce seroit faire dépendre la validité des Sacramens qui sont un des principaux moyens de la conservation & de la propagation de la Cité de Dieu, de la main des habitans de Babylone que Saint Augustin dit estre toujours mélez avec les habitans de Jérusalem, ce qui seroit manifestement contraire à l'ordre de la sagesse de Dieu. Il est donc sans doute bien plus conforme à cette sagesse de nous faire connoître sa volonté, & par conséquent la légitime vocation d'un homme, par tout le corps de l'Eglise, puis que quelques mélez que les méchans y soient avec les justes dans une mesme profession extérieure, nous sommes pourtant assurez par les promesses de Dieu, qu'il y aura toujours dans cette profession extérieure de vrayes fidèles jusques à la fin du monde, & par conséquent qu'il y aura toujours une vraye Eglise, celle-là mesme que J. Christ a assemblée, & à qui proprement il a donné tant le droit du Ministère, que tous les autres droits de la société religieuse. Il est bien plus juste que puis que Dieu ne nous déclare plus immédiatement par luy-mesme cette volonté sur le sujet des vocations personnelles, nous regardions ce corps-là dont nous avons assurance que Dieu payme, & qu'il le considère comme sa famille, & comme l'Epouse de Jesus Christ son Fils, que nous le regardions, dis-je, comme son interprète à cet égard, que d'aller chercher sa voix, & par manière de dire son Oracle dans un corps dont nous n'avons pas la mesme certitude qu'il ne puisse estre, ou qu'il n'y ait mesme esté quelquefois, entièrement composé d'injustes, & de mondains.

On dira peut-estre que les vocations pour procéder du corps de l'Eglise n'en seront pas meilleures, encore qu'on soit assuré que Dieu y conserve toujours de vrayes fidèles, puis que les méchans y prévalent le plus souvent sur les bons, qu'ils se rendent les Maîtres des vocations, & qu'ils les peuvent communiquer à des impies & à des mondains, ne plus ne moins que si dans l'Eglise il n'y avoit point de fidèles. Je répons qu'il est vray que soit que les vocations procedent des seuls Pasteurs, soit qu'elles procedent du corps de l'Eglise, on ne peut avoir nulle certitude qu'elles soient bien faites quant au choix des personnes, car Dieu n'a point promis à ses fidèles, quand mesme ils seroient en plus grand nombre que les mondains, qu'ils seroient toujours de bonnes élections, ils se peuvent sans doute tromper à cet égard, quoy qu'il y-ait plus d'apparence que les élections seront plus justes quand elles seront faites par un corps dont on est assuré qu'il y-a toujours des fidèles, que quand elles viendront d'un corps particulier dont on n'a pas la mesme assurance. Mais sans m'arrester à cela, je dis que mon raisonnement regarde non la bonté de l'élection, mais la validité de la vocation en elle-mesme, soit qu'elle soit conférée à un homme de bien, soit qu'elle le soit à un méchant, car la vocation d'un méchant homme ne doit pas laisser d'estre bonne, encore que le choix en soit mal fait. Mon sens est donc que si la vocation émane seulement du corps des Pasteurs, sans que le consentement de toute l'Eglise y

intervienne de quelque manière que ce soit, il se peut faire qu'elle précéderait d'un corps de prophanes & d'impies, qui seroient tous réellement séparés de l'Eglise, & qui n'auroient nulle part à ses intérêts, de sorte que ce sera faire dépendre l'autorité divine qui doit accompagner la vocation, & la validité des actes du Ministère d'un corps de méchants, & rendre les propres ennemis de Dieu dépositaires de sa volonté, ce qui ne me semble nullement conforme à l'ordre de la Sagesse, sur tout y ayant un autre corps où nous savons qu'il conserve & entretient toujours de vrais fidèles.

Mais dira-t-on encore, si vostre raisonnement avoit lieu, il faudroit ôter aux Pasteurs toutes les fonctions de leur Ministère, pour les donner au corps de l'Eglise. Les Pasteurs n'auroient plus le droit ni de prêcher, ni d'administrer les Sacremens, ni de gouverner l'Eglise, ni d'exercer la discipline, ni de censurer, ni de suspendre, ni d'excommunier. Car si on dit que la vocation ne dépend point d'eux, sous prétexte que nous n'avons aucune certitude que Dieu conserve & qu'il conservera toujours parmi eux de vrais fidèles, il faut de même dire que le gouvernement de l'Eglise, la prédication, l'administration des Sacremens & l'exercice de la discipline, ne peuvent leur être commis, puisque nous n'avons pas pour ces choses plus de certitude qu'il y ait parmi eux de vrais fidèles, que nous en avons sur le sujet de la vocation, de sorte qu'il faudra tout renverser si cette raison a lieu. Je réponds que les Donatistes tombèrent autrefois dans cette extravagance de s'imaginer que la prédication de l'Evangile, les Sacremens, & les autres fonctions actuelles du Ministère pour être bonnes & valables devoient être faites par des Pasteurs justes, & non par des méchants; de sorte qu'étant d'ailleurs préoccupez de cette pensée que tout le corps des Pasteurs qui avoient retenu la communion de Cécilien estoient déchus de leur justice, & devenus méchants, ils soutinrent qu'il n'y avoit plus d'Eglise au monde que dans le party de Donat. Mais Saint Augustin leur montra que leur principe estoit faux, & il est important de remarquer par quelle voye il leur fit voir la fausseté de leur opinion, car ce ne fut ni en leur disant que le corps des Pasteurs pour être tous méchants ne laissoient pas d'être l'Eglise de Jesus Christ, ni en leur soutenant que Jesus Christ ayant au commencement mis le Ministère entre les mains des Pasteurs, il falloit nécessairement conclure par cela même qu'il s'etoit engagé à conserver leur justice, ou au moins à conserver toujours dans leur corps de vrais fidèles & des justes, & que ceux-là rendoient bons les Sacremens de tous les autres. Il ne dit rien de tout cela, mais il eut recours au corps de l'Eglise, & il dit que les Sacremens ne font point aux Pasteurs, ni la puissance des Clefs, ni celle de lier & de délier, ni aucune des fonctions de leur Ministère, mais que tout cela est à l'Eglise, que c'est elle qui baptise quand les Pasteurs baptisent, que c'est elle qui lie quand les Pasteurs lient, & qui délie quand ils délient, & que c'est à elle que Jesus Christ a donné tous ces droits. Mais qu'entend-il direz-vous par cette Eglise? Les vrais fidèles, quels qu'ils soient, les *fréments* de Dieu, le bon *grain*, les bons *poissons*, comme il les appelle, en un mot les justes, les enfans de Dieu à l'exclusion des mondains. C'est de cette source qu'il tire la validité des Sa-

cremens & des autres fonctions du Ministère, & non du corps des Pasteurs. Je dis donc la même chose. Tout ce que les Pasteurs font ils le font au nom de l'Eglise, & par conséquent au nom de Jesus Christ, car le nom de Jesus Christ est dans le nom de l'Eglise, c'est l'Eglise qui prêche par eux, qui donne par eux les Sacrements, qui gouverne par eux, qui censure, qui suspend, qui absout, qui excommunie par eux, ils ne sont que ses Ministres, & les dispensateurs de ses droits. Qu'ils soient donc méchants, qu'ils soient prophètes, qu'ils soient impies, cela nuit à leurs personnes, mais cela ne nuit point à leurs fonctions, parce que leurs fonctions ne sont pas à eux, & qu'elles sont à l'Eglise.

Au reste, cette hypothèse de Saint Augustin touchant la source d'où procède la validité des actes du Ministère nous fournit un autre raisonnement qui me semble démonstratif non seulement par l'autorité de ce Pere, mais par la chose en elle même. Car il est évident qu'il faut rapporter la vocation à ce même corps à qui Dieu a donné originairement la puissance des Clefs, & qui les exerce par les Pasteurs, en sorte que les Pasteurs ne sont que les dispensateurs de ses droits. Comme ce qui fait le baptême, la communion, le gouvernement, & les actes de la discipline, bons & valables, est non parce qu'ils procèdent des Pasteurs seuls, mais parce qu'ils procèdent du corps de l'Eglise, il faut de même que ce qui fait la vocation bonne, valide, légitime, soit parce qu'elle émane de l'Eglise, c'est-à-dire des vrais fidèles. Or il est certain que c'est proprement le corps des fidèles qui a reçu originairement la puissance des Clefs, qui les exerce par les Pasteurs, & de qui dépend la validité de tous les actes du Ministère, comme étant faits au nom & en l'autorité de tout ce corps, & par conséquent c'est à luy qu'il faut rapporter la vocation. Si je voulois icy mettre en avant tous les passages de S. Augustin où il établit cette vérité, je m'engagerois à une excessive longueur. Il suffit d'en représenter quelques-uns qui feront voir clairement quelle a esté sa doctrine sur ce sujet. *Iudas*, dit-il, *représentait le corps des méchants, & Saint Pierre représentait le corps des bons, le corps de l'Eglise, je dis le corps de l'Eglise, mais de l'Eglise qui consiste dans les bons. Car si Saint Pierre n'eust pas représenté l'Eglise, le Seigneur ne luy auroit pas dit, Je te donneray les Clefs du Royaume des Cieux; & tout ce que tu lieras sur la terre sera lié au Ciel, & tout ce que tu délieras sur la terre sera délié au Ciel. Car si cela n'avoit esté dit qu'à Saint Pierre seulement, l'Eglise ne le seroit pas. Mais puis que cela se fait dans l'Eglise, savoir que les choses qui sont liées sur la terre sont liées au Ciel, & que celles qui sont déliées sur la terre sont déliées au Ciel, entant que celui que l'Eglise excommunie est lié au Ciel, & que celui que l'Eglise réconcilie est délié au Ciel, puis dis-je que cela se fait dans l'Eglise, il s'ensuit que Saint Pierre recevant les Clefs représentait l'Eglise sainte. Et comme les bons qui sont dans l'Eglise ont esté représentés en la personne de Saint Pierre, de même les méchants qui sont dans l'Eglise ont esté représentés en la personne de Iudas. & c'est à eux à qui Iesus Christ a dit, Vous ne m'aurez pas toujours. Et ailleurs après avoir décrit l'Eglise des vrais fidèles en ces termes. Dieu a envoyé son Fils au monde afin que ceux qui croient en luy fussent par le lavement de la régénération déliés de leurs pechez, tant de l'originel, que des actuels, & qu'e-*

Aug. trait. 50
in Joann.

Trait. 124.
in Joann.

tant délivrez de la damnation éternelle, ils véussent en foy, en espérance, & en charité, comme voyageurs dans ce siècle, parmy les tentations, & les travaux, & parmy les consolations de Dieu corporelles & spirituelles, marchant en Jesus Christ qui est leur chemin. Mais parce que dans ce chemin mesme par lequel ils marchent, ils ne sont pas exempts des pechez qui naissent de l'infirmité de cette vie, il leur a ordonné le remède salutaire des aumônes, pour aider la priere qu'il leur a commandé de faire, Pardonne nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Apres dis-je avoit décrit l'Eglise des justes de cette sorte, il ajoute, C'est-ce que fait l'Eglise qui est heureuse en espérance dans cette vie misérable, & c'est cette Eglise que Saint Pierre representoit par la primauté de son Apostolat, car il figuroit la généralité. Si vous considerez, Saint Pierre en luy-mesme, ne n'étoit qu'un homme par la nature, un Chretien par la grace, & le premier des Apôtres par une surabondance de grace. Mais lors que Jesus Christ luy a dit, je te donneray les Clefs du Royaume des Cieux, & tout ce que tu lieras sur la terre sera lié au Ciel, & tout ce que tu delieras sur la terre sera delié au Ciel, il representoit tout le corps de l'Eglise, cette Eglise dis-je qui dans ce siècle est agitée par diverses tentations comme par autant d'orages, de torrens & de tempestes, & qui toutefois ne tombe pas en ruine, parce qu'elle est fondée sur la pierre dont Saint Pierre a tiré son nom. Je dis que Saint Pierre en a tiré son nom, car comme le nom de Chretien se dérive de Christ, & non celui de Christ de celui de Chretien, de mesme celui de Saint Pierre se dérive de la Pierre, & non la Pierre du nom de Saint Pierre, & c'est pourquoy Jesus Christ luy dit, Tu es Pierre, & sur cette Pierre j'édiseray mon Eglise. Car Saint Pierre ayant fait cette confession, Tu es le Christ le Fils du Dieu vivant, le Seigneur luy dit qu'il edifieroit son Eglise sur la Pierre qu'il avoit confessée. Or cette Pierre est Jesus Christ sur lequel Saint Pierre luy-mesme est edifié selon ce qui est dit, que nul ne peut poser d'autre fondement que celui qui a déjà esté posé, & qui est Jesus Christ. C'est donc cette Eglise fondée sur Jesus Christ qui a receu de luy en la personne de Saint Pierre les Clefs du Royaume, c'est-à-dire la puissance de lier & de délier. Dans ce mesme sens il dit ailleurs, Qu'il-y-a des choses dites à Saint Pierre qui semblent d'abord luy appartenir en propre, & qui neanmoins ne peuvent pas estre si bien entendues, si on ne les rapporte à l'Eglise que Saint Pierre representoit, & dont il estoit la figure par la primauté qu'il avoit entre les disciples, comme font, ajoute-t-il, ces paroles, Je te donneray les Clefs du Royaume des Cieux. Encore ailleurs, Jesus Christ a donné les Clefs à son Eglise, afin que ce qu'elle delieroit sur la terre fust delié au Ciel, & que tout ce qu'elle lieroit fust lié, c'est-à-dire afin que celui qui ne croiroit pas que ses pechez luy sont pardonnés dans l'Eglise, ils ne luy soient point pardonnés, & qu'au contraire celui qui estant dans le sein de l'Eglise croiroit que ses pechez luy sont pardonnés, & qui s'en retireroit par une sainte correction, en obtienne le pardon. Ce n'est pas témérairement, dit-il dans un autre endroit, que je fais deux ordres d'hommes. Les uns sont tellement dans la Maison de Dieu qu'ils sont eux-mesmes cette Maison qui est bâtie sur la Pierre, & qui est appelée la Colombe unique, l'Eponse sans tache & sans ride, le Jardin clos, la Source cachetée, le Puits d'eau vive, le Paradis où est le fruit des pomes. C'est cette maison qui a receu les Clefs & la puissance de lier & de délier, & c'est d'elle qu'il est dit, que si quelqu'un ne l'écoute lors

Aug. in Pl.
108.

August. de
doctr. Chr.
lib. 1. cap.
18.

August. de
baptif.
contr. Do-
nat. lib. 7.
cap. 51.

qu'elle reprend, & qu'elle corrige, qu'il soit estimé comme un Payen & un Pègre. Cette maison consiste dans les vaisseaux d'or & d'argent, dans les perles précieuses, & dans les bois incorruptibles, & c'est à elle que Saint Paul dit, supportez-vous les uns les autres en charité, gardant l'unité de l'Esprit par le bien de la paix, & encore, Le Temple de Dieu est Saint, lequel vous estes. Elle consiste dans les bons, dans les fidèles, dans les Saints serviteurs de Dieu répandus par tout, jointes ensemble dans une unité spirituelle par la communion de mesmes Sacrements, soit qu'ils se connoissent de venue, ou qu'ils ne se connoissent point. Mais quant aux autres ils sont tellement dans la maison qu'ils n'appartiennent point à la structure de la Maison, ni ne sont de cette société qui fructifie en paix & en justice. Ils sont comme la paille parmy le bon grain, & nous ne pouvons pas nier qu'ils ne soient dans la maison, puisque l'Apôtre dit qu'il y a dans la maison non seulement des vaisseaux d'or & d'argent, mais aussi des vaisseaux de bois & de terre, les uns à honneur, & les autres à deshonneur. Il faut s'aveugler volontairement pour ne reconnoître pas par ces passages que c'est à la seule Eglise des fidèles & non au corps des Prélats que ce Pere rapporte toute l'efficace & la force des actes du Ministère, & toute la puissance des Clefs. Mais il s'en explique encore si vous voulez plus expressement dans le mesme livre dont j'ay tiré ces dernières paroles. Jusqu'icy, dit-il, j'ay, ce me semble, assez clairement démontré & par les Ecritures Saintes, & par le témoignage de S. Cyprien, que les méchants, qui n'ont en rien changé leur naturel état, peuvent & avoir le baptême, & le donner, & le recevoir. Cependant il est manifeste que ces personnes n'appartiennent pas à l'Eglise de Dieu, puis que ce sont des avares, des ravisseurs, des usuriers, des envieux, des malins, & qu'ils sont entachez de tels autres vices, car l'Eglise est la colombe unique, pudique, & chaste, l'Eponse sans tache & sans ride, le Jardin clos, la fontaine cachetée, le Paradis plein de fruits, & tels autres titres qui luy sont donnez qui ne se peuvent entendre que dans les Bons, dans les Saints, & dans les Justes, c'est-à-dire en ceux en qui non seulement se trouvent les opérations des dons de Dieu qui sont communes aux bons & aux méchants, mais qui ont aussi la grace intérieure, & surnaturelle du Saint Esprit. C'est à eux qu'il est dit, à quiconque vous pardonnerez les pechez, ils luy seront pardonnez, & à quiconque vous les retiendrez, ils luy seront retenus. Je ne voy donc pas qu'on ne puisse dire qu'un méchant peut administrer le Baptême, puis qu'il le peut avoir, & que comme il l'a à sa ruine, il le peut aussi donner à d'autres à leur ruine, non parce que ce qu'il donne soit une chose pernicieuse, ni mesme parce que celui qui le donne est un homme pernicieux, mais parce que celui qui le reçoit est luy-mesme un méchant. Car quand un méchant homme donne le baptême à un homme de bien qui demeurant dans le lien de l'unité est véritablement converty, la méchanceté de celui qui le donne est surmontée par la bonté du Sacrement, & par la foy de celui qui le reçoit. Et quand les pechez sont pardonnez à celui qui se convertit véritablement à Dieu, ils luy sont pardonnez par ceux avec qui il est joint par une véritable conversion. Car ce mesme Saint Esprit qui a esté donné aux Saints avec qui il s'unit par le lien de la charité, soit qu'il les connoisse de corps ou qu'il ne les connoisse pas, est celui qui les luy pardonne. Et de mesme quand les pechez de quelqu'un sont retenus, ils sont retenus par ceux desquels il se separe par la différence

Aug. de bab.
contr. Do-
nat. lib. 6.
cap. 3. & 4.

rence de sa vie & parla malice de son cœur, soit qu'ils le connoissent de corps ou qu'ils ne le connoissent pas. On ne pouvoit pas dire que me semble ni plus fortement ni plus clairement, que toute l'efficacité des actes du Ministère que les Pasteurs exercent dépend non du corps des Pasteurs, mais du corps des vrais fidèles, & que ce sont eux qui en effet pardonnent, & qui retiennent les pechez lors que les Ministres les pardonnent ou les retiennent. D'où il s'enluit nécessairement que puisque les actes mêmes du Ministère sont à la société des fidèles, la vocation au Ministère l'est aussi à plus forte raison, car si la puissance des Clefs, le droit de remettre ou de retenir les pechez appartient au seul corps des fidèles, il faut bien de toute nécessité que ce soit du corps des fidèles que les Pasteurs tiennent l'exercice de cette puissance, car s'ils ne le tenoient de là, ils n'auroient nul droit de l'exercer, ne le pouvant avoir d'ailleurs, & s'ils le pouvoient avoir d'ailleurs, ou qu'il appartenît en propre au corps des Pasteurs privativement aux simples fidèles, non seulement il ne seroit pas vrai, mais il seroit encore absurde de dire que le corps des fidèles exerçât cette puissance par les Pasteurs, ni qu'ils pardonnaient & retinssent les pechez comme Saint Augustin l'enseigne.

Je ne puis m'empêcher de remarquer icy en passant l'erreur ordinaire où tombent ceux d'entre l'Eglise Romaine qui ne croient pas l'autorité immédiate, absolue & indépendante que le Pape s'attribue sur toute l'Eglise, mais qui veulent que la puissance des Clefs ait été donnée à tout le corps *Hierarchique*, c'est-à-dire aux Pasteurs qui sont les Prêtres & les Evêques. Car pour prouver leur opinion ils ne manquent pas de mettre en avant le sentiment de Saint Augustin qui porte comme nous venons de voir que les Clefs ont été données à toute l'Eglise, d'où ils tirent deux conclusions, l'une contre cette grande autorité que le Pape prétend, & l'autre pour l'autorité des Evêques qu'ils veulent estre émanée immédiatement de Jesus Christ. Or de ces deux conclusions il est certain que la première est juste & conforme entièrement à la pensée de ce Pere, mais il n'est pas moins certain que la seconde ne l'est pas, & qu'à moins que de se vouloir tromper soy-même de gayeté de cœur, ou de vouloir tromper le monde, on ne sauroit dire que cette Eglise figurée par Saint Pierre à qui Dieu a donné la puissance des Clefs, & qui l'exerce par le Ministère des Pasteurs, soit autre selon Saint Augustin que le corps des vrais fidèles, & des vrais justes, par opposition aux méchans & aux mondains qui sont mêlez parmy eux dans une même profession extérieure, & cela est à mon avis si clair & si constant dans la doctrine de ce Pere, qu'il faut ne la point connoître pour le nier. C'est donc une illusion manifeste que de vouloir se servir de ces passages en faveur des Evêques, car cette Eglise n'est point le corps Hierarchique, mais euluy des vrais fidèles quels qu'ils soient laïques ou Pasteurs, & c'est uniquement à eux que Saint Augustin attribue tous les droits, & tous les actes du Ministère, comme il paroist par ce que je viens de rapporter, & par conséquent c'est à eux à qui appartient la légitime vocation des Pasteurs, & non au corps ou à l'ordre Hierarchique. Car il seroit absurde de faire descendre la vocation légitime d'ailleurs que de cette même Eglise qui a reçu la puissance des Clefs, & qui la fait exercer en

son nom & en son autorité par ses Ministres. Tostat Eveque Davila semble avoir reconnu cette vérité conformément aux principes de Saint Augustin, car voyez de quelle manière il s'en explique dans ses Commentaires sur les Nombres, sur le sujet d'un homme qui fut conduit devant toute l'assemblée d'Israel, parce qu'on l'avoit trouvé ramassant du bois le jour du Sabbat, & qui fut mis en prison. Premièrement il dit, *que quoy que les actes de la jurisdiction ne puissent pas estre exercés par toute une communauté, si est-ce que la jurisdiction appartient à toute la communauté à l'égard de l'origine & de l'efficace, parce que les Magistrats reçoivent leur jurisdiction d'elle.* Il ajoute en suite qu'il en est de mesme des Clefs de l'Eglise, que Jesus Christ les a données à toute l'Eglise en la personne de Saint Pierre, & que c'est l'Eglise qui les communique aux Prélats, mais qui les leur communique pourtant sans s'en dépouiller. Ainsi, dit-il, l'Eglise les a, & les Prélats les ont, mais d'une manière différente, car l'Eglise les a, à l'égard de l'origine & de la vertu, & les Prélats les ont seulement à l'égard de l'usage. L'Eglise les a virtuellement parce qu'elle les peut donner à un Prélat par élection, & elle les a aussi originellement, car la puissance du Prélat ne prend pas son origine de luy-mesme, mais de l'Eglise par le moyen de l'élection qu'elle a faite de luy. L'Eglise qui l'élit luy donne la jurisdiction, mais pour l'Eglise elle ne la reçoit de personne, apres l'avoir une fois reçue de Jesus Christ. L'Eglise a donc les Clefs originellement & virtuellement, & quand elle les donne au Prélat elle ne les luy donne pas de la manière qu'elle les a, savoir originellement & virtuellement, mais elle les luy donne quant à l'usage.

On pourroit ajouter que quelques Conciles de ces derniers siècles comme ceux de Constance & de Basse semblent avoir eux-mêmes agy sur ce principe lorsqu'ils se sont donnez le titre de représentant toute l'Eglise universelle, *universalem Ecclesiam representans.* Car à quoy bon ce titre s'ils ne reconnoissoient que l'origine de l'autorité des Prélats ou des Pasteurs est dans le corps de toute la société, & que c'est de là qu'elle leur est transmise pour l'exercer au nom de tout le corps?

Mais ce qu'il y a de plus considérable est qu'il paroist par le témoignage de l'Ecriture que le corps de l'Eglise, c'est-à-dire le peuple fidèle par opposition aux Pasteurs, a pris part dès le commencement aux actes de son propre gouvernement, & en particulier aux vocations des Ministres, ce qui marque évidemment que c'est un droit naturel qui luy appartient. Ainsi lors qu'apres la défection, & la mort tragique de Judas il falut mettre en sa place un autre Apôtre, Jesus Christ ne ayant point fait immédiatement par luy-mesme avant son Ascension, l'histoire des Actes rapporte que toute l'Eglise qui ne consistoit encore alors qu'en six vingt personnes fut assemblée, & que sur la proposition que leur fit Saint Pierre ils en présentèrent deux, sur lesquels le sort ayant esté jetté & estant tombé sur Matthias, d'un commun accord il fut mis au nombre des Apôtres. Ils agissoient par la vocation d'un Apôtre, c'est-à-dire d'un Ministre qui devoit venir immédiatement de Dieu, & c'est pourquoy ils jettèrent le sort, mais parce que l'Eglise se trouvoit déjà formée, & que Jesus Christ n'estant plus corporellement en terre, les vocations ne pouvoient plus estre tout à fait immédiatement de luy, les hommes

Tostat. abulens. in Numer. cap. 15. quæst. 48. & 49.

AQ. 1.

y prirent quelque part, car par leur élection ils bônnèrent le sort à deux personnes, & en suite ils déclarèrent par leur acquiescement qu'ils regardoient la déclaration du sort comme si ç'eust esté la voix mesme de Jesus Christ. C'est toute la part que les hommes y pouvoient prendre, mais ce ne furent pas les seuls Apôtres qui firent ces deux choses, ce fut tout le corps de l'Eglise. L'histoire marque que l'assemblée estoit d'environ *six vingts personnes* que Saint Pierre leur fit la proposition, que sur la proposition de Saint Pierre ils en présentèrent deux, *Ioseph & Mattias*, & que le sort estant tombé sur Mattias il fut mis au nombre des Apôtres d'un commun accord, c'est-à-dire par le commun consentement de tous. Cela fait voir évidemment que le corps des fidèles, & non simplement celui des Pasteurs est la légitime source des vocations. La mesme chose paroist dans la vocation des sept Diacres, car l'Histoire porte formellement que le murmure des Grecs contre les Hebreux estant arrivé, & ayant donné sujet aux Apôtres de songer à cette vocation, ils assemblèrent *la multitude des Disciples*, qu'ils leur en firent la proposition, que l'assemblée l'approuva, & qu'en suite elle élut *sept personnes qu'ils présentèrent aux Apôtres*, qui apres avoir prié Dieu leur imposèrent les mains. Or cela fait voir encore d'où procéde la légitime vocation savoir du corps des fidèles, & non du simple corps des Pasteurs, car ce fut toute l'assemblée qui approuva la proposition des Apôtres, & qui élut, & non les Apôtres seuls qui ne firent que proposer, & imposer les mains. C'est ce qui se justifie encore par la pratique des Apôtres qui dans les choses les plus importantes qui regardoient le gouvernement de l'Eglise, ont bien voulu admettre le peuple aux délibérations, & aux actes, lors que cela a pû se faire sans confusion. Ainsi dans le premier Concile de Jérusalem s'agissant de savoir si l'observation des Cérémonies de la Loy estoit nécessaire aux Gentils, il est dit qu'il fut résolu *par les Apôtres, & par les Anciens ou Prestres* (car c'est la mesme chose) *avec toute l'Eglise*; qu'ils envoyeroient à Antioche, & qu'ils écriroient à cette Eglise là. La lettre fut en effet écrite au nom de tous & adressée à tous indifféremment. *Les Apôtres, les Anciens, & les frères, à nos frères d'entre les Gentils qui sont à Antioche, en Syrie & en Cilicie*, & il est expressément marqué que quand Jude & Silas qui estoient porteurs de cette lettre furent arrivez à Antioche, ils assemblèrent *la multitude*, c'est-à-dire le peuple, & qu'ils s'acquittèrent de leur commission; ce qui montre nettement que le peuple prenoit alors connoissance des choses de la religion, & qu'il intervenoit aux délibérations communes. Ainsi lors que Saint Paul voulut excommunier l'incestueux de Corinthe, il appella l'Eglise à cette action, *Vous & mon Esprit*, dit-il, *estant assemblez au nom de Jesus Christ par les suffrages* 1. Cor. 5. *quel homme soit livré à Satan à la destruction de la chair, afin que l'esprit soit sauvé au jour du Seigneur*, ce qui marque la mesme chose.

Ceux qui ont lû les écrits de Saint Cyprien Eveque de Carthage, ne peuvent ignorer que ce grand Saint ne gouvernast son Eglise par les suffrages communs non seulement de tout son Clergé, mais aussi de tout son peuple, & qu'il ne les consultast dans les affaires les plus importantes; puis qu'il le déclare luy mesme en plusieurs endroits de ses Ecrits. *Je n'ay pu*, dit-il, dans Epist. 6.

une de ses Epîtres à son Clergé, répondre à ce que nos frères Donat, Fortunat, Novat, & Gordius m'ont écrit, parce que je suis seul, car dès le commencement de mon Episcopat je me suis proposé de ne rien faire de moy-mesme, sans vostre conseil, & le consentement de mon peuple. Ainsi quand la grace de Dieu m'aura rejoint à vous, nous traiterons de toutes choses en commun selon que nostre honneur mutuel le demande. Dans son Epistre 10. il se plaint de quelques Prestres qui sans l'avoit consulté avoient reçu à la communion ceux qui dans la persécution avoient abjuré le Christianisme, & il ordonne qu'ils soient privez de leurs fonctions, car, dit-il, ils rendront conte de leur action devant nous, & devant les Confesseurs, & devant tout le peuple lors que Dieu nous fera la grace de nous rassembler. Dans la 12. qu'il écrit au peuple de son Eglise *Fratribus in plebe consilientibus*, il leur marque touchant ceux que la persécution avoit fait succomber, & qui desiroient d'estre rétablis à la paix de l'Eglise, que quand Dieu auroit redonné la paix au troupeau, & qu'ils auroient repris leurs assemblées, cette affaire seroit examinée en la présence du peuple, & qu'ils en jugeroient eux-mesmes, tunc, dit-il, *examinabuntur singula presentibus & judicantibus vobis*. Dans l'Epistre 28. répondant à son Clergé qui l'avoit consulté touchant quelques Prestres qui avoient abandonné le troupeau, le n'ay pu, dit-il, me rendre seul juge de cette affaire, laquelle il faudra traiter exactement, non seulement avec mes Collegues, mais aussi avec tout le corps du peuple, non tantum cum Collegis meis, sed & cum Plebe universa. Dans l'Epistre 68. répondant tant en son nom qu'en celui de plusieurs autres Evêques d'Afrique assemblez en Concile aux Eglises de Léon & d'Astorga, sur le sujet de Basilide & de Martial Evêques qui avoient esté déposez pour leurs crimes. Le peuple, dit-il, qui obéit aux commandemens du Seigneur, & qui craint Dieu se doit séparer d'un Pasteur méchant, & ne prendre point de part aux Sacrifices d'un Prestre sacrilège, puisque c'est ce peuple qui a principalement la puissance d'en élire de dignes, ou de rejeter les indignes. L'autorité divine a étably elle-mesme cette Loy, que le Sacrificateur soit élu en la présence du peuple sous les yeux de tous, afin qu'il soit approuvé comme digne du Ministère par un jugement, & par un témoignage public. E'est pourquoy Dieu dit à Moysé dans le livre des Nombres, Tu prendras Aron ton frere & son Fils Eleasar & tu les feras venir sur la Montagne en présence de toute l'assemblée, tu offeras à Aron sa robe, & tu en revestiras Eleasar, car Aron mourra là. Il ordonne que le Sacrificateur soit établi en présence de toute l'assemblée, pour enseigner que les ordinations sacerdotales ne se doivent faire qu'avec la connoissance du peuple assistant, afin qu'en sa présence l'on découvre les crimes des méchants & les mérites des bons, & qu'ainsi l'ordination soit juste & légitime lors qu'elle aura esté examinée par les suffrages, & par le jugement de tous. On trouve dans le livre des Actes que cela mesme fut pratiqué lors qu'il falut ordonner un autre Evêque en la place de Judas. Pierre se leva au milieu des disciples, & toute la multitude estoit assemblée en un lieu. Et cela fut observé non-seulement dans l'ordination des Evêques & des Sacrificateurs, mais il le fut dans celle des Diacres comme il paroist par le mesme livre des Actes, où il est dit que les douze Apôtres assemblèrent toute la multitude des disciples. . . . C'est pourquoy selon la tradition divine & l'observation Apostolique, il faut diligemment garder & tenir cet ordre qui s'observe aussi parmy nous & presque par toutes les provinces, que pour faire légitimement les

ordinations, les Evêques de la Province les plus prochains s'assemblent avec le peuple pour lequel on veut ordonner un Prélat, & que l'Evêque soit élu en la présence du peuple qui connoit parfaitement la vie & la conversation de chacun. Or c'est-ce qui a esté fait parmy vous dans l'ordination de Sabin nostre Collégué, car par les suffrages de tous les freres, & par le jugement des Evêques qui sont venus eux-mêmes vers vous, apres vous en avoir écrit, on luy a conféré l'Episcopat, & on luy a imposé les mains en la place de Baslide.

Voilà la premiere question vuïdée, la seconde consiste à savoir si on peut raisonnablement dire qu'encore que les vocations doivent naturellement procéder de tout le corps de l'Eglise comme on vient de le voir, si est-ce que l'Eglise a perdu ce droit, & qu'elle s'en trouve légitimement dépouillée. Ce qui donne lieu à cette difficulté, c'est qu'encore que dans la société civile le droit de créer des Magistrats semble naturellement appartenir à tout le corps de la société. Si est ce que cet ordre de la nature a esté interrompu, car dans les Etats Monarchiques ce n'est pas le peuple, mais le Prince seul qui confère les charges, & ce droit est si légitimement à luy, qu'il n'y a point de charge qui ne dépende de sa nomination. On pourroit donc prétendre que la même chose est arrivée dans la société religieuse, d'où il s'en suivroit que ce n'est plus tout le corps de l'Eglise qui doit conférer les vocations, mais le corps des Prélats, ou si vous voulez le souverain Monarque de l'Eglise qui est comme on le prétend, le Pape. Mais je soutiens que cela ne se peut dire en aucune manière. Il n'en est pas à cet égard de la société religieuse comme de la civile. Dans la civile le peuple peut estre légitimement privé du droit que la Nature luy donne de créer des Magistrats, & de pourvoir à son gouvernement, soit que cela se fasse par une volontaire transmission qu'il en fait luy-même à une certaine famille, ou à une certaine personne à la domination de laquelle il se soumet, soit que cela arrive par une juste conquête. Mais ces voyes n'ont point de lieu dans l'Eglise, elle ne peut jamais ni créer ni reconnoître de Souverain Monarque en faveur de laquelle elle se dépouille de ses droits à cet égard, pour l'en faire le Maître absolu. Car s'agissant de son propre salut qui se trouve intéressé dans les fonctions du Ministère, & d'ailleurs n'ayant nulle assurance, comme je l'ay déjà remarqué, que celui ou ceux en faveur de qui elle se dépouilleroit de ses droits seront eux-mêmes fidèles, ce seroit visiblement s'exposer à se remettre entre les mains des prophanes, des infidèles, ou des hypocrites, faire de ses ennemis ses Maîtres, & hazarder la foy & la conscience, ce qui ne se peut sans tomber dans une négligence criminelle dont elle ne doit jamais se rendre coupable. Dans la société civile où il ne s'agit que d'intérêts temporels, & non du salut, rien n'empêche qu'un peuple ne puisse se résigner entièrement aux soins d'une souveraine puissance pour le gouverner, & il y a même le plus souvent de l'avantage pour luy d'en user ainsi, pour éviter les maux qui naissent de la rencontre de divers intérêts particuliers qui préjudicient au public. Mais dans l'Eglise où il s'agit du salut, les fidèles ne peuvent jamais sans crime se dépouiller entre les mains d'autrui de l'inspection que Dieu leur a commandée d'avoir sur tous les moyens extérieurs qu'on employe pour procurer ce salut, car quoy

faire un corps d'Eglise encore qu'ils n'ayent pas de Pasteurs, il est évident qu'un peuple fidèle suffit seul pour faire de légitimes vocations. Lors qu'il a des Pasteurs, il doit y concourir immédiatement avec eux, & faire les élections en commun, si cela se peut faire sans confusion, & si cela ne se peut, il doit au moins ratifier par son approbation les élections que les Pasteurs auront faites, parce qu'ils les ont faites en son nom. Mais lors qu'il n'a point de Pasteurs, & qu'il n'en sauroit avoir sans un visible danger de dissipation, il est certain qu'il peut seul & immédiatement par luy mesme conférer la vocation. Car la vocation procède de la société, non tant qu'elle a des Pasteurs, mais tant qu'elle est société, je veux dire tant qu'elle est un corps de fidèles unis en communion de foy, de piété, & de justice. C'est la société qui fait naturellement son ordre, elle est naturellement tant que société, la dépositaire de la volonté de Dieu à cet égard, & la maîtresse de son propre consentement. Quand donc elle n'aura point de Pasteurs, la vocation qu'elle communiquera ne laissera pas d'estre pleine, suffisante, & légitime, & d'avoir tout ce qui luy est essentiel. Il est mesme certain que les Pasteurs dans une vraye Eglise, n'ont naturellement aucun droit à concourir aux vocations s'ils ne sont fidèles, puis que s'ils ne sont fidèles ils sont seulement hors de la société, & que le droit des vocations dans la vraye Eglise, ne peut appartenir qu'aux vrayes fidèles, & non aux autres. Il ne faut donc pas douter qu'un peuple fidèle qui se trouveroit seul & abandonné de tous ses Ministres ne pût faire une vocation.

Mais, dira-t-on, comment se peut-il que des Laïques fassent des Ecclésiastiques, & qu'ils confèrent une puissance & une autorité qu'ils n'ont pas eux-mêmes? Je réponds que cette difficulté est nulle, car il est vray qu'aucun ne peut légitimement donner ce qui ne luy appartient ni de droit ni de fait, & il est encore vray que la charge du Ministère n'appartient ni de droit ni de fait à aucun particulier, ni mesme à plusieurs particuliers détachés du corps. Et c'est pourquoy non seulement nul particulier ne se peut ingérer de foy-mesme au Ministère, mais une partie mesme de la société ne peut légitimement conférer la vocation sans le consentement de l'autre, si ce n'est qu'elle ayt le plus grand nombre de son côté. De telle sorte que l'on puisse dire raisonnablement que c'est là le corps en comparaison de l'autre partie. Mais je dis que le Ministère appartient à toute la société, non que tout le corps en puisse exercer tous les actes immédiatement par foy-mesme, puis que tout un corps ne peut ni empêcher ni administrer les Sacrements, mais parce que c'est son autorité & son consentement qui en rend les actes valides, en vertu de l'institution que Jesus Christ a faite de la société religieuse avec tous ses droits. D'où il s'en suit que le corps des fidèles quoy qu'il ne soit composé que de Laïques, ne laisse pas de pouvoir légitimement conférer à un homme le Ministère, sans qu'on puisse dire qu'il luy confère ce qu'il n'a pas, car il est certain que le Ministère est à luy, & que la vocation ne consiste qu'à mettre le droit public en dépôt entre les mains de celui qui est appelé, afin qu'il le réduise en acte au nom de toute la société. Or je dis que pour faire ce dépôt le peuple fidèle a luy-mesme une juste & légitime vocation, car comme je l'ay

déjà remarqué, il n'y a point de vocation plus légitime que celle qui est fondée non seulement sur un droit suffisant, mais aussi sur un devoir, & sur une obligation indispensable. Quand il s'agit de sociétés, il n'y a rien de plus absurde que de s'imaginer qu'un corps ne puisse communiquer ce que les particuliers qui le composent n'ont pas. Car si cela étoit, un peuple ne pourroit jamais faire un Roy, ce qui se fait pourtant dans tous les Royaumes électifs, & l'Eglise Romaine elle-même ne sauroit rendre la raison pourquoy elle fait les Papes, puis qu'il n'y a présentement aucun Pape qui fasse les successeurs. Ils sont tous créés par le Collège des Cardinaux, qui ne sont pas eux-mêmes Papes, de sorte qu'ils donnent ce qu'ils n'ont pas. Il faut donc qu'ils disent que le Pape est virtuellement dans le Collège des Cardinaux, & que ce que chacun d'eux n'a pas, tout le corps ensemble l'a, autrement ils ne sauroient créer un Pape, avec cette plénitude de puissance, & cette étendue de juridiction qui n'est pas dans les simples Evêques.

Pour ce qui regarde la manière de conférer les vocations, on demeurera d'accord avec moy, qu'il y a des choses que le corps du peuple peut & doit faire immédiatement par luy-même, comme l'épreuve touchant la pureté de la doctrine, l'information des mœurs, le jeûne, & la prière, & j'avouëray qu'il y en a d'autres qu'il doit faire par ses Pasteurs lors qu'il en a, comme l'examen à l'égard du savoir, l'exhortation, la prière publique, la bénédiction, & l'imposition des mains. Mais dans des cas extraordinaires & d'absolué nécessaire, l'Eglise n'ayant point de Pasteurs, & n'en pouvant avoir sans un danger visible de dissipation, je dis qu'elle peut, & qu'elle doit commettre des personnes pour faire ces choses en son nom, & ceux de l'Eglise Romaine ne doivent pas trouver étrange ce que je mets en avant, eux qui veulent bien que dans un cas d'absolué nécessité, un simple Laïque, une simple femme ayt la puissance d'administrer le baptême. Le baptême est un Sacrement, c'est l'introduction publique d'un homme dans l'Eglise de Dieu, si donc selon eux un Sacrement si grand & si auguste, ne laisse pas d'estre bon & valable, pour estre administré par un Laïque qui n'en a nulle particulière commission de l'Eglise, si l'Eglise est censée baptiser par ce Laïque, combien plus sera bonne & valable la prière, la bénédiction & l'imposition des mains, conférée dans un cas d'absolué nécessité par un Laïque, puis que non seulement ce n'est pas un Sacrement proprement ainsi nommé, mais qu'encore ce Laïque n'agit pas dans cette solennité en qualité de simple particulier, mais comme en ayant reçu la charge & la commission de tout le corps des fidèles, tout le corps le faisant par luy, & l'autorisant par sa présence.

Tertullien est allé beaucoup plus avant que nous n'allons sur ce sujet. Car il veut que là où il n'y a point de Pasteurs, chaque Laïque ayt la puissance, non seulement de baptiser, mais aussi de consacrer l'Eucharistie, & de l'administrer, & ses paroles semblent même estre fondées sur la pratique ordinaire de son tems. *Où il n'y a point, dit-il, de compagnie Ecclesiastique, vous offrez & vous baptisez* (il parle aux Laïques,) *& vous estes vous seul Prestre à vous même. Où il y a trois personnes, fussent-elles Laïques, il y a une Eglise, car chacun vis de sa*

foy,

foy, & Dieu n'a point égard à l'apparence des personnes. Je ne prétens pas approuver ce qu'il dit touchant l'Eucharistie qu'il veut qu'un simple Laïque puisse célébrer lors qu'il n'y-a point de Ministre, & j'avoue qu'il y-a de l'excez dans cette proposition. Mais il paroist au moins de là qu'il n'eust pas refusé à tout un corps d'Eglise le droit de se consacrer un Pasteur dans un cas d'absolué nécessité.

Ce sont là les observations générales que j'avois à faire sur cette matière. Il ne sera pas difficile maintenant de les appliquer au Ministère des Protestans, & à la vocation personnelle de leurs Ministres, pour en faire un jugement solide. Premièrement donc je dis que nostre Ministère considéré en luy-mesme, c'est-à-dire par égard aux choses que nous enseignons & à celles que nous pratiquons, ne peut qu'il ne soit tres-légitime. Car nous supposons icy que nostre doctrine est celle-là mesme que Jesus Christ & ses Apôtres ont enseignée, nous n'y ajoutons rien, nous n'en diminuons rien, les Sacremens que nous dispensons sont ceux-là mesmes que Jesus Christ a instituez, & le gouvernement qui est ébly au milieu de nous ne s'éloigne point de celuy de la première Eglise selon qu'il nous est représenté dans l'Ecriture. Si l'Auteur des Préjugez a quelque chose à nous dire sur ce sujet, il faut qu'il vienne par la voye de discussion, & non par celle de prescription, mais avant que de nous obliger à rendre raison de nostre Ministère, il seroit juste qu'il nous donnast touchant le sien la satisfaction qu'il fait bien que nous desirons, je veux dire qu'il seroit juste qu'il nous monstast quelle vocation il a luy-mesme en commençant par la justification des choses qu'il enseigne. Quel droit a-t-il d'enseigner la transsubstanciation, la presence réelle, l'adoration de l'Eucharistie, le culte des créatures, les satisfactions humaines, &c. & de sacrifier réellement le corps de Jesus Christ. S'il ne fait voir que routes ces choses qui sont en contestation entre l'Eglise Romaine & nous, sont des veritez Evangéliques, il ne sauroit prouver la vocation ni nous empêcher de la tenir pour nulle & illégitime. Car il n'y peut avoir aucune vocation légitime pour enseigner des erreurs, & des traditions humaines, ni pour faire des actes de religion que Jesus Christ n'a point instituez, & par conséquent c'est par là qu'il faut commencer lors qu'on s'informe de la vérité d'une vocation. En effet toute autre enqueste ne sert de rien si elle n'est précédée par celle-là, puisque la piété, la vérité, la saine doctrine, sont des fondemens nécessaires à toute légitime vocation, & qu'au contraire nulle créature ne peut avoir droit ni d'enseigner le mensonge, ni de faire pratiquer à un peuple, ou de pratiquer elle mesme un culte contraire au vray service de Dieu, ni de célébrer des Sacremens que Jesus Christ n'a pas instituez. C'est donc à l'Auteur des Préjugez à nous dire comment il prétend éviter cette discussion, car il est certain que la première question qu'il faut vuider pour s'éclaircir de la validité d'une vocation est celle de la justice du Ministère en luy-mesme, c'est-à-dire à l'égard des choses qu'on y enseigne & qu'on y pratique, lors que cette justice est en contestation, comme elle l'est entre l'Eglise Romaine & nous, apres quoy quand ce point est une fois vuide l'on passe à examiner deux autres questions l'une si le corps, c'est-à-

dire la société où l'on est, à elle même le droit d'avoir des Ministres, & l'autre si les personnes qui exercent le Ministère y sont bien & dûement appelées, comme je l'ay fait voir dans ma troisième observation.

Ce premier point estant donc supposé, savoir que les choses qu'on enseigne & qu'on pratique parmy les Protestans sont bonnes & Chrétiennes, je dis qu'on ne sauroit leur contester le droit de leur Ministère qu'en les accusant d'un Schisme semblable à celui des Lucifériens ou des Donatistes. Mais nous avons si clairement fait voir que si nous avons raison dans le fons, nostre separation d'avec l'Eglise Romaine est juste, & que c'est elle-même qui est coupable du Schisme, qu'il n'y a plus de lieu à cette injuste accusation. Il n'y en a donc plus à nous contester nostre Ministère, & en effet si nous sommes vrayes fidèles, & si nous sommes justement séparés de l'Eglise Romaine, il est évident que nous sommes légitimement unis entre nous en société religieuse, comme je l'ay fait voir dans le premier chapitre de cette quatrième partie, & si nous sommes légitimement unis en société religieuse, il n'est pas moins évident que tous les droits de la société Chrétienne nous appartiennent, & que entre tous ces droits celui du Ministère y est compris, comme il patoist par ma sixième, & par ma septième observation. Ainsi nostre droit au Ministère est incontestable supposé que nous ayons raison au fons, & tout ce qu'on pourroit mettre en avant contre nous demeure nul & illusoire. Si nous avons raison au fons nous sommes la vraye Eglise de Jesus Christ. Or la vraye Eglise de Jesus Christ ne peut jamais perdre ses droits, elle ne s'en est jamais dépouillée, elle ne peut pas même s'en dépouiller, nul ne les luy peut ravir, ce sont des droits inaliénables, ils ne se perdent ni par inondation, ni par tremblement de terre, ni par interruption de possession, ni par invasion d'ennemis comme sont les heritages mondains, & en un mot là où est la vraye foy & la vraye charité, là est la vraye Eglise, & là où est la vraye Eglise, là est le droit du Ministère.

Mais, dit-on, ce Ministère que vous avez est-il l'ancien & perpetuel Ministère que J. C. a établi dans son Eglise, ou en est-ce un nouveau? Car si c'en est un nouveau, c'est un Ministère faux & illégitime, & si c'est l'ancien & perpetuel Ministère de l'Eglise, d'où vient que nous ne voyons au milieu de vous aucun des degrés de cette Hiérarchie qui estoit établie dans l'Eglise avant vostre réformation? Je répons que nostre Ministère est l'ancien & perpetuel que Jesus Christ & ses Apôtres ont établi dans l'Eglise, & s'il estoit nouveau il faudroit que nous eussions fait un nouvel Evangile, ce qui est si éloigné de la vérité que nos plus passionnez adversaires ne voudroient pas à mon avis nous l'avoir imputé, si vous en exceptez l'Auteur des Préjugés. Mais je dis qu'il faut distinguer l'essence du Ministère d'avec son état, comme je l'ay fait voir dans ma quatrième observation. Avant la réformation, nous reconnoissons que le Ministère s'estoit conservé dans l'Eglise Latine à l'égard de tout ce qu'il avoit d'essenciel, & c'est en quoy le nostre luy a succédé, de sorte qu'à cet égard ce ne sont pas deux ministères, mais un seul & le même que nous avons retenu. Nous prêchons les mêmes vérités qu'on enseignoit encore alors, nous adorons un même Dieu Père, Fils & Saint

Esprit, il-y-a parmy nous un baptême, une Encharistie, un gouvernement, une discipline comme il-y-en avoit alors, mais nous n'avons pas succédé à cet état mauvais & corrompu où le Ministère estoit tombé, nous n'avons plus ni de Sacrificateurs du corps de Jesus Christ, ni de Souverain Monarque de l'Eglise, ni de Patriarches ni de Cardinaux, ni de prescheurs d'Indulgences, ni de conteurs de Légendes, tout cela n'estoit pas de l'essence du Ministère, & pour en avoir retranché ces sortes de choses, nous ne l'avons non plus aboly qu'on abolit une ville lors qu'on en retranche les excès, ou qu'on abolit une maison lors qu'on la nettoye, & qu'on répare ses ruines.

Quant à la vocation personnelle, je dis que nous l'avons du corps de l'Eglise qui a seule sur la terre le légitime droit de nous la conferer. Celle que nos Réformateurs ont eüe, ils l'ont eüe de l'Eglise de leur tems qui ne consistoit pas en cette multitude de mondains, de prophanes, & de superstitieux qui grossissoit alors les assemblées, mais en des vrayes fidèles qui se confervoyent encore purs au milieu de la corruption, en ce bon froment qui croissoit encore parmy l'ivroyé, bien qu'il en fust presque englouty. C'est en ceux-là que résidoit proprement & véritablement le droit du Ministère, c'estoit eux qui rendoient encore la société légitime en quelque sorte, & c'estoit d'eux que procédoit la justice de la vocation. J'avouë qu'on la communiquoit alors dans un état fort corrompu, & d'une manière fort impure, mais Dieu fit la grace aux premiers réformateurs de purifier la leur, par une saine doctrine, & de la rectifier par un saint & légitime usage. C'est avec eux & par eux que le corps de la société qui s'est réformée a conféré la vocation à d'autres, & que la propagation du ministère s'est faite jusques à nous, de la manière du monde la plus Evangélique d'un côté avec instruction, examen, épreuve, enqueste, & témoignage de bonnes mœurs, aussi exactement qu'il nous est possible, & de l'autre avec prières publiques, exhortation, bénédiction, imposition de mains, mission, & attachement particulier à un troupeau. Voilà quelle est nostre vocation à l'égard du corps des Protestans. Je ne nie pas que dans quelques lieux de ce Royaume au commencement de la réformation il n'y ait eu quelques vocations qui ont esté conférées par le peuple sans Pasteur, comme fut celle de la Rivière à Paris l'an 1555. que l'Auteur des Préjugez n'a pas manqué de nous reprocher. Mais outre que ce sont des cas particuliers en fort petit nombre, qui n'ont point de suite, qui n'ont produit aucune coutume fixe, & par conséquent qui ne peuvent estre imputez à tout le corps des Protestans, lesquels par tout ailleurs ont eu des Pasteurs appelez dans les voyes ordinaires, outre cela dis-je, j'ay fait voir que dans un cas d'absoluë nécessité tel qu'estoit celuy où se trouvoient alors ces troupes, le peuple peut légitimement user du droit que Dieu & la nature de la société Chrétienne luy ont donné.

CHAPITRE IV.

Réponse aux objections de l'Auteur des Préjuges sur la vocation des premiers Réformateurs, & sur la validité de nostre baptême.

*Préjug. chap.
4. pag. 87.*

IL ne me reste maintenant que de satisfaire à quelques objections que l'Auteur des Préjuges a faites contre la vocation des premiers Réformateurs, qui se réduisent toutes à savoir si elle a esté ordinaire ou extraordinaire, ou si elle n'a esté ni l'un ni l'autre. Les Ministres, dit-il, se sont partages sur ce point en deux avis différens, que quelques-uns ont réunis, pour en faire un troisième composé des deux. Les uns ont dit nettement que la Mission des Ministres est extraordinaire, les autres qu'elle est ordinaire, & les autres qu'elle est extraordinaire, & ordinaire tout ensemble. Mais comme ce dernier sentiment enferme les deux autres, il se détruit en les détruisant. De sorte qu'il n'y a proprement que les deux premières opinions qu'il soit nécessaire d'examiner en particulier.

C'est d'abord une chose remarquable, que l'Auteur des Préjuges après avoir mis en question, comme il a fait, si les premiers Réformateurs estoient des voleurs & des larrons, des tyrans, des rebelles, de faux Pasteurs & des usurpateurs sacrilèges de l'autorité de Jesus Christ, ayt réduit toute sa preuve à chicaner sur les qualitez d'ordinaire ou d'extraordinaire qu'on peut donner à leur vocation. De si fortes paroles sembloient devoir faire apprehender que cette vocation seroit détruite & anéantie sans ressource, & qu'on verroit pour le moins un renversement entier des premiers & naturels fondemens sur lesquels nous l'établissons. Mais graces à Dieu ce n'est pas cela, & la colère de l'Auteur des Préjuges a tourné sur les titres que nous donnons à la vocation des premiers Réformateurs, il ne s'agit plus de savoir directement si elle est bonne & légitime, mais de savoir simplement si elle est ordinaire ou extraordinaire, ou si elle n'est ni l'un ni l'autre. D'ailleurs il est certain que pour vuider même cette dernière question, c'est fort mal commencer, que de mettre à part le sentiment de ceux qui tiennent qu'elle est ordinaire & extraordinaire tout ensemble. Car comme ces termes d'ordinaire & d'extraordinaire sont ambigus, & qu'à cause de leur ambiguïté, il se peut faire qu'une vocation qui est ordinaire à un égard sera extraordinaire à un autre, mettre à part ceux qui veulent que celle des premiers Réformateurs soit ordinaire & extraordinaire tout ensemble, c'est mettre à part ceux qui éclaircissent l'ambiguïté, c'est vouloir renfermer la dispute dans des propositions équivoques, pour avoir lieu de faire de grand discours inutiles, c'est en un mot imiter ceux qui ne se proposent que de jeter de la poudre aux yeux pour surprendre le jugement des Lecteurs, en les éloignant de la nuë con-

noissance des choses. Il faut donc redresser en cela l'Auteur des Préjugés, & parcé que les deux sentimens qui portent l'un, que cette vocation a esté extraordinaire, & l'autre qu'elle a esté ordinaire, ne se choquent point dans le fons, il est nécessaire de faire voir à quels égards on peut dire l'un & l'autre. Pour cét effet, je diray d'abord un mot du Ministère des premiers Réformateurs, & en suite je parleray de leur vocation.

Quant à leur Ministère, il est vray qu'il n'est point extraordinaire ni nouvellement institué, mais le mesme que les Apostres établirent au commencement pour la conservation, & pour la propagation de l'Eglise, qui s'estoit conservé dans l'Eglise Latine jusqu'à nos Peres, à l'égard de ce qu'il avoit d'absolument essenciel, & qui doit aussi subsister jusqu'à la fin des siècles, comme je l'ay expliqué dans le Chapitre precedent. On peut dire pourtant que la Reformation à laquelle ils se sont employez, a esté une fonction extraordinaire de leur charge. Car quoy qu'il n'ayt falu pour cela, ni un nouveau droit, ni un nouveau Ministère, puis que tout Pasteur est obligé de travailler à réformer ce qui regarde son troupeau, lors qu'il est nécessaire qu'il le fasse, si est-ce qu'une réformation telle qu'ils la firent n'est pas une chose qui se fasse tous les jours. Ainsi à cét égard leur Ministère a eü quelque chose d'extraordinaire, sçavoir entant que leurs troupeaux ont eü un extraordinaire besoin de leur secours pour les retirer des erreurs & des superstitions qui avoient gagné le dessus, comme un vaisseau qui est sur le point de faire naufrage a un besoin extraordinaire du secours de ceux qui le conduisent pour éviter la perte entiere dont il est menacé. Mais outre cela, l'on peut dire aussi qu'il-y-a eü cecy d'extraordinaire, c'est qu'encore que ce fust le mesme Ministère Evangelique, qui avoit subsisté dans l'Eglise Latine jusques alors, à l'égard de ce qu'il y avoit d'essenciel, ils l'ont mis neanmoins dans un autre état que celuy où il avoit esté depuis quelques siècles. Ayant répurgé & dégagé de toutes les corruptions qui le deshonoroiert, & comme on appelle extraordinaires les choses qu'on n'a pas accoustumé de voir, & qui ne se font pas souvent, ce changement de forme ou d'état qui arrive au Ministère, après avoir paru si long-tems aux yeux des peuples tout autrement qu'ils ne le virent alors, peut fort bien estre appelé extraordinaire.

Pour ce qui regarde leur vocation, elle n'a point esté extraordinaire, si par ce terme on entend qu'elle soit venue immédiatement de Dieu comme celle de Moyse, & des anciens Prophètes, ni immédiatement de Jesus Christ comme celle des Apostres, mais elle a esté ordinaire, c'est-à-dire qu'ils l'ont receu de Dieu médiatement par le moyen des hommes. Il est mesme certain que la manière de leur vocation, quant à la plupart, a esté celle-là mesme, qui est la plus commune & la plus usitée dans l'Eglise, qui est qu'ils ont receu l'ordination de la main des Pasteurs qui estoient eux mesmes en charge. Tout ce donc qu'il-y-a eü d'extraordinaire en leur vocation, à cét égard, a esté qu'ils l'ont rectifiée en la déchargeant de ce qu'elle avoit d'impur, & qui venoit de la corruption des hommes de leur temps, & en la rapportant à sa véritable fin, qui doit estre la pureté du service de Dieu & le salut des ames. J'ayoué que dans leur administration il se sont écartez de

l'intention de ceux qui leur avoient conféré leurs charges, mais ils n'ont fait en cela que ce qu'ils devoient ; car le Ministère qu'ils avoient reçu étant de Dieu & de l'Eglise, & non des particuliers qui le communiquent, ils étoient obligez de rapporter le leur à la plus grande gloire de Dieu, & à l'édification de son Eglise, & non aux volontez, & aux intérêts de la Cour de Rome & de ses Prelats, bien que ce fust par leur canal qu'ils l'eussent reçu. Ils ont donc bien fait de se servir de ce qu'il-y-avoit de bon dans leur vocation, pour la purifier de ce qu'elle avoit de mauvais, & ils ont même bien fait de la tourner contre la mauvaise intention de ceux qui la leur avoient donnée pour une mauvaise fin, de même que ceux qui ont reçu le baptême dans une société hérétique ou schismatique, sont obligez par ce même baptême qu'ils y ont reçu, de s'opposer autant qu'il leur sera possible à l'hérésie ou au schisme, & d'y employer leur baptême même, encore que ce soit contre l'intention de ceux qui le leur ont donné. J'avoue aussi qu'il-y-en a eü quelques-uns qui ont reçu leur vocation immédiatement de la main de l'Eglise, je veux dire du corps du peuple fidèle, & l'on peut dire de ceux-là que leur vocation a esté extraordinaire, au sens que nous appellons extraordinaires les choses inusitées, qui arrivent rarement, & qui se font contre la coutume & la pratique ordinaire. Car quoy que ces vocations ne se soient pas faites illégitimement & sans droit, comme je l'ay prouvé dans le Chapitre précédent, il est vray néanmoins que ce n'est, ni ne doit estre la pratique commune, & que cela n'a lieu que dans des cas d'absoluë nécessité. C'est ainsi que dans l'Eglise Romaine on peut appeller extraordinaire, la vocation de Martin V. qui fut appellé au Papat, immédiatement par tout le corps des Prelats Latins assemblez au Concile de Constance, & non par le Collège des Cardinaux comme il se fait d'ordinaire.

Quant aux Ministres qui sont venus en suite, & qui ont reçu leur ordination de la main des premiers Réformateurs, ou de ceux qui leur ont succédé, leur vocation est sans doute ordinaire, & conforme à la pratique de l'ancienne Eglise, selon l'idée que l'Ecriture nous en fournit, & tout ce qu'elle peut avoir d'extraordinaire, consiste en ce que dans les lieux où la distinction des Evêques, & des Prestres, n'a pas esté suivie, c'est le Prébystère, & non l'Evêque, qui donne l'ordination, mais en cela même il ne se fait rien qui s'éloigne de ce qui se pratiquoit dans l'Eglise Apostolique, selon l'idée que l'Ecriture nous en fournit, puis que Saint Paul dit en termes exprés touchant Timothée, *qu'il avoit reçu l'imposition des mains du Prébystère*. Je n'entre pas icy dans la question, si cette distinction est de droit divin ou seulement de droit humain, j'en diray quelque chose dans la suite. Je ne blâme pas même ceux qui l'observent, comme une chose fort ancienne, & je ne voudrois pas qu'on s'en fît un sujet de querelle dans les lieux où elle se trouve établie, mais je dis qu'où cette distinction n'est pas gardée comme elle ne l'est, ni ne le peut estre parmy les Protestans de ce Royaume, les vocations ne laissent pas d'estre légitimes, puis qu'outre le cas d'absoluë nécessité qui dispense suffisamment de cette forme, outre que ni l'Evêque, ni le Prébystère, ne sont eux mêmes que les exécuteurs des volontez de l'Eglise à cet

égard, & non les maîtres de la vocation, outre cela dis-je, on a le texte formel de l'Apostre, qui justifie le droit que l'Eglise a de faire imposer les mains par le Prébyrère, ce qui seul suffit pour fermer la bouche à toute contradiction.

Cela étant ainsi expliqué, l'on voit facilement ce qu'il faut répondre à toutes ces petites objections dont l'Auteur des Préjugez a composé ses Chapitres 4. & 5. Les uns, dit-il, parlant des Réformateurs, n'ont esté appellez au Ministère & faits Pasteurs que par des Laïques, les autres n'ont esté ordonnez que par des Prestres, & ceux d'entr'eux qui l'avoient esté par des Evêques, se sont elevez contre leurs Ordinateurs & contre l'Eglise qui leur avoit donné Mission. J'ay fait voir dans le Chapitre précédent, que ceux qui ont esté appelez par des Laïques, c'est-à-dire par tout le corps de l'Eglise, ont eü une vocation suffisante. Ce que je viens de dire aussi touchant ceux qui ont receu l'ordination du Prébyrère ne laisse plus aucune difficulté, & quant à ceux qui ont résisté à leurs propres Ordinateurs, je viens de montrer qu'ils n'ont rien fait en cela que ce à quoy leur charge mesme les obligeoit.

L'on peut voir, dit-il encote, par l'article 31. de leur Confession de foy, que c'a esté sur cette supposition d'un pouvoir donné immédiatement de Dieu à des gens extraordinairement envoyez pour dresser l'Eglise de nouveau, que toute leur prétendue réformation est fondée. L'article de nostre Confession de foy porte, non que l'Eglise fust absolument périë, ni que le Ministère fust entierement éteint, mais que l'Eglise estoit tombée en ruine & désolation, & que son état estoit interrompu, ce qui veut dire que tant elle que le Ministère sous lequel elle vivoit, étoient dans une tres-grande corruption, & c'est ce que nous soutenons aussi. Il porte non que Dieu a donné une Mission immédiate aux Réformateurs, mais qui les a suscitez d'une façon extraordinaire pour dresser l'Eglise de nouveau. Cela signifie que Dieu par sa providence leur a donné des dons extraordinaires, pour entreprendre une aussi grande œuvre que celle de la Réformation, & qu'il les a accompagnés de sa benediction. Tout cela n'enferme ni une nouvelle révélation, ni une nouvelle Mission immédiate, & n'empêche pas que le droit qu'ils ont eü de s'y employer ne fust attaché à leur charge, & qu'il ne fust commun, non seulement à tous les Pasteurs, mais mesme à tous les Chrétiens, comme je l'ay fait voir dans ma seconde Partie.

Leur discipline, ajoute-t-il, ordonne que les Prestres de l'Eglise Romaine qui s'écartent rendus Calvinistes, seront élus à la charge de Ministres, recevront une nouvelle imposition des mains, ce qui fait voir qu'ils ont supposé que leur Mission précédente estoit nulle, & qu'ainsi celle que Luther & Zuingle avoient reçue de l'Eglise Romaine ne valoit rien, d'où il s'ensuit que celle qu'ils leur attribuent ne peut estre qu'extraordinaire. Il y a une grande différence entre la vocation qui se donnoit avant la Réformation, & celle qui se donne aujourd'huy dans l'Eglise Romaine, depuis que les deux communions sont séparées. La premiere estoit à la vérité fort corrompue, mais pourtant elle supposoit encore le consentement de toute l'Eglise Latine, & n'estoit pas donnée dans un Party si confirmé dans l'erreur, au lieu que la seconde ne suppose que le consentement d'un Party tout à fait confirmé dans des erreurs que nous croyons tres-contraires à la pureté

de l'Evangile, ce qui fait que nostre société ne la peut plus considérer comme une vocation légitime à son égard, & pour son service. Outre qu'on a vu les conditions nécessaires à une légitime vocation, comme l'examen, l'information des mœurs, & autres semblables si mal observées dans l'Eglise Romaine, que la prudence chrétienne ne souffre pas qu'on s'en remette à elle, ni qu'on se fie à ses élections, qui pour la plupart seroient nulles si on les examinoit selon les propres Canons.

Préjug. chap.
5. pag. 92.

Calvin a écrit que Dieu avoit établi de son tems des Apôtres, ou au moins des Evangelistes pour retirer les hommes du party de l'Antechrist. Je répons que Calvin n'a appellé les Réformateurs Apôtres ou Evangelistes, que par quelque espèce de ressemblance qu'ils ont eue avec les premiers Evangelistes, à quelque égard, non qu'ils eussent reçu leur million immédiatement de Dieu, ni qu'ils aient porté au monde quelque nouvelle révélation, comme les Apôtres & les Evangelistes, mais parce que Dieu s'est servy d'eux pour faire briller aux yeux des hommes avec éclat, la lumière de son Evangile qui estoit fort obscurcie, au mesme sens que dans l'Eglise Romaine, on honore du titre d'Apôtres ceux qui s'employent encore aujourd'huy à faire connoître le Christianisme aux Nations étrangères, bien qu'ils ne soient pas immédiatement envoyez de Dieu, & qu'ils n'aient aucune nouvelle révélation.

Préjug. chap.
5. pag. 94.

Il alléque en suite la dispute qui fut entre un Protestant nommé Adrien Saravias & Béze, où Béze semble n'admettre dans les Réformateurs qu'une vocation extraordinaire. Je répons que tant Saravias que Béze, sont des Auteurs particuliers qui peuvent avoir eü l'un & l'autre des sentimens un peu excessifs sur ce sujet, & peut-estre mesme avoir disputé l'un contre l'autre sans se bien entendre. C'est ce qui arrive tous les jours entre des personnes d'ailleurs fort éclairées. Béze rejette les ordinations de l'Eglise Romaine, non qu'il crust que le Ministère y fust absolument éteint, ni qu'il n'y eust plus aucun droit de vocation, mais parce que les vocations des personnes s'y faisoient d'une manière fort confuse & fort corrompue sans examen, ni de doctrine, ni de mœurs, à cause dequoy elles estoient le plus souvent données à des personnes indignes, & qu'au lieu de les destiner à prêcher l'Evangile, on ne les destinoit qu'à sacrifier. Cela conclut que la vocation ordinaire que les premiers Réformateurs avoient receüe n'eust pas esté plus pure que celle des autres, si Dieu ne leur eust fait la grace de la rectifier comme ils firent par un juste & légitime usage, mais cela ne conclut pas que telle qu'elle estoit elle ne les mist & en droit, & en obligation de la nettoyer de ce qu'elle avoit de mauvais, par ce qui luy restoit de bon.

Préjug. chap.
5. pag. 100.

L'Auteur des Préjugés nous oppose encore un article d'un Synode National tenu à Gap l'an 1603. qu'il rapporte en ces termes, *Sur l'article 31. de la Confession de Foy, ayant esté meüe question que lors que l'on vient à traiter de la vocation de nos Pasteurs, on fonde l'autorité qu'ils ont eüe de réformer l'Eglise, & d'enseigner sur la vocation qu'ils avoient tirée de l'Eglise Romaine. La compagnie a jugé qu'il se faut seulement rapporter sur l'article de la vocation extraordinaire, par laquelle Dieu les a poussez extraordinairement & intérieurement à leur Ministère, &*

non en peu qui leur restoit de la vocation ordinaire corrompue. Mais puis qu'il vouloit bien se donner la peine de voir nos Synodes Nationaux, il ne devoit pas s'arrester là, il falloit passer jusqu'à celui de la Rochelle, qui fut tenu immédiatement après celui de Gap l'an 1607, & là il eust trouvé que cet article ayant esté mis diversement en divers exemplaires, & ayant esté alteré par la négligence des copistes, il fut rétably par ce Synode qui en dressa un acte en cest termes, *En l'article du Synode (de Gap) sur le 31. de la Confession de Foy où il est parlé de la vocation des premiers Pasteurs des Eglises Réformées, ces mots, & d'enseigner, qui se trouvent en quelques exemplaires seront rayez, & au lieu de simplement, sera mis, principalement, & cette dernière clause, & non à ce peu qui leur restoit de vocation ordinaire corrompue, sera ainsi leue, plüstoit qu'à ce peu qui leur restoit de vocation ordinaire.* Pour se servir de bonne foy de cet article, il falloit l'employer non dans l'état où l'ignorance des copistes l'avoit mis, mais dans celui où tout un Synode l'avoit rétably. Au fons il paroist qu'il ne s'agit là que de la vocation pour la réformation, & non pour l'exercice du Ministère ordinaire, & le Synode ne nie pas qu'en quelque sorte, cette vocation pour la réformation, ne soit fondée sur celle que les premiers Réformateurs avoient prise dans l'Eglise Romaine, quelque corrompue qu'elle fust, mais il veut qu'on la rapporte *principalement* à une providence particulière de Dieu, qui par des dons & des talens extraordinaires, les avoit suscitez pour une si grande œuvre. En effet, bien que nous reconnoissons que dans l'Eglise, la rejection ou la réformation des erreurs soit de droit commun à tous les Chrétiens, & que ce droit appartienne encore plus particulièrement aux Pasteurs ordinaires qu'aux autres, par l'obligation de leur charge qui se joint à celle de leur baptême, nous ne laissons pas de reconnoître aussi qu'il-y-a eü quelque chose d'extraordinaire dans les personnes des Réformateurs, savoir des dons ou des talens admirables qui les ont rendus propres à cette œuvre, & capables de réduire leur droit en acte, sans quoy leur droit fust demeuré inutile comme il demeura inutile dans plusieurs autres qui n'eurent pas les mesmes dons. Or cela mesme leur concilioit une tres-grande autorité, & c'est ce que le Synode veut dire, & ce que nous disons aussi avec luy. Car nous distinguons dans les Réformateurs, trois choses, d'où résulte leur vocation, pour réformer l'Eglise, aussi pleine & aussi entiere qu'on la sauroit désirer; l'une est le droit général & commun que tous les Chrétiens ont de combattre les erreurs, puis qu'ils sont tous appelez à défendre la vérité, l'autre est un droit plus particulier, qu'ils avoient pour cela mesme en qualité de Pasteurs, car quelque impure que fust leur vocation, elle les obligeoit toujours d'avoir soin de leurs troupeaux, & d'y procurer la gloire de Dieu, & la troisième est les lumières & les graces extraordinaires que Dieu leur avoit communiquées, & qui les rendoient propres à cette œuvre. Or c'est cette dernière qui a réduit en acte les deux autres, & c'est pourquoy l'on la considère *principalement* lors qu'il s'agit de la réformation, parce que si elle ne s'y fust rencontrée, les deux autres estoient des droits sans usage, & des obligations sans effet.

Après cela, il est aisé de comprendre que l'Auteur des Préjugez s'est mé-

conté lors que sous prétexte de cette vocation extraordinaire , que nous attribuons aux premiers Réformateurs , à l'égard de leurs dons ou de leurs talents, il s'est imaginé qu'il nous pouvoit imputer de croire que le Ministère ordinaire estoit entièrement péry, & qu'il a esté renouvelé par une vocation extraordinaire & immédiate de Dieu. C'est sur cela que s'échauffant mal à propos dans tout son Chapitre cinquième, il s'exerce en raisonnemens, en allégations de Péres, & en observations inutiles sur les droits de ce prétendu Ministère immédiat. On luy répond en un mot, qu'il ne combat que son ombre, car nous ne tenons point que le Ministère ordinaire étiably par les Apostres, ayt esté absolument éteint: C'est un bien qui appartient à l'Eglise, & comme l'Eglise a toujours subsisté par une providence particulière de Dieu, quoy qu'en différent estat, cette mesme providence a fait aussi que son bien a toujours subsisté. Il est vray qu'il avoit esté tres-mal dispensé pendant qu'il avoit esté entre les mains des mauvais œconomes , & qu'au lieu que l'héritage estant bien cultivé, eust rapporté sans doute beaucoup de fruit, avec la bénédiction de Dieu, il avoit produit au contraire beaucoup d'épines & de chardons. Mais pourtant l'héritage ne s'estoit pas perdu. Le Ministère s'est toujours conservé non seulement quant au droit, entant que l'Eglise n'est jamais périë, mais aussi quant au fait, car il y-a eü toujours des Ministres, mal choisis à la vérité, mal appelez, destinez à de mauvais usages, appelez par des vocations fort informes, mais néanmoins appelez, & ayans un droit suffisant pour faire leur devoir s'ils eussent voulu, & s'ils en eussent esté capables. Ainsi le bon état du Ministère a bien esté altéré, interrompu, renversé, mais le Ministère n'est point absolument péry.

Je ne craindray pas mesme d'aller plus avant, & de dire que quand il seroit vray que le Ministère auroit esté entièrement anéanty, ce qui pourtant n'est point arrivé, ni s'il plaist à Dieu n'arrivera jamais, il n'eust pas esté nécessaire que Dieu l'eust renouvelé par une Mission immédiate & tout à fait surnaturelle, pendant qu'il-y-auroit eü deux ou trois fidèles au monde, qui auroient pû s'assembler au nom de Jesus Christ. Car le droit du Ministère fust toujours demeuré dans ces deux ou trois, & ils eussent pû le conférer à l'un d'eux par une légitime vocation. S'il pouvoit mesme arriver qu'il n'y eust plus absolument de vraye foy sur la terre , & que l'hérésie ou le Paganisme ou le Judaïsme, ou le Mahometisme s'emparaissent généralement de tout le monde, sans qu'il-y restast aucun vray fidèle, ce qui certainement n'arrivera pas, puis que nous avons la promesse de Jesus Christ au contraire, je dis qu'en ce cas pourveu que le livre de l'Ecriture Sainte demeurast, le germe de l'Eglise & celuy du Ministère subsisteroit là dedans. Les Apostres qui l'ont laissée au monde, appelleroient encore de là les hommes une seconde fois à la vraye foy, & par la vraye foy au rétablissement de la société chretienne, & par le rétablissement de la société chretienne à celuy du Ministère, sans qu'il fust absolument nécessaire que Dieu envoyast immédiatement de nouveaux Apostres. Un seul homme qui apprendroit dans ce livre les vérités célestes qui y sont contenues, pourroit les enseigner aux autres, & remettre le Christianisme en son premier estat, si Dieu vouloit accompagner la parole

de cet homme de sa benediction ordinaire. Ceux qui savent l'histoire n'ignorent pas que dans le quatrième siècle, deux jeunes hommes nommez, l'un Edélius, & l'autre Frumentius, ayant esté pris sur mer, & menez captifs au Roy des Judes, convertirent à la foy chretienne beaucoup de personnes en ce pais là, & qu'ils y firent des assemblées où l'on celebroit le Service divin.

Theodor.
hist. lib. 2.
cap. 23.

C'est ce qui découvre manifestement l'injustice de l'Auteur de Préjugés, & des autres Controversistes de l'Eglise Romaine, lors qu'ils demandent des miracles pour prouver la vocation des premiers Réformateurs. Car pendant que l'Ecriture subsiste au milieu des hommes, il n'est point necessaire de faire de nouveaux miracles pour autoriser les Ministres. Cette Ecriture autorise suffisamment l'Eglise à conférer les vocations par les mains de ses Pasteurs ordinaires tels qu'elle les a, c'est-à-dire Prestres ou Evêques, bons ou mauvais, elle autorise suffisamment les Pasteurs quelque mal appelez qu'ils soient à rectifier leur vocation, & à se bien acquiter de la charge du Ministère qui leur est commise, elle autorise suffisamment l'Eglise à conférer par elle mesme immédiatement une vocation, lors que ses Pasteurs l'abandonnent. Elle autoriseroit suffisamment un homme seul quel qu'il fust, Laïque ou Ecclesiastique, à communiquer aux autres les lumières de sa foy, s'il n'y avoit au monde que luy seul de fidèle, elle autoriseroit deux ou trois fidèles qui se trouveroient seuls, à s'assembler & à pourvoir à la conservation, & à la propagation de leur societé, & en tout cela les miracles ne seroient pas necessaires, parce qu'en tout cela il n'y auroit rien de nouveau, rien qui ne fust enfermé dans la révelation de l'Ecriture, & qui ne s'en tirast par une consequence juste, comme il paroist par ce que j'ay traité dans le Chapitre précédent. Les miracles sont necessaires à ceux qui enseignent de nouvelles doctrines, des doctrines qui ne sont pas de l'ancienne révelation, & qui d'ailleurs n'ont en elles-mesmes aucun caractère de verité, comme sont le Sacrifice de la Messe, la presence substancielle du corps de Jesus Christ au Sacrement, la Transubstanciacion, le Purgatoire, l'invocation des Saints, le merite des œuvres, l'adoration de l'Hostie, &c. C'est à ceux qui enseignent ces choses à nous dire d'où ils les tiennent, & puis qu'ils nous les donnent comme les tenant de la main de Dieu, c'est à eux à nous le prouver par des miracles, car ils ne le sauroient prouver d'ailleurs, & quand mesme ils feroient des miracles, ou des choses qui passeroient pour miracles, ce seroit à nous à les examiner, puis que Jesus Christ nous a donné des avertissemens sur ce point qu'il ne faudroit pas negliger.

Voilà ce que j'avois à dire sur le Chapitre cinquième de l'Auteur des Préjugés. Le sixième où il traite encore la mesme matiere, ne contient rien à quoy je n'aye déjà satisfait. Il prétend que la vocation de nos premiers Réformateurs n'a pas esté ordinaire, sous pretexte que quelques-uns ont receu leur Ministère du peuple, que d'autres ont esté ordonnez par de simples Prêtres, & que ceux qui avoient esté ordonnez par des Evêques, ont, dit-il, *anathématisé l'Eglise dans laquelle ils avoient receu l'ordination.* Mais quant aux premiers, on luy a fait voir que les vocations faites par un peuple fidèle sont

*Préjug. ch. 6.
p. 129.*

justes & légitimes dans des cas de nécessité absolue, qui naturellement dispensent des formalitez. Outre que ces vocations ont esté en tres-petite nombre, qu'elles n'ont eü nulle suite, qu'elles ne tirent à aucune conséquence pour le corps des Pasteurs, & que quand mesme il-y-auroit eü de l'irrégularité, cette irrégularité auroit esté suffisamment réparée par la main d'association, que les autres Pasteurs ont donnée à ceux qui avoient esté ainsi appellez, & par le consentement que tout le corps de la société a donné à leurs vocations. On ne doit pas laisser pour cela de les tenir pour ordinaires, encore qu'à cet égard elles se soient éloignées de la pratique commune, ne plus ne moins que dans l'Eglise Romaine, on ne laisse pas de tenir la vocation du Pape Martin V. & celle de plusieurs autres Papes pour ordinaires, encore qu'elles n'ayent pas esté faites selon les formes accoutümées. *le demande aux Ministres*, dit l'Auteur des Préjuges, *quelques passages de l'Ecriture qui donnent clairement droit aux Laïques d'ordonner des Ministres en quelque cas.* Cette demande n'est qu'une pure chicane, car quand l'Ecriture recommande aux fidèles de veiller à la conservation & à la confirmation de leur foy, & de la communiquer à leurs enfans, elle leur donne assez clairement par cela mesme, un droit suffisant d'employer tous les moyens qui sont propres à cela, & qui y sont naturellement destinez, or chacun fait que le Ministère est un de ces moyens, d'où il s'ensuit que l'obligation où l'Ecriture met un peuple fidèle à cet égard, enferme celle de se créer luy-mesme des Pasteurs, lors qu'il n'est pas possible qu'il en ayt autrement, car qui ordonne la fin, ordonne aussi par conséquent les moyens qui sont naturellement destinez à cette fin. Quand l'Ecriture commande que *toutes choses se fassent avec ordre dans l'Eglise*, elle donne par cela mesme assez clairement un droit suffisant à l'Eglise de se faire des Pasteurs, lors qu'elle n'en a point, & qu'elle n'en peut avoir que par cette voye, puis qu'il est clair que les Pasteurs appartiennent à l'ordre. Enfin quand l'Ecriture enseigne que le peuple fidèle a droit d'élire ses Pasteurs, elle enseigne assez clairement par cela mesme qu'il a aussi le droit de les installer luy-mesme en leur charge en cas de nécessité, car la vocation consistant beaucoup plus essentiellement en l'Eléction qu'en l'Installation, qui n'est qu'une formalité, il-n'y-a nulle raison de croire que Dieu ayt voulu donner à un peuple le droit de se choisir des Pasteurs, & de les faire installer par d'autres Pasteurs, & qu'il ne luy ayt pas donné en mesme tems celuy de les installer luy-mesme lors qu'il ne le peut faire autrement, puis que naturellement ce que nous avons droit de faire par autrui, nous avons droit de le faire par nous mesmes.

Quant à ceux qui ont esté ordonnez par de simples Prestres, l'Auteur des Préjuges peut-il ignorer que la distinction de l'Evesque & du Prestre ou Ministre, comme s'ils avoient deux charges différentes, est non seulement une chose qu'on ne sauroit prouver par l'Ecriture, mais qui resiste mesme aux termes exprés de l'Ecriture où Evesque & Prestres sont des noms d'une seule & mesme charge, d'où il s'ensuit que les Prestres ayant par leur premiere institution le droit de conférer l'ordination, ce droit n'a pu leur estre ravy par de simples réglemens humains. L'Auteur des Préjuges peut-il ignorer ce

que Saint Hiérôme, Hilaire Diacre, & apres eux Hincmar enseignoit formellement touchant l'unité, ou comme on parle, l'identité du Prestre & de l'Evesque dans les commencemens de l'Eglise, & touchant l'origine de la distinction qui en fut faite depuis en deux charges différentes? Peut-il ignorer que Saint Augustin luy-mesme écrivant à Saint Jérôme rapporte cette différence non à la premiere institution du Ministère, mais simplement à un usage Ecclesiastique. *Encore*, dit-il, *que par de différens termes d'honneur que l'usage de l'Eglise a maintenant introduits l'Episcopat soit au dessus de la Prestreise, toutefois Augustin est en plusieurs choses au dessous de Jérôme?* Peut-il ignorer que quelques Peres nous apprennent que l'ordination du Prestre & de l'Evesque ne sont qu'une seule & mesme ordination, & non deux, ce qui veut dire nettement que ce n'est qu'une seule & mesme charge. Et quant au droit de faire les ordinations, l'Auteur des Préjugés peut-il nier que Saint Paul ne parle de l'imposition des mains du Presbytère. Peut-il nier que les Prestres n'aient autrefois fait les ordinations, de mesme que les Evesques? Eutychius Patriarche d'Alexandrie ne rapporte-t-il pas que *Saint Marc en établissant Ananias pour Patriarche de cette mesme Eglise d'Alexandrie, établit aussi deux Prestres avec luy, afin, dit-il, que quand le siège seroit vacant, ils le remplissent de l'un d'entre eux, & que les autres restans luy imposassent les mains, & le benussent & le creassent Patriarche, & qu'en suite ils élussent un autre homme, & l'établissent Prestre en la place de celuy qui auroit esté fait Patriarche, & que par ce moyen, le nombre de douze fust toujours complet.* S. Jérôme plus ancien qu'Eutychius ne dit-il pas dans le mesme sens qu'à *Alexandrie depuis Saint Marc l'Evangéliste jusqu'à Heracles & Denis Evesques, les Prestres prenoient toujours l'un d'entr'eux qu'ils mettoient dans un siege plus haut, & le nommoient Evesque de la mesme maniere dit-il qu'une armée fait un Empereur, ou comme si des Diacres en élevoient un d'entr'eux & qu'ils l'appellassent leur Archidiaque.* Cassien ne rapporte-t-il pas l'histoire d'un certain jeune homme nommé Daniel qui vivoit parmy les Moines d'Egypte environ l'an 420. & qui fut fait premiere-ment Diacre & en suite Prestre par son Abbé appelé Paphnuce qui n'estoit luy-mesme que Prestre. Baronius luy-mesme ne dit-il pas apres Anastase, qu'apres la mort du Pape Vigile l'an 555. Pélage son Successeur recut l'ordination de la main de deux Evesques, & d'un Prestre d'Ostie nommé André, ce qui fait voir qu'encore alors les Prestres n'estoient pas entièrement exclus du droit de l'ordination. Ils ne l'estoient pas encore absolument dans le septieme siècle, puisque nous apprenons de l'histoire de Bèda que les Moines & les Prestres de l'Isle de Jouan en Ecosse non seulement ordonnoient des Prestres parmy eux, mais qu'ils ordonnoient mesme des Evesques, & qu'ils les envoyoit dans l'Angleterre, & que les Evesques estoient soumis à leur Abbé qui n'estoit luy-mesme que simple Prestre.

C'est donc un droit qui est naturellement acquis aux Prestres, & dont ils n'ont esté dépouillez que par des reglemens & des constitutions humaines lesquelles ne sauroient empêcher que le droit ne demeure toujours attaché à leur charge, & qu'ils ne le puissent réduire en acte quand la nécessité de l'Eglise le requiert. En effet Guillaume Eveque de Paris n'a pas fait difficulté

Voiez Blondel dans son livre de Episc. 4. Prestre.

de dire suivant son hypothèse, *Que s'il n'y avoit au monde que trois simples Prestres, il faudroit que l'un d'eux consacraſt l'autre pour Evêſque, & l'autre pour Archevêſque.* Et pour en dire mon ſentiment avec liberté, il me ſembloit qu'on ne peut regarder cette fière opinion de la néceſſité abſoluë de l'Episcopat qui va juſqu'à ne vouloir reconnoître ni Eglife, ni vocation, ni Ministère, ni Sacrements, ni ſalut au monde s'il n'y-a pas des ordinations Episcopales, encore que la vraye foy, la vraye doctrine & la vraye pieté y ſoit, & qui veut que toute la religion dépende d'une formalité, & meſme d'une formalité qu'on leur fait voir n'eſtre que d'inſtitution humaine, on ne peut diſſer regarder cette opinion que comme un tres-mauvais caractère, la marque d'une dernière hypocriſie, un Phariſiſme tout pur qui coule le moucheron; lors qu'il engloutit le chameau, & l'on ne peut s'empêcher d'avoir pour le moins du mépris pour ces ſortes de ſentimens, & de la compaſſion pour ceux qui s'en enteſtent.

Je viens maintenant à ce que l'Auteur des Préjugés met en avant que ſi l'Eglife Romaine eſtoit corrompue comme nous le ſouvenons, ſes vocations ne pouvoient eſtre légitimes, d'où il ſ'enſuit que nos premiers Réformateurs qui avoient reçu l'ordination de la main des Evêſques de cette Eglife, n'avoient reçu qu'une vocation nulle, illégitime & mauvaiſe. Mais on luy a déjà répondu qu'encore que l'Eglife Latine avant la réformation fuſt fort corrompue, l'eſſence du Ministère ne laiſſoit pas de s'y eſtre conſervée, & que bien que ſes vocations fuſſent informes & conſuſes, elles ne laiſſoient pas d'eſtre des vocations, & d'eſtre encore légitimes à proportion de ce qui eſtoit de bon dans cette ſociété où Dieu entretenoit encore de vrayes fidèles. Le ſens de la doctrine Chreſtienne y eſtant encore demeuré avec ſon efficace ſalutaire qui ſe déployoit dans quelques uns, le Ministère & par conſéquent les vocations y eſtoient encore légitimes à cet égard, & les premiers réformateurs qui ont rapporté celles qu'ils avoient reçues à leur droit & légitime uſage, en les dégagant de ce qu'elles avoient d'impur, les ont par ce moyen rectifiées, purifiées & déchargées de ce qu'elles avoient de mauvais. C'eſt en vain qu'il allègue l'autorité de quelques anciens qui ſemblent avoir tenu pour nulles les ordinations faites par des Hérétiques, car il ne peut pas nier que le ſentiment commun de l'Eglife n'ait eſté au contraire qu'il falloit tenir pour bon & pour légitime tout ce que les ſociétés Hérétiques ou Schismatiques avoient qui eſtoit bon & légitime en ſoy-meſme, & l'approuver plutôſt que le nier. C'eſt-ce que S. Auguſtin enſeigne formellement, *Non ſeulement, dit-il, nos Peres qui vivoient avant Cyrien & Agrippin, mais ceux auſſi qui ont vécu depuis, ont gardé cette ſalutaire coutume d'approuver, & non de nier, tout ce qu'ils ont trouvé de divin & de légitime que les Hérétiques ou les Schismatiques conſervent en ſon entier, & de rejeter ce qu'ils ont vu parmy eux d'étranger ou d'erroné.* Que l'Auteur des Préjugés liſe ce que ce l'ere écrit non en ſon nom ſeulement, mais au nom de toute l'Eglife, contre Parmenien & les autres Donatiſtes qui diſoient que le baptême à la vérité demeurait parmy les Hérétiques, mais non le droit de donner le baptême, & il trouvera que Saint Auguſtin ſoutient fortement que le droit de l'ordination duquel dé-

Aug. de Bapt.
contr. Donat.
lib. 3. ſub
ſinem.

pend celuy de donner le baptême demeure encore parmi les Hérétiques & parmi les Schismatiques à l'égard de tout ce qui leur reste de bon. J'ay dit ailleurs que dans les confusions de l'Arianisme plusieurs ordinations faites par les Evêques Ariens ne furent point tenues pour nulles. En effet celle de Mélétiens ordonne par les Eudoxiens qui fut contestée durant quelque tems, & par quelques uns, fut enfin généralement reconnuë pour légitime, & celle de Felix Evêque de Rome qui fut faite aussi par les Ariens n'a jamais à mon avis esté révoquée en doute, l'un & l'autre purifièrent leur Ministère en revenant à la foy Orthodoxe.

Je finirois icy ce chapitre, & par mesme moyen cet ouvrage, si je ne me sentoie encore obligé de satisfaire à ce grand & solemnel défi de l'Auteur des Préjugez sur le sujet de la validité de mon baptême, non que je prétende m'égalier à luy dans cette manière de disputer, mais simplement parce que je croy avoie esté fort bien baptisé. *Je ne crains point, dit-il, de soutenir hautement à M. Claude qu'en demeurant dans les principes de sa Secte, il n'a & ne peut avoir aucune assurance raisonnable de la validité du baptême que l'on administre & que l'on approuve dans sa communion. Qu'il ne sait point par conséquent s'il est baptisé, ni si aucun Calviniste l'est ou l'a jamais esté. Que la certitude qu'il pourroit prétendre en avoir est téméraire & mal fondée. Que ce ne peut estre qu'une certitude de fantaisie & de caprice & non de lumière & de vérité, & qu'il ne peut jamais en avoir une raisonnable qu'en avouant sincèrement la fausseté des principes de la religion, & en rendant à l'Eglise Catholique la déférence & la soumission qu'il luy doit. Je luy parle à dessein de cet air pour l'engager davantage à nous éclaircir sur ce point. Il n'estoit pas nécessaire pour cela de me parler de cet air, car il fait bien que j'ay toutes les dispositions du monde à le contenter. Un mot suffit sans chaleur & sans élévation de voix pour me faire obeïr. Que desire-t-il donc qu'on fasse? Pour luy montrer, ajoute-t-il, ce qu'il a à faire & ce que cette preuve doit enfermer nécessairement je le supplie, de remarquer que la validité du baptême des Calvinistes dépend de quatre principes. Qu'il raye le terme de supplier qui ne s'accorde ni à l'air dont il me parle ni à celuy dont je desire luy obeïr. Premièrement comme ils ont tous esté baptisez dans l'enfance, il faut afin d'estre assuré que leur baptême soit bon, qu'ils soient assurés que le baptême des enfans est bon, & que les Anabaptistes qui le nient sont dans l'erreur. Secondement comme ils ont tous esté baptisez par effusion & non par immersion, ils ne peuvent encore estre assurés de la validité de leur baptême qu'ils ne sachent certainement que le baptême par effusion est bon, & que l'immersion n'est pas nécessaire. En troisième lieu comme ils sont tous sortis ou immédiatement ou médiatement de l'Eglise Catholique qu'ils accusent si hautement d'hérésie & d'idolatrie, ils ensuit nécessairement qu'ils ont tous esté baptisez ou immédiatement ou immédiatement par des Hérétiques. Ils ne peuvent donc avoir une certitude raisonnable d'estre baptizés, à moins qu'ils ne soient assurés que le baptême qu'on reçoit dans une communion Hérétique est bon, ou que celuy qui est conféré par un homme non baptisé ne laisse pas d'estre bon. Enfin les Calvinistes estant persuadés d'une part que le baptême conféré par des Laïques est nul, & de nul effet, & de l'autre que les Prestres & Evêques Catholiques sont de faux Prestres, & de faux Evê-*

Préjug. chap.
17. pag. 422.

Pag. 424.

quo, comme ils tirent tous néanmoins leur baptême de ces faux Prestres, & de ces faux Euesques, il faut qu'ils nous fassent voir par l'Ecriture l'alliance de ces dogmes, & qu'ils nous prouvent par des passages clairs & précis, que quoy que la vocation des Prestres Catholiques soit nulle & illégitime, ils ont néanmoins le pouvoir de baptiser que les Laïques n'ont pas.

Act 2.

Voilà donc ce que j'ay à faire; mais il ne faut qu'un mot sur chaque point. Je dis donc quant au premier que lors que l'Ecriture a dit, *Que chacun de vous soit baptisé au nom de Jesus Christ pour obtenir la remission de vos pechez, & vous recevrez le don du Saint Esprit. Car la promesse a esté faite à vous & à vos enfans, & à tous ceux qui sont éloignés autant que le Seigneur en appellera*, elle a été établie clairement le baptême des enfans. Car puisque le baptême se doit donner à ceux à qui la promesse est faite, & qu'elle est faite tant à nous qu'à nos enfans, il doit estre donné non seulement à nous mais à nos enfans. Ainsi sans aller plus loin, j'ay à cet égard toute la certitude que je puis raisonnablement desirer.

Pour le second, je dis que le mot de baptiser signifiait également dans la langue originaire *plonger & laver*, & étant employé plusieurs fois dans le nouveau Testament, dans cette dernière signification, comme il paroist par la Traduction de Mons du 7. de Saint Marc & de l'onzième de Saint Luc, & n'y ayant rien d'ailleurs dans l'Ecriture qui ordonne précisément l'immersion ni qui défende l'aspersion, c'est à moy à croire que dans la pensée de Jesus Christ ces deux manières de baptiser sont indifférentes, d'autant plus que je sçay que l'esprit de l'Evangile n'est pas de pointriller sur les formes, ou sur les manières des actions extérieures, ce qui est le propre de la superstition. Ainsi j'ay encore en cela toute l'assurance que je dois avoir.

Pour le troisième, étant assuré comme je suis par les promesses de Jesus Christ, que Dieu a toujours conservé une vraie Eglise au monde, c'est-à-dire de vrais fidèles quelque mélez qu'ils ayent esté parmi les mondains, je suis assuré aussi que le baptême qui a été conféré non seulement avant la réformation, mais depuis dans l'Eglise Latine & dans les autres sociétés Chrétiennes où l'essence du baptême est demeurée, est bon, parce qu'estant fait au Nom du Pere, du Fils & du Saint Esprit, c'est le baptême de la vraie Eglise, bien qu'il soit conféré par des Pasteurs remplis d'erreurs & de superstitions. Le baptême n'est pas à eux, ils n'en sont que les Ministres. Ce Sacrement appartient à Dieu, & à ses vrais fidèles en quelque endroit du monde qu'ils soient. Cette même Ecriture que dit *que la promesse est faite à nous & à nos enfans & à ceux qui sont éloignés autant que le Seigneur en appellera*, dit par une conséquence nécessaire que le sceau de la promesse qui est le baptême & tous les autres droits de l'alliance de Jesus Christ est à nous & à nos enfans, c'est-à-dire aux vrais fidèles. Les Heretiques qui l'administrent, le donnent non comme un bien qui leur appartienne en qualité d'heretiques, car à cet égard rien ne leur appartient, mais comme un bien qui est à la vraie Eglise & dont ils ont la dispensation par la partie qu'ils ont encore commune avec elle. Car ils baptisent non par ce qui les divise d'avec les vrais fidèles, mais par ce qui les allie & les associe encore en quelque manière avec eux. C'est donc

donc le baptême de la vraie Eglise qu'ils donnent, & non celui de Thérèse, c'est elle qui baptise par eux, & à cet égard ils sont encore comme j'ay dit les dispensateurs de son bien. Si l'Auteur des Préjugés desireroit encore un plus grand nombre de preuves tirées mesme de l'Ecriture qui établissent cette vérité, il n'a qu'à lire dans S. Augustin le Traité contre l'Épître de Parménien, & celui du Baptême contre les Donatistes, & il y apprendra à ne nous plus faire de questions de cette nature.

Je ne say, au reste, si tant luy que les autres de sa communion qui prendront la peine de lire cet ouvrage en seront satisfaits. Mais j'oseray dire au moins que j'ay fait tout ce qui m'a esté possible pour leur mettre devant les yeux, sans les choquer, des vérités qu'il leur est tres-important de connoître. C'est à eux à faire une serieuse réflexion sur ce que je leur ay représenté, & sur l'état présent du Christianisme que la prophétie, l'impieété & la débâche des esprits réduisent tous les jours à un évident danger de ruïne si nous n'y apportons du remède & les uns & les autres. Cependant au lieu d'avoir en veüe ce grand intérêt duquel dépend uniquement la gloire de Dieu, & le salut des hommes, on ne s'attache qu'à nous détruire, & la passion prévaut à tel point qu'on ne se soucie pas de faire des brèches irréparables à la religion, comme est celle d'aneantir l'usage & l'autorité de l'Ecriture Sainte, pourveu qu'on nous puisse faire du mal. Mais qu'ils fassent ce qu'il leur plaira, Dieu nous fera toujours rémoin que dans le fons de la cause, ce qui nous divise d'avec eux c'est l'amour que nous avons pour la vérité, & le desir de faire nostre salut, & pour faire voir que ce n'est pas une fausse préoccupation qui nous trompe, qu'on parcoure toutes les communions Chrétiennes qui sont au monde, qu'on en juge de sens froid, je suis assuré qu'on demeurera d'accord de bonne foy que la plus pure & la plus approchante de la premiere Eglise c'est la nostre. Nos dogmes sont les dogmes fondamentaux de la Religion lesquels sont grands, solides, convaincans, nostre culte n'a rien qui ne soit Evangelique, car il consiste en prières à Dieu, en action de grâces, en chant de Pseaumes, en célébration de Jeûnes, en humiliation, en action de repentance, en pleurs & en gémissemens lors que nous sommes pressés par le sentiment de nos pechez, & par celui de la colere de Dieu, nostre morale consiste plus en exhortations, en censures, en corrections, en menaces de la part de Dieu, en représentations des motifs qu'on a à faire de bonnes œuvres, qu'en décisions inutiles de cas de conscience. Nostre gouvernement est simple, éloigné des formalitez du Barreau, fondé autant qu'il se peut sur le bon sens, sur la justice, & sur la charité, mais fort opposé aux maximes de la politique humaine, & sur tout à l'ambition, à l'avarice, à la vanité, que nous croyons estre les ennemies mortelles de la religion. On fait tout cela dans le monde, & neanmoins l'Auteur des Préjugés & tous ceux qui suivent comme luy de fausses lumières, ne laissent pas de s'élever contre nous non seulement d'une manière peu charitable, mais peu Chrétienne. Quant à nous, nous prions Dieu toujours pour ceux qui ne nous aimeront pas, nous bénissons ceux qui nous maudiront, mais nous leur di-

rons suffirez Gamahel. Prenez garde qu'en nous tourmentant vous ne combat-
tiez contre Dieu. Au lieu de luy faire la guerre prions le les uns & les autres
qu'il nous donne la bénédiction & la paix, & qu'il nous fasse faire sa
volonté.

III

• F I N.

TABLE

DES CHAPITRES.

PREMIERE PARTIE.

Où il est montré que nos Pères étoient obligez d'examiner par eux-mêmes l'état de la Religion & de l'Eglise de leur tems.

Chapitre I.	Considérations générales sur cette controverse.	pages
Chap. II.	Que l'état du gouvernement de l'Eglise Latine depuis quelques siècles, donnoit à nos Pères de suffisans préjugés de sa corruption, dans la doctrine & dans le culte, pour les porter à examiner de plus près la Religion.	p. 6
Chap. III.	Que l'état extérieur de la Religion même, avoit du tems de nos Pères beaucoup de caractères de corruption, qui leur étoient un juste motif de l'examiner.	p. 16
Chap. IV.	Que la corruption de l'Eglise Latine, telle que nos Pères l'ont conçue, n'étoit nullement une chose impossible.	p. 26
Chap. V.	Considérations plus particulières sur le privilège d'Infaillibilité qu'on attribue à l'Eglise, & sur son autorité.	p. 32
Chap. VI.	Examen des preuves qu'on met en avant pour établir l'infailibilité de l'Eglise Romaine.	p. 38
Chap. VII.	Que l'autorité des Prélats de l'Eglise Latine n'a point dû obliger nos Pères à avoir pour eux une obéissance aveugle, ny les empêcher d'examiner leur doctrine.	p. 53
Chap. VIII.	Suite de l'examen de l'autorité des Prélats & de l'obéissance absolue qu'ils prétendent qu'on leur doit rendre.	p. 60
Chap. IX.	Examen des raisons qu'on allégué pour établir la souveraine autorité des Prélats dans l'Eglise Latine.	p. 77

SECONDE PARTIE.

De la justice de la Réformation.

- Chapitre I. **Q**ue nos Pères ne pouvoient attendre la Réformation ni de la main des Papes, ni de celle des Prélats. page 89
- Chap. II. Confirmation de la mesme chose, par l'Histoire de ce qui se passa dans les premiers démêlez de Luther avec la Cour de Rome touchant les Indulgences. p. 107
- Chap. III. Que nos Pères ne pouvant plus esperer de réformation de la part de Rome, ni de ses Prélats, estoient indispensablement obligez de pourvoir à leur salut, & de se réformer eux-mesmes. p. 111
- Chap. IV. Que nos Peres ont eü une légitime & suffisante vocation pour se réformer eux-mesmes, & pour travailler à la reformation des autres. p. 118
- Chap. V. Réponse aux objections qu'on fait contre les personnes des Réformateurs. p. 126
- Chap. VI. Suite de la justification des premiers Réformateurs contre les objections de l'Auteur des Préjugez, contenues dans ses Chapitres dixième & onzième. p. 140
- Chap. VII. Réponse aux objections des Chapitres 12. & 13. de l'Auteur des Préjugez. p. 150
- Chap. VIII. Que nos Peres, dans le dessein de se réformer, ont deu prendre l'Ecriture Sainte seule pour la regle de leur foy. p. 173
- Chap. IX. Examen des objections que l'Auteur des Préjugez fait contre l'Ecriture. p. 186

TROISIEME PARTIE.

De l'obligation & de la nécessité où nos Peres ont esté de se séparer de l'Eglise Romaine.

- Chapitre I. **Q**ue la separation de nos Peres a eü des causes justes, suffisantes, & nécessaires, suppose qu'ils ayent eü droit dans les fons des points controversez. p. 203
- Chap. II. Que nos Peres ont dû se separer du corps de ceux qui occupoient le Ministère dans l'Eglise, & en particulier du siege de Rome, suppose qu'ils ayent eü droit au fons. p. 213

DES CHAPITRES.

- Chap. III. *Que la conduite de la Cour de Rome & de ceux de son Party, à l'égard des Protestans, leur a donné une juste cause de se separer d'eux, supposé qu'ils ayent eü droit au fons.* p. 234
- Chap. IV. *Examen de l'objection de l'Auteur des Préjugez, tirée de la dispute de S. Augustin, contre le schisme des Donatistes.* p. 260
- Chap. V. *Suite de l'examen du raisonnement de l'Auteur des Préjugez, sur le sujet de nostre séparation.* p. 266

QUATRIÈME PARTIE.

Du droit que nos Pères ont eü d'entretenir entre eux la
société Chretienne par des assemblées publiques,
& par l'exercice du Ministère.

- Chapitre I. **Q***ue nos Peres ont eü droit d'avoir leurs assemblées Ecclesiastiques séparées de celle de l'Eglise Romaine, supposé qu'ils ayent eü droit au fons.* p. 302
- Chap. II. *Que la société des Protestans n'est point une Eglise nouvelle.* p. 322
- Chap. III. *Que le Ministère qui s'exerce dans la Société des Protestans est légitime, & que la vocation de leurs Ministres l'est aussi.* p. 337
- Chap. IV. *Réponse aux objections de l'Auteur des Préjugez sur la vocation des premiers Réformateurs, & sur la validité de nostre baptême.* p. 364

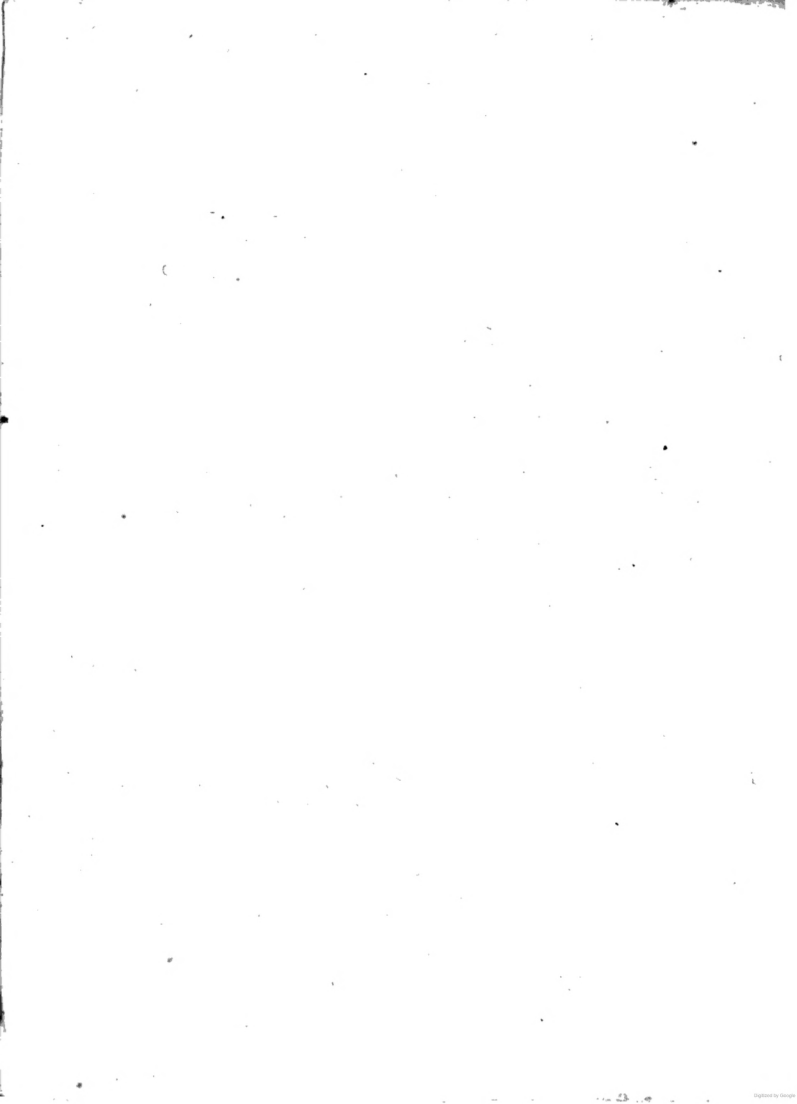
Fin de la Table des Chapitres.

E R R A T A.

Page 11 ligne 6 Que pouvoient-ils *lire* Que pouvoient-ils dire. pag. 18 lig. 4 rivages *lire* images. pag. 30 lig. 27 la forme *lire* la force. pag. 31 lig. 15 Prédication *lire* Prédiction. pag. 41 lig. 15 j'avoué *lire* j'avoue. pag. 42 lig. 16 piaire *lire* chaire. pag. 61 lig. 27 peut *lire* veut. la *mesme* lig. derniers mouvemens *lire* inconvénient. pag. 68 lig. 16 mais *lire* moins. pag. 116 lig. 13 condamnez *lire* commandez. pag. 163 lig. 37 l'Eglise *lire* l'Esprit. pag. 173 lig. 24 comme vaut autant *effacer* comme vaut. pag. 210 lig. 16 prescriptions *lire* proscriptions. pag. 231 lig. 20 la capitale *lire* le capitole. pag. 247 lig. 13 London *lire* London. pag. 250 lig. 31 prescription *lire* proscription. pag. 252 lig. 4 renonçait *lire* recommençait. pag. 253 lig. 23 se trouvoient *lire* se trouvaient. pag. 257 lig. 40 avant *lire* ainsi avant. pag. 258 lig. 43 en- voyer *lire* renvoyer. pag. 260 lig. 11 guetir *lire* gémir. pag. 289 lig. 43 des choses *lire* deux choses. pag. 299 lig. 7 permis *lire* promis. pag. 321 lig. 1 faire que *lire* faire lors que. pag. 323 lig. 45 libéralement *lire* littéralement. pag. 349 lig. 24 Pasteurs *lire* Pasteurs. pag. 359 lig. 16 empêcher *lire* prêcher. pag. 371 lig. 4 Judes *lire* Indes. pag. 375 lig. 5 ordonne *lire* ordonné.

[illegible]







10-2-0

